This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

a39015 01808209 2b

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

P. HARTE
ALGEMEEN
BOEK-PAPIER
IN PLAATHANDEL
BERGEN-
OPZOOM.

3R.
103

7/19

CAMPAGNE DE LA LOIRE

EN 1870-1871

JOSNES, VENDOME, LE MANS

DU MÊME AUTEUR

Campagne du Nord. Histoire de la Défense nationale dans le Nord de la France en 1870-1871. Lavauzelle, 1887.

Timbouctou. Voyage du Dr Lenz au Maroc, au Sahara et au Soudan. Traduction. Hachette, 1887.

Les Expéditions françaises au Tonkin. H. Noirot, 1888-1889.

L'Espagne et l'Armée espagnole. Notes d'un touriste. Lavauzelle, 1889.

Le Général Faidherbe et la Défense nationale dans le Nord. Lavauzelle, 1890.

La Russie et l'Invasion de l'Inde. Lavauzelle, 1891.

Le Lieutenant Mauclerc. Mœurs militaires. Lavauzelle, 1891.

L'Armée et la Marine japonaises. Lavauzelle, 1892.

Campagne de la Loire en 1870-1871. — Coulmiers, Orléans. Berger-Levrault et Cie, 1893.

719.
3R.4.
603.

PIERRE LEHAUTCOURT

RÉGIMENT
BIBLIOTHÈQUE
INFANTERIE

CAMPAGNE DE LA LOIRE

EN 1870-1871

JOSNES, VENDOME, LE MANS

Avec 13 cartes

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1895

Tous droits réservés

DC
305
.P15

V.2

0912340-190

CAMPAGNE DE LA LOIRE EN 1870-1871

JOSNES, VENDOME, LE MANS

Ire PARTIE

JOSNES

CHAPITRE Ier

COMBAT DE MEUNG

Situation générale le 5 décembre. — Formation de la 2e armée. — Le 21e corps et la colonne Camô.— Chanzy arrête son mouvement de retraite.— Instructions du 5 décembre. — Ordres de Frédéric-Charles. — Combat de Meung. — Instructions du 6 décembre.

L'armée de la Loire venait d'échouer dans le mouvement qu'elle avait entrepris pour la délivrance de Paris. Battue à Loigny et à Poupry le 2 décembre, elle avait été refoulée sur le camp retranché et la forêt d'Orléans. Une série de combats livrés les 3 et 4 décembre ne lui avait pas été favorable. Le 5, elle était coupée en trois tronçons, dont deux suivaient des directions tout à fait divergentes. La plus grande partie du 15e corps, les généraux d'Aurelle et des Pallières se retiraient sur Salbris et Vierzon ; les 18e et 20e corps avaient passé la Loire ou allaient la franchir en amont d'Orléans, et suivaient une direction à peu près parallèle à la précédente, vers le sud ; enfin les 16e et 17e corps,

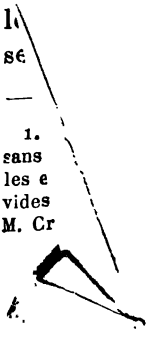
avec une fraction du 15e, marchaient sur Blois par les deux rives du fleuve, surtout par la rive droite.

L'intention du général d'Aurelle était d'appeler à lui les deux ailes de son armée, dont l'une avait remonté la Loire tandis que l'autre la descendait. Il voulait réoccuper le long de la Sauldre, à hauteur de Salbris, les positions du 15e corps en octobre. Il espérait qu'en peu de jours l'armée serait reconstituée et prête à couvrir Bourges ou même à reprendre l'offensive. Cette manière de voir ne fut pas celle de la délégation de Tours. Depuis le milieu de novembre des dissentiments sérieux s'étaient élevés entre elle et le général en chef; les tristes événements des derniers jours n'avaient fait que les accroître. Bien que la responsabilité de ceux-ci fût loin d'incomber tout entière à d'Aurelle, la Délégation décida de lui retirer son commandement. Le 5 décembre un télégramme l'informait que la constitution de l'armée en trois groupes était maintenue, telle que l'avaient imposée les événements. Le commandement en chef de l'armée de la Loire disparaissait, et d'Aurelle recevait, en échange, celui des lignes de Carentan. Cette compensation parut, à bon droit, insuffisante au général, et il s'empressa de la décliner.

Ainsi l'armée de la Loire était coupée en trois fractions, bientôt réduites à deux. Sous les ordres de Bourbaki, la 1re armée allait compter trois corps, les 15e, 18e et 20e, groupés dans la direction de Bourges; la 2e, commandée par l'ancien chef du 16e corps, général Chanzy, comprenait les 16e et 17e, c'est-à-dire la gauche de la primitive armée de la Loire, et le 21e, que la Délégation avait dirigé sur la forêt de Marchénoir pour couvrir Tours et soutenir d'Aurelle [1].

Pour la 2e armée, la situation était particulièrement grave le soir du 5 décembre. Des trois divisions du plus solide de ses corps d'armée, le 16e, celles des généraux Barry et Mo-

1. De Freycinet, *La Guerre en Province*, p. 188. Avec un peu d'exagération sans doute, l'ancien délégué à la guerre évalue à 120,000 et à 100,000 hommes les effectifs de ces deux armées quand les fuyards eurent rejoint, et que les vides furent comblés. La même évaluation se retrouve dans une dépêche de M. Crémieux aux membres du gouvernement de Paris, en date du 17 décembre.



1.
sans
les e
vides
M. Cr

randy (2e et 3e), considérablement affaiblies, avaient continué leur retraite sur Mer et même Blois, malgré les ordres exprès de Chanzy. La 1re division, celle de l'amiral Jauréguiberry, à laquelle il restait plus de cohésion, était établie à l'est de Lorges. Le 17e corps occupait l'espace compris entre ce point et Poisly, à l'angle sud-est de la forêt de Marchénoir. Enfin trois des divisions du 21e corps gardaient cette dernière ; la 4e, celle des mobilisés bretons du général Gougeard, était encore à l'ouest de Saint-Calais.

Afin de mieux couvrir Tours, M. de Freycinet avait dirigé vers Beaugency toutes les troupes disponibles sur la Loire. Ces 15,000 hommes environ, sous les ordres du général Camô, étaient simplement détachés à la 2e armée, dont ils devaient faire partie tant que Chanzy le jugerait utile. Mais cette subordination n'était pas assez nettement spécifiée pour qu'aucun malentendu ne pût se produire, et nous en verrons plus loin les conséquences [1].

Les positions de la division Camô et celles des 16e, 17e, 21e corps formaient un front à peu près continu de la forêt de Marchénoir à la Loire.

Ces troupes de nouvelle formation représentaient un effectif considérable, environ cent mille hommes ; mais il s'en fallait beaucoup qu'elles fussent complètement organisées. Au 21e corps, par exemple, l'artillerie était attelée au moyen de chevaux de réquisition, pourvus de harnais improvisés ; une partie des conducteurs conduisaient leurs attelages en main, faute de selles. Les cavaliers, coiffés les uns de képis, les autres de casques, quelques-uns portant le devant d'une cuirasse seulement, n'avaient pas une apparence plus régulière. Beaucoup de gardes mobiles étaient sans guêtres, ni capotes ; un grand nombre manquaient de couvertures. Au 49e mobiles (Orne), 300 hommes étaient en sabots [2].

La présence du Gouvernement à Tours et l'importance

1. La plus grande partie de la colonne Camô fut versée ensuite au 19e corps. Le télégramme la mettant aux ordres de Chanzy est du 6 décembre (général Chanzy, *La deuxième armée de la Loire*, p. 487).

2. Lieutenant-colonel des Moutis, *le 49e régiment des mobiles de l'Orne*, p. 92.

même du val de la Loire faisaient prévoir que l'ennemi donnerait à sa poursuite deux directions divergentes au moins. Il jetterait des troupes au sud du fleuve et du Loiret, vers Vierzon et Bourges, tandis que d'autres marcheraient sur Tours par la rive droite, peut-être par les deux rives. On ne pouvait songer à continuer la retraite dans l'état actuel de la 2e armée ; les lourdes pertes qu'elle avait subies et surtout la dépression morale résultant des deux journées précédentes l'auraient exposée à une dissolution complète. De plus, il était difficile d'abandonner Blois, Tours et la vallée de la Loire, sans laisser au Gouvernement le temps d'en préparer l'évacuation. Avec une grande justesse de coup d'œil Chanzy prit le parti le plus énergique, en même temps le plus sage : il décida de faire tête à l'ennemi en appuyant sa droite à la Loire et sa gauche à la forêt de Marchénoir. Si les circonstances le permettaient, il pourrait ainsi reformer son armée.

La plaine découverte, faiblement ondulée, qui s'étend au nord du fleuve entre Orléans et Blois, présente peu de positions défensives d'une certaine étendue. Chanzy fit choix de celle qui va de Poisly à Beaugency, en prolongeant la lisière est de la forêt de Marchénoir, elle-même perpendiculaire à la Loire. Son principal inconvénient résultait de son étendue, environ 30 kilomètres. Mais la plus grande partie de son front, occupé par la forêt, était difficilement abordable. Quant à la trouée de 11 kilomètres comprise entre la forêt et la Loire, elle offrait certains avantages pour la défensive ; deux vallons aboutissant à Beaugency, une suite de villages, de hameaux ou de fermes, constituaient d'assez bons points d'appui sur un terrain aussi découvert. Dans les parties voisines de la Loire et exposées au midi, le sol est planté de vignes qui rendent difficiles les mouvements de l'artillerie ou de la cavalerie. Partout ailleurs il est consacré à la culture des céréales ou des plantes industrielles : c'est dire que la vue et la marche n'y sont aucunement gênées, surtout en hiver.

D'après les instructions que Chanzy donnait à la 2e armée, le soir du 5 décembre, les 16e et 17e corps devaient terminer le lendemain le ralliement de leurs éléments encore dispersés.

En attendant, ils continueraient d'occuper les positions indiquées dans la soirée du 4, celles de Poisly à Beaugency, par Ourcelles. La brigade Pâris, demeurée provisoirement à Binas, rejoindrait le 17e corps. Quant au 21e corps, il garnirait la lisière est de la forêt de Marchénoir, d'Écoman à Poisly par Saint-Laurent-des-Bois. Sa réserve serait à Marchénoir, à l'ouest de la forêt, et l'une de ses brigades, celle du colonel Collet, à Morée. Enfin sa 4e division garderait Vendôme.

Des dispositions défensives seraient prises sur ces positions. On les couvrirait par des avant-postes et des reconnaissances poussées à 10 ou 15 kilomètres vers l'est. Quant aux troupes, elles cantonneraient, de façon à se refaire le plus tôt possible. Seules les grand'gardes seraient sous la tente et les petits postes au bivouac. En cas d'attaque, l'armée prendrait une formation sur deux lignes, couvertes elles-mêmes par une double chaîne de tirailleurs. De fortes réserves seraient constituées.

La colonne Camô laisserait établis de Beaumont à Meung, c'est-à-dire en avant des positions des 16e et 17e corps, les détachements qui y étaient déjà. Le soin de couvrir le reste de l'armée était confié aux éclaireurs algériens et aux francs-tireurs de Paris. Les premiers, soutenus par l'escadron d'éclaireurs du capitaine Bernard, devaient se porter à Cravant et éclairer le front des 16e et 17e corps. Quant aux francs-tireurs de Paris, ils étaient provisoirement rattachés au 21e corps et recevaient mission d'occuper les débouchés de la forêt de Marchénoir, de Poisly à Saint-Laurent-des-Bois, en se couvrant vers Villesiclaire[1].

Dès le matin du 5 décembre, Frédéric-Charles avait prescrit à l'*Armee-Abtheilung*[2] de s'étendre jusqu'à Beaugency en descendant la Loire, tandis que le IIIe corps remonterait ce fleuve jusqu'à Saint-Denis-de-l'Hôtel, également par la rive droite, et que l'avant-garde du IXe corps pousserait sur la rive gauche jusqu'au Loiret. Les premières nouvelles par-

1. *Instructions du 5 décembre soir*, Chanzy, ouvrage cité, p. 104.

2. Ier corps bavarois, 17e et 22e divisions d'infanterie, 2e et 4e divisions de cavalerie, sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg. (Voir aux annexes.)

venues dans la journée du 5 confirmèrent l'hypothèse qui avait dicté ces ordres, et d'après laquelle l'armée de la Loire opérait sa retraite à la fois dans les trois directions de Blois, Vierzon et Gien. Comme le supposait Chanzy, Frédéric-Charles se proposait de jeter simultanément des fractions de la IIe armée vers Gien et vers la Sologne, tandis que l'Armee-Abtheilung marcherait sur Tours. Une fois cette ville évacuée, ce qui se produirait sans doute dès l'arrivée des Allemands à hauteur de Blois, l'intention du prince était de pousser les trois corps prussiens vers le sud, en prenant pour base la ligne Vienne, la Ferté-Saint-Aubin, Gien[1]. C'est d'après ces données générales qu'il arrêta ses ordres pour la journée du 6 (5 décembre, 7 heures du soir). Le IIIe corps, couvert à gauche par la 1re division de cavalerie, s'avancerait jusqu'à Châteauneuf-sur-Loire. La cavalerie du IXe corps explorerait la Sologne, pendant que la 18e division d'infanterie, demeurée jusqu'alors au nord de la Loire, relèverait la 25e dont les avant-postes étaient déjà sur le Loiret. Après cet inexplicable chassé-croisé, la 25e division serait adjointe à l'Armee-Abtheilung, dont elle suivrait le mouvement sur la rive gauche du fleuve, avec une brigade de la 2e division de cavalerie. Le grand-duc recevait mission de marcher vers le sud-ouest, en étendant son front de la Loire à la route d'Orléans à Châteaudun.

Les premiers ordres de Frédéric-Charles portaient au 6 le début de cette double opération. Mais en raison de la fatigue des troupes, le prince crut devoir accorder à l'Armee-Abtheilung un deuxième jour de repos. Seules ses deux divisions de cavalerie se mettraient en marche dès le matin du 6[2]. Ce retard devait puissamment aider Chanzy dans la reconstitution de son armée.

Le 6 décembre, au matin, nos troupes occupaient les emplacements suivants. La colonne mobile de Tours avait à

---

1. V. der Goltz, *Die Operationen der II. Armee an der Loire.* C'est dans ce but que le IIIe corps commença le 7 le rétablissement du pont de Sully.

2. *Der deutsch-französische Krieg 1870-1871*, par l'état-major prussien, 2e partie, p. 637.

Meung le 1er régiment de gendarmerie à pied ; à Messas, le 27e mobiles (Isère), le 88e (Indre-et-Loire) et les francs-tireurs de l'Ain ; au Mée, sur la route de Beaugency à Châteaudun, le 16e bataillon de marche de chasseurs ; à Beaumont, le 59e de marche[1]. Cinq batteries étaient réparties entre ces points. Enfin trois régiments de cavalerie, les 4e lanciers et 3e hussards de marche, le 1er régiment de gendarmerie à cheval, étaient à Beaumont.

Il n'est pas besoin d'insister sur les inconvénients de cette répartition. Le front de 8 kilomètres environ, qui s'étend de Beaumont à Meung, était beaucoup trop considérable pour les 15,000 hommes du général Camô. En outre, le régiment détaché à Meung ne se reliait que très imparfaitement au reste des troupes.

D'après les ordres de Chanzy, la 2e division du 16e corps aurait dû prendre position à Beaugency, en réserve de la colonne Camô. Mais, nous l'avons dit, le général Barry avait cru devoir se retirer jusqu'à Blois, et même au delà. Au reçu des instructions de Chanzy, il ramena sur Mer et Beaugency tout ce qu'il put rassembler de sa division. Toutefois, ce malencontreux va-et-vient n'était pas terminé dans la soirée du 6[2]. Quant à la 3e division du 16e corps, général Morandy, qui aurait dû prendre position de la ferme Garaimbeaut à Grand-Bonnevalet par Pierre-Couverte, derrière la gauche de Camô, elle était plus démoralisée encore que la 2e. Ses divers éléments, d'effectif très réduit, étaient épars sur la route de Blois. On ne pouvait compter sur leur reconstitution prochaine.

A gauche, le 17e corps, moins éprouvé à Loigny ou dans

1. Chanzy place en outre à Beaumont les *francs-éclaireurs de l'armée*. Mais le général Camô déclare n'avoir jamais eu connaissance de ce corps franc. (Général Camô, *Bataille de Josnes, 8 décembre.*)

2. Le 38e de marche (2e brigade de la division Barry) arriva fort tard à Mer, dans la nuit du 4 au 5 ; l'artillerie de la division était déjà à Blois, que l'on croyait menacé par les détachements allemands de la rive gauche. Dans la soirée du 5, le général Barry dirigea le 38e sur Blois. Mais à peine ce mouvement était-il terminé qu'un contre-ordre survenait. Le 38e, réduit à 800 hommes, repartit le matin du 6 pour Mer qu'il atteignit dans la soirée ; le général en était déjà parti pour Beaugency, avec quelques centaines d'hommes (d'Izarny-Gargas, *Historique du 38e de ligne*).

les journées des 3 et 4 décembre, gardait une meilleure contenance. La 1re division s'étendait de Loynes à Villemarceau ; la 2e occupait Villejouan, Origny et Ourcelles ; la 3e, le Plessis, Prénay et la Cocardière. Quant à sa cavalerie, elle était derrière sa droite, à Clos-Moussu et à Boynes.

A Lorges, la 1re division du 16e corps établissait la liaison entre les 17e et 21e ; la cavalerie du même corps d'armée était un peu au nord, à Poisly. Enfin, le 21e corps s'étendait de Morée à Poisly, comme nous l'avons dit.

De Morée à Beaugency, l'étendue totale du front occupé par la 2e armée n'était pas moindre de 32 kilomètres à vol d'oiseau. En outre, la droite de cette longue ligne, uniquement défendue par la colonne Camô, ne pouvait être considérée comme suffisamment assurée, chose particulièrement grave, étant donné le peu de consistance de nos troupes. C'est dans ces conditions qu'eut lieu la première rencontre entre elles et les Allemands.

Le grand-duc de Mecklembourg avait prescrit que, le 6, la 4e division de cavalerie s'avancerait jusqu'à Ouzouer-le-Marché, et la 2e, jusqu'à Beaugency. Le lendemain, les 17e et 22e divisions d'infanterie viendraient s'installer dans l'espace laissé libre par les escadrons allemands, et le Ier corps bavarois s'établirait derrière elles, de Villermain à Beaumont. En même temps la 25e division marcherait jusqu'à Lailly, sur la rive gauche de la Loire, en poussant à Muides la brigade de cavalerie qui lui était adjointe. Comme cet ordre l'indique, le grand-duc s'attendait à rencontrer une très faible résistance. Il croyait n'avoir à ramasser que des fuyards et, dans ce but, il se préoccupait de couvrir le plus d'espace possible [1].

Le 6 décembre, la 2e division de cavalerie, renforcée de la brigade des cuirassiers bavarois, d'un bataillon et d'une batterie à cheval, s'avançait sur Beaugency par la route qui longe la rive droite de la Loire. Elle enlevait aisément Saint-

1. D'après V. Helwig, *Das I. baierische Armee-Corps von der Tann im Kriege 1870-1871*, p. 298, les premiers ordres du grand-duc, d'accord avec les instructions de Frédéric-Charles, portaient que sa cavalerie s'étendrait à droite jusqu'à Tournoisis, sur la route de Châteaudun à Orléans. Il restreignit ensuite cet espace à l'intervalle compris entre la Loire et la route de Vendôme.

Ay, après un petit combat contre des traînards, puis débouchait devant Meung qu'occupait le 1er régiment de gendarmerie à pied [1]. Il était surpris et chassé de la ville en quelques minutes. Vainement il tentait d'y rentrer; il était bientôt forcé de se retirer sur Beaugency, après avoir subi d'assez grosses pertes. L'une de ses compagnies, enveloppée, avait été prise presque tout entière.

Dès le début de cet engagement, le général Camô s'était porté avec son gros dans la direction de Meung. Il occupa Foinard, la Bruère, Langlochère, à cheval sur la route d'Orléans à Blois, en appuyant sa gauche vers la Bourie et Beaumont. Cette démonstration suffit pour arrêter l'ennemi. Celui-ci ne crut même pas pouvoir se maintenir à Meung, si bien que la 2e division se retira sur Saint-Ay, et la brigade bavaroise de cuirassiers, à Huisseau [2].

De son côté, sur la route d'Orléans à Châteaudun, la 4e division de cavalerie atteignait Ouzouer-le-Marché. Mais l'approche de reconnaissances d'infanterie appartenant au 21e corps l'obligea de se replier sur Baccon et Charsonville. Ainsi, nulle part la cavalerie allemande n'avait pu se maintenir sur la ligne fixée par le grand-duc.

Le combat de Meung fit supposer à Chanzy que l'ennemi allait diriger son principal effort sur sa droite, de façon à le couper de Tours et du centre de la France. Dans le but de parer à ce danger purement hypothétique, il prescrivit à l'amiral Jauréguiberry d'établir avant le jour la 1re division du 16e corps de Grand-Bonnevalet à Villorceau, de façon à relier le 17e corps à la colonne Camô. Avec la division Barry, elle servirait en même temps de réserve à notre droite. De plus, le 21e corps appuierait vers le sud; sa 2e division, général Colin, remplacerait celle de Deplanque à Poisly et à Lorges.

---

1. Nos avant-postes suivaient la ligne Meung, les Monts, le Bardon et Grand-Châtre (Camô, ouvrage cité).

2. Parmi les batteries engagées par Camô, la 22e du 13e régiment (canons à balles) tira 598 coups et eut 4 hommes et 2 chevaux hors de combat. Le chiffre des pertes des autres éléments ne nous est pas connu.

Les Allemands (IIe Armée et Armee-Abtheilung) eurent 30 hommes et 8 chevaux hors de combat dans la journée du 6 (*État-major prussien*).

Le général Jaurès se tiendrait prêt à porter sa réserve de Marchénoir à la Motte-Potain, derrière le centre de l'armée.

En outre, la présence de quelques éclaireurs allemands ayant été signalée à Saint-Laurent-des-Eaux par les francs-tireurs de la Sarthe, Chanzy en concluait avec raison que Blois était menacé par la rive gauche de la Loire. L'hypothèse d'après laquelle l'ennemi allait porter son principal effort sur notre droite semblait en être confirmée. Pour couvrir Blois, le général en chef donna l'ordre au général Morandy, alors à Mer, d'y porter le 7, dans la matinée, la 3e division du 16e corps. Il se hâterait de la reconstituer, de façon à pouvoir défendre simultanément Blois et le parc de Chambord, qui couvre cette ville au sud-est.

De même que la veille, Chanzy prescrivait que, le 7 décembre, au petit jour, nos troupes seraient tenues prêtes à combattre, couvertes par une double chaîne de tirailleurs.

Les batteries auraient pris leurs emplacements de combat et les convois, attelés, seraient engagés sur les routes à suivre en cas de retraite. Dans cette dernière éventualité, l'armée occuperait une nouvelle position s'étendant de Poisly, par Lorges et Séris, jusqu'au nord-est de Mer[1].

Du côté des Allemands rien n'était changé aux dispositions arrêtées la veille, si ce n'est que Frédéric-Charles prescrivait à la 6e division de cavalerie, soutenue de la Ferté-Saint-Aubin par quelques bataillons du IXe corps, de pousser rapidement jusqu'à Vierzon et de détruire d'une façon durable les voies ferrées rayonnant autour de cette ville. Quant au IIIe corps et à la 1re division de cavalerie, ils auraient à constater, le 7 décembre, si l'espace compris entre Gien et Montargis avait été entièrement évacué par nous. Pendant l'exécution de ces mouvements si complètement divergents, le Xe corps, seul, resterait à Orléans.

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 111, *Instructions pour le 7 décembre.*

CHAPITRE II

COMBATS DE LANGLOCHÈRE ET DE MESSAS

Mouvements de la 2e division de cavalerie et de la 17e division. — Combat de Langlochère (7 décembre). — Prise de Foinard et de la Bruère. — Intervention des divisions Deplanque et Roquebrune. — Le Ier corps bavarois. — Retraite de Camô et de Deplanque. — La 4e division de cavalerie et le 21e corps. — Retraite de Barry. — Résultats de la journée. — Instructions pour le 8 décembre.

Dans la matinée du 7, le général zu Stolberg rassemblait à Saint-Ay deux des brigades de la 2e division de cavalerie[1] et les deux régiments de cuirassiers bavarois. Puis il dirigeait les premières sur Château-Préfort et la troisième sur Meung, par la grande route. Avant même d'avoir atteint cette petite ville, l'avant-garde bavaroise se heurtait à la cavalerie de la colonne Camô. Le gros de celle-ci, placé comme nous l'avons dit au sud-ouest de Meung, ouvrait un feu d'artillerie sur les patrouilles allemandes et paraissait même disposé à prendre l'offensive. Les cuirassiers de zu Stolberg se bornaient donc à occuper une position d'attente au sud-ouest de Saint-Ay, en attendant l'entrée en ligne de la 17e division d'infanterie et du Ier corps bavarois, engagés comme eux sur la ligne d'Orléans à Meung.

De son côté, Camô faisait prévenir Jauréguiberry de l'approche des Allemands. Aussitôt (vers midi) l'amiral portait de Villorceau à Messas la 1re division (général Deplanque) de son corps d'armée[2]. Au moment où elle débouchait du Mée, les Allemands, renforcés, venaient de prendre eux-mêmes l'offensive. L'avant-garde de la 17e division pénétrait dans Meung, que Camô n'avait pas réoccupé, et

---

1. La 3e opérait sur la rive gauche de la Loire, avec la 25e division d'infanterie.

2. Le 6 décembre, l'amiral Jauréguiberry avait été nommé au commandement du 16e corps, et le général de Colomb à celui du 17e.

l'un de ses bataillons prenait position sur la lisière sud de cette ville. En poussant au sud-ouest, les dragons mecklembourgeois se voyaient presque aussitôt arrêtés par des tirailleurs d'infanterie. Deux batteries allemandes placées à l'ouest de Meung ouvraient le feu sur notre ligne, et un second bataillon menaçait de tourner notre gauche. Nous nous retirions sur la position formée par les hameaux de Langlochère, de la Bruère, de Foinard et par le village de Baulle, normalement à la route et à la Loire.

L'artillerie de Camô entrait alors en lutte contre les douze pièces allemandes, bientôt renforcées des quatre autres batteries de la 17e division, mais sans pouvoir arrêter les progrès de l'ennemi. Celui-ci poussait un bataillon jusqu'à 500 mètres de la Bruère, lorsqu'un mouvement opéré de Langlochère sur sa droite, par le 16e chasseurs de marche, l'obligeait à s'arrêter. Toutefois cet arrêt n'était pas de longue durée : un bataillon, que le général v. Tresckow avait détaché sur le flanc droit de sa division, poussa énergiquement vers Langlochère et s'en empara presque aussitôt ; mais il ne put gagner du terrain à l'ouest, car nous occupions encore la Bourie et la Bruère, sur chacun de ses flancs. Deux des six batteries établies à l'ouest de Meung vinrent ensuite prendre position aux abords de Langlochère, lorsque l'artillerie de Camô eût été réduite au silence.

Cependant, à l'extrême gauche allemande, six compagnies soutenues par une batterie s'avançaient par Baullette sur Baulle, qu'elles trouvaient évacué, puis sur Foinard. Un bataillon attaquait ce hameau par la route et s'en emparait ainsi que de la Bruère. L'une des batteries de Camô était même contrainte d'abandonner une pièce aux abords de Foinard[1].

A ce moment, toute la ligne ennemie gagnait du terrain, en refoulant les troupes de Camô. Déjà elle dépassait Langlochère de plusieurs centaines de mètres, lorsque se produisit vers Messas l'intervention de la division Deplanque.

1. D'après Chanzy, ouvrage cité, p. 115, la Bruère et Foinard n'auraient pas été occupés par les Allemands. Le contraire résulte de l'ensemble des documents français et allemands.

Camô put alors jeter le 59e de marche et le 88e mobiles (Indre-et-Loire) sur Langlochère, avec plein succès. Ce hameau fut repris, Baulle et Foinard complètement dégagés. Mais les progrès de notre droite s'arrêtèrent bientôt devant l'apparition au Grand-Châtre de la 1re division bavaroise.

Dès le début du combat, le grand-duc de Mecklembourg avait fait déboîter le Ier corps bavarois de la grande route, en lui assignant la Challerie comme objectif. L'intention du grand-duc était de déborder la gauche de notre ligne, qu'il croyait beaucoup moins étendue qu'elle ne l'était réellement. Vers midi, la 2e division de cavalerie, qui précédait les Bavarois, atteignit le passage de la Mauve à la Challerie. Au delà elle rencontra des patrouilles appartenant à la cavalerie du général Camô[1]. Leur feu suffit pour l'obliger à se retirer sur la Renardière, en remontant la Mauve. De là elle reprit la direction du Bardon, d'où ses deux batteries à cheval délogèrent une partie des escadrons de Camô (3 heures).

La 1re division bavaroise d'infanterie avait suivi le même itinéraire. L'une de ses brigades, la 1re, se porta ensuite du Bardon vers la Bourie, et ses trois batteries ouvrirent le feu sur cette ferme. A ce moment la division Deplanque se déployait entre Messas et Beaumont, et son intervention arrêtait aussitôt les Bavarois. D'ailleurs, pour appuyer le mouvement offensif du 16e corps, Chanzy avait porté en avant la division Roquebrune (1re du 17e corps), restée jusqu'alors entre Villevert et Villechaumont. Du Grand-Châtre et de Beaumont elle menaçait le flanc droit des Bavarois. La 1re brigade de von der Tann était contrainte d'exécuter un changement de front et de faire face au nord-ouest, avec ses trois batteries et celles de la 2e division de cavalerie. La 2e brigade bavaroise prolongeait sa gauche en face de la division Deplanque.

Un violent combat commençait alors sur tout le front des Bavarois et de la 17e division. Les bataillons de Roquebrune soutenaient résolument le choc de l'ennemi et prenaient

1. L'état-major prussien dit des tirailleurs français, ce qui paraît fort improbable, nos troupes d'infanterie les plus rapprochées étant alors à Langlochère, c'est-à-dire à 5 kilomètres en droite ligne.

même l'offensive à la baïonnette. Au sud de la Bourie, l'une de ses batteries, la 19e du 7e régiment, un instant entourée par deux compagnies bavaroises qui venaient de s'emparer du hameau, était sauvée par l'énergie de son capitaine, Rouvillois. Il la défendait avec ses servants et donnait ainsi le temps d'accourir à la 4e compagnie du 11e chasseurs de marche. Celle-ci le dégageait en faisant une vingtaine de prisonniers. Une autre batterie, la 19e du 15e régiment, qui s'était aventurée à la suite d'indications inexactes, tombait inopinément au milieu des tirailleurs ennemis. Elle se mettait néanmoins en batterie, et son tir à mitraille tenait l'adversaire en respect jusqu'à l'arrivée de la 3e compagnie du 11e chasseurs, qui la dégageait complètement (4 heures et demie)[1]. Enfin, après plusieurs alternatives de succès et de revers, les Bavarois se mettaient en retraite sur Baccon, mais sans être poursuivis au delà du Grand-Châtre.

Cependant Chanzy ne jugeait pas possible de maintenir Roquebrune sur les positions conquises. A sa droite, comme nous allons le voir, Camô et une partie de la 1re division du 16e corps avaient dû se porter en arrière. Ce mouvement entraînait celui des autres troupes de Jauréguiberry. De plus, la nuit, très obscure, faisait craindre des surprises. Chanzy prescrivit à Roquebrune de se replier sur ses emplacements du matin.

A notre extrême droite, la division Deplanque et la colonne Camô avaient été non moins vivement engagées; malgré l'obscurité croissante, le combat se poursuivait avec des alternatives diverses. L'une des batteries de Camô, assaillie par des tirailleurs allemands, aurait été enlevée sans l'énergie de ses servants et d'une fraction du 16e chasseurs de marche.

Enfin, devant de nouvelles attaques, Camô était contraint

---

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 116, *Historique du 11e chasseurs*; *État-major prussien*, 2e partie, p. 642; v. Helwig, ouvrage cité, p. 301. Ces derniers ne sont pas du tout d'accord avec Chanzy au sujet de cette affaire; suivant les Allemands, ils ne seraient entrés ni dans Cravant, ni dans Beaumont le 7 décembre; leurs avant-postes seuls auraient été au Grand-Châtre.

D'après Chanzy, au contraire, ils auraient occupé Cravant et Beaumont, et en auraient été délogés. La version allemande paraît la plus vraisemblable.

de se replier. D'ailleurs il craignait d'être débordé sur ses deux flancs et, en même temps, d'être pris à revers de la rive gauche de la Loire. Il ramena ses troupes à l'est du ravin de Vernon, en avant de Beaugency ; elles y passèrent la nuit [1]. A leur gauche, le 33e mobiles (Sarthe) et le 37e de marche, qui faisaient partie de la division Deplanque, se retiraient également pour se soustraire au tir très précis de l'artillerie ennemie.

Tandis que la droite de l'armée résistait ainsi aux attaques allemandes, son centre et sa gauche étaient peu ou point engagés. Le 21e corps exécutait les mouvements prescrits ; vers midi, sa 2e division était en position à Poisly et à Lorges, avec une brigade en chacun de ces points ; elle y restait inactive. Quant à la 3e, elle avait à repousser une simple reconnaissance ennemie.

Dans la matinée, la 2e division bavaroise d'infanterie s'était rassemblée à Huisseau et avait pris la direction de Baccon. Puis la 3e brigade se portait par Gléneau sur Vilocry, au nord du Grand-Châtre, d'où elle canonnait des colonnes du 17e corps qui se dirigeaient sur Cravant. Elle se remettait en marche vers l'est, pour gagner ses cantonnements, quand se produisit le mouvement de Roquebrune sur le Grand-Châtre. La 3e brigade bavaroise se reporta de nouveau à Vilocry, mais elle y arriva trop tard pour prendre part à l'action. Elle se borna donc à établir des avant-postes de Launay aux Blanchets, où elle se reliait à la 22e division d'infanterie, alors à Ouzouer-le-Marché.

La 4e division de cavalerie, qui précédait cette dernière vers Binas, avait rencontré le matin une partie des escadrons du général Guillon [2], établis à Marolles et à Vallière. Derrière eux la 3e division du 21e corps occupait la lisière de la forêt de Marchénoir. Une batterie à cheval prussienne, qui ouvrit

1. Camô, ouvrage cité. A ce moment, le général Camô était déjà décidé à opérer le lendemain un mouvement rétrograde à l'ouest de Beaugency. Bien qu'il affirme le contraire, la retraite de Barry semble n'avoir eu aucune influence sur la sienne (Voir l'*Historique du 38e de ligne*).

2. Commandant la division de cavalerie du 21e corps.

le feu sur Vallière, fut promptement réduite au silence par la 21e batterie du 12e régiment, et l'une de ses pièces fut même démontée. Vers 3 heures et demie, les Allemands se retirèrent pour aller cantonner au nord de la route de Vendôme, sans avoir été poursuivis.

Tandis que, sur tout son front, l'Armee-Abtheilung se heurtait à une résistance entièrement imprévue, au sud de la Loire la 25e division d'infanterie, partie le matin de Cléry, atteignait Lailly sans avoir rencontré autre chose que des traînards. De notre côté, les divisions Barry et Morandy, ou du moins le peu qui en restait, avait exécuté les mouvements sur Blois et sur Beaugency prescrits par Chanzy. Quoique Barry fût couvert à Beaugency par la colonne Camô, il jugeait impossible de s'y maintenir avec les quelques centaines d'hommes dont il disposait. Il allait se replier sur Mer (vers 2 heures et demie du soir) après avoir fait filer son convoi, quand survint un ordre de Chanzy lui prescrivant de rester en position. Camô avait également demandé au général en chef l'autorisation de se retirer sur Mer, et son moral paraissait si fortement atteint, que Chanzy lui adressait une réponse évasive, semblant admettre à bref délai l'évacuation de Beaugency[1]. Aussi, le soir même, le général Camô la préparait en renvoyant à Mer les troupes que Barry avait mise à sa disposition. Ce mouvement était de fâcheux augure.

Cependant un dernier renfort allait arriver à la 2e armée. La 4e division du 21e corps, c'est-à-dire les mobilisés bretons du général Gougeard, partie d'Yvré-l'Évêque, atteignait le

1. Voir le billet de Barry à Chanzy et la dépêche de Chanzy à Camô (Chanzy, ouvrage cité, p. 488).

Les mouvements de la division Barry, si confus les jours précédents, le furent encore davantage le 7 décembre. Le 38e de marche, par exemple, parti de Mer dans la matinée, est en route pour Beaugency, quand il reçoit l'ordre de revenir à Mer. Il s'y conforme, mais le compte rendu de Barry se croise avec un ordre de Chanzy l'invitant à se maintenir à Beaugency.

Le 38e repart de Mer à 4 heures du soir et arrive à la nuit close à Beaugency, après une étape de 16 kilomètres. Là, Camô ne veut pas le recevoir, le considérant comme un embarras. Après une heure de repos, il repart pour Mer, qu'il atteint à 5 heures du matin le 8, pour bivouaquer sous la halle. Beaucoup d'hommes étaient demeurés en route, succombant à la fatigue et au froid (*Historique du 38e de ligne*).

soir du 7 la Ville-aux-Clercs, à l'ouest de la forêt de Fréteval. Mais sa composition, son armement composite[1] faisaient qu'elle était peu propre à combattre immédiatement en ligne. De plus, deux étapes la séparaient encore de l'armée.

Nos pertes auraient rendu singulièrement opportune l'arrivée de renforts plus sérieux. Faibles pour les 16e, 17e et 21e corps, elles étaient relativement considérables pour la colonne de Tours, la plus longuement engagée et la moins consistante. Chose grave, le nombre des fuyards était grand à notre droite et, parfois, leur désertion avait pris le caractère d'une véritable panique.

Quant aux Allemands, leurs pertes se montaient à 23 officiers et 309 hommes de troupe ; presque toutes, 15 officiers et 215 hommes, incombaient à la 17e division[2]. Le Ier corps bavarois, beaucoup moins éprouvé le 7 décembre, était pourtant très affaibli déjà, à la suite de plusieurs mois de campagne.

Au départ du 7 décembre, ses 22 bataillons comptaient 9,994 fusils seulement. Plusieurs étaient réduits à 2 ou même à 1 compagnie et, dès le 8, un grand nombre allaient être commandés par des seconds-lieutenants. Cet état des troupes allemandes, moins mauvais toutefois pour les 17e et 22e divisions, devait nous permettre de résister encore les jours suivants, malgré tant de causes de faiblesse.

Dans la prévision de nouvelles attaques, Chanzy prescrivait que, le 8 décembre, au petit jour, la cavalerie des 16e, 17e corps et les éclaireurs algériens pousseraient des reconnaissances vers le nord-est. Toutes nos troupes seraient prêtes à prendre les armes ; on porterait l'infanterie le plus possible en avant, sauf à la dissimuler aux vues de l'artillerie allemande.

---

1. 5 fusils de nature différente qui venaient à peine de lui être distribués.

2. *État-major prussien.* D'après Chanzy, nous aurions fait 200 prisonniers allemands environ ; ce nombre est sans doute fort exagéré.

D'après le docteur Chenu, *Aperçu historique sur le service des ambulances pendant la guerre de 1870-1871*, nous n'aurions eu que 142 hommes hors de combat le 7 décembre, mais ces chiffres sont certainement inexacts.

La colonne Camô réoccuperait dès le matin les positions qu'elle avait abandonnées, de Messas à la Loire; les éclaireurs algériens se reporteraient à Cravant, soutenus par deux escadrons du 17e corps placés à Cernay. Le général Michel [1] maintiendrait un poste de cavalerie à Villermain, en poussant des reconnaissances jusqu'à Binas et Ouzouer-le-Marché. Plus au nord, le général Jaurès ferait occuper Autainville par un bataillon et une batterie.

En cas d'attaque, l'amiral Jauréguiberry, dont le quartier général était à Villorceau, aurait sous ses ordres la colonne Camô, les 1re et 2e divisions de son corps d'armée et la 1re division du 17e. Déjà le général Barry avait été prévenu qu'il servirait de réserve à notre droite, en prenant position le plus près possible de Beaugency. Derrière lui, le lieutenant-colonel Baille, du 38e de marche, posté à Mer avec quelques centaines d'hommes, aurait mission de défendre le pont de la Loire et de le détruire, s'il devenait absolument nécessaire.

Chanzy terminait ces instructions par une recommandation qui jette un jour fâcheux sur le moral de l'armée. En cas de combat, chaque division placerait derrière elle des lignes de cavalerie, chargées d'arrêter les fuyards et de les amener au quartier général [2]. L'attitude de nos soldats n'était plus, à beaucoup près, ce qu'elle avait été à Coulmiers.

Cependant, le soir du 7 décembre, Frédéric-Charles n'avait encore reçu aucun compte rendu des combats livrés par l'Armee-Abtheilung. Le roi Guillaume, tout en approuvant la marche du grand-duc sur Tours, engageait le prince à poursuivre avec la IIe armée celles de nos troupes qui s'étaient mises en retraite au sud et au sud-ouest. De plus, l'état-major de Frédéric-Charles savait que trois de nos corps d'armée, au moins, avaient pris la direction de Bourges, mais il ignorait si des masses considérables n'étaient pas encore vers Gien.

---

1. Commandant la division de cavalerie du 16e corps.
2. Chanzy, ouvrage cité, p. 120.

Par suite, le prince prescrivit au III^e^ corps d'occuper Gien le 8 décembre ; sur la rive gauche de la Loire, la 18^e^ division et l'artillerie de corps du IX^e^ corps rallieraient la 25^e^ division, pour suivre avec elle, jusqu'à hauteur de Beaugency, le mouvement de l'Armee-Abtheilung. Le X^e^ corps pousserait à la Ferté-Saint-Aubin un détachement d'infanterie destiné à soutenir la 6^e^ division de cavalerie dans son exploration de la Sologne. La veille, on s'en souvient sans doute, cette tâche avait été assignée à la 18^e^ division. Ce nouveau changement dans les dispositions de l'ennemi était tout à l'avantage de nos troupes.

Frédéric-Charles informa le grand-duc de ce qu'il avait décidé pour la II^e^ armée ; il l'invita à concentrer l'Armee-Abtheilung sur sa gauche, tout en continuant de marcher vers Tours.

De son côté, le grand-duc prescrivait à la 17^e^ division de se rassembler le 8, à dix heures du matin, à Baulle. A la même heure, le I^er^ corps bavarois serait au Grand-Châtre, et la 22^e^ division, renforcée d'une brigade de cavalerie, à Cravant. Quant à la 4^e^ division de cavalerie, elle suivrait la 22^e^ division ; la 2^e^ division de cavalerie se rassemblerait entre le Grand-Châtre et Cravant. Enfin la 25^e^ division interviendrait au besoin de la rive gauche de la Loire.

Ainsi que le démontre cet ordre, le grand-duc se rendait enfin compte de la nécessité de restreindre son front. De Cravant à Baulle, ses troupes allaient néanmoins couvrir un espace de neuf kilomètres. C'eût été trop encore pour leur effectif, si nous n'avions occupé nous-mêmes une ligne beaucoup plus étendue, avec des forces numériquement supérieures, il est vrai, mais auxquelles manquait presque tout ce qui fait une armée [1].

1. Sans parler des cadres, de l'instruction, de l'organisation, ce qui serait trop long, on se contentera de dire que certains bataillons de mobiles, le 4^e^ du Maine-et-Loire, par exemple, armés de fusils Remington, étaient encore sans baïonnettes le 7 décembre.

CHAPITRE III

BATAILLE DE VILLORCEAU

Première journée (8 décembre).

Combats de Poisly et de Lorges. — Combats de Cravant et de Layes. — Combats de Beaumont et de Villechaumont. — Prise du Mée. — La colonne Camô. — Évacuation de Beaugency. — Positions occupées par Camô. — Perte de Messas, de Beaugency, de Vernon. — Le IX[e] corps. — Résultats de la journée. — Ordres de Chanzy pour le 9. — Ordres de Frédéric-Charles et du grand-duc.

Dans la matinée du 8 décembre, par un brouillard assez épais, la 22[e] division d'infanterie prussienne marchait d'Ouzouer-le-Marché sur Cravant, en deux colonnes, couvertes à leur droite par la 8[e] brigade de cavalerie. Au débouché de Mézières, la 43[e] brigade, qui formait la colonne de droite, était soumise à un feu violent venant des abords de Poisly. En effet la cavalerie que nous avions établie à Villermain et les éclaireurs algériens placés à l'est de Cravant avaient signalé l'approche de l'ennemi, et l'artillerie de la division Colin (2[e] du 21[e] corps) ouvrait le feu sur lui du sud-ouest de Poisly (vers 9 heures).

Peu après, une partie de la 1[re] brigade du général Colin, soutenue par la 3[e] division du 21[e] corps, se déployait face à Villermain, en menaçant le flanc droit des Allemands. Mais deux bataillons ennemis s'avançaient jusqu'à la ligne de Boigny à Sédenay, et trois batteries de la 22[e] division, bientôt renforcées des trois autres, entraient en lutte avec les nôtres. Puis deux nouveaux bataillons venaient prolonger le front de l'ennemi vers Montsouris, tandis que le gros de la 22[e] division s'arrêtait à Villermain et au château du Coudray, en attendant que la situation se fût éclaircie. Plus au nord, la batterie à cheval de la 4[e] division de cavalerie prenait position à hauteur de Villesiclaire et de Chantôme,

mais sans pouvoir s'y maintenir devant l'artillerie à cheval du général Guillon.

Cependant, en face des six batteries de la 22e division, les trois batteries de Colin étaient contraintes de prendre une nouvelle position vers Lorges (10 heures), où une section de 12 de la réserve du 21e corps les renforçait. L'artillerie de l'ennemi venait s'établir près de la Villette, tandis que la gauche de son infanterie se dirigeait sur la ferme de la Motte et le chemin de Prénay. Le bataillon du 41e de ligne et deux bataillons des mobiles de l'Orne (1er et 2e), appartenant à la 2e brigade du général Colin, faisaient néanmoins bonne contenance. D'ailleurs deux compagnies du 4e bataillon de l'Orne venaient s'installer dans les maisons situées sur le chemin de Prénay, et le 1er bataillon d'Eure-et-Loir (1re brigade) se portait en avant pour dégager la gauche de la 2e brigade (vers midi). Deux compagnies du 1er bataillon de l'Orne, sous les ordres du capitaine Rouleaux-Dugage, s'emparaient alors de la Martinière, où les Allemands venaient d'entrer, et y faisaient des prisonniers.

Sur ces entrefaites, l'artillerie de la division Colin, renforcée des deux pièces de 12 dont nous avons parlé, prenait le dessus sur les batteries allemandes venues à la Villette et réoccupait son emplacement primitif vers Poisly. Grâce au tir très précis d'une batterie de 4[1], qui arrêta une démonstration de la cavalerie ennemie entre Launay et Jouy, une attaque des Allemands sur la ferme de la Motte échoua également. Les trois bataillons de l'Orne se maintinrent énergiquement en position.

Cependant Jaurès avait été prévenu à Marchénoir de l'attaque dirigée sur Poisly ; il accourut avec sa réserve, pour soutenir sa 2e division. Vers 4 heures, après une nouvelle tentative que deux bataillons de mobilisés de la Sarthe[2],

1. 25e *ter* de l'artillerie de la marine, capitaine Fournier (1re division). Elle tira 600 coups et son capitaine fut blessé (*Historique du corps*).

2. Qui faisaient alors partie de la réserve du 21e corps. L'ouvrage de Chanzy et celui de l'état-major prussien donnent une idée très incomplète de cette affaire. Nous avons surtout consulté le livre du général von Wittich, *Aus*

CHAPITRE III

BATAILLE DE VILLORCEAU

Première journée (8 décembre).

Combats de Poisly et de Lorges. — Combats de Cravant et de Layes. — Combats de Beaumont et de Villechaumont. — Prise du Mée. — La colonne Camô. — Évacuation de Beaugency. — Positions occupées par Camô. — Perte de Messas, de Beaugency, de Vernon. — Le IX^e^ corps. — Résultats de la journée. — Ordres de Chanzy pour le 9. — Ordres de Frédéric-Charles et du grand-duc.

Dans la matinée du 8 décembre, par un brouillard assez épais, la 22^e^ division d'infanterie prussienne marchait d'Ouzouer-le-Marché sur Cravant, en deux colonnes, couvertes à leur droite par la 8^e^ brigade de cavalerie. Au débouché de Mézières, la 43^e^ brigade, qui formait la colonne de droite, était soumise à un feu violent venant des abords de Poisly. En effet la cavalerie que nous avions établie à Villermain et les éclaireurs algériens placés à l'est de Cravant avaient signalé l'approche de l'ennemi, et l'artillerie de la division Colin (2^e^ du 21^e^ corps) ouvrait le feu sur lui du sud-ouest de Poisly (vers 9 heures).

Peu après, une partie de la 1^re^ brigade du général Colin, soutenue par la 3^e^ division du 21^e^ corps, se déployait face à Villermain, en menaçant le flanc droit des Allemands. Mais deux bataillons ennemis s'avançaient jusqu'à la ligne de Boigny à Sédenay, et trois batteries de la 22^e^ division, bientôt renforcées des trois autres, entraient en lutte avec les nôtres. Puis deux nouveaux bataillons venaient prolonger le front de l'ennemi vers Montsouris, tandis que le gros de la 22^e^ division s'arrêtait à Villermain et au château du Coudray, en attendant que la situation se fût éclaircie. Plus au nord, la batterie à cheval de la 4^e^ division de cavalerie prenait position à hauteur de Villesiclaire et de Chantôme,

mais sans pouvoir s'y maintenir devant l'artillerie à cheval du général Guillon.

Cependant, en face des six batteries de la 22e division, les trois batteries de Colin étaient contraintes de prendre une nouvelle position vers Lorges (10 heures), où une section de 12 de la réserve du 21e corps les renforçait. L'artillerie de l'ennemi venait s'établir près de la Villette, tandis que la gauche de son infanterie se dirigeait sur la ferme de la Motte et le chemin de Prénay. Le bataillon du 41e de ligne et deux bataillons des mobiles de l'Orne (1er et 2e), appartenant à la 2e brigade du général Colin, faisaient néanmoins bonne contenance. D'ailleurs deux compagnies du 4e bataillon de l'Orne venaient s'installer dans les maisons situées sur le chemin de Prénay, et le 1er bataillon d'Eure-et-Loir (1re brigade) se portait en avant pour dégager la gauche de la 2e brigade (vers midi). Deux compagnies du 1er bataillon de l'Orne, sous les ordres du capitaine Rouleaux-Dugage, s'emparaient alors de la Martinière, où les Allemands venaient d'entrer, et y faisaient des prisonniers.

Sur ces entrefaites, l'artillerie de la division Colin, renforcée des deux pièces de 12 dont nous avons parlé, prenait le dessus sur les batteries allemandes venues à la Villette et réoccupait son emplacement primitif vers Poisly. Grâce au tir très précis d'une batterie de 4[1], qui arrêta une démonstration de la cavalerie ennemie entre Launay et Jouy, une attaque des Allemands sur la ferme de la Motte échoua également. Les trois bataillons de l'Orne se maintinrent énergiquement en position.

Cependant Jaurès avait été prévenu à Marchénoir de l'attaque dirigée sur Poisly ; il accourut avec sa réserve, pour soutenir sa 2e division. Vers 4 heures, après une nouvelle tentative que deux bataillons de mobilisés de la Sarthe[2],

1. 25e *ter* de l'artillerie de la marine, capitaine Fournier (1re division). Elle tira 600 coups et son capitaine fut blessé (*Historique du corps*).

2. Qui faisaient alors partie de la réserve du 21e corps. L'ouvrage de Chanzy et celui de l'état-major prussien donnent une idée très incomplète de cette affaire. Nous avons surtout consulté le livre du général von Wittich, *Aus*

soutenus par une section de 12, aidaient à repousser, toute la gauche ennemie se mit en retraite et forma une sorte de crochet défensif s'étendant de Layes au château du Coudray, par Jouy. Deux brigades de cavalerie et deux batteries placées entre le Coudray et Jouy faisaient face à l'une des brigades de cavalerie du 21e corps, qui menaçait leur flanc droit vers la Villette. Quatre bataillons, six batteries, une brigade de cavalerie étaient disposés de Layes à Beauvert. Enfin la 22e division de cavalerie se tenait en réserve sur leur gauche, prête à intervenir afin de protéger la gauche de l'infanterie.

En somme, pour la droite allemande, sa journée se résumait par un échec. Si les 2e et 3e divisions du 21e corps avaient fait un plus large usage de leur initiative, elles auraient sans doute complètement refoulé la 43e brigade sur le centre ennemi, c'est-à-dire dégagé en partie le reste de la 2e armée, qui combattait dans des conditions beaucoup moins avantageuses.

Tandis que cette action se déroulait à notre gauche, la 44e brigade d'infanterie se dirigeait sur Cravant. A son approche, le grand-duc décidait (vers midi) que la 2e division bavaroise marcherait de Beaumont sur Villechaumont, et la 17e division, de Foinard sur Beaugency. La 1re division bavaroise et la 2e division de cavalerie resteraient provisoirement à sa disposition.

Dès le commencement du combat vers Poisly, la division Deflandre (3e du 17e corps) s'était mise en mouvement de Prénay sur ce village. A peine était-elle en marche, qu'on signalait l'approche de fortes colonnes se dirigeant de Villermain sur Cravant. Elle opérait aussitôt un changement de front à droite, et se déployait sur deux lignes, l'une constituée par les 45e et 46e de marche, le 1er chasseurs de marche,

---

meinem Tagebuche, et celui du lieutenant-colonel des Moutis, déjà cité. M. des Moutis commandait la 2e brigade de la 2e division du 21e corps.

La 3e division de ce corps d'armée paraît n'avoir engagé qu'une partie de son artillerie, notamment la 21e batterie du 12e régiment (*Historique du corps*).

une batterie de 8 et une section de mitrailleuses ; l'autre par le reste des troupes.

La première ligne, en colonne de demi-bataillons et précédée d'une seule compagnie en tirailleurs, se dirigeait sur le clocher de Cravant. A ce moment, la 44e brigade d'infanterie prussienne s'approchait, elle aussi, de ce village (vers 1 heure), et ses trois batteries prenaient position à l'ouest de Launay. L'un de ses bataillons occupait Beauvert et Layes ; le reste, Cravant, que nos tirailleurs venaient d'atteindre et d'où ils étaient aisément rejetés. Les trois batteries allemandes, bientôt renforcées de trois autres venant de Launay et de deux batteries à cheval de la 4e division de cavalerie [1], ouvraient sur notre première ligne un feu très vif, qui éprouvait grandement nos bataillons, très incomplètement couverts par les faibles ondulations du sol. A l'aile gauche, le 1er chasseurs soutenait intrépidement le feu des batteries allemandes placées entre Villermain et Cravant. Toutefois, elles lui causaient de si grandes pertes, que le général Deflandre lui prescrivait de les enlever, tandis que le gros de la division agirait sur le hameau de Layes et sur Cravant, au nord-ouest. Nos chasseurs s'avançaient résolument, mais ils ne pouvaient dépasser la route de Beaugency, derrière laquelle ils prenaient position, dirigeant un feu vif sur les batteries allemandes qu'ils forçaient à changer de position. Ce n'était pas sans des pertes sensibles : 150 hommes hors de combat, 2 officiers tués et 3 blessés [2].

Cependant, à la droite de la division, le général de Jouffroy avait jeté sur Cravant le 45e de marche, encadré entre une batterie de 8 et une section de mitrailleuses. En même temps, le général Deflandre, laissant en réserve un bataillon de chacun de ses deux derniers régiments, portait les quatre autres sur Layes, les mobiles du Lot à la droite. Notre batterie de 8, à gauche du 45e, la section de mitrailleuses à

1. Celles-ci se retiraient bientôt sur Montigny, faute de munitions (*État-major prussien*).

2. *Deflandre et Sonis*, par A. Delorme, *Nouvelle Revue*, décembre 1892.

sa droite ne tardaient pas à être écrasées par les obus allemands. La première était contrainte de se retirer ; la section de mitrailleuses, encore plus éprouvée, était rapidement démontée.

Néanmoins la division Deflandre se maintenait énergiquement devant Cravant. « Jamais plus bel exemple de calme et d'obéissance ne fut donné par de vieilles troupes[1]. » Cette fermeté ne se démentit pas, même lorsque plusieurs compagnies du 51e de marche, appartenant à la gauche d'une division voisine (2e du 17e corps), se replièrent tout à coup, poursuivis la baïonnette dans les reins par les tirailleurs ennemis. Deux compagnies du 45e de marche arrêtèrent cette débandade, et le général Deflandre saisit cet instant pour ordonner un mouvement général sur Cravant et Layes (vers 3 heures). Deux cents mètres seulement en séparaient nos tirailleurs les plus avancés. Après avoir vainement essayé de faire débusquer les Bavarois de Layes par une forte chaîne de tirailleurs, le colonel Didier formait les réserves du 45e en deux colonnes d'attaque qui s'avançaient avec entrain sur Cravant. Mais le feu rapide des Prussiens les écrasait avant qu'elles n'eussent parcouru 150 mètres. En quelques minutes, le 45e perdait plus de 500 tués ou blessés, plus du tiers de ses officiers. Les deux autres régiments continuaient de marcher sur Layes. Les mobiles du Lot s'avançaient comme de vieilles troupes ; l'état-major de la division les suivait à quelque distance, le général Deflandre, à cheval, le dominant de sa haute taille. Mais les batteries allemandes concentraient leur feu sur les mobiles qu'elles arrêtaient. Le lieutenant-colonel Vigouroux se hâtait de leur faire face avec son 1er bataillon qui changeait de front vers la droite. Le 3e bataillon continuait sur Layes, non sans un instant d'hésitation que remarquait Deflandre. Il prenait aussitôt le

1. *Souvenirs de la guerre de la Défense nationale*, par un officier de l'armée de la Loire. Paris, *Tanera*, 1873. Cet officier paraît avoir appartenu au 45e de marche.

Une partie de la réserve d'artillerie du 17e corps [notamment la 20e batterie du 12e régiment (mitrailleuses), les 32e et 33e batteries de l'artillerie de la marine (8)] fut engagée devant Cravant.

galop et se portait à leur tête, en s'écriant : « Soldats, si vous ne savez pas marcher à l'ennemi, je vais vous montrer le chemin. » Son exemple entraînait notre ligne. Mais le feu ennemi redoublait. Burr-Porter, le chef d'état-major de la division, tombait, mortellement frappé[1]. Deflandre était atteint d'une balle à la cuisse. Néanmoins, il demeurait à cheval et entraînait ses mobiles jusque dans Layes, où pénétraient en même temps les deux bataillons du 46e. Nous menacions même Beauvert et, jusqu'à 4 heures du soir, nos quatre bataillons inquiétaient l'artillerie allemande entre Villermain et Cravant. Mais quatre nouveaux bataillons ennemis entraient en ligne. De plus, nos munitions s'épuisaient. Deflandre, resté à cheval malgré de cruelles souffrances, apprenait que Jouffroy n'avait pu enlever Cravant, que la 2e division du 17e corps n'avait pas dépassé Cernay. Il faisait évacuer Layes, où l'ennemi rentrait aussitôt, et sa division reprenait position au nord-ouest de Cernay. L'attaque de Layes lui avait coûté des pertes sensibles : 14 tués et 57 blessés, dont 6 officiers, pour le 46e de marche ; 250 hommes hors de combat, dont 4 officiers, pour les mobiles du Lot. Mais la situation de l'ennemi n'en était pas moins fort critique. La 22e division ne disposait plus que d'un bataillon intact, et les deux divisions de cavalerie prussienne avaient dû prendre position sur ses deux flancs, prêtes à charger pour couvrir sa retraite[2].

A la droite de Deflandre, la 2e division du 17e corps s'était déployée au sud-ouest de Cernay, qu'un de ses bataillons, le 3e du 51e de marche, occupait depuis la veille à

---

1. Le colonel Burr-Porter, né à Montrose en Pensylvanie, avait pris part, dès l'âge de 22 ans, à la guerre d'Orient, dans l'état-major d'Omar-Pacha. Il rentra ensuite aux États-Unis et joua un rôle actif pendant la guerre de Sécession. Il se maria en 1868 et eut une fille, ce qui ne l'empêcha pas d'accourir en France, à l'annonce de nos revers. Il fut nommé le 3 décembre à la 3e division du 17e corps. Le 8, il était mortellement blessé.

Burr-Porter mourut le 10 décembre au presbytère de Josnes. Quant au général Deflandre, le 8 décembre, à la nuit, il fut contraint de remettre le commandement à Jouffroy et de se faire transporter à Mer, où il succomba au tétanos le 10 janvier suivant (A. Delorme, article cité).

2. V. Wittich, *Aus meinem Tagebuche, 1870-1871.*

minuit. Le tir bien réglé de ses pièces faisait taire plusieurs batteries bavaroises établies à l'est de Cravant ; le matériel des Allemands avait beaucoup à souffrir.

Remarquant l'existence d'une trouée dans la ligne allemande, entre la 22e division et le Ier corps bavarois, Chanzy voulait y pousser la division de cavalerie du 17e corps. Une série de dépressions allant du château de Serqueu au moulin de Cernay aurait permis de s'approcher à couvert de l'ennemi. Toutefois, avant d'aventurer ainsi ses escadrons, le général en chef jeta en avant les éclaireurs algériens. Ils se trouvèrent en face de masses importantes d'infanterie et d'artillerie qui débouchaient entre Cravant et Beaumont : c'était la deuxième division bavaroise arrivant du Grand-Châtre. Obligé de modifier ses projets, Chanzy porta aussitôt la 2e division du 17e corps en avant de Cernay et de Villechaumont. Mais cette tentative ne fut pas heureuse. Le 3e bataillon du 51e de marche, qui se dirigeait sur Cravant, soutenu par les deux autres, fut accueilli par un feu des plus violents, auquel il ne sut pas résister. Après avoir perdu son commandant et plusieurs officiers, il se réfugia en désordre au delà de Cernay, poursuivi par l'ennemi qui entra un instant dans ce village. Heureusement le 10e chasseurs de marche, jusqu'alors en deuxième ligne, se porta en avant sans en attendre l'ordre et chassa les Allemands de Cernay.

Plus à l'est, deux des batteries de la division, demeurées sous la garde du 2e bataillon du 51e, subissaient des pertes considérables ; presque toutes leurs pièces étaient démontées[1].

Vers la fin du jour un mouvement de recul sensible se produisait donc sur tout le front des 2e et 3e divisions du 17e corps. Elles occupaient une ligne presque perpendiculaire à leur front primitif, de Villechaumont au nord de Prénay. La droite de la 2e division finit même par évacuer Villechaumont sans combat. Au contraire, sa gauche se reporta vers minuit d'Ourcelles dans le pli de terrain entre Cernay et Villorceau ; elle y bivouaqua.

---

1. *Historiques des 51e de ligne et 10e chasseurs ;* Chanzy, ouvrage cité, p. 126.

L'intervention d'une partie du I^er^ corps bavarois avait suffi pour changer notre situation, assez bonne au début. Ce corps d'armée s'était rassemblé au Grand-Châtre, en se couvrant vers Beaumont de deux bataillons et de cinq batteries. En face de ces troupes, la 1^re^ division du 17^e^ corps, général de Roquebrune, s'avançait de Villemarceau, par Villevert et Villechaumont, vers la route de Beaugency à Châteaudun. Celle-ci, qui passe par Cravant et le Mée, était à peu près parallèle à notre front; elle allait dessiner une partie de celui de l'ennemi.

La première attaque de Roquebrune était aisément repoussée par les cinq batteries bavaroises, et il ramenait sa division vers Villechaumont. Son artillerie établie entre ce point et Villevert ouvrait un feu vif sur Beaumont (vers 10 heures) et, bientôt après, la 3^e^ division du 17^e^ corps commençait l'attaque de Cravant, tandis que la 2^e^ dépassait Cernay. L'amiral Jauréguiberry prescrivait alors à Roquebrune de reprendre son mouvement offensif contre Beaumont. Cette fois, la 1^re^ division du 17^e^ corps, vigoureusement enlevée, repoussait les bataillons et les batteries établies le long de la route[1]. Seul le Mée restait au pouvoir de l'ennemi, qui se retirait sur Beaumont (vers 1 heure et demie), non sans désordre. Un instant même, nous menacions ce village. Mais v. der Tann portait cinq batteries de sa réserve entre Cravant et Beaumont; cinq autres renforçaient les douze pièces déjà à l'est de ce dernier point, tandis que la 2^e^ brigade d'infanterie bavaroise dirigeait un bataillon sur Cravant et les autres sur Beaumont; les cuirassiers bavarois se portaient vers Messas.

A ce moment, trois faibles brigades allemandes, comptant à peine 6,000 fusils, garnissaient les 4,000 mètres compris entre Cravant et le Mée. Leurs seules réserves étaient les 2,000 hommes de la 1^re^ brigade, encore au nord de Beaumont, et les cuirassiers bavarois. L'espace compris entre le

1. 5 bataillons et demi, dont 1 au Mée, et 5 batteries. Voir le récit de l'état-major prussien et l'ouvrage déjà cité de v. Helwig.

Mée et Messas n'était gardé par aucune troupe ; le reste de la longue ligne de l'ennemi n'était plus qu'une mince chaîne de tirailleurs. Si elle avait été enfoncée sur un point, la retraite eût été inévitable.

Pourtant la très grande supériorité de l'artillerie allemande et les feux rapides de l'infanterie obligeaient encore une fois la division Roquebrune à se retirer au delà de la route. Nos batteries, écrasées par celles de l'ennemi, allaient s'établir au sud de Villemarceau, avec de fortes pertes (vers 2 heures). La 19e batterie du 15e régiment laissait sur place deux pièces démontées ; elle n'avait pas moins de 2 tués, 18 blessés, dont son capitaine, et 17 chevaux tués[1].

Cependant la retraite de la division Roquebrune s'effectuait lentement. Mais Villechaumont était repris par l'ennemi, avec l'aide de la 1re brigade bavaroise et de trois nouvelles batteries portées à la gauche de sa ligne d'artillerie. Nos troupes s'arrêtaient dans un pli de terrain allant de Villevert au Mée et, appuyées par la division Deplanque (1re du 16e corps), qui intervenait à leur droite, refoulaient de nouveau leurs adversaires jusque vers Beaumont. Villechaumont était repris ; cinq des batteries allemandes placées entre Cravant et Beaumont se retiraient, après avoir subi des pertes extraordinaires. Il ne restait plus au Ier corps bavarois que deux compagnies en réserve ; sa situation était des plus graves.

Cependant nous ne tirions aucun parti de ce retour de fortune ; notre offensive sur Beaumont ne dépassait pas la route et, la nuit tombant peu après, nous abandonnions sans combat Villechaumont et le Mée : triste résultat de toute une journée de lutte.

A droite, le général Deplanque avait, dès le matin, déployé sa division de Villevert au Grand-Bonnevalet. Son artillerie ne tardait pas à être obligée de se retirer devant celle des Bavarois. Vers trois heures, au moment où Roquebrune était refoulé au delà de Villechaumont, l'amiral Jau-

1. Cette batterie fut réduite à 4 pièces à dater de ce jour.

réguiberry donnait à Deplanque l'ordre de se porter sur le Mée. Un bataillon du 33e mobiles (Sarthe), un autre du 39e de marche, soutenu par le 3e bataillon du 75e mobiles (Loir-et-Cher et Maine-et-Loire) étaient chargés de cette attaque.

Malgré le feu très vif de l'artillerie bavaroise, ils enlevaient rapidement le Mée. Les deux bataillons du 39e de marche et du 33e mobiles, surtout, montraient beaucoup d'élan. Le capitaine Couturier, de ce dernier régiment, s'emparait à la baïonnette d'une ferme où l'ennemi s'était retranché, et y faisait une centaine de prisonniers. Pourtant la division Deplanque ne dépassait pas le Mée. A la nuit, elle évacuait même ce village, comme nous l'avons dit. Ce mouvement rétrograde s'explique en partie par celui que la colonne mobile de Tours avait exécuté vers Beaugency.

On sait que le général Camô avait reçu de Chanzy l'ordre de réoccuper, le 8 décembre, l'intervalle compris entre Messas et la Loire. Mais le moral de ses troupes avait déjà beaucoup souffert ; lui-même, la suite le montrera suffisamment, considérait comme impraticable la tâche que lui avait assignée le général en chef. C'est dans cet état d'esprit qu'il reçut, le soir du 7 décembre, un télégramme du ministre de la guerre attirant tout particulièrement son attention sur une position à 400 mètres au sud de Beaugency[1]. Il crut peut-être voir dans cette communication intempestive un ordre lui prescrivant d'évacuer Beaugency. Quoi qu'il en soit, il renvoya à Mer, comme nous l'avons vu, les troupes que le général Barry lui avait envoyées le soir du 7. Puis il informa Chanzy de l'impossibilité où il était de réoccuper le terrain entre Messas et la Loire[2]. En même temps, il annonçait au ministre qu'il se retirait sur Mer et Ménars, comme semblait le lui conseiller la dépêche de la veille[3].

---

1. « D'après les indications qui me sont fournies, je vous signale comme extrêmement importante à conserver et à garder la position à 400 mètres en arrière de Beaugency. C'est la clef de la forêt de Marchénoir ; elle prise, la forêt est tournée, et Blois tombe le lendemain par Mer et Ménars (7 décembre, 7 heures du soir). »

2. Le 8 décembre à 12 heures 35 du matin (Chanzy, ouvrage cité, p. 488).

3. Le texte de ce télégramme au ministre n'a pas été publié, que nous

Chanzy se bornait à inviter le général Camô à reconnaître ce qu'il avait devant lui et à faire des préparatifs de défense. C'était abandonner implicitement l'idée d'un retour offensif en avant de Beaugency, et même éviter de se prononcer sur la nécessité de garder cette ville. Quant au ministre, il adressait à Camô un télégramme (8 décembre, 3 heures du matin) l'engageant à se conformer aux instructions de Chanzy, si elles étaient contraires au mouvement projeté sur Mer et Ménars. Une dépêche dans le même sens parvint également à Chanzy.

Mais un fâcheux incident emportait les dernières hésitations de Camô. Un officier du génie, sans doute parti de Tours avant cet échange de télégrammes, confirmait de la part du ministre la recommandation de se replier au sud-ouest de Beaugency (8 heures du matin). D'ailleurs, d'une reconnaissance faite par lui-même, le général Camô déduisait que la défense de la position de Beaugency devait nécessairement s'opérer en arrière, sur le plateau de Rougemont. On commença aussitôt à y élever des tranchées abris et des épaulements[1].

La colonne de Tours occupait alors les positions suivantes, le 16e chasseurs de marche était à l'entrée sud de Beaugency, sur les pentes descendant vers cette ville. Un détachement en surveillait les abords et observait la Loire. Le pont avait été détruit. Derrière le 16e chasseurs, une batterie était placée au sommet de la colline, vers la cote 121 ; une autre battait la route et la voie ferrée. Le 72e mobiles (Cantal) était au nord-est de la ferme de Rougemont, sa droite à la route ; le 27e mobiles (Isère) et une batterie étaient au nord-est de Clos-Moussu. Le 88e mobiles (Indre-et-Loire), placé en avant de Pierre-Couverte, avait une batterie à sa gauche.

---

sachions du moins, mais on peut en déduire le sens de celui de M. de Freycinet au général Camô (8 décembre, 3 heures du matin).

M. Alfred Duquet (*Les dépêches de Beaugency devant l'histoire, Spectateur militaire*, tome XLIII, 1888) paraît croire que cette dépêche et celle du ministre à Chanzy (p. 454, Chanzy, ouvrage cité) auraient été fabriquées pour les besoins de la cause. Cette opinion ne nous semble aucunement justifiée.

1. Camô, ouvrage cité, page 8.

Le 59e de marche, les francs-tireurs de l'Ain et une batterie occupaient Vernon et Messas. Le régiment de gendarmerie à pied et une batterie formaient réserve à Clos-Moussu ; la cavalerie, en arrière du 27e mobiles, se tenait entre Clos-Moussu et Pierre-Couverte.

Du côté des Allemands, la 17e division était restée dans les villages qu'elle avait enlevés la veille. A 11 heures, elle poussa quelques troupes vers Villeneuve et les Vallées, que les nôtres évacuèrent sans chercher à les défendre. A midi et demi seulement, lorsque le général v. Tresckow reçut du grand-duc l'ordre de se diriger sur Beaugency, il mit son avant-garde en marche sur la route de Blois[1]. En même temps, deux bataillons s'avançaient vers Messas, sous la protection de deux batteries à cheval. Les francs-tireurs de l'Ain, capitaine Jayr, et le 59e de marche leur opposèrent une résistance acharnée, qui dura jusqu'à la nuit. Messas fut alors complètement occupé par l'ennemi, malgré un retour offensif tenté de Vernon. Nous y perdîmes 150 prisonniers ; sur 150 francs-tireurs, 100 avaient été mis hors de combat[2].

Cependant l'avant-garde prussienne s'était déployée en face de la hauteur du Mont, au nord-est de Beaugency, tandis que, de Margottière, deux autres batteries agissaient contre les masses que laissait voir Camô près de Vernon. Après une courte canonnade, un bataillon prussien enleva le Mont et s'y maintint, malgré toutes les tentatives faites pour l'en chasser. En même temps, un bataillon de chasseurs poussait jusqu'à la lisière nord-est de Beaugency et s'introduisait dans la ville en longeant le fleuve.

Toutefois le combat se prolongeait durant plusieurs heures dans Beaugency, en dépit de l'intervention de huit batteries du IXe corps placées sur la rive gauche de la Loire, vers Lailly. Les chasseurs prussiens, arrêtés sur le quai par un feu très vif, ne parvenaient à pénétrer plus avant que grâce à l'appui de deux autres bataillons. Ils venaient d'occuper

1. 4 bataillons, 2 batteries, 2 escadrons, 1 compagnie de pionniers.

2. D'après un rapport du capitaine Jayr au général Camô, trois de ces francs-tireurs auraient été brûlés vifs par l'ennemi durant le combat.

entièrement Beaugency, quand une batterie française, arrivant de Vernon, y entra par suite d'une erreur de direction et tomba tout entière, à l'exception d'une pièce, entre les mains de l'ennemi (5 heures).

Cependant la situation des Allemands était encore fort précaire à Beaugency, dans un fond dominé de tous côtés ; de Vernon, grâce à l'angle rentrant que dessinait notre ligne, nous aurions pu aisément les couper de Meung. Aussi, pendant la soirée, deux de leurs bataillons dirigés de Messas sur Vernon surprirent le 59e de marche et un bataillon du 27e mobiles (Isère), qu'ils en chassèrent en leur faisant des prisonniers. Nos troupes se retirèrent sur Pierre-Couverte[1].

Pendant que Beaugency nous était ainsi enlevé, le général Barry, alors à Mer, envoyait pour la troisième fois à Beaugency une partie de sa division, et notamment le 38e de marche (2 heures du soir). En approchant de la ville, ce régiment trouvait la colonne de Tours en pleine déroute. Camô, atteint par un éclat d'obus et souffrant de deux chutes successives de cheval[2], avait cédé le commandement au général Tripart, qui tentait de rallier les débris de ses troupes derrière le ravin de Tavers. Une partie de la division du 16e corps les y rejoignit ; quant au reste, il se retira vers Blois, avec le général Barry, dès le matin du 9 décembre.

Sur la rive gauche de la Loire, le IXe corps ne s'était pas borné à prendre d'écharpe la droite de Camô. Ses fractions les plus avancées avaient poussé jusqu'à Maulnes, après un petit engagement contre le bataillon des francs-tireurs de la Sarthe, un bataillon du 31e de marche et une batterie de montagne. Nos troupes s'étaient retirées sur Muides et sur Saint-Dié.

---

1. *État-major prussien.* D'après le rapport de l'amiral Jauréguiberry, cette évacuation devrait être attribuée à une tout autre cause. Un officier général établi à Messas aurait sommé le colonel Barille de se retirer, en le menaçant d'un bombardement, et nous aurions obéi sur l'heure à son injonction. Il faut souhaiter que cette explication ne soit point la vraie.

2. Après la première qui « avait notablement affaibli ses facultés intellectuelles », le général Camô crut devoir, à tort, conserver son commandement (Camô, ouvrage cité).

En somme la journée avait été relativement avantageuse pour nous, à part l'évacuation de Beaugency et la déroute de la colonne Camô, et ces deux faits tenaient en partie à l'intervention intempestive du délégué à la Guerre. Presque partout, nous avions maintenu nos positions; là où nous avions dû les abandonner, ce n'avait été qu'après une résistance acharnée, imposant de coûteux efforts à l'ennemi. Nos pertes en tués ou en blessés étaient considérables[1], il est vrai, mais « les troupes allemandes étaient tout à fait épuisées ». Sur 66 officiers et 2,603 hommes de troupe, la 4e brigade bavaroise d'infanterie avait perdu 32 officiers et 418 hommes. De ses 36 pièces, la 22e division d'infanterie en renvoyait le lendemain 24 à Orléans, entièrement hors de service. Des 18 pièces de la 4e brigade bavaroise, 8 seulement pouvaient entrer en ligne le 9 décembre[2].

Certes de pareils résultats, si près de nos échecs des 2, 3 et 4 décembre sous Orléans, faisaient honneur à Chanzy et à ses jeunes troupes. Si, au lieu de demeurer inactives à l'ouest de la forêt de Marchénoir ou sur nos derrières, la majeure partie du 21e corps et notre cavalerie avaient tenté de déborder la droite allemande, la journée aurait pu se terminer par un véritable succès.

Quand il donna ses ordres pour le lendemain, Chanzy ne connaissait ni l'évacuation de Beaugency, ni celle de Vernon. Croyant que nous avions conservé l'ensemble de nos positions, il prescrivit de s'y maintenir.

---

1. D'après Chenu, nous aurions eu 2,000 hommes hors de combat le 8 décembre ; le détail de ces pertes est inconnu, sauf pour certains corps : 4e bataillon du Maine-et-Loire (75e mobiles) : 1 officier blessé, 4 hommes tués, 23 blessés et 1 disparu ; 11e chasseurs de marche : 8 officiers blessés, dont 2 mortellement ; 290 hommes blessés et 334 tués ou disparus ; 45e de marche : plus de 500 tués ou blessés, dont plus du tiers des officiers ; 2e brigade de la 2e division du 21e corps : 40 tués et 115 blessés.

2. V. Helwig, v. Colomb, ouvrages cités. Dans son histoire de la guerre de 1870, le maréchal de Moltke écrit que, les 8 et 9 décembre, l'Armee-Abtheilung demeura avec 4 divisions d'infanterie en face de 11 divisions françaises. Cette assertion est fausse, car Chanzy disposait seulement de la 1re division du 16e corps, des 3 divisions du 17e, de 3 divisions du 21e et de la division Camô, au total 8 divisions. Les 2e et 3e divisions du 16e corps, la 4e du 21e ne parurent pas sur le champ de bataille.

La cavalerie du 16e corps et la 2e division du 21e s'établiraient de Poisly à Lorges[1], soutenues par la réserve du général Jaurès. Les trois divisions du 17e corps seraient placées de Prénay à Villemarceau par Ourcelle ; sa cavalerie demeurerait au Clos-Moussu. Enfin la 1re division du 16e corps occuperait Villorceau, en se reliant aux troupes de Camô, disposées de Beaugency à Vernon et au Grand-Bonnevalet, par Pierre-Couverte.

Dans la nuit du 8 au 9, Chanzy, contraint par la retraite de sa droite de modifier ces instructions, prescrivit à l'amiral Jauréguiberry et au général Tripart de reprendre Beaugency au point du jour. En cas d'échec on couperait le pont de Mer, s'il devenait nécessaire.

Plus encore que son adversaire, le grand-duc de Mecklembourg nourrissait des illusions sur l'issue de la journée. Autour de lui « on croyait l'ennemi entièrement battu et en retraite[2] ». Aussi se borna-t-il à prescrire de nous poursuivre le jour suivant, en indiquant les grandes directions à faire prendre aux troupes allemandes. La 17e division devait marcher sur Tours ; une brigade de la 2e division de cavalerie, sur Villorceau ; l'une de celles de la 4e sur Séris[3]. Derrière elles, le Ier corps bavarois serait relevé par la 22e division, en raison de ses pertes.

L'état-major de la IIe armée ne s'était pas encore exactement rendu compte de la force relative des troupes françaises en retraite sur Gien, sur Vierzon et sur l'ouest. Le 8 décembre, l'Armee-Abtheilung avait fait des prisonniers appartenant, d'après leur dire, aux 15e, 16e, 17e et 19e corps. Au contraire on assurait de la Sologne que les 15e, 16e, 18e et

1. Ces instructions ne mentionnent ni la 1re, ni la 3e division du 21e corps, qui avaient été à peine engagées le 8. Elles devaient demeurer en position comme en général le reste de l'armée.

La 2e division du 21e corps perdit le 8 décembre 2 bataillons de mobiles de l'Isère, renvoyés à Vendôme et remplacés par 1 compagnie de francs-tireurs d'Argentan et par 5 compagnies de francs-tireurs de Paris.

2. V. Helwig.

3. La 4e division avait été renforcée, le soir du 8, par le détachement du général v. Rauch, demeuré jusqu'alors au nord-est du Mans (2 bataillons, 5 escadrons, 1 section à cheval).

20e corps avaient pris la direction du sud. Les doutes de Frédéric-Charles ne pouvaient qu'être accrus par ces contradictions apparentes[1]. Néanmoins, il admit comme démontré que trois ou quatre corps d'armée, au moins, opéraient leur retraite sur Vierzon et Bourges. Par suite il prescrivit au IIIe corps et à la 1re division de cavalerie de franchir la Loire le 10 décembre, à Gien ou à Châtillon, puis de marcher sur La Chapelle d'Ancillon, à travers la Sologne. Ils atteindraient ce point le 12.

Quant au IXe corps, qui suivait comme on sait la rive gauche de la Loire, parallèlement à la direction prise par le grand-duc, il se dirigerait de Blois vers Mennetou-sur-Cher, de façon à y arriver le 13. Enfin, après s'être concentré le 10 à Orléans, le Xe corps marcherait sur Salbris, où il déboucherait le 13, couvert par la 6e division de cavalerie, qui aurait jusqu'alors maintenu le contact avec notre 1re armée.

Les premières dépêches reçues du grand-duc, le soir du 8, conduisaient déjà Frédéric-Charles à hâter la concentration du Xe corps ; elle était fixée au 9 décembre au lieu du 10. Mais cette modification ne devait pas être la dernière. En effet, le 9, à dix heures du matin, survenait un télégramme du général de Moltke faisant connaître que, vu l'importance du mouvement commencé par l'Armee-Abtheilung, elle devrait être soutenue le plus tôt possible, sur la rive droite de la Loire, par une division au moins de la IIe armée. Frédéric-Charles était en outre autorisé à détacher pareille force au sud du fleuve. Enfin, le roi l'invitait à prendre la direction supérieure des opérations en aval d'Orléans.

Ces nouvelles prescriptions modifiaient la situation dans un sens tout à fait défavorable à Chanzy. Elles obligeaient en effet Frédéric-Charles à reporter contre la 2e armée la masse de ses forces, sauf à abandonner le mouvement commencé vers Bourges. Jugeant même trop dangereux de ré-

1. V. der Goltz.

partir ses forces en plusieurs masses, il décidait de marcher vers l'ouest avec tout ce qu'il aurait de troupes disponibles [1]. Dans la matinée du 9 (10 heures et demie), il invitait le X^e^ corps à pousser immédiatement sur Meung le détachement qui avait atteint Orléans. Quant au III^e^ corps et à la 1^re^ division de cavalerie, dont la tête débouchait déjà en amont de Gien, vers Cosne, ils marcheraient aussitôt sur Orléans, en laissant un détachement seulement à Gien. Après avoir détruit les voies ferrées autour de Vierzon, la 6^e^ division de cavalerie se mettrait en relation avec le IX^e^ corps dans la direction de Blois, tout en explorant la vallée du Cher.

A l'Armee-Abtheilung, les circonstances s'étaient également modifiées depuis le soir du 8 décembre. Une estafette française, capturée pendant la nuit, avait laissé tomber aux mains des Allemands des copies de plusieurs ordres, démontrant que nous avions l'intention de conserver nos positions au lieu de battre en retraite, comme le grand-duc s'y attendait. Celui-ci prescrivit (9 décembre, 7 heures du matin) que la 17^e^ division se rassemblerait à Messas, la 22^e^ à Beaumont, la 4^e^ division de cavalerie au nord-est. Le I^er^ corps bavarois et la 2^e^ division de cavalerie seraient en réserve au Grand-Châtre. Mais déjà ces ordres tardifs ne pouvaient plus être exécutés.

1. V. der Goltz.

CHAPITRE IV

BATAILLE DE VILLORCEAU

(Deuxième journée, 9 décembre)

Tentative sur Vernon. — Offensive de Roquebrune vers le Mée. — Retraite des divisions Deplanque et Roquebrune. — Attaque de Villemarceau par le 17e corps. — Combat sur le ravin de Tavers. — Perte de Cernay et de Villejouan. — Reprise de Layes et de Beauvert. — Leur perte définitive. — Perte de la Villette. — Reprise de Villecoulon. — Combats de Montlivault. — Surprise de Chambord. — La délégation se retire à Bordeaux. — Instructions du 9 décembre. — Ordres de Frédéric-Charles et du grand-duc.

Vers 8 heures, en effet, de fortes lignes de tirailleurs[1] débouchaient de Pierre-Couverte sur Vernon. L'amiral Jauréguiberry avait prescrit au lieutenant-colonel Barille, du 59e de marche, de coopérer à une tentative contre Beaugency qu'aurait dirigée le général Tripart avec le reste de la colonne Camô. Mais Tripart avait eu grand'peine à arrêter sur le ravin de Tavers ses troupes en fuite vers Blois et Mer était « rempli de fuyards qui s'en retournaient tranquillement chez eux[2] ». La tentative isolée du colonel Barille devait donc échouer. Il suffit du feu rapide d'un bataillon prussien et des obus de cinq batteries entrées successivement en action au nord de Messas pour l'obliger à la retraite.

D'ailleurs Chanzy donnait à l'amiral l'ordre de porter en arrière la 1re division du 16e corps, de façon à combler le vide survenu entre elle et les troupes du général Tripart. Ainsi la 2e armée allait s'étendre de la Loire à Poisly, par Toupenay, Origny, Ourcelle et la Motte.

Pour masquer le mouvement du général Deplanque, la division Roquebrune avait été portée, dès 5 heures du matin,

---

1. Appartenant à la colonne Camô, et non au 17e corps, comme le dit l'état-major prussien.

2. Dépêche de Jauréguiberry à Chanzy, 4 heures 3/4 du matin.

de Villorceau sur Villevert. Vers 7 heures, elle dépassait ce point et semblait même menacer Le Mée, que deux bataillons bavarois et une batterie prussienne s'empressaient de couvrir. Notre démonstration était aussitôt arrêtée.

D'ailleurs, à ce moment (8 heures), la division Deplanque se retirait par échelons sur Loynes. Malgré la fatigue et la dispersion de ses troupes, dont une partie, notamment les 33e (Sarthe) et 75e mobiles (Loir-et-Cher et Maine-et-Loire), s'était repliée, dès la veille au soir, sur la route de Mer, ce mouvement s'opérait avec le plus grand ordre.

Vers 8 heures et demie[1] la division Deplanque ayant dépassé Loynes, le général de Roquebrune commençait son mouvement rétrograde. A ce moment les Bavarois déployés au sud-ouest du Mée étaient renforcés par d'autres bataillons venant de Beaumont. Ils dépassaient Villevert et Villechaumont ; puis, avec l'appui d'une batterie, six de leurs compagnies s'emparaient de Villorceau (10 heures et demie), en dépit d'une défense opiniâtre qui nous coûtait une centaine de prisonniers. Cependant, entre 11 heures et midi, des fractions des divisions Roquebrune et Deplanque reprenaient l'offensive sur Villorceau et le Petit-Bonnevalet. Une batterie allemande placée au nord de Beaugency avait même beaucoup à souffrir de leur feu.

D'ailleurs, ce mouvement offensif ne tardait pas à être arrêté par les deux bataillons et la batterie qui s'étaient emparés de Villorceau, en même temps que par des fractions de la 17e division venant de Messas.

En effet, vers midi, à l'annonce que de fortes masses se portaient de notre gauche vers Cravant, le grand-duc avait prescrit au général Von Tresckow de se diriger de Messas sur Villevert et Villorceau, en opérant un changement de front à droite. Ce mouvement était d'une exécution d'autant plus aisée que, par suite de la retraite de la colonne Camô et d'une grande partie de la division Deplanque, la 17e division

1. D'après l'*Historique du 11e chasseurs*, le 11e chasseurs de marche (1re division du 17e corps) aurait pris position dans la matinée derrière le ravin de Tavers ; mais ce détail paraît être erroné.

n'avait plus d'adversaires devant elle. Von Tresckow porta sur le Grand-Bonnevallet le gros des troupes rassemblées à Messas ; pour se couvrir du côté du ravin de Tavers, il dirigea une avant-garde sur Pierre-Couverte, tandis qu'un bataillon occupait chacun des hameaux des Grolles et du Clos-Moussu. Il ne restait plus à Beaugency qu'un bataillon, deux escadrons et une batterie.

Cependant deux bataillons et une batterie prussienne marchaient du Grand-Bonnevalet sur Loynes et Villorceau, où les Bavarois étaient déjà entrés, nous l'avons dit. Un autre bataillon poussa ensuite sur Villemarceau, où il ne tarda pas à être attaqué par de fortes colonnes du 17e corps sorties d'Origny et de Villejouan. Toutefois avec l'appui d'un bataillon et de trois batteries placées au sud de Villemarceau, il parvenait à conserver ses positions.

Au centre de Von Tresckow, deux bataillons, demeurés tout d'abord au Grand-Bonnevallet, s'avançaient jusque dans l'intervalle de Clos-Moussu et de Boynes, à la suite des fractions de la colonne Camô en retraite vers la ferme de la Feularde. Le général Tripart avait occupé le ravin de Tavers et une partie de la série de dépressions qui le prolonge vers Toupenay. Dans la plaine découverte et faiblement ondulée qui sépare Beaugency de Blois, cette coupure constituait un obstacle assez sérieux. De plus, des emplacements de batterie construits en arrière du ravin, aux abords de la route et du chemin de fer, battaient tout le terrain vers Beaugency et même la rive gauche de la Loire[1].

De son côté, la division Deplanque s'était retirée sur

1. Une partie de la division Barry, notamment la majeure partie du 38e de marche, s'était retirée sur Mer, dès 4 heures du matin, le 9 décembre ; 4 compagnies du 38e demeurèrent à Tavers toute la journée et se replièrent le soir sur Mer. Le reste de la division Barry se retira sur Blois, dans l'après-midi du 9, après avoir coupé le pont suspendu de Mer (*Historique du 38e de ligne*).

A la suite de cette retraite, le général Barry fut l'objet d'un ordre d'arrestation de la part de Gambetta, ordre qui ne fut jamais exécuté : « Le général Barry est venu au ministère dès son arrivée ; il s'est croisé avec vous. J'ai peut-être été niais, mais, devant ses explications, je n'ai pas eu le courage de maintenir l'ordre d'arrestation. » (Télégramme de M. Ranc à Gambetta, *Enquête*, tome IV, page 68.)

Serqueu, où elle se couvrait d'épaulements et de tranchées-abris, en se reliant à la colonne Tripart au moyen de la cavalerie du 17e corps, placée vers Laveau. Vers midi il se produisit sur cette partie du champ de bataille un moment d'accalmie qui dura jusqu'à 3 heures et demie. Alors les deux bataillons prussiens venant du Grand-Bonnevalet, renforcés de deux autres, débouchèrent au delà de la crête qui sépare Clos-Moussu de Boynes, vers la Feularde. Le temps était sombre; Chanzy, qui examinait avec l'amiral des travaux en construction au nord-est du Grand-Mizian, crut d'abord à l'arrivée de troupes de la colonne Tripart. Mais les Allemands ne tardaient pas à ouvrir le feu et refoulaient assez aisément la brigade Bourdillon au delà du ravin jusqu'à la Feularde[1]. A ce moment, la brigade du lieutenant-colonel Faussemagne (1re division du 17e corps) formait un crochet défensif sur leur flanc droit, vers Toupenay. Les bataillons de Bourdillon, renforcés de deux batteries, reprenaient en même temps l'offensive. Enfin une batterie de mitrailleuses (22e du 13e régiment), placée à cheval sur la voie ferrée et enfilant le ravin, prenait de flanc les tirailleurs ennemis, en leur infligeant de fortes pertes.

Les Allemands étaient bientôt arrêtés et même ne tardaient pas à repasser le ravin, en se repliant vers le Grand-Taupanne et la Pierre-Tournante, où ils s'arrêtaient à la nuit. Plusieurs de leurs batteries placées au nord de Villemarceau avaient ouvert le feu contre la brigade Faussemagne, mais l'artillerie de Roquebrune suffisait à leur imposer silence.

Ainsi, sur cette partie du champ de bataille, la journée se terminait heureusement pour nous[2]. Mais il n'en était pas de même au centre de l'armée.

Le 2e bataillon du 51e de marche (2e division du 17e corps)

---

1. La brigade Bourdillon occupait la gauche de Deplanque, son centre au Grand-Mizian. Le 75e mobiles, à gauche de cette ferme, était encadré entre une batterie de mitrailleuses et une batterie de 4, celle-ci à sa droite (Dumas, *Les Mobiles de Maine-et-Loire*).

2. L'état-major prussien (p. 660) glisse sur cet échec, tout en le reconnaissant implicitement. Voir à ce sujet l'ouvrage de Chanzy, les historiques des mobiles de Maine-et-Loire et du 13e d'artillerie.

avait réoccupé, durant la nuit, Cernay, que nous avions évacué la veille au soir. Le reste de cette division s'étendait au sud-ouest de Villechaumont. Quant à la 3e division du 17e corps, elle était en deuxième ligne, vers le Plessis et Ourcelle.

De leur côté, les Allemands avaient à Villechaumont un régiment d'infanterie, deux escadrons et une batterie[1] appartenant à la 4e brigade bavaroise. Dès 7 heures du matin, ils ouvraient le feu sur des colonnes de la 2e division du 17e corps apparues vers Cernay.

Tout d'abord nous ne dépassions pas ce hameau. Vers 9 heures seulement, une forte ligne de tirailleurs faisant partie de la même division[2] se montrait au sud-ouest. Mais déjà toute la 4e brigade bavaroise s'était concentrée à Villechaumont, et six de ses compagnies arrêtaient nos progrès, grâce à l'appui de huit pièces placées au nord-ouest, puis à l'ouest, près d'un moulin à vent.

Cependant trois batteries françaises, dont deux aux abords de Cernay et la troisième à l'est d'Ourcelle, infligeaient de telles pertes à l'artillerie bavaroise qu'elle se retirait, non sans peine. Pour le moment, elle était même hors d'état de reprendre part à l'action[3]. A la suite de sa retraite, les cinq bataillons bavarois, vivement pressés par nos tirailleurs, se repliaient sur Villechaumont, lorsque survint une partie de la 22e division d'infanterie.

Au lieu de rassembler celle-ci tout entière à Launay, suivant l'ordre du grand-duc, von Wittich avait cru prudent de laisser la 44e brigade en position de Beauvert à Cravant et de porter la 43e, seule, à Launay. En atteignant Beaumont vers 8 heures, le général commandant cette brigade reconnut

---

1. Réduite à deux pièces, les autres étant hors d'usage (*État-major prussien*, page 647).

2. Les 1er et 3e bataillons du 51e de marche figuraient parmi ces troupes (*Historique du 51e de ligne*). La 20e batterie du 13e régiment, la 20e du 12, les 32e et 33e de l'artillerie de la marine furent engagées aux abords de Cernay et de Villechaumont. Ces trois dernières faisaient partie de la réserve du 17e corps.

3. V. Helwig. Il lui restait seulement 1 officier, 2 sous-officiers et 12 servants.

qu'il ne pouvait plus être question de relever les Bavarois, mais seulement de les renforcer. Il détacha aussitôt trois bataillons et deux batteries à Villechaumont, en soutien de la 4e brigade. Celle-ci était alors vivement pressée par notre infanterie, mais l'intervention de la 22e division suffit à changer sa situation. Quelques obus jetés dans Cernay mirent la panique parmi le 2e bataillon du 51e de marche, dont une partie s'enfuit jusqu'à Ourcelle. Un bataillon allemand s'empara ensuite de Cernay, en y faisant 200 prisonniers, et ce fut avec la plus grande peine que l'une de nos batteries put se dégager en perdant deux avant-trains et un caisson[1].

Une batterie bavaroise qui s'établit près de Cernay en assura aux Allemands la possession définitive, et le combat demeura quelque temps stationnaire. Voyant que nous n'avions nulle intention de prendre sérieusement l'offensive, le grand-duc fit même replacer en réserve d'importantes fractions de la 2e division bavaroise et de la 22e division.

Vers 3 heures seulement, lorsque se produisit le mouvement offensif dont nous avons parlé pour la 17e division, trois batteries, six escadrons et quatorze pièces se portèrent en avant de Cernay et de Villechaumont, dans la direction de Villejouan. Le 51e de marche et le reste de la première ligne de la 2e division du 17e corps reculèrent en désordre au delà d'Origny, qui fut pris après une faible résistance. Mais le 10e chasseurs de marche et plusieurs compagnies du 48e de marche se déployèrent et arrêtèrent cette déroute[2]. A 9 heures du soir, le gros de la division était à hauteur de Josnes et quelques-uns de ses éléments, notamment la 20e batterie du 13e régiment, à Villexanton, à 15 kilomètres de Villorceau.

Au contraire, la 3e division du 17e corps s'était maintenue à Ourcelle et au Plessis, sur le flanc droit des Allemands aventurés à Origny. Pendant une partie de la journée, elle

1. Probablement la 20e du 13e régiment.

2. Le 10e chasseurs n'eut que 1 officier et 15 hommes tués ou blessés (*Historique du 10e chasseurs*).

prenait même l'offensive au nord-ouest de Cravant[1]. Le général von Wittich avait laissé dans ce village la 44e brigade seulement, comme nous l'avons vu. Dès le départ de la 43e, elle fut attaquée par plusieurs de nos bataillons qui enlevèrent les hameaux de Layes et de Beauvert[2]. Toutefois notre succès fut éphémère. Von Wittich lança contre ces deux points six bataillons prussiens, dont trois en première ligne; ils furent appuyés par une batterie venant de Rilly, où s'était rassemblée la 2e brigade bavaroise. Délogés de Layes et de Beauvert, nos tirailleurs refluèrent au sud-ouest de la route, tandis que des fractions de la 44e brigade prussienne allaient renforcer celles de la 43e engagées à Cernay. D'autres demeuraient en face de la 3e division du 17e corps et de la 2e division du 21e.

Dans la matinée, cette dernière s'était établie de Poisly vers Cernay, et la 3e division du 21e corps de Saint-Laurent-des-Bois à Poisly, avec la cavalerie du corps d'armée à sa gauche. La veille, Jaurès avait lui-même conduit sa réserve de Marchénoir à Lorges, en arrière du centre de ses troupes[3]. Enfin, dès les premières heures du jour, la 1re division, qui était répartie de Saint-Léonard à Viévy-le-Rayé, sur la lisière sud-ouest de la forêt de Marchénoir, avait quitté ces positions pour venir s'établir en soutien de la 3e.

Nos reconnaissances ayant averti le général Colin (2e division du 21e corps) de la concentration des Allemands vers Cravant, il détacha à Villermain le 10e bataillon de marche de l'infanterie de marine (1re brigade) et 2 pièces de 4, en

1. L'artillerie de la 1re division, notamment la 19e batterie du 15e régiment, paraît avoir pris position vers 10 heures du matin derrière un pli de terrain, à mi-chemin de Villemarceau, au château de Serqueu. Elle y demeura jusque vers midi et eut 4 blessés et 2 chevaux tués (*Historique du corps*).

2. Chanzy ne mentionne pas ce fait, que les ouvrages allemands sont unanimes à reconnaître.

A la fin du jour, l'artillerie de von Wittich (6 batteries) était dans le plus misérable état. Elle n'avait plus que 8 pièces de 4 utilisables; les Bavarois n'en avaient qu'une. On fit de ces 9 pièces une seule batterie; 5 furent mises hors de service dès le matin du 10 et le reste dans la journée. Il fallut renvoyer le tout à Versailles (V. Wittich, ouvrage cité, p. 291).

3. La 4e division du 21e corps, partie le matin de la Ville-aux-Clercs, arriva le soir du 9 décembre entre Fréteval et Ecoman, à l'extrême gauche de l'armée. Elle ne put qu'y rester tout à fait inactive.

soutien de la cavalerie du corps d'armée. Quant à sa 2e brigade, elle occupait la ferme de la Villette au moyen d'un bataillon du 41e de ligne, soutenu par cinq compagnies de francs-tireurs de Paris ; le 4e bataillon de l'Orne était à la ferme des Boëches et le 1er à droite, vers Cernay. Les 2e et 3e bataillons de l'Orne formaient la deuxième ligne et les deux bataillons de mobilisés de la Sarthe, la réserve. Enfin une batterie de 4 était à la droite et une autre (25e *ter* de l'artillerie de la marine) au centre de cette ligne.

Vers 8 heures du matin, la 2e brigade ouvrit le feu[1] en avant de la Villette. Mais les francs-tireurs de Paris quittaient leur position sans ordre et des fractions de la 44e brigade prussienne s'emparaient de cette ferme. Le 2e bataillon de l'Orne, qui se portait alors en avant, se bornait à recueillir le bataillon du 41e de ligne, sans chercher à reprendre la ferme. D'ailleurs les Allemands, qui n'avaient pas encore d'artillerie sur cette partie du champ de bataille, étaient aisément contenus par la brigade des Moutis.

Vers 11 heures, le 2e bataillon de l'Orne passait en première ligne pour relever le bataillon du 41e, qui avait beaucoup souffert et dont les munitions étaient presque épuisées. En même temps, le 1er bataillon de l'Orne se jetait sur la ferme de Villecoulon, dont il s'emparait malgré une vive fusillade. Les deux bataillons de mobilisés de la Sarthe suivaient en réserve.

A ce moment, des fractions de la 2e brigade bavaroise, venant de Launay, entraient en ligne et cinq batteries allemandes ouvraient le feu à Beauvert[2]. Malgré tout, des Moutis parvenait à se maintenir dans Villecoulon et au sud-ouest de la Villette, grâce au concours d'une partie de l'artillerie de la 3e division[3].

Vers une heure et demie, les pièces allemandes causant

1. Elle formait alors trois lignes de tirailleurs en avant de la 25e batterie *ter* et une quatrième en arrière (Des Moutis, ouvrage cité, p. 99).

2. 3 bataillons de la 1re brigade bavaroise soutenaient ces batteries ; le reste de cette brigade et 4 batteries étaient en réserve à Launay (*État-major prussien*, page 658).

3. Notamment de la 21e batterie du 12e régiment (à balles).

de grosses pertes à notre infanterie, il devenait indispensable de gêner leur action. Le 2e bataillon de l'Orne poussait ses tirailleurs jusqu'à 800 mètres d'elles, et obligeait ainsi deux batteries à se retirer. Mais les pertes de notre artillerie étaient également très considérables : une section de 12 de la réserve, envoyée à la ferme des Boëches, perdait rapidement presque tous ses attelages, et le sous-lieutenant de Vauvineux avait peine à la sauver au moyen de chevaux d'escorte. En même temps que survenait cet incident, le manque de cartouches obligeait le 2e bataillon de l'Orne à se replier[1].

Pour éviter que ce mouvement rétrograde ne s'étendît au reste de sa brigade, des Moutis reporta ce bataillon en avant, avec l'appui de deux sections de 12 et d'un demi-bataillon de fusiliers-marins empruntés à la réserve. Malgré un feu très vif, les Allemands furent refoulés vers la route de Châteaudun, en abandonnant une seconde fois la ferme de Villecoulon. A la nuit, le combat cessa, non sans avoir imposé de lourdes pertes à la 2e brigade[2].

Quant à la 1re brigade de la division Colin et au reste du 21e corps, leur action s'était bornée à des escarmouches contre des éclaireurs de la 4e division de cavalerie prussienne.

Pendant que, sur la rive droite de la Loire, la plus grande partie de la 2e armée opposait à l'ennemi une résistance vigoureuse, sur la rive gauche les restes de la 3e division du 16e corps subissaient, de nouveau, un complet échec.

Comme nous l'avons dit, le général Morandy avait reçu le 7 décembre, dans l'après-midi, l'ordre de se retirer de Beaugency vers Blois et d'occuper, au sud de la Loire, le parc de Chambord ainsi que les positions défensives organisées aux abords du faubourg de Vienne. Il lui était recommandé, en outre, de se mettre en relations avec les francs-tireurs de la Sarthe, alors à Saint-Laurent-des-Eaux, et de reformer sa division.

---

1. D'après le lieutenant-colonel des Moutis, on venait d'en recevoir, mais d'un calibre trop élevé.

2. 27 officiers et 1,754 hommes de troupe hors de combat, dont 2 officiers tués, 8 blessés et 561 hommes tués ou blessés pour les 4 bataillons de l'Orne.

Arrivé le soir du 7 à Blois, il envoya le matin suivant sa 1re brigade (lieutenant-colonel Marty) à Chambord, avec l'ordre d'occuper le parc, surtout les portes de Muides et de Saint-Dié, les plus menacées. Une partie des francs-tireurs de Paris était placée sous les ordres du lieutenant-colonel Marty. A la suite d'une réunion du comité de défense à Blois, on prit toutes les dispositions nécessaires pour défendre le parc de Chambord; des emplacements furent assignés aux batteries de la division, et des lignes de retraite indiquées.

Le matin du 9 décembre, le général Michaud, commandant la subdivision, apprenait la perte de Beaugency et réclamait instamment la concentration à Blois de toutes les troupes disponibles. Il s'imaginait que déjà cette ville était menacée. Sur ses instances Morandy crut devoir prescrire à la brigade Marty de se replier sur Blois, en laissant la garde du parc aux francs-tireurs de Paris. A peine ce mouvement était-il en voie d'exécution que le général Peytavin[1] ordonnait à son tour à Morandy de se reporter sur Mer, pour soutenir la retraite de la 2e armée. Cet ordre était suivi d'une dépêche du général en chef, rappelant qu'on devait obéir à lui seul et invitant Morandy à reprendre ses positions au sud de la Loire. La brigade Marty, déjà en marche sur Blois, faisait donc demi-tour, après avoir dépassé Huisseaux, et la brigade Jobey se dirigeait sur Chambord derrière elle.

Cependant la 3e brigade de cavalerie prussienne, qui éclairait le IXe corps, avait atteint Muides sans incident. En suivant la route de Vienne, elle rencontra près de Saint-Dié les francs-tireurs de la Sarthe, qu'elle culbuta en leur infligeant des pertes sensibles[2]. Avec une batterie et un bataillon

1. Commandant la 3e division du 15e corps, que les hasards de la retraite avaient conduit à Blois avec une fraction de ses troupes (une partie des 16e de ligne et 33e de marche, des mobiles du Puy-de-Dôme et la 18e batterie du 10e régiment). Cet officier général rejoignit ensuite la 1re armée et prit part à la campagne de l'Est avec le gros de son ancienne division.

2. 37 hommes hors de combat. Une partie seulement de la brigade Marty prit part à l'attaque de Montlivault (Chanzy dit 1 bataillon du 36e de marche, mais il est probable que d'autres fractions furent engagées). Le 36e perdit 12 tués et 21 blessés dans cette affaire.

Quoi qu'il en soit, l'état-major prussien exagère sensiblement en parlant de « fortes colonnes françaises ».

du 31e de marche qui les soutenaient, ils se replièrent sur Montlivault, dont l'ennemi s'empara également. Mais, vers 4 heures, une partie de la brigade Marty reprit l'offensive et menaça bientôt ce village, malgré le feu de deux batteries allemandes. Grâce à l'appui de quelques pièces placées au sud-ouest de Mer, sur la rive droite de la Loire, nos tirailleurs réussirent à pénétrer dans Montlivault, où quatre bataillons hessois eurent peine à les arrêter par leurs feux rapides. C'est sur ces entrefaites que parvenait à la brigade Marty l'ordre de Morandy la rappelant à Blois. Elle se mit en marche vers le faubourg de Vienne, mais pour faire demi-tour, quelques instants après, suivie par la brigade Jobey, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Le lieutenant-colonel Jobey, commandant la 2e brigade, se dirigeait sur Chambord avec quatre compagnies et demie du 40e de marche, les 2e et 3e bataillons du 71e mobiles (Haute-Vienne)[1]. Il atteignit le parc en même temps que le général Morandy et se disposait à y bivouaquer (vers 6 heures), quand une vive fusillade retentit autour de lui. Un bataillon détaché sur le flanc gauche des Hessois avait mis à profit la négligence de quelques francs-tireurs de Paris pour jeter dans le parc une cinquantaine d'hommes. Au milieu du désarroi général, encore accru par l'obscurité, cette petite troupe parvint jusqu'à la cour du château et y captura cinq pièces, douze caissons, 200 hommes et 60 chevaux. Les débris du 71e mobiles et du 40e de marche s'enfuirent dans toutes les directions, laissant sur place un assez grand nombre de tués et de blessés. Le premier de ces corps, renvoyé à Limoges pour se reconstituer, ne devait reparaître à l'armée que le 2 janvier 1871. Le second ne se rallia que le 11 décembre, à Tours. Ainsi la malheureuse division Morandy était, une fois de plus, hors d'état de combattre[2].

---

1. Le reste du 40e (3 compagnies du 3e bataillon et le 2e) était à l'escorte du convoi ou à Blois ; le 1er bataillon du 71e mobiles, après avoir pris le 4 décembre la direction de la Ferté-Saint-Aubin, s'était dirigé sur Amboiss, où il arriva le 10.

2. Au moment de cette affaire, les francs-tireurs de Paris étaient commandés

Telle était la journée du 9 décembre ; elle nous coûtait des pertes très sensibles, ainsi qu'aux Allemands[1], sans avoir produit encore des résultas décisifs. Cependant la retraite de notre droite et surtout la malheureuse affaire de Chambord devaient fatalement entraîner, à bref délai, l'évacuation de Blois. Ce point occupé par les Allemands, un mouvement rétrograde s'imposerait à l'ensemble de l'armée. D'ailleurs la Délégation avait pris la veille (8 décembre) une grave résolution, celle de transférer son siège à Bordeaux. Elle devait quitter Tours le 9, à minuit. Cette décision, à laquelle on ne pouvait reprocher que d'être tardive, avait été notifiée le matin du 9 à Chanzy, et Gambetta, qui arrivait à Josnes dans la soirée, la confirmait en engageant le général à ne plus se préoccuper de couvrir Tours. Désormais Chanzy n'avait qu'à consulter l'état de son armée et les forces de l'ennemi, avant de décider de la conduite à tenir. Ce double ordre de considérations l'amenait à penser qu'une retraite sur le Loir ou même sur la Sarthe allait devenir indispensable. Toutefois, avant de s'y résigner, il voulut tenir tête durant une journée encore. Des renseignements optimistes envoyés de Tours lui faisaient espérer que cette résistance aurait d'heureux résultats ; dans tous les cas, elle permettrait de préparer la retraite.

Les instructions données à la 2e armée, le soir du 9 décembre, portaient que le 17e corps reprendrait Origny le 10, à la première heure. Notre cavalerie reconnaîtrait Beaugency, Villorceau, Cernay, Cravant, Villermain et Binas. Si l'ennemi gardait la défensive, les troupes les plus avancées du 21e corps se retireraient sur la ligne Poisly, Lorges, Briou. La cavalerie du 16e corps, établie vers Villemuzard, relierait le 21e au reste de l'armée, qui resterait immobile.

---

par le chef de bataillon La Cécilia, en l'absence du lieutenant-colonel de Lipowski. On sait que le premier joua plus tard un rôle actif dans la Commune.

D'après l'*Historique du 40e de ligne*, le 40e de marche perdit 20 officiers et 160 hommes. Le rapport du général Morandy évalue à *15,000 hommes, avec 18 pièces*, les forces de l'ennemi.

1. D'après Chenu, nous n'aurions eu que 550 hommes hors de combat le 9 décembre.

Notre front dessinerait ainsi un angle obtus dont le sommet serait à Briou, près de l'angle sud-ouest de la forêt de Marchénoir.

Dans ces instructions, Chanzy recommandait à nouveau de faire surveiller nos derrières par de la cavalerie, afin d'éviter les débandades : triste symptôme de l'affaissement moral qui commençait à gagner la plus grande partie de l'armée et qui n'était combattu que par l'énergie du général en chef.

Du côté des Allemands, les avant-postes des 17e et 22e divisions s'étaient établis de Beaugency jusqu'à Cernay, par Clos-Moussu et Origny. Là ils se reliaient à ceux de la 1re division bavaroise, prolongés eux-mêmes, de Montigny à Ouzouer-le-Marché, par ceux de la 4e division de cavalerie.

Déjà les renforts arrivant d'Orléans approchaient du champ de bataille ; la tête de l'infanterie du Xe corps atteignait Meung. Vers 3 heures, huit batteries et un régiment de cavalerie avaient même poussé jusqu'au Grand-Châtre.

Au sud de la Loire, la 6e division de cavalerie avait fait sauter le viaduc de Vierzon, après s'être assurée que nos troupes continuaient leur retraite sur Bourges. A l'est d'Orléans, le IIIe corps marchait vers l'ouest, et sa pointe atteignait Bray le soir du 9 décembre. La 1re division de cavalerie était à la Bussière et il n'y avait plus à Gien qu'un petit détachement des trois armes.

Au moment où Frédéric-Charles donna ses ordres pour le 10 décembre, il avait reçu des renseignements très favorables sur la marche du combat. Aussi se borna-t-il à prescrire que l'Armee-Abtheilung maintiendrait ses positions, en se faisant éclairer vers Morée par la 4e division de cavalerie, et vers Mer par la 2e. Toutefois le Ier corps bavarois, qui avait été fort éprouvé, comme on sait, pendant les journées précédentes, se dirigerait en deux échelons sur Orléans, pour se refaire [1]. Au contraire, le Xe corps pousserait jusqu'à Beau-

1. 1,800 hommes d'infanterie et un escadron se mettraient en mouvement le 10 ; le reste partirait le 11 (*État-major prussien*, p. 663).

gency, en se couvrant d'une avant-garde qui irait jusqu'à Mer, s'il était possible sans combat sérieux, et qui se relierait au IX^{e} corps. Quant à l'avant-garde de ce dernier, elle marcherait sur Amboise, par la rive gauche de la Loire. Le gros de la 6^{e} division de cavalerie demeurerait à Vierzon pour observer vers Bourges, sauf à se relier au IX^{e} corps au moyen d'une brigade jetée dans la vallée du Cher. Enfin le III^{e} corps et la 1re division de cavalerie continueraient leur marche vers l'ouest.

De son côté, le grand-duc prescrivait aux 17^{e} et 22^{e} divisions de se tenir prêtes à soutenir le X^{e} corps dans son mouvement à l'ouest de Beaugency.

De ce qui précède il résulte que la journée du 10 décembre allait être aussi peu décisive que les précédentes. Les Allemands étaient loin d'avoir achevé leur concentration ; ils se dispensaient même de la hâter, fort imprudemment, dans la persuasion que nous avions renoncé à leur tenir tête. D'autre part, le général Chanzy, à peu près résigné à la retraite, ne la jugeait pas encore tout à fait indispensable, et il voulait tenter encore une fois les hasards du champ de bataille.

CHAPITRE V

BATAILLE DE VILLORCEAU

(Troisième journée, 10 décembre)

Reprise d'Origny et de Villejouan par le 17e corps. — Combat de Montigny. — Échec de Villemarceau. — Perte de Villejouan. — Défense de Blois. — Résultats de la journée. — Situation des deux armées. — Réflexions. — La 1re armée. — Chanzy se décide à la retraite. — Ses instructions pour le 11. — Instructions de Frédéric-Charles.

On se souvient qu'à la suite de la retraite précipitée de la 2e division du 17e corps, von Wittich avait pu occuper Villejouan, Origny et Villemarceau, en s'enfonçant comme un coin dans notre ligne de bataille, entre Ourcelle et Grand-Taupanne. Dans ces trois hameaux il ne laissa qu'un régiment ; encore, à la suite d'une erreur, une grande partie de ce corps se dirigea-t-elle vers le centre de rassemblement de la division. Seules quatre compagnies demeurèrent en position, dont deux à Origny.

C'est dans ces conditions que se produisit le 10 décembre, vers 7 heures du matin, l'attaque ordonnée par Chanzy. Le général Guépratte [1] avait confié à sa 3e division le soin de reprendre Origny et Villejouan, tandis que la 2e resterait en deuxième ligne. Cette action, très bien conduite par le général de Jouffroy d'Abbans, qui commandait provisoirement la division, réussit entièrement. Origny fut enlevé malgré une vive résistance, et une grande partie des Allemands qui l'occupaient tomba entre nos mains. Le reste tenta de se réfugier dans Villejouan, qui fut pris presque aussitôt. Malgré le voisinage de l'ennemi, le général de Jouffroy resta d'abord dans la possession incontestée de ces deux points, et même il se produisit un long temps d'arrêt dans le combat.

Cependant la 43e brigade d'infanterie prussienne avait

1. Commandant provisoirement le 17e corps.

pris position à Cernay et la 44e à Cravant; la 4e brigade bavaroise était à Villechaumont; la 2e, à Layes et à Beauvert; la 3e, en réserve à Beaumont. La 1re, destinée à tenir garnison dans Orléans, s'était déjà mise en marche sur cette ville, laissant un bataillon seulement et trois batteries à Launay.

De notre côté, le général Colin (2e division du 21e corps) savait par ses reconnaissances que l'ennemi occupait en force la ligne de Cravant à Montigny et au château du Coudray. Dès 7 heures du matin, il dirigea le 10e bataillon de marche d'infanterie de marine et deux pièces de 4 sur Villermain; des tirailleurs marchèrent sur le Coudray dont ils s'emparèrent[1]. Déjà le combat avait commencé entre la division Colin et les fractions ennemies établies de Cravant à Montigny. Les trois batteries du général Colin, renforcées d'une partie de la réserve d'artillerie du 21e corps, avaient forcé les Allemands à mettre six batteries en action. A l'annonce de notre mouvement sur Montigny, la 2e brigade bavaroise porta en ligne tous ses bataillons disponibles, ainsi qu'un bataillon venant de Beaumont. Ils s'étendirent largement vers Montigny, Jouy et même le Coudray. D'ailleurs, sept nouvelles batteries appuyaient cette mince ligne d'infanterie et lui permettaient de résister sans désavantage. Enfin elle recevait à midi de nouveaux renforts : quatre batteries du Xe corps venant de Cravant s'établissaient au sud de Montigny. Deux heures après, les deux batteries de la 4e division de cavalerie prenaient de même position vers le Coudray.

Ainsi dix-neuf batteries allemandes agissaient de Cravant au Coudray contre la 2e division du 21e corps. Malgré la supériorité numérique de notre infanterie, elles parvinrent d'autant plus aisément à maintenir leurs positions que le 21e corps montrait une très grande timidité. Tout le jour sa 2e division se bornait à entretenir un combat d'artillerie sans résultat positif; la 3e poussait un bataillon de fusiliers marins, deux

1. D'après Chanzy, p. 149. L'état-major prussien ne fait aucune mention de ce fait.

bataillons de mobiles et une batterie (21e du 12e régiment) jusqu'à une crête entre Poisly et Villermain. Ils y demeuraient quelque temps, puis marchaient sur Villermain et Mézières, soutenus par le reste de la division. En même temps, le général Rousseau (1re division du 21e corps) s'avançait jusqu'à Vallière et dirigeait une forte reconnaissance vers Ouzouer-le-Marché. Quelques cavaliers allemands évacuaient ce village à son approche.

En effet, toute cette partie du champ de bataille n'était observée que par la 4e division de cavalerie. Le prince Albert, qui la commandait, pouvait se convaincre par ses patrouilles que notre gauche ne tentait nullement de déborder les Bavarois, comme il eût été si facile. Vers la fin du jour, il se borna à rassembler au Coudray le gros de sa division. Déjà la très grande supériorité de l'artillerie ennemie avait forcé la nôtre à occuper des positions plus en arrière (vers 3 heures) et les mouvements offensifs de notre infanterie ne pouvaient avoir qu'une portée restreinte.

A la gauche allemande, l'avant-garde de la 3e division s'était établie de Beaugency aux Grolles, par Clos-Moussu, en face des troupes de Tripart et de Deplanque, qui demeuraient immobiles à l'ouest du ravin de Tavers. Dès que le combat commença sur le front de von Wittich, deux bataillons et deux batteries de la 17e division se portèrent sur Villemarceau et le reste sur Villorceau.

Ce mouvement coïncidait avec celui qu'avait entrepris la 3e division de notre 17e corps : de fortes lignes de tirailleurs lui appartenant essayèrent d'enlever Villemarceau, comme elles avaient fait pour Origny et Villejouan. Mais quatre batteries prussiennes les couvrirent d'obus, en les obligeant à se retirer au sud-ouest. En même temps l'avant-garde de la 17e division se portait vers Loynes, tandis qu'un fort détachement du Xe corps la remplaçait au sud-ouest de Beaugency [1].

Cependant notre présence à Villejouan, sur son flanc droit,

1. 4 bataillons, 2 escadrons et demi, 2 batteries.

devenait une gêne pour la 17e division. Vers midi, deux de ses batteries canonnèrent ce hameau et un bataillon lui donna l'assaut. Le 3e bataillon du 51e de marche, qui l'occupait, opposa la résistance la plus énergique, malgré l'entrée en ligne d'un second bataillon ennemi ; Villejouan ne fut pris que vers 4 heures. Encore un détachement continua-t-il de se défendre dans une ferme isolée [1].

Les 1er et 2e bataillons du 51e, le 48e de marche se portèrent d'Origny sur Villejouan avec l'appui de plusieurs batteries [2]. Mais les deux bataillons prussiens, renforcés d'un troisième, se défendirent avec énergie. Ils furent d'ailleurs soutenus par toute l'artillerie de la 17e division et par deux batteries du Xe corps qui arrivaient de Cravant. Enfin, de Cernay, plusieurs batteries de la 22e division prirent part à l'action. Nos tirailleurs, qui étaient rentrés à Villejouan, furent contraints de se retirer en abandonnant les 170 hommes du 51e qui continuaient à s'y défendre. Les Allemands n'avaient donc pas à faire intervenir les fortes réserves tenues prêtes à Beaumont, c'est-à-dire la 2e division de cavalerie, la brigade des cuirassiers bavarois, la 19e division et la 39e brigade d'infanterie.

Par contre, ils ne parvenaient pas à nous chasser d'Origny ; la nuit venue, tandis que les 2e et 3e divisions du 17e corps s'établissaient au bivouac en arrière d'une ligne allant de Prénay à Origny, par le Plessis et Ourcelle, ils cantonnaient au nord d'avant-postes établis entre la Loire, Villejouan, Cernay et Poisioux. Sur plusieurs points, notamment au nord d'Origny, nos avant-postes étaient en contact immédiat avec les leurs.

Quant à la 1re division du 17e corps, elle s'était maintenue vers Toupenay, légèrement en retrait des deux autres. De même que la 1re division du 16e corps et les troupes du gé-

---

1. Chanzy, état-major prussien. D'après l'*Historique du 51e de ligne*, le 3e bataillon du 51e de marche aurait été en soutien de la réserve d'artillerie du 17e corps.

2. Dont la 20e batterie (mitrailleuses) du 12e régiment. Elle entra en ligne à 3 heures et demie, derrière les murs d'Ourcelle, et n'éprouva aucune perte (*Historique du corps*).

néral Tripart, elle avait joué un rôle purement négatif dans la journée. Vers le soir seulement, les Allemands ouvrirent sur le château de Serqueu une violente canonnade ; on se borna à y répondre, sans autre résultat.

Cependant, au sud de la Loire, la tête du IX[e] corps atteignait Vienne, au moment où, « malgré la très vive opposition du préfet et de la population [1] », Barry venait de faire sauter le pont qui relie ce faubourg à la ville (nuit du 9 au 10). Au moyen des débris de sa division, de quelques troupes appartenant à Morandy ou à Peytavin, le général Barry organisa tant bien que mal la défense. Le quai et la terrasse de l'Évêché furent occupés par le 38[e] de marche. Vers 2 heures, le général prince de Hesse somma la ville de se rendre ; puis, sur le refus de Barry, il fit ouvrir le feu. L'une de ses batteries échangea quelques obus avec l'une des nôtres, la 6[e] du 12[e] régiment, établie près de la chaussée Saint-Victor [2]. D'autres projectiles tombèrent dans la ville et y tuèrent plusieurs personnes. En même temps, une assez vive fusillade était dirigée sur le quai.

Il n'en fallut pas davantage pour que la municipalité hissât à la mairie le drapeau parlementaire, en dépit des protestations de Barry.

Heureusement, Gambetta arrivait à ce moment, en revenant de Josnes où il avait tenu conseil avec Chanzy. Il obligea la ville à se défendre malgré elle ; on passa la soirée et la nuit à achever les préparatifs de résistance, sans que l'ennemi les gênât en rien. Le général Morandy et le colonel Desmaisons [3] étaient à Amboise ; Chanzy prescrivit à Barry

---

1. Chanzy, *Rapport du général Barry*, p. 505.

2. Une autre batterie de Barry, la 5[e] du 12[e] régiment, quittait Blois pour Herbault le jour même.

3. Du 22[e] mobiles, commandant provisoirement la 1[re] brigade de Barry (31[e] de marche et 22[e] mobiles). Une partie de ces troupes opéra sa retraite par la rive gauche.

Gambetta partit le soir même de Blois, laissant à Barry un ordre ainsi libellé : « La ville de Blois est mise en état de siège. Vous tiendrez jusqu'à ce que le général Chanzy vous ait autorisé à céder. » Malgré cet ordre précis, Barry télégraphiait à Chanzy, dès 8 heures du soir : « La ville ne veut pas se

d'appeler ce dernier à Blois, tandis que l'artillerie et les troupes de Morandy passeraient sur la rive droite à Amboise. Toutefois Desmaisons s'était déjà replié sur Tours quand cet ordre lui fut adressé.

Ainsi, en dépit de tant de défaillances, nous occupions encore Blois. Mais on devait craindre que les Allemands ne parvinssent à rétablir le pont ou à en jeter un nouveau, malgré les glaçons que charriait la Loire. Dans ce cas, la 2e armée aurait été prise à revers par le IXe corps, au moment même où, sur son front, le grand-duc recevait d'importants renforts. Il était trop évident qu'une situation aussi dangereuse ne pouvait se prolonger.

Malgré cette circonstance, la journée nous avait été assez favorable. Nous avions subi, il est vrai, de fortes pertes, surtout à la 3e division du 17e corps. Mais l'ennemi avait été refoulé devant notre gauche ; partout ailleurs, il s'était borné à maintenir ses positions de la veille. En outre ses pertes étaient considérables, et il laissait entre nos mains environ quatre cents prisonniers. Du 8 au 10 décembre, le grand-duc avait perdu 154 officiers, 3,237 hommes et 440 chevaux[1]. Ces pertes étaient surtout sensibles pour le Ier corps bavarois, déjà fort éprouvé avant le 5 décembre. Un seul régiment de

---

défendre et le préfet se dispose à partir en parlementaire. Que faut-il faire ? » On ne sait ce qu'il faut le plus admirer en cette occasion, du patriotisme de Blois ou de l'énergie du général Barry.

Le 10 décembre, M. de Freycinet avait adressé à Gambetta, à Josnes, le télégramme suivant : « Les dépêches qui m'arrivent ici de Peytavin, Morandy et Michaux sont écœurantes. Je vous engage à les faire passer en conseil de guerre... faites de même pour des Pallières dont le corps se désagrège à vue d'œil. » (*Enquête*, tome II, page 67.)

1. *État-major prussien :* Xe corps, 6 hommes de troupe ; Ier corps bavarois, 90 officiers, 1,980 hommes ; 17e division, 33 officiers, 518 hommes ; 22e division, 29 officiers, 717 hommes.

Total, y compris les pertes (insignifiantes) des 2e et 4e divisions de cavalerie : 154 officiers, 3,237 hommes, dont 1 officier et 779 hommes disparus.

Quant à nos pertes, elles ne sont que très imparfaitement connues. D'après Chenu, nous aurions eu 400 hommes hors de combat le 10 décembre, mais ce chiffre est évidemment trop faible. Du 7 au 10, l'un des corps les plus éprouvés, le 51e de marche, eut 3 officiers tués, 5 blessés, 3 disparus, 103 hommes tués, 275 blessés et 414 disparus. La 20e batterie du 13e régiment eut, le 10, 1 officier tué, 2 blessés et 6 hommes blessés ; la 22e du 13e n'aurait perdu que 6 chevaux dans toute la campagne de la 2e armée ; la 20e du 12e n'eut aucune perte le 10.

deux petits bataillons avait perdu 18 officiers et 342 hommes. Du 1er au 10 décembre, les pertes de ce corps d'armée s'étaient élevées à 245 officiers et 5,506 hommes de troupe, soit plus de moitié des officiers et un tiers des soldats de l'infanterie. Le 11 décembre, sa 2e division ne comptait plus que 3,999 combattants d'infanterie, dont 1,996 hommes *de remplacement* ayant moins de trois mois de service. Un bataillon du 12e régiment comptait en tout 3 officiers, dont 2 de la landwehr, 15 sous-officiers et 224 soldats. Les chevaux de la cavalerie bavaroise étaient complètement épuisés, surtout ceux des cuirassiers. *Toutes* les pièces de 4 étaient hors d'usage et celles de 6 manquaient entièrement de munitions. Le 11 décembre, l'ensemble de la IIe armée disposait de moins de trois colonnes de munitions (2,3/4), appartenant au IIIe corps. Les autres troupes en étaient réduites au contenu des coffres de leurs batteries.

La situation était moins grave pour les deux autres divisions d'infanterie du grand-duc ; pourtant toutes les pièces de la 22e étaient inutilisables.

Ainsi on peut admettre que, si nos troupes avaient beaucoup souffert depuis le 1er décembre, celles de l'ennemi étaient durement éprouvées, elles aussi. L'entrée en ligne du 21e corps et de la colonne Camô avait d'ailleurs plus que compensé nos pertes numériques ; sans l'approche de la majeure partie de la IIe armée, nous aurions eu des chances sérieuses de succès en continuant la lutte.

La direction incertaine imprimée aux troupes allemandes contribuait à ce résultat. Comme Frédéric-Charles, le grand-duc nous croyait complètement abattus après la bataille d'Orléans. Aussi le front de marche qu'il donna à l'Armee-Abtheilung au début de son mouvement vers l'ouest était-il beaucoup trop étendu. Malgré les événements des jours suivants, il eut peine à croire à la durée de la résistance de Chanzy. Il se borna donc à prescrire chaque jour la reprise générale de l'offensive sur tout son front, sans chercher à mettre à profit la faiblesse de notre droite et le voisinage du IXe corps sur la rive gauche. Il finit même par com-

mettre une faute évidente, le 10, en faisant relever le Ier corps bavarois devant l'ennemi, alors que la situation n'était rien moins qu'éclaircie. Lors de la reprise d'Origny et de Villejouan par nos troupes, il fallut arrêter le mouvement de ce corps d'armée pour le reporter en ligne, non sans danger, ni perte de temps.

En ce qui nous concerne, l'évacuation de Beaugency par le général Camô, regrettable en elle-même, n'eut pas toutes les fâcheuses conséquences que certains historiens[1] se sont plu à lui attribuer. Nos nouvelles positions sur le plateau de Rougemont, celles du ravin de Tavers présentaient de réels avantages. Une faute beaucoup plus grave est celle que commit Jaurès en laissant inactive la majeure partie de ses quatre divisions d'infanterie, au lieu de percer le mince rideau de cavalerie qu'il avait devant lui et de prendre en flanc la ligne de bataille ennemie[2]. Ainsi entendue la défensive nous aurait donné des résultats beaucoup plus marqués. Il faut ajouter que la responsabilité première de l'immobilité de notre gauche incombe à Chanzy, qui ne fit rien pour l'en faire sortir.

Quoi qu'il en soit, nous ne voulons conclure, à l'égard du général en chef, que par l'appréciation suivante, peu suspecte puisqu'elle vient d'un adversaire, en même temps un juge compétent[3]: « En tous cas, l'acharnement avec lequel l'armée ennemie tint tête pendant quatre jours est une preuve de l'extraordinaire énergie et de l'activité vivifiante de son chef, le général Chanzy. On s'en rend compte surtout, si l'on songe à quels obstacles il dut se heurter, en raison de la démoralisation d'une partie de ses troupes et de l'insuffisance de leurs cadres. » Il n'est rien qu'on puisse ajouter à ce jugement, sans risquer d'en affaiblir la portée.

Cette attitude de lion blessé qu'avait Chanzy faisait un douloureux contraste avec celle des généraux des Pallières

1. M. A. Duquet, notamment, dans l'article déjà cité.

2. Maréchal de Moltke, *Histoire de la guerre de 1870-71*.

3. Le capitaine von Helwig, auteur de l'ouvrage sur le Ier corps bavarois que nous avons fréquemment cité.

et Bourbaki, qui dirigeaient la retraite de la 1re armée depuis le départ de d'Aurelle. Quoique les 18e et 20e corps n'eussent pas été sérieusement engagés depuis Beaune-la-Rolande (28 novembre) et que le 15e fût, à tout prendre, dans un état beaucoup moins précaire que le 16e, ni des Pallières, ni Bourbaki ne songèrent à faire tête à l'ennemi.

Pourtant ils n'avaient devant eux, sur la rive gauche de la Loire, que de la cavalerie et quelques bataillons d'infanterie. Au lieu de s'arrêter derrière la Sauldre, comme l'aurait voulu d'Aurelle, Bourbaki ne crut la 1re armée en sûreté qu'à Bourges. Encore ne trouvait-il pas qu'elle y fût assez loin de l'ennemi.

Aussi le moral de ses troupes s'affaiblit-il beaucoup plus vite que celui de la 2e armée. Les fuyards, les déserteurs se multiplièrent dans d'énormes proportions. Au 20e corps, en arrivant à Bourges, les 2,600 mobiles des Deux-Sèvres étaient réduits à 500 ; le bataillon de la Savoie comptait 50 hommes au lieu de 1,200, le tout sans avoir combattu [1]. La démoralisation gagnait de proche en proche. Entre Romorantin et Vienne, trois hussards de la 6e division de cavalerie rencontraient dix gardes mobiles bien équipés et armés de chassepots neufs. Ils se dirigeaient sur eux au galop, sur quoi nos mobiles s'empressaient de livrer leurs armes, sans ombre de résistance. Bien plus, les hussards leur ordonnaient d'aller se constituer prisonniers à Romorantin, et ils s'y rendaient, seuls, sur l'heure ! Deux mobiles rencontrés plus loin avaient le même sort. D'autres groupes plus nombreux laissaient passer les trois cavaliers prussiens, sans chercher à les arrêter. Enfin à Cour-Chéverny, qu'ils traversaient au pas, le maire courait à leur poursuite, armé d'un drapeau blanc, et protestait des intentions pacifiques de ses administrés [2].

C'est en vain que Gambetta et M. de Freycinet cherchaient à réagir contre cet affaissement général. Ils invitaient Bourbaki à marcher au secours de Chanzy, et cela dans les termes

1. Capitaine de vaisseau Aube, *Le 20e corps à l'armée de la Loire.*

2. *Monographies historiques de l'état-major prussien : Les Opérations de la 6e division de cavalerie dans la Sologne.*

les plus pressants : « Laissez à Bourges la partie de vos forces qui est incapable de marcher et, avec toute la partie mobile, mettez-vous immédiatement en marche sur Blois, de manière à couper court à tout mouvement des Prussiens sur la rive gauche et à jeter dans le fleuve la colonne qui s'y trouve engagée... Il n'y a pas un instant à perdre si vous devez le faire [1]. »

De son côté, Chanzy télégraphiait à Gambetta et à Bourbaki, le soir du 10 décembre, leur demandant instamment de porter la 1re armée de Bourges sur Vierzon et Blois, de façon à couper d'Orléans les Allemands engagés dans la direction de Tours. Si cette diversion était exécutée, la 2e armée pourrait tenir sur la rive droite.

Mais en arrivant à Bourges, où il s'était rendu dès son retour de Josnes, Gambetta avait trouvé la 1re armée beaucoup plus affaiblie qu'il ne s'y attendait. Il fit connaître à Chanzy qu'elle était hors d'état d'entreprendre une opération importante. Le général en chef se vit donc acculé à la nécessité de la retraite ; il prit sans tarder les dispositions nécessaires.

Le matin du 10 décembre, il avait prescrit que si un mouvement rétrograde devenait nécessaire, l'armée pivoterait autour de sa gauche jusqu'à la ligne Poisly, Lorges, Briou, la Motte-Potain, Concriers, Villegonceau, Avaray, de façon à s'établir obliquement à la Loire. Les convois et les parcs s'engageraient à l'avance sur les voies conduisant vers Vendôme, en évitant de s'enchevêtrer. Le général Tripart tiendrait à Mer assez longtemps pour permettre l'évacuation des approvisionnements qui y avaient été réunis [2].

1. Télégramme du Délégué en date du 10 décembre. Le même jour, M. de Freycinet télégraphiait à Gambetta pour l'engager à donner le commandement du 15e corps au général Billot, en conservant Borel comme chef d'état-major général, et à remplacer Billot par Feillet-Pilatrie, et Crouzat par Bonnet. Il lui conseillait enfin de relever des Pallières de son commandement, de le faire au besoin passer en conseil de guerre et d'éloigner le colonel N., son chef d'état-major, « qui n'est qu'un X... un peu plus intelligent ». *Enquête*, tome IV, page 69.

2. Le général Jaurès aurait ses réserves à la Motte-Potain ; la 3e division du 17e corps serait en avant de Concriers ; la 2e, entre Concriers et Séris ; la 1re aurait son centre à Séris. La 1re division du 16e corps serait à l'ouest de Lussay et les troupes de Tripart la relieraient à la Loire. La cavalerie du 16e corps serait à Bourichard, et celle du 17e à l'ouest de Séris. Dans l'ouvrage de Chanzy, l'orthographe de plusieurs de ces noms est plus ou moins altérée.

Ces dispositions, prévues pour le cas d'une retraite dans la journée du 10, ne furent pas exécutées, l'ennemi s'étant tenu sur la défensive. Mais Chanzy les maintint pour le lendemain, en les complétant. Le matin du 11, l'armée occuperait les positions qui lui avaient été assignées le soir du 9, en détachant vers l'ennemi les reconnaissances ordinaires. Si, à 10 heures, les Allemands n'avaient fait aucun mouvement offensif, chacun de nos corps d'armée se mettrait en retraite, en se conformant aux instructions de la veille[1]. La direction générale à suivre serait celle de Fréteval pour le 21e corps, d'Oucques pour le 17e et de Pontijou - Selommes - Vendôme pour le 16e. Enfin, jusqu'à nouvel ordre, l'amiral Jauréguiberry conserverait le commandement des troupes du général Tripart et des fractions de divers corps d'armée réunies à Mer.

Quant à Frédéric-Charles, après avoir prescrit, comme nous l'avons vu, que le Ier corps bavarois se dirigerait sur Orléans, il décidait d'abord qu'une brigade d'infanterie et six batteries de ce corps d'armée resteraient provisoirement attachées à l'Armee-Abtheilung. Puis, dans la nuit du 10 au 11, il informait le grand-duc que le départ du corps bavarois tout entier était ajourné au 12.

En effet, le 10, le IIIe corps prussien n'avait pu encore dépasser Saint-Denis-de-l'Hôtel, et la 1re division de cavalerie, Saint-Benoît. En attendant l'entrée en ligne de ces troupes, les Allemands allaient se borner à conserver leurs positions actuelles.

A l'extrême droite de l'Armee-Abtheilung, la 5e division de cavalerie occupait Évreux et Pacy-sur-Eure depuis le commencement de décembre. Le 10, elle reçut du général de Moltke l'ordre de s'établir à Chartres, tout en maintenant un détachement à Dreux. Du premier de ces points elle garderait le flanc droit de Frédéric-Charles et du grand-duc dans leur mouvement sur Tours.

1. Toutefois la Motte-Potain était remplacée par Roches dans la ligne à occuper.

CHAPITRE VI

RETRAITE DE L'ARMÉE

Journée du 11 décembre. — Nos positions dans la soirée. — Difficultés à prévoir. — Chanzy réclame l'aide de Bourbaki. — Instructions du 11 décembre. — Ordres de Frédéric-Charles. — Journée du 12 décembre. — État moral et physique de l'armée. Positions occupées dans la soirée. — Évacuation de Blois. — La 1re armée. — Instructions de Chanzy pour le 13 décembre.

Le mouvement rétrograde de la 2e armée commença le 11 décembre, à 10 heures du matin. Suivant les ordres de Chanzy, les troupes marchèrent à travers champs par bataillons en colonne, à distance de déploiement. La température, très froide les jours précédents, tendait à s'adoucir ; le terrain était détrempé par le dégel, ce qui accroissait grandement les difficultés de la retraite. Tandis que notre droite se repliait sans incident, au centre la 2e division du 21e corps venait s'établir entre Briou et Poisly, par Lorges. La gauche demeurait immobile.

Ces mouvements, couverts par de fortes arrière-gardes, restaient d'abord inaperçus des Allemands. Ils croyaient même à des préparatifs d'attaque et prenaient des mesures défensives. Vers midi seulement, les avant-postes du Xe corps prévinrent de notre retraite le général von Voigts-Rhetz. Il porta aussitôt la 19e division sur Josnes et la 20e sur Séris.

La cavalerie qui éclairait la première trouva dans Josnes des traînards qui firent une certaine résistance. Plus au nord, à Messilly, une grand'garde du 4e bataillon de l'Orne la força de se replier avec quelques pertes. Quant à la 20e division, en se portant vers Séris, elle rencontrait à Mortais une grand'garde de la 1re division du 17e corps. Avec l'aide de deux batteries, l'un de ses régiments nous délogea de cette ferme, en faisant une centaine de prisonniers. Le

11e chasseurs de marche, qui tenta de regagner le terrain perdu, tirailla sans succès jusqu'à 7 heures du soir. D'ailleurs les Allemands ne tardaient pas à évacuer Mortais, où ils étaient trop en l'air, et le général de Roquebrune faisait aussitôt réoccuper ce point sur l'ordre de Chanzy.

Quant à la 2e division du 21e corps, à 8 heures du soir elle quitta son bivouac de la journée, pour venir s'établir à cheval sur la route de Marchénoir à Villemuzard, sa droite (2e brigade) à la Motte-Potain. Elle avait allumé de grands feux sur ses anciens emplacements ; derrière elle, le bataillon du 41e de ligne s'y maintint jusqu'au lendemain soir. Il se replia ensuite par la forêt de Marchénoir[1].

Dans la soirée du 11 décembre, après avoir terminé son mouvement de conversion, la 2e armée occupait les positions suivantes : la colonne mobile de Tours, dont le général Camô avait repris le commandement, et la 1re division du 16e corps s'étendaient de la Loire, à Avaray, jusqu'à Séris. Le 17e corps bivouaquait entre ce point et Concriers, sa division de cavalerie à Morée[2]. Celle du 16e corps était au nord-ouest, à Bourichard. Le 21e corps gardait ses emplacements de la veille, à l'exception de sa 2e division, placée de la Motte-Potain vers Briou, comme nous l'avons dit.

Ainsi, de Briou à la Motte-Potain et à Concriers, les positions de la 2e armée dessinaient un angle rentrant. Elle ne pouvait évidemment les conserver. Quoique les Allemands eussent fait preuve d'une grande timidité dans la journée, le général en chef était contraint de préparer son mouvement définitif de retraite sur le Loir. Il ne s'en dissimulait pas les difficultés. En cessant de s'appuyer à la Loire, sa droite aurait à traverser une plaine à peine ondulée, où aucun obstacle ne couvrirait ses mouvements. L'ennemi pourrait diriger son principal effort sur Blois, enlever cette ville et se jeter ensuite sur notre flanc droit. Cette combinaison était d'accord avec les principes élémentaires de la stratégie.

1. Des Moutis, ouvrage cité.
2. Ce hameau, qu'il ne faut pas confondre avec le village de Morée, sur le Loir, est au sud de Talcy.

Si l'ennemi l'adoptait, il pourrait retarder notre droite dans son mouvement vers le Loir ou même couper une grande partie de l'armée de sa ligne de retraite. En face de troupes beaucoup plus manœuvrières que les nôtres, cette dernière éventualité était fort à craindre. On doit même ajouter que si Frédéric-Charles avait mis plus de décision et de rapidité dans ses mouvements, il aurait pu la réaliser et peut-être nous infliger un désastre.

Pourtant ce danger n'était pas celui que redoutait le plus Chanzy ; il croyait que l'ennemi se porterait sur le Loir en longeant au nord la forêt de Marchénoir; de là il nous précéderait sur la route d'Orléans au Mans, en nous coupant de cette ville. Mais dans ce cas l'armée aurait pu se retirer par la zone comprise entre le Loir et la Loire, ou même au sud de celle-ci. Quels que fussent les dangers à courir, ils auraient été moindres que si Chanzy eût été coupé du centre de la France et peut-être écrasé entre la IIe armée, les troupes du grand-duc et celles venues des lignes d'investissement de Paris.

Quoi qu'il en soit, on devait souhaiter que la 1re armée de la Loire opérât une démonstration vers Blois, comme l'avait déjà demandé Chanzy. Il le réclama encore, de la façon la plus instante, dans la matinée du 11 décembre. Quelques heures après, il revenait à la charge auprès de Bourbaki, le suppliant de marcher de Bourges sur Vierzon, de pousser le gros de son armée par Romorantin sur Blois, de prendre position entre la Loire et le Cher, pour couper d'Orléans les fractions allemandes en marche vers Tours. Si cette diversion était opérée, ajoutait-il, la 2e armée pourrait se maintenir sur la rive droite de la Loire[1].

De son côté, M. de Freycinet télégraphiait à Bourbaki et à Chanzy (10h,40 du matin) que des renseignements venus de l'Yonne annonçaient l'évacuation précipitée de Briare, d'Ouzouer-sur-Loire, de Gien, et la concentration des Allemands vers Orléans. « Cette dépêche, ajoutait le Délégué, et

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 502.

plusieurs autres dans le même sens, ne laissent aucun doute sur le fait que vous n'avez devant vous que des rideaux[1]. »

Le soir même, Bourbaki répondait qu'il ne pouvait entreprendre aucune opération sérieuse dans l'état présent de ses troupes, complètement désorganisées par leur retraite. Cette décomposition n'était que trop réelle. Suivant les expressions mêmes de Gambetta, le 15e corps, surtout, « tombait en quelque sorte en lambeaux à son arrivée à Vierzon ». Le 20e corps avait été, un moment, tout à fait en désordre ; le 18e avait beaucoup mieux résisté. Malgré tout, Bourbaki annonçait qu'il tenterait de se porter sur Blois en longeant le Cher. Mais il lui serait impossible de déboucher devant cette ville avant six jours[2], ce qui affaiblirait singulièrement la portée de son intervention. Cependant Chanzy pensait que, même dans ces conditions, celle-ci aurait pour effet de faciliter sa retraite sur Vendôme. Il le télégraphia à Bourbaki de son quartier général de Talcy.

En attendant, il donnait des ordres pour la continuation du mouvement vers le Loir. Le 12 décembre, à 6 heures du matin, la colonne mobile de Tours, partant d'Avaray, se porterait sur Aunay, où elle serait ralliée par des fractions venant de Mer[3], puis sur Pontijou par la Chapelle-Saint-Martin et Maves. A Pontijou, elle garderait à la fois la route de Blois à Châteaudun et le chemin de Maves.

Une heure plus tard, la 1re division du 16e corps quitterait Villegonceau, passerait par Villexanton, Villiers, la Blanchonnière, et viendrait s'établir entre la route de Blois à Châteaudun et celle de Pontijou à Ouzouer-le-Marché, à hauteur du Bois-Brûlé.

A 8 heures, la 1re division du 17e corps se dirigerait de Séris sur Morée et Mauvoy, pour aller passer la nuit entre le

1. *La Guerre en province*, p. 198.

2. Ce chiffre paraît exagéré. Dans tous les cas, l'effet moral de cette démonstration se fût produit bien avant.

3. Une partie de la division Barry, notamment 4 compagnies du 38e de marche. Le reste était à Ménars et à Blois ou même plus à l'ouest. La 5e batterie du 12e régiment, par exemple, était déjà à Château-Renault le 11 décembre (*Historique du corps*).

Melleret et la ferme de Bordebure. La 2e division du 17e corps, partie de Concriers à la même heure, marcherait par Talcy, la Madeleine, Villedamblin, et prendrait position le long de la route de Blois à Châteaudun, sa droite à Villeneuve-Frouville. Quant à la 3e, qui se mettrait également en marche à 8 heures, elle irait, par Villiers, Bourichard, la Vacherie, la Coudraie et Marçon, s'établir le long de la même route, son centre à Nuisement.

La cavalerie du 16e corps[1], partie de Bourichard à 8 heures, se porterait par Sermaise, Bois-Brûlé et Conan sur Rhodon. Celle du 17e corps irait à Oucques. Au 21e corps, la 2e division partirait de Roches et viendrait prendre position entre la Pagerie et Lorry, en se reliant au 17e corps. La réserve du général Jaurès se dirigerait par Marchénoir, Saint-Léonard, sur Viévy-le-Rayé. Tous les détachements du 21e corps et les francs-tireurs occupant les débouchés de la forêt de Marchénoir seraient réunis à Autainville, vers la fin du jour, à l'exception des fractions réparties entre Autainville et Morée qui garderaient leurs emplacements. Enfin, une brigade d'infanterie[2], soutenue par un bataillon et une section de 4 empruntés à la division de mobilisés bretons (4e du 21e corps), remonterait le Loir jusqu'à Saint-Hilaire, pour observer la direction de Châteaudun. En même temps, la cavalerie du 21e corps et la brigade légère du 16e pousseraient des reconnaissances le plus loin possible vers Binas, Verdes, la Ferté-Vineuil. Ces dernières dispositions étaient destinées à parer à un mouvement de l'ennemi d'Ouzouer-le-Marché sur la ligne de Morée à Cloyes, éventualité que redoutait surtout Chanzy, nous l'avons vu.

Au centre de l'armée, les éclaireurs algériens reconnaîtraient, au point du jour, les positions de l'ennemi vers Josnes

1. Moins la brigade de cavalerie légère.

2. La brigade Collet, de la réserve de 21e corps.

La division Gougeard était arrivée le soir du 9 décembre sur les hauteurs de Fréteval ; elle y passa la journée du 10 et alla camper le 11 à l'est de Moisy et d'Écoman.

De là une marche de nuit, exécutée du 12 au 13, la porta sur le Loir, entre Cloyes et Fréteval.

et le château de Serqueu; puis ils se replieraient sur Sermaise, en couvrant la retraite du 17e corps. A droite, le général Tripart ferait éclairer en amont de la Loire par sa cavalerie, que rallierait l'escadron d'éclaireurs du capitaine Bernard. L'amiral Jauréguiberry pousserait sa division de cavalerie vers la droite, pour retarder la marche de l'ennemi sur Blois[1].

Quant à Barry, qui occupait encore Ménars et Blois, derrière notre droite, il y tiendrait le plus longtemps possible, avec l'aide de la brigade de cavalerie de Landreville, du 17e corps. Dans aucun cas il n'évacuerait Blois avant la nuit du 12 au 13, et s'il n'y était forcé. Il se retirerait alors sur Amboise, en ralliant successivement toutes les troupes dispersées dans le val de la Loire ; d'Amboise il marcherait sur Saint-Calais par Château-Renault et Montoire, en faisant refluer sur Vendôme tout le matériel déposé à Blois.

D'ailleurs Chanzy, prévoyant déjà la continuation de sa retraite vers l'Huisne, décidait de ne laisser à Vendôme que les vivres nécessaires pour quelques jours et de diriger le reste sur le Mans.

Ainsi, le soir du 12 décembre, après avoir de nouveau pivoté sur sa gauche, l'armée allait être établie obliquement à la Loire, le long de la route de Châteaudun à Blois.

Du côté des Allemands, les dispositions prises témoignaient de moins de décision et de coup d'œil. Des rapports reçus dans la nuit du 10 au 11, Frédéric-Charles se croyait en droit de conclure que nous abandonnions toute idée d'offensive[2], mais que nous persistions à opposer une résistance acharnée entre la forêt de Marchénoir et la Loire. Il décida de porter le IIIe corps en ligne dans les deux journées du 11 et du 12 décembre, tandis que l'Armee-Abtheilung marcherait sur Morée, au nord de la forêt de Marchénoir, pour nous empê-

1. *Instructions du 11 décembre* (Chanzy, ouvrage cité, p. 159). Le quartier général de Chanzy devait être le 12 à Château-des-Noyers ; celui du 16e corps, à Pontijou ; celui du 17e, à Villeneuve-Frouville ; celui du 21e, à Viévy-le-Rayé.

2. *État-major prussien*, p. 671. Il est aisé de voir que Chanzy n'eut jamais pareille idée, peut-être à tort.

cher de menacer Chartres et, en même temps, déborder notre gauche, lors de l'attaque générale de nos positions. L'erreur était donc réciproque. Si Chanzy était disposé à croire que l'ennemi voulait tourner sa gauche ou même le couper du Mans, Frédéric-Charles n'était pas loin de nous supposer l'intention de marcher vers le nord.

Quoi qu'il en soit, le II[e] corps, qui était resté le 11 devant Blois, sur la rive gauche du fleuve, recevait l'ordre de s'y maintenir avec la 15[e] brigade de cavalerie, alors à Contres, jusqu'à ce que les troupes allemandes de la rive droite fussent arrivées à sa hauteur. Le X[e] corps conserverait ses positions actuelles, en attendant l'entrée en ligne du III[e]. Mais, quelques heures après avoir lancé ces ordres, Frédéric-Charles fut informé de la retraite de Chanzy, sans qu'il pût discerner encore si elle avait Vendôme ou Blois pour objectif. Afin de s'en assurer, il décida que le X[e] corps s'avancerait le 12 jusqu'à Mer. L'Armee-Abtheilung, diminuée d'une grande partie du I[er] corps bavarois, nous poursuivrait non plus au nord, mais au sud de la forêt de Marchénoir. Seule, la 4[e] division battrait le pays au nord, jusqu'à Châteaudun[1].

La 2[e] armée de la Loire exécuta, le 12 décembre, les mouvements qu'avait prescrits Chanzy. Mais la température s'était entièrement modifiée, et une pluie torrentielle tombait depuis les premières heures du jour. Les routes, couvertes de neige fondue et de verglas, devenaient impraticables. Quant aux terres, détrempées par le dégel, elles se changeaient rapidement en fondrières. Chanzy avait adopté, pour ce jour-là comme pour les précédents, un ordre de marche d'après lequel l'artillerie et les convois, seuls, devaient suivre les chemins, tandis que l'infanterie marcherait en ligne de colonnes à travers champs. Il en résulta que le

1. Le grand-duc avait d'abord décidé que le I[er] corps bavarois détacherait sous ses ordres directs une brigade d'infanterie, la brigade de cuirassiers et 6 batteries. Von der Tann fit remarquer que cette combinaison lui laisserait 6,200 hommes d'infanterie seulement pour garder Orléans. On réduisit ce détachement à une brigade d'infanterie et 6 batteries (v. Helwig).

A ce moment, la 17[e] division comptait 6,300 fusils et la 22[e], 5,871 (*État-major prussien*, p. 698).

mouvement de l'armée fut aussi lent que pénible. A peine, avec les plus grands efforts, parvenait-on à faire deux kilomètres à l'heure. A la suite de cette dure campagne d'hiver, les chaussures, les vêtements étaient déjà dans un état déplorable. Les échalas des vignes que l'on traversait déchiraient le drap usé des uniformes et pénétraient jusqu'à la peau[1].

D'ailleurs l'armée avait cruellement souffert pendant ces six jours de combat, du 6 au 11 décembre. La plupart de nos troupes, maintenues au bivouac, sans nécessité suffisante, par un froid très vif, sans aucun abri dans ces plaines nues, souvent même sans pouvoir allumer des feux, avaient beaucoup perdu de leurs forces physiques et surtout de leur résistance morale. Les distributions, quand elles avaient lieu, se faisaient au loin, en pleine nuit. Les ressources existant encore dans le pays n'étaient pas exploitées comme elles auraient dû l'être. L'avidité, l'absence complète de patriotisme d'une partie de la population se donnaient librement carrière. Ainsi, sur le champ de bataille de Villorceau, un fermier refusait obstinément de céder, contre des bons réguliers de réquisition, du bétail que les Allemands allaient lui prendre le lendemain, sans aucun dédommagement. On ne sut pas l'y contraindre[2]. Ailleurs les paysans vendaient une botte de paille jusqu'à 1 fr. 50 c.; un morceau de pain valait 1 fr. ou même 2 fr.[3]. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la retraite, succédant à ces jours de cruelles souffrances, déprima rapidement le moral de nos troupes. Après avoir vaillamment combattu durant six jours, elles se rendaient compte de l'inanité d'efforts dont elles n'apercevaient plus le but. Pour la plupart, la lutte était maintenant sans objet.

Par suite, le nombre des traînards s'accrut en quelques jours dans d'énormes proportions. Beaucoup d'hommes affa-

---

1. Chanzy, des Moutis, Dumas, ouvrages cités.

2. Dumas, *Les Mobiles de Maine-et-Loire*. Un fait analogue, dans la même région, est signalé par le général Grisot et le lieutenant Coulombon (*La Légion étrangère de 1831 à 1887*).

3. *Histoire d'un régiment* (*38e de marche*), capitaine Robert C.; *Histoire de la garde mobile d'Indre-et-Loire*, abbé Renon.

més, épuisés de fatigue ou vaincus par la maladie tombaient entre les mains de l'ennemi ; beaucoup d'autres prirent les devants, surtout après avoir franchi le Loir, et se dirigèrent sur le Mans, où ils comptaient trouver un abri, du feu, des aliments, tout ce qui leur manquait depuis les premiers jours de novembre. Certains corps devaient encore se battre vaillemment, mais jamais plus la 2e armée n'opposa aux Allemands une résistance aussi obstinée que du 6 au 11 décembre ; jamais les pertes qu'elle leur infligea et les siennes propres n'atteignirent des proportions aussi fortes.....

Notre extrême droite demeura dans la même situation durant toute la journée du 12 décembre. Le IXe corps prussien avait à peu près conservé ses positions de la veille. Toutefois la 25e division s'était avancée jusque vers Condé ; la 3e brigade de cavalerie cantonnait à Ouchamps, plus près de la droite de la 6e division de cavalerie (15e brigade), qui était alors à Contres, comme nous l'avons vu. Le reste du IXe corps demeurait à Vienne et dans les environs, en face des quelques centaines d'hommes dont disposait encore le général Barry.

Sur la rive droite de la Loire, le Xe corps ne poussa la 20e division que jusqu'à Suèvres, en se bornant à refouler des traînards de la colonne Camô ; la 19e division s'arrêta à Mer. Quant à la 2e division de cavalerie, qui était chargée d'établir la liaison entre le Xe corps et les troupes du grand-duc, elle s'établit à hauteur de la 20e division.

La 22e division s'avança jusqu'à Villexanton, en jetant son avant-garde vers Maves. L'une des grand'gardes de la colonne Camô y était placée et son attitude fut assez ferme pour obliger les Allemands à la retraite, après un court engagement.

Quant à la 17e division, elle poussa jusqu'à la Madeleine-Villefrouin, en détachant vers Marchénoir la 17e brigade de cavalerie, deux bataillons et une batterie. Près de Nuisement, les cavaliers mecklembourgeois atteignirent le convoi d'une division du 17e corps, la 3e, engagé dans un chemin de traverse impraticable, et lui enlevèrent quarante voitures.

Toutefois quelques gendarmes et des soldats d'infanterie, ralliés par trois officiers blessés, parvinrent à tenir l'ennemi en respect jusqu'à l'arrivée de deux escadrons venant d'Oucques, et le reste du convoi fut sauvé.

Au nord de la forêt de Marchénoir, la masse principale (8e et 10e brigades) de la 4e division de cavalerie prit position à Baccon, c'est-à-dire à 16 kilomètres en droite ligne de nos emplacements les plus proches. En poussant des reconnaissances sur Châteaudun et sur Verdes, l'un de ses régiments se heurta contre des fractions de notre 21e corps qui le forcèrent à la retraite. Il se rassembla ensuite à Ozoir-le-Breuil.

Une partie de l'Armee-Abtheilung s'établit en seconde ligne, la 9e brigade de cavalerie à Toupenay, une brigade et quatre batteries bavaroises[1] à Josnes. Le reste du corps de von der Tann était en marche sur Orléans. Enfin le IIIe corps et la 1re division de cavalerie avaient leurs troupes les plus avancées à hauteur de Beaugency.

Cependant, dès la nuit du 11 au 12, la retraite avait causé une sorte de panique à Blois. On assurait que Mer, où les Allemands entrèrent le 12 seulement, était déjà occupé, que Blois allait être attaqué à la fois par les deux rives de la Loire. Un conseil de guerre fut réuni et décida, à l'unanimité, que Blois serait évacué le 12, à la nuit tombante.

Malgré les recommandations expresses de Chanzy et quoique l'ennemi n'eût pas encore dépassé Suèvres, Barry quitta donc Blois dans l'après-midi du 12[2], et se retira sur Saint-Amand sans chercher à rallier les troupes éparses dans le val de la Loire[3]. Il atteignit Saint-Amand fort avant dans

1. Les deux autres avaient été attribuées à la 22e division en remplacement des siennes, alors hors de service comme nous l'avons vu.

2. Barry avait avec lui une partie de sa 2e brigade (38e de marche et 66e mobiles), la 6e batterie du 12e régiment ; 1,000 hommes environ du 33e de marche, deux détachements du 16e de ligne et des mobiles du Puy-de-Dôme, appartenant à la 3e division du 15e corps, avaient été amenés à Blois par le général Peytavin ; 4 compagnies du 38e de marche avaient suivi la 1re division du 16e corps.

3. Notamment à Amboise, avec le général Morandy. Celui-ci reçut du ministre

la nuit; quant aux Allemands, ils n'entrèrent dans Blois que le matin du 13.

Ainsi les ordres de Chanzy à l'égard de cette ville n'étaient pas respectés; sur un autre point encore, une désillusion lui était réservée. Nous avons vu que Bourbaki avait paru décidé à opérer une démonstration le long de la vallée du Cher. Mais ses intentions n'étaient pas aussi formellement arrêtées qu'il eût semblé.

Le 12 décembre, après avoir porté ses trois corps d'armée de Bourges dans la direction de Vierzon, il terminait un télégramme au ministre par ces mots significatifs : « ..... Si vous voulez sauver l'armée, il faut la mettre en retraite. Si vous lui imposez une offensive qu'elle est incapable de soutenir dans les circonstances actuelles, vous vous exposez à la perdre. Dans le cas où votre intention serait de prendre ce dernier parti, je suis si profondément convaincu des conséquences pouvant en résulter que je vous prierais de confier cette tâche à un autre[1]. »

D'ailleurs Gambetta et M. de Freycinet n'étaient pas d'accord sur le développement à donner au mouvement de la 1re armée. Le premier annonçait même l'intention de la diriger vers l'est, aussitôt qu'elle serait reconstituée. Puis, sur les objections de M. de Freycinet, il répondait que rien n'était encore engagé au sujet de cette opération, et qu'il avait entendu donner là une simple indication pour l'avenir. Quant à la démonstration que Bourbaki avait déjà dessinée vers le nord-ouest, Gambetta entendait l'arrêter à Vierzon, « car les 15e, 18e et 20e corps sont en véritable dissolution; c'est encore ce que j'ai vu de plus triste », ajoutait le grand orateur[2].

La 2e armée de la Loire restait donc livrée à elle-même,

---

le télégramme suivant (5 h. 55 du soir) : « Par votre dépêche de ce matin 4 h. 25, vous me demandez ce que vous devez faire.

« Ma réponse est celle-ci : Vous devez exécuter strictement les ordres de votre supérieur immédiat. » Le général Morandy se borna à ramener vers Tours les débris de sa division.

1. *La Guerre en Province*, p. 200.

2. *Enquête*, tome IV, p. 71 et 72.

en face d'un ennemi dont les forces s'accroissaient chaque jour. Chanzy décida qu'elle continuerait sa retraite le 13 décembre, de manière à aller prendre position sur le Loir. La colonne Camô et la 1re division du 16e corps, mises en marche à 7 heures, suivraient les directions de Villeberfol, Villegrimont, Villemardy, et de Conan, Rhodon, Selommes, pour se diriger ensuite sur Vendôme. Au sud-est de cette ville, elles occuperaient des positions défensives s'étendant du ravin de Chanteloup à celui de la Houzée, par Sainte-Anne et la lisière sud du bois des Pézeries. En outre, l'amiral Jauréguiberry aurait à faire garder le ravin de la Houzée, de Malignas à son confluent avec le Loir.

La cavalerie du 16e corps, partie à 6 heures et demie du matin, flanquerait ce mouvement à gauche, par Budan, Villammoy, la route de Blois à Vendôme, Crucheray, la route de Château-Renault à Vendôme, et cantonnerait au nord-ouest de cette ville, autour de Courtiras.

Le mouvement du 17e corps commencerait à 8 heures. Sa 1re division suivrait la direction de Boisseau, le Bouchet, Villarceau, Coulommiers, franchirait le Loir à Meslay, et s'établirait le long de la route de Vendôme à Châteaudun, des Tuileries au Poirier. Sa 2e division partirait de Villeneuve-Frouville, par Sainte-Gemme, Noyers et Faye; elle passerait le Loir à Saint-Firmin et prendrait position le long de la route de Châteaudun, son centre à Haie-de-Champ. Sa 3e division, partie d'Oucques, marcherait sur Beauvilliers, Pezou; après avoir passé le Loir, elle appuierait sa gauche à Pezou et sa droite à la 2e division. Enfin la cavalerie du corps d'armée se dirigerait d'Oucques sur les Ronces, Lignières, le pont de Pezou et irait s'établir en arrière de la 3e division.

Quant au 21e corps, il se porterait de Viévy-le-Rayé sur Fréteval, à l'exception des détachements laissés au nord-est de la forêt de Marchénoir, qui se dirigeraient sur Morée et passeraient le Loir à Saint-Hilaire. La brigade de cavalerie légère du 16e corps, détachée depuis peu au 21e, rallierait sa division après la marche du jour.

Chanzy prescrivait en outre que des épaulements seraient construits pour l'artillerie et que l'on prendrait des mesures pour la garde des ponts, dès l'arrivée au bivouac. Le général commandant le génie de l'armée devait faire organiser défensivement les positions occupées par l'amiral au sud du Loir[1].

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 166. *Instructions pour le 13 décembre.*

IIe PARTIE

VENDOME

CHAPITRE VII

L'ARMÉE S'ÉTABLIT SUR LE LOIR

La ligne du Loir. — Ses avantages. — Nos positions au sud de Vendôme. — Ordres de Frédéric-Charles pour le 13. — Mouvement de notre armée. — Nos positions le soir du 13. — Instructions de Chanzy pour le 14. — Pointe de Bourbaki sur Vierzon. — Ordres de Frédéric-Charles. — Instructions du général de Moltke. — Emplacements des Allemands le soir du 13.

La 2e armée de la Loire allait prendre, de Montigny-le-Ganneton au ravin de Chanteloup[1], des positions s'étendant sur une longueur de 31 kilomètres à vol d'oiseau, mais beaucoup plus étendues en réalité. Presque partout elles étaient couvertes par le Loir.

D'Illiers à Château-du-Loir, la vallée de cette rivière, généralement étroite et profondément encaissée, est bordée de hauteurs assez accentuées, offrant de bonnes positions défensives, surtout contre un ennemi venant du sud-est. Le Loir, de profondeur variable, est partout un sérieux obstacle. Ses gués sont rares et faciles à rendre impraticables ; les principaux lieux habités, seuls, ont des ponts en bois ou des passerelles aisés à détruire.

En s'établissant derrière le Loir, la 2e armée menacerait le flanc droit de l'ennemi, s'il marchait vers Tours ; elle res-

1. Y compris la 4e division du 21e corps, qui s'étendait le 18 de Fréteval à Cloyes sur le Loir et, sur le Droué, jusqu'au delà de Montigny. (Gougeard, *Deuxième armée de la Loire, division de l'armée de Bretagne*, p. 129 ; *Rapport du lieutenant de vaisseau Coq* ; de Kératry, *L'Armée de Bretagne*, page 185 ; *Rapport de M. de la Borderie*, député, p. 275.)

terait à proximité de Chartres et de Paris, qu'elle pourrait atteindre par Châteaudun. Un simple changement de front en arrière suffirait et nous serions couverts sur nos flancs par le Loir et par l'Huisne.

D'ailleurs, dans les positions choisies par Chanzy, notre gauche devait être efficacement couverte par la forêt de Fréteval. Au cas où l'ennemi nous déborderait vers Chartres, il nous serait facile de nous retirer sur la Sarthe. Mais l'éventualité contraire, celle dans laquelle les Allemands tourneraient notre droite et nous couperaient du centre de la France, était à la fois, nous le répétons, la plus vraisemblable et la plus à redouter.

Nous avons dit que la droite de l'armée, c'est-à-dire la colonne Camô et la division Deplanque réunies sous les ordres de Jauréguiberry, allait s'établir en avant du Loir. La position qu'elle occuperait avait pour principaux avantages de couvrir la ville de Vendôme [1], importante au double titre de centre de population et de point de passage d'une voie ferrée, et de posséder des flancs bien appuyés aux ravins de Chanteloup et de la Houzée. En outre, une série de ravins s'étendant entre Sainte-Anne et Malignas lui servait de fossé naturel. Mais les hauteurs dominantes des Tuileries, au nord de Vendôme, auraient constitué une position plus sûre et plus avantageuse. Si l'amiral s'y était installé, sa retraite eût été complètement assurée, au lieu de s'opérer par des rampes rapides et des rues étroites et tortueuses. Surtout, il se serait relié plus sûrement au centre de la 2e armée. Les seuls défauts des positions des Tuileries étaient d'être situées à trop grande distance du Loir et de laisser en dehors de leur action la partie de Vendôme placée au sud des deux bras de cette rivière.

L'ensemble des considérations qui précèdent conduit à croire qu'il y aurait eu avantage à établir toutes nos troupes

1. Le Comité de défense locale avait fait construire quelques travaux aux abords de cette ville. Mais la plupart étaient inutilisables en raison de leur situation, ceux de Moncé par exemple. Ceux de Bel-Essort, qui battaient la route d'Oucques, pouvaient même être utilisés par l'ennemi.

sur la rive droite du Loir, sauf à détruire les ponts et à organiser la défense des gués. Mais Chanzy crut indispensable de couvrir Vendôme et cette conviction le conduisit à occuper la sorte de tête de pont dont nous avons parlé, au sud de cette ville.

Les Allemands n'avaient pas tardé à se rendre compte de notre affaiblissement moral et matériel. Le grand nombre de traînards ramassés par leur cavalerie au sud de la forêt de Marchénoir, plusieurs milliers d'après leur relation officielle[1], la quantité énorme d'armes, d'effets de toute nature, les voitures abandonnées qui couvraient les routes, les cadavres d'hommes et de chevaux épars dans les champs, enfin la masse des blessés entassés dans les villages, souvent sans nourriture et sans soins, tout cela indiquait que notre armée était beaucoup plus profondément atteinte que son attitude des jours précédents n'eût permis de le supposer. Mais ces indices de dissolution n'avaient pas encore été portés le 12 à la connaissance de Frédéric-Charles, alors à Beaugency. Aussi nous croyait-il disposés à lui tenir tête. Il ignorait même quel était l'axe de notre retraite, et il allait jusqu'à supposer que des forces importantes avaient pris la direction de Blois et du val de la Loire. Par suite, il jugea nécessaire d'arrêter la marche du grand-duc, qui aurait pu devenir dangereuse dans cette dernière éventualité. Il lui donna l'ordre de rester le 13 en position, sauf à continuer la poursuite au moyen d'avant-gardes seulement. L'Armee-Abtheilung éviterait avec soin tout engagement sérieux. Au contraire, le X^e^ corps attaquerait Blois le 13 décembre, au besoin avec la coopération du IX^e^. Le III^e^, dont certaines fractions étaient encore auprès d'Orléans, se rassemblerait sur sa tête de colonne.

Ces ordres avaient pour première conséquence de nous laisser une journée de répit, c'est-à-dire la possibilité de prendre position sur le Loir. Le retard qu'allait subir de ce

1. Beaucoup d'hommes recherchaient la captivité pour éviter les fatigues et les dangers de la campagne (Chanzy).

chef l'offensive allemande ne pouvait qu'être le bienvenu. Il faut le dire, rien ne ressemblait moins à une poursuite que la marche de l'ennemi après la bataille de Josnes.

Grâce à son inaction et malgré une pluie continuelle, la 2e armée poursuivit son mouvement, le 13 décembre, dans les conditions prescrites par Chanzy. Seule, une fraction du 17e corps, qui partait d'Oucques, fut inquiétée par la 17e brigade de cavalerie prussienne. Pour couvrir sa retraite, le général de Jouffroy avait laissé dans ce village le 1er chasseurs de marche, une batterie et deux escadrons d'éclaireurs algériens. Ceux-ci, placés dans un pli de terrain en arrière, chargèrent la cavalerie allemande et la repoussèrent jusqu'à ce qu'une batterie, démasquée tout à coup, les eût obligés à la retraite. D'ailleurs l'apparition d'une colonne du 21e corps, qui débouchait de la forêt sur le flanc de l'ennemi, força bientôt celui-ci à se retirer [1].

D'autres escarmouches avaient lieu à l'est de Villetrun, entre les éclaireurs algériens et l'avant-garde de la 17e division d'infanterie. Sur aucun point l'ennemi ne parvenait à entamer nos colonnes, mais il enlevait comme la veille un très grand nombre de traînards.

Dans la soirée, l'armée occupait les positions suivantes : sa droite formait une sorte de demi-cercle au sud de Vendôme. La colonne Camô s'étendait de la route de Blois, vers Malignas, au Loir, par Sainte-Anne et le ravin de Chanteloup ; la division Deplanque bordait la Houzée jusqu'à la même route, par la ferme de Villemalin et Malignas [2]. Laissant sur la rive gauche du Loir, pour le service des avant-postes, quelques escadrons et les éclaireurs du capitaine Bernard, la cavalerie du 16e corps avait été cantonner autour de Courtiras.

Quant à la 1re division du 17e corps, elle s'était de même établie sur la rive droite, des Tuileries au Poirier ; mais

1. *Souvenirs* cités, p. 102.

2. Chanzy. D'après le lieutenant-colonel Dumas (*Les Mobiles de Maine-et-Loire*), le 75e mobiles aurait bivouaqué à l'est de Selommes et n'aurait pris position que le 14 à l'est de Malignas.

deux de ses bataillons et une batterie gardaient les travaux de défense élevés au delà du Loir, à Bel-Essort[1], au Haut-Fontenay, à la ferme de la Touche. Un troisième bataillon était en réserve au pont de Meslay, mais sa présence ne suffisait pas pour assurer la retraite du faible détachement ainsi aventuré.

Les 2e et 3e divisions du 17e corps s'étendaient de la Haie-de-Champ à Pezou, et sa cavalerie était fort en arrière, à la Ville-aux-Clercs. Quant au 21e corps, il occupait le terrain compris entre Pezou et Saint-Hilaire, avec sa 1re division à Saint-Hilaire, la 2e à Mont-Henry, et la 3e, au centre, vers le Plessis. Celle-ci avait un bataillon à la station de Fréteval et une brigade sur la rive gauche du Loir, dans les ruines qui dominent cette ville.

Enfin, à l'extrême gauche de l'armée, la division Gougeard (4e du 21e corps) s'étendait vers Cloyes, le long du Loir et du Droué. A l'aile opposée, les fractions ralliées par le général Barry avaient atteint Saint-Amand et même Montoire.

Chanzy était loin encore de désespérer de la situation ; il savait que les Allemands avaient peu de troupes à Chartres[2], que Dreux, la Loupe, Bretoncelle étaient inoccupés. Il croyait même les forces de Frédéric-Charles peu considérables sur les deux rives de la Loire. Aussi se jugeait-il tout à fait libre de conserver ses positions actuelles ou de se retirer sur le Mans. Il pensait avec raison que la 2e armée constituerait une menace suffisante pour faire hésiter l'ennemi à descendre le long du val, au-dessous de Blois. Malheureusement Tours était déjà le théâtre d'une véritable panique, à laquelle le général Sol, commandant la division militaire, ne savait pas résister. Les agents du télégraphe abandonnaient leur poste ; ceux du chemin de fer hâtaient l'évacuation du matériel. L'affolement des autorités civiles était tel qu'on devait

1. Bel-Essort, qui ne figure par sur les récentes éditions de la carte d'état-major, était sur la hauteur entre Coulommiers et Meslay.

2. Le gros de la 5e division de cavalerie.

craindre la destruction des ponts de la Loire en aval de Tours[1]. Cet état de choses rendait plus nécessaire que jamais la diversion de Bourbaki sur Blois, et Chanzy ne cessait de la réclamer.

Quant aux instructions du général en chef pour la journée du 14, elles se résumaient dans la recommandation d'établir, autant que possible, les troupes en cantonnement[2], à proximité des positions à défendre et de hâter l'exécution des travaux de défense. La cavalerie du 16e corps surveillerait le Loir, de Vendôme à Montoire. Les éclaireurs du capitaine Bernard observeraient vers Blois et les éclaireurs algériens, établis dans Coulommiers et Rocé, vers Pontijou et Oucques[3].

Mais d'autres questions réclamaient l'attention de Chanzy : c'était, en premier lieu, l'évacuation de Vendôme par la foule de malades ou de blessés qui n'avaient cessé d'y affluer ces derniers jours. On dirigea sur Tours ou sur Blois ceux qui étaient transportables ; on expulsa les fuyards de la ville, où on laissa un seul bataillon, et on commença le triage des isolés appartenant au 15e corps qui avaient suivi la 2e armée dans sa retraite.

Les combats du commencement de décembre avaient motivé une énorme consommation de munitions ; on s'occupa de les recompléter, non sans de grandes difficultés. La ligne de Vendôme à Tours était à voie unique, et des multitudes de traînards envahissaient ses stations pour s'entasser dans les trains en partance. De plus, l'évacuation de Blois et de Tours, cette dernière encore partielle, apportait un trouble profond dans le service, déjà si difficile, de cette partie de notre réseau. Malgré tout, le service de l'artillerie parvint à reconstituer en temps opportun nos approvisionnements de munitions. De même, les vivres arrivèrent en quantités

1. Télégramme de Chanzy au ministre, 13 décembre.

2. L'arrêté de Gambetta autorisant le cantonnement des troupes pour la durée de la campagne d'hiver est du 13 décembre. Il est triste de penser que, jusque-là, aucune prescription légale, ni même réglementaire, n'avait été édictée à cet égard.

3. Grand quartier général à Vendôme ; quartier général du 16e corps au Temple ; du 17e, au château de Moncé ; du 21e, au château de Fréteval.

suffisantes et avec assez de régularité, grâce à l'activité de l'intendant général Bouché. Pourtant beaucoup d'hommes souffraient de la faim, les uns parce qu'ils avaient quitté leur corps, volontairement ou non, les autres parce que leurs officiers n'apportaient qu'une attention insuffisante aux distributions, ce service d'une importance vitale en campagne. Enfin, trop souvent, avec l'imprévoyance habituelle au soldat et surtout au Français, ils abandonnaient au bivouac des monceaux de biscuit ou de viande, pour se dispenser d'avoir à les transporter[1]. A ce moment, il était bien difficile de porter remède à une situation résultant des circonstances autant que de l'extrême jeunesse de nos troupes.

Cependant, après plusieurs jours d'hésitation, Bourbaki se décidait à opérer la démonstration qu'avait réclamée Gambetta. De Bourges, il poussait une partie de la 1re armée à Mehun-sur-Yèvre. Le 12, des détachements de cavalerie poursuivaient jusqu'aux abords immédiats de Vierzon les patrouilles allemandes qui battaient les deux rives de cette rivière. Le 13, pendant que la population ouvrière de la ville prenait une attitude menaçante, plusieurs bataillons français apparaissaient simultanément au sud et à l'est. D'autres occupaient la forêt au nord-est, et les 3e et 4e escadrons de notre 7e hussards pénétraient audacieusement dans Vierzon. Le capitaine Charles surprenait ainsi à la gare un poste, auquel il prenait ou mettait hors de combat une vingtaine d'hommes. Le colonel von der Gröben, qui occupait la ville avec quatre escadrons seulement, se hâtait de gagner Salbris, non sans pertes. La 4e brigade de cavalerie s'y rassemblait dans la journée, tandis que les 3e et 15e brigades de cavalerie se tenaient plus à l'ouest, dans la vallée du Cher.

La 1re armée de la Loire n'avait devant elle qu'un mince rideau, et une simple démonstration avait suffi pour le trouer. Cependant Bourbaki croyait son avant-garde fort compromise à Vierzon. Il allait même jusqu'à annoncer l'intention de se

1. Chanzy.

retirer sur Saint-Amand, à 40 kilomètres au sud de Bourges. Il fallut que Gambetta insistât auprès de lui, dans les termes les plus énergiques, pour l'y faire renoncer[1]. Pourtant l'importance de Bourges était de nature à frapper tous les yeux.

De ces tiraillements entre la Délégation et le commandant en chef de la 1re armée, il résultait que la confiance de Gambetta en Bourbaki était fortement ébranlée. Il se demandait même s'il n'y avait pas nécessité absolue à lui retirer son commandement. M. de Freycinet continuait à l'y encourager dans les termes les plus énergiques : « .... A votre place, lui télégraphiait-il, je n'hésiterais pas un instant à remplacer Bourbaki par Billot. Avec Bourbaki vous immobilisez, clair et net, la moitié de l'armée de la Loire. Comment pouvez-vous faire fond encore sur Bourbaki, après tout ce qui s'est passé dans cette campagne et auparavant dans le Nord? C'est le fétichisme des vieilles gloires militaires qui nous a perdus.

« Je sais bien que, si j'étais le maître, il y a longtemps que j'aurais rompu avec ce préjugé. »

Pourtant, malgré l'insistance du Délégué, Bourbaki devait rester à la tête de la 1re armée, au grand détriment de la défense nationale.

Nous avons vu que, le 12 décembre, les Allemands étaient encore fort indécis au sujet des mouvements de Chanzy. Le 13 seulement, vers 9 heures du matin, le Xe corps rendit compte à Frédéric-Charles que, la veille au soir, ses patrouilles avaient trouvé Blois évacué. De tous les indices recueillis, des lettres abandonnées dans nos bivouacs, il résultait que la droite de notre armée s'était retirée vers le Loir comme son centre et sa gauche.

Dans ces conditions, il n'y avait plus d'objections à soulever contre un changement de front à droite de l'Armee-Abtheilung et de la IIe armée. Vers midi, Frédéric-Charles prescrivit au grand-duc de porter le 14 sa droite sur Morée et

1. *Enquête*, tome IV, p. 74, dépêches de Gambetta à Bourbaki et à M. de Freycinet. Le 13 décembre, ce projet de retraite sur Saint-Amand n'était pas encore abandonné.

sa gauche sur Oucques. Puis, à la nouvelle que le IX^e^ corps avait occupé Blois et que ses bataillons les plus avancés bordaient le Cher, le prince ordonna au X^e^ corps de pousser son avant-garde sur la Cisse, c'est-à-dire à hauteur de la gauche du grand-duc, tandis que des patrouilles se dirigeraient vers Herbault et vers Tours. Quant au III^e^ corps et à la 1^re^ division de cavalerie, ils s'avanceraient le 14 jusqu'à Maves. Enfin le IX^e^ corps et la 6^e^ division de cavalerie demeureraient en face de Blois jusqu'au rétablissement du pont de la Loire. En attendant, un pont de bateaux serait jeté à Saint-Dié [1].

Ainsi, grâce à l'extrême circonspection montrée par Frédéric-Charles après la bataille de Villorceau, sa droite, seule, allait être le 14 en contact avec nos troupes ; le soir, son centre et sa gauche seraient à 15 ou 20 kilomètres de nos positions. Il est évident que nous n'aurions pu souhaiter mieux.

Les ordres qui précèdent étaient à peine lancés que survenait un important télégramme du général de Moltke. Le chef d'état-major du roi y déterminait l'objectif à viser par Frédéric-Charles. Il s'agissait avant tout, disait tardivement le grand stratège (12 décembre), de mettre hors d'état de combattre, par une poursuite acharnée, les troupes de l'armée de la Loire, et surtout celles placées sous les ordres de Chanzy.

Toutefois, cette poursuite ne devait pas être prolongée au delà de certaines limites, dans les deux directions du sud et de l'ouest, du moins avant la chute de Paris. Outre le danger d'étendre outre mesure le territoire à garder, il y avait à prévoir celui d'accroître les fatigues des troupes allemandes, déjà fortement éprouvées. Aussi le général de Moltke indiquait-il comme une ligne extrême, que l'on devrait éviter de dépasser sans nécessité urgente, celle passant par Tours, Bourges et Nevers. Dans son esprit, la surveillance de ces trois directions devait être confiée à la II^e^ armée dont le gros serait à Orléans. Vers l'ouest, la protection des lignes d'in-

1. *État-major prussien*, p. 674. Un pont de bateaux, établi à Beaugency dans la nuit du 11 au 12, fut replié dès le 12.

vestissement pourrait être confiée uniquement aux troupes du grand-duc ; du moins le général de Moltke en jugeait ainsi, et il leur assignait comme centre d'action les environs de Chartres. Le voisinage de Paris permettrait au besoin le relèvement de certaines fractions ou même de l'Armee-Abtheilung tout entière.

D'ailleurs le chef d'état-major du roi paraissait n'attribuer à l'armée de Chanzy guère plus d'importance qu'aux troupes du camp de Conlie. Au contraire, une attention particulière lui semblait indiquée à l'égard de Bourbaki. Aussi Frédéric-Charles devrait-il s'entendre avec le général von Zastrow [1] pour les mesures à prendre en commun contre son armée, et des renforts étaient envoyés à ce dernier (13 décembre).

Il est assez malaisé de résumer ces instructions, dont la clarté n'est pas la qualité dominante. Pourtant il semble que la pensée maîtresse du général de Moltke ait été la nécessité de ne pas étendre outre mesure le territoire occupé par les Allemands. Il croyait que les troupes du grand-duc, renforcées de la 5e division de cavalerie [2], suffiraient pour mettre Chanzy hors d'état de reprendre l'offensive, et il prêtait à la 1re armée, ou plutôt à son chef, une attention peu justifiée. Une appréciation plus juste des caractères de ces deux généraux l'aurait conduit à penser qu'un seul d'entre eux exigeait à ce moment tous les efforts des Allemands : Chanzy. Comme nous l'avons vu, bien loin de songer à marcher en avant, Bourbaki voulait alors « mettre trois autres étapes entre lui et l'ennemi [3] ». Au lieu de l'observer et de se préparer à lui tenir tête, il eût été plus naturel d'achever la dislocation de l'armée de Chanzy. Dans l'état où l'avait mise sa retraite sur Vendôme, on peut croire qu'elle n'aurait pas longuement résisté à l'ensemble des forces de Frédéric-Charles.

---

1. Le général von Zastrow, commandant du VIIe corps, avait été chargé de la surveillance de la zone comprise entre la Saône et la Loire. On lui envoyait (13 décembre) 2 régiments d'infanterie à Châtillon-sur-Seine.

2. Le 13 décembre cette division avait son gros à Chartres ; elle envoyait vers Châteaudun la 12e brigade, qui était forcée de se retirer devant des fractions d'infanterie du 21e corps (brigade Collet et division Gougeard).

3. Gambetta.

Quoi qu'il en soit, le soir du 13 décembre, le X^e^ corps prussien était cantonné à Blois ou aux environs[1] ; la 2^e^ division de cavalerie avait atteint Villerbois, au nord-ouest ; l'avant-garde de la 22^e^ division d'infanterie était à Conan et son gros à Villexanton ; la 9^e^ brigade de cavalerie, à Boisseau, reliait la 22^e^ division à la 17^e^ ; celle-ci avait son avant-garde à Epiais et son gros à Oucques. La 10^e^ brigade de cavalerie explorait au nord de la forêt de Marchénoir, jusqu'à Cloyes, où elle observait un grand bivouac français, celui des mobilisés bretons. Deux de ses escadrons, aventurés dans la forêt, en étaient repoussés par de l'infanterie ; puis comme des cavaliers du 21^e^ corps apparaissaient à Binas, ils se retiraient jusqu'à Charsonville. Enfin, au sud de la forêt de Marchénoir, la 8^e^ brigade de cavalerie venait cantonner à la Madeleine-Villefrouin et la 4^e^ brigade bavaroise demeurait à Josnes.

Suivant les ordres du grand-duc, la 17^e^ division devait le lendemain border le Loir, de Morée au sud de Fréteval. La 22^e^ occuperait le terrain abandonné par la précédente ; la 4^e^ brigade bavaroise et la 8^e^ brigade de cavalerie s'installeraient autour de Saint-Léonard. Enfin deux brigades de cavalerie, les 9^e^ et 10^e^, exploreraient sur les deux ailes de l'Armee-Abtheilung.

1. Le IX^e^ corps avait 3 bataillons dans Blois ; le reste était cantonné dans le faubourg de Vienne ou s'échelonnait à l'ouest vers le Cher.

CHAPITRE VIII

COMBATS DE MORÉE ET DE FRÉTEVAL

(14 décembre).

Mouvement de la 17e division sur le Loir. — Combat de Fréteval. — Échec des brigades du Temple et Collet. — Combat de Morée. — Résultats de ces deux affaires. — Instructions de Chanzy pour le 15. — Ordres de Frédéric-Charles.

Comme on doit s'y attendre, la gauche de notre armée, seule, allait être engagée le 14 décembre.

Suivant les ordres du grand-duc, la 10e brigade de cavalerie battait le pays au nord de la forêt de Marchénoir, jusqu'au Loir. Elle trouvait Cloyes occupé par nous (4e division du 21e corps), tandis que les villages au sud semblaient avoir été évacués. A sa droite, la 17e division d'infanterie avait à livrer combat à une partie des 1re et 3e divisions du même corps d'armée.

Dans la matinée, elle s'était mise en mouvement sur Fréteval, en trois colonnes[1]. Celle de gauche avait atteint Lignières sans rencontrer de résistance, quand, dans l'après-midi, le canon retentit vers la colonne du centre, alors au Berruet. Les patrouilles qui précédaient celle-ci s'étaient heurtées au 6e bataillon de fusiliers-marins [2], placé dans les ruines du château de Fréteval, sur les hauteurs de la rive gauche du Loir. La colonne de gauche marchait au canon,

---

1. Celle de droite, qui marchait de Viévy-le Rayé sur Écoman, était forte de 3 bataillons, d'une brigade de cavalerie, de 2 batteries.

Celle du centre, qui allait d'Oucques aux Ronces, comptait une brigade d'infanterie, 2 escadrons, 2 batteries.

Celle de gauche, allant d'Épiais à Champlain, était de 4 bataillons, 2 escadrons, 1 batterie.

2. Le général Guillon, commandant la 3e division du 21e corps, avait rappelé à lui la brigade détachée la veille à Fréteval et ce bataillon de marins était le seul qui occupât la rive gauche. Voir, au sujet de cette affaire, le rapport, très confus, du général Jaurès (Chanzy, ouvrage cité, p. 515).

Damze

et les fusiliers-marins, attaqués simultanément du sud et de l'est, étaient aisément délogés. Ils se repliaient sur la rive droite sous la protection de deux batteries de 4[1], placées l'une au nord de Fréteval, l'autre au nord-ouest, vers la cote 145. Deux batteries allemandes, postées à l'est du Pallouet, faisaient rapidement taire la première. La seconde continuait son feu, avec la plus grande ténacité, jusqu'à la fin du jour.

D'ailleurs deux sections de 12, d'abord placées près du Plessis, venaient la rejoindre sur la route de Vendôme.

Malgré le feu de cette artillerie, les fusiliers-marins étaient contraints d'évacuer Fréteval. Un bataillon de mobiles de la Loire-Inférieure[2] et le 3e bataillon de fusiliers-marins venaient inutilement les renforcer. Nous ne pouvions parvenir à rentrer dans le bourg et, le commandant des mobiles ayant été blessé, son bataillon se repliait en partie. Nous restions seulement en possession de la gare, pendant que trois bataillons allemands se maintenaient dans Fréteval jusqu'à la nuit.

Vers 7 heures, sur l'ordre du général Jaurès, le capitaine de vaisseau Collet et le capitaine de frégate du Temple tentaient, avec deux bataillons tirés de la réserve, une nouvelle attaque concentrique. Nous n'y mettions pas tout l'ensemble désirable. Le brave Collet se laissait emporter par son ardeur et jetait prématurément quatre compagnies du 4e bataillon de fusiliers-marins dans le bourg. Elles y pénétraient assez avant, mais les Allemands leur opposaient une très vive résistance. Collet était tué, ainsi que son adjudant-major, et nous étions définitivement repoussés après un combat acharné[3].

Une autre affaire, un peu moins désavantageuse pour nous, avait lieu en même temps vers Morée.

---

1. Sans doute les 21es batteries des 10e et 12e régiments.

2. Rapport Jaurès. C'était sans doute le 2e bataillon, de la 1re division du 21e corps.

3. D'après le rapport du général Jaurès, nous n'aurions eu qu'une centaine d'hommes hors de combat.
Les Allemands perdirent 4 officiers et 81 hommes.

La colonne de droite de la 17e division avait dirigé son avant-garde d'Ecoman sur Morée. Elle y arrivait sans incident, mais pour être bientôt obligée de se retirer devant de l'infanterie et de la cavalerie françaises[1]. Deux batteries allemandes prenaient position à la Charonnière et un bataillon pénétrait dans Morée.

Cependant le général Rousseau, commandant la 1re division du 21e corps, apprenait l'approche des Allemands et croyait devoir tenter de les déloger de Morée par une attaque de flanc. Il allait franchir le Loir à Saint-Hilaire et gravissait les hauteurs de la rive gauche avec le 13e chasseurs de marche, le 3e bataillon des mobiles de l'Aube, quatre compagnies du 58e de marche, les francs-tireurs de Cognac et une section de 4. Il atteignait ainsi le ravin profond qui sépare la Blinière de la Ruelle. A ce moment les deux batteries allemandes de la Charonnière l'arrêtaient, et six compagnies venues de la Ruelle prenaient même l'offensive contre lui (4 heures et demie). Notre infanterie faisait bonne contenance, mais les Allemands ne s'en maintenaient pas moins dans Morée. Une attaque que Rousseau tentait par la route de Saint-Hilaire, opérée trop tard, ne donnait aucun résultat[2]. L'ennemi pouvait cantonner dans les villages qu'il occupait, tandis que nous nous repliions sur Saint-Hilaire.

Ces deux combats d'avant-postes nous coûtaient d'assez grosses pertes, sans qu'il résultât pour nous le moindre profit de la défense ou de l'attaque de villages qui ne faisaient point partie intégrante de nos positions. D'ailleurs la 17e division eût pu tirer un parti plus avantageux pour les Allemands de nos situations réciproques. Elle n'avait eu à repousser que les tentatives isolées et sans suite de fractions

1. D'après l'*État-major prussien*, p. 679. Pourtant, suivant l'ouvrage de Chanzy et d'autres documents français, nous n'aurions eu personne à Morée.

2. D'après le rapport déjà cité de Jaurès, le général Rousseau aurait eu 12 morts et 80 blessés. Mais le 13e chasseurs de marche, seul, eut 1 officier et 65 hommes hors de combat dans les deux compagnies engagées (*Historique du 13e chasseurs*).

Le docteur Chenu évalue à 250 hommes hors de combat nos pertes du 14 décembre.

Les Allemands perdirent 1 officier et 50 hommes.

du 21e corps équivalant à peu près à une brigade. Même en reconnaissant que l'état du sol était un obstacle sérieux aux mouvements de son artillerie[1], il semble qu'à Fréteval et surtout à Morée elle ait montré peu d'énergie dans ses attaques.

Outre les pertes que ces deux combats causèrent à la 2e armée, ils entraînèrent des conséquences plus graves. Nous avons déjà dit que Chanzy prêtait à l'ennemi l'intention de pousser sa droite sur le Loir, de la jeter à l'ouest de cette rivière, en amont de Vendôme, de pénétrer dans la forêt de Fréteval et de tourner notre gauche, tandis que Frédéric-Charles attaquerait de front notre centre et notre droite. Les combats du 14 décembre confirmèrent ces appréhensions, et les instructions du général en chef pour le 15 indiquent qu'il se préoccupait de cette éventualité, ainsi que des moyens de faciliter son mouvement du Loir vers la Sarthe. Pendant une reconnaissance faite le 14 par lui, l'amiral Jauréguiberry, les généraux commandant l'artillerie et le génie de l'armée, il avait pu constater que nos positions au sud de Vendôme présentaient de nombreux inconvénients. L'angle compris entre le Loir et le ruisseau de la Houzée, dominé en partie seulement par les hauteurs de la rive droite, d'ailleurs assez éloignées, ne possédait pas lui-même un champ de tir suffisant. Les sinuosités de la Houzée, l'existence de nombreux bouquets de bois sur ses bords, empêchaient d'enfiler ce ravin. Il n'était pas possible, non plus, d'établir sur le plateau de Sainte-Anne des batteries croisant leurs feux avec celles de Bel-Essort. Pour relier celles-ci aux positions de Jauréguiberry, il eût fallu des travaux considérables, impossibles à exécuter en temps utile.

Par suite Chanzy décida que la brigade Bourdillon de la division Deplanque resterait seule sur le plateau et au château de la Chaise, avec trois batteries et deux mitrailleuses.

---

1. D'après l'*État-major prussien*, l'artillerie ne pouvait se mouvoir que sur les routes; le sol était si détrempé que les roues y enfonçaient jusqu'au-dessus du moyeu et que les projectiles percutants y faisaient explosion sans projeter d'éclats.

Elle serait couverte à grande distance par le 2e régiment de marche de cavalerie légère mixte, celui de gendarmerie à cheval et les éclaireurs Bernard répartis dans Périgny, Villeromain, Crucheray, et soutenus par le bataillon des francs-tireurs de la Sarthe. Cette cavalerie établirait des avant-postes et pousserait des reconnaissances à 15 kilomètres au moins.

Sur le plateau même, l'amiral ferait hâter la construction de tranchées-abris et d'épaulements de batterie destinés à couvrir la brigade Bourdillon. Quant à la 2e brigade du général Deplanque, le 15, après la soupe du matin, elle se porterait au nord du Loir, sur le plateau du Haut-de-Montrieux, en se reliant par sa gauche aux troupes de Camô, qui seraient placées elles-mêmes entre Huchepie et les Tuileries. Ainsi, Vendôme deviendrait une simple tête de pont, au lieu de faire partie intégrante de notre ligne de bataille[1].

De même que le commandant du 16e corps, celui du 17e emploierait sa cavalerie et les éclaireurs algériens cantonnés dans Rocé et Coulommiers à surveiller le pays vers Pontijou, Oucques, la forêt de Marchénoir. Dans la prévision d'une nouvelle attaque sur Fréteval et Morée, le 17e corps serait tenu prêt à marcher. Il ne rentrerait dans ses cantonnements qu'une fois ce danger écarté. Puis Chanzy renouvelait ses recommandations de la veille, au sujet des convois qui obstruaient les rues étroites de Vendôme et qu'il fallait en éloigner à tout prix. Il était non moins indispensable de hâter l'évacuation des blessés ou des malades entassés dans cette ville, quelques-uns sans aucun soin depuis plusieurs jours.

Le général en chef avait constaté beaucoup de désordre lors de sa visite de la journée aux avant-postes. Des isolés circulaient dans toutes les directions ou bivouaquaient pour

1. Le 15 décembre à 6 heures du soir, le Ministre télégraphiait au général Sol, qui commandait la division militaire à Tours : « Ramassez tout votre monde et marchez à l'ennemi. Il est impossible de laisser les Prussiens accomplir, sans les inquiéter, un mouvement tournant sur le général Chanzy... » Puis il lui recommandait de se porter vigoureusement en avant dans la direction d'Amboise, de façon à dégager la droite de la 2e armée. Aucune suite ne fut donnée à ces prescriptions.

leur compte dans les bois. Des détachements erraient à la recherche de leurs régiments. Des officiers, même, n'avaient pas encore rallié leur corps, dont ils s'étaient éloignés pendant la retraite. Durant sa tournée, Chanzy n'avait pas rencontré un général, pas un chef de corps. L'apathie et l'indifférence devenaient universelles. Pour les combattre dans la mesure du possible, Chanzy se voyait réduit à prescrire que, chaque jour, un officier général par corps d'armée serait désigné pour la visite des cantonnements. En même temps, il infligeait un blâme au colonel du régiment de gendarmerie à pied, pour avoir toléré du désordre dans une troupe qui eût dû, la première, donner l'exemple contraire[1].

Le 15 décembre, nos positions allaient être sensiblement les mêmes que dans la journée précédente; elles continuaient à s'étendre, avec des lacunes, il est vrai, de Saint-Amand[2] à Cloyes, sur une étendue supérieure à 40 kilomètres. Mais les Allemands occupaient un front au moins aussi étendu. Comme nous l'avons dit, la 17e division était à Morée et à Fréteval, couverte sur son flanc droit par la 10e brigade de cavalerie; la 22e division s'etendait d'Épiais à Oucques, avec la 9e brigade de cavalerie à sa gauche. La 8e brigade et les Bavarois étaient en deuxième ligne à Saint-Léonard.

En obliquant à droite, l'Armee-Abtheilung avait ouvert entre elle et la IIe armée, une brèche très étendue. Celle-ci fut comblée par le IIIe corps, dont l'avant-garde poussa jusqu'à Maves, couverte elle-même par la 1re division de cavalerie cantonnée à l'ouest de Conan. La 2e division de cavalerie s'était avancée jusqu'à la Cisse, et l'une de ses patrouilles, poussée jusqu'à Villeromain, avait été rejetée sur le Breuil par deux escadrons de cavalerie légère mixte.

De son côté, le Xe corps jetait le long de la Loire, vers Herbault et la Chapelle-Vendômoise, de fortes reconnaissances qui établissaient d'une manière positive la retraite de

1. *Instructions pour le 15 décembre*, Chanzy, ouvrage cité, p. 185.

2. Le général Barry, toujours à Saint-Amand, avait placé le 38e de marche à la ferme Bussard, sur la route de Tours à Vendôme, et la 5e batterie du 12e régiment à Ambloy.

notre droite sur Vendôme. En outre elles apprenaient des habitants l'évacuation de Tours et le départ de la Délégation pour Bordeaux.

De l'ensemble des renseignements recueillis, l'état-major de Frédéric-Charles concluait que Chanzy allait de nouveau faire tête avec toutes ses forces. Si un combat devait avoir lieu le 15, il serait impossible de compter sur la coopération du III[e] corps, dont une partie était encore à Mer. Depuis le 9, il marchait continuellement et avait un besoin urgent de repos. De même, le X[e], alors aux environs de Blois, ne pourrait intervenir efficacement. Enfin, les troupes du grand-duc, elles-mêmes, avait eu à supporter de lourdes fatigues pendant les deux dernières semaines, et il était indispensable de les ménager.

Frédéric-Charles fit donc connaître au grand-duc les intentions du général de Moltke, en lui recommandant d'éviter tout engagement sérieux pour le 15. Les III[e] et X[e] corps continueraient leur mouvement, de manière à déboucher en face de nos positions au sud de Vendôme. Le IX[e] corps porterait à une brigade l'effectif qu'il avait detaché à Blois. Enfin, à l'extrême droite de l'armée, la 5[e] division de cavalerie était invitée à inquiéter le plus possible celles de nos fractions en mouvement vers Châteaudun.

D'après ces instructions, le général von Voigts-Rhetz prescrivit que le détachement poussé la veille à la Chapelle-Vendômoise se porterait sur Vendôme, après avoir été rallié par une brigade de cavalerie et une batterie à cheval. Les fractions jetées vers Herbault et le long de la Loire, renforcées par une autre brigade de cavalerie, marcheraient sur Saint-Amand.

CHAPITRE IX

PREMIER COMBAT DE VENDOME

(15 décembre).

L'ennemi paraît au sud de Vendôme. — Nos troupes repassent sur la rive gauche. — Combat de Sainte-Anne. — Combat de Bel-Essort. — Nouveau combat à Fréteval. — La 5e division de cavalerie. — Ordres de Frédéric-Charles pour le 16. — État de nos troupes. — Instructions de Chanzy. — Danger des dispositions prises.

Contrairement aux intentions de Frédéric-Charles, une rencontre devait à peu près fatalement se produire entre l'avant-garde du Xe corps et la fraction de notre armée demeurée au sud de Vendôme.

En effet, un peu après midi, la 2e brigade de la division Deplanque et la colonne Camô s'étaient mises en mouvement pour passer sur la rive droite du Loir, quand les escadrons de chasseurs placés à Villeromain signalèrent l'approche d'une forte colonne sur la route de Blois. L'amiral Jauréguiberry suspendit aussitôt le passage de la rivière et reporta sur leurs positions premières les troupes qui n'avaient pas encore dépassé les ponts. La brigade Bourdillon fut ainsi renforcée du 59e de marche, du 27e mobiles (Isère), du régiment de gendarmerie à pied et de plusieurs des batteries de Camô[1]. Le 59e prenait position à cheval sur la route de Blois en avant du Temple ; les gendarmes à pied, le 27e mobiles à sa gauche, le 62e de marche à sa droite. Quatre compagnies

1. Chanzy. Le 1er bataillon du 56e de marche aurait également été engagé à Vendôme, quoiqu'il appartînt à la 2e division du 21e corps (*Historique du 56e de ligne*).

Chanzy mentionne encore parmi les corps engagés, le 7e chasseurs et le 32e de marche. Mais il y a là une double erreur. Le 7e chasseurs de marche avait cessé d'exister depuis la bataille d'Orléans et ses débris étaient déjà versés dans d'autres corps (7e *bis* et 8e chasseurs). Enfin le 32e de marche n'a jamais fait partie de la 2e armée de la Loire (*Historiques des 7e chasseurs et 32e de ligne*).

du 38e de marche[1] prolongeaient sa gauche vers le moulin Béton. Les 16e chasseurs et 39e de marche s'établissaient en avant du château de la Chaise ; une batterie de 4 y prenait également position, derrière un épaulement à peine ébauché. Trois autres batteries de 4 et quatre mitrailleuses[2], placées en avant du Temple, battaient le plateau vers le sud, et une de leurs sections enfilait la route de Blois. Enfin, à gauche de cette ligne d'artillerie, une batterie de 4 voyait le ravin de la Houzée et le bois des Péseries.

Cependant l'avant-garde du Xe corps marchait sur Vendôme par la route de Blois, précédée d'un régiment de hussards. Une première fois celui-ci fut arrêté à Villeromain par deux escadrons du 2e de cavalerie légère mixte, que l'artillerie allemande ne tarda pas à déloger. De nouveau, les hussards prussiens furent repoussés de Crucheray par une fraction du même corps qui avait mis pied à terre, et deux bataillons durent être déployés à cheval sur la route et à l'est de Malignas (2 heures). Malgré le feu de quatre batteries allemandes, ces bataillons gagnèrent très lentement du terrain. A hauteur du bois de la Guignetière, leur gauche se heurtait à des fractions du 39e de marche et du 16e chasseurs, qui prenaient à leur tour l'offensive et refoulaient les tirailleurs ennemis sur la Galoche, où ils étaient recueillis par un troisième bataillon.

Cet échec montrait au général zu Stolberg que nos positions ne pouvaient être enlevées par un simple coup de main. Sur sa demande, les quatre bataillons de la 40e brigade, qui débouchaient alors vers Malignas (3 heures), recevaient l'ordre de déborder notre droite, avec l'appui de trois nouvelles batteries. Grâce au tir très précis de l'artillerie allemande, qui infligeait des pertes sérieuses à la nôtre, deux de ces bataillons pénétraient dans Orgie, et un autre dans le Grand-Puteaux, mais sans qu'il leur fût possible de pousser plus avant. La 19e division, qui avait atteint Malignas à la

1. Le gros du régiment était alors vers Saint-Amand, avec le général Barry.
2. Ces 4 pièces appartenaient à la 22e batterie du 13e régiment (colonne Lamó).

nuit, portait l'une de ses brigades à droite de la route de Blois et l'autre sur celle-ci, vers le nord. L'obscurité, la difficulté du terrain couvert et du sol entièrement détrempé par la pluie incessante les arrêtaient presque aussitôt. Le X^e^ corps abandonnait même une partie du terrain qu'il occupait pour s'établir, entre Sainte-Anne et Villeromain, derrière une ligne d'avant-postes qui allait de la Houzée à Orgie. Quant à la colonne qu'il avait détachée sur son flanc, vers Saint-Amand, elle atteignait les abords de cette ville sans avoir rencontré de résistance appréciable. Mais la présence en ce point des troupes de Barry l'obligeait à se retirer sur Gombergeau, non sans avoir hâtivement coupé la voie ferrée de Tours à Vendôme.

La 2^e^ brigade du général Deplanque avait déjà atteint les hauteurs au nord de Naveil, quand, vers 3 heures, elle reçut l'ordre de repasser le Loir pour se porter au secours de Bourdillon. A la nuit tombante seulement, elle atteignit les abords de la Chaise, où elle cantonna sans avoir tiré un coup de fusil. Cet inutile chassé-croisé n'avait eu d'autre résultat que d'accroître le désordre et la fatigue de nos troupes.

Au nord de la Houzée, l'avant-garde du III^e^ corps et la 1^re^ brigade de cavalerie prussienne[1] s'étaient mises en mouvement à 9 heures, de Conan sur Coulommiers, mais l'état des chemins, parfois tout à fait impraticables, les retarda de telle sorte qu'elles atteignirent Selommes vers midi et demi seulement. Un bataillon de l'avant-garde se porta sur le bois du Coudray et le reste sur Villetrun. Quelques obus délogèrent de ce dernier point un détachement de la cavalerie du 17^e^ corps, et les Allemands s'en emparèrent. De là, ils se portaient vers Coulommiers, lorsque les deux bataillons et la batterie qui occupaient Rocé et le bois de Meslay ouvrirent sur eux un feu violent. Six compagnies, soutenues par trois batteries, se dirigèrent alors un peu au sud de Rocé, et un bataillon, sur Bel-Essort. En même temps un autre bataillon

1. L'ensemble représentait 1 brigade d'infanterie, 1 brigade de cavalerie, 3 batteries dont 1 à cheval.

descendait dans le ravin de la Houzée pour se relier au X[e] corps, et la 1[re] brigade de cavalerie se mettait en communication avec les patrouilles de la 17[e] division vers le nord.

Malgré l'énergie du chef de bataillon Prudhomme[1], commandant le détachement du 17[e] corps, qui recevait plusieurs blessures, nous étions repoussés de Rocé et de Bel-Essort, non sans avoir opposé une vive résistance sur ce dernier point. Nos deux bataillons et notre batterie se retiraient au delà du Loir par Meslay et Areines, après avoir détruit en partie le pont de Meslay. La brigade Pâris, que le général Guépratte[2] venait de porter au secours du commandant Prudhomme, arriva uniquement pour le recueillir. Derrière lui, une batterie à cheval et un régiment d'infanterie prussienne s'étaient avancés jusqu'à la Touche et au Haut-Fontenay. Mais l'obscurité ne tarda pas à faire cesser entièrement le combat.

Ainsi, nous avions à peu près maintenu nos positions sur le plateau du Temple, tout en perdant celles de Bel-Essort, au nord de la Houzée. Partout ailleurs, l'armée avait conservé le terrain qu'elle occupait.

Sur le front des 2[e] et 3[e] divisions du 17[e] corps, la nuit du 14 au 15 s'était passée sans autre incident que l'échec d'une reconnaissance allemande dirigée vers le pont de Pezou. Dans la matinée suivante, le 14[e] chasseurs, qui formait la gauche de la 17[e] division, s'avança jusqu'à la Sallerie pour observer le même point. Mais une partie de la 3[e] division du 17[e] corps passa le Loir, menaça la gauche des chasseurs prussiens et les obligea de se retirer vers le bois de Renay (3 heures). A la nuit, nous repassions la rivière, suivis par l'ennemi jusqu'au delà de la Thibaudière.

Un combat plus sérieux avait lieu à Fréteval. Le pont de

1. 45[e] de marche.

2. Une partie de la 2[e] division du 17[e] corps, notamment le 51[e] de marche, en position à Lille, contribuait à couvrir la retraite du détachement Prudhomme.

Dans le même but, la 19[e] batterie du 15[e] régiment (4 pièces) prenait position au-dessus de Saint-Ouen et dirigeait quelques projectiles sur l'ennemi (*Historique du corps*).

ce village était en bois, peu solide et d'accès difficile pour les voitures. Néanmoins il avait une certaine importance comme moyen de passage, et Chanzy jugea nécessaire de le reprendre ou de le détruire. Le général Jaurès reçut les ordres nécessaires dans la nuit du 14 au 15.

Le matin suivant, une reconnaissance rendait compte que les Allemands, trouvant sans doute leur situation trop aventurée, avaient évacué Fréteval. Un seul bataillon occupait encore les ruines du château, sur la rive gauche. Le capitaine de frégate Michaud, lancé par Jaurès avec deux bataillons[1], pénétra facilement dans le village, mais ne tarda pas à être soumis à un feu vif venant du Château. L'une de nos batteries de 4, la 23e du 13e régiment, prit alors ce dernier sous son feu, et nos tirailleurs purent s'installer dans les maisons en face de lui. Grâce à leur action combinée, une section du génie put couper le pont sans autre difficulté. Nous gardâmes ensuite à Fréteval une attitude expectante. De même, la 17e division demeura inactive, comme l'avait ordonné le grand-duc.

Le reste de l'Armee-Abtheilung conserva en général ses emplacements du 14. Cependant la 4e brigade bavaroise s'établit à Écoman, derrière la 17e division; les 8e et 10e brigades de cavalerie éclairèrent au nord de la forêt de Marchénoir. Enfin, à l'extrême droite allemande, le général von Rheinbaben, commandant la 5e division de cavalerie, porta la 11e brigade du sud de Chartres sur Courtalain, et la 12e de Bonneval sur Châteaudun. Elles trouvèrent ces deux points inoccupés, car les fractions de la division Gougeard portées vers Châteaudun s'étaient déjà retirées. Au sud seulement, la cavalerie allemande se heurta contre plusieurs détachements appartenant à cette division ou à la cavalerie du 21e corps.

Dans la matinée du même jour (15 décembre), von Rheinbaben recevait un télégramme du général de Moltke annonçant que, selon toute vraisemblance, une portion des troupes

1. Dont le 6e bataillon de fusiliers marins.

de Chanzy ne tarderait pas à se retirer par Châteaudun et Montmirail. Dans cette prévision, Rheinbaben était invité à inquiéter notre flanc gauche, ou même à pousser énergiquement sur Nogent-le-Rotrou et la Ferté-Bernard et à menacer le Mans. En attendant, le gros de la 5e division marcherait sans tarder vers le sud.

Cependant tous les renseignements parvenus à Frédéric-Charles semblaient justifier ses prévisions de la veille : selon les apparences, nous allions tenir ferme sur le Loir, et il fallait s'attendre à de vifs combats pour les jours suivants. Dans cette persuasion, le prince jugea nécessaire de concentrer davantage ses forces : l'Armee-Abtheilung dut appuyer vers lui le 16, de façon que l'attaque générale pût avoir lieu le 17.

Quant au Xe corps et à l'avant-garde du IIIe, ils tenteraient de refouler celles de nos troupes qui étaient placées au sud de Vendôme. Le gros du IIIe corps pousserait en deuxième ligne jusqu'à Villetrun. Le IXe passerait tout entier sur la rive droite de la Loire et, laissant une brigade à Blois, s'avancerait jusqu'à Villeromain. La 6e division de cavalerie, qui arrivait comme on sait de la Sologne [1], irait s'établir à l'extrême gauche, entre Villeromain et Pinoche. Ainsi, la presque totalité de la IIe armée et de l'Armee-Abtheilung allait opérer contre Chanzy, tandis que Bourbaki n'avait devant lui que des forces à peine suffisantes pour garder Orléans.

Le commandant de notre 2e armée se rendait compte du danger croissant de sa situation, danger qui résultait beaucoup plus de la situation morale de l'armée que de son état matériel. Nous n'avions éprouvé le 15 décembre que des

1. Après avoir été ralliée le 15 par la 14e brigade venant de Salbris et de Romorantin.

On voit que les troupes allemandes réparties sur la rive gauche de la Loire étaient alors extrêmement réduites. Il n'y avait plus en face de notre 1re armée que les Bavarois d'Orléans : 3 petites brigades d'infanterie et 1 de cavalerie, soit 5,000 baïonnettes et moins de 800 chevaux (von Colomb, ouvrage cité).

D'après une dépêche de M. Crémieux aux membres du gouvernement de Paris, 16 décembre, Bourbaki avait alors 120,000 hommes et Chanzy 110,000 (*Enquête*, tome 4, p. 80).

pertes peu sensibles[1], mais l'abandon de nos positions de Bel-Essort allait rendre très délicate la défense du plateau du Temple, que les Allemands pourraient attaquer de front et à revers, tout en contre-battant notre artillerie de la rive droite. Pourtant c'était là un point d'une importance secondaire, car on eût pu se borner à ramener toute l'armée au nord du Loir et à en défendre les passages. Le côté le plus grave de notre situation était la fatigue et la dépression morale de nos troupes. Depuis trois semaines, elles marchaient ou combattaient sans trêve, sous la neige ou la pluie. Une alimentation insuffisante et surtout irrégulière, un habillement et un équipement souvent incomplets, des bivouacs indéfiniment prolongés dans les pires circonstances[2], toutes ces causes réunies les avaient cruellement éprouvées. Après avoir un instant repris confiance à Villorceau, elles s'étaient de nouveau laissé abattre par la retraite qui avait suivi. On pouvait même craindre qu'un autre mouvement rétrograde n'eût pour conséquence un accroissement du désordre, peut-être une déroute.

D'ailleurs Chanzy croyait fort justement que les Allemands avaient été fort éprouvés eux-mêmes, et il ne redoutait de leur part aucune tentative sérieuse pour le 16 décembre. Dans cette conviction, il décida d'abord que l'armée conserverait ses positions du 15, et il en informa le ministre de la guerre[3], réclamant encore une fois l'intervention de Bourbaki vers Blois. Mais la résolution de ce dernier était déjà prise, et il avait arrêté sa démonstration à Vierzon, avec l'approbation de Gambetta. Toutes les instances de M. de Freycinet n'y purent rien changer[4].

1. 300 hommes d'après Chenu. Les Allemands eurent 8 officiers et 186 hommes hors de combat.

2. La lecture des historiques de corps de troupe prouve qu'ils ont presque toujours bivouaqué, sans même allumer de feux de bivouac, dans la période du 5 au 16 décembre.

3. Télégramme du 15 au soir. Dans cette dépêche, Chanzy paraît redouter que l'ennemi n'accentue son mouvement vers l'ouest pour le couper de Barry, alors à Saint-Amand et tout à fait isolé de la 2e armée. Il semble que le remède eût été tout indiqué : ramener Barry à Montoire, derrière le Loir et à l'extrême gauche de l'armée.

4. M. de Freycinet tenta par deux fois, le 15 à 5 heures 35 du soir et le 16

Cependant le Délégué cherchait d'autres renforts pour la 2e armée. Chanzy ayant témoigné la crainte de voir les Allemands prononcer leur mouvement vers Saint-Amand, de façon à le couper de Barry, M. de Freycinet envoya au général Ferri-Pisani, qui commandait à Angers, l'ordre de faire partir par voie ferrée toutes les troupes disponibles. Elles seraient dirigées sur Tours, où il y avait déjà 5,000 hommes environ. Le tout, une douzaine de mille hommes, se porterait ensuite vers Amboise, sous les ordres de Ferri-Pisani qui remplacerait le général Sol dans le commandement de la 18e division militaire[1]. Enfin le général de Curten, alors à Poitiers, était invité à appuyer le mouvement de Ferri-Pisani, dès qu'il aurait pu rassembler quelques troupes.

Quant à Chanzy, il donnait à l'armée les instructions suivantes :

Le général Barry se maintiendrait dans ses positions du 15 décembre, de façon à continuer de couvrir le pays entre le Loir et la Loire. Il ne se replierait vers le nord que dans le cas où l'armée elle-même prendrait la direction du Mans. Au cas où il serait coupé de Vendôme, comme on pouvait s'y attendre, il se retirerait sur Montoire ou, à défaut, sur un point plus à l'ouest[2].

La brigade Pâris, du 17e corps, serait chargée d'établir la liaison entre Barry et l'armée. Elle suivrait la rive droite du Loir, de Naveil à Montoire, mettrait les gués en état de défense, s'assurerait de la destruction des ponts et se préparerait à couper celui de Montoire. Cette dernière opération ne serait exécutée qu'après la retraite de Barry au nord de la rivière.

---

dans la matinée, d'obtenir de Gambetta la continuation du mouvement de Bourbaki vers l'ouest, fût-ce à petites journées. Il lui indiquait, dans ce cas, comme avantageuse la position de Selles, entre la Sauldre et le Cher (*Enquête*, tome III, p. 111).

1. *Télégramme du Ministre au général Ferri-Pisani*, 15 décembre, 8 heures 15 du soir. Malgré les ordres du général Sol, la forêt d'Amboise avait été abandonnée la veille par le lieutenant-colonel de Lipowski (*Télégramme du général Sol au Ministre*, 15 décembre, 9 heures 55 du matin).

2. Chanzy, ouvrage cité, p. 196. Le général en chef recommandait encore à Barry, dans la nuit du 15 au 16, de ne se mettre en retraite que s'il était sérieusement attaqué.

L'amiral Jauréguiberry continuerait à être chargé de la défense de Vendôme. La division Deplanque, renforcée d'un bataillon de mobilisés de Maine-et-Loire, se maintiendrait sur les plateaux du Temple et de la Chaise, en avant des ponts de Vendôme et de Naveil. Elle n'opérerait sa retraite que sur l'ordre de l'amiral, qui ferait sauter ce dernier pont derrière elle. Les éclaireurs algériens et le 85e mobiles (Gers), celui-ci emprunté à la 2e division du 17e corps, seraient spécialement chargés de défendre le ravin de la Houzée.

Les voitures et le matériel encore dans Vendôme et sur la rive gauche en partiraient la nuit même. Les batteries de la réserve du 16e corps prendraient position sur la rive droite, de façon à battre le pont de Naveil, la plaine au nord de Vendôme, le ravin de la Houzée et les abords d'Areines.

Les ponts de Saint-Firmin et de Pezou seraient détruits pendant la nuit du 15 au 16, et le général Guépratte s'assurerait de leur destruction. Il ferait rendre impraticables les gués existant le long de cette partie du Loir. Enfin le 21e corps garderait ses emplacements du 15.

D'après les instructions de Chanzy, on devait opposer à l'ennemi, dans les positions qui précèdent, la résistance la plus opiniâtre. On disposerait en arrière des lignes la gendarmerie et des escadrons de cavalerie pour empêcher tout désordre et ramener les fuyards au feu. Si, pourtant, l'armée était contrainte à se retirer, elle prendrait la direction du Mans, en multipliant le plus possible le nombre de ses colonnes. Le 16e corps[1] longerait le Loir, en se dirigeant sur Troo par Villaria, Montoire et Saint-Quentin. Le 17e marcherait sur Saint-Calais par deux routes, celle de Villiers, Mazangé, Savigny et celle de Saint-Ouen, Espéreuse, Danzé, Épuisay. Le 21e, après avoir détruit les ponts en amont de Fréteval, s'engagerait sur les trois routes de Fréteval à Saint-Calais par Busloup, le Rouillis, Épuisay et Sargé ; de Fréteval à Droué, par Busloup, la Ville-aux-Clercs, Chau-

1. La colonne Camô était dissoute le 16 décembre et la plus grande partie de son infanterie passait à la 3e division du 16e corps. (Voir les appendices.)

vigny; de Cloyes à Vibraye, par Droué, la Fontenelle, Saint-Agil, Souday.

A la fin de la première journée de marche, l'armée serait établie sur une ligne coupant obliquement l'espace entre le Loir et le Droué, par Montoire, les Roches, Fortan, Épuisay, le Temple, Mondoubleau, Saint-Agil. Le lendemain, elle irait prendre position derrière la Braye, le 21ᵉ corps à la Ferté-Bernard.

Malgré la résolution de défendre à outrance les passages du Loir qu'annonçait Chanzy, la pensée d'une retraite prochaine sur la Sarthe lui était déjà venue, et le ton même de ces instructions le prouve surabondamment. Mais il semble que toutes les précautions nécessaires n'aient pas été prises dans cette prévision. Jusqu'aux Roches, la ligne de retraite du 16ᵉ corps passait au sud du Loir; elle était donc fort exposée aux attaques de l'ennemi sur son flanc droit. Plusieurs des routes assignées à l'armée se croisaient ou avaient des tronçons communs, inconvénient d'autant plus grave que le pays où allaient entrer nos colonnes diffère tout à fait de celui que nous venions de parcourir. Aux grandes plaines découvertes, sans eaux courantes, traversées par un réseau très serré de chemins, le plus souvent en ligne droite et très praticable en temps ordinaire, succédait une sorte de plateau bas, profondément entaillé par un grand nombre de ravins, de vallons tortueux, à pentes généralement accentuées et où coulent de nombreux ruisseaux. De même que la plupart des champs, les chemins creux qui serpentent au travers de ce pays sont bordés de talus en terre, plantés eux-mêmes de chênes étêtés et ébranchés; entre leurs troncs noueux et trapus des genévriers, des ronces, du buis, des genêts poussent à l'aventure, formant des haies presque impossibles à franchir sans l'aide de la hache. Quelques bois, des boqueteaux nombreux, des villages formés d'un grand nombre de hameaux ou de fermes isolées, au lieu d'être groupés comme dans la Beauce, contribuent à rendre le parcours et les vues difficiles. Si l'infanterie y trouvait certains avantages, surtout dans la défensive, l'artillerie et la cava-

lerie avaient une peine extrême à s'y mouvoir. L'emploi de nos mitrailleuses y était tout indiqué, mais le chassepot y perdait beaucoup de sa supériorité sur le fusil allemand. Dans tous les cas, les mouvements de troupes d'une certaine importance devaient y être très pénibles, surtout pendant un hiver d'une sévérité inaccoutumée. Toutes ces causes réunies pouvaient faire prévoir que notre retraite s'opérerait dans des conditions particulièrement délicates.

CHAPITRE X

L'ARMÉE SE REMET EN RETRAITE

(16 décembre).

Situation de nos troupes. — La retraite devient indispensable. — Mouvement du 16e corps. — Le 17e corps. — Nouveau combat de Morée. — Retraite du 21e corps. — Résultats des combats du Loir. — Causes de notre échec.

Malgré la proximité des avant-postes des deux armées, l'ennemi ne fit aucune tentative pour nous surprendre pendant la nuit du 15 au 16. L'une des grand'gardes du régiment de gendarmerie à pied s'empara au contraire d'une patrouille prussienne commandée par un officier.

Cependant la nuit n'apporta point à nos troupes le repos dont elles avaient un besoin urgent. Bivouaquées sans feu [1], dans la boue ou la neige, elles souffrirent cruellement. La lassitude morale et physique de tous était évidente ; on ne pouvait compter sur l'énergie d'aucun corps ; ni les commandants d'unités, ni les généraux ne songeaient à le dissimuler. Chanzy avait reçu durant la nuit beaucoup de nouvelles affligeantes ; à 5 heures du matin, l'amiral Jauréguiberry, celui de ses lieutenants sur lequel il comptait le plus, vint lui dire qu'il ne croyait pas à la possibilité d'une résistance sérieuse.

Chanzy avait d'autres motifs d'inquiétude : le maire de Saint-Pierre-des-Ormes lui annonçait la présence de 12,000 Prussiens à la Ferté-Bernard ; cette nouvelle était bientôt démentie, mais on savait par un télégramme du préfet du Calvados (15 décembre) que des troupes allemandes marchaient de Dreux vers le sud-est. On pouvait donc craindre

1. La défense aussi maladroite qu'inhumaine d'allumer des feux de bivouac était alors reproduite presque journellement, non par le général en chef, mais par ses sous-ordres.

que le Mans ne fût menacé, comme s'y attendait Chanzy. Toutes ces circonstances réunies firent qu'il se décida à ordonner la retraite. A ce moment même, le délégué à la Guerre était contraint de la lui conseiller[1]. Pourtant, les forces allemandes placées en face de notre armée allaient être réduites dans de très fortes proportions. Nous en dirons les raisons plus loin. Mais cette réduction devait être connue trop tard du général en chef.

Avant le jour, les convois de l'armée commencèrent leur mouvement vers l'ouest. Puis, à la faveur du brouillard, nos avant-postes du plateau de Sainte-Anne et les troupes en arrière se retirèrent successivement, tandis qu'on hâtait les préparatifs pour la destruction des ponts. Des batteries de la réserve d'artillerie du 16e corps, en position sur la rive droite, étaient prêtes à couvrir cette retraite.

Nos premiers mouvements s'exécutaient sans difficulté. Vers 9 heures seulement le brouillard se leva, et les premières troupes du Xe corps prussien apparurent sur les crêtes de la rive gauche. Au faubourg du Temple, l'avant-garde de la 20e division, qui arrivait d'Orgie, ne tarda pas à atteindre les ponts de Vendôme. Ils venaient d'être détruits par le génie, mais fort incomplètement, en sorte que les Allemands purent traverser le Loir et se répandre dans la ville. A ce moment, il y avait encore à la gare un long train de munitions et de vivres, arrêté jusqu'alors par les travaux de mine entrepris sur le viaduc du Loir. Il put se mettre en mouvement, et gagner sans encombre Tours et le Mans, tandis que le viaduc sautait derrière lui.

Mais la retraite du 16e corps ne s'effectua pas aussi heureusement. Près de Bel-Air, une compagnie prussienne surprit une batterie de la réserve qui amenait ses avant-trains, avant de s'engager dans un chemin creux, étroit et boueux. Son personnel la défendit mollement[2]; toutefois, la section du génie du capitaine Joly (1re de la 3e compagnie *bis* du 1er ré-

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 516 ; de Freycinet, p. 208.

2. Il était ivre en grande partie, d'après Chanzy, p. 206, après avoir vidé une cave. Le commandant de cette batterie fut traduit en conseil d'enquête.

giment) et le 11e chasseurs de marche, commandant Fouineau, parvinrent deux fois à la reprendre. Les chasseurs repoussèrent même l'ennemi jusqu'au cimetière de Vendôme. Mais trois bataillons prussiens accoururent et, avec l'aide de quelques pièces, repoussèrent nos tirailleurs. La batterie qui, au lieu de chercher à gagner le plateau, avait continué sa marche dans le chemin creux, finit par nous être enlevée. Le capitaine Joly l'avait pourtant brillamment défendue. Avec une quarantaine d'hommes, il avait mis hors de combat un grand nombre d'Allemands et fait quinze prisonniers[1].

Plus à l'ouest, près de Courtiras, un bataillon de chasseurs prussiens dispersait l'escorte[2] d'un convoi qui suivait la route du Mans et capturait une mitrailleuse avec 64 voitures. La nuit tombait peu après et l'ennemi ne prolongeait pas davantage sa poursuite. Il cantonnait dans Vendôme ou aux environs.

Un autre engagement, moins défavorable pour nous, avait lieu vers Morée. Le soir du 15 décembre, avant l'arrivée des ordres de Frédéric-Charles, le grand-duc avait décidé de faire relever la 17e division par des fractions moins éprouvées. La 22e dut se porter sur Lignières et Fréteval ; la 4e brigade bavaroise, sur Morée. En même temps, la 4e division de cavalerie se rassemblerait au nord de la route d'Orléans au Mans par Fréteval, de manière à rétablir la liaison de la IIe armée avec la 5e division, alors vers Châteaudun, comme nous l'avons vu.

Le relèvement, assurément inopportun pour les Allemands, de la 17e division par la 22e ne fut pas inquiété par notre 17e corps. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu d'ordres pour la retraite, il se borna à opérer quelques démonstrations vers

---

1. Chanzy. — L'historique du 11e chasseurs décrit tout autrement la part que le 11e de marche prit à cette affaire. Ce corps, placé au château de la Tuilerie (sans doute le château de Bel-Air), aurait été attaqué vers 1 heure par des forces supérieures appuyées d'une batterie. Vigoureusement enlevé, le 11e de marche aurait refoulé l'ennemi dans le cimetière et maintenu sa position pendant 1 heure, jusqu'à sa retraite dans la forêt de Vendôme.

Le 11e de marche perdit 7 tués et 41 blessés, dont 1 officier.

2. 2 bataillons et de l'artillerie d'après l'*État-major prussien*.

Pezou. Puis, dans l'après-midi, il se mit en mouvement au nord-ouest. Au contraire, les fractions placées à Morée [1] n'avaient pas encore été relevées par la 4e brigade bavaroise lorsque, de Saint-Hilaire et de la Grande-Haie, le général Rousseau prit l'offensive contre elles avec une partie de sa division (1re du 21e corps). L'approche d'une colonne assez considérable (la 4e brigade bavaroise) lui ayant été signalée vers Saint-Jean-Froidmentel, il jugeait nécessaire d'enlever Morée pour mieux assurer la garde de la vallée du Loir et du débouché de la route d'Orléans au Mans. Ses batteries placées, l'une à la Blinière, les deux autres sur la rive droite, préparaient l'attaque et, sous leur protection, nos tirailleurs menaçaient de déborder la droite ennemie. Les Bavarois, survenus dans l'intervalle, prolongeaient celle-ci jusqu'au Chêneteau et trois de leurs batteries prenaient position à la Guizonnière et à la Coutencellerie, mais sans pouvoir arrêter nos soldats qui atteignaient les premières maisons de Morée.

A ce moment seulement (vers 3 heures), le général Rousseau recevait l'ordre de la retraite. Il se bornait alors à maintenir ses positions jusqu'à la nuit, puis repassait sur la rive droite par Saint-Hilaire, après avoir fait aux Allemands un certain nombre de prisonniers [2].

Tandis que, par une pénible marche de nuit, le 21e corps tentait de gagner les emplacements indiqués par Chanzy, la 4e brigade bavaroise s'établissait à Morée et la 4e division de cavalerie se mettait en relation avec la 5e.

C'est ainsi que se terminaient les combats sur le Loir. Ils coûtaient à la 2e armée des pertes qu'il n'est pas possible de préciser, mais certainement beaucoup moins sensibles que celles du 7 au 11 décembre. Toutefois il faut reconnaître que nos troupes avaient fait preuve d'une force de résistance sensiblement moindre. Visiblement leur moral s'était affaissé depuis le commencement de notre retraite sur Vendôme ; la meilleure preuve que l'on en puisse donner est la faiblesse

1. 1 régiment d'infanterie.
2. Le 13e bavarois seul eut 63 disparus (*État-major prussien*).

des sacrifices imposés par elles à l'ennemi. Pendant trois jours, du 14 au 16 décembre, les Allemands n'avaient perdu que 20 officiers et 461 hommes, appartenant, pour la plupart, à la 17e division. Ces chiffres ont leur éloquence, surtout si on les rapproche du total des pertes allemandes dans la période du 5 au 16 décembre inclus: 209 officiers et 4,240 hommes de troupe[1].

Les dispositions prises par le général en chef n'étaient pas étrangères à notre échec. La ligne du Loir présentait évidemment de très grands avantages défensifs, avantages aussi bien tactiques que stratégiques. Elle permettait à l'armée de couvrir le Mans et de gêner la marche de l'ennemi sur Tours, tout en demeurant à portée de l'objectif commun de nos armées de province, Paris, et aussi des troupes de Bourbaki. Mais au lieu de s'étendre largement le long du Loir et surtout de chercher à défendre les positions de la rive gauche au sud de Vendôme, il semble que Chanzy aurait eu avantage à occuper un front plus restreint, tout entier situé sur la rive droite. Puisque nous étions condamnés à garder provisoirement la défensive, l'occupation de Bel-Essort et du plateau de Sainte-Anne ne pouvait qu'accroître la difficulté de la retraite. Pourtant, cette retraite sur le Mans, il était indispensable de la prévoir dans la situation actuelle de l'armée. Elle aurait même pu nous coûter des sacrifices beaucoup plus considérables, si les Allemands avaient poussé avec plus d'énergie le mouvement offensif commencé le 14 décembre.

---

1. *État-major prussien*. Pour sa part le Ier corps bavarois perdit 99 officiers et 2,180 hommes.

Le 14 décembre, la 17e division eut 5 officiers et 131 hommes hors de combat; le 15, le IIIe corps perdit 1 officier et 51 hommes seulement; le Xe, 7 officiers et 106 hommes.

Le total des pertes allemandes, du 14 au 16 inclus, fut de :

7 officiers et 79 hommes tués ;

12 officiers et 253 hommes blessés ;

1 officier et 129 hommes disparus.

CHAPITRE XI

RETRAITE SUR LE MANS

Retraite des 16e, 17e et 21e corps. — Positions occupées le soir du 16 décembre. — Ordres de Chanzy pour le 17. — Échec des Allemands à Gien. — Frédéric-Charles reporte les IXe et IIIe corps vers Orléans. — Situation générale de l'ennemi. — Instructions du général de Moltke. — Combat d'Épuisay (17 décembre). — Combat de Droué. — Opérations du grand-duc.

En raison de l'heure tardive de leur départ, le 16 décembre, le mouvement de la plupart de nos troupes ne put s'achever dans les conditions qu'avait prévues Chanzy. Au 16e corps, la division Barry[1] se replia de Saint-Amand sur Montoire, où elle rallia la brigade Pâris, du 17e corps, qui avait, comme on sait, suivi la rive droite du Loir. Les divisions Deplanque et Camô, la réserve d'artillerie du 16e corps s'établirent entre les Roches et Azay[2].

Au 17e corps, la 1re division, qui s'était égarée dans la forêt de Vendôme, aboutit à Épuisay au lieu de Fortan. Les deux autres bivouaquèrent vers Épuisay et le Temple, où elles arrivèrent fort avant dans la nuit ou même la matinée du 17[3].

Enfin au 21e corps, la division de Bretagne reçut à 4 heures du soir seulement l'ordre de la retraite et se mit en marche vers 8 heures, sur Droué qu'elle atteignit le lendemain 17. Les trois autres divisions, parties un peu plus tôt, ne purent

---

1. Elle était en voie de reconstitution. Ainsi le 38e de marche fut rallié le 16 décembre seulement par le 66e mobiles (Mayenne) qui faisait brigade avec lui et en était séparé depuis le 4 décembre (*Historique du 38e de ligne*).

Les éclaireurs algériens passèrent la nuit à Montoire, comme la division Barry.

2. Elles auraient dû s'établir vers les Roches d'après les instructions de Chanzy. Le 75e mobiles et le bataillon des mobilisés de Maine-et-Loire du commandant Bounhoure (2e brigade de Deplanque) s'installèrent à l'ouest d'Azay.

3. Le 51e de marche (2e division), parti à 4 heures du soir, atteignit Épuisay le 17 à 5 heures du matin (*Historique du 51e de ligne*).

La 3e division arriva au Temple vers minuit (*Souvenirs* cités, p. 103).

cependant pas dépasser, la 1re la Chapelle-Vicomtesse, les 2e et 3e, Romilly. La réserve du corps d'armée s'arrêta à Beauchêne. Tous ces mouvements, accomplis en pleine nuit, presque toujours sur des chemins étroits et difficiles, éprouvèrent nos troupes plus profondément, peut-être, qu'une bataille perdue. Leur moral, déjà fort affaibli sur le Loir, ne pouvait qu'en être plus gravement atteint. Il est permis de le déplorer d'autant plus que, jusqu'alors, les Allemands n'avaient pas fait mine de nous poursuivre.

A Épuisay, où Chanzy arriva le soir du 16, il s'occupa de préparer l'arrivée de l'armée au Mans, de dégager les routes encombrées par un double courant : les troupes en retraite vers l'ouest, les renforts, les munitions et les vivres que la Délégation ne cessait de diriger sur l'armée avec une activité qu'aucun échec ne parvenait à ralentir. Il savait sa gauche menacée par des fractions descendant du nord : les renseignements recueillis à leur sujet en exagéraient même beaucoup l'importance et leur attribuaient pour chef le général von Manteuffel, alors à la tête de la Ire armée, entre Amiens et Rouen. Malgré ce danger imminent, Chanzy reconnaissait pleinement l'impossibilité de continuer la retraite dans les conditions de la journée précédente. « Toute marche de nuit ou forcée, télégraphiait-il au Ministre, serait le signal d'une débandade. Mieux vaut combattre, et nous ferons pour le mieux[1]. »

Aussi se borna-t-il à prescrire une très courte marche pour le 17. La division Barry et la brigade Pâris iraient s'établir derrière la Braye, le long de la route de Lavenay à Bessé ; les divisions Deplanque et Camô, de Bessé à Saint-Gervais-de-Vic ; le 17e corps, de Saint-Gervais à Conflans, par Saint-Calais. Enfin le 21e corps aurait sa droite entre Conflans et Berfay, sa gauche à Vibraye[2].

Pendant que notre armée hâtait ainsi sa retraite vers la

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 208.

2. *Instructions pour le 17 décembre.* Le départ des troupes était fixé à 7 heures et demie, mais l'arrivée au bivouac avait été trop tardive pour que le mouvement pût commencer aussi tôt.

Sarthe, Frédéric-Charles éprouvait les plus vives inquiétudes au sujet d'Orléans. Il avait appris le 15 l'évacuation de Vierzon par la cavalerie allemande, devant des troupes françaises arrivant de Mehun. Le soir du même jour, on lui annonçait que la garnison de Gien [1], attaquée par des forces supérieures venues de Briare, avait été repoussée sur Ouzouer. De ce double fait il croyait pouvoir conclure que Bourbaki se disposait à reprendre le projet de marche sur Montargis et Fontainebleau qui avait échoué une première fois au commencement de décembre.

En dehors des fractions du Ier corps bavarois déjà arrivées aux environs d'Orléans, Frédéric-Charles ne pouvait disposer d'aucune troupe, tant qu'il n'en aurait pas fini avec Chanzy sur le Loir. Il se borna par suite à prescrire à von der Tann de se maintenir énergiquement dans Orléans, au besoin en prenant position derrière le canal. Mais, par l'intermédiaire du général de Moltke, il fit inviter von Zastrow à marcher aussi rapidement que possible de Châtillon-sur-Seine vers Auxerre et Clamecy. Le VIIe corps pourrait ainsi se jeter sur le flanc droit de nos colonnes, si elles s'avançaient réellement le long du Loing.

Le matin du 16 décembre, Frédéric-Charles, alors à Suèvre, apprit que le détachement de Gien était arrivé à Ouzouer-sur-Loire. A la Chapelle-Vendômoise, où il se rendit vers midi, on était sans nouvelle d'engagements récents sur le Loir. L'état-major de la IIe armée en déduisit que nous voulions nous retirer sans combattre. Il se hâta de parer au danger qu'il croyait imminent dans l'Est.

Le IXe corps atteignait alors la Chapelle-Vendômoise : il reçut l'ordre de rebrousser chemin, à marches forcées, sur Beaugency, de façon à atteindre Orléans le 17 [2]. Un peu plus tard, les premières suppositions du prince ayant paru se con-

1. 2 bataillons et 3 escadrons. Les troupes auxquelles celles-ci eurent affaire étaient celles du général de Pointe de Gévigny, commandant la subdivision de la Nièvre, renforcées du 92e de ligne, lui-même détaché du 18e corps.

2. Il fit ainsi une marche de plus de 11 milles allemands (82,500 mètres) en 24 heures (*État-major prussien*).

firmer, il prescrivait au IIIe corps d'aller cantonner, le même jour, le plus loin possible vers l'est ; il serait le 17 à Mer, et le 18 à Beaugency. De même, la 6e division de cavalerie marcherait sur Séris le 16, et s'étendrait le 17 jusque vers Coulmiers.

Le soin de poursuivre Chanzy était donc laissé aux troupes du grand-duc, renforcées de la 1re division de cavalerie et du Xe corps. Ce dernier, tout en occupant Blois et en maintenant des détachements le long du Loir, devait pousser sur Tours et détruire d'une façon durable les voies ferrées qui en rayonnaient vers le sud. Au contraire, l'Armee-Abtheilung se dirigerait sur Châteaudun, pour disperser celles de nos troupes qui, croyait-on, se concentraient dans cette direction. Le grand-duc redeviendrait alors indépendant de la IIe armée. Toutes ces dispositions procédaient, on le voit, d'une ignorance absolue de notre véritable situation. Au lieu de marcher sur Fontainebleau, Bourbaki ne songeait alors qu'à se retirer sur Saint-Amand ; la réoccupation de Gien et de Vierzon par nos troupes n'avait d'autre portée que celle de démonstrations timidement entreprises, en l'absence de toute force sérieuse pour s'y opposer ; enfin Châteaudun avait été un moment seulement l'objectif de fractions peu importantes du 21e corps.

Quoi qu'il en soit, l'erreur d'appréciation commise par Frédéric-Charles et par le général de Moltke eut pour résultat de favoriser grandement la retraite de Chanzy. Le IXe corps prussien atteignit Orléans le 17 ; le IIIe corps et la 6e division de cavalerie étaient encore à Beaugency et à Coulmiers le même jour. En arrivant à Orléans le 18, Frédéric-Charles se rendit compte de l'inutilité du mouvement qu'il venait d'exécuter. Notre pointe sur Gien n'avait aucune importance, et notre attitude au nord de Bourges n'était rien moins qu'agressive. Les trois corps d'armée et la division de cavalerie concentrés autour d'Orléans purent donc s'établir en cantonnements et prendre quelques jours de repos.

Notre inaction dans la vallée de la Saône, l'évacuation de plusieurs des points que nous y occupions avaient convaincu

le général de Moltke que le gros de nos forces se concentrait sur la Loire, et que notre intention n'était pas de prendre l'offensive dans l'Est. C'est ce qui fit que, comme nous l'avons vu, le VII^e^ corps fut dirigé de Châtillon-sur-Seine sur Auxerre et Clamecy (16 décembre). Il y serait à portée d'agir simultanément dans les vallées de la Loire et de la Seine, tandis que le XIV^e^, seul, demeurerait chargé de la surveillance du bassin de la Saône. Jusqu'au 1^er^ janvier 1871, cette répartition ne devait pas être modifiée, du moins dans ses grandes lignes. Aussi le mouvement de Bourbaki sur Besançon était-il déjà en cours d'exécution que l'attention de l'ennemi demeurait toujours fixée sur la Loire[1]. Cette circonstance était de nature à grandement favoriser nos projets.

Vers le milieu de décembre, la situation générale des Allemands était la suivante. Les avant-gardes de leurs I^re^ et II^e^ armées avaient atteint l'embouchure de la Seine ou la région au sud de la Loire. Derrière elles deux autres armées tenaient Paris bloqué ; deux corps d'armée indépendants, divers détachements et des troupes de garnison ou d'étapes étaient répartis entre Paris et la frontière de l'Est. L'ennemi occupait déjà près d'un tiers de notre territoire ; ses relations avec la mère-patrie étaient sensiblement gênées par les places que nous occupions encore, ainsi que par les destructions opérées sur certaines voies ferrées. Ces considérations réunies conduisirent le général de Moltke à faire de nouveaux efforts pour restreindre le cadre des opérations en cours.

Le 17 décembre, les I^re^ et II^e^ armées étaient invitées à établir leurs masses principales en des points bien choisis, et à nous en tenir suffisamment écartés. En dehors d'un cercle assez restreint, il faudrait se borner à attendre notre offensive, sauf à riposter dans ce cas par des coups rapides et décisifs.

La I^re^ armée établirait son centre d'action à Beauvais ; la II^e^ rayonnerait autour d'Orléans, en laissant seulement des détachements à Blois, dans la vallée du Cher et à Gien. Quant à l'Armee-Abtheilung, après la fin de la poursuite

1. Voir *État-major prussien*, p. 724.

commencée, elle se porterait sur Chartres et s'y établirait provisoirement[1].

Ces instructions, simple développement du télégramme du général de Moltke en date du 12, parvinrent à Frédéric-Charles le 18. Déjà le prince avait pris des dispositions rentrant dans les vues du chef d'état-major du Roi. Les III^e^, IX^e^ corps et I^er^ corps bavarois étaient concentrés autour d'Orléans, couverts à Ouzouer-sur-Loire par un fort détachement. Le X^e^ corps et la 1^re^ division de cavalerie occupaient Blois et Vendôme ; ils devaient en outre pousser une pointe sur Tours. Enfin, comme nous l'avons vu, le grand-duc avait reçu l'ordre de poursuivre Chanzy, puis de marcher sur Châteaudun.

Il est aisé de voir que ces dispositions abandonnaient une grande part à l'imprévu. Chanzy n'était point tellement affaibli, que Frédéric-Charles pût laisser devant lui, d'abord les deux divisions d'infanterie du grand-duc soutenues par le X^e^ corps, puis ce dernier seul. Même en tenant compte du voisinage de Bourbaki, l'importance d'Orléans n'était pas assez grande pour que les Allemands dussent immobiliser autour d'elle la portion de beaucoup la plus considérable de leurs forces. Leur imprudent affaiblissement devant notre 2^e^ armée réservait encore à celle-ci des chances de reprendre l'offensive dans des conditions moins défavorables.

Cependant Chanzy avait continué son mouvement de retraite. Le 17 décembre, la température était brusquement redevenue très froide ; à la pluie continuelle des derniers jours succédaient des rafales de neige qui imposèrent à nos troupes un nouveau genre de souffrances. A la droite de l'armée, le 16^e^ corps et la brigade Pâris, du 17^e^, opérèrent leur marche sans incident[2] ; au centre, l'arrière-garde de la 2^e^ division du 17^e^ corps (2^e^ bataillon du 51^e^ de marche et deux

1. *État-major prussien*, p. 691.

2. La division Barry et la brigade Pâris s'établirent derrière la Braye, le long de la route de Lavenay à Bessé. (Voir les *Historiques des 38^e^ de ligne* et *12^e^ d'artillerie*.)

La 2^e^ brigade de la division Deplanque s'installa à la Chapelle-Huon (*Les Mobiles de Maine-et-Loire*).

sections de la 20e batterie du 13e régiment) fut attaquée entre Épuisay et Sargé. Le général von Voigts-Rhetz avait en effet prescrit à la 20e division d'observer notre retraite. Le 17 décembre, elle poussa de Vendôme sur la route du Mans un fort détachement [1] qui, vers 11 heures du matin, attaqua notre arrière-garde aux abords d'Épuisay. Habilement dirigés par le capitaine adjudant-major Gélormini et soutenus par les quatre pièces de la 20e batterie du 13e régiment, les deux bataillons du 51e de marche firent bonne contenance. Après avoir arrêté les Allemands jusque vers 2 heures, ils se mirent en retraite sur Sargé, suivis à distance par l'ennemi qui cantonna à Azay, non sans avoir capturé plusieurs centaines de traînards et quantité d'armes abandonnées [2].

Un incident analogue signalait la retraite du 21e corps. On se rappelle que dans la soirée du 16 la division de mobilisés bretons du général Gougeard avait quitté les environs de Cloyes pour se diriger sur Droué.

La nuit était froide et sombre, les chemins difficiles; sur plusieurs points, ils avaient été coupés par l'autorité civile, qui espérait ainsi ralentir les mouvements de l'ennemi. La marche en fut si fort retardée, que la division atteignit Droué dans le matinée seulement. Elle y fit halte sous la protection de petits postes.

De son côté, la 5e division de cavalerie prussienne s'était déjà heurtée le 16, au nord de Cloyes, à des détachements du général Gougeard. Après s'être mise en relation à la Ferté-Vineuil avec la 4e division de cavalerie, elle reçut du grand-duc l'ordre de s'établir le long de l'Yères et de prendre plus complètement le contact avec notre gauche. Le 17, la 13e brigade se porta donc sur Arrou et la réserve [3] de la division sur Châtillon-en-Dunois. En même temps la 12e brigade marchait

1. 4 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries, renforcés le lendemain d'un bataillon, 4 escadrons et 1 batterie à cheval (*État-major prussien*, p. 699).

2. *Historique du 51e de ligne*, *État-major prussien*. La 3e division du 17e corps s'établit également vers Sargé (*Souvenirs* cités).

3. Une partie des 5 bataillons de landwehr attachés à la division, la batterie de réserve, 2 batteries du IXe corps et le 10e hussards avaient été groupés en une réserve (*État-major prussien*).

sur Cloyes; la 11e demeurait à Courtalain. Apprenant que Cloyes venait d'être évacué, le général von Barby jeta sur Mondoubleau un fort détachement, chargé de poursuivre les mobilisés bretons[1]. Il survint à Droué au moment où ceux-ci se mettaient en marche vers Saint-Agil. Après avoir enlevé leurs avant-postes, il pénétra de plusieurs côtés à la fois dans la ville. En même temps, une batterie y jetait des obus. Le désordre fut extrême; cependant les mobilisés se rallièrent sur la place centrale; une demi-batterie de mitrailleuses Gattling et une batterie de montagne ouvrirent le feu sur le débouché des rues occupées par l'ennemi, à moins de 150 mètres. Puis Gougeard s'élança à la tête des mobilisés qu'il avait pu grouper et refoula les Allemands en leur faisant des prisonniers. Ceux qui avaient pénétré dans les maisons en furent chassés, après un assez long combat.

Au bruit du canon, les fractions de la division Gougeard déjà en marche s'étaient arrêtées; le bataillon du 19e de ligne et les deux compagnies de la légion étrangère vinrent menacer le flanc droit de l'ennemi, ce qui précipita sa retraite.

Cet engagement, très meurtrier malgré son peu de durée, nous coûtait une centaine d'hommes dont 5 officiers et 1 aumônier tués. L'ennemi avait éprouvé des pertes beaucoup moindres[2].

La division Gougeard reprit ensuite sa marche vers Saint-Agil, non sans que son arrière-garde fût de nouveau attaquée. La 13e brigade de cavalerie, qui revenait d'Arrou (2 heures), la fit canonner près de la Fontenelle[3]. Mais cet engagement n'eut aucune suite et, vers 6 heures et demie, notre colonne atteignit Saint-Agil, où la route devint complètement impraticable. Il fallut atteler jusqu'à 14 chevaux à nos pièces de 12 pour leur en faire franchir certaines parties. Ce mauvais pas

1. *État-major prussien*, p. 696. Ce détachement était composé de 1 bataillon de landwehr, 5 escadrons et 1 section d'artillerie à cheval.

2. 1 officier et 14 hommes. D'après le docteur Chenu, nous aurions eu 14 tués et 35 blessés. Nos chiffres, empruntés à l'ouvrage du général Gougeard, paraissent plus vraisemblables.

3. La division Gougeard engagea une batterie et demie de mitrailleuses, 2 batteries de 4 de montagne, soutenues par 2 bataillons.

ne put même être complètement dépassé avant le 18 décembre, à 3 heures du soir[1].

En somme, les circonstances étant données, la retraite de l'armée s'opérait dans des conditions aussi favorables que possible. Il faut dire que le grand-duc de Mecklembourg n'avait rien fait pour la gêner sérieusement. Le matin du 17, en exécution des ordres de Frédéric-Charles, il prescrivit à von Wittich de franchir le Loir avec la 22e division, la 4e brigade bavaroise d'infanterie et la 3e brigade de cavalerie prussienne, pour prendre position sur la route de Vendôme à Chartres. Jusqu'à nouvel avis, le reste de l'Armee-Abtheilung resterait dans ses cantonnements. La 22e division passa donc le Loir à Saint-Hilaire et s'établit entre ce point et Fréteval; la 4e brigade bavaroise poussa jusqu'à Busloup, en détachant des patrouilles vers Danzé.

L'exécution de ces mouvements fit connaître au grand-duc que nos troupes s'étaient déjà sensiblement éloignées vers l'ouest et qu'il lui faudrait entreprendre une opération de large envergure pour reprendre le contact avec elles. Mais l'Armee-Abtheilung, continuellement en marche depuis six semaines, avait un besoin urgent de repos. Il décida par suite de rester en position le 18, puis de se diriger sur Chartres sans plus rien tenter contre nous.

Le 17 au soir, la 22e division reçut l'ordre de cantonner autour de Cloyes, et la 4e brigade bavaroise autour de Fréteval. C'est à ce léger déplacement d'une partie de l'Armee-Abtheilung, à la pointe isolée de la 5e division de cavalerie sur Droué et à celle du Xe corps vers Épuisay que se borna la poursuite des Allemands après les combats du Loir.

1. *Rapport du lieutenant de vaisseau Coq.* La 4e division du 21e corps rallia à Saint-Agil la division Rousseau (1re du 21e).

CHAPITRE XII

L'ARMÉE S'ÉTABLIT AUTOUR DU MANS

Instructions de Chanzy pour le 18 décembre. — Instructions pour le 19. — Mouvements opérés par les Allemands. — Nouvelle répartition du X^e^ corps. — Fin de notre retraite. — Souffrances de l'armée. — Son état moral et physique.

Cependant Chanzy continuait d'inutiles efforts pour obtenir de Bourbaki une démonstration sur la rive gauche de la Loire ou même sur Orléans[1]. Il n'était pas encore entièrement rassuré au sujet d'un mouvement possible de l'ennemi sur son flanc gauche, vers Melleray et la Ferté-Bernard. Aussi jugeait-il nécessaire de hâter sa retraite sur la Sarthe.

D'après ses instructions pour le 18 décembre, le général Barry devait se porter de Lavenay sur Jupilles ; le gros du 16^e^ corps s'établirait, la droite à Saint-Georges-de-la-Couée, le centre à Montreuil-le-Henri et la gauche à Tresson ; le 17^e^ corps, de Maisoncelles à Condrecieux, à cheval sur la route du Mans à Vendôme ; le 21^e^ corps, de Saint-Maixent à Semur, par Lavaré.

On opérerait ce mouvement rétrograde par échelons, en se couvrant d'une chaîne de tirailleurs, protégée elle-même par des vedettes. Nos arrière-gardes couperaient les routes et feraient des abatis pour retarder l'ennemi. Enfin Chanzy recommandait instamment à notre cavalerie d'entreprendre des coups de main contre les têtes de colonne allemandes. Il faisait appel à la vigueur de ses officiers et prescrivait qu'on leur laissât carte blanche. « La cavalerie française, ajoutait-il, ne peut rester moins audacieuse que celle de l'ennemi, qui sait nous harceler dans nos moindres mouvements[2]. » Malheureusement Chanzy put bientôt se convaincre que, pour la

---

1. *Télégramme au Ministre* du 17 décembre.
2. *Instructions pour le 18 décembre.*

cavalerie, ce genre de service s'improvise moins que tout autre.

La journée du 18 décembre se passa sans incident notable ; le temps très froid, sans neige, était redevenu favorable à la marche. Non sans fatigues[1], les troupes purent atteindre les positions qui leur avaient été assignées la veille. Le soir, de son quartier général d'Ardenay, Chanzy donna les instructions suivantes. Le général Barry s'établirait provisoirement de Jupilles à Chahaignes et à la Chartre, de façon à se relier par sa droite aux troupes qui, sous les ordres de Ferri-Pisani et de Curten, s'échelonnaient alors entre le Loir et la Loire. Quant à sa gauche, elle serait en relation avec le reste du 16e corps, qui s'établirait sur les crêtes dominant le chemin d'Ardenay à Écommoy, son centre à Parigné-l'Évêque.

Le 17e corps prendrait position sur les collines à l'ouest d'Ardenay, à cheval sur la route de Vendôme au Mans, avec son quartier général à Saint-Hubert. Après avoir passé l'Huisne à Connerré et à Pont-de-Gennes, le 21e corps s'établirait aux environs de Montfort, à l'extrémité gauche du demi-cercle qu'allait dessiner l'armée du nord-est au sud-est du Mans. En attendant qu'elle occupât ses emplacements définitifs, on engagerait tous les *impedimenta* sur les routes qui rayonnent autour de cette ville. Le 21e corps devrait même pousser les siens au delà de l'Huisne. Enfin toutes les compagnies du génie de l'armée seraient réunies au Mans, en vue des travaux défensifs à exécuter sur nos emplacements futurs.

Du côté de l'ennemi, la 12e brigade de cavalerie, en marchant sur Droué le 18, ne rencontrait plus que des traînards de la division Gougeard. La 13e atteignait la Bazoche-Gouet, et la 11e, Arville, sans aucun incident. Un bataillon de landwehr jeté sur la route de Mondoubleau refoulait encore à Saint-Agil un petit détachement de la même division.

---

1. Fatigues qui n'étaient pas toujours indispensables. Ainsi le 38e de marche partit le 18, *à 3 heures du matin*, de Lavenay, pour aller s'établir au nord de la forêt de Bersay. Il fit ainsi 35 kilomètres dans des chemins détestables (*Historique du 38e d'infanterie*).

En avant de Vendôme, l'avant-garde de la 20e division poussait jusqu'à la Braye sans trouver de résistance. Jugeant la poursuite suffisamment prolongée, le général von Voigts-Rhetz ramena l'infanterie et l'artillerie de cette avant-garde à Vendôme ; seule, la cavalerie resta à l'ouest pour couvrir cette ville.

D'après la nouvelle répartition du Xe corps, 6 bataillons et demi, 10 escadrons et 4 batteries devaient occuper Vendôme ; 3 bataillons, 6 escadrons et 2 batteries étaient destinés à garder Blois. Le reste du corps d'armée se dirigea sur Tours, comme l'avait prescrit Frédéric-Charles et, dès le 18, son avant-garde [1] atteignit Saint-Amand. Nous verrons plus loin quels furent les résultats de ce mouvement.

Quant à l'Armee-Abtheilung, le 18 elle conserva en général ses positions du 17 vers Lignières et Morée.

La retraite de notre armée se termina dans la journée du 19 décembre, la quatrième depuis le départ de Vendôme [2]. Dans ce pays accidenté, la difficulté des chemins, la rigueur de la saison et, par-dessus tout, les défaillances morales résultant des circonstances rendirent ce mouvement fort pénible. Partant avant le jour, les colonnes s'allongeaient à l'infini, et leur allure était d'une extrême lenteur. Le 18, par exemple, le 30e mobiles (Manche), qui avait quatre lieues à faire de Mondoubleau à Semur, n'atteignit l'étape qu'à minuit, harassé de fatigue [3]. D'ailleurs, dans le désarroi général, on ne prenait pas toujours les précautions nécessaires pour éviter des erreurs de direction. Certains corps s'égarèrent, d'autres devancèrent l'armée avec intention et arrivèrent sur la Sarthe deux jours au moins avant elle.

Les souffrances endurées par la majeure partie des troupes étaient presque intolérables. Au 49e mobiles (Orne), plus de

---

1. Général von Lüderitz, 3 bataillons, 4 escadrons, 1 batterie.

2. D'après les historiques des corps ou certains récits de témoins oculaires, la 1re division du 16e corps bivouaqua le 19 à l'est de Parigné ; le 51e de marche (2e du 17e corps), dans le bois d'Ardenay ; le 45e de marche (3e du 17e corps), à Soulitré ; la 2e division du 21e corps à Saint-Maixent et Lavaré ; la 4e division du 21e corps, à Beillé.

3. R. de Mauni, *Mémoires de l'armée de Chanzy*.

1,000 hommes, c'est-à-dire les deux tiers de l'effectif présent, n'avaient que des sabots, des moitiés de souliers ou des chiffons aux pieds. Presque tous, à moitié nus, faisaient usage de leur couverture coupée en deux pour remplacer des vêtements absents [1].

Aussi le nombre des fuyards était-il très grand. Beaucoup d'hommes quittaient les bivouacs où, malgré les ordres de Gambetta, on s'obstinait à les maintenir pendant les nuits glaciales de cette lugubre fin de décembre ; ils cherchaient un abri précaire dans les hameaux ou les fermes voisines. Des corps entiers rompaient les rangs pour se loger ainsi, à la volonté de chacun. Parmi les hommes qui se dispersaient de la sorte, beaucoup quittaient définitivement leur corps et prenaient les devants dans la direction du Mans, devenu leur centre d'attraction. Fantassins et mobiles couvraient ainsi les chemins, les sentiers se dirigeant vers l'ouest ; les pieds en sang, le ventre vide, ils doublaient les étapes pour trouver, sinon le repos, du moins un peu de répit et de bien-être relatif. Il fallut jeter de la cavalerie et les deux régiments de gendarmerie en avant de l'armée pour arrêter cette débandade, mais un grand nombre de traînards réussirent à traverser ce réseau protecteur et les rues du Mans furent bientôt pleines d'une foule affamée et en guenilles, de l'aspect le plus décourageant.

En arrière de l'armée, le spectacle n'était pas moins triste. Quantité de malheureux épuisés par la fatigue ou la maladie mouraient dans les fossés ou se laissaient docilement emmener en troupeau par des cavaliers ennemis, heureux d'échapper ainsi à tant de misères et ignorants du sort qui les attendait en Allemagne.

Les soldats demeurés à leurs corps ne souffraient guère moins. L'armée était pourvue de troupeaux de bœufs, auxquels les intempéries, la mauvaise nourriture et les marches avaient donné l'apparence la plus famélique. Ils ne pouvaient suivre et, chaque jour, on abattait les plus fatigués, pour charger

1. Des Moulis, ouvrage cité.

les voitures vides de la quantité de viande qui dépassait les besoins. Celle-ci, entassée, exposée à la pluie ou à l'humidité, présentait bientôt tous les caractères de la putréfaction. Cette viande malsaine, l'eau que buvaient avec excès nos soldats, répandirent promptement l'anémie parmi eux et les disposèrent à subir les atteintes de la petite vérole, de la fièvre typhoïde ou de la dysenterie. En outre, sous l'influence de la fatigue, du découragement, de l'alimentation insuffisante, l'ivrognerie faisait des progrès rapides.

Il en était de même pour l'indiscipline, qui avait un moment disparu vers la fin de novembre[1]. Il devenait urgent de donner quelque repos à l'armée, de pourvoir aux plus pressants de ses besoins et surtout d'y rétablir l'ordre.

---

1. *Souvenirs* cités, p. 103. Un capitaine du 51e de marche fut puni par Chanzy de 15 jours d'arrêt, parce que l'escorte qu'il commandait avait mis ses armes dans des voitures.

III[e] PARTIE

LE MANS

CHAPITRE XIII

NOS POSITIONS AUTOUR DU MANS

Importance du Mans. — Sa situation géographique. — Ses environs. — Plateau de Sargé. — Hauteurs d'Auvours. — Secteur entre la Sarthe et la route de Calais. — Chemin-aux-Bœufs. — Danger de ces positions. — Instructions pour le 20 décembre. — Répartition des troupes. — Inconvénients de cette répartition.

Par le chiffre de sa population ainsi que par sa situation géographique, le Mans est l'un des points les plus importants de l'ouest de la France. Placé à la limite de la Bretagne, de la Normandie et des provinces centrales, c'est-à-dire de régions différant sensiblement par les caractères de leurs habitants comme par leur aspect physique, le Mans a, par cette raison même, une importance particulière. On a pu s'en rendre compte au moment des guerres de la Vendée. C'est en outre l'un des principaux nœuds de routes et de voies ferrées qui existent dans notre pays. En 1870, sans parler des premières, cinq lignes ferrées rayonnaient du Mans dans les directions de Chartres et de Paris, d'Alençon et de Cherbourg ou de Caen, de Laval et de Brest par Rennes, de Nantes et de Rochefort par Angers, de Tours et d'Orléans ou de Poitiers. Cette ville mettait donc en relations directes l'un de nos grands ports militaires, Cherbourg, et l'une des plus riches de nos provinces, la Normandie, avec la partie du territoire national encore occupée par nos troupes. Enfin, malgré le complet échec de la tentative de M. de Kératry pour créer une

armée de Bretagne, le voisinage du camp de Conlie accroissait encore l'importance du Mans.

La conformation topographique de ses environs n'est pas avantageuse à la défense rapprochée. Ils sont accidentés, il est vrai, couverts de vergers et de bois de pins, coupés de haies, de talus, de fossés qui bordent les chemins ou les propriétés privées. Mais la ville elle-même est située sur les deux rives de la Sarthe, un peu en amont de son confluent avec l'Huisne, et un faubourg long de plus d'un kilomètre l'unit à Pontlieue, sur la rive gauche de cette rivière. La gare et plusieurs grands établissements sont situés entre l'Huisne et la Sarthe, c'est-à-dire en dehors de la ville proprement dite.

Cet ensemble est commandé de presque tous les côtés ; vers l'est et l'ouest, surtout, les hauteurs dominantes sont fort rapprochées. Il résulte de toutes ces circonstances que la ville peut être défendue seulement à grande distance, et à condition d'englober les deux rives de l'Huisne dans les lignes de défense, c'est-à-dire, pour une partie des troupes, de combattre avec cette rivière et la Sarthe à dos.

Au nord-est du Mans, entre ces deux cours d'eau, s'étend un grand plateau ondulé, dont le centre est marqué par le village de Sargé. Au sud-ouest, ses dernières pentes viennent mourir aux abords mêmes de la ville ; vers le nord, il se déprime à 6 ou 7 kilomètres de celle-ci, et deux vallées transversales le coupent presque de part en part, constituant des positions défensives bien marquées ; celles du château du Chapeau, des Croisettes et de Courdoux. Le plateau de Sargé est traversé du sud-ouest au nord-est par la route de Bonnétable, dont il domine entièrement le débouché vers Savigné. Au sud-est, des pentes escarpées, coupées de ravins étroits, le relient à la vallée de l'Huisne, vers Yvré-l'Évêque. Quelques travaux défensifs avaient été ébauchés dans cette direction, lors de la marche du grand-duc sur Nogent-le-Rotrou, en novembre 1870.

Sur la rive gauche de l'Huisne, les hauteurs isolées d'Auvours dominent d'un côté cette rivière, de l'autre la dépression où s'engagent le chemin de fer et la route du Mans à Paris.

La route du Mans à Orléans par Saint-Calais et Vendôme vient s'unir à celle de Paris au pied même de ces hauteurs, dont elle contribue à accroître l'importance. Pour le plateau de Sargé, elles constituent une sorte d'avancée qui s'y relie par le pont d'Yvré. Enfin elles dominent entièrement le pont de Champagné, qui permet de déboucher au nord-est.

Au sud de l'Huisne et de la route de Saint-Calais, le terrain se relève également, mais dans des proportions moins sensibles. Il forme un plateau ondulé, couvert de bois de pins et traversé par trois routes importantes qui divergent du rond-point de Pontlieue. De là, elles se dirigent sur la Flèche, Château-du-Loir et la Chartre. A 4 kilomètres environ du Mans, une longue croupe transversale les coupe du sud-ouest au nord-est. D'Arnage au château des Arches, c'est-à-dire de la Sarthe à l'Huisne, le Chemin-aux-Bœufs en longe d'abord le pied, puis s'élève ensuite le long de sa crête. Il allait limiter nos positions principales au sud de l'Huisne. Le hameau de la Tuilerie, qui domine la route de Château-du-Loir près de son croisement avec le Chemin-aux-Bœufs, et le Tertre, au-dessus du village de Changé et de la route de la Chartre, étaient ses deux points les plus marquants.

A l'ouest de la Sarthe s'élève un plateau symétrique de celui de Sargé et que coupe la route de Laval. Celle d'Alençon par Beaumont le longe dans la direction du nord-ouest ; celle de Sablé passe au sud.

Tel était, dans son ensemble, le terrain sur lequel allait s'établir notre armée. Deux ordres de considérations contribuèrent à dicter la décision du général en chef : l'importance du Mans lui imposait, croyait-il, l'obligation de le défendre avec la dernière énergie ; d'autre part, la conformation topographique des environs le forçait à s'étendre largement sur les deux rives de la Sarthe et de l'Huisne. Mais il y a lieu d'ajouter que la nécessité pour la 2e armée de s'attacher à la défense du Mans ne paraît pas absolument démontrée. En prenant des positions défensives autour de cette ville, Chanzy renonçait, du moins provisoirement, à la liberté de ses mouvements ; il paralysait les qualités offensives de

ses troupes, si faibles qu'elles fussent. En somme, il commettait l'erreur qui nous avait été si fatale à Metz et à Orléans. Pour qu'une armée puisse avec profit se réfugier dans une position défensive et attendre les événements, il faut qu'elle y soit absolument réduite. Il faut aussi que cette position présente des conditions spéciales : facilités de ravitaillement, abords difficiles, etc. Dans toute autre situation, le premier devoir d'un commandant en chef est de conserver la liberté de ses mouvements. Il ne peut le faire qu'en évitant de s'enfermer dans des positions choisies à l'avance, et surtout dans ce qu'on est convenu d'appeler un camp retranché.

D'ailleurs, même en admettant que la 2e armée ait été contrainte de se tenir sur la défensive aux abords du Mans, il semble qu'il aurait été préférable d'occuper les hauteurs situées au nord-est de la ville, le long de la rive droite de l'Huisne. Au lieu de combattre avec cette rivière à dos, on l'aurait eue pour fossé. Le plateau ondulé qui va de Sargé au Mans est favorable à la défense ; il domine sensiblement la rive gauche, la colline d'Auvours exceptée. En ne conservant qu'une tête de pont à Pontlieue, on aurait suffisamment couvert le Mans d'une attaque directe. Un bombardement eût été possible, il est vrai, mais c'était là une considération secondaire dans une question aussi grave. Enfin, au cas d'un échec, la retraite aurait été beaucoup plus facile, car on évitait ainsi la traversée du Mans et de la double série des ponts de l'Huisne et de la Sarthe.

Pourtant Chanzy fit choix de positions ayant le Mans pour centre ; il croyait ainsi mettre cette ville à l'abri d'un bombardement et, *à fortiori,* d'une attaque directe. D'ailleurs, pour hâter la réorganisation de l'armée, il fallait à la fois ne pas trop la disperser et la rapprocher du Mans, en parant à tout mouvement tournant de l'ennemi. Après une première conférence, tenue le soir du 18 décembre au château d'Ardenay, avec le colonel d'artillerie de Bois-Montbrun, membre du comité de défense locale, et plusieurs des chefs de service de l'armée de Bretagne, le général en chef fit le 19 la reconnaissance du terrain, en compagnie des généraux commandant

l'artillerie et le génie, ainsi que des chefs d'état-major. Le soir du même jour, il arrêtait les instructions générales pour la répartition de l'armée autour du Mans [1].

Elle occuperait ses nouvelles positions le 20 décembre ; à l'extrême droite, le 16e corps s'établirait sur les crêtes au sud du Mans, de façon à défendre les débouchés des routes de la Flèche, de Château-du-Loir et de la Chartre. Il s'étendrait de la Sarthe, vers Arnage, jusqu'à l'Huisne, en face d'Yvré, le long du Chemin-aux-Bœufs ; son front ne mesurerait pas moins de 12 kilomètres, chiffre assurément excessif, surtout si l'on tient compte de la faiblesse numérique de ce corps d'armée, alors réduit à une seule division [2].

Le quartier général du 16e corps serait à Pontlieue, et ses avant-postes d'infanterie au delà du ruisseau d'Arnage, en passant par Ruaudin et le château d'Amigné. De plus, la cavalerie légère pousserait ses postes à 15 kilomètres au moins. Les parcs et les convois du corps d'armée s'engageraient sur la route de Sablé, au nord de la Sarthe.

Le 21e corps aurait sa droite à l'Huisne et sa gauche à la Sarthe ; il tiendrait la ligne de crêtes qui, partant d'Yvré, court parallèlement au chemin de Parancé jusqu'à la route du Mans à Savigné ; de là ses positions s'étendraient jusqu'au Grand-Montauban et au château du Chapeau. Il s'y organiserait défensivement, en se couvrant d'avant-postes d'infanterie, établis à hauteur de Savigné, et de postes de cavalerie à 12 ou 16 kilomètres en avant. Ses *impedimenta* s'engageraient au delà de la Sarthe sur les deux routes d'Alençon et de Laval, à hauteur de la Chapelle-Saint-Aubin. Les ponts d'Ysoir et

---

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 226.

2. La 3e division (Morandy) n'existait plus depuis les combats des 2, 3 et 4 décembre et la surprise de Chambord. Ses débris furent versés dans d'autres divisions et son chef relevé de son commandement, malgré les protestations de Chanzy (*Télégramme du 20 décembre au Ministre*).

Quant à la 2e division (Barry), comme on le verra plus loin, elle était réduite dans de très fortes proportions. En outre, elle ne rallia l'armée que pendant la bataille du Mans. La division de Curten, qui devait remplacer plus tard la 3e division, était alors entre le Loir et la Loire. Restait donc la 1re division (Deplanque).

Perrin le relieraient à la rive droite de la Sarthe. Enfin son quartier général serait à Sargé.

Indépendamment des positions qui précèdent, déjà fort étendues (8 kilomètres au moins), le 21e corps occuperait les hauteurs d'Auvours sur la rive gauche de l'Huisne. Il assurerait ainsi la défense du pont de Champagné, des routes de la Ferté-Bernard et de Saint-Calais, en se reliant à la rive droite de l'Huisne par le pont d'Yvré. Enfin le lieutenant-colonel Villain, du 56e de marche, qui occupait alors la Ferté-Bernard et Montmirail avec 3,000 hommes environ, y était provisoirement maintenu sous les ordres du général Jaurès.

Quant au 17e corps, il devait passer sur la rive droite de la Sarthe; sa 1re division s'établirait à cheval sur les routes d'Alençon et de Laval, à hauteur de Saint-Saturnin; la 2e serait placée des deux côtés de celle de Laval, vers Chauffour; la 3e aurait sa droite à Pruillé-le-Chétif et défendrait les débouchés des routes de Sablé et de la Flèche. Le quartier général du corps d'armée serait au château de l'Épine, entre les routes de Laval et d'Alençon. L'étendue du front qu'il aurait à couvrir dépassait 15 kilomètres.

Chanzy terminait par quelques recommandations s'appliquant à l'ensemble de l'armée. Autant que possible, on installerait les troupes en cantonnement; on hâterait leur réorganisation, en les pourvoyant d'armes, de munitions, d'aliments, d'effets d'habillement, d'équipement, de linge, de chaussures, etc. C'était une lourde tâche dans l'état de dénûment que nous avons décrit.

On doit le faire remarquer, les positions défensives assignées à l'armée, infiniment trop étendues pour son effectif, présentaient encore d'autres inconvénients. Nous avons déjà signalé le danger qu'il y avait à s'établir en permanence autour du Mans, celui de combattre avec l'Huisne et la Sarthe à dos. Mais en dessinant ainsi un cercle autour du Mans, Chanzy semblait admettre la possibilité de s'y laisser enfermer, c'est-à-dire de courir le risque d'un nouveau Sedan. Il est à supposer que l'ennemi trouvant ses troupes disséminées sur une aussi grande étendue, les aurait facilement refoulées

sur le Mans, en cherchant à déborder leurs ailes suivant sa pratique constante. Le résultat à en attendre devait être une sorte d'investissement, un immense désordre et finalement la capture ou la destruction de la majeure partie de l'armée. Ces dangers n'échappèrent pas sans doute à Chanzy, car il ne tarda pas à modifier cette première répartition.

CHAPITRE XIV

COMBAT DE MONNAIE

Mouvement du X^e^ corps sur Tours. — Combat de Monnaie (20 décembre). — Évacuation de Tours. — L'armée occupe ses nouveaux emplacements. — Sa réorganisation partielle. — Projets de Chanzy. — Nos postes avancés autour du Mans. — Mouvement du grand-duc sur Chartres.

Cependant l'Armee-Abtheilung était demeurée dans ses cantonnements du 18 décembre. Sa cavalerie, poussée jusqu'à Saint-Calais, se bornait à constater notre retraite et à ramasser nos traînards. D'ailleurs le grand-duc recevait l'ordre (19 décembre) d'aller prendre position à Chartres avec les troupes sous ses ordres, et il se mettait en mouvement le 21 sans s'inquiéter davantage de notre armée. A sa droite, la 5^e^ division de cavalerie avait marché le 19 jusqu'à Mondoubleau et Montmirail, sans rencontrer nulle part de détachements constitués. Enfin, à sa gauche, le détachement du général von Lüderitz (3 bataillons, 4 escadrons, 1 batterie) s'était porté le 19 de Saint-Amand jusqu'à Villedomer. Le gros du X^e^ corps d'armée (2 brigades d'infanterie, 8 escadrons, 8 batteries) demeurait derrière lui, à Château-Renault.

La cavalerie allemande jetée vers le sud ne rencontrait de résistance qu'à Monnaie. Par des prisonniers, on savait que nous avions une quinzaine de mille hommes à Tours. C'était la garnison de cette ville, renforcée, on s'en souvient, de la division Ferri-Pisani, et l'ensemble représentait à peu près cet effectif, du moins comme rationnaires.

Suivant les ordres qu'il avait reçus de Frédéric-Charles, le général von Voigts-Rhetz décida de porter le 20 décembre son avant-garde vers Tours.

En atteignant Monnaie, von Lüderitz rencontrait quelques cavaliers du général Ferri-Pisani. Après les avoir refoulés,

il jetait un détachement sur Cérelles, vers l'ouest, pour aller couper le chemin de fer du Mans à Tours. Puis il reprenait sa marche le long de la chaussée, mais pour se heurter bientôt à nos avant-postes, établis aux Petites-Ruries, à la Goubretelle et à la Gaucherie, à cheval sur la route de Tours. Un bataillon allemand se déployait aux Belles-Ruries, à Boulay et à la Feuillée, tandis qu'une section d'artillerie prenait position sur la chaussée et que le gros de von Lüderitz se rassemblait à Monnaie. Vers les Petites-Ruries, nous cherchions cependant à prendre l'offensive contre la gauche allemande, mais une batterie portée sur le chemin de l'Angennerie nous arrêtait bientôt. D'ailleurs trois nouveaux bataillons renforçaient successivement la droite de l'ennemi, en menaçant de nous déborder. Notre gauche se retirait rapidement vers la route, suivie de près par quatre compagnies prussiennes.

En même temps, la Gaucherie avait été enlevée à notre droite (vers 1 heure), et deux escadrons et demi, lancés sur la Sinsonnière, refoulaient vers la route les fractions venant de la Gaucherie. Une panique se produisit alors parmi les fuyards affluant de tous les côtés sur la chaussée ; ils se hâtaient vers le sud, quand les uhlans débouchaient de l'Etre-de-Duchamps et les chargeaient. Leurs masses confuses étaient coupées en deux tronçons, l'un refoulé au nord sur l'infanterie allemande, l'autre sur des boqueteaux voisins. D'ailleurs, en poussant vers Champaigné, les cavaliers ennemis se heurtaient à des bataillons encore en position qui les forçaient de faire demi-tour. Une batterie ennemie poussée jusqu'à la Bourlerie nous refoulait à notre tour, mais les uhlans qui essayaient de charger en colonne sur la route étaient accueillis à 30 mètres par un feu destructeur. Ils se retiraient avec de grosses pertes.

De même, à l'ouest de la route, plusieurs escadrons jetés vers Notre-Dame-d'Oé se retiraient sans rien avoir pu tenter contre notre infanterie. Enfin, le détachement chargé de couper la voie ferrée de Tours au Mans ne parvenait pas à s'acquitter de cette mission. Von Lüderitz se bornait donc à

cantonner autour de Monnaie, en se couvrant d'avant-postes établis de l'Angennerie à Parçay.

Cette malheureuse affaire nous coûtait 100 prisonniers et 300 ou 400 hommes tués ou blessés[1]; les Allemands n'en avaient perdu qu'une centaine.

Tandis que, de proche en proche, la panique s'étendait de Monnaie à Tours, et que le général Ferri-Pisani se hâtait de faire évacuer cette ville, von Voigts-Rhetz ne savait pas tirer parti de notre échec. L'attitude de quelques-unes de nos troupes, une escarmouche survenue dans la journée entre Tours et Blois lui paraissaient d'une nature assez inquiétante. Il prescrivait que, le 21 décembre, le général von Woyna se porterait par la route de Vendôme sur Tours[2]. Il aurait soin de garder attentivement ses flancs et n'occuperait cette ville que s'il le pouvait sans engagement sérieux. Nous verrons plus loin à quoi devaient se borner les résultats de cette opération.

Cependant, à l'extrême droite allemande, la 5e division de cavalerie poussait la 11e brigade vers Vibraye. Celle-ci rencontrait à Lavaré et à Semur des détachements du 21e corps[3] qui firent bonne contenance et l'obligèrent à se retirer. D'ailleurs, le même jour, le général von Rheinbaben était informé du mouvement que le grand-duc allait exécuter vers Chartres; on l'invitait à s'y conformer. Dans cette direction, comme dans celle de Vendôme, les Allemands allaient perdre provisoirement tout contact avec nos troupes.

---

1. D'après l'*État-major prussien*. Les documents d'origine française donnent très peu de détails sur ce combat.

Le Xe corps perdit 4 officiers et 32 hommes; la 1re division de cavalerie, 9 officiers, 57 hommes et 80 chevaux. Le 9e uhlans, seul, eut 5 officiers, 19 cavaliers et 34 chevaux tués; 4 officiers, 8 cavaliers et 12 chevaux blessés; 24 cavaliers et 26 chevaux disparus.

Le général Ferri-Pisani rendit compte du combat en ces termes : « Hier 20, j'ai attaqué les Prussiens à Harmaie avec une moitié de mes forces, tandis que je les maintenais à Notre-Dame-d'Oé avec l'autre... » (Télégramme au Ministre, 21 décembre, *Enquête*, tome 7, p. 203.) Le général ajoutait qu'il avait fait 60 prisonniers et tué beaucoup de monde à l'ennemi dans un retour offensif.

2. Avec 6 bataillons, 6 escadrons, 2 batteries et 2 compagnies de pionniers.

3. 2 compagnies du 56e de marche, 1 compagnie d'éclaireurs des mobiles de la Corrèze et des francs-tireurs à Semur.

En dehors du combat de Monnaie et de l'escarmouche de Semur, aucun incident ne se produisait sur les derrières de notre armée ; les mouvements prescrits par Chanzy étaient exécutés, et nos troupes occupaient les emplacements désignés autour du Mans. Ces déplacements furent parfois opérés de la façon la plus maladroite. Ainsi le 51e de marche, venant d'Yvré, traversa le Mans à minuit pour aller bivouaquer à Chauffour. Que de fatigues et de souffrances inutiles !

Le matin du 21 décembre, toute l'armée occupait ses nouvelles positions. Le temps était rude, la neige épaisse et la marche pénible sur les routes défoncées. De plus, le pays offrait très peu de ressources pour le cantonnement et on ne sut les utiliser qu'en partie. Aussi la majeure partie des corps dut-elle bivouaquer sous la tente-abri, au prix de cruelles souffrances. L'état sanitaire, déjà mauvais, empira rapidement ; la petite vérole, la dysenterie accrurent leurs ravages ; hôpitaux et ambulances ne tardèrent pas à être encombrés.

Cette situation donnait un caractère plus urgent aux mesures prises par Chanzy pour diminuer l'encombrement du Mans. Comme nous l'avons dit, cette ville avait été envahie par une multitude de fuyards, par des corps francs venus de toutes les directions, par des détachements arrivant des dépôts. Il fallut plusieurs jours pour assigner à chacun sa place.

Il était non moins nécessaire de remettre en état l'habillement, l'équipement de l'armée. L'intendance étant dans l'impossibilité d'y suffire, les corps furent autorisés à se procurer directement, « par tous les moyens possibles », des effets, du linge, des chaussures. De même Chanzy invita les généraux à faire, sans délai, les nominations aux grades inférieurs d'officiers. Quant à celles d'officiers supérieurs, les propositions faites par eux auraient leur plein effet, en attendant l'approbation du ministre.

D'ailleurs la réorganisation de l'armée s'imposait et, malheureusement, les circonstances ne permirent que de l'ébaucher. On a vu plus haut que l'ancienne colonne de Tours

avait été dissoute le 16 décembre. Une partie de ses troupes passa à la 3e division du 16e corps, dont le général de Curten allait prendre le commandement en remplacement de Morandy; les deux régiments de gendarmerie en furent distraits afin d'être attribués, sous les ordres du général Bourdillon, à une réserve générale organisée pour la 2e armée. L'artillerie entra dans diverses formations, et la cavalerie fut presque tout entière affectée au 21e corps.

Dans ce corps d'armée, la 4e division (mobilisés de Bretagne) avait été organisée par M. de Kératry en six demi-brigades; elle renfermait de nombreuses non-valeurs qui portaient son effectif à 14,000 hommes. Pour la rendre plus maniable, le général Gougeard la forma en deux brigades seulement; une troisième, dite de réserve, et forte de 4,000 hommes, reçut tous les malingres, les éclopés, ceux dont l'instruction laissait le plus à désirer. On y incorpora les plus médiocres officiers. Chose à peine croyable, un grand nombre de ceux-ci, nommés à l'élection, ne savaient ni lire, ni écrire. Des exemples nécessaires furent faits parmi les autres[1].

D'après les intentions premières de Chanzy, l'armée devait se borner à hâter sa réorganisation, tout en s'établissant solidement autour du Mans. Elle surveillerait ainsi les mouvements de l'ennemi, en le tenant à distance, et, l'obligerait à maintenir devant elle des forces sérieuses, au lieu de les diriger contre la 1re armée, dans l'est ou vers Paris.

En cas d'attaque du Mans, Chanzy comptait user les forces des Allemands et prendre ensuite l'offensive. Quelques semaines auparavant, d'Aurelle avait eu la même pensée à Orléans, ce qui contribua grandement à nos échecs du commencement de décembre. Mais il convient d'ajouter que, contrairement à d'Aurelle, Chanzy n'excluait nullement de ses combinaisons l'offensive immédiate. Il voulait se porter en avant, au cas où les circonstances viendraient à le per-

1. Gougeard, ouvrage cité. Cette brigade de réserve fut cantonnée à Saint-Georges-du-Plain, Saint-Georges-des-Bois et Pruillé-le-Chétif, c'est-à-dire à l'ouest de la Sarthe.

mettre, sauf à laisser un effectif suffisant à la garde du Mans. Avec le gros de l'armée, il chercherait sans doute à remonter vivement l'Huisne dans la direction de Chartres, qu'il paraîtrait menacer. Au lieu d'aborder ce point, fortement occupé par l'ennemi, croyait-il, il obliquerait au nord-ouest pour venir appuyer sa gauche à la Seine vers Mantes. Il pourrait alors favoriser le passage d'une flottille de ravitaillement, menacer Versailles et combiner avec l'armée de Paris un grand effort contre les lignes d'investissement[1].

Nous devons le faire remarquer, ce projet d'opérations ne pouvait avoir des chances sérieuses de succès qu'au cas où la IIe armée allemande serait retenue sur un autre théâtre d'opérations. Chanzy s'en rendait pleinement compte, car il télégraphiait le 21 décembre au ministre : « Je suis de plus en plus convaincu qu'un mouvement de la 1re armée sur Troyes est facile, opportun et nécessaire. » Malheureusement, le projet d'expédition dans l'Est était déjà à peu près arrêté à cette date, et la IIe armée allait, sous peu de jours, être libre de concentrer ses efforts contre Chanzy.

Cependant, suivant les ordres de von Voigts-Rhetz, le général von Woyna s'était porté de Monnaie sur Tours le 21 décembre. Les cuirassiers de son avant-garde atteignirent même sans rencontrer de résistance le pont de la Loire. Mais, là, des habitants attroupés les accueillirent à coups de fusil. Une batterie prit alors position, sous la protection d'un bataillon, sur les hauteurs au nord de Tours, et dispersa la foule au moyen de quelques obus. Les Allemands allaient entrer dans la ville, complètement abandonnée par nos troupes, lorsque survint un ordre du général von Woyna rappelant son avant-garde : de faux renseignements lui faisaient craindre l'approche de fortes colonnes françaises. Il se retira donc sur Monnaie, après avoir fait rapidement mettre hors de service à Mettray la voie ferrée de Tours au Mans.

De son côté, dans l'état actuel de ses forces, von Voigts-Rhetz ne croyait pas pouvoir occuper Tours. Il établissait son

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 232.

gros en cantonnements à Monnaie et à Reugny. Le lendemain, 22 décembre, trouvant encore sa position trop aventurée, il ramenait les fractions sous ses ordres directs dans les environs d'Autrêche et d'Herbault. Ce recul inexplicable laissait en notre pouvoir Tours et les importantes bifurcations de voies ferrées qui l'avoisinent.

L'affaire de Monnaie et l'évacuation si précipitée de Tours décidèrent la Délégation à mettre sous les ordres de Chanzy la colonne Ferri-Pisani, alors à Langeais[1], et celle que le général de Curten formait à Poitiers. Le ministre les invita tous deux à se porter sur Château-Lavallière, important nœud de routes situé entre le Loir et la Loire. Dans sa pensée, ces troupes pourraient à la fois couvrir les communications de Tours au Mans et menacer le flanc de l'ennemi s'il venait à descendre le val de la Loire. En cas de nécessité, elles se retireraient aisément derrière le Loir, du Lude à Château-du-Loir, et s'y relieraient à Barry. Cet officier général s'était porté le 20 décembre à Chahaignes. Outre ce village et Jupilles, sa division et la brigade Pâris, du 17e corps, qui opérait avec elle depuis la retraite de Vendôme, occupaient Pont-de-Braye et la Chartre. Il allait envoyer le colonel Desmaisons à Château-du-Loir, avec quelques troupes[2].

Malheureusement la division Barry était fort affaiblie. L'effectif du 38e de marche, par exemple, ne dépassait pas 700 à 800 hommes; celui du 66e mobiles (Mayenne) était encore moins élevé. Aussi Barry informait-il Chanzy qu'il ne pouvait songer à prendre l'offensive. Malgré l'extrême misère de ses troupes, les autorités civiles se montraient trop souvent indifférentes à leurs besoins, et ce fait déplorable n'était point isolé. Dans une région voisine, le colonel de Cathelineau signalait alors le transport continuel de vivres

1. D'après Chanzy. Cependant le 8e hussards, qui en faisait partie, était le 21 à Château-Lavallière (*Historique du corps*).

2. *Télégramme de Barry à Chanzy* (21 décembre). Il y avait alors 3 bataillons, 4 pièces et un peloton de lanciers à Pont-de-Braye ; 4 bataillons, 2 escadrons et demi et 10 pièces à la Chartre (général Pâris) ; 800 hommes du 31e de marche, 800 hommes du 38e, 600 du 66e mobiles (Mayenne) et 12 pièces à Chahaignes ; une réserve de 4 ou 5 bataillons à Jupilles.

COMBAT

Carte N°III

trait de la Carte de France au $\frac{1}{80\,000^{e}}$

Levrault et Cie Nancy.

que « les habitants cherchaient par tous les moyens à vendre à l'ennemi ».

Autour du Mans, le gros de l'armée se couvrait d'avant-postes de cavalerie ou de francs-tireurs, comme l'avait prescrit Chanzy. En outre, chaque corps d'armée envoyait des reconnaissances incessantes en avant de son front. Le 16e corps poussait des partisans jusqu'à Château-du-Loir, Lavenay, Épuisay, Vibraye, Montmirail et reliait ainsi Jauréguiberry à Barry. Outre sa division de cavalerie, l'amiral avait à sa disposition, pour ce service, les éclaireurs algériens, alors à Tresson, et l'escadron d'éclaireurs du capitaine Bernard. Le colonel de Cathelineau, à Vibraye depuis le 25 décembre[1] avec ses corps francs et le 3e bataillon des mobiles de la Dordogne, était chargé d'explorer le Perche vers Montmirail, Authon et Brou. Plus à l'ouest, le colonel de Lipowski surveillait la direction de Nogent-le-Rotrou et de Chartres. Quant au 21e corps, ses avant-postes de cavalerie s'étendaient vers Beaumont, Mamers et le Theil ; ils se reliaient à ceux du 17e corps à hauteur de Beaumont.

Pendant que notre armée s'installait ainsi autour du Mans, les fractions du Xe corps prussien stationnées à Vendôme y restaient immobiles, et le grand-duc commençait (21 décembre) son mouvement sur Chartres. Le 24, il avait atteint ses nouveaux emplacements : la 22e division d'infanterie et la 9e brigade de cavalerie occupaient Châteauneuf-en-Thimerais, Nogent-le-Roi et Maintenon ; la 17e division était à Chartres et la 2e division de cavalerie, soutenue par un bataillon, à Bonneval, d'où elle reliait l'Armee-Abtheilung au Xe corps. Enfin la 4e division occupait des cantonnements en arrière du centre du grand-duc[2].

1. Le corps Cathelineau fit partie du 15e corps et de la 1re armée jusqu'au 19 décembre. A cette date, pour éviter tout contact entre lui et Garibaldi, on le fit passer à la 2e armée. Le 24 décembre, il était à Montfort et le 25 à Vibraye. Son effectif était alors de 2,000 hommes, et il avait avec lui une batterie de montagne. La légion bretonne et provençale, les francs-tireurs de Rochefort, le bataillon de tirailleurs algériens du commandant Boussenard étaient restés à la 1re armée. (*Le Corps Cathelineau pendant la guerre*, par le général de Cathelineau.)

2. Le 22 décembre la brigade bavaroise quittait les troupes du grand-duc

Quant à la 5e division de cavalerie, elle se conformait au mouvement de l'Armee-Abtheilung et, le 22, elle était à Nogent-le-Rotrou. La nuit précédente, une compagnie du 56e de marche, détachée de Connerré par le lieutenant-colonel Villain, avait capturé 25 cuirassiers et 32 chevaux dans la ferme Brisson, située un peu au sud. Le 23 décembre, sur un télégramme du général de Moltke, la 5e division quittait Nogent-le-Rotrou pour aller de nouveau s'établir à l'ouest de Houdan. Le 29, elle était entre Vernon et Dreux. Les Allemands avaient donc entièrement perdu le contact de nos troupes, et cette situation devait se prolonger durant toute la fin de décembre. Ils mettaient cet intervalle à profit pour combler une partie des vides survenus dans leurs rangs, pour remettre en état leur équipement fort endommagé par la marche et les intempéries. C'est ainsi qu'à la 22e division il ne manquait pas moins de 3,582 paires de bottes sur un effectif présent de 6,222 hommes[1] ; les trois quarts de ceux-ci portaient des pantalons de coutil par-dessus ceux de drap, complètement hors d'usage. Si les souffrances étaient extrêmes pour nos jeunes soldats, l'ennemi s'affaiblissait peu à peu, lui aussi, pendant cette dure campagne d'hiver succédant à des mois de mouvements et de combats ininterrompus.

---

pour rallier son corps d'armée à Orléans. 2 batteries du IXe corps, détachées à la 5e division de cavalerie, furent rattachées à la 22e division le 19. (*État-major prussien.*)

1. Von Wittich, ouvrage cité ; l'effectif des corps de la division était réduit à 1,599 hommes pour le 32e, à 1,584 pour le 95e, à 1,378 pour le 83e, à 1,310 pour le 94e. La division avait 2,194 blessés et 2,640 malades aux ambulances, non compris 256 malades transportés sur ses voitures. Elle avait eu 728 disparus du commencement de la campagne au 21 décembre.

CHAPITRE XV

COMBAT DE MONTOIRE

(27 décembre).

Formation des colonnes mobiles Rousseau et Jouffroy — Leurs objectifs. — Les colonnes Ferri-Pisani et Curten. — Répartition du X^e^ corps prussien. — Combat de Montoire. — Situation au 28 décembre.

Nous avons dit que Chanzy n'entendait pas se borner à réorganiser son armée et à l'installer dans des positions défensives autour du Mans. Avant même que ses troupes eussent pris le repos qui leur était si nécessaire, il voulut détacher des colonnes mobiles chargées d'inquiéter l'ennemi, d'étendre notre rayon d'action, en nous épargnant l'affront de voir les Allemands réquisitionner jusque sous nos yeux. Suivant son expression, il jugeait même indispensable d'empêcher l'adversaire « de nous investir complètement autour du Mans, comme il en avait le projet[1] ». Il faut ajouter qu'à la fin de décembre, l'idée d'investir la 2^e^ armée n'était nullement venue à Frédéric-Charles, toujours retenu vers Orléans par l'ignorance où il demeurait des intentions réelles de Bourbaki. D'ailleurs, si les Allemands avaient formé un semblable projet, ce n'est pas l'envoi contre eux de colonnes mobiles, c'est-à-dire d'une faible partie de l'armée, qui aurait pu détourner de nous ce danger. La principale utilité, on pourrait dire la seule, de cette mesure, était de relever le moral de nos troupes, fort déprimé depuis la retraite de Vendôme. Quoi qu'il en soit, Chanzy forma deux colonnes mobiles : la première, mise en mouvement le 23 décembre, fut confiée au général Rousseau qui avait fait preuve d'initiative dans les combats sur le Loir. Elle était composée

1. *Lettre au Ministre* (13 janvier 1871). Chanzy, ouvrage cité.

de 2,000 hommes d'infanterie du 21e corps, renforcés plus tard de deux bataillons du 56e de marche amenés de Connerré par le lieutenant-colonel Villain. A ces 3,000 ou 4,000 hommes se joignirent une batterie de 4, une section de mitrailleuses et deux escadrons de cavalerie légère.

Rousseau avait ordre de se porter sur La Ferté-Bernard et, de là, sur le Theil. Il pousserait ensuite jusqu'à Nogent-le-Rotrou, pour se rabattre soit vers Authon, soit vers Bellême, suivant les circonstances. Au cas où il rencontrerait des forces trop considérables, il se retirerait le long de l'Huisne ou par Bonnétable.

Pendant cette pointe au nord-est, il serait appuyé par deux bataillons dirigés d'Alençon sur Mamers[1]. De plus, le colonel de Lipowski, placé à l'ouest de l'Huisne comme nous l'avons dit plus haut, était mis provisoirement sous ses ordres. Un détachement de la cavalerie du 16e corps reliait cet ensemble de troupes à celles du colonel de Cathelineau, alors à Vibraye.

Notre autre colonne mobile était d'effectif plus considérable. Chanzy donna au général de Jouffroy, commandant la 3e division du 17e corps, l'ordre de laisser dans les positions qu'il occupait les malingres, ceux dont les armes ou les chaussures laissaient le plus à désirer. Avec le reste, les trois batteries divisionnaires, une section de mitrailleuses, une réserve de munitions et deux escadrons de cavalerie légère[2], Jouffroy se mettrait en mouvement le 23 pour marcher sur la Braye. Chaque homme serait porteur de trois jours de vivres; on réduirait au strict nécessaire les bagages et les convois. Chanzy annonçait d'ailleurs l'intention de diriger par voie ferrée, sur Château-du-Loir, les munitions et les vivres de ravitaillement.

---

1. Ces bataillons faisaient partie des troupes du général de Malherbe, commandant la subdivision de l'Orne. Ce système de petits paquets était très fâcheux. Un grand nombre d'unités étaient ainsi réparties entre les commandants de divisions territoriales, sans profit sérieux.

2. Voir aux annexes la composition de la division de Jouffroy. Le 76e mobiles (Aude, Ain, Isère) parait être resté tout entier autour du Mans. La section de mitrailleuses qui accompagna cette colonne mobile fut celle du lieutenant Jouve (20e batterie du 12e régiment).

La mission de cette colonne consisterait à explorer le pays entre le Loir et la Loire, au delà du chemin de fer du Mans à Tours, à dégager ce dernier et à permettre son rétablissement. Elle surveillerait en outre la vallée du Loir et menacerait Vendôme. Elle s'éclairerait au loin, par tous les moyens possibles, en manœuvrant de façon à ne pas être coupée de Château-du-Loir, sa base d'opérations. Son premier objectif serait Château-Renault, ce qui ne laissait pas d'être fort risqué en raison de la présence à Vendôme d'un fort détachement allemand. Si des renforts lui devenaient nécessaires, Jouffroy en demanderait l'envoi au général Michel qui commandait à la Rochère[1] la cavalerie du 16e corps, ou à Barry, encore à Chahaignes.

Le mouvement de cette colonne vers le Loir devait être facilité par une diversion partie du sud-ouest. De Saumur, la colonne Ferri-Pisani se porterait sur Château-Lavallière, comme nous l'avons vu. Les 4,000 hommes du général de Curten, venant de Châtellerault, seraient le 23 à Richelieu et passeraient la Loire le 24 à Port-Boulay[2].

Le général de Jouffroy ne quitta que le 24 décembre ses positions de la rive droite de la Sarthe, pour se diriger sur Parigné-l'Évêque. Il établit sa colonne en cantonnement un peu à l'est de ce point. Le lendemain, il était au nord de la Chartre, vers Courdemanche, c'est-à-dire en arrière du centre de Barry[3]. Les Allemands avaient alors à Épuisay, sur la route du Mans à Vendôme, deux bataillons, deux escadrons, une batterie; à Vendôme même, quatre bataillons, huit escadrons, trois batteries. Enfin la 40e brigade, trois

1. Près de Mulsanne. Un télégramme de Barry (23 décembre) signalait à Chanzy la marche du grand-duc vers Chartres, avec « 60,000 hommes ». Il résulte d'une dépêche de Chanzy à Cathelineau (26 décembre) que le premier se rendait pleinement compte du double mouvement des Allemands vers Orléans et vers Chartres.

2. *Instructions données au général de Jouffroy.* Chanzy, ouvrage cité, p. 257.

3. Itinéraire du 45e de marche (colonne Jouffroy):

24 décembre, la Boutinière;
25 — Courdemanche;
26 — Bessé.

escadrons et deux batteries gardaient à Herbault l'intervalle entre le Loir et la Loire. La 1re brigade de cavalerie occupait le pays au nord de Blois; la 19e division d'infanterie, concentrée depuis le 23 autour de cette ville, surveillait les deux rives de la Loire vers Tours. On voit que la dispersion de ces groupes était une circonstance éminemment favorable pour la démonstration du général de Jouffroy.

Le 25 décembre une reconnaissance ennemie partie d'Épuisay jetait quelques obus dans Saint-Calais, y entrait après avoir refoulé sur Bouloire les éclaireurs algériens et frappait la ville d'une forte contribution. A cette nouvelle, Jouffroy se porta sur Bessé (26 décembre), en menaçant à la fois Saint-Calais et Montoire; il demanda de nouvelles instructions à Chanzy, qui lui prescrivit de marcher sur Montoire comme l'indiquaient ses instructions précédentes.

En même temps, les troupes venues de Saumur et de Châtellerault s'avancaient dans l'intervalle du Loir et de la Loire. A la suite de démêlés avec une remuante personnalité politique, le préfet d'Angers, M. Engelhard, le général Ferri-Pisani venait d'être brutalement relevé de son commandement et remplacé par le colonel Cléret, nommé général à titre auxiliaire[1].

Le 27 décembre, la ligne ferrée de Tours au Mans était rétablie; le général de Curten s'établissait à Neuillé-Pont-Saint-Pierre, derrière des avant-postes passant par Neuvy-le-Roi et Beaumont-la-Ronde. Par sa gauche, il se reliait sur le Loir à Barry, et par sa droite au général Cléret, déjà à Saint-Antoine-du-Rocher. Les escadrons du colonel de La-

1. Le 22 décembre, en réponse à une lettre du préfet d'Angers, Gambetta lui télégraphiait : « Si le général Ferri-Pisani n'exécute pas en ce moment même les ordres du général Chanzy et n'opère point son mouvement sur Château-Lavallière, *cherchez-lui un successeur que vous me ferez connaître et installez-le provisoirement à sa place.*

« Il va sans dire que vous aurez à prendre les ordres du général Chanzy. Ne faites rien sans lui en référer ; j'y tiens essentiellement. »

Le 23, la nomination du général Cléret étant chose faite, M. de Freycinet protesta auprès de Gambetta contre cette « confusion d'attributions, de nature à faire naître des inconvénients graves ». Du reste, le général Ferri-Pisani reçut un autre commandement, celui de la 3e division du 25e corps.

combe (8e hussards et 1er régiment de marche de chasseurs d'Afrique) l'éclairaient vers Monnaie et vers Blois[1].

A la même date, une première rencontre se produisait entre la colonne Jouffroy et les Allemands. Depuis le 19 décembre, ceux-ci avaient eu plusieurs engagements aux abords du Loir avec nos francs-tireurs ou notre cavalerie. Le 22, l'un de leurs détachements, envoyé vers Sougé, en était repoussé par une vive fusillade. Le 26, après la reconnaissance sur Saint-Calais dont nous avons parlé, le général von Kraatz, qui commandait à Vendôme, dirigea sur Montoire une colonne de deux bataillons, un escadron et deux pièces, sous les ordres du lieutenant-colonel von Boltenstern. Elle avait mission de s'assurer des intentions et des forces des détachements français apparus dans cette direction.

Après avoir laissé une compagnie (50 hommes seulement) aux Roches, Boltenstern atteignit Montoire dans l'après-midi du 26, sans avoir rencontré de résistance. Le matin du 27, il se dirigea vers Sougé, en laissant à Montoire deux nouvelles compagnies. La route de Vendôme à La Flèche, qu'il suivait, longe la vallée du Loir, en passant alternativement de l'une à l'autre rive. Venant de la rive gauche, elle franchit la rivière au pont des Roches, et s'engage dans un défilé de 500 mètres, entre le Loir et des rochers à pic, hauts d'environ 50 mètres. C'est dans cet espace que s'élève le village des Roches. Seuls, deux sentiers, aboutissant à ses deux extrémités, le mettent en communication avec ces hauteurs dominantes.

Au sortir de là, la route de La Flèche traverse Montoire, qu'un pont relie à la rive gauche du Loir. Nous l'avions détruit lors de la retraite de Vendôme, mais, déjà, les Allemands l'avaient fait rétablir, circonstance qu'ignorait Jouffroy. Un autre pont situé à Lavardin, un peu au sud-est de Montoire,

---

1. Itinéraire du 8e hussards d'après l'historique du corps :
22 décembre, Bourgueil ;
23 — Vernantes ;
24, 25, 26 décembre, Channay et Château-Lavallière ;
27 décembre, Saint-Paterne, Saint-Christophe.

n'avait pas été reconstruit. Il en était de même pour ceux de Troo et d'Artins, les plus voisins de Montoire à l'ouest. Dans cette direction, la route de Montoire longe le hameau de Saint-Quentin, situé dans une plaine assez étendue, puis elle traverse Troo. Là comme aux Roches, les hauteurs de la rive droite dominent la rivière et la route de leurs escarpements, en formant un véritable défilé.

A l'époque dont nous parlons, les ponts de Montoire et des Roches avaient une importance d'autant plus grande que le Loir était couvert d'une couche de glace trop mince pour supporter le poids d'un homme, mais suffisante pour arrêter un bateau.

Jouffroy était à Bessé et à Lavenay, dans la matinée du 27. Il apprit la marche de Boltenstern sur Sougé et décida de se porter aussitôt en avant pour troubler cette opération [1]. Il supposait aux Allemands un effectif de 1,500 hommes, avec 4 pièces, sur lesquels 300 occupaient Montoire et 100 les Roches. Cette répartition était à peu près exacte, nous l'avons vu.

Cependant Jouffroy se dirigeait sur Fontaine-en-Beauce. Pour éviter les indiscrétions, il entoura ce village d'un cordon de sentinelles ; puis il développa son projet devant les chefs de corps assemblés. Il s'agissait de s'emparer des Roches et d'occuper fortement la route de Montoire à Savigny. Avec le reste des troupes, on attaquerait ensuite l'ennemi à Troo, de façon à le refouler dans le triangle compris entre Saint-Quentin, Lavardin et les Roches. Jouffroy espérait que, voyant leur retraite entièrement coupée, les Allemands mettraient bas les armes.

Il prit les dispositions suivantes pour l'attaque : un bataillon de 45e de marche, les éclaireurs de la Gironde et une section d'artillerie marchèrent sur les Roches ; le 1er chasseurs de marche alla s'établir à la Fosse, entre les Roches et Saint-Quentin ; les deux autres bataillons du 45e prirent posi-

1. Outre l'ouvrage de Chanzy, qui contient un récit assez inexact de cette affaire, il convient de consulter les *Souvenirs* déjà cités et les *Monographies* de l'*État-major prussien*.

COMBAT

Extrait de la Carte de France au: $\frac{1}{80\,000^{e}}$

tion sur la route de Montoire à Savigny ; un bataillon du 70e mobiles (Lot) et une batterie demeurèrent entre Saint-Quentin et Fontaine. Quant au reste de la division, le 46e de marche, deux bataillons du 70e mobiles et une batterie, il devait attaquer Troo dès que notre colonne de gauche aurait enlevé les Roches.

Déjà la dispersion de ces dix bataillons en cinq groupes distincts, faiblement reliés, était de nature à entraîner un échec. Elle fut encore aggravée par des fautes d'exécution. Au lieu de conduire la colonne de gauche sur la hauteur qui domine les Roches, ses guides la firent passer à très peu de distance de Montoire. Des cavaliers allemands, faits prisonniers, firent connaître qu'il n'y avait que 300 hommes dans ce village. Ce détachement se borna d'ailleurs à prendre position au nord de Montoire, sans faire acte d'hostilité, et quelques obus tirés par notre section d'artillerie, l'obligèrent même à se réfugier à l'intérieur du village. Il eût fallu mettre cette circonstance à profit et s'emparer de Montoire avant de s'occuper des Roches. Néanmoins le chef de bataillon du 45e crut devoir suivre la lettre de ses instructions : laissant une compagnie et un peloton de cavalerie devant Montoire, il se dirigea sur les Roches.

Mais l'ennemi était déjà en éveil ; notre compagnie d'avant-garde fut arrêtée par une vive fusillade qui menaçait de beaucoup ralentir l'opération. Alors, pendant qu'une compagnie traversait le Loir sur l'écluse d'un moulin, une autre gravit la hauteur qui domine les Roches. Craignant pour sa retraite, l'ennemi se hâta de passer le Loir, en laissant entre nos mains un officier et une trentaine d'hommes. Le bataillon du 45e, confiant à un détachement la garde des Roches, alla ensuite s'établir au nord de Montoire, à la gauche du 1er chasseurs de marche.

Cependant, en arrivant à Troo, le lieutenant-colonel von Boltenstern avait été accueilli par quelques coups de feu. Il fit aussitôt fouiller ce village, opération rendue fort longue par la nature de la plupart des habitations, creusées dans les escarpements crayeux dont nous avons parlé. Pendant qu'elle

s'achevait, les Allemands, laissant deux compagnies à Troo, continuèrent leur marche sur Sougé. Un demi-peloton d'infanterie, soutenu par la section d'artillerie, y pénétra, mais pour être bientôt fusillé de tous les côtés par des fractions du 46e de marche et du 70e mobiles[1]. La colonne se retira rapidement sur Troo, où elle rallia les deux compagnies qui y étaient restées; elle emmenait avec elle 70 otages environ, c'est-à-dire tous les adultes de Troo qu'on avait pu saisir. Déjà des groupes de paysans en armes avaient tiré sur les Allemands de la rive gauche du Loir. Brusquement un coup de canon retentit au nord de Montoire, annonçant la présence dans cette direction d'une nouvelle fraction de nos troupes. Jusqu'alors, elle était demeurée inaperçue de l'escadron allemand en exploration vers le sud.

Boltenstern se hâta de marcher sur Saint-Quentin en suivant la route. Mais vers l'Arche, à 2 heures et demie, il se vit en présence de fortes chaînes de tirailleurs soutenues par une troupe en colonne. En même temps une batterie ouvrit le feu du nord de la chaussée, tandis que les fractions de la division Jouffroy venues de Sougé débouchaient de Troo sur les derrières de l'ennemi. Déjà celui-ci était à peu près enveloppé; il semblait qu'il n'eût plus qu'à se rendre.

Au moment où l'avant-garde de Boltenstern engageait le feu avec nos tirailleurs, les otages pris à Troo cherchèrent à s'enfuir. Mais une compagnie restée en réserve les fusilla à courte portée et tua ou blessa trente de ces pauvres gens. Quelques-uns seulement purent s'échapper, et le reste se blottit dans les fossés de la route.

Cependant quatre compagnies allemandes s'étaient successivement déployées, cherchant à nous rejeter sur les hauteurs du nord-est; la cinquième, demeurée en ordre serré, s'avançait rapidement sur Montoire, suivie par les deux pièces et par l'escadron. Une première chaîne de tirailleurs fut aisément traversée, et les Allemands capturèrent même un cais-

1. Les *Monographies historiques* de l'*État-major prussien* font intervenir à Sougé des fractions de la division Barry, mais aucun document d'origine française ne confirme cette assertion, du moins à notre connaissance.

son de munitions. Mais une seconde ligne opposa une résistance beaucoup plus vive, surtout aux abords du moulin Prazé, d'où un détachement balayait la route de son feu. Après une mêlée furieuse, sous les obus de l'artillerie française, les Allemands s'emparèrent du moulin et leurs deux pièces, attelées des huit chevaux encore intacts, purent atteindre Montoire, suivies du reste de l'infanterie. Quant à l'escadron, il se fit jour, lui aussi, sans pertes sensibles.

L'ennemi passa aussitôt le Loir et se retira sur Ambloy, poursuivi quelque temps par le 70e mobiles, qui lui enleva des voitures et des prisonniers. En outre, un petit détachement, qui avait été envoyé dans la matinée des Roches à Lunay pour y réquisitionner, fut enlevé par notre cavalerie. Le total des pertes de l'ennemi atteignit ainsi 8 officiers et 149 hommes. Les nôtres étaient plus sensibles[1]; d'après les rapports allemands, le détachement Boltenstern aurait ramené avec lui 10 officiers et 230 hommes prisonniers. A lui seul, le 45e de marche perdit 8 officiers blessés, dont 2 chefs de bataillon, et 150 disparus[2].

Ainsi se terminait cette affaire, dans laquelle 1,200 Allemands et deux pièces, à peu près enveloppés, avaient réussi à se dégager, malgré la présence autour d'eux de dix bataillons, deux escadrons et vingt pièces. Comme on a pu le voir, notre échec tenait surtout à l'éparpillement de nos troupes en cinq groupes distincts. Quant aux Allemands, ils n'avaient pas été beaucoup mieux inspirés en se fractionnant en quatre petits détachements des Roches à Sougé, alors que tout leur dictait la nécessité de rester groupés dans un pays hostile, sauf à assurer leur retraite par l'occupation de Montoire. L'énergie du lieutenant-colonel von Boltenstern et la vigueur de ses troupes purent seules les tirer d'un fort mauvais pas.

---

1. 1 officier et 10 hommes tués ; 3 officiers et 29 hommes blessés ; 4 officiers et 92 hommes disparus (*État-major prussien*, p. 708).

D'après le docteur Chenu, nous aurions eu 200 hommes environ hors de combat.

2. *Souvenirs* cités. Les *Monographies* de l'*État-major prussien* donnent sur l'un de ces officiers supérieurs les détails les plus attristants.

Cependant la colonne du général Cléret était arrivée vers Mettray (28 décembre), d'où, les jours suivants, elle dirigeait des reconnaissances sur Monnaie et sur Amboise. Quant à Jouffroy, qui occupait Montoire, les Roches et Lunay, il recevait le 28 l'ordre de continuer son mouvement sur Vendôme, en appelant à lui les renforts que Barry tenait prêts à son intention. La brigade Marty (4 bataillons et 6 pièces) se porta donc sur Lunay le même jour. Quant aux autres troupes de Barry, les brigades Thiéry (7 bataillons et 4 pièces) et Baille (6 bataillons et 6 pièces[1]), elles gardèrent provisoirement leurs positions, ainsi que la colonne Cléret.

1. La brigade Marty se composait du 36e de marche (16e corps) et du 1er bataillon du 74e mobiles (Lot-et-Garonne). Ce dernier appartenait au 17e corps;
La brigade Thiéry, d'une fraction du 33e de marche, du 32e mobiles (Puy-de-Dôme) faisant partie de la division Peytavin (3e du 15e corps), d'un bataillon de mobiles des Bouches-du-Rhône et de trois compagnies de discipline ;
La brigade Baille, du 38e de marche, du 66e mobiles (Mayenne) et de la 5e batterie du 12e régiment.

CHAPITRE XVI

DEUXIÈME COMBAT DE VENDOME

(31 décembre).

Mouvement de Jouffroy sur Vendôme. — Les Allemands se concentrent. — Emplacement des troupes françaises. — Dispositions prises par Jouffroy. — Curten et Cléret. — Combat de Vendôme. — Échec de la colonne Thiéry. — Retraite de nos troupes. — Divergence des vues de Chanzy et de Jouffroy. — Renforts envoyés à Jouffroy.

Des espions envoyés à Vendôme avaient fait connaître la présence dans cette ville d'une division d'infanterie ; de plus, on signalait l'arrivée à Saint-Amand d'une forte colonne allemande. Le général de Jouffroy ne crut pas à l'exactitude de ces rapports ou, du moins, il jugea ses forces suffisantes pour enlever Vendôme. Il continua donc son mouvement dans cette direction et, le 29, sa colonne occupait Villiers, Mazangé et Fortan. La brigade Baille était derrière lui, à la Chapelle-Huon ; le reste des troupes de Barry gardait le Loir vers la Chartre.

Cependant les Allemands, mis en éveil par le combat de Montoire, hâtaient leur concentration vers Vendôme. Le 27 décembre, le général von Diringshofen avait envoyé deux bataillons, un escadron et demi, une batterie, une compagnie de pionniers d'Herbault à Château-Renault, pour y détruire d'une façon durable la ligne ferrée de Tours à Vendôme. Cette colonne repoussa un petit détachement de francs-tireurs jusqu'à Auzouer, opéra la destruction ordonnée et se remit en marche vers Herbault le 28. Avant d'y arriver, elle reçut l'ordre de suivre à Vendôme le reste de la 40e brigade.

En effet, le 27 décembre, à la nouvelle du combat de Montoire, le général von Kraatz avait fait occuper Varennes, sur la route de La Flèche à Vendôme. Le 28, ses reconnaissances lui apprirent que des troupes françaises se concentraient à l'ouest du ruisseau d'Azay, dans la direction de Saint-Calais.

Le commandant du X^e^ corps, général von Voigts-Rhetz, donna aussitôt au détachement d'Herbault l'ordre de se porter sur Vendôme où il arriva le 29 ; de même, la 1^re^ brigade de cavalerie, laissant un régiment entre Blois et Beaugency, atteignit Vendôme le 28 avec une batterie à cheval. Mais von Kraatz la dirigea aussitôt sur Fréteval et Morée, à la garde des ponts du Loir.

Ainsi, onze bataillons, trois régiments de cavalerie et six batteries étaient alors concentrés à Vendôme, ce qui suffisait à rendre fort douteux le résultat de l'attaque qu'allait tenter Jouffroy. Après l'arrivée des renforts dont on vient de parler, von Kraatz décida de diriger le 31 une reconnaissance offensive sur Épuisay [1]. En même temps, il invitait le général von Lüderitz à se porter de Fréteval sur Épuisay avec la 1^re^ brigade de cavalerie.

De son côté, Jouffroy avait reçu (30 décembre) les renforts réclamés à Barry ; de plus, les éclaireurs algériens, qui arrivèrent à Montoire le même jour, étaient mis à sa disposition pour surveiller sa droite, et le général Michel portait vers Saint-Calais le gros de sa division de cavalerie, pour couvrir son flanc gauche. Le reste de nos troupes occupait les emplacements suivants : le lieutenant-colonel Marty avait sous ses ordres, à Azay, le 1^er^ bataillon du 74^e^ mobiles, à Danzé le 2^e^ bataillon du 36^e^ de marche, quatre pièces de 4 et deux mitrailleuses ; enfin, à Épuisay, les 1^er^ et 3^e^ bataillons du 36^e^.

Le colonel Thiéry était à Savigny avec le 33^e^ de marche, le 32^e^ mobiles (Puy-de-Dôme) [2], les trois compagnies de discipline, un bataillon de mobiles des Bouches-du-Rhône et quatre pièces de 4.

Le colonel Baille s'étendait d'Azay à Fortan avec le 38^e^ de marche, le 66^e^ mobiles et quatre pièces de 4.

Parmi les troupes de la colonne Jouffroy, le 46^e^ de marche

---

1. Ses avant-postes allaient alors de Villeporcher, par Bel-Air, à Courtiras et Montrieux.

2. Ou du moins avec les fractions de ces deux corps qui avaient suivi la retraite de la 2^e^ armée. Voir page 71.

occupait Mazangé ; le 70e mobiles (Lot) et deux escadrons de cavalerie légère, Lunay ; le 45e de marche, Lunay, la Barre, les Roches ; le 1er chasseurs de marche, Mazières [1]. L'artillerie de la division (dix-huit pièces de 4 et deux mitrailleuses) était à la Burmaudière, entre Fortan et Lunay. Enfin les éclaireurs algériens occupaient Montoire ; les francs-tireurs de la division, Bessé et Lavenay ; le 3e cuirassiers et le 3e de cavalerie légère mixte, la Chartre. Une compagnie du génie avait été répartie entre ces divers points.

L'ensemble des troupes aux ordres de Jouffroy comptait 24 bataillons, 11 escadrons et 34 pièces. Mais leur dissémination était extrême ; il ne faut pas oublier, en outre, que l'effectif de la plupart de ces unités avait décru dans de très fortes proportions. Nous avons dit que les renseignements reçus par Jouffroy lui faisaient craindre la concentration de l'ennemi autour de Vendôme ; néanmoins il crut devoir persister dans son projet de mouvement offensif. Deux colonnes principales devaient marcher sur Vendôme, l'une par Azay et Espéreuse, l'autre par Courtiras. Un détachement latéral passerait le Loir à Lisle et déboucherait au sud de la ville par le bois de Meslay. Enfin les éclaireurs algériens traverseraient la rivière à Montoire, pour aller également couper les routes de Vendôme à Blois et à Oucques. Jouffroy espérait que ces mouvements combinés lui permettraient d'occuper Vendôme dès le lendemain. Il allait jusqu'à considérer cette ville comme un simple point de départ. Si la fortune le favorisait, si ses troupes répondaient à ce qu'il attendait d'elles, il mettrait toutes les circonstances à profit pour refouler l'ennemi et même pour le couper de ses lignes de retraite. Aussi demandait-il instamment à Chanzy de tenir prêtes à le renforcer toutes les troupes disponibles. Sa division n'aurait constitué qu'une avant-garde dans le mouvement définitif qu'il prévoyait pour l'armée [2].

Est-il nécessaire d'ajouter que l'opération ainsi entendue

---

1. Au nord de Montoire. Ce point n'est pas indiqué sur la carte d'état-major.
2. *Rapport du général de Jouffroy à Chanzy*, 30 décembre 1870.

dépassait de beaucoup les limites du cadre qu'avait entendu lui assigner Chanzy ? Celui-ci aurait voulu refouler les coureurs ennemis en menaçant Montoire et Vendôme. Il ne pouvait entrer dans ses intentions de prendre l'offensive avec une fraction seulement de son armée, sans que le reste fût à portée d'intervenir. D'ailleurs, même en admettant l'opportunité d'une attaque de Vendôme, il faut convenir que les dispositions du général de Jouffroy n'étaient pas pour en assurer le succès. Le 30 décembre, ses troupes et celles de Barry étaient réparties d'Épuisay à la Chartre par Savigny et Bessé, sur un front de 40 kilomètres. Une partie était à trop grande distance de Vendôme pour intervenir le lendemain en temps opportun. Enfin les quatre colonnes qui devaient opérer contre cette ville n'étaient point reliées ; elles auraient assurément peine à combiner leurs mouvements. Ceux-ci ne pouvaient réussir que s'ils étaient exécutés avec précision et si, de plus, l'ennemi ne se montrait pas en forces [1]. Aucune de ces conditions ne fut remplie. A l'attaque de Vendôme, comme lors du combat de Montoire, le 27 décembre, la complication de notre plan était telle qu'elle devait amener un échec.

Pendant que Jouffroy terminait ses préparatifs, le général de Curten, arrivé à Neuillé-Pont-Saint-Pierre, prenait par ordre de Chanzy la direction de la colonne Cléret, alors à Monnaie. Celle-ci comprise, il avait sous ses ordres une dizaine de mille hommes d'infanterie, huit escadrons et quatre batteries. Dès qu'il apprit le mouvement de la 40e brigade d'infanterie prussienne d'Herbault vers Vendôme, il se porta sur Château-Renault (30 décembre) et l'occupa dans l'après-midi du même jour. Cléret vint s'établir derrière lui, à Villedomer. De ces deux points, nous pouvions surveiller les routes de Blois et de Vendôme à Tours, tout en couvrant la droite de Jouffroy.

Le matin du 31 décembre le colonel Thiéry marchait sur Épuisay et Danzé ; le lieutenant-colonel Marty, laissant le 1er bataillon du 74e mobiles à la gare d'Azay, se dirigeait avec

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 265.

le 36e de marche sur Espéreuse, la Haie-de-Champ, Poirier et Bel-Air. Le 38e de marche allait d'Azay, par Espéreuse, sur la Jousselinière et le plateau de Bel-Air ; le 66e mobiles, parti également d'Azay, prenait la même direction par la forêt ; enfin le 46e de marche, parti de Mazangé, longeait la forêt au sud pour aboutir aux Tuileries. Le 45e de marche et le 70e mobiles suivaient le 46e en réserve [1].

D'après les prévisions du général de Jouffroy, ces colonnes devaient atteindre vers midi les abords de Bel-Air; elles attaqueraient aussitôt les ouvrages de campagne jadis construits par nous et occupés, croyait-il, par une partie de l'artillerie allemande.

Mais toutes ces combinaisons furent bouleversées par un fait très simple. Comme nous l'avons vu, au lieu de demeurer immobile à Vendôme en attendant notre attaque, le général von Kraatz dirigea une reconnaissance offensive à la fois sur Azay et sur Danzé. Tandis que von Lüderitz se portait vers ce dernier point par la route de Saint-Calais à Fréteval, le général von Diringshofen marchait sur Azay, en se couvrant de deux détachements de flanc, l'un dans la forêt de Vendôme, l'autre vers le Gué du Loir. De cet enchevêtrement des colonnes françaises et allemandes devait fatalement résulter un ensemble d'actions fort décousues, incertaines quant à leur résultat final [2].

Partis de grand matin d'Azay et de Danzé, les 36e et 38e de marche opérèrent leur jonction vers 9 heures au Ripier, sur le chemin de Danzé à Vendôme. Puis le colonel Baille dirigea le 36e avec quatre pièces sur Espéreuse, pour couvrir sa gauche. A droite il détacha le 2e bataillon du 38e, afin de se relier au 66e mobiles. Enfin, avec les 1er et 3e bataillons du

1. Ces deux corps ne furent pas engagés. Les autres troupes de Jouffroy paraissent être demeurées dans leurs cantonnements, à l'exception des éclaireurs algériens dont nous parlerons plus loin. Le général de Jouffroy mit donc en ligne 12 bataillons, la colonne Thiéry comprise.

2. Voir pour ces combats, outre l'ouvrage du général Chanzy, qui présente des lacunes, l'excellent *Historique du 38e de ligne* (capitaine d'Izarny-Gargas), les *Souvenirs* déjà cité, les *Historiques des 33e, 36e et 46e de ligne*, le récit de l'*État-major prussien*. Celui-ci renferme de nombreuses erreurs, dont quelques-unes semblent préméditées.

38e de marche et 4 pièces, il poursuivit sur Vendôme par la Jousselinière et la lisière est de la forêt.

Vers midi, après avoir refoulé quelques uhlans, la compagnie d'avant-garde du 38e abordait le plateau de Bel-Air. Elle était accueillie par une vive fusillade et obligée de se déployer derrière une haie. Un bataillon prussien accouru de Vendôme venait de prendre position entre les Tuileries et Bel-Air ; un second bataillon suivait en réserve.

Le feu de l'ennemi obligeait d'abord la batterie du colonel Baille, établie sur la lisière est de la forêt, à se porter plus au nord. Mais le 3e bataillon du 38e entrait en ligne tout entier et, avec l'aide de notre artillerie, il ne tardait pas à s'emparer du château de Bel-Air[1]. L'ennemi, débordé sur sa gauche, était refoulé vers le remblais du chemin de fer, derrière lequel il faisait tête.

Cependant le bataillon qui flanquait à droite la colonne Diringshofen avait traversé la forêt de Vendôme. Arrivé aux Petites-Belzéveries, il ne tarda pas à s'engager contre une partie du 66e mobiles, qui exécutait le mouvement prescrit par le colonel Baille. Vers midi, au bruit du canon qui croissait d'intensité vers Vendôme, il se retira sur les Tuileries. Il déboucha de la forêt en face de la droite du 38e de marche, mais pour être aussitôt tenu en échec par le 1er bataillon, resté jusqu'alors en réserve. En même temps, le colonel Baille invitait le 36e de marche à s'avancer sur Vendôme par Poirier et Villeporcher, de façon à prolonger sa gauche.

A droite, sur la route de Saint-Calais, le général von Diringshofen s'était avancé jusqu'à Vau-Moreau en refoulant de petits détachements français. Là, sa tête de colonne fut arrêtée par un feu vif venant d'Azay et de la Mérillière. En effet, le 66e mobiles, parti d'Azay, allait entrer dans la forêt au moment de l'apparition de l'ennemi à Vau-Moreau. Les mobiles de la Mayenne firent aussitôt front vers la droite, mais l'artillerie allemande ne tarda pas à les refouler de la

1. *Historique du 38e de ligne.* D'après l'*État-major prussien*, le château de Bel-Air n'aurait pas été occupé par les Allemands.

Mérillière. Diringshofen allait prendre l'offensive vers Azay, quand il fut à son tour pris de flanc. Pendant qu'il marchait de Mazangé à Vendôme, le 46e de marche débouchait sur le plateau à l'est du Briard et attaquait sa gauche [1]. Il fut contraint de se replier et de jeter dans le bois de Villechatin un bataillon qui parvint à arrêter le 46e de marche. D'ailleurs, à ce moment, le général von Kraatz savait que nous avions pris l'offensive à Bel-Air et aux Tuileries contre sa droite. Ne voulant pas laisser Diringshofen s'attarder à sa gauche, il lui donna ordre de se replier sur Vendôme, ce qui fut fait. Toutefois un bataillon prussien, resté en position près de Huchepie pour couvrir cette retraite, ne parvint pas sans peine à se dégager.

L'intervention de la colonne de gauche du général von Diringshofen contribuait à ralentir nos progrès. Les deux pièces de ce détachement avaient d'abord délogé des fractions du 46e de marche de Villiers et du bois de la Boissière. Mais les Allemands ne tardèrent pas à être obligés de se retirer vers Montrieux, où ils demeurèrent jusqu'à ce que la colonne principale eût atteint Courtiras.

Il était trois heures environ : l'ennemi avait réparti un bataillon et demi des deux côtés du chemin des Tuileries à hauteur du cimetière de Vendôme ; à gauche, jusqu'à Courtiras, s'étendait la majeure partie des troupes ramenées par Diringshofen. Le reste gardait Vendôme ou servait de soutien aux six batteries qui avaient successivement pris position sur les hauteurs au sud de la ville.

A ce moment nos tirailleurs prirent l'offensive sur toute la ligne. Malgré le feu très vif de l'artillerie allemande, le 46e de marche s'empara de Courtiras et poussa l'ennemi, la baïonnette dans les reins, jusqu'à la gare de Vendôme ; les mobiles de la Mayenne et le 1er bataillon du 38e le refoulèrent également vers le cimetière. Deux compagnies du 46e, ca-

1. L'*État-major prussien* dit que les Allemands furent attaqués par *six* bataillons français ; c'est *trois* bataillons qu'il faut lire, car le 45e de marche demeura en réserve (*Souvenirs* cités).

pitaine Richert, purent même s'avancer jusqu'au château de la Varenne, entre Courtiras et la voie ferrée. Elles s'y retranchèrent et, malgré un grand nombre d'obus qui détruisirent une partie des bâtiments, s'y maintinrent jusque vers 7 heures du soir. Elles se retirèrent alors sur Courtiras, ramenant vingt prisonniers [1].

Vers le cimetière, nos efforts contre le remblai de la voie ferrée se renouvelèrent à plusieurs reprises, mais sans être suffisamment prolongés ; ils furent toujours arrêtés par l'artillerie allemande placée au sud de Vendôme.

A 4 heures, le 36e de marche parvint à enlever plusieurs maisons du faubourg, mais la nuit arriva avant que cette offensive eût obtenu des résultats décisifs. Nos troupes demeurèrent sur les positions conquises, dans le voisinage immédiat de l'ennemi. Jouffroy était à Huchepie.

A son extrême droite, le colonel Goursaud avait établi dans la matinée un pont provisoire à Lavardin. Avec ses éclaireurs algériens il passa le Loir et se dirigea sur Villavard, Saint-Rinay, Varennes et Villaria, en culbutant quelques cuirassiers prussiens à Varennes. Mais Villaria était occupé par de l'infanterie ; de plus, une batterie ouvrit le feu des hauteurs de la Chaise, pendant qu'une colonne d'infanterie et de cavalerie menaçait le flanc droit des éclaireurs. Ceux-ci se replièrent rapidement sur Varennes en traversant une ligne de cavalerie ennemie. Ils repassèrent ensuite le Loir à Lavardin et s'établirent à Montoire, après avoir replié le pont [2].

Ainsi la démonstration projetée à la droite de Jouffroy n'avait qu'imparfaitement réussi. A sa gauche, la cavalerie du 16e corps n'avait pu rétablir le pont de Lisle et ne s'était pas montrée dans le bois de Meslay, suivant les ordres donnés. Enfin la colonne Thiéry avait subi un échec complet sur la route de Saint-Calais à Fréteval.

---

1. *Historiques des 38e et 46e de ligne.* L'*État-major prussien* défigure entièrement cette affaire ; d'après lui, notre retraite vers Courtiras aurait eu lieu beaucoup plus tôt.

2. Les éclaireurs algériens perdirent 10 hommes et 10 chevaux. L'*État-major prussien* dit qu'ils étaient suivis d'une colonne d'infanterie, ce qui paraît faux.

La 1re brigade de cavalerie prussienne (deux régiments de cavalerie, deux compagnies d'infanterie, une batterie à cheval) était partie de Fréteval à 7 heures du matin. Vers 9 heures elle arriva en vue de Danzé, que venait d'atteindre la colonne Thiéry, forte, nous l'avons dit, de 4 bataillons et de 4 pièces. Malgré leur très grande infériorité numérique, les Allemands prirent l'offensive ; tandis qu'une partie de leur cavalerie marchait sur le Pré pour tourner notre gauche, quatre pièces canonnaient Danzé des Alluets, et leurs deux compagnies d'infanterie s'avançaient sur la route. Il est triste d'avoir à ajouter qu'elles purent ainsi arriver jusqu'à celles de nos quatre pièces qui étaient en position au sud de la route. Leur soutien se dispersa ; une pièce et un avant-train tombèrent aux mains des Allemands, qui attaquèrent ensuite notre autre section de 4 ; elle perdit à son tour deux pièces et un avant-train. La colonne Thiéry, chassée de Danzé, fut poursuivie jusque vers Épuisay par trois escadrons de cuirassiers. Vainement un détachement français tenta une diversion sur le flanc gauche ennemi ; il fut arrêté par la cavalerie prussienne. Malgré ce succès inattendu, von Lüderitz se mit en retraite vers 1 heure et atteignit ses cantonnements du matin sans avoir été suivi par nous. Il ramenait avec lui trois pièces et une cinquantaine de prisonniers, dont trois officiers. Quant à la colonne Thiéry[1], elle se jeta au sud de la route de Saint-Calais à Morée et rallia fort avant dans la soirée les colonnes Marty et Baille.

A l'annonce de cet échec, Jouffroy, craignant un mouvement offensif de l'ennemi sur ses derrières, se hâta d'ordonner la retraite. Vers 2 heures du matin, ses troupes quittèrent leurs positions au nord de Vendôme pour regagner Espéreuse, Fortan, Savigny, Lunay et Mazangé. Ce déplacement échappa d'autant plus facilement à l'ennemi qu'il ne pouvait s'y attendre. Il avait perdu deux cent trente hommes

1. L'*État-major prussien* cherche à enfler encore ce trop réel succès en donnant 2 batteries au colonel Thiéry, qui avait 4 pièces seulement.

environ, dont une centaine de prisonniers [1]. Nos pertes durent être sensiblement supérieures, même en dehors de celles éprouvées à Danzé. Pourtant cette démonstration sur Vendôme aurait été un succès sans l'inconcevable échec de la colonne Thiéry. Il faut d'ailleurs reconnaître que la direction générale avait laissé beaucoup à désirer, de part et d'autre. Si, de même qu'à Montoire le 27, les Allemands avaient commis l'imprudence d'éparpiller leurs forces, nos dispositions n'étaient pas meilleures. La multiplicité de nos colonnes, engagées dans des chemins difficiles, devait fatalement empêcher notre attaque d'être exécutée avec l'ensemble désirable. Il est permis de croire que, si nous nous étions portés sur Vendôme par deux routes seulement, en confiant à la cavalerie du 16e corps le soin de garder la route de Saint-Calais à Morée, le résultat final eût été moins fâcheux.

Pendant le combat de Vendôme, le général de Curten restait à Château-Renault, en se bornant à inquiéter faiblement les avant-postes de la 19e division établis le long de la Cisse. Von Voigts-Rhetz put donc diriger sur Vendôme la 38e brigade avec de la cavalerie et de l'artillerie. Ces renforts n'atteignirent leur destination que le 1er janvier, et la retraite de nos troupes leur permit de rentrer à Blois dès le jour suivant.

Nous avons dit que, dans la nuit du 31, la plupart des troupes de Jouffroy avaient regagné leurs positions du 25. Pour assurer sa retraite, il laissa la colonne Marty à Espéreuse, les colonnes Falcon [2] et Thiéry à Azay. Dans la soirée, elles

---

1. Chanzy dit 200 ; voici les chiffres de l'*État-major prussien* :
Tués : 2 officiers, 32 hommes ;
Blessés : 6 officiers, 88 hommes ;
Disparus : 1 officier, 99 hommes ;
Total : 9 officiers, 219 hommes.
De notre côté, le 38e de marche eut 2 officiers et 50 hommes hors de combat ; le 36e de marche, 25 tués et 43 blessés ; les éclaireurs algériens, 10 tués ou blessés.
D'après le docteur Chenu, nos pertes atteignirent environ 260 hommes hors de combat.

2. Le lieutenant-colonel Falcon, du 74e mobiles, commandait le 1er bataillon de ce régiment.

se replièrent à leur tour sur Épuisay, Savigny et Fortan, qu'occupait déjà Baille. Toute la colonne Jouffroy était donc répartie de Montoire à Fortan, sur un espace de 20 kilomètres environ[1]. Les Allemands ne constatèrent notre retraite que le 1er janvier, vers 11 heures du matin. Ils tentèrent à peine de nous poursuivre ; cependant cinq escadrons et quatre pièces, lancés sur la route de Vendôme à Épuisay, mirent en désordre plusieurs détachements du 33e de marche qui venaient d'Azay. Ils furent recueillis par des troupes établies au delà du ruisseau d'Azay et que deux bataillons prussiens tentèrent inutilement de déloger.

Après notre échec du 31 décembre, il semblait que le général de Jouffroy n'eût plus qu'à concentrer ses troupes entre le Mans et Vendôme, tout en gardant le contact avec l'ennemi. Il aurait ainsi été dans les meilleures conditions, soit pour rallier la 2e armée, au cas où les Allemands prendraient l'offensive, soit, au contraire, pour prendre part à un mouvement général de l'armée vers le Loir. Malheureusement les vues du général en chef et celles de son subordonné n'étaient point les mêmes. Le premier voulait que Jouffroy se bornât à harceler l'ennemi, à dégager le pays entre le Loir et la Loire en vue d'opérations ultérieures[2]. A ses yeux, le général de Jouffroy « avait à déloger l'ennemi de Vendôme, si cela lui était possible, et, dans ce cas, à le repousser de Blois[3] ». Ce programme, déjà fort étendu, eût gagné à être précisé davantage. Il ne suffisait pourtant pas à Jouffroy, qui désirait donner plus d'ampleur à son mouvement. Comme nous l'avons dit, en se portant sur Vendôme, il croyait que

---

1. Aux Roches, 1 bataillon du 45e de marche, 1 batterie, 1 compagnie du génie ;
A la Barre, 1 bataillon du 45e ;
A la Fosse, 1 bataillon du 45e ;
A Mazières, le 1er chasseurs de marche ;
A Montoire, les éclaireurs algériens ;
A Troo, le 8e de cavalerie légère mixte ;
A Savigny, le 3e cuirassiers de marche ;
A Fortan, le 33e de marche.
2. *Dépêche du 2 janvier à Jouffroy.*
3. *Dépêche du 4 janvier au capitaine Bernard.*

toute l'armée ne tarderait pas à l'y suivre. Avec raison, Chanzy se refusait à laisser engager des opérations en dehors de celles qu'il aurait déterminées.

Ce défaut d'entente faisait ressortir l'un des inconvénients majeurs de l'envoi des colonnes mobiles ; elles tendaient à échapper à la main de Chanzy. Il en résulta une sorte de discussion, inadmissible entre un général en chef et l'un de ses lieutenants, mais qui ne s'en prolongea pas moins jusqu'au 4 janvier. Dans l'intervalle, les troupes de Jouffroy gardèrent leurs emplacements du 1er, en se bornant à envoyer des reconnaissances. Le 2, plusieurs d'entre elles poussèrent jusqu'à Busloup, à Courtiras et à Varennes ; partout l'ennemi céda le terrain, et nous réoccupâmes Villiers. Le 3, nous franchîmes sur plusieurs points le lit glacé du Loir. Enfin, le 4 janvier, une forte reconnaissance chassa l'ennemi de Montrieux ; toutefois elle rapporta que les Allemands concentraient des forces considérables à Vendôme.

A la même date, on signalait une semblable concentration vers Saint-Amand. Nous avons dit que la colonne Curten était vers Château-Renault le 31 décembre. Le 1er janvier, dans une reconnaissance sur Saint-Amand, le 3e escadron du 8e hussards parvint à Villechauve et à Authon, en refoulant quelques cavaliers allemands. Deux pelotons du même régiment poussèrent jusqu'à Herbault, sans plus de difficulté.

Le 2 janvier, le colonel de Lacombe, avec deux escadrons du 8e hussards, deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique de marche, une section de 4 et deux bataillons du 76e mobiles (Ain, Aude, Isère), dépassait Saint-Amand dans la direction de Vendôme. De son côté, l'ennemi, dont l'attention avait été éveillée par la reconnaissance de la veille, poussait vers Château-Renault une colonne d'un bataillon, deux escadrons et une section d'artillerie. Un petit engagement en résultait près de Villechauve. Le même jour, un escadron du 8e hussards surprenait des uhlans en réquisition à Lancé, à l'est de Saint-Amand, et leur enlevait 15 cavaliers, 13 chevaux, 10 voitures d'avoine et des bestiaux.

A ce moment, Chanzy jugeait nécessaire que Curten prît

l'offensive pour dégager Jouffroy au nord de Vendôme. Dans ce but, il le fit renforcer par une colonne aux ordres du lieutenant-colonel Jobey, du 40e de marche[1]. Avec cinq bataillons, quatre pièces de 4 et un peloton de cavalerie, cet officier se porta le 4 janvier de la Chartre sur Villeporcher, Villechauve et Monthodon. Enfin le lieutenant-colonel de Lambilly, chef d'état-major de Jauréguiberry, fut chargé d'amener à Château-Renault la fraction de la division Barry restée avec l'amiral, en même temps que des renforts d'artillerie et de cavalerie. Peu à peu, on le voit, l'opération confiée à Jouffroy prenait une importance plus grande. D'une simple démonstration, elle était devenue un mouvement offensif, absorbant plus d'un corps d'armée. Autre conséquence grave, la réorganisation du 16e corps en était tout à fait compromise.

---

1. Le 40e de marche avait fait partie de la 3e division du 16e corps (Morandy). Voici son itinéraire depuis l'échauffourée de Chambord :

11 décembre, Tours ; 13 décembre, évacuation de Tours, retraite sur Château-Renault ; du 14 au 17, Ambloy et Château-Renault ; 17, Pont-de-Braye ; du 18 au 28, Jupilles ; du 28 au 1er janvier, Chahaignes (*Historique du 40e de ligne*).

La 19e batterie du 15e régiment (sous-lieutenant Goullon, 4 pièces seulement depuis le 8 décembre), qui était le 27 à Jupilles, fut affectée à la colonne Jobey.

CHAPITRE XVII

COMBAT DE BRIARE

La colonne Rousseau. — Combat de Courtalain (31 décembre). — Formation du XIIIe corps allemand. — Frédéric-Charles autour d'Orléans. — Départ pour Étampes du Ier corps bavarois. — Combat de Briare (31 décembre). — Frédéric-Charles reçoit l'ordre de marcher sur le Loir. — Le VIIe corps prussien. — Départ du 15e corps pour Besançon. — Formation du 25e corps.

Tandis que ces événements se passaient au sud-est du Mans, au nord-est la colonne du général Rousseau était d'abord moins sérieusement engagée. Elle avait atteint la Ferté-Bernard le 30 décembre ; le lendemain Chanzy lui prescrivit de ne pas dépasser ce point, du moins pour le moment. Sur ces entrefaites, le colonel de Cathelineau, à Vibraye depuis le 25 décembre, avait dirigé 400 hommes sur Montmirail (27 décembre), en attendant de s'y porter lui-même. Le 29 un engagement, survenu à la Bazoche-Gouet entre le 3e bataillon des mobiles de la Dordogne et un détachement allemand, amena Rousseau à craindre pour son flanc droit. Il porta dans cette direction une colonne composée de 600 hommes du 58e de marche, d'une section de 4, d'un escadron de hussards, des francs-tireurs de la Dordogne et de la Sarthe, de la légion franco-argentine et de quelques volontaires de la Ferté-Bernard, sous les ordres du chef de bataillon Bonnefond-Pédulans, du 58e.

De leur côté, les Allemands avaient appris par leur cavalerie la présence de nos troupes à Digny, Thiron-Gardais et Vibraye. Ils supposaient même, ce qui était faux, que des masses nombreuses occupaient Nogent-le-Rotrou [1]. Le 29 décembre, ils poussèrent dans ces directions de fortes reconnaissances qui atteignirent Longni, Thiron-Gardais et la

1. *État-major prussien*, p. 699.

Bazoche-Gouet. Après l'engagement dont nous avons parlé contre les mobiles de la Dordogne, le détachement porté sur la Bazoche [1] s'était replié sur Courtalain (30 décembre), pour gagner Bonneval. De son côté, le commandant Bonnefond-Pédulans atteignit la Bazoche-Gouet le 30. Dès qu'il apprit la présence de l'ennemi à Courtalain, il s'y porta par une marche de nuit Malheureusement il perdit du temps à cerner inutilement Arrou et n'arriva devant Courtalain que dans la matinée, au moment où les Allemands se mettaient en route. On les refoula avec beaucoup d'élan, en leur infligeant quelques pertes [2]. Après une courte poursuite, le commandant Bonnefond se mit en retraite pour rallier le général Rousseau.

Pendant que ce dernier couvrait au nord-est les cantonnements du 21e corps, Jaurès détachait à Ballon une colonne mobile tirée de sa 3e division et chargée de surveiller les routes de Mamers et d'Alençon ; de Bellême, les corps francs du colonel de Lipowski éclairaient jusqu'à la Fourche, au nord de Nogent-le-Rotrou, où ils se reliaient à la colonne Rousseau. Celle-ci, renforcée d'un bataillon de mobiles des Deux-Sèvres, s'établissait le 3 janvier autour de Nogent-le-Rotrou. Avec le détachement Bonnefond-Pédulans qui la ralliait le même jour, elle occupait la Fourche, la Gaudaine, la Tuilerie et Souancé, c'est-à-dire les débouchés des routes aboutissant du nord-est et de l'est à Nogent-le-Rotrou. Au sud-est elle se reliait par les francs-tireurs de Seine-et-Marne, placés à Authon, au colonel de Cathelineau qui rayonnait de Vibraye et de Montmirail vers Brou, Châteaudun et Cloyes. Enfin les éclaireurs du capitaine Bernard, poussés jusqu'à Saint-Calais, servaient de trait d'union entre Cathelineau et Jouffroy [3].

Pour soutenir la colonne Rousseau, Chanzy déplaçait légèrement vers le nord-est la 4e division du 21e corps, jusqu'a-

1. 1 compagnie, 2 escadrons, 2 pièces.

2. Nous perdîmes 1 tué et 6 blessés ; les Allemands eurent 7 tués et 12 blessés d'après l'*État-major prussien* ; 65 morts et un grand nombre de blessés d'après Chanzy. Ces derniers chiffres sont tout à fait invraisemblables.

3. Chanzy, ouvrage cité, p. 284.

lors au plateau d'Auvours et à Yvré-l'Évêque (4 janvier). Le général Gougeard établissait sa 1re demi-brigade à Champagné et le bataillon de dépôt du 19e de ligne à la Belle-Inutile.

Quant aux Allemands, ils conservaient un attitude expectante. L'état-major du roi en venait pourtant à se convaincre qu'il était indispensable de rattacher de nouveau à la IIe armée ce qui restait de l'Armee-Abtheilung (1er janvier). Les 17e et 22e divisions, réunies en un XIIIe corps d'armée, commandé par le grand-duc de Mecklembourg, passèrent à cette date sous les ordres de Frédéric-Charles.

Cette mesure groupait en un faisceau toutes les troupes appelées à combattre Chanzy. Nous devions avoir bientôt à en déplorer les conséquences.

Nous l'avons dit précédemment, dès son arrivée à Orléans, Frédéric-Charles avait appris que les troupes françaises apparues vers Gien appartenaient non à l'avant-garde de la 1re armée de la Loire, mais à un corps indépendant. Au lieu de marcher sur Montargis ou sur Orléans, comme le redoutaient les Allemands, elles s'étaient bornées à occuper une position défensive entre Briare et Gien.

Frédéric-Charles installa donc ses troupes autour d'Orléans. Le Ier corps bavarois cantonna dans cette ville ; le IIIe corps prussien y établit une brigade d'infanterie et disposa le reste d'Orléans à Beaugency ; le IXe corps occupa les villages en amont jusqu'à Châteauneuf, tout en détachant à Montargis, sous les ordres du général von Rantzau, trois bataillons, quatre escadrons et une batterie à cheval ; le détachement bavarois d'Ouzouer-sur-Loire fut renforcé d'un régiment de hussards. Enfin la 6e division de cavalerie, qui cantonnait également à Orléans, poussa la 15e brigade dans la Sologne, où de forts détachements de francs-tireurs s'étaient réeemment montrés.

Ces dispositions venaient d'être prises, lorsque, le 22 décembre, l'état-major du roi invita Frédéric-Charles à envoyer des reconnaissances vers Gien, afin de se procurer, au sujet de notre 1re armée, des renseignements positifs qui faisaient défaut depuis quelques jours. En même temps, le prince re-

cevait l'ordre de renvoyer à Étampes le Ier corps bavarois, fort affaibli, comme on sait, par sa campagne sur la Loire. Il servirait dorénavant de réserve générale à la IIe armée et, en même temps, aux troupes de l'investissement de Paris. De plus, quelques jours de repos absolu lui permettraient de reconstituer ses effectifs et son matériel de tout genre.

Von der Tann partit le 24 pour Étampes, suivi le 26 par le détachement d'Ouzouer. La veille, le général von Rantzau s'était porté de Montargis sur Briare, avec sa colonne. Nos troupes avaient quitté cette ville depuis le 22, pour se retirer sur Nevers. Mais, les jours suivants, des reconnaissances allemandes lancées dans cette direction se heurtèrent, au sud de Bonny, contre des gardes nationaux et des francs-tireurs qui les obligèrent à la retraite (29 décembre).

Le 31, la division de la Nièvre prit de nouveau l'offensive ; plusieurs de ses bataillons, débouchant de Nevoy, refoulèrent sur Ousson, au sud-est de Briare, un détachement allemand qui marchait vers Bonny. Malgré l'arrivée de renforts, l'ennemi se retira vers Briare, où il se maintint avec l'aide de deux compagnies de landwehr faisant partie des troupes d'étape.

Le 1er janvier 1871, dans l'après-midi, nos troupes passèrent le canal de Briare à l'est de cette ville et menacèrent la retraite de Rantzau par la route de Gien [1]. Cette fois il se hâta de se retirer, ce qui eut lieu sans difficulté sérieuse. Ses pertes étaient d'une cinquantaine d'hommes seulement.

Déjà des articles de journaux, des interrogatoires de prisonniers faisaient soupçonner à l'ennemi que de grands transports de troupes avaient lieu de la Loire vers la Saône.

---

1. D'après les Allemands, nous aurions engagé à Briare plusieurs milliers de gardes nationaux et de l'infanterie de marine avec 12 pièces. Les documents d'origine française renferment très peu de renseignements sur cette affaire ; de ceux consultés par nous, il résulte seulement que la 23e batterie du 12e régiment (brigade du Temple de la division de la Nièvre) prit part au combat du 31. L'une de ses sections avait déjà assisté au combat de Châtillon-sur-Loire et à la première affaire de Briare (14 décembre). Par contre, il semble qu'aucune fraction tirée de l'infanterie de marine n'ait fait partie des troupes du général de Pointe. (Voir le *Livre d'or de l'infanterie de marine*, capitaine V. Nicolas.)

Pourtant les combats de Vendôme et de Briare, survenus simultanément aux deux ailes de la IIe armée, semblaient indiquer que Chanzy et Bourbaki allaient prendre l'offensive contre elle. Le général de Moltke en conclut, tout naturellement, qu'il fallait mettre à profit la situation centrale de Frédéric-Charles pour écraser successivement nos deux armées. Il commencerait par celle que sa proximité de Paris et l'activité de son chef rendaient la plus à craindre, celle de Chanzy[1]. Ainsi, la démonstration du général de Jouffroy avait pour première conséquence de hâter la concentration des Allemands en face de notre 2e armée.

Dans l'après-midi du 1er janvier, le roi de Prusse ordonnait à Frédéric-Charles, par le télégraphe, de se porter sur le Loir. Une phase décisive de la compagne allait commencer. En même temps, les événements prenaient une gravité croissante dans l'est de la France.

On sait que le VIIe corps prussien était depuis le 15 décembre vers Châtillon-sur-Seine et Ravière. A ce moment, la première affaire de Briare fit craindre un mouvement de Bourbaki sur Montargis. Le 16, Zastrow reçut l'ordre de marcher sur Auxerre pour se relier à la IIe armée. Il y arriva le 20, après avoir laissé un fort détachement à Châtillon-sur-Seine. Mais les premiers bruits d'un mouvement de Bourbaki vers l'est commençaient à courir. Le général de Moltke s'empressa de reporter Zastrow vers Châtillon pour recueillir au besoin Werder. Le VIIe corps se mit en marche (27 décembre), par Chablis et l'Isle-sur-Serein. Mais le 30 survenait un nouvel ordre : cette fois Zastrow était invité à s'arrêter sur l'Armançon, en attendant que l'état-major du roi sût nettement si nous allions prendre l'offensive sur le Loing ou sur la Saône. Dans le premier cas, le VIIe corps, joint à des troupes venues des environs de Paris, serait chargé de nous arrêter. Dans le second cas, cette tâche incomberait à Werder, soutenu par le même corps d'armée.

---

1. Maréchal de Moltke, *Histoire de la guerre franco-allemande*, p. 268 ; *État major prussien*, p. 718.

On voit par ces contre-ordres répétés, par ces mouvements en sens contraire se suivant à de si brefs intervalles, combien la possession de la partie supérieure de la Loire, du massif du Morvan, du centre et du sud du bassin de la Saône nous donnait d'avantages. Habilement employé, le réseau ferré de cette région nous eût permis de porter alternativement la masse de nos forces de l'est à l'ouest et réciproquement. En l'absence de voies de transport rapide, les Allemands ne pouvaient opérer les mouvements correspondants que dans un laps de temps beaucoup plus long. Mais ni nos états-majors, ni nos compagnies de chemin de fer n'étaient faits aux grands transports de troupes, et la campagne de l'Est allait en donner des preuves désastreuses.

La première intention du ministre avait été de laisser le 15e corps à Vierzon pour couvrir Bourges. Les retards qui marquèrent nos premiers mouvements vers l'est lui firent prévoir que l'ennemi pourrait appeler à lui des renforts. Le 31 décembre, il décida que, lui aussi, le 15e corps se porterait sur Besançon, tandis qu'un nouveau corps d'armée, le 25e, confié au général Pourcet[1], serait organisé pour remplir la tâche confiée d'abord au 15e. Dans le mouvement général sur Paris que l'on prévoyait alors, il formerait l'extrême droite de Chanzy. Si, au contraire, il devenait nécessaire d'appuyer Bourbaki, il se dirigerait vers l'Yonne et la haute Seine. Mais l'organisation de ce corps d'armée était encore très peu avancée ; le 5 janvier, il n'avait à Vierzon qu'un régiment d'infanterie, le 74e de marche[2]. Il eût été imprudent de faire grand fond sur ce nouvel élément des forces nationales.

1. Ancien commandant du 16e corps, remplacé à la fin d'octobre par Chanzy, à la suite de difficultés survenues entre le ministre, d'Aurelle et lui. Le 25e corps fut composé par moitié de troupes de marche et de mobilisés. (Voir sa composition aux annexes.)

2. Général Pourcet, *Le 25e corps de l'armée de la Loire*, p. 56.

CHAPITRE XVIII

PROJETS DE CHANZY ET DE GAMBETTA

Arrivée du *Lavoisier*. — Nouvelles de Paris. — La campagne de l'Est. — Situation générale. — Échange de dépêches entre Chanzy et Gambetta. — Projets de Gambetta. — Projets de Chanzy. — Gambetta persiste dans ses intentions.

La Délégation rendait pleine justice à Chanzy, à son infatigable ténacité. Ainsi Gambetta écrivait le 20 décembre à Jules Favre et au général Trochu : « A travers ces défaillances, nous avons rencontré un homme de cœur, aussi grand citoyen que bon capitaine, qui a certainement sauvé son armée et l'honneur de la France. C'est le général Chanzy..... il a rassemblé trois corps sur six et exécuté une de ces retraites admirables qui illustrent plus un général que dix victoires....[1]. » Aussi, l'adoption d'un projet définitif d'opérations pour la 2e armée de la Loire n'eut-il pas lieu sans un échange actif de communications entre le ministre et Chanzy.

Le 22 décembre arrivait à Beaufort, dans le ballon *Lavoisier,* le capitaine d'état-major de Boisdeffre. Il était parti le matin de Paris, avec des renseignements verbaux envoyés par le général Trochu à Chanzy. Le lendemain, ce dernier les résumait de la façon suivante dans une lettre adressée à Gambetta, alors à Lyon[2]. D'après le président du Gouvernement, l'esprit de la population de Paris était admirable ; d'avance, elle se tenait prête à tous les sacrifices, à une résistance poussée jusqu'aux dernières limites. Aussi la situation politique de la grande ville était-elle excellente, du moins à en juger d'après le général ; les partis avancés, représentés

1. *Enquête,* tome 4, p. 89.

2. Cette lettre, confiée au capitaine d'état-major Marois, n'arriva à Lyon que le 27 décembre, ce qui donne une idée approchée du désordre qui régnait alors sur nos voies ferrées. — M. de Boisdeffre est actuellement chef d'état-major général de l'armée.

surtout par Blanqui, Félix Pyat, Flourens, étaient complètement écrasés et, sauf incident inattendu, hors d'état de rien tenter.

Au point de vue militaire, la situation de Paris paraissait sensiblement moins bonne ; si les troupes de ligne étaient « bien disposées, bien organisées, bien commandées », bref aptes à marcher sur l'heure, les gardes mobiles, en proie à la nostalgie, présentaient moins de solidité. Quant aux bataillons de guerre de la garde nationale, ils n'avaient guère pour eux que leur bonne volonté ; il ne fallait pas songer à en tirer parti pour une action sérieuse.

La question des vivres était inquiétante, mais sans constituer un danger imminent. Suivant le général Trochu, ce qui restait de l'approvisionnement en farine, joint à du riz, à de la fécule et à de la farine d'avoine, « donnerait de bon pain ». Cependant les souffrances étaient extrêmes déjà, surtout pour la classe moyenne. Chacun les supportait avec calme et résignation, mais il fallait prévoir l'épuisement absolu des ressources encore disponibles. En mettant tout en œuvre, on pourrait tenir jusqu'à la fin de janvier ; toutefois, il faudrait songer, dès le 20, à traiter avec l'ennemi, pour ne pas compromettre une opération qui serait des plus délicates : celle du ravitaillement de deux millions d'hommes.

D'ici là, l'armée de Paris ne pouvait songer à une trouée ; la forte organisation des lignes allemandes l'en empêchait absolument. D'ailleurs, en admettant qu'elle parvînt à les franchir, elle serait exposée à manquer de munitions si elle ne trouvait un approvisionnement considérable à une étape de Paris. Le général Trochu alléguait, à ce propos, que, lors de la sortie de Champigny, notre artillerie avait perdu en deux jours la moitié de ses attelages et tiré 30,000 coups de canon, ce qui nous avait obligés de rentrer dans le camp retranché [1]. Pareille éventualité se représenterait fatalement dans des circonstances semblables.

1. Cette explication n'était pas exacte. Nous étions rentrés dans Paris parce que la bataille de Champigny avait été indécise. Un succès décisif pouvait seul nous ouvrir passage et, ce succès, nous ne l'avions pas obtenu.

Une nouvelle sortie venait d'être tentée (21 décembre), celle du Bourget, mais sans autre but que de faire à l'ennemi le plus de mal possible. Il fallait prévoir que nous n'obtiendrions rien de plus.

Ainsi Paris ne pouvait se dégager lui-même de l'étreinte allemande; l'armée qui y était enfermée cherchait simplement à retenir l'ennemi autour d'elle, par des sorties dont la vigueur allait toujours en s'affaiblissant. De toute nécessité, il fallait que les troupes de province marchassent à son secours. Le général Trochu ne croyait pas à leur intervention; il n'y avait jamais cru. Pourtant, afin de mieux concerter ses opérations avec Chanzy, il avait remis six pigeons au capitaine de Boisdeffre. A peine celui-ci avait-il quitté le *Lavoisier* qu'il était contraint de les remettre au préfet de Maine-et-Loire, M. Engelhard, en vertu d'une réquisition de la Délégation. Chanzy s'empressa de les réclamer dans la lettre que nous venons de résumer. Il demandait aussi à être tenu constamment au courant des mouvements des autres armées, surtout de celles de Bourbaki et de Faidherbe. La nécessité de coordonner leurs mouvements et ceux de la 2e armée ne pouvait évidemment faire aucun doute.

Cette lettre de Chanzy se croisait avec une dépêche de Gambetta, datée du 26 décembre et contenant surtout des renseignements au sujet de l'ennemi. D'après le ministre, Frédéric-Charles était à Orléans avec 25,000 hommes, non compris les 6,000 ou 7,000 Bavarois de von der Tann. On signalait en outre le mouvement de 25,000 Allemands vers Chartres et Alençon. Blois et la Sologne étaient à peu près vides. Enfin le général von Zastrow et le prince de Reuss étaient entre Joigny et Auxerre avec 25,000 à 30,000 hommes; ils semblaient avoir détaché 7,000 à 8,000 hommes vers Montargis.

Ainsi nous possédions des données relativement exactes au sujet de l'ennemi; celui-ci était beaucoup moins bien renseigné, en dépit des légendes si généralement répandues en France au sujet de sa cavalerie et de son service d'espionnage. Mais Gambetta se bornait à une brève indication au sujet de

l'opération de Bourbaki : « La 1re armée, disait-il, exécute en ce moment un mouvement sur la nature duquel je vous avais envoyé des instructions par un officier. Je suis bien étonné que vous ne les ayez point reçues. » A ses yeux, la situation était bonne et, si l'expédition commencée réussissait, elle pourrait devenir magnifique. Il est permis de trouver ces appréciations optimistes.

Sur ces entrefaites, le ministre recevait la lettre de Chanzy confiée au capitaine Marois. Ce dernier, parti de Lyon le 27, ne rentrait au Mans que le 30, avec la réponse de Gambetta. Deux ballons avaient successivement apporté au ministre des renseignements qui représentaient l'état de Paris sous un jour beaucoup plus inquiétant que les communications verbales confiées au capitaine de Boisdeffre. La situation était grave ; elle réclamait de vigoureux efforts de la part de Chanzy comme de Bourbaki. Déjà l'armée de l'Est se heurtait à des difficultés imprévues ; d'après toutes les données recueillies, les Allemands concentrés vers Dijon et Belfort avaient reçu d'importants renforts, et leur effectif total atteignait ainsi 80,000 hommes[1]. Pourtant Bourbaki continuait l'exécution de son mouvement. Les 18e et 20e corps, transportés par voie ferrée dans la vallée de la Saône, étaient destinés à s'emparer de Dijon, conjointement avec les corps de Garibaldi et de Cremer, qui porteraient nos forces à 75,000 hommes ; à Dijon l'ennemi en avait 30,000 à 40,000 seulement. Pendant cette opération, le 24e corps, nouvellement organisé sous les ordres du général de Bressoles, serait transporté par voie ferrée de Lyon à Besançon, où il rallierait les 15,000 à 18,000 hommes de la garnison. A la tête de ces 45,000 à 50,000 hommes, il opérerait de concert avec les 75,000 hommes venant de Dijon. Ces 120,000 hommes n'auraient aucune peine à faire lever le siège de Belfort, peut-être sans coup férir, et à couper les communications de l'ennemi. « La seule présence de cette armée, ajoutait Gambetta, ferait lever le siège de toutes les places fortes du Nord et permet-

1. Chiffre exagéré de moitié environ.

trait au besoin de combiner plus tard une action avec le général Faidherbe. En tout cas, nous aurions la certitude de rompre définitivement la base de ravitaillement de l'ennemi.

« Quant au 15e corps, séparé des 18e et 20e corps, il a pour mission essentielle de couvrir Bourges et Nevers, en se retranchant dans les positions de Vierzon et en occupant fortement la forêt. S'il venait à être forcé dans cette première position, il rentrerait dans Bourges, où il formerait une imposante garnison en état d'arrêter la marche de l'ennemi.

« A l'heure qu'il est, toutes ces dispositions sont prises et demain 28 au matin, tout le monde sera rendu à son poste. Pendant la durée de cette campagne, les 18e, 20e, 24e corps, ainsi que les forces qui, sous le commandement du général de Pointe de Gévigny, couvrent Nevers, sont placés sous le commandement suprême du général Bourbaki[1]. »

Au sujet de l'armée du Nord, Gambetta ne donnait que des renseignements fort incomplets. Le dernier télégramme du général Faidherbe, envoyé le lendemain de la bataille indécise de Pont-Noyelles, représentait ses troupes comme en excellent état et toutes prêtes à combattre.

La dépêche du ministre se terminait par quelques mots d'encouragement, empreints d'une exagération malheureusement trop évidente : « Vous avez décimé les Mecklembourgeois ; les Bavarois n'existent plus ; le reste de l'armée est déjà envahi par l'inquiétude et la lassitude. Persistons, et nous renverrons ces hordes hors du sol, les mains vides. »

Ce n'est point ici le lieu d'examiner les avantages et les inconvénients du projet d'opérations dans l'Est, tel qu'il fut définitivement adopté par Gambetta et M. de Freycinet. Toutefois, on doit dire que cette diversion sur les derrières de l'ennemi, possible en octobre ou en novembre, était d'une exécution beaucoup moins facile en décembre ou en janvier.

---

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 240. Dans cette lettre, Gambetta invitait Chanzy à envoyer les dépêches destinées au général Trochu, d'abord à Bordeaux, où on les écrirait sur du papier spécial, puis à Poitiers, d'où un pigeonnier se rendrait près de lui pour les lancer. Ce procédé n'était pas expéditif, il faut l'avouer.

De plus, une marche sur Belfort, par la zone comprise entre la Saône et le Doubs, nous forçait à prêter le flanc gauche aux Allemands, en nous amenant dans le dangereux voisinage de la frontière suisse et des hauts plateaux du Jura, si peu hospitaliers en cette saison.

D'ailleurs, à un point de vue plus étroit, Chanzy était incontestablement affaibli par le départ de Bourbaki. Tant que la 1re armée était à Vierzon, elle retenait Frédéric-Charles à Orléans. Il aurait été difficile pour les Allemands de prendre simultanément l'offensive vers le Mans et vers Bourges. Chanzy ne pouvait donc que déplorer la direction assignée à Bourbaki, et il le laissa voir au ministre.

Le 30 décembre, au reçu de la dépêche précédemment résumée, il télégraphiait à Gambetta pour lui développer un projet d'opérations dans l'Ouest. Notre plus grande chance de succès, disait-il en résumé, réside dans la combinaison de nos mouvements, dans la coopération de nos trois armées principales marchant vers un but commun. Toute action isolée nous exposerait à des échecs successifs.

En ce qui le concernait, Chanzy comptait marcher sur Paris, dès qu'il aurait achevé de réorganiser son armée et qu'il serait fixé sur les emplacements et les forces de l'ennemi. Prenant pour base la Sarthe et la ligne ferrée du Mans à Alençon, il se porterait sur l'Eure qu'il borderait sans doute de Dreux à Chartres. Là il verrait à continuer son mouvement vers Paris ou à investir dans ses positions une partie de l'armée assiégeante. En ce cas, il devrait s'entendre avec le général Trochu pour tenter un suprême effort.

Mais il lui faudrait garder ses derrières sur la ligne du Mans à Alençon et même sur celle du Mans à Tours. Il savait que des concentrations de troupes s'opéraient, tout à fait en dehors de lui, en Normandie et, notamment, à Cherbourg. Il demandait la libre disposition de ces forces destinées évidemment à opérer sur le même théâtre que son armée. Il lui paraissait naturel qu'il pût se les adjoindre ou les consacrer à la garde de ses communications.

Ce télégramme étant resté sans réponse, Chanzy adressait

(2 janvier) une nouvelle dépêche au ministre, insistant de la façon la plus énergique sur la nécessité de coordonner l'action de nos trois grandes armées de province. « Le temps presse, écrivait-il, et le grand effort qu'il s'agit de faire n'aura de résultats certains que si toutes nos forces y concourent simultanément... » Et il réclamait des données plus précises au sujet de l'armée de Bourbaki, de celle de Faidherbe. Il ne connaissait ni les emplacements, ni le but réel de la première. Chose qu'il est plus difficile encore d'admettre, il n'avait que des renseignements très vagues sur la composition des troupes de Bretagne ou du Cotentin.

Pour conclure, il soumettait au ministre un projet général d'opérations dont les grandes lignes étaient les suivantes : nos deux armées de la Loire et celle du Nord prendraient l'offensive en même temps; la 2e armée se dirigerait du Mans sur l'Eure, entre Évreux et Chartres; la 1re, de Châtillon-sur-Seine (où Chanzy la supposait établie) vers l'espace compris entre la Marne et la Seine, de Nogent à Château-Thierry; d'Arras, l'armée du Nord irait se placer dans l'intervalle de Compiègne et de Beauvais.

En même temps les troupes du camp de Cherbourg[1] marcheraient le long du chemin de fer de Caen à Évreux, de manière à venir s'établir à la gauche de la 2e armée. Celles rassemblées au camp de Conlie ou en Bretagne borderaient la Sarthe d'Alençon au Mans et occuperaient le Perche jusqu'au Loir. Les corps francs de Cathelineau et de Lipowski prendraient position à l'est du Loir, pour protéger notre droite et observer la Loire.

Quant au 15e corps, il demeurerait entre le Cher et la Loire, afin de couvrir Bourges; si l'ennemi était refoulé, il se porterait sur Étampes. Enfin le 24e corps, les troupes de Garibaldi et la garnison de Besançon auraient à tenir Werder en échec.

Une fois nos armées établies dans ces positions, elles se mettraient en communication avec Paris, de façon à combiner

1. Le 19e corps, dont l'organisation n'était pas terminée.

leurs opérations et des sorties vigoureuses des troupes investies. Si nous parvenions à rompre une partie des lignes d'investissement et à introduire des vivres dans Paris, d'autres efforts tentés simultanément de l'intérieur et de l'extérieur pourraient enfin nous conduire au but suprême, la délivrance de la capitale et l'expulsion de l'ennemi du territoire national.

La 2e armée, obligée par sa composition de marcher lentement, mettrait huit jours pour aller du Mans à Chartres. Chanzy demandait par suite de commencer ce mouvement le plus tôt possible. Il comptait emmener avec lui 120,000 hommes, non compris les troupes destinées à garder nos derrières [1].

L'idée maîtresse de ce projet, la nécessité pour nos trois armées de combiner leurs mouvements entre eux et avec des sorties de l'armée, était évidemment juste. Mais Chanzy ne semblait pas tenir un compte suffisant de ce que pouvait et devait faire l'ennemi. Il était à prévoir que Frédéric-Charles, placé entre nos deux armées de la Loire, ne les laisserait pas se porter, l'une entre Évreux et Chartres, l'autre entre Nogent et Château-Thierry, sans chercher à les battre successivement. Il disposait pour cela de très grands avantages : sa situation centrale et la composition même de ses troupes, qui leur permettait des mouvements rapides, interdits à nos jeunes levées. Pour marcher sûrement à la délivrance de Paris, la condition *sine quâ non* était de battre au préalable la IIe armée, ce qui eût exigé la concentration de toutes nos forces ou, du moins, de nos deux armées de la Loire. Encore, nos échecs des 2, 3 et 4 décembre prouvaient-ils que ce résultat n'était rien moins qu'assuré. La combinaison adoptée par Gambetta devait *peut-être* nous permettre de débloquer Belfort et de menacer les communications de l'ennemi, mais elle exposait *certainement* Chanzy à être écrasé par Frédéric-Charles. Cette éventualité parut échapper à la Délégation ; d'ailleurs, il n'était plus temps de changer les dispositions prises et Gam-

1. La 2e armée comptait plus de 130,000 hommes avec 350 pièces de canon le 28 décembre (Freycinet, ouvrage cité, p. 274).

betta le fit connaître à Chanzy (5 janvier[1]). La différence essentielle que présentaient les deux projets résidait dans la direction assignée à Bourbaki. Au lieu de le porter vers Châtillon-sur-Seine, Gambetta et M. de Freycinet s'étaient mis d'accord pour le diriger sur Belfort et les Vosges. « Cette action, ajoutait Gambetta, nous semble à la fois plus sûre et plus menaçante. » Il espérait donc que le siège de Belfort serait levé vers le 10 ou le 12 janvier. A cette date commencerait la période décisive des opérations. Après avoir occupé les Vosges, Bourbaki se porterait vers Paris à la tête de 150,000 hommes, en occupant simultanément, autant que possible, les deux lignes ferrées de Strasbourg et de Metz[2].

Quant à Chanzy, il se mettrait en mouvement du 12 au 15, dans la direction qu'il avait indiquée. Deux nouveaux corps d'armée, les 19e et 25e, étaient en formation, l'un à Cherbourg, l'autre à Vierzon, tous deux destinés à renforcer ses ailes. Leur effectif total atteindrait 80,000 hommes, ce qui porterait la 2e armée à 200,000 hommes. Mais ils ne seraient prêts à marcher que le 12. Les opérations actives de Chanzy ne pourraient donc guère commencer avant le 14 ou le 15.

Faidherbe, alors à la tête de 50,000 hommes environ[3], venait de remporter « un important succès » à Bapaume, les 2 et 3 janvier. Il était destiné, selon toute apparence, à tendre la main à Bourbaki et à former ainsi une autre masse de 200,000 hommes à l'est de Paris.

Enfin, d'après Gambetta, 40,000 mobilisés bretons avaient

---

1. La lettre de Chanzy avait été apportée à Gambetta par le commandant de Boisdeffre, qui revint au Mans le 6, avec la réponse du ministre.

2. Au lieu de Metz, c'est sans doute Belfort qu'il faut lire. Cette lettre a été reproduite, ainsi que les précédentes, par Chanzy, ouvrage cité.

Un télégramme du 6 janvier autorisa ensuite Chanzy à se mettre en mouvement le 14, s'il le jugeait convenable.

3. Il faudrait apporter à tous ces effectifs d'importantes réductions. Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur certains ouvrages, notamment celui du général Pourcet, pour être convaincu que, exacts sur le papier, ils comportaient une très forte proportion de non-valeurs.

Enfin, on ne doit pas oublier que Faidherbe venait de se retirer sur Arras après son « important succès de Bapaume », et que Péronne allait capituler le 10 janvier.

été armés pour la défense des lignes du Mans ; avant quinze jours, 100,000 autres mobilisés de l'est et du centre occuperaient Vierzon, Nevers, Dijon et Besançon.

Malheureusement le projet d'opérations ainsi développé présentait des inconvénients graves. Non seulement nos effectifs étaient sensiblement majorés, non seulement Gambetta prêtait aux mobilisés une organisation et une solidité qu'ils ne possédèrent jamais, mais il ne tenait pas un compte suffisant des intentions et des forces de nos adversaires. Il était au moins imprudent d'admettre qu'ils assisteraient inactifs aux mouvements préliminaires et à la marche finale de nos armées. De plus, l'opération de l'armée de l'Est présentait des dangers sérieux : la saison, la jeunesse des troupes, la nature du pays, étaient autant d'obstacles. La réussite n'en pouvait être qu'à longue échéance. Il y avait d'autant plus lieu de le regretter qu'un second messager du général Trochu venait d'arriver au Mans, apportant de l'armée de Paris des nouvelles défavorables : elle avait beaucoup souffert ces derniers jours et était fort réduite. Il fallait évidemment se hâter.

Chanzy tentait donc un nouvel effort afin de faire restreindre l'amplitude de l'opération de Bourbaki et ramener plus promptement la 1re armée sous Paris. Dans un télégramme chiffré du 6 janvier, il insistait une dernière fois pour l'adoption du projet présenté par lui, mais sans plus de succès qu'avant. La réponse qu'il recevait le 7 montrait assez que la décision du ministre était irrévocable. M. de Freycinet ne croyait pas à l'efficacité du projet de Chanzy. A son avis, pour prendre l'offensive, la 2e armée avait absolument besoin de se faire appuyer par les 19e et 25e corps. Comme on l'avait prévu, aucun d'eux ne pourrait entrer en ligne avant le 15. De plus, les distances à parcourir empêcheraient également Bourbaki de hâter son action. Il était trop tard pour revenir sur les dispositions adoptées. Enfin, pour M. de Freycinet, le projet de marche sur Belfort paraissait le meilleur, car c'était celui qui « démoraliserait le plus » les Allemands.

Chanzy avait fait valoir la nécessité de se hâter, en raison

de l'épuisement prochain des vivres de Paris. Mais le Délégué ne croyait pas qu'il y eût lieu de prendre à la lettre les expressions du général Trochu. Il rappelait que, plusieurs fois déjà, la date fatale de la reddition de Paris avait été ajournée ; tous les renseignements recueillis l'ajournaient encore. D'ailleurs un effort beaucoup plus important et beaucoup plus énergique se préparait dans Paris, pour une date moins rapprochée que ne le supposait Chanzy. On sait ce qu'il faut penser de ce dernier argument : la sortie de Buzenval, qui eut lieu en effet le 19 janvier seulement, n'eut aucun des caractères que lui attribuait par avance M. de Freycinet. Ce fut même la dernière convulsion d'un agonisant plutôt qu'une tentative de sortie raisonnée.

Ainsi, le projet de nos opérations finales, celles qui devaient aboutir à la délivrance de Paris ou à sa capitulation, était définitivement adopté. Mais un mouvement imprévu des Allemands n'allait par tarder à le bouleverser de fond en comble.

CHAPITRE XIX

LE CAMP DE CONLIE

Son emplacement. — Difficultés politiques. — Armement des mobilisés. — M. de Marivault demande l'évacuation. — Refus de Gambetta. — L'évacuation est commencée. — Envoi d'une brigade de mobilisés au Mans.

On sait que, dès la fin d'octobre, M. de Kératry avait obtenu de Gambetta l'autorisation de réunir dans un camp les mobilisés des cinq départements bretons, ainsi que des détachements de troupes régulières et de gardes mobiles destinés, en quelque sorte, à les encadrer. Son ambition était de former en quelques semaines une véritable armée, autonome, et destinée à jouer un grand rôle dans le ravitaillement et la délivrance de Paris. Mais les résultats obtenus devaient être tout autres.

M. de Kératry avait commis une première erreur en établissant ce camp à Conlie, à 23 kilomètres au nord-ouest du Mans, sur la route de Sillé-le-Guillaume. « On a fait bien des reproches au camp de Conlie, a dit le général Gougeard[1]; dans notre opinion il les méritait tous : position militaire médiocre, dominée et facile à tourner; sol argileux qui, détrempé par les pluies, rend tout mouvement de troupes impossible; enfin manque absolu d'eau.... » Au lieu d'entasser près de cinquante mille hommes dans cet étroit espace, qui fut bientôt transformé en un vaste bourbier, il aurait été préférable de les répartir sur le vaste amphithéâtre des collines qui entourent le Mans du nord au sud-est. Il eût encore mieux valu les laisser en Bretagne, tant qu'ils n'auraient point été aptes à entrer en ligne.

Malheureusement aux illusions de M. de Kératry, aux inconvénients résultant de l'emplacement choisi, vinrent se

1. *Deuxième armée de la Loire. La division de l'armée de Bretagne.*

joindre d'autres causes qui rendirent encore plus complet l'échec de cette tentative. Après avoir adopté avec enthousiasme les projets de son ancien collègue au Corps législatif, Gambetta parut se raviser et craindre les conséquences politiques qui pouvaient en résulter. Peut-être redouta-t-il de voir se constituer une armée que son origine rendait peu sympathique aux idées républicaines. Toujours est-il vrai que des dissentiments sérieux ne tardèrent pas à s'élever entre M. de Kératry et le ministre. Ils allèrent si loin que le commandant en chef de « l'armée de Bretagne » offrit sa démission dès la fin de novembre ; elle fut acceptée avec empressement, et M. de Marivault, capitaine de frégate promu général de brigade à titre auxiliaire, prit le commandement des mobilisés bretons (10 décembre). Ce fut pour réclamer, le jour même, l'évacuation du camp.

En effet, on s'était borné jusqu'alors à y entasser les mobilisés, les uns sous des baraquements, les autres sous des tentes, en ne leur distribuant qu'un très petit nombre de fusils, presque tous en mauvais état. Par une combinaison singulière, la commission d'armement, chargée d'acheter l'immense quantité d'armes nécessaire pour nos jeunes formations, relevait, non du ministère de la guerre, mais de celui des travaux publics. Il en résultait que les envois de fusils ne parvenaient pas toujours aux points où ils auraient été le plus nécessaires. De plus, grâce à l'incompétence des intermédiaires, les Américains nous livraient des fusils complètement hors d'état de faire feu. Pour certaines armes à percussion, les cheminées n'étaient même pas percées [1].

D'autres fusils, susceptibles d'un bon service, ne tardaient pas à être mis hors d'usage par suite du défaut complet d'entretien. Entre les mains de mobilisés bretons, sans la moindre instruction militaire, dépourvus des plus simples ustensiles de nettoyage, des fusils à magasin étaient d'un emploi impossible. On allait jusqu'à leur préférer des armes à percussion.

1. *Procès-verbaux* cités, tome VI, dépositions de MM. de Freycinet et Jauréguiberry.

D'ailleurs, nous le répétons, les fusils arrivèrent au camp de Conlie beaucoup plus lentement que les mobilisés. Le 5 décembre, après le départ de la division Gougeard pour le 21e corps, les deux tiers de l'effectif présent au camp n'étaient pas armés : presque tout le reste avait des armes impropres au moindre service. Aussi une commission d'enquête présidée par le général Haca conclut-elle « à suspendre immédiatement l'arrivée de nouvelles troupes et à reporter en arrière les bataillons non armés [1] ». On n'en fit rien et, lorsque le général de Marivault arriva le 10 décembre, son premier soin fut de réclamer du ministre « les ordres les plus formels et les plus immédiats » pour l'évacuation du camp. Sur les 48,000 mobilisés qui y étaient alors entassés, la moitié seulement avait des armes ; encore celles-ci étaient-elles de onze modèles différents[2].

Malgré les instances de M. de Marivault, le ministre de la guerre refusa tout d'abord d'autoriser l'évacuation (13 décembre). Deux jours après, le général renouvelait sa demande, en insistant sur les dangers matériels et moraux d'un pareil état de choses. Mais cette question confinait à la politique, comme le télégraphiait M. de Freycinet à Gambetta, et ce dernier répondait le même jour (16 décembre) : « Il ne faut évacuer le camp de Conlie sous aucun prétexte... »

Cependant la situation empirait chaque jour, et M. de Freycinet demandait à son tour le renvoi des mobilisés en Bretagne (16 décembre). Mais Gambetta ne croyait pas encore à

---

1. *Le Camp de Conlie et l'armée de Bretagne*, par A. de la Borderie, 1874.

2. Situation du 12 au 13 décembre d'après les états de l'intendance :
Gendarmerie : 2 officiers, 44 hommes ;
Génie (5 compagnies) : 19 officiers, 420 hommes ;
Artillerie (5 batteries) : 15 officiers, 455 hommes ;
3e cuirassiers (1 escadron) : 6 officiers, 133 hommes ;
Mobilisés (52 bataillons) : 1,425 officiers, 44,759 hommes (12 bataillons des Côtes-du-Nord, en 5 légions ; 11 du Finistère, 4 légions ; 11 de l'Ille-et-Vilaine, 4 légions ; 4 de la Loire-Inférieure, 2 légions ; 14 du Morbihan, 4 légions) ;
Tirailleurs bretons (1 compagnie) : 3 officiers, 83 hommes ;
Mobiles de la Haute-Garonne (4e bataillon) : 22 officiers, 1,122 hommes ;
Mobiles de la Mayenne (1 compagnie) : 3 officiers, 163 hommes ;
Mobiles du Finistère (1 compagnie) : 1 officier, 140 hommes ;
19e chasseurs de marche (2 compagnies) : 6 officiers, 291 hommes.
Total : 1,502 officiers, 47,160 hommes, 613 chevaux ou mulets.

la nécessité de cette mesure, et le Délégué en était réduit à recommander la patience au général de Marivault. Il l'invitait, chose impraticable, à améliorer l'état du camp par des travaux de drainage et lui annonçait, une fois de plus, des armes qui ne devaient pas arriver (16 décembre). A cette date, un bataillon de grand'garde partait encore armé uniquement de ses bâtons de tente ; on lui prêta mille fusils, sans cartouches, car il n'y en avait pas au camp [1].

Malgré les ordres de Gambetta, M. de Marivault ne se tint pas pour convaincu. Le 17, il télégraphiait encore : « L'ordre existe ; on meurt silencieusement, mais la mesure est comble.... » Cette dépêche paraissait d'abord modifier les résolutions prises. Gambetta autorisait l'évacuation, quoique à regret. Mais, le lendemain 18, il revenait sur cette décision. Tout au plus admettait-il qu'on examinât la question de la translation du camp ; il faudrait en tout cas procéder « avec sagesse et lenteur ». Il est nécessaire, ajoutait-il, qu'on ne puisse pas profiter de cette erreur « pour attaquer l'institution des camps, que je considère comme l'un des actes les plus importants de notre administration ». Il est permis de croire que c'était pure illusion de la part du grand orateur. Les camps organisés par lui ont été d'une utilité très contestable, et ce fait s'explique aisément. L'institution des camps permanents présente des inconvénients tels que nous avons dû y renoncer, malgré les tentatives de Gambetta et de Thiers pour en faire généraliser l'emploi. En outre, la saison ne se prêtait nullement à des improvisations de ce genre.

En dépit des ordres de Gambetta et de M. de Freycinet, l'arrivée au Mans d'une foule de fuyards de la 2e armée, qui affluaient du Loir, convainquit le général de Marivault de la nécessité d'une évacuation immédiate. Il prit sur lui de renvoyer 28 bataillons en Bretagne, du 18 au 20 décembre. A cette dernière date, il restait à Conlie 18,900 hommes seulement. Le reste était retourné dans les départements bretons, surtout à Rennes : « Ils ont l'air de mendiants pour la plu-

1. La Borderie, rapport cité, p. 128.

part », télégraphiait le général commandant la division militaire.

Le ministre de la guerre accepta le fait accompli, tout en réservant l'avenir et en prescrivant de rechercher un emplacement plus favorable pour la création d'un nouveau camp. M. de Marivault n'en renvoya pas moins 12 nouveaux bataillons du 31 décembre au 3 janvier. Il ne restait plus à Conlie que six bataillons d'Ille-et-Vilaine (6,680 hommes).

On avait construit à l'intérieur du camp deux ouvrages, la redoute de Tennie et la lunette du nord. Ni leur tracé, ni leur emplacement ne supportaient la critique[1]. Leur désarmement commença le 25 décembre, avant même que Chanzy l'eût demandé au ministre ; on envoya au Mans une partie des 32 pièces de marine qui armaient la redoute. Elles arrivèrent d'ailleurs trop tard pour être utilisées.

Chanzy réclama également l'envoi au Mans de 22 bataillons de mobilisés répartis entre Conlie, Redon et Rennes ; 17 n'étaient pas encore armés et il demandait qu'ils le fussent sans retard. Malgré les protestations du général de Marivault, qui les trouvait hors d'état de paraître devant l'ennemi, les six bataillons de l'Ille-et-Vilaine restés au camp furent dirigés sur le Mans (8 janvier), sous les ordres du général Le Bouëdec[2]. Quant à Marivault, pour faire cesser son opposition, le ministre le mit sous les ordres de Chanzy (9 janvier).

Les bataillons de mobilisés qui renforçaient ainsi la 2e armée étaient armés, ou plutôt ils avaient reçu des armes que l'on déposa ensuite en magasin parce qu'ils n'avaient aucun moyen de les entretenir[3]. Ces fusils, des Springfield à percussion se chargeant par la bouche, qui venaient d'Amérique, laissaient grandement à désirer, comme le montre l'unanimité des témoignages recueillis à leur sujet. Pour les uns, la cheminée n'était pas percée ; pour d'autres, elle manquait complètement ; parfois la batterie ne fonctionnait pas ; les chiens ne restaient pas à l'arrêt ; les baguettes ne pouvaient sortir de

1. *Rapport du général Haca.*
2. Qui fut ensuite remplacé par le général Lalande.
3. *Enquête parlementaire,* tome VIII, déposition du général Lalande, p. 66.

leur tenon. Bref, la proportion des fusils dont il était impossible de se servir atteignait 20 ou 30 p. 100[1]. On les distribua effectivement aux mobilisés le 7 janvier ; le 8, on dirigea la brigade sur le Mans, sans qu'elle eût reçu de cartouches. Celles-ci furent distribuées à la gare du Mans, mais elles étaient mélangées de munitions destinées à d'autres calibres, et il fallut les trier. Cette opération ne fut terminée que le 11, à 3 heures du soir. Encore, parmi les cartouches ainsi réparties, certaines étaient mouillées, d'autres n'avaient pas le calibre voulu ; quelques-unes contenaient si peu de poudre qu'elles ne pouvaient projeter les balles à plus de 50 mètres[2]. Les mobilisés étaient à tel point novices en matière d'instruction militaire, que, dans certains bataillons, au moment d'entrer en ligne, les officiers et les aumôniers durent charger eux-mêmes ces armes d'un maniement si facile.

Nous verrons plus loin quel rôle devaient jouer les mobilisés bretons à la bataille du Mans ; mais les circonstances qui précèdent suffisent pour en faire prévoir la nature.

1. Guilbaud, *Les Mobilisés d'Ille-et-Vilaine ; Enquête*, Lalande, déposition citée.

2. *Enquête parlementaire*, tome II, déposition du général de Marivault, p. 270. Le colonel Pâris télégraphiait au général de Marivault le 7 janvier : « Il n'y a peut-être pas un trentième des cartouches qui soient pour Springfield ; tout le reste est pour carabine Minié, fusils Enfield ou rifles. »

1871) Carte N°V

Au delà du Loir, Frédéric-Charles ne voulait utiliser que les routes principales, de façon à éviter les chemins rendus impraticables par la saison. Provisoirement, il assigna comme

CHAPITRE XX

COMBAT DE SAINT-AMAND

Ordres donnés par Frédéric-Charles. — Concentration de la IIe armée sur le Loir. — Combat de Villeporcher (5 janvier). — Combat de Saint-Amand (6 janvier). — Combats de Villechauve et de Villeporcher (7 janvier). — Retraite du général Barry.

Malgré la démonstration du général de Jouffroy sur Vendôme, l'état-major de Frédéric-Charles était persuadé qu'en détachant des colonnes mobiles à l'est et au nord-est du Mans, Chanzy avait eu simplement pour but d'assurer la sécurité de son armée. Aux yeux des Allemands, nous attendions sans doute la fin des froids excessifs avant de reprendre les opérations actives. Aussi comptaient-ils nous surprendre dans nos cantonnements, s'ils se portaient sur le Mans avec une rapidité suffisante.

Il résulta de ces considérations que Frédéric-Charles prescrivit au général von Kraatz, qui commandait à Vendôme, de garder la défensive, mais en maintenant ses positions avec la dernière énergie. En même temps, il ordonna au Xe corps, aux 1re et 6e divisions de cavalerie de s'établir le 5 janvier sur la ligne de Vendôme à Saint-Amand. Le IIIe corps longerait la lisière sud de la forêt de Marchénoir de façon à atteindre Vendôme le 6, en se couvrant d'une avant-garde jetée vers Azay.

A l'aile opposée du Xe corps, le IXe et la 2e division de cavalerie marcheraient jusqu'à Morée, qu'ils atteindraient également le 6. Enfin le XIIIe corps et la 4e division de cavalerie se porteraient le 6 janvier de Chartres à Brou, en détachant une colonne de toutes armes sur Nogent-le-Rotrou. A la 5e division reviendrait le soin de couvrir leur droite.

Au delà du Loir, Frédéric-Charles ne voulait utiliser que les routes principales, de façon à éviter les chemins rendus impraticables par la saison. Provisoirement, il assigna comme

points de direction à ses quatre corps d'armée : Parigné-l'Évêque, Ardenay, Bouloire et Saint-Mars-la-Bruyère [1].

Le prince avait déjà lancé les ordres qui précèdent, quand, le 3 janvier, il apprit l'évacuation de Briare par nos troupes. Elle ne pouvait que le confirmer dans ses projets, en indiquant que Bourbaki, toujours à Bourges aux yeux de Frédéric-Charles, renonçait pour le moment à se porter en avant. D'ailleurs le VII[e] corps était encore sur l'Armançon, et le II[e] avait été mis en mouvement de Paris vers Montargis. Avec la 25[e] division, qui demeurait répartie de Blois à Gien, ces deux corps d'armée auraient pu opposer à Bourbaki une première résistance. Enfin on sut bientôt que notre 1[re] armée de la Loire avait été transportée tout entière dans le bassin de la Saône, ce qui écartait l'éventualité d'un mouvement vers Montargis.

Frédéric-Charles connaissait la présence de forces françaises à Château-Renault, sur le flanc gauche du X[e] corps. Le 2 janvier, les 1[er] et 3[e] escadrons du 8[e] hussards, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, une section de 4 et deux bataillons du 76[e] mobiles avaient dirigé de ce point une reconnaissance vers Vendôme. Nos hussards avaient même surpris à Lancé des cavaliers allemands en réquisition, en leur enlevant une quinzaine de prisonniers. Cependant Frédéric-Charles ne

---

1. Au IX[e] corps, la 25[e] division d'infanterie restait sur la Loire.

D'après l'*État-major prussien*, l'effectif de la II[e] armée était le suivant le 1[er] janvier 1871 :

III[e] corps,	17,235 hommes,	1,038 chevaux,	84 pièces ;
IX[e] —	8,996 —	526 —	54 —
X[e] —	15,716 —	1,003 —	84 —
XIII[e] —	16,150 —	2,002 —	60 —
1[re] division de cavalerie,		2,408 —	6 —
2[e] —		2,866 —	12 —
4[e] —		2,610 —	12 —
5[e] (12[e] brigade),		1,435 —	6 —
6[e] —		2,472 —	6 —

Total : 58,097 hommes, 16,360 chevaux, 324 pièces.

En outre les 7,517 hommes, les 944 chevaux et les 36 pièces de la 25[e] division occupaient Blois, Orléans, Gien. Le 8[e] uhlans (1[re] division de cavalerie) était détaché à Blois.

Il faut se souvenir que ces chiffres ne comportent que des *combattants* d'infanterie ou de cavalerie, et non des *rationnaires* de toutes armes, comme les nôtres.

croyait pas que, de notre part, l'offensive fût possible dans cette direction, du moins avec des résultats sérieux, et il résolut de se borner à la faire observer. L'avenir devait lui donner raison.

La concentration des Allemands sur le Loir, favorisée par une détente de la température, ne fut pas gênée par nos troupes. Des engagements se produisirent à leurs ailes, mais ils n'eurent aucune importance. A droite, la 44e brigade d'infanterie, trois régiments de cavalerie et deux batteries avaient atteint le 4 Courville et Belhomert[1]. Le 5, un régiment d'infanterie et une batterie se portèrent de Belhomert sur Nogent-le-Rotrou, mais pour être arrêtés à la Fourche par les avant-postes de la colonne Rousseau. Les Allemands se retirèrent ensuite sur la Loupe. Une seconde colonne, partie de Courville, atteignit Montlandon, à l'est de la Fourche.

A l'aile gauche allemande, la journée du 4 avait été signalée par la reconnaissance dont nous avons parlé le long du Loir et de la route d'Épuisay. De plus, la 38e brigade d'infanterie s'était mise en marche de Blois sur Herbault. D'après les ordres de Frédéric-Charles et de von Voigts-Rhetz, à la 20e division, concentrée à Vendôme, devaient se joindre les fractions stationnées à Morée et à Saint-Amand. La 2e brigade de cavalerie, renforcée de la moitié de la 38e brigade d'infanterie et de deux batteries, occuperait ce dernier point, en se couvrant d'avant-postes établis entre Ambloy et Villeporcher ; le reste de la 38e brigade demeurerait à Herbault[2].

Derrière ce rideau, les fractions du Xe corps encore à Blois se dirigeraient sur Saint-Amand ; la 6e division de cavalerie, qui venait d'Orléans, irait cantonner au nord de la ligne Saint-Amand-Gombergeau.

Le 5 janvier, les trois bataillons du 27e mobiles (Isère) appartenant à l'ancienne colonne de Curten étaient établis de Saint-Cyr-du-Gault par Saunay à la Moulinerie, avec les trois bataillons des mobilisés de Seine-et-Marne en seconde ligne.

1. Derrière eux, Chartres n'était occupé que par 1 bataillon de convalescents et 1 escadron.

2. 3 bataillons, 5 escadrons, 1 batterie, 1 compagnie de pionniers.

La colonne du général Cléret défendait les deux routes de Montoire et de Vendôme, au nord de Château-Renault; celle du lieutenant-colonel Jobey formait la gauche de notre ligne[1]

Une reconnaissance allemande partie de Saint-Amand poussa jusqu'à quatre kilomètres de Château-Renault; à ce moment, les troupes de Cléret prirent les armes et l'obligèrent à se retirer sur Saint-Amand, où elle fut recueillie par les avant-postes du général Baumgarth.

En même temps, un engagement plus vif avait lieu à l'est de la route de Château-Renault à Saint-Amand. Une reconnaissance allemande arrêtée à Vilmoin poussait une compagnie sur Villeporcher; celle-ci y pénétrait malgré le feu d'une partie du 2e bataillon du 40e de marche et de quelques éclaireurs algériens, mais ne tardait pas à en être rejetée sur Vilmoin[2]. D'autres éclaireurs résistaient de même à Vilthiou.

Pendant ces engagements, les fractions du Xe corps venant de Blois avaient atteint les cantonnements indiqués. Vers 3 heures, en apprenant la perte de Villeporcher, les troupes cantonnées à Saint-Gourgon (deux bataillons, un escadron et deux batteries) se portèrent sur ce village et, après un court combat, en délogèrent le 2e bataillon du 40e de marche. Les avant-postes ennemis s'établirent ensuite des Haies à Villeporcher; quant au détachement du général Baumgarth, il

---

1. Les opérations de la colonne de Curten ressortent très confusément des documents d'origine française. D'après l'*Historique du 40e de ligne*, la colonne Jobey, partie de Chahaignes le 1er janvier, aurait cantonné aux Hermites; le 2, elle rétrogradait sur Chemillé; le 3, elle occupait Villechauve et Authon. Mais il semble que, les 4 et 5, cette colonne ait rétrogradé vers le sud, car, sur la route de Saint-Amand, les Allemands dépassèrent Villechauve dans la journée du 5.

2. D'après l'*Historique du 40e de ligne*, la reprise de Villeporcher aurait eu lieu le 6 seulement. Mais il ressort du récit de l'*État-major prussien* que Villeporcher, repris une première fois par nous le 5, fut reperdu le même jour et repris définitivement le 6.

Les pertes du Xe corps furent de 2 officiers et de 30 hommes le 5 janvier.

Les éclaireurs algériens dont il est question au sujet de Villeporcher faisaient partie de patrouilles qui s'étaient trouvées rejetées sur les troupes de Curten. Le gros de ce corps était encore à Montoire. Ils se comportèrent vaillamment ainsi qu'en témoigne le capitaine F. Hönig (*Ueber die Bewaffnung, Ausbildung, Organisation und Verwendung der Reiterei*).

cantonna d'Ambloy à Villeporcher, par Vilthiou, sur une ligne coupant obliquement la route de Château-Renault à Saint-Amand. Un bataillon, un escadron et une batterie à cheval étaient en réserve au carrefour situé au sud de la Noue.

Suivant les ordres donnés, la fraction cantonnée à Ambloy devait marcher sur Prunay, suivie par celle de Vilthiou, qui se mettrait en mouvement seulement après l'arrivée au sud de Saint-Amand de la 6e division de cavalerie. Comme on le voit, le général Baumgarth avait beaucoup éparpillé ses troupes ; il admettait évidemment que Curten laisserait s'exécuter, sans chercher à le troubler, le mouvement de flanc qu'il projetait vers le Loir. Cette attente devait être trompée.

La colonne partant d'Ambloy s'était mise en marche sur Prunay et la 6e division de cavalerie n'avait pas encore atteint le sud de Saint-Amand, lorsque, vers 9 heures et demie, le détachement de Villeporcher[1] était attaqué par le lieutenant-colonel Jobey. Cet officier, débouchant au nord de Villechauve, avait établi ses quatre pièces de 4 (19e batterie du 15e régiment) à hauteur d'une ferme et à environ 800 mètres du village, sous la protection du 1er bataillon du 40e de marche, tandis que le 2e marchait de nouveau sur Villeporcher. En même temps, les huit escadrons du colonel de Lacombe, deux bataillons du 27e mobiles et deux pièces de 4 prolongeaient son extrême droite pour nous garder d'un mouvement tournant vers l'est.

Villeporcher était repris sans difficulté et les Allemands refoulés sur Pias et les Haies, où ils se maintenaient avec peine. Mais la 15e brigade de cavalerie débouchait alors à Saint-Gourgon, et sa batterie à cheval ouvrait le feu sur notre droite. En même temps, la réserve, appelée de la Noue à Vilthiou, se jetait sur notre gauche. Un instant, les Allemands réoccupaient les Haies, et les quatre pièces du lieutenant-colonel Jobey ne pouvaient éteindre le feu de l'artillerie

1. Les Allemands avaient 1 bataillon et 2 escadrons de Vilthiou à Villeporcher, 2 compagnies et 2 escadrons à Ambloy.

adverse, lorsque la 21e batterie du 15e régiment [1], capitaine Desvallons, venait s'établir à 1,200 mètres de Vilthiou ; l'ennemi évacuait ce hameau vers midi et se repliait derrière la Brenne. Sa retraite était accélérée par l'apparition sur sa gauche de la brigade de Lacombe ; la 1re brigade de cavalerie prussienne, déjà arrivée aux Homas, n'arrêtait pas nos progrès.

Vers 3 heures, quatre bataillons allemands se rassemblaient près de Neuve-Saint-Amand avec trois batteries. Le reste de l'infanterie était réparti entre Saint-Amand et la Noue, tandis que la 14e brigade de cavalerie se tenait vers Saint-Arnoult et Prunay, la 15e entre Prunay et la droite de Baumgarth. Quatre autres régiments de cavalerie couvraient sa gauche.

Cependant le lieutenant-colonel Jobey croyait devoir arrêter son mouvement offensif un peu au nord de Vilthiou ; 7 de nos pièces seulement avaient pris position à la sortie de Vilthiou et ouvert le feu vers Saint-Amand [2]. Le général duc de Mecklembourg, qui venait de prendre le commandement de l'ennemi, dirigea ses troupes sur leurs cantonnements. Mais, à la nuit, les francs-tireurs de la Sarthe, ceux des Deux-Sèvres et le 3e bataillon du 27e mobiles, qui avaient suivi le mouvement général entre le 40e de marche et la brigade de Lacombe, surprenaient l'ennemi dans Saint-Amand et le rejetaient vers le nord [3].

Le détachement de Neuve-Saint-Amand, compromis par notre apparition sur sa gauche, rétrogradait de même, et toute la 38e brigade allait bivouaquer à Huisseau-en-Beauce, après avoir été poursuivie quelque temps. Quant à la 15e bri-

---

1. L'*État-major prussien* parle de 4 batteries (p. 805) ; nous eûmes en tout 10 pièces en ligne.

La 21e batterie du 15e régiment était partie le 3 du château des Noyers près du Mans, sous l'escorte d'un bataillon de mobiles. Elle atteignit Château-Renault le 6, à 2 heures du matin.

2. La 19e batterie du 15e régiment et la moitié de la 21e batterie, le reste était rentré à Château-Renault. La 21e batterie tira environ 900 coups et eut 1 tué, 3 blessés et 4 chevaux tués. La 19e batterie du même régiment eut 2 blessés et 1 cheval tué.

3. Saint-Amand fut évacué par suite d'un malentendu, à en croire l'*État-major prussien*.

gade de cavalerie, elle restait à Ambloy, et la 1re à Villeromain [1].

Ce combat faisait peu d'honneur à l'ennemi, qui n'avait su tirer aucun parti de sa supériorité en artillerie et en cavalerie. Cependant il n'entraîna pour lui aucune conséquence fâcheuse. Dès la nuit du 6 au 7, à la suite d'échecs subis par Jouffroy, comme nous le verrons, le général de Curten fit évacuer Saint-Amand. Ses troupes les plus avancées, le 40e de marche, cantonnèrent dans Vilthiou, Longpré et Villechauve.

En apprenant la retraite du duc de Mecklembourg, von Voigts-Rhetz se hâta de faire rétrograder sur Saint-Amand la majeure partie de la 19e division d'infanterie, déjà aux abords de Montoire. En attendant, le reste du Xe corps demeura autour de cette ville, le 7 janvier, en se couvrant de la 14e brigade de cavalerie, poussée vers Savigny.

Cependant le général von Hartmann avait pris le commandement des troupes au nord de Saint-Amand ; il arrêta à Ambloy les renforts venant de Montoire et prescrivit à la 38e brigade de reprendre l'offensive sur Vilthiou. Elle serait suivie de la 2e brigade de cavalerie ; la 1re marcherait à sa gauche et la 15e à sa droite.

Les Allemands avaient déjà réoccupé Saint-Amand ; en débouchant à hauteur de Villechauve, par un épais brouillard, ils se heurtaient à une fraction du 40e de marche établie aux abords de ce village. Un combat très vif s'engageait, dans lequel l'artillerie de l'ennemi jouait un grand rôle ; il s'emparait de la Garionnière en nous prenant trois officiers et quatre-vingts hommes (midi).

Villechauve, que les Allemands attaquaient ensuite, leur était vivement disputé durant toute l'après-midi ; ils en occupaient une partie, que le 40e de marche ne tardait pas à reprendre. Le 4e escadron du 8e hussards, qui coopérait à cette

1. D'après l'*État-major prussien*, ce combat aurait coûté aux Allemands 4 tués, 25 blessés et 2 disparus. D'après Chanzy, nous aurions pris une centaine d'hommes, des caissons et des voitures. La vérité semble être plutôt du côté de Chanzy.

attaque, perdait son capitaine commandant, Frémiot, tué à sa tête[1].

A notre droite, la 1re brigade de cavalerie prussienne, soutenue par un bataillon, surprenait une compagnie du 2e bataillon du 27e mobiles (Isère), en grand'garde dans Pias. Toutefois elle n'était prise qu'après avoir eu quarante-deux hommes hors de combat ; les Allemands tentaient inutilement de s'emparer de Villeporcher et des fermes voisines.

Ces maigres résultats et la fatigue de son infanterie décidèrent von Hartmann à arrêter le combat. Il établit la 38e brigade à Vilthiou, la 1re brigade de cavalerie à Saint-Gourgon et la 15e à Ambloy, derrière des avant-postes allant de Longpré à Pias. Le détachement venant de Montoire (quatre bataillons, un escadron, trois batteries) s'était établi en réserve à Saint-Amand. Quant aux troupes du général de Curten, elles demeuraient autour de Château-Renault. Comme nous le verrons, la colonne de Jouffroy était en pleine retraite depuis la veille, et son mouvement rétrograde entraînait celui de Barry, qui s'était avancé à l'ouest de Saint-Amand, jusqu'aux Hermites. Il se replia sur Chahaignes et Jupilles par la Chartre, ce qui exposait Curten à être écrasé par le Xe corps. Ainsi se déroulaient toutes les conséquences du décousu, du défaut d'entente et de direction qui avaient présidé aux opérations du général de Jouffroy[2].

1. D'après l'*État-major prussien*, les Allemands nous auraient repris Villechauve, ce qui ne concorde pas avec l'emplacement de leurs avant-postes du soir, entre Longpré et Pias. Nous avons suivi la version de Chanzy et des *Historiques du 40e de ligne et du 8e hussards*.

2. Chanzy.

CHAPITRE XXI

COMBATS D'AZAY, DE MAZANGÉ ET DES ROCHES

Diversion tentée par Jouffroy (5 janvier). — Combat d'Azay (6 janvier). — Combat de Mazangé. — Retraite de la colonne Baille. — Combat des Roches. — Résultats d'ensemble.

Les renseignements recueillis le 5 par Jouffroy l'avaient conduit à penser que les Allemands, en force entre Vendôme et Saint-Amand, allaient se porter contre Curten. Il jugea indispensable de faire une diversion sur leurs derrières et prescrivit, pour le soir même, un mouvement général d'offensive. Les avant-postes allemands furent chassés de la forêt, et nos éclaireurs atteignirent durant la nuit Pezou, la Jousselinière et Bel-Air. Le 6, dès 7 heures du matin, les troupes d'Azay avaient occupé Espéreuse et la forêt de Vendôme ; celles de Savigny s'étaient reportées à Fortan, celles de Fortan à Lunay ; partout nous avions gagné du terrain sans rencontrer grande résistance.

Du côté des Allemands, le III^e^ corps devait relever le X^e^ dans Vendôme, le 6 janvier. Le général von Alvensleben concentra la 5^e^ division à Malignas, la 6^e^ à Coulommiers ; un détachement de flanc était à Saint-Firmin, où l'on jetait un pont. De ces trois points, Alvensleben voulait porter le III^e^ corps entre Vendôme et le ruisseau d'Azay, où il cantonnerait. Son artillerie de corps, seule, resterait derrière le Loir.

Quant aux avant-gardes de ces trois colonnes, elles devaient franchir le ruisseau d'Azay, en éclairant vers Fortan, Épuisay et Danzé. Pendant l'exécution de ces mouvements, le III^e^ corps allait fatalement se heurter aux troupes de Jouffroy, marchant dans un sens opposé.

Lorsque, vers 11 heures, l'avant-garde de la 5^e^ division sortit de Vendôme, elle trouva les deux bataillons d'avant-

postes, laissés par le X^e^ corps, vivement engagés contre nos troupes qui débouchaient alors de la forêt. Pour les soutenir, le général von Stülpnagel laissa un bataillon, un escadron et une batterie en position à Courtiras, jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde de la 6^e^ division, qui venait de Meslay (trois bataillons, deux escadrons, deux batteries).

En débouchant sur Courtiras, cette avant-garde détacha six compagnies dans la forêt pour garder son flanc droit ; le reste continua d'avancer sur la route d'Épuisay, où il ne tarda pas à rencontrer une partie de la colonne Thiéry.

Cet officier avait sous ses ordres une brigade composée d'éléments hétérogènes, empruntés aux 15^e^, 16^e^ et 17^e^ corps, avec trois pièces de 4[1]. Dans la soirée du 5, le bataillon du 74^e^ mobiles (Lot-et-Garonne) alla occuper Espéreuse, et le 66^e^ mobiles (Mayenne) pénétra dans la forêt de Vendôme où il eut à combattre, le 6, les avant-postes du X^e^ corps soutenus par le détachement dont nous avons parlé. Le reste de la colonne Thiéry, environ 2,000 hommes d'infanterie et trois pièces, avait pris position à hauteur d'Azay, à cheval sur la route d'Épuisay.

Le petit village d'Azay est situé au nord de cette route, au fond d'une vallée large de 500 à 600 mètres et suivie par un ruisseau, le Boulon. Ce cours d'eau est traversé par la route d'Épuisay près du hameau de la Galette, à 1,200 mètres d'Azay. Le colonel Thiéry avait établi une ligne de tirailleurs sur les hauteurs au sud de la vallée ; un bataillon placé dans la forêt de Vendôme, vers la Mérillière, avait mission de se jeter dans le flanc droit de nos adversaires. Azay était occupé par deux compagnies ; la Galette et les hauteurs en arrière, par les disciplinaires ; nos trois pièces de 4 enfilaient

1. D'après une note du colonel Thiéry en date du 18 juillet 1871 (Chanzy, ouvrage cité, p. 547), sa brigade se composait alors d'une fraction du 16^e^ de ligne, de 2 bataillons du 33^e^ de marche, de 3 compagnies de discipline, du 32^e^ mobiles (Puy-de-Dôme), du 4^e^ bataillon des mobiles des Bouches-du-Rhône ; 1 bataillon du 74^e^ mobiles (Lot-et-Garonne) et 3 bataillons du 66^e^ mobiles (Mayenne) s'y étaient joints depuis le combat de Vendôme (31 décembre).

Le 16^e^ de ligne était sans doute représenté par un détachement seulement, car ce régiment est signalé comme ayant fait la campagne de l'Est au 15^e^ corps.

la route de Vendôme. Enfin le reste de la brigade garnissait les hauteurs au nord du ruisseau, entre la route et Azay.

Le combat s'engagea vers 10 heures et demie. Malgré de fortes pertes, les six compagnies prussiennes venant de Courtiras réussirent à refouler nos tirailleurs et à s'emparer des fermes du Plessis, de la Briochetterie, de la Charbonnerie, de la Mérillière. Mais elles furent alors attaquées sur leur flanc droit et durent s'arrêter devant le ravin qui descend de Georgeat vers le Boile. Toutefois, l'action de l'une de leurs batteries les aida à s'emparer de ces deux fermes et à pénétrer dans les Petites-Belzéveries. Vers 3 heures, l'artillerie allemande prenait position à l'est du Boile et dirigeait un feu vif sur les fractions établies au nord du ruisseau. Peu après, le détachement de flanc jeté par l'ennemi dans la forêt de Vendôme intervenait à son tour devant Azay, et une troisième batterie renforçait celles de l'avant-garde (3 heures et demie).

Le général von Rothmaler faisait alors attaquer sur toute la ligne; à droite, le moulin de la Galette et le bois en arrière étaient enlevés par le 35e prussien, malgré une vigoureuse contre-attaque des disciplinaires. Au centre, un autre régiment prenait la Fosse; enfin Azay était pris également et toute la brigade Thiéry se retirait sur Bel-Atour et la Margoterie, mais avec beaucoup de lenteur[1]. L'ennemi débouchait sur le plateau, lorsque nous dirigions contre lui un retour offensif, appuyé par le tir à mitraille de notre artillerie. La ligne allemande reculait, et même des fractions repassaient le ruisseau. Les compagnies de discipline, un instant entourées, parvenaient à se dégager en faisant preuve de la plus grande vigueur. Toutefois la supériorité de l'artillerie ennemie nous obligeait à reprendre position sur la crête, en arrière de Bel-Atour et de la Margoterie qui furent abandonnées. Vers 5 heures et demie, la nuit arrêta l'action;

1. L'état-major prussien pousse la générosité jusqu'à nous attribuer 2 batteries; or, nous avions 3 pièces depuis la perte d'une demi-batterie à Danzé (31 décembre). L'ensemble du récit allemand n'est pas plus exact (Voir la note déjà citée du colonel Thiéry).

chacun conserva les positions occupées ; nos postes avancés étaient à cent mètres de ceux de l'ennemi. A 8 heures et demie, le colonel Thiéry recevait l'ordre de se retirer sur Fortan où il arrivait à 11 heures[1].

Ce combat, vivement mené par une partie de nos troupes, coûtait de fortes pertes à la colonne du général Rothmaler ; ce dernier était blessé.

A sa droite, un détachement de la 6e division avait occupé Danzé, après un petit engagement.

De son côté, en marchant sur Montoire, la 5e division rencontrait une résistance non moins vive. Le 38e de marche (brigade Baille) avait reçu l'ordre de passer le Loir sur la glace, pour se porter sur Montrieux et inquiéter l'ennemi. Tandis que les 2e et 3e bataillons s'établissaient en réserve sur la rive droite, le 1er bataillon traversait la rivière au sud de Clouseaux. Malgré le feu d'une batterie de la rive gauche, il pénétrait dans Thoré et s'emparait du château de Rochambeau, sans trouver nulle part une résistance sérieuse. En même temps, au nord du Loir, le général de Jouffroy marchait sur Villiers avec les 36e, 46e de marche et le 70e mobiles (Lot), ainsi qu'avec l'artillerie de sa colonne. Il n'avait d'abord devant lui qu'un bataillon de chasseurs du Xe corps, chargé de suivre sur la rive droite du Loir la marche de la 20e division. Lorsque l'avant-garde de la 5e (trois bataillons, trois escadrons, une batterie) atteignit Villiers à 1 heure et demie, elle y trouva les chasseurs prussiens fortement engagés et déploya aussitôt ses trois bataillons sur le plateau au nord de Villiers. Vers 2 heures et demie, la ligne allemande avait gagné du terrain et s'étendait du Loir, par Moulin du Liers, Vauchalupeau jusqu'au Briard ; deux batteries étaient en position à la Haute-Boissière.

Les progrès de l'ennemi s'arrêtaient à ce moment ; toute la vallée du Boulon était battue par le feu de notre infanterie ;

1. Cette version, contraire au récit de l'état-major prussien, est empruntée à la note du colonel Thiéry et à l'*Historique du 33e de ligne*.
Les deux régiments allemands engagés eurent 20 officiers et 200 hommes hors de combat.

deux batteries placées entre Clouseaux et Mazangé l'enfilaient entièrement; après un temps d'arrêt, la ligne française reprit l'offensive, particulièrement de Clouseaux, et les Allemands furent refoulés jusqu'au château de Courtazé ; le feu de la 20e batterie du 8e régiment et d'une section de la 20e du 12e arrêta un retour offensif de leur gauche.

Mais des renforts arrivaient à l'ennemi : à gauche, un régiment d'infanterie entrait en ligne et s'emparait du Gué du Loir, après un petit engagement. A droite, la 10e brigade avait dirigé deux bataillons et deux batteries de Courtiras vers Azay, pour intervenir dans le combat qui s'y livrait alors. Ces douze pièces canonnèrent en effet Azay; mais déjà la colonne Thiéry avait évacué ses premières positions, et le général von Stülpnagel jugea plus utile de diriger cette artillerie, ainsi que deux bataillons qui marchaient avec elle, sur le Briard. Une partie des batteries de corps avait pris position à l'est de ce hameau; trente-six pièces y furent bientôt rassemblées et imposèrent silence aux nôtres. Puis l'action des obus allemands fut concentrée sur notre infanterie. Vers 4 heures et demie, après une demi-heure de préparation, toute la ligne ennemie se porta en avant. Deux bataillons traversèrent la vallée à Vauraçon et deux autres un peu au sud. Les premiers poussèrent jusqu'à Fourmange et obliquèrent ensuite à gauche. En même temps deux compagnies attaquèrent Mazangé dans la direction de Vauchalupeau. Enfin un bataillon traversa le ruisseau à la Ripopière et se porta vers Mazangé, qui était ainsi attaqué de trois côtés à la fois, pendant que deux batteries prenaient position au nord-est. Sans attendre l'assaut, le général de Jouffroy donna l'ordre de la retraite, qui s'effectua assez facilement sur Lunay et Fortan, grâce à l'obscurité.

Cependant le 1er bataillon du 38e de marche n'avait pas quitté Thoré, et les deux autres, la rive droite du Loir. A la nuit, le colonel Baille apprit la retraite de Jouffroy et se retira lui-même sur Savigny, qu'il atteignit à 2 heures du matin. Ce mouvement ne s'effectua qu'avec peine, par des chemins détournés et en évitant plusieurs détachements ennemis.

De son côté, le III[e] corps prussien cantonna entre le Loir et le ruisseau d'Azay, derrière des avant-postes poussés sur sa rive droite. L'ennemi avait perdu 42 officiers et 442 hommes dans les deux affaires d'Azay et de Mazangé. Mais 400 prisonniers restaient entre ses mains[1].

Pendant ces combats, d'autres engagements avaient lieu plus à l'ouest. Suivant les ordres de von Voigts-Rhetz, la 20[e] division devait marcher de Vendôme sur les Roches, et la 19[e], de Saint-Amand sur Ambloy, Lavardin et Montoire. Afin de couvrir le flanc gauche de cette dernière colonne, le général Baumgarth se dirigerait vers la route de Château-Renault à Montoire, tandis que la 6[e] division et la 1[re] brigade de cavalerie garderaient celle de Château-Renault à Vendôme. Comme nous l'avons vu, ces ordres avaient eu pour première conséquence un échec des Allemands à Saint-Amand.

Lorsque la 39[e] brigade, venant de Varennes, atteignit Saint-Rimay vers 1 heure, elle remarqua des troupes françaises en mouvement au nord des Roches. Les trois batteries qui marchaient avec elle prirent position à droite et à gauche de la Saulnerie et dirigèrent leurs obus sur nos colonnes. Celles-ci appartenaient au 1[er] chasseurs et au 45[e] de marche, qui occupaient les Roches et leurs abords avec une batterie de 4 et une section du génie[2]. En outre les éclaireurs algériens défendaient le gué de Lavardin.

Après avoir tiré quelque temps de la Saulnerie, l'une des batteries de la 39[e] brigade alla s'établir près de Saint-Rimay et canonna les Roches, ainsi que la batterie placée sur la hauteur à l'ouest. Puis, vers 2 heures, les pièces allemandes furent renforcées par les trois batteries de la 40[e] brigade, qui prirent position près de Villavard, et par trois autres, appartenant à la 20[e] division, qui s'établirent près de Lan-

1. Le 36[e] de marche perdit 15 tués et 41 blessés à Mazangé et à Gué-du-Loir. Les pertes des autres corps ne sont pas connues ; d'après Chenu, nous aurions eu 10 officiers et 66 hommes tués, 22 officiers et 429 hommes blessés, au total 527 hommes hors de combat.

2. 21[e] batterie du 19[e] régiment et 1[re] section de la 4[e] compagnie *bis* du 3[e] régiment.

geron. Sous le feu de ces huit batteries, le 45e et le 1er chasseurs furent contraints d'abandonner une grande partie de la vallée, des Roches à Montoire. En même temps le colonel Goursaud faisait évacuer ce dernier point par ses éclaireurs, et notre batterie de 4 était à son tour forcée de se retirer, après avoir très énergiquement tenu tête aux quarante-huit pièces ennemies.

Cependant les pionniers allemands rétablissaient le pont de Lavardin, et quatre bataillons se portaient par les deux rives du Loir sur Montoire, qu'ils occupaient sans difficulté. Six compagnies passaient ensuite la rivière à Lavardin, et marchaient sur le Tertre et les Roches. Trente hommes de notre section du génie, qui construisaient une barricade à l'entrée de ce dernier village, étaient surpris et faits prisonniers. Puis l'ennemi occupait les Roches et menaçait notre retraite au nord du Tertre. Nos troupes n'avaient plus qu'à se retirer sur Lunay et Savigny, ou sur Vallée et Fontaine.

A la nuit, les Allemands cantonnaient autour de Montoire et de Lavardin. Un de leurs régiments de cavalerie avait suivi le Loir jusque vers Saint-Quentin, en ne rencontrant que des traînards.

Von Voigts-Rhetz, qui marchait avec la 19e division, avait appris à Ambloy que le général von Baumgarth était attaqué au sud de Saint-Amand. Il se hâta de mettre sous ses ordres le détachement venant d'Herbault, en lui donnant toute liberté d'action afin de mieux assurer le flanc droit du Xe corps.

Pendant cette même journée du 6 janvier, le IXe corps prussien avait franchi le Loir à Fréteval et à Saint-Hilaire ; ses cantonnements s'étendaient jusqu'à Busloup.

Tels étaient les résultats de ces engagements, dans lesquels nos troupes avaient combattu isolément, sans direction d'ensemble et même sans but précis. A l'exception de la colonne de Curten, qui conservait l'offensive à Saint-Amand dans la soirée du 6, toutes nos troupes avaient été refoulées vers le nord. Le gros de la colonne Jouffroy s'était retiré vers Épuisay et Savigny, c'est-à-dire dans la direction du Mans, la

seule admissible dans les circonstances présentes. Toutefois Chanzy jugea indispensable que Jouffroy restât en relation avec Curten, et il le lui fit connaître le soir même du 6. Au lieu de lui voir suivre la route de Saint-Calais, il aurait préféré qu'il se retirât derrière la Braye, la droite au Loir, de façon à couvrir la Chartre et les autres passages en aval[1]. Pour obéir à ces recommandations, Jouffroy allait obliquer fortement vers l'ouest, mais ce changement de direction, qui l'amenait à suivre des chemins presque impraticables, devait grandement accroître la fatigue de ses troupes et ralentir leur mouvement.

1. Télégramme du 6 janvier.

ROTROU

Carte N°. VI

CHAPITRE XXII

COMBAT DE LA FOURCHE

Ordres de Frédéric-Charles (6 janvier). — Il apprend le mouvement de Bourbaki. — Combat de la Fourche (6 janvier). — Combat de Thiron-Gardais. — Emplacements du XIII^e^ corps. — Combat du Gibet (7 janvier). — Combat du Poirier. — La colonne Jouffroy.

Le 6 janvier, Frédéric-Charles suivait le mouvement du III^e^ corps prussien. Il savait que celui-ci avait rencontré une vive résistance à Azay et à Mazangé ; il avait même eu, sur plusieurs points, à repousser nos attaques. De plus, le détachement allemand qui observait la route de Vendôme à Tours avait dû céder le terrain à Saint-Amand. Ces deux faits semblaient indiquer de notre part un mouvement général d'offensive. Pourtant Frédéric-Charles n'en admit pas la possibilité. Pour lui, l'occupation si facile de Montoire et des Roches, deux points si importants pour les communications entre les troupes opérant vers Azay et celles de Saint-Amand, démontrait que nos opérations n'obéissaient à aucune direction supérieure, à aucune idée d'ensemble[1]. Fort justement il considéra la division de Curten comme un corps isolé, dont l'offensive serait aisément annihilée par le débouché de la II^e^ armée au delà du Loir. Au lieu de s'arrêter et de lui faire tête, il résolut de pousser énergiquement son mouvement sur le Mans. Pour nous, cette résolution était la plus désavantageuse que pût prendre le prince. Elle allait lui permettre d'attaquer Chanzy avant que celui-ci n'eût rappelé à lui les troupes encore éparses au sud du Loir ou entre cette rivière et l'Huisne. Supposant que Nogent était déjà au pouvoir du grand-duc, Frédéric-Charles prescrivit au XIII^e^ corps d'atteindre le 7 janvier les environs de Montmirail et de pousser,

1. V. der Goltz.

les 8 et 9, aussi avant vers le Mans que le permettraient les circonstances. Le IX^e^ corps, qui se relierait au XIII^e^ par la 2^e^ division de cavalerie, se porterait rapidement à l'ouest de la Braye par Épuisay. Le III^e^ corps continuerait également son mouvement vers cette rivière. En somme l'idée maîtresse qui allait présider à tous les mouvements de la II^e^ armée était celle-ci : les deux ailes se porteraient rapidement en avant de façon à menacer notre retraite ; on nous attaquerait sur tous les points en cherchant à nous infliger une défaite décisive. Mais la configuration du pays et l'état des routes rendaient difficile l'exécution de ce programme[1]. D'ailleurs, dans la soirée du 6, la retraite du duc de Mecklembourg vers Huisseau fit craindre aux Allemands que le mouvement de Curten au nord de Château-Renault n'eût une importance plus grande que celle supposée tout d'abord. On pouvait admettre qu'après avoir reçu des renforts par voie ferrée, nous renouvellerions notre attaque le 7. Par suite, Frédéric-Charles prescrivit à von Voigts-Rhetz de dégager le duc de Mecklembourg avant de reprendre sa marche vers l'ouest ; il y consacrerait au besoin tout le X^e^ corps.

Pendant la nuit du 6 au 7 survint un télégramme du général de Moltke annonçant, sous certaines réserves, que Bourbaki, après avoir laissé 20,000 hommes à Vierzon, s'était porté sur Dijon avec le reste de la 1^re^ armée de la Loire. De son côté, Chanzy allait prendre l'offensive vers Nogent-le-Rotrou. Ces renseignements étaient faits pour confirmer Frédéric-Charles dans ses intentions premières. En effet, le mouvement de Bourbaki vers l'Est le délivrait de toute inquiétude pour ses derrières ; de plus, si Chanzy se dirigeait vers Nogent-le-Rotrou, il se heurterait rapidement au XII^e^ corps, tandis que le reste de la II^e^ armée l'attaquerait sur son flanc droit.

---

1. V. der Goltz. Cet auteur évalue l'armée de Chanzy à 150,000 hommes, y compris tous les corps rattachés à son armée, Lipowski, Lalande, etc. Ce chiffre est probablement exact, mais il faut ajouter que la bataille du Mans fut livrée par 100,000 hommes au plus (1 division du 16^e^ corps, 3 du 17^e^, 4 du 21^e^).

Le grand-duc avait marché moins vite que ne le supposait Frédéric-Charles. On se souvient qu'une de ses reconnaissances, poussée vers Nogent-le-Rotrou, avait été repoussée le 5 à la Fourche. Le lendemain, la 44e brigade se portait sur le même point, par les deux routes de la Loupe et de Courville.

L'engagement de la veille faisait prévoir au général Rousseau une affaire plus sérieuse. D'ailleurs Chanzy savait par ses espions des forces considérables en marche de Chartres vers le sud-ouest. Cependant il se bornait à diriger sur Nogent-le-Rotrou, par voie ferrée, un millier de mobiles de la Corrèze. Ils y arrivaient à 11 heures du matin ; le combat avait commencé à la Fourche deux heures auparavant.

Les uhlans qui marchaient avec l'avant-garde allemande sur la route de Courville[1] étaient accueillis vers 9 heures par des obus venant de la Fourche. La batterie à cheval de cette colonne prit alors position sur un éperon qui domine le coude de la route (cote 241) et, sous sa protection, un bataillon s'avança sur la Fourche, un autre sur Petit-Maurissure[2] et le bois au sud de la Fourche ; une compagnie occupa Marolles. Tout d'abord, les troupes ainsi déployées ne gagnaient pas de terrain vers l'ouest. Mais la colonne venant de la Loupe entrait en scène et, vers 11 heures, sa batterie ouvrait le feu du sud de Coulonges, puis d'une position plus avant. Un bataillon s'avançait sur la Fourche en repoussant une diversion tentée sur son flanc droit ; à l'ouest, un autre s'emparait du Verrier.

Vers 2 heures seulement, après un long échange d'obus entre notre batterie et les douze pièces allemandes, l'action devenait plus vive et l'ennemi attaquait sur toute la ligne. Il échouait à Coudreceau, mais il délogeait notre gauche de la

---

1. Les deux colonnes allemandes étaient fortes : celle de Courville de 3 bataillons, 3 escadrons, 1 batterie à cheval ; celle de la Loupe, de 3 bataillons, 4 escadrons, 1 batterie, 1 compagnie de pionniers (*État-major prussien*).

De notre côté nous semblons avoir engagé à la Fourche le 15e chasseurs de marche, 1 bataillon du 58e de marche, 1 bataillon de mobiles des Deux-Sèvres, la 25e batterie de l'artillerie de la marine et des francs-tireurs.

2. Le Bouvereau de l'état-major prussien.

Fourche, et trois de nos pièces, dont l'une démontée, tombaient entre ses mains ; deux officiers et une grande partie des servants avaient été tués ou blessés.

De la Cour-aux-Loups, le général Rousseau jetait sur la Fourche le 13e chasseurs de marche, puis trois compagnies des Deux-Sèvres, deux compagnies du 58e de marche et des francs-tireurs, c'est-à-dire tout ce qu'il avait encore sous la main. Mais ce retour offensif était repoussé et nous nous retirions sur Margon. D'ailleurs, en se portant vers Nogent-le-Rotrou, l'ennemi se heurtait à une résistance assez vive pour qu'il fût de nouveau obligé de s'arrêter. Deux mitrailleuses arrivant de Nogent contribuaient beaucoup à ce résultat. Les Allemands, qui avaient perdu 177 hommes, dont 49 disparus, s'établirent pour la nuit à la Fourche. Nos avant-postes étaient à hauteur de Margon[1].

Cependant, la 4e division de cavalerie s'était portée sur Thiron-Gardais. Elle fut aisément repoussée par le bataillon de mobiles de la Corrèze, posté dans le bois à l'ouest de ce village, et alla cantonner à Combres. Une reconnaissance, faite de Beaumont-les-Autels sur Nogent-le-Rotrou par un détachement de la 22e division, causa au contraire un moment de panique dans cette ville. Mais le 58e de marche et une section d'artillerie portés sur les hauteurs au sud-est suffirent pour l'arrêter[2].

Sur la rive droite de l'Huisne la 12e brigade de cavalerie, à Belhomert et à Senonches le 5, avait reçu du grand-duc l'ordre d'occuper le 6 Regmalard et Longni. A l'ouest et au nord de la Madeleine-Bouvet, elle rencontra les corps francs de Lipowski et fut contrainte de se retirer. Mais le général Rousseau comptait sur ces francs-tireurs pour attaquer de flanc les colonnes marchant vers Nogent-le-Rotrou, et la dé-

---

1. Les Allemands nous firent 130 prisonniers (*État-major prussien*).
Le 13e chasseurs de marche eut 2 officiers tués, 3 blessés, 48 hommes tués et 140 blessés sur un effectif total de 595 hommes (*Historique du 13e chasseurs*). D'après le docteur Chenu, nous aurions eu seulement 47 tués, 146 blessés et 44 disparus, soit au total 237 hommes hors de combat.

2. Ce fait, mentionné par Chanzy, n'est pas rapporté par l'état-major prussien.

monstration de la cavalerie allemande les retint dans leurs positions.

Ainsi, les avant-gardes du XIII^e^ corps allaient atteindre Nogent-le-Rotrou ; le gros de la 22^e^ division était à Beaumont-les-Autels, au sud-est ; la 17^e^ division, qui venait de Brou, cantonnait autour d'Unverre, en se reliant, par la Chapelle-Royale, à la 2^e^ division de cavalerie qui était à Fontaines. Désormais, le XIII^e^ corps était en relations directes avec le reste de la II^e^ armée.

Le grand-duc avait l'intention de pousser le 7 janvier la 22^e^ division et la 4^e^ division de cavalerie sur Nogent-le-Rotrou, en les faisant suivre de la 17^e^ division jusqu'à Beaumont-les-Autels. En même temps un détachement de cette dernière se serait porté sur Authon, pendant que la 12^e^ brigade de cavalerie aurait couvert son flanc droit. Les Allemands auraient ainsi dirigé une attaque enveloppante sur Nogent. Mais les ordres de Frédéric-Charles firent voir au grand-duc la nécessité de s'emparer le plus tôt possible de cette ville.

D'ailleurs, le général Rousseau évacuait Nogent dès le matin du 7 ; la 22^e^ division s'y installait derrière lui, en poussant une avant-garde vers la Ferté-Bernard et une colonne latérale sur Berdhuis. La 4^e^ division de cavalerie recevait l'ordre de cantonner entre Nogent et Thiron-Gardais, et la 17^e^ division à Authon et à Montmirail.

Ces mouvements ne s'effectuaient pas sans combat. Vers 4 heures, en marchant sur la Ferté, l'avant-garde de la 22^e^ division se heurtait à des avant-postes établis au Gibet et à Châteauroux. Malgré les obus allemands, ils défendaient énergiquement la lisière d'un bois et tentaient même un retour offensif. Ils n'étaient définitivement rejetés par deux bataillons ennemis qu'après un combat assez long. Vers 6 heures et demie, les Allemands s'emparaient du Gibet, en faisant une cinquantaine de prisonniers. Craignant d'être tourné, le général Rousseau se retirait de nouveau sur la Ferté-Bernard où il arrivait à 1 heure du matin. Cette retraite hâtive avait tellement démoralisé ses troupes qu'il ne put les

arrêter dans cette ville ; il fallut continuer jusqu'à Connerré.

A sa droite, le corps Cathelineau évacuait le 7 la Verrerie et Montmirail, pour se retirer sur Vibraye, et une partie de la 17e division atteignait Gréez. Au contraire, à l'ouest de l'Huisne, la 12e brigade de cavalerie ne pouvait dépasser Senonches et Belhomert, en raison de la présence des francs-tireurs de Lipowski à l'est de Longni et de Regmalard.

Dans cette même journée du 7 janvier, la colonne Jouffroy et celles qui gravitaient autour d'elle n'étaient pas moins éprouvées que la colonne Rousseau.

Le général von Alvensleben avait l'intention d'envelopper notre gauche et de la refouler sur le Xe corps à l'est de la Braye[1]. Dans ce but, il prescrivait à la 9e brigade et à l'artillerie de corps de défendre le ruisseau d'Azay vers Mazangé, tandis que le reste du IIIe corps marcherait sur Épuisay. Ce mouvement était en voie d'exécution, quand on apprit que Jouffroy avait évacué Lunay et Fortan ; déjà une partie de sa colonne s'était établie sur la Braye. La 9e brigade et une fraction de l'artillerie de corps reçurent aussitôt l'ordre de pousser sur Fortan ; le reste poursuivit vers Saint-Calais. En même temps la 18e division d'infanterie se portait sur le même point par la route de Fréteval. A Bellegarde, elle refoulait un détachement français qui se retirait sur Épuisay, où il était attaqué simultanément par des fractions de la 18e division et de la 12e brigade. Épuisay était pris après un petit combat (1 heure et demie).

La colonne Thiéry, partie de Fortan avant le jour, s'était dirigée sur Sargé. Près du Poirier, à l'est du pont de la Braye, son arrière-garde fut atteinte par la 12e brigade. Elle fit bonne contenance et tenta même un retour offensif qui fut repoussé. Enfin, après un vif combat dans un brouillard

1. Dans la matinée du 7, en raison de l'épais brouillard et de la perte de temps causée au Xe corps par le combat de Saint-Amand, Frédéric-Charles avait prescrit au IIIe corps de ne pas franchir la Braye, et au IXe de s'avancer jusqu'à Épuisay seulement. Tous deux attaqueraient simultanément le lendemain.

épais, trois bataillons et une section d'artillerie s'emparèrent du Poirier et du plateau du Fief-Corbin[1]. Le gros de la colonne Thiéry, arrivé vers 10 heures du matin à Sargé, en était reparti pour Saint-Calais à 3 heures du soir. Le IX^e^ corps allemand poussa jusqu'à la Braye et occupa même Sargé à la nuit.

Au sud, la 9^e^ brigade avait atteint Savigny, presque sans résistance ; le gros du X^e^ corps était resté à Montoire, en attendant le retour des troupes envoyées à Saint-Amand. Seule, la 14^e^ brigade de cavalerie s'était dirigée sur Savigny. Près de la Vieille-Haye, elle rencontra un détachement français dont le brouillard empêchait de déterminer la force[2]. Le général von Schmidt fit jeter quelques obus sur la Vieille-Haye et lança ensuite à l'attaque un escadron de dragons pied à terre. Il fut repoussé, et la brigade se retira sur la Richardière.

La retraite du colonel Thiéry sur son flanc gauche avait décidé Jouffroy à se retirer derrière la Braye, vers la Chapelle-Huon et Saint-Gervais-de-Vic, en se couvrant des éclaireurs algériens vers Savigny. Il y arriva dans la soirée, après avoir engagé ses convois sur les chemins conduisant de Cogniers à Saint-Jean-de-la-Couée. Ainsi, pour sa retraite, il faisait choix d'une direction l'écartant sensiblement du Mans, et devant entraîner, par suite, les nombreux désavantages auxquels nous avons fait allusion[3].

Enfin, à l'extrême droite de Jouffroy, le général Barry s'était également mis en retraite, non sans désordre. Outre les débris de sa division, il avait avec lui une partie de celle du général Morandy, des fractions des 15^e^ et 17^e^ corps, et le 3^e^ mixte de cavalerie légère. Le tout, sensiblement réduit

---

1. Le 36^e^ de marche (colonne Marty) y perdit 8 tués et 20 blessés (*Historique du 36^e^*).

D'après Chenu, les combats d'Épuisay, Sargé, Ruillé, etc., nous auraient coûté (7 décembre) 236 hommes hors de combat.

2. Il faisait sans doute partie des éclaireurs algériens, qui s'étaient retirés par Savigny (*Historique du 3^e^ spahis*, lieutenant Durand).

3. Chanzy, p. 273. Ce passage paraît en contradiction avec le télégramme de Chanzy au général de Jouffroy cité plus haut, p. 200.

par l'envoi de renforts aux généraux de Curten et de Jouffroy, occupait, le matin du 7 janvier, Pont-de-Braye, Ruillé, la Chartre, Château-du-Loir, Chahaignes et l'Homme. Le 3e mixte éclairait vers Sougé et Troo.

C'est dans cette situation que Barry apprit la retraite de Jouffroy derrière la Braye. En même temps, on lui annonçait que Curten s'était replié de Château-Renault sur Château-la-Vallière, ce qui était faux[1]. Ce double mouvement rétrograde compromettait ses deux flancs. Craignant pour sa retraite, il se hâta de réclamer à Jouffroy une partie des troupes qu'il lui avait confiées; Jouffroy promit de diriger sur Pont-de-Braye les colonnes Marty et Baille. Mais c'était chose tout à fait impossible, au moins en ce qui concernait la première, alors en retraite vers Saint-Calais après avoir combattu au Poirier et à Fief-Corbin. En attendant leur arrivée, Barry tint le 8e mobiles (Charente) à Ruillé, prêt à se porter sur Pont-de-Braye. De la Chartre, les deux bataillons du 41e de marche[2] et deux pièces se dirigèrent sur Montrouveau pour couvrir la gauche de Curten.

Comme il est aisé de s'en rendre compte, les colonnes Jouffroy et Barry étaient déjà dans la confusion la plus complète, par suite, non seulement des échecs de la première, mais surtout du défaut de direction supérieure. Cette situation était encore aggravée par le manque d'unité de vues entre le général en chef et Jouffroy. Venant après ceux que nous avons cités, un télégramme daté du 7 en donne la preuve évidente[3]. Il était déjà trop tard pour remédier à l'isolement de nos trois colonnes principales, celles de Jouffroy, Barry et Curten, réparties de Saint-Calais à Château-

1. Cette retraite eut lieu dans la nuit du 8 au 9.

2. Ce corps faisait partie de la 1re division (Roquebrune) du 17e corps.

3. Dans ce télégramme, Chanzy rappelait le but unique de la mission confiée à Jouffroy : il s'était agi de reprendre à l'ennemi les passages du Loir et notamment Vendôme, de menacer de ces positions l'ennemi qui semblait vouloir marcher sur Tours, de protéger avec Curten la ligne de Tours au Mans et peut-être de refouler les Allemands sur le Haut-Loir. « Avec plus d'homogénéité, les mouvements exécutés depuis 10 jours auraient eu, bien certainement, des résultats plus appréciables. »

Renault, sur plus de 40 kilomètres d'un terrain difficile, et partagées en un grand nombre de détachements sans aucune cohésion, à peine reliés entre eux. Les vices du plan adopté éclataient brusquement à tous les yeux. Au contraire, l'exécution des ordres de Frédéric-Charles semblait être aidée par les circonstances. Dans la nuit du 7, l'état-major du roi lui confirmait la marche de Bourbaki vers l'est. Désormais Chanzy était réduit à ses seules forces. Frédéric-Charles prit ses dispositions pour en finir avec lui le plus tôt possible. Il prescrivit en particulier au général von Hartmann de renvoyer à Montoire le gros des troupes réunies autour de Saint-Amand ; notre retraite sur la Braye rendait en effet peu probable un mouvement offensif de notre part au nord de Château-Renault.

CHAPITRE XXIII

COMBATS DE VANCÉ ET DE RUILLÉ

Envoi de Jauréguiberry sur le Loir. — Le XIII^e^ corps à la Ferté-Bernard. — Combat de Bellême (8 janvier). — Surprise de Vibraye. — Combat de Vancé. — Combat de Ruillé. — Combats au sud de Saint-Amand. — Ordres de Frédéric-Charles pour le 9. — Ordres de Chanzy.

Chanzy se rendait compte, bien qu'encore incomplètement, du danger de la situation au bord du Loir. Comprenant qu'il résultait surtout du défaut de direction supérieure, de l'absence de liaison entre nos colonnes, il envoya le matin du 8 janvier Jauréguiberry à Château-du-Loir. L'amiral devait prendre le commandement de toutes les troupes qui opéraient de Château-Renault au Mans, et les ramener sur les positions occupées par le reste de l'armée. Mais un premier contre-temps se produisit. Jauréguiberry, qui se rendait à Château-du-Loir par la ligne ferrée du Mans à Tours, ne put y arriver que dans la soirée. Déjà la situation s'était considérablement aggravée pour la 2^e^ armée, aussi bien vers Nogent-le-Rotrou que vers Saint-Calais et la Chartre.

La température, relativement clémente les jours précédents, subissait une nouvelle modification dans la nuit du 7 au 8. Une légère gelée recouvrait de verglas les routes détrempées par le dégel; les mouvements de troupes en devenaient beaucoup plus difficiles.

Le grand-duc avait porté sur la Ferté-Bernard la 22^e^ division, suivie de la 9^e^ brigade de cavalerie. Leur avant-garde ne rencontra que des traînards de la colonne Rousseau; mais la route avait été coupée en un si grand nombre de points que la 22^e^ division ne put atteindre la Ferté avant 4 heures du soir; déjà la tête de la 17^e^ division, qui venait de Ceton et de Cherreau, y était entrée sans aucune résis-

tance. Le gros de cette dernière poussait plus au sud vers Courgenard et Cormes. Partout nos troupes s'étaient retirées dans la direction de Connerré. Le soir du 8 janvier, les deux divisions du XIII[e] corps s'établirent autour de la Ferté, derrière des avant-postes placés à cheval sur la vallée de l'Huisne.

A leur droite, un détachement de la 12[e] brigade de cavalerie poussait de nouveau sur Regmalard, que, cette fois, elle trouvait évacué par Lipowski. Pour couvrir plus complètement le flanc du grand-duc, la 4[e] division se portait également de Nogent sur Bellême ; mais, avant d'y arriver, elle se heurtait à une vive résistance. Plusieurs bataillons de mobilisés de la Mayenne et des francs-tireurs occupaient en effet Bellême, avec la 2[e] batterie de montagne de l'artillerie de la marine. Deux pièces allemandes imposèrent silence à cette dernière, mais un bataillon d'infanterie, qui soutenait la 4[e] division, ne put refouler les mobilisés et les francs-tireurs. A la nuit, l'ennemi se retirait sur Berdhuis.

A la gauche de la 17[e] division, le général von Rauch se portait sur Montmirail et Vibraye avec une colonne de trois bataillons, une brigade de cavalerie et deux batteries. Il avait mission d'intervenir sur la route de Saint-Calais au Mans, si une action sérieuse y était engagée. Son avant-garde trouva les abords de Vibraye occupés, à l'est de la Braye, par une partie du corps Cathelineau. Celle-ci se gardait mal ; elle fut surprise et un bataillon allemand s'empara de plusieurs fermes et du pont de la Braye. Renforcé d'un second bataillon, il prit ensuite Vibraye, tandis que les Vendéens[1] se retiraient sur Semur en perdant quelques prisonniers. Puis, comme aucun engagement n'avait eu lieu sur la route de Saint-Calais, Rauch cantonna autour de Vibraye.

Enfin, à l'extrême gauche du XIII[e] corps, la 2[e] division de cavalerie s'établissait vers Conflans, un peu au nord de Saint-Calais. Déjà cette ville avait été traversée sans diffi-

1. 3 bataillons environ d'après l'état-major prussien. Les pertes de l'ennemi furent insignifiantes. D'après Chenu nous eûmes 30 hommes hors de combat.

culté par la 6e division d'infanterie. Au delà, elle se heurta à de petits détachements français qui firent mine de défendre les coupures de la chaussée, mais pour se retirer presque aussitôt. De même, la 5e division, qui marchait au sud de la route de Saint-Calais, ne rencontra que des traînards. Le IIIe corps cantonna à cheval sur cette route, entre le Tusson et l'Auille ; l'avant-garde de la 6e division alla même jusqu'à Bois-des-Loges.

Quant au IXe corps, qui suivait le IIIe, il cantonna à Saint-Calais ou plus à l'est.

Une brigade de cavalerie, la 14e, avait reçu mission de relier le IIIe et le Xe corps. Dans la matinée, elle se dirigea de la Richardière sur Bessé et apprit, chemin faisant, que de la cavalerie française occupait encore Vancé ou marchait au delà, sur la Chapelle. En effet, le matin du 8 janvier, Jouffroy s'était mis en retraite de Sainte-Cérotte sur Montreuil-le-Henri, par Évaillé, Sainte-Osmane et le pont de Monterneau. Une autre colonne, venant de Saint-Gervais-en-Vic, marchait par Cogners, Saint-Georges-de-la-Couée sur Courdemanche. Enfin la cavalerie se dirigeait sur Vancé, où elle était encore, lorsque la 14e brigade de cavalerie déboucha devant ce village.

Vancé est situé sur la rive droite de la Braye, au fond de la vallée et à mi-côte. Accueillie par un feu vif qui partait de sa lisière, l'avant-garde des Allemands fut d'abord repoussée. Mais leur batterie à cheval intervint, et l'une de ses pièces tira à mitraille sur des cuirassiers démontés, placés derrière une haie[1]. Le 3e cuirassiers, engagé dans un terrain coupé et glissant où il avait peine à se mouvoir, allait être sérieusement compromis, quand il fut dégagé par les éclaireurs algériens du colonel Goursaud. Mais la retraite

1. L'état-major prussien mentionne des fantassins français installés à l'est du Tusson. D'après Chanzy, il n'y eut d'engagés que le 3e cuirassiers de marche et les éclaireurs algériens.

Les Allemands firent 100 prisonniers ; ils n'auraient perdu qu'un officier et 5 hommes. L'état-major prussien paraît avoir commis une erreur en écrivant que nos cavaliers furent poursuivis jusqu'au ruisseau de l'Étangfort, près de Maisoncelles. Notre retraite s'opéra au contraire vers Montreuil-le-Henri et Saint-Georges-de-la-Couée.

de ceux-ci fut des plus difficiles; ils durent suivre un chemin creux où les obus allemands affluaient et perdirent ainsi une centaine d'hommes. De son côté, le 3e cuirassiers avait eu deux officiers et une vingtaine de cavaliers hors de combat.

Ces deux corps se replièrent en désordre sur Montreuil-le-Henri et Saint-Georges-de-la-Couée. Quant à l'ennemi, il cantonna autour de Vancé.

Le général Barry n'était pas plus heureux sur le Loir. Il avait appris à 6 heures du matin la retraite de Jouffroy vers Courdemanche et Montreuil-le-Henri; il en conclut que les renforts attendus par lui n'atteindraient pas Pont-de-Braye, comme il était convenu. D'ailleurs, à l'approche de l'ennemi, les escadrons du 3e mixte qui éclairaient vers Troo et Sougé se replièrent sur Pont-de-Braye. Craignant pour sa gauche, Barry les fit ramener vers Poncé; il prescrivit en même temps au 8e mobiles (Charente-Inférieure) de se tenir prêt à défendre le défilé de Ruillé. Déjà le lieutenant-colonel Bérard, venant de Montrouveau avec deux bataillons du 41e de marche et deux pièces de 4, s'était replié sur Tréhet, où il gardait l'accès de la Chartre sur la rive gauche du Loir. Enfin, de Château-du-Loir, le général Desmaisons envoyait à Chahaignes le lieutenant-colonel Rond avec un bataillon et deux pièces.

Malgré ces mouvements, la faible division du général Barry restait encore éparse de Poncé à Château-du-Loir, sur une étendue supérieure à vingt kilomètres. Quant au Xe corps, il avait à franchir une série de défilés; il fut arrêté en outre par de nombreuses coupures pratiquées dans les routes, de sorte que son avant-garde déboucha devant Ruillé vers 1 heure et demie seulement. Le 8e mobiles, un millier d'hommes au plus sous les ordres du lieutenant-colonel Noirtin, et une section du 2e régiment (21e batterie) opposèrent à l'ennemi une assez vive résistance. Nos mitrailleuses, qui enfilaient la route, furent cependant réduites au silence par deux pièces prussiennes. Puis Noirtin, craignant pour sa retraite, se replia sur la Maladrerie et, de là, sur Chahaignes, non sans perdre 200 prisonniers environ.

En même temps le lieutenant-colonel Bérard se retirait de Tréhet sur la Chartre, puis sur Château-du-Loir, où il arrivait dans la nuit avec deux faibles bataillons du 41e de marche, 700 mobiles et quatre pièces de 4. Vers 4 heures du soir, le Xe corps prussien s'établit autour de la Chartre. Deux bataillons poussés jusqu'à l'Homme avaient refoulé une grand'garde du 66e mobiles (Mayenne). Quant au général von Woyna, qui venait de Saint-Amand, il s'était avancé jusqu'à Sougé et Pont-de-Braye.

A 5 heures du soir, l'amiral Jauréguiberry arrivait à Château-du-Loir, où il trouvait le général Desmaisons avec 500 hommes au plus. Si nous permettions à l'ennemi de pousser sans plus de difficulté le long du Loir, la colonne de Curten, qui était encore à Saint-Amand, serait infailliblement coupée de l'armée et peut-être détruite. Jauréguiberry prescrivit donc à Barry de tenir « coûte que coûte » à Chahaignes. Mais cet ordre était d'une exécution difficile dans les conditions d'épuisement et de démoralisation où se trouvaient nos troupes.

A l'aile droite de l'armée, Curten continuait d'occuper Château-Renault, tout en ayant dû replier vers le sud ses avant-postes. Le matin du 8 ils étaient à hauteur de Villeporcher. Le général von Hartmann renforça la 1re brigade de cavalerie, à Pias, de deux bataillons et d'une batterie ; puis il la dirigea sur Villeporcher qu'elle occupa après quelques coups de canon. Des chasseurs d'Afrique[1] qui étaient à Saint-Cyr-du-Gault furent rejetés sur Saint-Nicolas-des-Motets par un régiment de uhlans. Mais l'offensive ennemie s'arrêta là : un ordre, parvenu dans la matinée, prescrivait à von Hartmann de suivre sur la Chartre le mouvement du gros du Xe corps, sans s'inquiéter de la colonne Curten. Il laissa des avant-postes devant Château-Renault et alla cantonner vers Saint-Arnoult, Prunay et Ambloy, avec l'intention de continuer le lendemain sur la Chartre.

---

1. Du 1er régiment de marche.

Frédéric-Charles avait porté son quartier général à Saint-Calais. Dans la soirée, il ignorait encore si la situation s'était modifiée à Saint-Amand. Néanmoins, il persista dans la résolution de négliger la colonne de Curten, en continuant à pousser énergiquement son offensive vers le Mans. A 10 heures du soir, il prescrivait au XIII^e^ corps de s'établir entre Saint-Mars-de-la-Brière et Montfort, avec un détachement à droite de l'Huisne. Le III^e^ irait à Ardenay, le IX^e^ à Bouloire et le X^e^ à Parigné-l'Évêque. Les deux corps des ailes feraient couper les voies ferrées d'Alençon et de Tours au Mans. Avec la 38^e^ brigade d'infanterie et la 1^re^ brigade de cavalerie, le général von Hartmann resterait au sud de Vendôme, en face de Curten. Il avait ordre de résister énergiquement à tout mouvement offensif venant du sud et, en tout cas, de couvrir Vendôme.

Ainsi, la II^e^ armée entière, à l'exception de ces deux brigades, allait marcher concentriquement sur le Mans; la présence de sa gauche à Parigné et à Bouloire rendrait singulièrement difficile la retraite de Barry et de Curten sur le Mans. Chanzy se rendait compte, de plus en plus, du danger que courait une partie de son armée. Dans la journée du 8, il prescrivit à Jaurès de faire occuper fortement les ouvrages d'Yvré-l'Évêque, le plateau d'Auvours et les positions en avant de Sargé ; le général de Colomb reçut l'ordre de pousser sa 2^e^ division (Pâris) sur la route de Saint-Calais, afin de ralentir la marche de l'ennemi dans cette direction. Ce mouvement avait pour inconvénient de couper en trois fractions le 17^e^ corps, auquel la division de Jouffroy avait été, presque tout entière, enlevée. D'ailleurs, il ne put être exécuté aussi vite que le souhaitait Chanzy. La division Pâris, qui s'était mise en mouvement le soir du 8, ne fut concentrée que le 9, à 4 heures du matin, à Saint-Hubert-des-Roches. Précédée par trois escadrons du 4^e^ mixte de cavalerie légère, elle se dirigea sur Ardenay où elle arriva vers 11 heures et demie. Les Allemands n'allaient pas tarder à l'y attaquer.

Quant à Jauréguiberry, il semblait que Chanzy n'eût pas

encore renoncé à le voir reprendre les passages du Loir [1]. Cette illusion devait bientôt lui être retirée.

---

1. Télégramme du 8 janvier : « Il est de toute nécessité de reprendre les passages du Loir... Vous avez le commandement de toutes les forces sur les deux rives... agissez donc pour le mieux, et avec vous ce sera bien. »

Cette hypothèse est confirmée par ce fait, que le 75e mobiles, qui était aux Hunaudières, en avant de la Tuilerie, reçut l'ordre de se diriger, le 9, sur Château-du-Loir. Un contre-ordre l'en empêcha (Dumas, *Les Mobiles de Maine-et-Loire*).

Il résulte pourtant d'une dépêche du 8 au ministre que Chanzy n'ignorait pas la retraite des mobilisés de la Mayenne, de la colonne Rousseau et de celle de Jouffroy.

CHAPITRE XXIV

COMBAT D'ARDENAY

Combat de Bellême (9 janvier). — Combat de Sceaux. — Combat de Thorigné. — Combat de la Belle-Inutile. — Combat d'Ardenay. — Combat de Chahaignes. — Combat de Brives. — Jauréguiberry à Château-du-Loir. — Retraite de Curten. — Ordres de Frédéric-Charles. — Instructions de Chanzy.

La journée du 9 janvier fut particulièrement dure : au froid vif avait succédé une température un peu moins rigoureuse. Mais la neige tomba presque tout le jour, couvrant le sol d'une couche de 30 à 40 centimètres, encore trop récente pour être foulée sans inconvénients. Par moment les rafales étaient si épaisses qu'elles cachaient des maisons situées à cent pas au plus. Les routes, couvertes de verglas depuis la veille, étaient devenues encore moins praticables. Presque partout les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie durent être tenus en main [1].

Avant même d'avoir reçu les ordres de Frédéric-Charles [2], le grand-duc de Mecklembourg avait prescrit la continuation du mouvement vers le Mans. La 4e division de cavalerie, couverte sur son flanc droit par la 12e brigade, marcherait sur Bellême et Saint-Cosme, de façon à atteindre Bonnétable, s'il était possible. Les 17e et 22e divisions pousseraient au sud de la Ferté, sur la grand'route, et une colonne latérale les relierait, par Saint-Maixent et le Luart, au général von Rauch qui devait se diriger sur Saint-Calais, par Berfay. Puis, à la nouvelle de l'occupation de Saint-Calais par le IIIe corps, le grand-duc porta Rauch sur Connerré.

Comme les jours précédents, la 4e division de cavalerie ne gagna du terrain qu'avec beaucoup de difficulté. Après un

1. V. Wittich, ouvrage cité, p. 417.

2. Ces ordres, datés du 8 janvier à 10 heures du soir, parvinrent au grand-duc le 9 à 7 heures du soir (V. der Goltz).

engagement qui dura jusqu'à la nuit, elle parvint cependant, soutenue par un bataillon d'infanterie, à repousser de Bellême les mobilisés de la Mayenne et les francs-tireurs Lipowski. Mais elle ne put s'avancer au delà. Derrière elle, des fractions de la 12e brigade, qui allaient de Senonches vers Longni, trouvaient encore ce point fortement occupé [1] et se retiraient au nord-est.

Comme nous l'avons dit, la colonne Rousseau avait continué sa retraite sur le Mans, en ralliant quelques renforts envoyés par Chanzy. Dans la matinée du 9, toute la 1re division du 21e corps était réunie aux abords de Connerré, sur la route de la Ferté-Bernard et le long de la Due, petit affluent de l'Huisne dont le cours est perpendiculaire à notre ligne de retraite. La 1re brigade occupait les hauteurs de Duneau, au nord-est de Connerré ; la 2e s'étendait de la station jusqu'à deux kilomètres sur la route de Thorigné. Enfin un bataillon du 26e de ligne tenait ce dernier point. A l'est, Cathelineau s'était retiré sur Montfort après la surprise de Vibraye, ce qui laissait la droite de Rousseau complètement à découvert.

Jaurès considérait à bon droit comme très critique la situation de ce général. Il demandait à Chanzy l'autorisation de porter sa 2e division en avant pour soutenir la 1re et, dans la journée du 9, elle occupait les emplacements suivants à l'ouest de l'Huisne : la 1re brigade, sur les hauteurs au nord-est du ruisseau des Grands-Vaux, du Petit-Chassoir au Chêne, avec ses réserves en arrière, vers les Cohernières et la Charpenterie ; la 2e brigade à cheval sur le ruisseau du Fleuret, du Chêne à Chapelle-Saint-Remy, avec ses réserves de la Maison-Neuve à l'Aigionnière [2]. Dans ces positions, la

1. *État-major prussien.* Nous n'avions pourtant ni troupes régulières, ni mobilisés dans cette direction. Les mobilisés de la Mayenne et le corps Lipowski s'étaient retirés de Bellême vers Alençon.

2. Le 59e de marche à la droite près des fermes de Petit-Cavet (?) ; le 9e bataillon d'infanterie de marine et les francs-tireurs du Mans au château de Couléon et à l'ouest ; le 2e bataillon de l'Orne, les 3e et 4e de l'Orne à Saint-Remy ; le 1er de l'Orne et le bataillon du 41e de ligne en réserve au château de Courvalain. Les mobilisés de la Sarthe (3e et 4e bataillons) et l'artillerie en arrière (Des Moutis, ouvrage cité).

2e division du 21e corps couvrait Montfort et Lombron, tout en se reliant à la gauche de Rousseau. Plus à l'ouest, la 3e division avait sa 1re brigade à Savigné-l'Évêque, sur la route de Bonnétable, et la 2e vers la Trugalle, sur la route de Ballon. Enfin, dans la nuit du 8 au 9, la 4e division, jusqu'alors aux abords d'Yvré-l'Évêque, recevait l'ordre de porter l'une de ses brigades à Montfort et l'autre à la Belle-Inutile, à mi-chemin de Connerré et de Saint-Mars-de-la-Brière, de façon à soutenir les 1re et 2e divisions[1]. Ces mouvements n'étaient pas terminés que l'ennemi attaquait le général Rousseau.

Partie vers 9 heures du château de Beauchamp, l'avant-garde de la 17e division (cinq bataillons, deux escadrons, deux batteries, une compagnie de pionniers) se heurtait à nos avant-postes presque aussitôt après avoir dépassé Sceaux. Un bataillon déployé au nord de Joudry repoussait peu à peu nos troupes[2] vers le Poirier, Croix-de-Fer et Merdereau. Cependant, avec le 58e de marche, le lieutenant-colonel Roux dirigeait de la Grouas un énergique retour offensif, qui réussissait. Les Allemands étaient refoulés, et ils ne se reportaient en avant qu'à la nuit, après avoir enlevé Vouvray au 3e bataillon des mobiles de l'Aube. Avec l'aide d'un second bataillon et de la colonne latérale venue du Luart, ils s'emparaient des Landes, de la Grouas et du Coudray, en faisant une centaine de prisonniers. Heureusement ils étaient arrêtés au delà de Duneau, vers le Point-du-Jour et la Belle-Étoile ; avec quelques hommes de bonne volonté, le lieutenant-colonel Roux, le commandant Lombard et le chef d'escadrons Dubuquoy reprenaient l'offensive et refoulaient l'ennemi, la baïonnette dans les reins. Notre retraite pouvait alors s'effectuer sur Connerré, sous la protection de l'artillerie du général Rousseau, que la neige avait empêchée d'agir jusque-là.

---

1. Le quartier général du 21e corps était à Montfort.

2. Il semble que nous ayons engagé entre Connerré et Sceaux le 58e de marche, le 13e chasseurs de marche, le 3e bataillon des mobiles de l'Aube et 2 escadrons du 6e dragons de marche.

Au sud de la route de Connerré, un bataillon allemand qui s'avançait vers la Due se heurtait à un détachement d'infanterie qu'il dispersait. Mais des troupes sortant de Connerré apparaissaient sur son flanc gauche et l'obligeaient à se retirer vers le Luart. Malgré cet incident, les deux divisions du XIII[e] corps cantonnaient au nord et au sud de Sceaux, le long de la route, derrière des avant-postes passant par Duneau. Un détachement (trois bataillons, deux escadrons et une batterie) occupait Tuffé et Saint-Hilaire sur la rive droite de l'Huisne. La 2[e] division du 21[e] corps n'avait pas eu à combattre.

Cependant, un autre engagement se produisait sur la route de Nogent-le-Rotrou au Mans. Avec la colonne dont nous avons parlé, le général von Rauch marchait de Dollon vers Connerré, quant il apprit notre présence à Thorigné. Trois compagnies du 26[e] de ligne occupaient ce village, en attendant l'arrivée des renforts envoyés par Gougeard. Rauch dirigea contre elles deux bataillons, qui s'emparèrent de Thorigné vers 3 heures et demie[1], mais sans pouvoir gagner de terrain vers Connerré. Renforcées du 90[e] mobiles (1[er] et 2[e] bataillons de la Corrèze, 5[e] de la Sarthe), les compagnies du 26[e] faisaient vigoureusement tête à l'ennemi vers le Croset. Entraînés par l'exemple du lieutenant-colonel Feujeas, qui était blessé deux fois et avait son cheval tué sous lui, les mobiles arrêtaient l'ennemi jusqu'à la nuit et exécutaient même une contre-attaque, d'ailleurs sans résultat.

En même temps le 5[e] bataillon de fusiliers-marins et le bataillon de dépôt du 19[e] de ligne, qui défendaient une coupure pratiquée au croisement du chemin de Connerré au Breil et de celui de Thorigné à Soulitré, tentaient de reprendre Thorigné. Mais cette attaque, opérée sans ensemble, échouait entièrement. La colonne von Rauch cantonnait à Thorigné, au Croset et à Dollon, dans notre voisinage immédiat. D'ailleurs, comme nous le verrons, plusieurs des bataillons de Gougeard avaient été délogés de la Belle-Inutile

1. *État-major prussien ;* Chanzy dit le matin (p. 290).

par des fractions du III[e] corps. La situation de nos troupes devenant intenable à Connerré, elles se retirèrent pendant la nuit sur Montfort et Pont-de-Gennes. Nos pertes étaient considérables : 24 tués, 98 blessés et 756 disparus ; 500 prisonniers restaient aux mains de l'ennemi, qui avait perdu moins de 70 hommes. Au sud, nos fuyards allaient se jeter jusque dans les cantonnements du III[e] corps prussien.

Celui-ci s'était porté sur Bouloire en se couvrant vers le nord d'une colonne latérale [1] chargée de le relier au XIII[e] corps. Après avoir repoussé des francs-tireurs de Nuillé et de Mauguilinière, le lieutenant-colonel zu Lynar marchait sur la Belle-Inutile, c'est-à-dire vers la ligne de retraite des divisions Rousseau et Gougeard. Il ne tarda pas à se heurter contre une partie de cette dernière.

On se souvient que le général Gougeard avait reçu l'ordre de partir au petit jour pour Thorigné, avec sa 1[re] brigade. Il se mit en marche à 7 heures, laissant quelques troupes à la garde du plateau d'Auvours, d'Yvré et de Champagné. A Saint-Mars-la-Brière, il était arrêté par un télégramme lui prescrivant d'occuper la Belle-Inutile, que le bataillon du 19[e] de ligne et les francs-tireurs de Fontainebleau venaient d'évacuer pour se porter vers Connerré.

En débouchant sur la Belle-Inutile, le bataillon du 62[e] de ligne, qui marchait en tête de l'avant-garde, était attaqué par la colonne zu Lynar. Celle-ci le refoulait, non sans une vive résistance, en faisant une centaine de prisonniers. Gougeard allait tenter un retour offensif avec ce bataillon, les mobilisés de Rennes et plusieurs pièces de montagne, quand il apprit l'arrivée à Saint-Mars-la-Brière d'une partie de la division Pâris (deux bataillons des 48[e] et 51[e] de marche) fort en désordre. Ainsi Saint-Mars était directement menacé. Craignant pour ses derrières, Gougeard arrêta son mouvement et maintint sa colonne sous les armes jusqu'à minuit. A ce moment il apprenait la retraite de Rousseau sur Pont-de-Gennes et reprenait la route d'Yvré. Il y arrivait à

1. 1 bataillon, 2 escadrons, 4 pièces.

7 heures du matin, le lendemain, après 24 heures de marche ou d'attente devant l'ennemi[1]. Quant à la colonne zu Lynar, elle était demeurée à la Belle-Inutile, à peu près entourée par nos détachements et obligée de placer des avant-postes dans toutes les directions. Durant la nuit, ces postes et les cantonnements voisins furent, à plusieurs reprises, alarmés par des isolés ou de petits détachements français qui erraient à l'aventure.

A l'est, la 2e division, qui reliait le XIIIe corps au reste de l'armée, était encore à Saint-Michel-de-Chavaigne.

Le gros du IIIe corps avait gagné beaucoup plus de terrain. La 6e division et l'artillerie de corps devaient marcher sur Bouloire par la route du Mans, pendant que la 5e division s'avancerait parallèlement à elles, au sud de cette route. Partie des Loges vers 9 heures, l'avant-garde de la 6e division (cinq bataillons, deux escadrons, huit pièces, une compagnie de pionniers) occupa Bouloire sans difficulté. Mais en débouchant sur Ardenay, elle rencontra une vive résistance.

Comme nous l'avons dit, la 2e division du 17e corps (général Pâris) avait reçu la veille l'ordre de se porter vers Saint-Calais. Elle quitta ses cantonnements vers 5 heures du soir, traversa le Mans et n'atteignit Saint-Hubert-des-Rochers que le lendemain vers 4 heures du matin, après avoir été renforcée de trois escadrons du 4e mixte de cavalerie légère. A 11 heures et demie, elle était à Ardenay et y prenait position. Un bataillon du 48e de marche s'établissait en avant-postes dans le parc et à cheval sur la route de Saint-Calais. Derrière lui, le 10e chasseurs de marche occupait la droite de la division, au sud du château d'Ardenay, puis venaient deux bataillons du 48e de marche, les 2e et 3e bataillons du 51e, sur les crêtes au nord-est, et le 1er bataillon dans la plaine coupée par la route. Enfin, la gauche était formée du 85e mobiles (Gers) dont quatre compagnies observaient le chemin du Breil.

1. Gougeard, ouvrage cité.

Il tombait d'épaisses rafales de neige; vers midi et demi, les trois escadrons du 4e mixte et la compagnie d'éclaireurs de la division venaient de rentrer sans avoir rien remarqué, quand nos avant-postes furent brusquement attaqués. En une heure l'engagement devint général. Malgré la vigoureuse résistance du 1er bataillon du 51e de marche, dont le chef de bataillon, Corcelet, fut mortellement blessé, notre gauche se replia vers l'ouest en abandonnant les hauteurs et le bois au sud-ouest du Breil. Cependant on avait réussi, à grand'-peine, à hisser sur la butte d'Ardenay trois pièces de 4 et une mitrailleuse. Malgré tous leurs efforts, les Allemands ne purent mettre que deux pièces en batterie sur la route, et elles ne parvinrent pas à faire taire les nôtres. Grâce à celles-ci, la résistance du centre et de la droite de Pâris put se prolonger. Vers 4 heures et demie seulement, l'ennemi s'emparait du château d'Ardenay; en même temps, il traversait les prairies au nord de la route et pénétrait dans le bois qui longe la Butte. En vain le 51e de marche tentait un retour offensif sur la route et au sud de celle-ci. A la nuit, après une première attaque que ce régiment repoussait à la baïonnette, les Allemands se portaient en avant sur toute la ligne. Ils s'emparaient d'Ardenay et du hameau de la Butte, au moment même où Pâris prescrivait la retraite (vers 7 heures et demie). Non sans désordre, sa division se retirait sous la protection du 10e chasseurs de marche. Le matin du 10, après une marche de nuit dans les conditions les plus pénibles, elle était rassemblée sur le plateau d'Auvours. Deux de ses bataillons, égarés, avaient atteint, près de Saint-Mars-la-Brière, la route de La Ferté-Bernard au Mans.

Cependant deux bataillons allemands, envoyés par Surfond contre la droite de Pâris, avaient refoulé, à la Cohainière, une fraction du 10e chasseurs de marche (vers 4 heures). Ils cherchèrent ensuite à passer le ruisseau d'Ardenay pour nous tourner, mais sans pouvoir y parvenir. Ils cantonnèrent à l'est du Narais, avec les troupes engagées à Ardenay.

Ce combat, qui nous coûtait 40 tués et 210 blessés, dont 2 officiers tués et 10 blessés, outre un grand nombre de dis-

parus, n'avait qu'insensiblement ralenti la marche de l'ennemi. Les pertes allemandes n'étaient même que de 4 officiers et de 152 hommes, résultat nullement en rapport avec nos sacrifices. Le III^e^ corps, qui nous avait fait plus de 1,000 prisonniers, s'était enfoncé comme un coin entre nos colonnes, rendant à peu près impossibles leur retraite et la concentration de l'armée.

Au sud de la route de Saint-Calais, la 5^e^ division d'infanterie n'avait rencontré aucune résistance. Cependant l'état des routes était tel qu'elle dut cantonner entre le Gué-de-l'Aisne et Saint-Mars-de-Locquenay, sensiblement à l'est d'Ardenay. Son avant-garde atteignit le château de la Buzardière et un bois voisin de Parigné-l'Évêque. Enfin, derrière le III^e^ corps, la tête du IX^e^ poussa jusqu'à Bouloire. Le X^e^, qui aurait dû atteindre Parigné, était encore fort en arrière; l'état des chemins, plus encore que notre résistance, l'avait beaucoup retardé.

Von Voigts-Rhetz avait prescrit au général von Woyna de se porter sur Vancé par Pont-de-Braye, tandis que les troupes du X^e^ corps rassemblées à la Chartre marcheraient sur Grand-Lucé par Saint-Vincent-du-Lorouer. La 14^e^ brigade de cavalerie relierait Woyna au III^e^ corps.

Déjà les Allemands savaient par des interrogatoires de prisonniers que nous occupions les hauteurs de Chahaignes, à l'ouest de la Venne. En effet le général Barry avait établi une partie de sa division sur la rive droite de ce ruisseau, en se couvrant d'une grand'garde du 66^e^ mobiles (Mayenne), restée au moulin de Saint-Blaise. Le 3^e^ bataillon du 31^e^ de marche était installé du Gué-de-la-Pointe au Présidial, avec un détachement du 38^e^ de marche à sa droite. Une compagnie, postée au château de Béhéhart, gardait le pied des hauteurs et plusieurs des passages du ruisseau. Le 2^e^ bataillon du 31^e^ de marche occupait les hauteurs entre Le Pressoir et Chahaignes. Une section de mitrailleuses (19^e^ batterie du 19^e^ régiment) était au-dessus du Pressoir; des Héraudières, une autre battait le chemin de l'Homme à Chahaignes; on avait pratiqué des abatis sur cette voie.

VES

Carte N°VII

Enfin le 8e chasseurs de marche, les 1er et 2e bataillons du 22e mobiles (Dordogne) étaient à Chahaignes; le 8e mobiles (Charente-Inférieure) formait réserve.

Le matin du 9 janvier, lorsque l'avant-garde de la 20e division (trois bataillons, un escadron, une batterie, une compagnie de pionniers) quitta l'Homme, elle fut accueillie par un feu vif venant de Chahaignes. Deux bataillons qu'elle déploya devant notre gauche refoulèrent le 31e de marche au delà de la Venne; craignant d'être tourné par la forêt de Bersay, Barry envoya le 8e mobiles dans cette direction.

Cependant une batterie allemande prenait position au nord-ouest de l'Homme, mais pour en être bientôt délogée par nos obus. Elle se retirait jusqu'à la Goudonière où une autre venait la renforcer. Enfin une troisième ouvrait le feu de la Corbinière. La neige, qui tombait en abondance, les obligeait bientôt à arrêter leur tir (vers 9 heures). Prévoyant une vigoureuse résistance, von Voigts-Rhetz prescrivait au général von Woyna de marcher au canon, contre notre gauche.

Mais deux autres bataillons allemands avaient franchi la Venne sur un pont improvisé, pour se porter sur Chahaignes dont ils s'emparaient sans grande résistance (10 heures), en refoulant notre droite vers Flée et Château-du-Loir. Au même instant, les deux bataillons de la droite allemande repoussaient notre gauche sur la forêt de Bersay. Dans la soirée, la majeure partie des troupes de Barry, et notamment son artillerie, était à Jupilles.

Ce combat nous coûtait 12 officiers et 350 hommes[1], beaucoup plus que n'avait perdu l'ennemi.

Vers 2 heures, la 20e division reprenait son mouvement sur Brives, par les deux rives de la Venne. Mais sa marche était très lente; la neige et le brouillard bornaient étroitement les vues; le pays était accidenté et les pentes rapides; les ravins et les chemins creux s'y succédaient constamment.

1. Dont 1 officier et 99 hommes tués, blessés ou disparus au 31e de marche (*Historique du 31e*). L'ennemi perdit 51 hommes à Chahaignes et à Brives.

Cavaliers et conducteurs étaient contraints de tenir leurs chevaux en main, car, dans ces chemins étroits, la chute d'un cheval arrêtait toute la colonne. Le général von Voigts-Rhetz était juché sur un avant-train que son état-major suivait à pied. Il dut renoncer à se faire accompagner de son artillerie de corps, et la renvoya à Lavenay pour chercher une voie plus facile.

Cependant von Woyna se dirigeait également sur Brives, en venant de l'est. Après avoir repoussé de petits détachements français, il atteignit le château de la Chênehuère. Mais le canon avait cessé de retentir vers Chahaignes. Ne sachant s'il pourrait continuer sa marche et si la 20e division avait pu elle-même se diriger vers Brives, il revint sur le Tusson.

De son côté, en débouchant devant Brives (3 heures et demie), la 20e division était accueillie par un feu vif. Nous avons dit que, la veille, Jouffroy s'était retiré sur Courdemanche et Montreuil-le-Henri. Dans la matinée du 9, il dirigeait sur Maisoncelles la colonne Thiéry, afin de se relier aux troupes que Chanzy portait alors à Ardenay[1]. De même, dès 4 heures du matin, la brigade Baille quittait Saint-Pierre-du-Lorouer pour aller prendre position au sud de Brives. En ce point, le chemin de la Chartre au Mans est encaissé entre deux hautes collines couvertes de sapins. Soutenu par le 66e mobiles, le gros du 38e de marche prit position sur ces hauteurs, à bonne portée de la Venne.

L'état du sol empêchant l'ennemi de recourir à sa tactique favorite en débordant nos deux ailes, il se bornait à des attaques de front qui furent d'abord repoussées. Mais, vers 4 heures et demie, l'entrée en ligne de deux bataillons venant de Chahaignes par la rive droite de la Venne obligea le colonel Baille à la retraite[2]. Ne pouvant rejoindre Barry,

---

1. Le colonel Thiéry paraît n'avoir jamais atteint Maisoncelles.

2. Le 38e de marche avait perdu 1 officier, une quarantaine d'hommes hors de combat et quelques prisonniers (*Historique du 38e*). D'après le Dr Chenu, l'ensemble de nos pertes du 9 janvier aurait été de 24 tués, 98 blessés et 756 disparus.

il prit le parti de rallier Jouffroy vers le Grand-Lucé. Le colonel von Valentini le poursuivit avec quatre bataillons, malgré la nuit (6 heures et demie). Il trouva Saint-Pierre-du-Lorouer déjà évacué; Saint-Vincent fut aisément occupé par lui et un convoi de cent voitures de vivres, escorté par une centaine d'hommes, y tomba entre ses mains. Valentini cantonna ensuite dans Saint-Vincent, sous la protection d'avant-postes qui, vers minuit, eurent encore à repousser l'un de nos détachements, égaré. Le reste de la 20e division s'installa entre Brives et la Chartre, et Woyna, de Vancé à la Chapelle-de-Gaugain. La 14e brigade de cavalerie, arrêtée à Montreuil-le-Henri et à Saint-Georges-de-la-Couée par des fractions de la division Jouffroy, était revenue à Vancé.

Quant au gros de Jouffroy, il s'était retiré sur Grand-Lucé et Pruillé-l'Éguillé. Cette retraite, opérée de nuit, par des chemins détournés couverts de 40 centimètres de neige, avait été des plus pénibles. Ainsi le 45e de marche, parti à la nuit de Saint-Georges-de-la-Couée, trouva Saint-Vincent déjà occupé et ne put gagner Grand-Lucé qu'en suivant une traverse. De telles épreuves hâtaient la dissolution, déjà imminente, des troupes de Jouffroy et de Barry.

Jauréguiberry était arrivé la veille au soir à Château-du-Loir, comme nous l'avons dit. La situation générale ayant grandement empiré depuis son départ du Mans, Chanzy lui télégraphia le 9 janvier de rappeler sur l'heure Curten de Château-Renault, en laissant la colonne Cléret, seule, à l'est du chemin de fer de Château-du-Loir à Tours. Au cas où elle y serait forcée, elle se retirerait au nord du Loir par le Lude. Chanzy n'abandonnait pas encore la pensée de défendre les passages de cette rivière, vers la Chartre et Château-du-Loir. Il croyait que Barry et Curten pourraient y suffire, tandis que Jouffroy, porté au Grand-Lucé, se relierait à la division Pâris dans son mouvement vers Bouloire. Jauréguiberry ne ramènerait ces trois colonnes au Mans que si son flanc gauche était menacé [1].

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 552.

Jauréguiberry ne pouvait nourrir les mêmes illusions. A son arrivée à Château-du-Loir, il y avait trouvé 500 hommes au plus, avec le général Desmaisons. Pendant la nuit, il reçut les deux faibles bataillons du 41e de marche, les 700 mobiles et les quatre pièces de 4 que ramenait le lieutenant-colonel Bérard. Ces troupes, sans vivres, en complet désarroi, venaient de parcourir 30 à 40 kilomètres, et on ne pouvait guère en tirer parti. Néanmoins, apprenant que Barry était attaqué à Chahaignes, l'amiral porta un bataillon et deux pièces à Flée pour le recueillir. Un bataillon du 22e mobiles (Dordogne), arrivé dans l'après-midi à Château-du-Loir, fut également dirigé sur Flée.

En comprenant ces détachements, Jauréguiberry avait pu ramasser, à grand'peine, 3,500 hommes, et il annonçait à Chanzy l'intention de partir avec eux pour le Mans, après avoir tiré d'affaire Curten[1]. Il n'y avait pas, en effet, un instant à perdre avant de prendre ce parti.

Curten s'était mis en retraite dans la matinée du 9. Laissant à Château-Renault le lieutenant-colonel Vial avec cinq bataillons, deux escadrons et huit pièces[2], il s'était dirigé sur Neuillé-Pont-Pierre. De là, il prenait la direction de Château-du-Loir, où il arrivait le soir du 10, tandis que la brigade Cléret marchait sur Saumur.

Cette retraite coïncidait avec un mouvement offensif des Allemands. Dans la matinée, le général von Hartmann avait rassemblé la 38e brigade, cinq escadrons et demi, deux pièces près du château de Fresne, et la 1re brigade de cavalerie sur la route de Vendôme. Vers 1 heure, il entra dans Château-Renault, après un petit combat, et y cantonna en se bornant à un semblant de poursuite.

Le soir du 9 janvier, cet ensemble de faits était encore très imparfaitement connu de Frédéric-Charles. De Bouloire,

---

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 557.

2. 27e mobiles (Isère), 1 bataillon de la Mayenne, 1 bataillon des Hautes-Pyrénées, 4 pièces de 4, 4 pièces de montagne, 1 escadron de chasseurs d'Afrique et 1 escadron du 8e hussards. (De Foudras, *Une page d'histoire. Les Francs-tireurs de la Sarthe.*)

où était son quartier général, il avait appris le mouvement du IIIe corps ; par la 14e brigade de cavalerie, il savait que le Xe corps avait rencontré une vive résistance au nord de la Chartre. Ce fut dans la nuit seulement qu'il réunit des données certaines sur les positions atteintes par le grand-duc. On pouvait admettre que, selon toute probabilité, Chanzy livrerait bataille derrière l'Huisne ; dans ce cas, il serait avantageux que les ailes de la IIe armée fussent arrivées à la même hauteur que le IIIe corps. Mais Frédéric-Charles jugea, non sans raison, que tout retard permettrait à Chanzy d'améliorer une situation déjà fort compromise. Cinq de nos divisions exécutaient en ce moment une retraite concentrique sur le Mans ; celles venant de Château-Renault et de la Chartre devaient avoir peine à atteindre cette ville, si les Allemands continuaient énergiquement leur offensive. D'ailleurs le moral et l'état physique de ces troupes, qui avaient été engagées dans une série de combats malheureux, ne pouvaient qu'être profondément atteints. Il était urgent d'en profiter.

Au lieu d'exécuter une attaque enveloppante sur le Mans, suivant la tactique habituelle de nos adversaires, Frédéric-Charles prit le parti le plus hardi, celui qui devait lui donner des résultats immédiats, quoique moins complets peut-être : celui d'une offensive directe sur tout son front. Il décida que le IIIe corps pousserait en avant d'Ardenay et le XIIIe au delà de Saint-Mars-la-Brière, tandis que la 4e division de cavalerie, renforcée d'artillerie et d'infanterie, marcherait par la rive droite de l'Huisne sur Bonnétable et le Mans. Le IXe corps enverrait un détachement à Thorigné pour soutenir le grand-duc ; le reste se porterait sur Bouloire, en seconde ligne. Quant au Xe corps, il attaquerait Parigné avec le concours du IIIe.

Ces mouvements offensifs devaient être menés avec plus de vivacité et d'énergie que jamais, de façon à accroître le désordre des colonnes françaises en marche vers le Mans, pêle-mêle avec les troupes allemandes.

Ainsi que l'avait jugé Frédéric-Charles, le parti de l'at-

taque immédiate était le plus désavantageux pour notre armée. Celle-ci allait être dans l'impossibilité d'achever sa concentration sur les positions préparées autour du Mans. Aussi devait-elle y opposer une résistance beaucoup moins énergique que lors de la bataille de Josnes.

Il semble que Chanzy n'ait pas attaché immédiatement à l'offensive de Frédéric-Charles toute l'importance qu'elle comportait[1]. Son caractère même lui échappait : « Les projets de l'ennemi sont aujourd'hui manifestes, télégraphiait-il au ministre dans la matinée du 9. Son but est de nous attirer en dehors de nos positions du Mans pour chercher à nous battre en détail, ou bien de nous refouler sur ces positions et de nous y bloquer, pour empêcher la marche qu'il prévoit sur Paris. » Dans cette hypothèse, il se hâtait de provoquer un ensemble de mesures destinées à le renforcer, et qui ne purent être exécutées qu'en partie : l'envoi à Alençon d'une fraction du 19e corps, au moins, tandis que les troupes disponibles du 25e se porteraient de Vierzon à Tours ; la répartition des neuf bataillons de mobilisés de la Mayenne le long de la ligne du Mans à Caen, pour en assurer la garde.

Mais la situation s'aggravait dans la journée du 9. Malgré l'envoi d'un grand nombre d'officiers à leur recherche, Chanzy ne pouvait recevoir aucune nouvelle de Barry, de Curten et de Jouffroy. Il communiquait encore, irrégulièrement il est vrai, avec Jauréguiberry à Château-du-Loir. A 4 heures et demie, il lui adressait par le télégraphe de nouveaux ordres. La route du Grand-Lucé au Mans n'était plus gardée que par des francs-tireurs et de la cavalerie; Jauréguiberry était donc invité à diriger sur l'heure Jouffroy vers Parigné, tandis que Barry marcherait sur Écommoy. De Parigné, Jouffroy se relierait vers Ardenay à la division Pâris. Quant à l'amiral, s'il ne pouvait tenir à Château-du-

1. Il était souffrant depuis le 7 janvier et avait dû garder le lit ; un moment même on craignit la petite vérole. Le soir du 10 son entourage était encore très inquiet ; pourtant le 11, à 7 heures et demie du matin, il était en selle. Après quelques heures passées le long de nos lignes, il s'était complètement transfiguré (Chuquet, p. 123).

Loir jusqu'à sa jonction avec Curten, il se rabattrait sur le Mans par Écommoy. Au cas où les Allemands marcheraient de la Chartre sur Grand-Lucé ou Jupilles, il les attaquerait de flanc. Si, au contraire, il pouvait atteindre Écommoy et Grand-Lucé, il inquiéterait sérieusement l'ennemi et, au besoin, se replierait sur le Mans, en longeant la ligne ferrée de Tours à cette ville[1]. Mais l'impraticabilité de cette combinaison ne tardait pas à être pleinement démontrée.

Dans la soirée, Chanzy apprenait que la brigade de cavalerie Digeard avait évacué Grand-Lucé pour rallier le reste de la cavalerie du 16e corps à la Rochère. Cette retraite lui parut insuffisamment motivée et, sous cette impression, il adressa aux commandants de corps d'armée des instructions conçues dans un tout autre esprit : « Si l'ennemi s'avance aussi effrontément, c'est.... parce que nous ne lui opposons nulle part une résistance sérieuse, alors que nous disposons partout de forces au moins égales aux siennes. » Aussi prescrivait-il l'offensive immédiate dans toutes les directions. Le général Deplanque ferait réoccuper, la nuit même, la position de Parigné et y porterait au jour l'une de ses brigades. La cavalerie du 16e corps regagnerait Grand-Lucé et s'y mettrait en relations avec le général de Jouffroy, qui avait reçu l'ordre de tenir fortement ce village. Quant à Jauréguiberry, tout en couvrant la retraite de Curten, il dirigerait une attaque de flanc contre la colonne allemande en marche de la Chartre vers le Mans. Le général de Colomb reprendrait lui aussi l'offensive dès la pointe du jour, sur la route de Saint-Calais, et rejetterait l'ennemi au delà d'Ardenay. Enfin Jaurès se porterait à Pont-de-Gennes pour attaquer Thorigné et Connerré.

Même si ces attaques échouaient, nul ne devrait songer à se retirer vers le Mans sans avoir tenu jusqu'à la dernière extrémité. Alors seulement on se replierait sur des positions indiquées à l'avance, pour les défendre avec la même énergie.

---

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 291. D'après ce télégramme, l'amiral aurait eu l'intention de se retirer sur la Flèche.

A ces prescriptions, Chanzy en ajoutait d'autres au sujet des fuyards, dont le nombre croissait sans cesse depuis plusieurs jours. Afin de les arrêter dans leur mouvement instinctif vers le Mans, il prescrivait au général Bourdillon d'établir ses deux régiments de gendarmerie à quatre kilomètres à l'est de cette ville. Des officiers envoyés le 9 dans toutes les directions avaient rendu compte que, nulle part, le service d'avant-postes n'était convenablement fait. Chanzy rappelait chacun à l'observation des règlements dans une matière aussi grave. Il n'y a point à alléguer le mauvais temps, disait-il avec justesse; il est le même pour tous, et les Prussiens ne s'en préoccupent pas. Il terminait par l'annonce d'une « grande victoire » de Bourbaki à Villersexel.

Tout en rendant pleine justice à l'énergie indomptable de Chanzy, à la persévérance avec laquelle il se raidissait contre tous les obstacles, qu'ils provinssent des circonstances ou des hommes, on est contraint de reconnaître que ces instructions étaient déjà inexécutables. Il eût été impossible de reprendre l'offensive avec la division Pâris, qui venait d'être battue à Ardenay, avec celles de Rousseau et de Jouffroy, en retraite depuis plusieurs jours dans les conditions les plus pénibles. D'autre part, la présence de l'ennemi à la Belle-Inutile, à Ardenay, près de Parigné et de Grand-Lucé suffisait pour rendre très délicate la retraite de Jouffroy, de Barry et de Curten sur le Mans. La dispersion, la désorganisation déjà très grande de nos troupes leur interdisaient l'offensive. Il semble que le seul parti à prendre aurait été de concentrer le plus vite possible l'armée autour du Mans, afin de la préparer au choc décisif attendu par tous.

D'ailleurs, la plupart des généraux sous les ordres de Chanzy étaient loin de partager ses idées. Dans la nuit du 9 au 10, le général de Colomb lui exposait le fâcheux état de la division Pâris, en demandant l'autorisation de la ramener sur le plateau d'Auvours. Chanzy répondait en confirmant, par deux fois, l'ordre inexécutable de culbuter l'ennemi au delà d'Ardenay. A Jaurès, qui avait soulevé de semblables

objections, il télégraphiait vers minuit pour maintenir ses instructions : le 10, le 21e corps reprendrait les positions abandonnées par le général Rousseau. En dépit de la ténacité de Chanzy, aucune de ces prescriptions ne devait être exécutée.

CHAPITRE XXV

BATAILLE DU MANS

(Journée du 10 janvier)

Opérations du III^e^ corps. — Combat de Parigné. — Intervention de Jouffroy. — Retraite de Pereira et de Jouffroy. — Combat de Changé. — Combat de Saint-Hubert. — Reprise de Champagné. — Le XIII^e^ corps. — La division Colin. — Combat de Chanteloup. — Retraite de Barry et de Jauréguiberry. — Projets de Chanzy. — Situation de l'armée. — Instructions du 10 janvier. — Ordres de Frédéric-Charles.

Le matin du 10 janvier, la situation générale des troupes allemandes était presque l'inverse de ce qu'avait projeté Frédéric-Charles. Au lieu de pousser en avant ses deux ailes, de façon à dessiner un double mouvement enveloppant, il avait enfoncé son centre dans les lignes françaises, tandis que le reste de l'armée était encore fortement en retrait. De plus, le III^e^ corps, ainsi placé en flèche, ne comptait pas plus de 12,000 fusils, en raison du grand nombre de détachements et d'éclopés. Il était dispersé de Champagné jusqu'au delà de la route de Parigné, sur un front de 10 kilomètres. Dans ces conditions, l'offensive impliquait certains risques. Mais Frédéric-Charles comptait sur notre défaut habituel d'initiative[1]. D'ailleurs, il avait en réserve le IX^e^ corps, encore intact.

Dans la matinée du 10 janvier, une nouvelle variation de température, qui se produisit brusquement, rendit nos mouvements encore plus difficiles. Il dégela jusque vers midi, et les routes se couvrirent de verglas au point de devenir impraticables. Sur celle de la Ferté-Bernard par exemple, les Allemands durent défoncer la descente de Sceaux et la couvrir de sable, de cendre ou de fumier, avant d'y faire passer leur artillerie.

L'expérience des derniers jours leur avait montré l'impos-

1. Von der Goltz.

sibilité d'employer avec fruit des colonnes profondes, sur un terrain aussi couvert et durant des journées aussi courtes. Il était préférable d'en multiplier le nombre en opérant sur un large front, malgré la difficulté de coordonner les mouvements et au risque d'être relativement faible sur tous les points.

C'est ainsi qu'au III[e] corps le général von Alvensleben décida que les 9[e] et 10[e] brigades se porteraient chacune du Gué-de-l'Aune et d'Ardenay sur les Chasseries et les Brosses, de façon à se réunir auprès de Changé. La 12[e] brigade suivrait la route d'Ardenay au Mans, et la 10[e] irait de Volnay à Parigné pour faciliter le débouché du X[e] corps.

Ces premiers ordres furent bientôt modifiés; on apprit que Parigné avait été évacué par nous et que le X[e] corps allait marcher sur Vancé et Montreuil-le-Henri. Par suite, Alvensleben prescrivit à la 10[e] brigade de laisser Parigné à sa gauche, et de marcher sur Changé en passant un peu au nord de Brefmartin. Mais, avant même le commencement de ces mouvements, les avant-postes allemands étaient attaqués à la pointe sud du bois de Loudon.

En effet, d'après les ordres de Chanzy, la 2[e] brigade (lieutenant-colonel Pereira) de la division Deplanque s'était mise en marche sur Parigné. Une brigade de la division Roquebrune avait remplacé celle du lieutenant-colonel Pereira le long du Chemin-aux-Bœufs, la droite à la route de Parigné.

Le 2[e] bataillon du 39[e] de marche avait quitté son bivouac à 2 heures du matin; à 4 heures et demie, il entrait dans Parigné, qui était encore inoccupé. Le reste de la division Pereira y arriva entre 9 et 10 heures, après une marche très pénible[1]. Les avant-postes allemands étaient déjà engagés avec le 2[e] bataillon du 39[e], dont la droite dut être renforcée du 3[e] bataillon du 39[e] et du 3[e] chasseurs de marche[2], établis face au nord-est. En même temps, le 75[e] mobiles prit position

1. Le 75[e] mobiles, parti à 4 heures du matin, n'atteignit Parigné qu'à 10 heures, après avoir parcouru 12 kilomètres seulement. (Dumas, ouvrage cité.)

2. Le 3[e] bataillon de marche avait été reconstitué depuis peu, au moyen de 2 compagnies du 19[e] chasseurs de marche et de 2 compagnies du 4[e] zouaves. Le 1[er] bataillon du 75[e] mobiles servait de soutien à l'artillerie; le 2[e] était en tirailleurs en avant du front et le 3[e] en bataille sur la route.

à gauche de Parigné ; la 1re légion des mobilisés de Maine-et-Loire formait l'extrême gauche, sur la route du Mans.

Cependant le gros de la 9e brigade s'était rassemblé au Gué-de-l'Aune, avec son avant-garde aux Petits et aux Grands Brault. De ces derniers points un bataillon allait soutenir les avant-postes allemands, alors vivement attaqués par la droite de Pereira. Il s'établit entre la Hellerie et le bois de Corps-Levé, après avoir délogé un détachement du 39e de marche. Mais nous étions parvenus, à grand'peine, à mettre d'abord deux, puis six pièces de 4 (24e du 15e régiment[1]) en batterie à l'extrémité nord de Parigné ; la batterie de mitrailleuses du capitaine Delahaye (19e du 10e régiment) avait pu également trouver une position avantageuse entre les premières maisons. Grâce à leur action, notre droite reprit l'offensive, quoique neuf compagnies allemandes fussent successivement entrées en ligne vers les Blignières. En raison de la difficulté du sol, l'ennemi ne pouvait nous opposer que sept, puis neuf pièces. De la Héraudière, elles ne parvenaient pas à faire taire nos canons de 4, ni même nos mitrailleuses que le capitaine Delahaye tenait soigneusement abritées.

A la gauche de Pereira les mobiles du 75e et les mobilisés de Maine-et-Loire faisaient également bonne contenance, tout en brûlant une grande quantité de cartouches. L'acharnement était tel qu'aux abords des Guettes, trois des côtés d'un champ étaient occupés par nos tirailleurs et le quatrième par l'ennemi. On se fusillait ainsi de très près, sans songer à reculer. Chaque fois que l'ennemi approchait des Guettes, un groupe de soldats du 39e ou de mobiles du 75e s'élançait à la baïonnette et le refoulait. Dans l'un de ces retours offensifs, le commandant Bounhoure, de la 1re légion des mobilisés de Maine-et-Loire, était fait prisonnier avec une centaine d'hommes[2].

---

1. Attachée à la 1re division du 16e corps depuis le 4 janvier.
Une section était sur la route de Grand-Lucé, derrière un talus ; une autre dans un espace vide, au milieu du village ; la 3e à l'entrée de celui-ci, derrière de grands arbres. (*Historique du corps.*)

2. Dumas, *Les Mobiles de Maine-et-Loire ;* le capitaine de mobiles de Meckenheim, mortellement blessé, fut relevé sous le feu par une femme des

D'ailleurs les Allemands se bornaient à traîner le combat en longueur, en attendant l'arrivée de la 10e brigade à leur gauche.

Celle-ci s'était mise en mouvement de Volnay sur Parigné, quand elle reçut l'ordre de laisser ce village à l'ouest. Vers 10 heures et demie, un nouvel ordre l'atteignit au carrefour du Brefmartin. Cette fois, il fallait qu'elle marchât sur Challes pour dégager la 9e brigade. Mais la difficulté des chemins l'empêcha de donner la main à celle-ci avant midi. Deux bataillons et deux batteries s'établirent alors des Boutinières à la Héraudière.

Cependant la brigade Pereira recevait un renfort inattendu. Arrivé dans la nuit à Grand-Lucé avec sa division et la brigade Baille, Jouffroy avait reçu de Chanzy l'ordre de continuer sa retraite sur Parigné et de prendre à revers la gauche de l'ennemi, alors très pressant sur la route de Saint-Calais. En même temps il dirigerait vers Écommoy les colonnes Thiéry, Falcon et Marty[1]. Si Jouffroy se fût conformé strictement à ces instructions, son intervention aurait probablement modifié l'issue du combat de Changé, mais il n'en fut rien.

L'artillerie qui lui restait (deux mitrailleuses et quatre pièces de 4) se porta de Grand-Lucé sur Parigné, où elle arriva vers 11 heures avec le 70e mobiles (Lot). Mais en apprenant qu'un vif combat était engagé sous Parigné, Jouffroy crut sans doute que l'ennemi lui barrait déjà la retraite sur le Mans. Voulant au moins dégager le reste de ses troupes, il dirigea le 45e et le 1er chasseurs de marche sur Saint-Mars-d'Outillé et Mulsanne, pour gagner le Mans par un grand détour[2].

Dès lors, malgré l'intervention d'une partie de cette divi-

Guettes; aidée de deux soldats, elle le transporta dans sa maison et lui donna les premiers soins.

1. Voir un télégramme de Chanzy à Jauréguiberry (10 janvier, 3 heures 45 du soir), Chanzy, ouvrage cité.

2. Voir les *Souvenirs* déjà cités, p. 146; le 45e de marche était à 2 kilomètres de Saint-Mars, quand un officier d'ordonnance lui apporta l'ordre de marcher par Brette sur Parigné. Il n'y arriva qu'après la fin du combat.

sion, l'issue du combat de Parigné ne pouvait être douteuse. Le lieutenant-colonel Pereira avait fait renforcer par un bataillon du 70e mobiles le 2e bataillon du 39e de marche, en tirailleurs en avant de notre artillerie. Ce renfort fut insuffisant ; vers midi et demi, les quatre bataillons de la 10e brigade se jetèrent à l'assaut des positions de notre droite. Des Boutinières, un bataillon allemand pénétra dans Parigné par l'entrée sud, en s'emparant d'une pièce démontée. En même temps, plusieurs bataillons venant des Blissières attaquaient les Guettes, la Maison-Neuve et l'issue nord du village ; ils allaient prendre cinq mitrailleuses encore en action, quand Pereira s'élança contre eux à la tête de deux compagnies du 39e, de mobiles du 75e, de quelques artilleurs, d'officiers qui avaient ramassé des fusils. Après une courte mêlée, il reprit quatre des mitrailleuses ; une seule restait à l'ennemi.

Sa brigade se mit ensuite en retraite vers Ruaudin (1 heure et demie) non sans désordre. Quant au 70e mobiles, un instant troublé par la brusque attaque de l'ennemi, il s'était rallié, avait repris ses six pièces et s'était retiré sur Brette.

Vers 2 heures, le général de Roquebrune s'apprêtait à marcher du Chemin-aux-Bœufs sur Parigné, quand les fuyards de Pereira affluèrent devant ses lignes, suivis de près par l'ennemi. Deux pièces de 7 et deux mitrailleuses suffirent cependant pour arrêter ce dernier. Quant à la brigade Pereira, reformée tant bien que mal à Ruaudin, elle alla bivouaquer vers 4 heures le long du Chemin-aux-Bœufs, entre les routes de Ruaudin et de Parigné. Enfin, le soir, Jouffroy ramena ses troupes jusque dans le faubourg de Pontlieue ou même à l'intérieur du Mans. Leur retraite des derniers jours succédant à une série d'opérations aussi pénibles qu'inutiles les avait profondément démoralisées. Même, craignant leur entière dissolution, Jouffroy demandait à les ramener au delà de l'Huisne[1] ; mais une grande bataille était imminente, et

1. *Télégramme de Jouffroy à Chanzy*, 11 janvier ; ses troupes manquaient d'eau et de vivres ; elles n'avaient pas mangé depuis 48 heures et leurs chevaux n'avaient pas bu depuis plusieurs jours.

Chanzy lui prescrivit d'occuper à la pointe du jour les positions assignées à sa division.

Quant au général von Stülpnagel, laissant deux bataillons à Parigné, il portait l'avant-garde de la 9e brigade sur les Vernelles, le gros sur les Chasseries et Changé. La 10e s'arrêtait à 3 kilomètres de nos avant-postes, sur la route de Parigné au Mans.

Le combat de Parigné coûtait à la brigade Pereira 16 officiers tués ou blessés et 1,370 hommes, dont la plupart disparus [1]. Les pertes allemandes étaient de beaucoup inférieures.

Pendant que le lieutenant-colonel Pereira était ainsi battu à Parigné, le colonel Ribell subissait un échec presque aussi complet à Changé.

A 10 heures et demie, la 11e brigade d'infanterie prussienne était partie des abords d'Ardenay, pour se diriger sur Changé. En avant de Rossay, elle refoula de petits détachements français qui se dirigeaient du sud-ouest vers le Gué-la-Hart, où ils étaient recueillis par nos avant-postes.

Après son échec d'Ardenay (9 janvier), le général Pâris n'avait fait aucun effort pour reprendre l'offensive sur la route de Saint-Calais, comme le prescrivait Chanzy. Il se bornait à gagner le plateau d'Auvours, qu'il occupait dans la journée du 10, sa droite à la pointe sud et sa gauche au-dessus de la vallée de l'Huisne, vers Champagné. La brigade Ribell, à sa droite, défendait le secteur compris entre Changé et l'Huisne ; son front passait par la Brosse, la Bonde et le château des Arches ; ses avant-postes, par la Girardrie, le plateau de Monceaux, le château d'Amigné, les Pellières et le viaduc du chemin de fer au-dessus de la route de Paris [2].

---

1. D'après Chanzy. Les pertes de la division Jouffroy ne nous sont pas connues. Les Allemands auraient fait 2,150 prisonniers. (*État-major prussien.*)

Le 3e chasseurs de marche était réduit à 220 hommes le soir du 10 ; le 3e bataillon du 75e mobiles ne perdit que 2 officiers et 17 hommes.

La 24e batterie du 15e régiment tira 500 coups ; elle eut 2 tués, 5 blessés dont son capitaine, 16 disparus et 24 chevaux hors de combat.

Le IIIe corps prussien eut 33 officiers et 440 hommes hors de combat à Parigné et à Changé.

2. Chanzy, ouvrage cité, p. 301. Plusieurs de ces noms sont défigurés dans le récit du général.

Vers 3 heures, le 3e bataillon du 62e de marche, qui tenait la gauche de nos avant-postes, était vivement attaqué, de la Girardrie au château d'Amigné, par un bataillon de la 11e brigage d'infanterie prussienne auquel il opposait une résistance énergique[1]. Les deux autres bataillons du 62e renforçaient son centre et sa gauche, de sorte que, vers les Gars, l'ennemi avait peine à résister à ses retours offensifs.

En raison de la configuration du terrain, l'artillerie allemande ne pouvant préparer l'attaque de front, Alvensleben portait deux bataillons sur Amigné, deux compagnies sur le plateau de Monceaux, et un bataillon par la Goudrière, sur notre droite. Malgré le feu très vif du 62e de marche, deux compagnies allemandes passèrent le ruisseau à la Goudrière, et se relièrent à l'avant-garde de la 9e brigade au moment où elle débouchait de Parigné. Après avoir refoulé les troupes de Pereira comme nous l'avons vu, cette brigade s'emparait, vers 4 heures de Gué-la-Hart et de la Girardrie. Déjà son intervention compromettait la retraite des deux bataillons du 37e de marche qui formaient notre droite.

Vers 4 heures et demie, les deux bataillons prussiens portés sur Amigné débouchaient à proximité de ce hameau, ce qui donnait le signal de l'attaque générale. Dix compagnies se jetaient sur Amigné et s'en emparaient; une autre s'établissait au Gué-Perray et, malgré un retour offensif, prenait le pont voisin. Le colonel Ribell était contraint de rappeler du Château-des-Arches le 33e mobiles (Sarthe), dont il établissait deux bataillons de Changé au Gué-Perray ; le troisième se portait en réserve au château des Noyers.

Notre droite n'était pas moins vivement pressée ; après un vif combat, un régiment prussien gagnait du terrain au sud de Gué-la-Hart et nous débordait sur le chemin de Changé à la route de Parigné. A la nuit, la ligne Gué-Perray-Amigné-Gué-la-Hart-la Girardrie était dans la possession de l'ennemi, qui nous avait déjà pris un millier d'hommes. Le colonel Ribell prit le parti de se retirer sur Noyers et le

1. Ce bataillon prussien perdit 9 officiers et plus de 100 hommes.

Château-des-Arches. Deux bataillons du 37e de marche, sous les ordres du lieutenant-colonel Mallet, restaient seuls à Changé pour couvrir ce mouvement; pareille force (33e mobiles) gardait le pont du Moulin-des-Noyers, et le reste de la brigade gagnait les Arches (5 heures et demie)[1]. Deux bataillons du 43e de marche, envoyés par le général de Roquebrune, ne débouchèrent auprès de Changé qu'après la prise de ce village.

Alvensleben tenait à ne pas le laisser entre nos mains. Malgré l'obscurité, l'un de ses bataillons se porta de Gué-la-Hart sur l'une des barricades qui en défendaient l'accès. Il s'en empara (vers 7 heures), mais une autre colonne allemande avait déjà pénétré dans le village. Comme nous l'avons vu, la 10e brigade, qui s'avançait de Parigné par la route du Mans, avait été accueillie par un feu vif venant des troupes du 17e corps établies à Chef-Raison et à la Paillerie; deux pièces de 7 et deux mitrailleuses battaient efficacement la route, et deux pièces allemandes ne parvinrent pas à leur imposer silence. Laissant un bataillon seulement à cheval sur la chaussée, le général von Stülpnagel déboucha vers Boyère et Gué-la-Hart, d'une part, sur la Girardrie, de l'autre. Les deux bataillons qui avaient pris cette direction, réduits à cinq compagnies par l'occupation de plusieurs fermes, se jetèrent en colonne serrée sur le pont à l'est de Changé et s'en emparèrent malgré une salve à courte distance. Puis les Allemands attaquèrent le village lui-même (6 heures) et leur apparition inattendue y porta le plus grand désordre. Néanmoins les deux bataillons du 37e se rallièrent en partie. Pendant une heure, ils se battirent avec acharnement dans les rues et les maisons. Enfin, ils furent acculés sur la place par l'intervention d'autres détachements allemands et finirent par se rendre: 800 hommes tombèrent ainsi aux mains de l'ennemi[2].

1. Chanzy, ouvrage cité; Mallet, *La Bataille du Mans*, p. 75.

2. D'après l'*État-major prussien*. Le nombre total des prisonniers faits à la brigade Ribell aurait ainsi atteint 1,800. Chanzy évalue ses pertes à 5 officiers tués, 35 blessés ou disparus, et 1,500 hommes tués, blessés ou disparus.

La direction prise par Ribell était contraire aux idées de Chanzy, qui entendait concentrer ses troupes, encore beaucoup trop éparpillées. A minuit, il lui prescrivit de quitter les Arches pour s'établir entre les Granges et le Tertre, dans la trouée laissée béante par sa retraite. Il y attendrait l'arrivée de la division Jouffroy. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, ce qui permit de réparer, en partie, les conséquences de la perte de Changé. Nos avant-postes s'établirent à moins de 100 mètres de ceux de l'ennemi[1].

La dernière des brigades d'infanterie du III^e^ corps (la 12^e^) avait quitté vers 11 heures les abords d'Ardenay. Un bataillon marchait sur Saint-Mars-la-Brière pour faciliter le débouché du détachement zu Lynar ; le reste suivait la route de Saint-Calais au Mans jusqu'à Saint-Hubert-des-Rochers, où il capturait un convoi de vivres abandonné par la division Pâris. A ce moment, les Allemands étaient attaqués de front.

La division Gougeard était rentrée le matin à Yvré-l'Évêque. En vertu des instructions de Chanzy, Jaurès lui donna ordre de reprendre l'offensive sur Thorigné, avec un bataillon de zouaves pontificaux (le 3^e^) et un bataillon de mobiles des Côtes-du-Nord. En même temps Pâris devait se reporter sur Ardenay ; mais, dans l'état où le combat du 9 avait mis la 2^e^ division du 17^e^ corps, cette dernière partie de l'ordre était inexécutable. Gougeard offrit de se porter lui-même vers Ardenay, pour donner à Pâris le temps de rallier ses troupes et de s'installer sur le plateau d'Auvours.

Laissant sa batterie de 12 et plusieurs bataillons à Yvré ou sur les hauteurs à l'ouest, il marcha vers Saint-Hubert, couvert par une avant-garde dont faisaient partie les zouaves pontificaux. Deux pièces allemandes qui tentèrent de l'arrêter furent vivement contre-battues par nos canons de montagne, pendant que les mobilisés de Lorient, de Rennes, le détache-

1. D'après Mallet (*La Bataille du Mans*), on était si près des Prussiens qu'on échangeait des signes avec eux. Des deux parts on avait l'ordre de ne pas engager l'action, mais on finit par s'envoyer des boules de neige en guise de projectiles.

ment du 25e de ligne s'engageaient successivement dans les bois des deux côtés de la route. L'ennemi (cinq compagnies) resta sur la défensive, tout en dirigeant sur Champagné un détachement de trois compagnies. Celui-ci délogea sans peine de Bourgneuf et de Champagné les trois bataillons de mobilisés qui y étaient établis ; ils furent refoulés jusqu'à Parance, au delà de l'Huisne, ou sur le plateau d'Auvours.

Cependant le but de sa démonstration atteint, Gougeard se retirait sur Yvré. A la nuit, il occupait la passerelle des Arches, les ponts de l'Huisne, et les hauteurs à l'ouest, en se couvrant d'un fort détachement à la station d'Yvré.

Le bataillon prussien dirigé sur Saint-Mars-la-Brière s'en était emparé vers midi, après un petit combat, et s'était joint à la colonne zu Lynar qui arrivait alors de Soulitré. Celle-ci se porta sur Champagné où elle entra à 6 heures du soir, non sans avoir livré plusieurs escarmouches le long de l'Huisne.

En apprenant l'évacuation de Champagné, Gougeard avait prescrit au colonel Bel, sur l'invitation de Chanzy, de reprendre, la nuit même, ce point aux Allemands. Cet ordre fut exécuté ; le détachement du 25e de ligne, envoyé comme soutien aux mobilisés, pénétra dans Champagné, que l'ennemi évacua en y laissant des blessés et des traînards.

Quant à la 12e brigade prussienne, elle s'établissait à Saint-Hubert, derrière des avant-postes qui s'étendaient de Champagné à Lune-d'Auvours ; la 11e cantonnait à Changé et le reste du IIIe corps vers l'est jusqu'au bois de Loudon. Les pertes de ce corps d'armée dépassaient 450 hommes, mais il nous avait fait plus de 5,000 prisonniers, et la possession de Changé lui permettait de couper en deux notre ligne, en séparant Yvré et le plateau d'Auvours de nos positions au sud-est du Mans. Pourtant sa situation n'était pas sans danger. Il pouvait être attaqué le lendemain sur ses deux flancs ; dans ce cas, il n'aurait à compter que sur l'intervention tardive du IXe corps. Ce dernier était, en effet, demeuré dans ses emplacements de la veille [1]. Une colonne latérale qu'il avait

1. Ce qui s'explique malaisément ; l'*État-major prussien* ne dit rien qui puisse en faire soupçonner le motif.

dirigée sur Connerré, par Thorigné, s'était rabattue vers Nuillé à l'annonce de l'occupation de Connerré par le XIII^e^ corps.

Comme on l'a dit plus haut, ce corps d'armée avait reçu l'ordre de se porter en avant par les deux rives de l'Huisne ; la 17^e^ division devait continuer à suivre la route de la Ferté-Bernard au Mans ; la 22^e^ franchirait l'Huisne à Sceaux. Si nous tenions ferme à Connerré, elle s'avancerait vers Beillé, le long de la ligne ferrée de Paris au Mans. Le détachement du colonel von Beckedorff, envoyé la veille à Saint-Hilaire et à Tuffé, se porterait sur la route de Bonnétable au Mans, pour soutenir la 4^e^ division de cavalerie.

De grand matin, les reconnaissances de la 17^e^ division trouvaient Connerré déjà occupé par la colonne von Rauch. Cependant, vers 4 heures, quand la 17^e^ division s'y rassemblait, elle constatait la présence de troupes françaises à la station et dans les fermes voisines, sur la rive droite de l'Huisne.

En effet la 2^e^ division du 21^e^ corps n'avait pas quitté ses emplacements de la veille, entre l'Huisne et la Chapelle-Saint-Remy. Pour ne pas la laisser sur son flanc droit, von Tresckow prescrivit à la colonne von Rauch de passer la rivière, de nous déloger et de marcher sur Pont-de-Gennes, le long de la voie ferrée. En même temps, l'avant-garde de la 17^e^ division suivrait la route du Mans.

Rauch avait à peine franchi l'Huisne qu'il reconnut les difficultés de sa tâche. L'un de ses bataillons réussit pourtant à enlever la station de Connerré et les bâtiments voisins, que défendaient des fractions de la 1^re^ brigade du général Colin ; un autre gagna du terrain dans un bois voisin, mais sans pouvoir atteindre la crête des hauteurs.

Cependant, après avoir passé l'Huisne à Sceaux, vers 8 heures, la 22^e^ division avait marché par Saint-Hilaire sur Beillé, par des chemins fort difficiles. De ce point, von Wittich détacha d'abord deux bataillons pour soutenir la droite de Rauch. Mais la brigade Villain et la droite de la brigade des

Moutis[1] prenaient l'offensive à plusieurs reprises, et les Allemands étaient contraints de renforcer leur ligne de deux nouveaux bataillons. Ils parvenaient alors à déloger du château de Couléon le 9e bataillon de marche de l'infanterie de marine, non sans une vive résistance. D'ailleurs ils ne pouvaient aller plus loin et ne maintenaient leurs positions qu'avec peine. Sur l'ordre du général Colin, le lieutenant-colonel des Moutis avait fait appuyer vers la droite une partie de sa brigade avec une batterie de 4. Leur intervention obligea Wittich à porter en ligne deux nouveaux bataillons.

Le combat se prolongea ainsi, sans avantage marqué, jusqu'à la nuit. La gauche allemande s'empara de la Courtillière et de Rollin, ainsi que du bois au sud du Chêne; mais la ferme du Chêne et le hameau des Cohernières restèrent à la division Colin.

Cependant l'avant-garde de la 17e division, fortement retardée par le verglas, n'avait atteint la Belle-Inutile qu'à 1 heure. Elle reconnut alors que des troupes françaises (1re division du 21e corps) occupaient les hauteurs de la rive droite, de Lombron à Fatines, ainsi que Montfort et Pont-de-Gennes. Deux batteries ouvrirent le feu contre elles du sud de Piolay, mais sans résultat. La 17e division se borna donc à cantonner dans Connerré et le Luart, derrière des avant-postes établis de la Belle-Inutile à Soulitré.

Quant à la 22e division et à la colonne von Rauch, elles s'établissaient dans Beillé, Vouvray et Sceaux, en se couvrant d'avant-postes qui passaient par Courtillière, Rollin, le château de Couléon, la Ratterie.

Enfin, suivant les ordres du grand-duc, la colonne von Beckedorff s'était portée de Tuffé, par Prévelles, sur Bonnétable. Elle occupa ce village après en avoir délogé des francs-tireurs, et marcha ensuite sur Savigné. La nuit tombait

1. Celle-ci engagea successivement le 59e de marche, le 9e bataillon d'infanterie de marine, le 2e et le 1er de l'Orne, le bataillon du 41e de ligne et 1 batterie de 4. Il faut citer un fait caractéristique : on craignait pour nos canons en raison de l'état des chemins, et Jaurès les fit renvoyer à Saint-Corneille, avec les convois. Le 11, la brigade des Moutis conserva seulement 2 pièces de 4 (des Moutis, ouvrage cité).

quand, au nord de Chanteloup, elle se heurta aux avant-postes de la 3e division du 21e corps. Ceux-ci furent refoulés, non sans une vive résistance, par deux bataillons avec une section d'artillerie. La colonne cantonna ensuite dans Chanteloup, mais pour être tenue en éveil toute la nuit par des escarmouches.

Derrière elle, la 4e division de cavalerie atteignait Bonnétable et la 12e brigade se rassemblait à Bellême. Ainsi, la cavalerie allemande était éclairée par son infanterie. La saison et l'état des routes n'expliquent qu'imparfaitement ce renversement des choses[1].

A l'aile opposée des Allemands, le Xe corps s'était avancé, en deux colonnes, de Vancé et de Brives sur Grand-Lucé. La difficulté des chemins ne lui permit d'y arriver que vers 2 heures. Il y cantonna, laissant derrière lui, à Vancé, la 14e brigade de cavalerie. La nuit suivante, un petit détachement de chasseurs et de pionniers alla détruire au sud d'Écommoy la voie ferrée de Tours au Mans.

De notre côté, Barry était arrivé à Mulsanne que certains de ses corps avaient même dépassé. Il y reçut un ordre de Chanzy lui prescrivant de marcher au canon, si le temps lui manquait pour aller prendre sa place à la droite de l'armée, vers Arnage. De Château-du-Loir, l'amiral Jauréguiberry avait pu conduire à Écommoy 9,400 hommes environ, provenant de plusieurs des colonnes qui revenaient du Loir. Il laissait à Château-du-Loir, pour y attendre Curten, le général de Tucé avec une faible brigade de cavalerie et 400 hommes d'infanterie. Curten, qui venait de parcourir 28 kilomètres par des chemins difficiles, n'atteignit Château-du-Loir que le 10. Désormais il était à peu près impossible qu'il arrivât au Mans en temps opportun et Chanzy lui prescrivit de continuer vers la Suze.

Par une sorte de fatalité, depuis le 6 janvier, la santé du

1. Les combats du 10 janvier n'auraient coûté au XIIIe corps que 4 officiers et 52 hommes (*État-major prussien*).

D'après Chenu, nous aurions eu 6 officiers tués, 51 blessés, et 1,370 hommes hors de combat dans les différents combats du 10 janvier.

général en chef laissait beaucoup à désirer, et cette circonstance n'était pas sans exercer une certaine influence sur les événements. Il avait pourtant fait de grands efforts pour renforcer nos positions. Des épaulements, des tranchées-abris, des coupures, des abatis étaient préparés sur un grand nombre de points; les corps restés autour du Mans après le départ des colonnes mobiles avaient reçu les vivres, les effets et les munitions qui leur manquaient. Des batteries de 7 ou de mitrailleuses renforçaient l'armée; l'artillerie et la cavalerie recevaient des chevaux de remonte. Par suite des envois des dépôts, l'effectif des corps s'était de nouveau accru. Enfin, comme nous l'avons dit, le camp de Conlie avait été levé. Mais au lieu d'en tirer 60,000 combattants, ainsi qu'il y comptait, Chanzy n'avait pu diriger sur le Mans que 9,000 à 10,000 hommes[1], mal armés, mal équipés, à peine exercés, sans cadres sérieux et manquant même de cartouches lors de leur arrivée.

Pourtant Chanzy voulait livrer une bataille défensive sur les positions du Mans; il comptait y tenir quatre ou cinq jours au moins jusqu'à ce que Frédéric-Charles, épuisé, se mît en retraite. Avec les 19e et 25e corps, avec les mobilisés qu'il pourrait encore tirer de Bretagne, il reprendrait alors l'offensive et marcherait sur Paris. Dans sa pensée, ce mouvement devrait coïncider avec la période décisive des opérations de l'armée de l'Est. Aussi, dans une lettre du 10 janvier à Jules Favre et au général Trochu, Gambetta annonçait-il pour le 20 au plus tard un ensemble de mouvements ayant Paris pour objectif et mettant en jeu un total de 425,000 hommes. Par une dernière ironie du sort, cette dépêche ne parvint à son adresse que le 27 janvier, la veille de la capitulation!

Le moral d'une grande partie de l'armée laissait fort à désirer. Jaurès écrivait à Chanzy (10 janvier) que, d'après le général Rousseau, ses troupes étaient incapables de combat-

1. Les 6 bataillons du général de la Lalande, qui furent placés à la Tuilerie, et une petite brigade de 3,000 à 4,000 hommes (la 3e de la division Gougeard), restée à l'ouest du Mans, et qui prit position à Arnage.

2. *Lettre du 13 janvier au ministre.*

tre. « Les chefs de corps les plus énergiques déclarent que leurs hommes ne peuvent se lever, et ils me supplient de ne pas leur demander plus que les forces humaines ne peuvent supporter. » Jouffroy était encore plus net dans ses déclarations : « Ce n'est pas impunément qu'on impose à des soldats trois semaines de marches incessantes et de combats ; que, sans tenir compte des rigueurs de la saison, du mauvais état de leur chaussure et de leur habillement, on les conduit de succès en succès jusqu'aux faubourgs de Vendôme pour les faire passer ensuite, sans admettre qu'ils soient entamés, au travers des lignes d'un ennemi dont la seule préoccupation était de nous envelopper.

« Ce soir, après avoir soutenu une lutte incroyable depuis le 6, après être restés 24 heures sans manger, nos soldats, par une neige intense, couchent dans la boue sur la route de Tours[1]... »

Ces plaintes, parfois trop justifiées, n'abattirent point l'indomptable énergie de Chanzy. Le soir du 10 janvier, dans ses instructions générales pour le lendemain, il prescrivit de reprendre les positions qui, entre les mains de l'ennemi, compromettaient directement nos lignes. Celles-ci seraient défendues « coûte que coûte » et « sans aucune idée de retraite ».

Nos positions seraient les suivantes : les hauteurs comprises entre Arnage et la station d'Yvré-l'Évêque, le long du Chemin-aux-Bœufs, jalonneraient notre ligne en avant de Pontlieue. De la Sarthe à la route de Mulsanne, la défense serait provisoirement assurée par la brigade de mobilisés du général Lalande. De cette route à celle de Parigné s'étendrait la division Deplanque (1re du 16e corps). Toutefois la brigade Ribell resterait à l'ouest de Changé jusqu'à ce qu'elle eût été relevée par le 17e corps.

Enfin, de la route de Parigné à la station d'Yvré prendraient place les divisions de Roquebrune et de Jouffroy (1re et 2e du 17e corps), la première à droite de la route et

1. *Jouffroy à Chanzy*, 10 janvier à 10 heures 45 du soir. Il faut convenir que, ni pour la forme ni pour le fond, cette lettre n'était celle d'un officier général écrivant à son commandant en chef devant l'ennemi.

menaçant Parigné qu'elle reprendrait, s'il était possible ; la deuxième, à l'ouest de Changé, se reliant par sa gauche à la division Pâris, établie au plateau d'Auvours.

Lorsque les 2e et 3e divisions du 16e corps (Barry et Curten) seraient rentrées dans les lignes, elles s'établiraient en réserve autour de Pontlieue.

L'amiral Jauréguiberry prendrait le commandement du secteur compris entre Arnage et Yvré. Au nord de la route de Saint-Calais, les divisions Pâris et Gougeard occuperaient le plateau d'Auvours et les bords de l'Huisne, vers Champagné et Saint-Mars-la-Brière, sous les ordres directs du général de Colomb. Elles feraient tous leurs efforts pour rejeter l'ennemi à l'est d'Ardenay.

Enfin le reste du 21e corps défendrait en amont du Mans le secteur compris entre l'Huisne et la Sarthe. Le général Jaurès prendrait ses dispositions pour la défense des collines dominant Connerré, de Pont-de-Gennes, de Montfort, des hauteurs au-dessus d'Yvré-l'Évêque, sur la rive droite ; il parerait à toute attaque venant de Bonnétable et de Ballon.

Au fur et à mesure de leur arrivée, les mobilisés seraient répartis sur toutes les positions occupées jusqu'alors par le 17e corps, d'Allaines à Saint-Saturnin. On se défendrait avec la même ténacité qu'à Josnes, en prenant l'offensive partout où ce serait nécessaire et en se gardant avec soin.

A ces prescriptions Chanzy en ajoutait d'autres qui disent assez le fâcheux état moral de l'armée. On établirait de la cavalerie derrière nos lignes, afin d'empêcher les débandades ; on ramènerait les fuyards au feu, et on n'hésiterait pas à les fusiller s'ils cherchaient de nouveau à fuir. Chanzy allait même jusqu'à menacer de faire couper les ponts derrière ses troupes, pour les forcer à se défendre avec la dernière énergie. Il demandait au ministre le droit de destituer tout officier qui n'exécuterait pas les ordres donnés ou ne saurait pas maintenir ses soldats, comme celui de récompenser sur l'heure les plus méritants.

Ces instructions, si sages, avaient pourtant un défaut capital : celui de confier, fût-ce provisoirement, aux mobilisés du

général Lalande, un secteur qu'ils étaient incapables de défendre, comme la suite devait le montrer.

De son côté, Frédéric-Charles connaissait le résultat des combats de Parigné, de Changé, de Saint-Hubert. Mais il savait aussi que les XIII^{e} et X^{e} corps restaient encore fort en arrière. Ne pouvant compter que sur le IX^{e} corps pour soutenir le III^{e}, il lui prescrivit de se tenir prêt à intervenir le matin du 11 à Saint-Hubert; les autres corps poursuivraient leur mouvement concentrique sur le Mans.

CHAPITRE XXVI

BATAILLE DU MANS

(Journée du 11 janvier. — Offensive des III[e] et IX[e] corps).

Reprise de Champagné par le III[e] corps. — Perte du plateau d'Auvours. — Intervention de Gougeard. — Reprise d'une partie du plateau. — La division Jouffroy. — Perte du Tertre.

La journée du 11 janvier s'ouvrit par un temps froid et clair. La neige couvrait le sol sur une grande épaisseur; elle avait cessé de tomber. Dès le matin, sentant la nécessité de stimuler le zèle de chacun, Chanzy parcourut le front de nos troupes, de la Tuilerie à Yvré-l'Évêque. Partout il annonça qu'il venait d'obtenir de Gambetta le droit de récompenser tous les dévouements, comme celui de réprimer toutes les défaillances.

L'intention de Frédéric-Charles était d'abord de ne pas pousser plus loin l'offensive du III[e] corps, mais de se borner à lui faire reconnaître nos positions, jusqu'à ce que les ailes de la II[e] armée pussent exécuter leur mouvement enveloppant tel qu'il avait été prévu. Mais les nouvelles parvenues du XIII[e] corps firent voir la nécessité de faciliter son mouvement sur le Mans, en dégageant sa gauche. Par suite, à 9 heures du matin, le prince prescrivit au général von Alvensleben de prendre l'offensive avec toutes les forces disponibles [1].

De son côté, Alvensleben avait l'intention de concentrer le III[e] corps pour l'attaque des positions à l'ouest de Changé. Mais, en arrière de son flanc droit, le plateau d'Auvours était encore occupé par une importante fraction de notre armée [2];

1. V. der Goltz.

2. D'après Mallet, ouvrage cité, p. 129, on avait organisé ainsi la défense du plateau d'Auvours et d'Yvré :

Trois emplacements de batteries étaient disposés sur le plateau, le premier

la 12e brigade qui lui faisait face, ne pourrait être ramenée vers Changé qu'après avoir été relevée par le IXe corps.

Ainsi que nous l'avons dit, une fraction de la division Gougeard avait repris Champagné dans la soirée de la veille. Dès 9 heures du matin, une batterie allemande ouvrit le feu contre l'une des nôtres placée sur l'éperon à l'ouest du village. Quand celle-ci eut été réduite au silence, deux bataillons se portèrent à l'attaque de Champagné. Les mobilisés de la Loire-Inférieure et le détachement du 25e de ligne se défendirent vaillamment. Vers midi seulement les Allemands étaient maîtres du village, après l'avoir conquis pied à pied. L'église surtout était l'objet d'une lutte acharnée ; le colonel Bel et le chef de bataillon de Trégomin furent tués. Les mobilisés, qui laissaient 150 hommes aux mains de l'ennemi, se retirèrent sur les pentes à l'est du plateau d'Auvours, tandis que les Allemands barricadaient le pont de l'Huisne. Un retour offensif, tenté dans l'après-midi de Fatines, où avaient pris position des mobilisés, un escadron de dragons et le corps Cathelineau, fut aisément repoussé [1]. Mais, malgré l'extrême faiblesse dont fit preuve une partie de ces mobilisés [2], les Allemands ne réussirent pas davantage à dépasser la Sauvagerie et la Croix où ils établirent leurs avant-postes.

Pendant que Champagné était ainsi repris par l'ennemi, un bataillon de sa 12e brigade suivait la route d'Yvré jusqu'à la Lune-d'Auvours. Vers midi, il marcha sur le château des

---

au-dessus du hameau du Polucan, pour 3 pièces ; le second à 400 mètres à gauche, dans une vigne du clos d'Auvours ; le troisième, au-dessus du château d'Auvours, près de la ferme de la Roche, pour 3 mitrailleuses.

Des tranchées-abris avaient été ébauchées entre ces trois points. Sur le versant ouest du plateau, entre la ferme de Fonteaux et les Renardières, une tranchée-abri de 300 mètres et un emplacement de batterie pour 6 pièces, situé en arrière, battaient la vallée de l'Huisne et croisaient leurs feux avec les batteries de la Croix, au nord de la rivière.

Le château du Luart avait été mis en état de défense ; les murs de l'ancien parc d'Yvré étaient crénelés ; 6 pièces étaient placées à la Hardière, 6 à la ferme, 3 mitrailleuses sur la route d'Yvré au Mans, au-dessous du cimetière, derrière des murs. Enfin les deux ponts d'Yvré étaient minés et barricadés ; toutes les maisons parallèles à l'Huisne avaient été organisées défensivement.

1. Par 3 bataillons et 1 batterie.

2. Cathelineau, ouvrage cité. Le corps Cathelineau perdit une vingtaine d'hommes.

Arches, en décrivant un grand détour par Amigné, car la route de Paris était complètement enfilée par une batterie française placée à l'ouest d'Yvré. Mais, déjà, le reste du III^e^ corps était si vivement engagé vers Changé, que Frédéric-Charles prescrivit au X^e^ de s'avancer aussi vite que possible vers le champ de bataille. En même temps le IX^e^ corps recevait l'ordre de s'emparer du plateau d'Auvours.

Celui-ci était défendu par la division Pâris ; la veille, elle y avait pris position avec ses trois batteries, auxquelles deux batteries de la réserve du 17^e^ corps étaient venues se joindre dans la matinée[1]. Le 2^e^ bataillon du 51^e^ de marche occupait la pointe est du plateau, au-dessus de Champagné ; le 3^e^ bataillon était sur le versant nord, face à l'Huisne ; deux compagnies du 1^er^ bataillon, placées sur le versant sud, donnaient la main au 48^e^ de marche ; les quatre autres compagnies du 51^e^ étaient en réserve au centre du plateau ; le 10^e^ chasseurs de marche, le 1^er^ bataillon du 64^e^ de marche et le 85^e^ mobiles (Gers) occupaient le reste de cette position dominante.

Quant à la division Gougeard, elle gardait Yvré, ainsi que les hauteurs du Luard et de la Croix jusque vers Fatines. Deux batteries de la réserve du 17^e^ corps (les 15^e^ et 16^e^ du 18^e^ régiment), une section de mitrailleuses et l'artillerie du général Gougeard étaient réparties sur cette ligne[2].

Cependant l'infanterie de l'avant-garde du IX^e^ corps (quatre bataillons, quatre escadrons, deux batteries, une compagnie de pionniers) s'engageait, sous la protection de fractions venues de Champagné, dans les chemins profondément encaissés et à demi comblés par la neige, qui reliaient à la vallée de l'Huisne la partie est du plateau. Deux bataillons du III^e^ corps se joignirent à eux et deux batteries les suivirent, non sans peine. Ils s'établirent sur l'éperon à l'est

1. Avec le 1^er^ bataillon du 64^e^ de marche comme soutien. Ce régiment faisait partie du 19^e^ corps et ses 2 autres bataillons étaient alors dans le Val de la Loire, vers Montlouis. Le 1^er^ perdit 1 officier tué, une dizaine d'hommes blessés et 1 section faite prisonnière (*Historique du 64^e^*).

2. Le plan joint au récit de la bataille par l'*État-major prussien* indique à tort des emplacements inverses pour les divisions Pâris et Gougeard.

de Villiers et de là ouvrirent un feu vif contre les fractions des 51e et 48e de marche qui occupaient les parties voisines du plateau. Puis trois compagnies descendirent l'Huisne pour tourner notre gauche, tandis qu'un bataillon marchait droit vers Villiers. Au bout d'une heure, le 2e bataillon du 51e, débordé à sa gauche, dut se replier sur les deux autres, pendant que l'ennemi prenait pied sur la partie nord du plateau. Le 1er bataillon du 51e continuait à tenir vigoureusement autour du Haut-Taillis, mais les Allemands se jetaient, à 50 pas, sur trois mitrailleuses postées à l'est de Haut-Villiers et les enlevaient après une courte mêlée. Bientôt Villiers était pris également, et le 48e de marche tentait vainement de reprendre nos pièces perdues. Un retour offensif que le 51e dirigeait vers le pont de Champagné n'était pas plus heureux.

Villiers occupé, les Allemands cherchaient à s'emparer de la partie est du plateau, vers le Haut-Taillis. Ils n'y parvenaient qu'à 5 heures et demie, après un combat acharné. Coupé de sa retraite sur Yvré, le 51e de marche allait passer l'Huisne à la passerelle de Courmaubœuf et l'ennemi prenait 9 officiers et 200 hommes dans la ferme du Haut-Taillis[1].

Cependant, vers 3 heures, deux bataillons allemands qui avaient suivi la grand'route attaquaient la partie ouest du plateau d'Auvours; malgré le feu plongeant de notre artillerie d'Yvré et du Luard, deux batteries placées à la bifurcation de la route et du chemin de Haut-Villiers facilitaient beaucoup les progrès de l'ennemi. Trois de ses compagnies s'emparaient de la pointe sud-ouest et de trois pièces de 4 qui y étaient établies. Un retour offensif de la division Pâris échouait; en même temps, trois autres compagnies parties des Hêtres attaquaient le centre du plateau et, après un vif combat, enlevaient les fermes de la Gachetière et du Chêne. Toute la ligne allemande se portait en avant et ne tardait pas à atteindre la lisière nord de notre position. Sur les pentes des-

1. *État-major prussien.* D'après l'*Historique du 51e*, le 51e de marche eut 5 officiers blessés, dont 1 mortellement, 6 disparus; 98 soldats tués, 245 blessés et 425 disparus.

cendant vers l'Huisne, la ferme des Filles-Dieu était même conquise.

A ce moment la plus grande partie de la division Pâris se repliait en désordre vers Yvré et d'épaisses bandes de fuyards apparaissaient vers l'Huisne. Un instant, Gougeard craignit de voir ses troupes entraînées dans cette débâcle, et l'ennemi maître d'aller couper les ponts de la Sarthe derrière l'armée. Il fit braquer sur la foule deux canons chargés à mitraille et menaça de faire ouvrir le feu. Les fuyards s'arrêtèrent, hésitants; quelques-uns, emportés par la terreur, essayèrent de passer la rivière sur la glace et se noyèrent.

Jusqu'alors la division Gougeard avait été très faiblement engagée. Son artillerie battait efficacement les abords d'Yvré et la route de Saint-Calais; en outre, l'ennemi s'étant montré aux Arches, elle canonnait quelques instants ce château; puis une colonne composée des francs-tireurs de Fontainebleau et des mobiles des Côtes-du-Nord débouchait par le pont d'Yvré, poussait jusqu'aux Arches et refoulait les Allemands[1].

Vers 5 heures et demie, au moment où cessait la panique de la division Pâris, le général de Colomb prescrivit à Gougeard de reprendre à tout prix le plateau d'Auvours. Le commandant de la division de Bretagne réunit à la hâte une colonne composée de soldats d'infanterie, de mobilisés, de zouaves pontificaux et de mobiles[2]: « Allons, Messieurs, s'écria-t-il en s'adressant aux zouaves, en avant pour Dieu et la Patrie! le salut de l'armée l'exige. » Puis la colonne s'éleva rapidement le long des pentes.

Les Allemands attendaient notre attaque de pied ferme, derrière des haies; ils ouvrirent le feu à très courte portée,

---

1. Gougeard, ouvrage cité. *L'État-major prussien* ne fait aucune mention de cette affaire.

2. Les documents publiés jusqu'ici ne sont pas d'accord sur la composition de cette colonne, forte de 2,000 hommes environ, d'après Chanzy. Il semble qu'elle ait compris un bataillon d'infanterie (48e de marche ?), 4 compagnies du 1er bataillon de la 1re légion d'Ille-et-Vilaine, 2 compagnies de mobiles des Côtes-du-Nord et 4 compagnies du 1er bataillon des volontaires de l'Ouest. Ce dernier régiment avait alors son 2e bataillon en réorganisation à Poitiers et son 3e à la réserve du 21e corps, 1 peloton d'éclaireurs à cheval avec Curten et 1 autre à l'escorte de Jaurès.

avec un effet écrasant pour notre droite. Elle tourbillonna sur elle-même et s'enfuit vers Yvré, en défilant sous le feu de deux compagnies prussiennes placées au Polucan. Mais au centre et à gauche l'élan donné fut irrésistible. On se battit corps à corps, on se fusilla à bout portant dans les taillis. Avec l'aide du 10e chasseurs de marche, qui avait réussi à se maintenir jusque-là sur le plateau, nous en reprîmes avant la nuit toute la partie ouest. La plupart de nos troupes, notamment les zouaves pontificaux, montrèrent un entrain digne de jours plus heureux. Le général Gougeard fut le premier à leur donner l'exemple, ainsi qu'en témoignait éloquemment son cheval atteint de six balles. Deux autres projectiles traversèrent ses vêtements et un éclat d'obus enleva son képi[1].

Le général de Colomb fit aussitôt réoccuper par la division Pâris les positions conquises, et Gougeard regagna Yvré à 8 heures, après avoir détaché sur le plateau deux sections d'artillerie dont une de mitrailleuses. Ainsi, malgré les défaillances du début, la journée se terminait honorablement pour nos armes, du moins sur cette partie du champ de bataille[2].

Jauréguiberry était arrivé à Pontlieue vers 9 heures du matin, avec plusieurs milliers d'hommes ralliés par lui sur le Loir. La colonne du lieutenant-colonel Marty, qui venait de Marigné, avait reçu l'ordre de hâter sa marche dans la di-

---

1. *Rapport du lieutenant de vaisseau Coq* (de Kératry, ouvrage cité).

« Le lieutenant de zouaves Garnier, après avoir perdu toute sa section, rassemblait des soldats épars, mobiles et chasseurs, et chargeait avec eux. Ramené par la fusillade, il reformait son peloton derrière une maison et s'élançait de nouveau. A la troisième fois, il tomba la poitrine traversée. » (Jacquemin, *La Campagne des zouaves pontificaux en France.*)

2. L'*État-major prussien* cherche inutilement à dissimuler cet échec (p. 867). Il est pourtant obligé de reconnaître un fait matériel : l'évacuation de la partie ouest du plateau.

D'après Gougeard (déposition devant la commission d'enquête, tome II, p. 287), le 1er bataillon de zouaves pontificaux, fort de 1,000 hommes, en aurait ramené 350 seulement et 2 capitaines sur 9. Le 10e chasseurs de marche, fort de 10 officiers et de 450 hommes le matin du 11, perdit un officier tué, 3 blessés et 96 hommes tués ou blessés (*Historique du 10e chasseurs*). La 20e batterie du 13e régiment qui combattit sur le plateau de 9 heures du matin à 3 heures du soir, n'eut que 1 homme et 2 chevaux tués (*Historique du 13e d'artillerie*). Quant au IXe corps prussien, il perdit 13 officiers et 275 hommes.

rection d'Arnage ; mais elle ne put y arriver que vers 3 heures et demie.

Des 9,400 hommes qu'il ramenait à Pontlieue, l'amiral fit trois brigades ; deux d'entre elles formèrent une division improvisée, sous les ordres du général Le Bouëdec[1] ; avec la troisième, celle du général Desmaisons, elles demeurèrent provisoirement en réserve générale à Pontlieue.

Cependant la division de Jouffroy, renforcée dans la matinée par une partie de la brigade Baille (38e de marche)[2], avait pris position au nord-ouest de Changé, en appuyant sa gauche à l'Huisne et sa droite à la division de Roquebrune, elle-même à cheval sur la route de Parigné. Puis venait la division Deplanque, qui bordait le Chemin-aux-Bœufs jusqu'à la Tuilerie. Ainsi que nous l'avons dit, la brigade de mobilisés bretons du général Lalande, les troupes de Barry, de Marty, de Lebrun, étaient destinées à fermer la brèche béante dans nos lignes entre la Sarthe et la route de Mulsanne. La division de cavalerie Michel était elle-même à Arnage, à l'extrême droite de l'armée.

Jouffroy avait mis la nuit à profit pour s'installer solidement sur la lisière des bois, entre Changé et Pontlieue. Comme nous l'avons vu, les batteries du général Gougeard et une partie de la réserve d'artillerie du 17e corps occupaient les hauteurs très dominantes de la rive droite de l'Huisne, à l'ouest d'Yvré ; cette circonstance favorisait puissamment la défense des positions de Jouffroy, en rendant une attaque de front très difficile. D'autre part, Alvensleben ne disposait pas de l'effectif nécessaire pour déborder la droite de son adver-

---

1. Brigade du lieutenant-colonel Bérard : 3 bataillons du 41e de marche, 1 bataillon du 74e mobiles, 1 batterie de 4 ;

Brigade du lieutenant-colonel Jobey : 3 bataillons du 40e de marche, 16e chasseurs de marche, 1 batterie de 4, 2 escadrons du 2e de cavalerie légère mixte.

2. Ce détail, qui n'est pas indiqué par Chanzy, ressort de l'*Historique du 38e de ligne*. De Pontlieue, le 38e de marche se rendit à 7 heures du matin en arrière de Changé.

La brigade Ribell (1re division du 16e corps) quitta vers 11 heures ses positions du Tertre de Changé, après avoir été relevée par la division de Jouffroy. Elle reprit position sur le Chemin-aux-Bœufs, la droite à la route de Ruaudin.

saire. Il décida d'attaquer successivement nos positions, en commençant par la gauche. La 11e brigade fut chargée de cette mission, tandis que les 9e et 10e resteraient disponibles à Gué-la-Hart et Changé.

Le mouvement offensif du IIIe corps se prononça à 11 heures seulement; la 11e brigade s'avança le long du ruisseau de Gué-Perray, en cherchant à tourner la pointe nord du bois à l'ouest. Mais la présence de Gougeard à Yvré et celle de Pâris sur le plateau d'Auvours obligèrent les Allemands à porter un régiment d'infanterie dans cette direction. Trois compagnies occupèrent le château des Arches et une pièce tenta même de s'y mettre en batterie, ce qui attira aussitôt un feu très vif des hauteurs de Luard. A gauche, un autre régiment s'avançait le long du Chemin-aux-Bœufs, en se couvrant au nord d'un bataillon jeté vers le château des Noyers et la passerelle voisine. Non sans efforts, il refoulait d'abord les fractions de la division Jouffroy vers les Granges; mais il ne tardait pas à être débordé sur ses deux flancs, malgré l'entrée en ligne de deux compagnies venues des Noyers. L'un de ses bataillons avait perdu presque tous ses officiers et il était sans munitions. A ce moment, la 12e brigade ayant reçu l'ordre de se porter sur les Arches, le deuxième régiment de la 11e brigade pouvait se porter en ligne vers les Granges. Toutefois le combat demeurait indécis. L'amiral avait jeté à la gauche de Jouffroy la brigade Desmaisons, qui arrivait de Pontlieue. En même temps, la division Roquebrune, qui n'était pas encore sérieusement engagée, recevait l'ordre d'appuyer vers sa gauche. C'est en dirigeant l'exécution de ces mouvements que tombait, mortellement blessé, le lieutenant-colonel de Lambilly, chef d'état-major de l'amiral, le vigoureux officier qui s'était signalé par son initiative et sa hardiesse le lendemain de Coulmiers.

A la gauche de Jouffroy, le combat continuait, sans avantage marqué des deux côtés. Les Granges, une briqueterie voisine étaient prises et reprises plusieurs fois. La nuit venait sans que cette situation se fût modifiée; les Allemands n'avaient même pas pu dépasser la Laudière.

Le centre et la droite de Jouffroy leur opposaient une résistance moins énergique. De Changé, la 10e brigade ne s'était mise en mouvement que vers 1 heure, dans la direction du Tertre. Après un vif combat, l'un de ses bataillons s'empara du Pavillon et d'une parcelle de bois voisine (2 heures); le Grand-Auneau fut enlevé de même; plus au sud, l'ennemi parut un instant menacer notre artillerie de la route de Parigné[1]. L'amiral se hâta de porter dans cette direction une partie de la division Le Bouëdec (40e et 41e de marche). Le 41e aborda l'ennemi à la baïonnette et le refoula en lui faisant des prisonniers. Il poussa ainsi sur la route de Parigné, à 1,200 mètres en avant de notre artillerie, et parvint à s'y maintenir jusqu'à la nuit.

Une contre-attaque du centre de Jouffroy[2] était moins heureuse; une batterie allemande, bientôt suivie d'une seconde, pouvait même s'installer à 800 mètres du Tertre, dans une clairière au nord du Pavillon. Malgré le feu du chassepot, qui les incommodait beaucoup, ces pièces se maintenaient en position, mais sans que l'infanterie allemande pût pénétrer dans la ferme du Tertre. Le général von Stülpnagel faisait alors entrer en ligne vers Courte-Boule deux bataillons venant de Changé. Dépassant un autre bataillon dont les munitions étaient complètement épuisées, cinq compagnies se jetaient à l'assaut du Tertre et s'en emparaient[3]. Deux de nos pièces, en batterie sur le Chemin-aux-Bœufs et qui continuaient le feu jusqu'au dernier moment, étaient enlevées après une mêlée sanglante et malgré deux retours offensifs de notre infanterie. Cependant l'ennemi ne pouvait dépasser

---

1. 8 mitrailleuses de la 19e batterie du 10e régiment et 2 pièces de 8 de la réserve du 17e corps.

2. Nous avions en avant du Tertre les 3 compagnies de discipline et le 1er bataillon du 33e de marche; le 2e, en réserve, ne déploya 4 compagnies vers la droite qu'à 2 heures.

3. D'après l'*Historique du 15e d'artillerie*, la prise du Tertre n'aurait eu lieu que vers 8 heures, après l'échec d'une première attaque à 5 heures. La 24e batterie du 15e régiment, qui n'avait pas été engagée, se dirigea précipitamment vers Pontlieue et passa toute la nuit sur la route, à 500 mètres de l'ennemi, tant l'encombrement était extrême.

le Chemin-aux-Bœufs et, à la nuit, nos troupes restaient dans son voisinage immédiat.

A l'aile opposée du IIIe corps, les trois bataillons de la 12e brigade avaient débouché vers midi seulement devant les Arches. Nous avons vu qu'une fraction de la division Gougeard s'y était déjà installée. Elle fut aisément délogée par un bataillon, et dix pièces essayèrent même de se mettre en batterie près du Château, mais elles furent aussitôt écrasées par nos batteries du Luard. Deux mitrailleuses de la 20e batterie du 12e régiment, pointées à 1,000 mètres sur 4 pièces allemandes, tirèrent avec un tel succès que l'ennemi dut abandonner son matériel. Il ne vint le rechercher qu'à la nuit.

Cependant l'arrivée d'un second bataillon permettait aux Allemands de se maintenir aux Arches, malgré un combat d'artillerie qui se prolongeait jusqu'à la nuit close.

A la suite de ces combats, le IIIe corps cantonnait sous la protection d'avant-postes allant des Arches, par les Noyers, la Landrière et le Tertre, jusqu'à la route de Parigné, où ils se reliaient à ceux de la 14e brigade de cavalerie. Un régiment continua d'occuper le plateau d'Auvours à l'ouest de Villiers et en face des fractions de la division Pâris qui y étaient réunies. Le reste du IXe corps passa la nuit dans Champagné ou Saint-Mars-la-Brière ; enfin la 2e division de cavalerie cantonna au Breil et à Thorigné. Nos troupes bivouaquaient sur place, dans le voisinage immédiat de l'ennemi. Sur cette partie du champ de bataille les résultats de la journée demeuraient encore indécis. La perte du Tertre n'était qu'un incident malheureux, sans grande portée. Les Allemands pouvaient s'attendre à rencontrer le lendemain une résistance tout aussi acharnée, peut-être à nous voir reprendre l'offensive. Le IIIe corps avait fait de fortes pertes, plus de 500 hommes, et il combattait depuis le 6 janvier. Malgré la grandeur de nos sacrifices, il n'y avait aucun motif de désespérer du résultat final[1].

1. Il est tout à fait inexact de dire, comme l'*État-major prussien*, que le

Frédéric-Charles avait suivi les combats qui précèdent de Bourgneuf, entre Saint-Hubert et la Buzardière. Il avait vu les III^e^ et IX^e^ corps gagner du terrain, avec lenteur il est vrai. A droite, au contraire, le grand-duc annonçait qu'il rencontrait une très sérieuse résistance. De plus, une vaste brèche s'était ouverte dans la ligne de bataille, entre la droite du III^e^ corps et la gauche du XIII^e^. « Devant un ennemi entreprenant et quelque peu mobile, cette circonstance aurait pu devenir l'origine d'un grand danger [1]. » Quant au X^e^ corps, jusque dans l'après-midi, il n'avait fait parvenir aucune nouvelle.

Dans ces conditions, Frédéric-Charles considéra comme acquis que nous avions d'importantes réserves; il tendait à croire que nous ferions énergiquement tête sur les hauteurs au nord de l'Huisne. Dans cette prévision, il invita le IX^e^ corps à se maintenir sur le plateau d'Auvours, tout en gardant avec soin le pont de l'Huisne à Champagné. Le lendemain, il pourrait ainsi combiner deux attaques, l'une de front et l'autre de flanc, contre les hauteurs à l'est de Sargé.

III^e^ corps avait pénétré « jusqu'au cœur » de nos positions. Un coup d'œil sur la carte suffit pour montrer qu'il occupait une faible partie de celles de Jauréguiberry, des Noyers au Tertre; le centre était intact.

Le lieutenant-colonel Didier, du 45^e^ de marche, fut blessé ainsi que le colonel Baille, du 38^e^. Ce dernier corps, qui comptait 700 hommes au plus, en eut 100 hors de combat. Le 40^e^ de marche ne perdit que 50 hommes. Les Allemands nous auraient fait 600 prisonniers.

Ils perdirent 34 officiers et 487 hommes (*État-major prussien*).

1. V. der Goltz.

CHAPITRE XXVII

BATAILLE DU MANS

(Journée du 11 janvier. — XIII^{e} et X^{e} corps.)

La division Colin et le XIII^{e} corps. — Retraite de Colin. — Combat de Saint-Célerin. — — Combat de Pont-de-Gennes. — Résultats de la journée pour le 21^{e} corps. — Le X^{e} corps. — Combat des Châteaux. — Retraite de Curten. — Combat d'Écommoy. — La brigade Lalande. — Perte de la Tuilerie. — Tentatives de retour offensif. — Surprise des Épinettes. — Situation générale. — Instructions de Chanzy. — Nouveaux ordres pour le 12. — Ordres de Frédéric-Charles.

Comme nous l'avons dit, la droite allemande avait trouvé devant elle une vive résistance. L'ordre de Frédéric-Charles portait simplement que le XIII^{e} corps marcherait sur le Mans par Sargé. Il fallut adopter un programme moins ambitieux. Le grand-duc, à qui la journée de la veille faisait prévoir des engagements sérieux, laissa seulement l'avant-garde de la 17^{e} division sur la rive gauche de l'Huisne. Elle devait faire face aux troupes françaises encore au Pont-de-Gennes et à Montfort (1re division du 21^{e} corps). Le gros de la 17^{e} division passerait la rivière à Connerré et interviendrait à la gauche du général von Rauch et de la 22^{e} division. Enfin le détachement du colonel von Beckendorff marcherait de Chanteloup sur la Chapelle-Saint-Remy, pour prendre à revers notre gauche, et la 4^{e} division de cavalerie reconnaîtrait de Bonnétable dans la direction du Mans, en coupant la voie ferrée qui relie cette ville à Alençon.

Dès le matin, les troupes avancées des 17^{e} et 22^{e} divisions reprenaient les emplacements qu'elles occupaient la veille au soir; les pionniers en organisaient défensivement une partie. Quant à la division Colin (2^{e} du 21^{e} corps), elle était encore dans la même situation que le 10 janvier, quoique les progrès des Allemands sur la rive gauche de l'Huisne fussent de nature à compromettre sa retraite. Il aurait été préférable

qu'elle gagnât des positions mieux reliées à celles du reste de l'armée. Toutefois on doit reconnaître que, malgré l'infériorité de ses forces, le général Colin sut tirer de sa situation un parti aussi avantageux qu'on pouvait l'espérer.

Le combat s'engagea vers 11 heures seulement, lorsque la 22e division, mise la veille en désordre par des combats sous bois, se fut à peu près reformée. Deux batteries portées sur les hauteurs au sud-ouest de Connerré ouvrirent un feu vif sur le 56e de marche, qui occupait notre extrême droite. Puis un bataillon s'empara de la ferme de Haute-Perche, que les obus allemands avaient incendiée. Avec l'appui d'un second bataillon, il prit ensuite les Cohernières, non sans un vif combat. Le 56e de marche, fort éprouvé par le tir de l'artillerie et de l'infanterie prussiennes, dut être soutenu par quatre compagnies du 10e bataillon d'infanterie de marine. Les deux autres couvraient la retraite de la section de 4 restée jusqu'alors avec la brigade.

Cependant trois bataillons allemands s'enfonçaient dans le dédale de ravins, de chemins creux et de bouquets de bois situé à l'est de la Vallée. Peu à peu ils pénétraient jusqu'à la Charpenterie et aux Grands-Vaux, malgré la résistance du 6e bataillon des mobiles d'Ille-et-Vilaine. Deux pièces allemandes, qui venaient se mettre en batterie aux Grands-Vaux, accéléraient sa retraite. Enfin deux bataillons de la 22e division s'emparaient du Chêne, de Grande-Métairie et de Flouret, en y faisant des prisonniers.

Le général Colin n'avait pas tardé à reconnaître la nécessité d'occuper un front moins étendu. Il prescrivit à la brigade Villain de se retirer lentement derrière le ruisseau du Gué, à l'est de Lombron. Les trois bataillons du 63e mobiles (Eure-et-Loir), déployés sur les crêtes à l'ouest des Grands-Vaux, couvraient ce mouvement. Le 59e de marche, qui formait la droite de la brigade des Moutis, se retirait également vers Lombron, non sans opposer une vive résistance.

Vers 4 heures, la gauche allemande atteignait la Porte, en menaçant le Cassoir et la Chaussée. Par les Jubaudières, von Rauch s'avançait vers Puiseaux avec deux bataillons et demi

et une batterie, en refoulant le 59e de marche. Mais le général Colin opérait alors un retour offensif, avec plein succès. Énergiquement entraîné par le chef de bataillon Égrot, le 59e refoulait von Rauch, qui se retirait au delà des Touches et des Jubaudières, où il laissait des avant-postes. Les fermes du Cassoir, de la Chaussée, du Chêne-Verger et le château de Loresse restaient entre nos mains.

Dès le matin, la brigade des Moutis avait porté quatre compagnies du 3e bataillon des mobiles de l'Orne sur Saint-Célerin, et deux compagnies du 4e à la croisée des routes de Saint-Célerin à Lombron et de la Chapelle-Saint-Remy aux Bruyères. Le 59e de marche, le 9e bataillon d'infanterie de marine et deux compagnies du 41e de ligne prolongeaient la gauche de la brigade Villain.

Vers midi et demi, des Moutis apprit que Saint-Célerin était attaqué. Après avoir été relevé à Chanteloup par la 4e division de cavalerie (10 heures et demie), le colonel von Beckendorff s'était porté sur Torcé et de là sur Saint-Célerin. Vers midi, il débouchait devant ce village. Deux compagnies du 3e bataillon de l'Orne (1re et 6e) défendaient la route de Bonnétable à la Chapelle, et deux autres (3e et 7e) celle de Torcé à Lombron. Attaquées par six compagnies allemandes que soutenait une batterie, elles se défendirent vaillamment. Au bout de deux heures seulement, l'ennemi réussit à franchir la lisière du village. Une réserve de 50 hommes, que le commandant Le Tessier avait placée au centre de Saint-Célerin, arrêta un instant les assaillants et permit à ce qui restait des quatre compagnies de l'Orne, 187 hommes, de se retirer dans les bois au sud. Cette brillante défense coûtait au 49e mobiles 284 tués ou blessés et 16 prisonniers[1].

Cependant des Moutis avait porté une section de 4, soutenue par trois compagnies, puis par le reste du 1er bataillon de l'Orne, à la croisée des routes dont nous avons parlé. Avec les deux compagnies qui y étaient déjà placées, elles recueil-

1. *Rapport du commandant Le Tessier*, reproduit par des Moutis, ouvrage cité.

lirent les défenseurs de Saint-Célerin. En même temps, le reste de la brigade exécutait un changement de front en arrière pour faire face à la nouvelle attaque dont elle était menacée. Ce mouvement s'exécutait dans le plus grand ordre; le 4e bataillon de l'Orne s'établissait sur le plateau qui domine la route de Saint-Célerin à Lombron, vers le Point-du-Jour; le bataillon du 41e de ligne gardait la route de la Chapelle à Lombron; le 2e bataillon de l'Orne et le 9e bataillon d'infanterie de marine demeuraient en réserve sur la route de Lombron à Saint-Célerin.

La partie du détachement Beckendorff qui avait pris cette direction rencontra une nouvelle résistance vers le Point-du-Jour, où s'étaient arrêtés une partie des mobiles chassés de Saint-Célerin et les deux compagnies qui leur avaient servi de soutien. Avec l'aide de notre section de 4, des 1er et 2e bataillons de l'Orne qui furent successivement engagés, ils parvinrent à arrêter l'ennemi. Celui-ci se mit en retraite vers Saint-Célerin après une heure et demie de combat.

Cependant le reste du détachement von Beckendorff s'avançait de Saint-Célerin vers la Chapelle-Saint-Remy, en même temps que la 9e brigade de cavalerie s'y portait de l'est. A ce moment, la droite de des Moutis avait déjà commencé son mouvement de retraite; vers 5 heures, la Chapelle fut occupée sans combat. La 22e division établit ses avant-postes entre ce village et les Picaudières.

Cette affaire, qui faisait honneur à la brigade des Moutis, lui coûtait de très fortes pertes : 33 officiers et 2,300 hommes; le 58e de marche avait perdu les deux tiers de son effectif et dix de ses capitaines sur treize[1]. Pour l'ensemble de la divi-

1. Des Moutis, ouvrage cité. L'effectif de ce régiment était de 1,600 homme, le matin du 13. Le 49e mobiles (Orne) eut 350 hommes hors de combat; les deux bataillons d'infanterie de marine (9e et 10e de marche) eurent 63 tués, 150 blessés et 179 disparus.

La 23e batterie du 13e régiment (division Colin) ne fut engagée ni le 11, ni le 12.

Les pertes du XIIIe corps ne se seraient élevées qu'à 8 officiers et 140 hommes (*État-major prussien*). De deux choses l'une : ou ces chiffres sont faux, ou le XIIIe corps manqua singulièrement d'énergie, en se laissant ainsi arrêter, toute une journée, par une division de recrues et de mobiles presque sans artillerie, sans avoir subi de plus fortes pertes.

sion Colin, les pertes dépassaient 100 officiers et 3,000 hommes, mais un grand nombre de ces derniers, qui figuraient parmi les disparus, s'étaient simplement débandés à l'entrée de la nuit, et la plupart rejoignirent les jours suivants. Aussi les Allemands firent-ils peu de prisonniers.

Sur la rive gauche de l'Huisne, le gros de l'avant-garde de la 17e division s'était retiré sur Connerré, en ne laissant que deux bataillons et une batterie en face de Pont-de-Gennes, qu'occupait une partie de la 1re division du 21e corps. Dans la matinée, les troupes allemandes gardèrent une attitude expectante. L'un de leurs détachements, qui se portait en avant par la rive droite, fut facilement arrêté aux Hiards. Mais quand le reste du XIIIe corps eut gagné du terrain vers les Cohernières, von Tresckow poussa deux bataillons au nord de l'Huisne, sur Pont-de-Gennes. Ils atteignirent la Brosse et le Gué, en forçant à la retraite un bataillon du 58e de marche. Jaurès reprit aussitôt l'offensive : avec une compagnie de fusiliers marins, trois compagnies du 94e de ligne et trois compagnies d'infanterie de marine[1], il se jeta sur la droite de l'ennemi et le refoula, après un vif engagement qui nous coûta 7 tués et 50 blessés.

A la suite de cette affaire, le gros de la 17e division s'établit à Connerré, laissant son avant-garde dans les positions de la veille.

A l'aile opposée du XIIIe corps, la 4e division de cavalerie n'avait pu dépasser la Croix, où étaient les avant-postes de la division Villeneuve (3e du 21e corps). Elle revint cantonner à Bonnétable, sans même avoir réussi à couper la voie ferrée du Mans à Alençon. La 12e brigade de cavalerie, restée à Bellême, se borna également à éclairer vers Mamers, où elle fut arrêtée par des mobilisés de la Mayenne. Quoiqu'elle n'ait pas eu de cavalerie devant elle, l'extrême droite allemande avait donc joué un rôle purement négatif. En somme, comme le dit le colonel suisse Lecomte[2], notre gauche

1. Chanzy. Elles ne pouvaient appartenir qu'au 10e bataillon (division Colin).
2. *Relation historique et critique de la guerre franco-allemande en 1870-1871.*

était dans de bonnes conditions défensives le soir du 11 janvier. Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, celui-ci n'avait pu sérieusement l'entamer. Après avoir perdu des positions avancées sans importance réelle, elle s'était rapprochée de sa véritable ligne de combat, Parance-Sargé-Chapeau. Si, sur la rive gauche de l'Huisne, le reste de nos troupes avait gardé une attitude aussi ferme, l'issue finale de la bataille du Mans eût encore été fort douteuse. Malheureusement il n'en fut rien.

Suivant un ordre de Frédéric-Charles reçu dans la nuit, Voigts-Rhetz avait dirigé le X^e^ corps de Grand-Lucé, par Saint-Mars d'Outillé, sur Mulsanne; la 14^e^ brigade de cavalerie, renforcée de deux bataillons, devait le relier au III^e^ corps en suivant la route de Parigné.

Dans la matinée, un troisième bataillon prussien, aux avant-postes depuis la veille, se porta vers les châteaux du Chef-Raison et de la Paillerie; là il eut quelques escarmouches avec le 11^e^ chasseurs de marche, de la division Roquebrune, qui défendait la route de Parigné. Vers 1 heure seulement, la pointe de la 14^e^ brigade de cavalerie atteignit les deux châteaux, au moment où notre ligne se reportait en avant. Trois mitrailleuses placées sur la route, derrière des épaulements, et deux pièces de 8 établies un peu au nord réduisirent bientôt au silence la batterie à cheval qui accompagnait la 14^e^ brigade, et nos tirailleurs atteignirent le bois au sud de la Huppe-Noire. Les deux bataillons qui soutenaient la cavalerie prussienne se déployèrent à cheval sur la route et reprirent un instant l'offensive. Mais, à ce moment, deux bataillons de la division Roquebrune apparaissaient brusquement sur leur gauche. Ils furent refoulés sur les châteaux, avec des pertes sensibles; le sous-lieutenant Bazin, du 11^e^ chasseurs, fit même prisonnière l'une de leurs sections[1].

---

1. L'*Historique du 11^e^ chasseurs* dit 1 officier et 100 hommes; l'*État-major prussien*, 2 officiers et 42 hommes. Le sous-lieutenant Bazin fut décoré le 28 février 1871.

Le 11^e^ chasseurs de marche n'eut que 10 blessés dans toute la journée du 11.

A la nuit, la cavalerie et l'artillerie ennemies regagnaient Parigné ; les trois bataillons demeuraient aux châteaux. Là encore, les Allemands avaient été réduits, presque tout le jour, à la défensive. Mais nous étions moins heureux sur la route de Mulsanne.

Retardée par le verglas, l'avant-garde de la 20e division[1] n'avait atteint Saint-Mars-d'Outillé que vers midi. Là, elle apprit que, dans la matinée, des troupes françaises s'étaient dirigées d'Écommoy vers le Mans, mais qu'une arrière-garde occupait encore ce village. En effet, Jauréguiberry avait quitté Écommoy à 4 heures du matin pour marcher sur Pontlieue. Derrière lui, Curten n'atteignait Château-du-Loir que le soir du 10 ; il y trouvait des instructions de l'amiral l'invitant à se porter sur le Mans, en se servant le plus possible de la ligne ferrée de Tours à cette ville. Mais déjà cet embranchement et la ligne télégraphique avaient été coupés à hauteur d'Écommoy, comme nous l'avons vu. Curten mit donc sa division en marche sur le Mans, par la route de Mulsanne, dans la matinée du 11 ; à 2 heures et demie il était à Mayet. En entendant le canon vers le nord-est, il ne voulut pas continuer sur Écommoy avant d'avoir fait reconnaître ce village. Il y porta les francs-tireurs des Deux-Sèvres et le 23e chasseurs de marche, soutenus par le 27e mobiles (Isère) et par la brigade de cavalerie de Tucé. Ces troupes atteignirent Écommoy au moment où un bataillon allemand y débouchait également, venant de Saint-Mars-d'Outillé. En dépit d'un feu très vif, il put traverser une partie du village et atteindre son débouché du côté de Mayet. Mais nos troupes ne tardèrent pas à le refouler, et il se borna dès lors à demeurer en observation devant Écommoy.

Malgré ce petit succès, auquel avait contribué l'énergie du commandant Poinsignon, des francs-tireurs des Deux-Sèvres[2], Curten ne crut pas devoir pousser sur Mulsanne, ni même sur Arnage. Il y a lieu de le regretter, car si le Xe corps

1. 3 bataillons, 3 escadrons, 1 batterie, 1 compagnie de pionniers.
2. Chanzy.

avait été attaqué de flanc en se portant de Saint-Mars vers la route de Mulsanne, son débouché devant la Tuilerie eût sans doute été retardé d'un jour, ce qui aurait pu avoir des conséquences graves. Dans la situation de Chanzy, il était de la dernière importance qu'il gagnât du temps. Chaque heure écoulée lui permettait de continuer la concentration de ses troupes et de compléter ses dispositions de défense. D'ailleurs cet incident montrait, une fois de plus, à quelle fatale inspiration il avait obéi en dispersant ainsi nos troupes.

Au lieu de marcher sur Mulsanne, Curten se dirigea vers la Flèche, par Pontvallain. Il y arriva dans la journée du 12, après une marche de nuit. La bataille du Mans était perdue depuis la veille. Ainsi, l'une de nos divisions tout entière n'avait pris aucune part à cette action décisive.

Cependant le gros de la 20e division, suivi de la 37e brigade et de l'artillerie de corps, avait continué sa marche de Saint-Mars-d'Outillé sur Teloche, puis sur Mulsanne. A sa droite, deux bataillons se dirigeaient vers le château de la Rochère. A Mulsanne et à la Madeleine, les Allemands rencontraient de petits détachements français[1] qu'ils refoulaient sans difficulté, en faisant une centaine de prisonniers. Mais le canon retentissait au nord-est avec une violence croissante. De plus, vers 4 heures 45, l'ordre arrivait de soutenir le IIIe corps en avant de Changé. Déjà le jour tombait; malgré la fatigue de ses troupes, Voigts-Rhetz les mit en mouvement dans la direction de Pontlieue. Elles allaient se heurter, en premier lieu, à la brigade de mobilisés bretons du général Lalande.

Le 9 janvier, trois de ces bataillons (1er de Redon, 2e et 3e de Rennes) étaient venus prendre place à l'est de la route de Mulsanne, le long du Chemin-aux-Bœufs jusqu'à la route de Parigné ; les trois autres (2e et 3e de Redon, 1er de Saint-Malo) s'établirent à l'ouest, vers Arnage. Le même jour, le

1. *État-major prussien*. Ces troupes ne venaient pas de la Tuilerie ; elles faisaient sans doute partie des colonnes venues du Loir.

général Deplanque envoya le 1er bataillon de Saint-Malo en avant-postes au château des Hunaudières, sa droite à l'étang au sud et sa gauche aux Houx, à deux kilomètres du Chemin-aux-Bœufs vers Mulsanne. Déjà des paysans, de petits groupes de fuyards affluaient sur la route du Mans. Le 10, ces derniers furent plus nombreux ; c'étaient parfois des compagnies entières, officiers en tête. Le soir seulement, ce mouvement s'arrêta, non sans avoir singulièrement affaibli le moral des mobilisés.

Avant d'arriver à Pontlieue, la route de Mulsanne traverse des hauteurs boisées qui s'allongent du nord-est au sud-ouest, à deux kilomètres environ de ce faubourg. Au point où leur crête vient couper la route s'élève la Tuilerie, qui comprend des bâtiments d'exploitation, une maison d'habitation et des dépendances. A cent mètres au sud passe le Chemin-aux-Bœufs, et au delà s'étend une plaine ondulée, couverte de bouquets de sapins et coupée de ruisseaux ou de fossés.

Dans la matinée du 11, les 2e et 3e bataillons de Rennes, le 1er de Redon occupaient le Chemin-aux-Bœufs entre les routes de Ruaudin et de Mulsanne ; le 1er bataillon de Saint-Malo était encore au château des Hunaudières ; les 2e et 3e de Redon, à l'ouest de la Tuilerie, dans les bois. Deux batteries étaient également installées à l'ouest de ce point : celle de droite, forte de quatre pièces de 12 et de deux mitrailleuses ; celle de gauche, de six mitrailleuses et de deux pièces de 12[1]. Vers 2 heures, la 2e brigade de la division Deplanque dépassa les mobilisés bretons à l'est de la route et s'établit en première ligne ; les 2e et 3e bataillons de Rennes, qui leur furent rattachés, restèrent en réserve. Quant au 1er bataillon de Redon, il alla s'établir à l'est des batteries. En même temps, les 2e et 3e bataillons de la même légion se déployaient en avant et à droite, dans la direction d'Arnage, sur un front de deux kilomètres. A leur gauche prenaient

1. Ces pièces appartenaient à la 19e batterie du 8e régiment (mitrailleuses, capitaine Péret) et à la 14e batterie du 7e (12, capitaine Gaultier).

position trois compagnies du 31e de marche, venant d'Arnage, et deux compagnies du 8e chasseurs de marche (157 hommes) arrivant de Pontlieue.

Le 1er bataillon de Saint-Malo était toujours aux Hunaudières, où il ne tardait pas à être attaqué par la pointe de la 20e division. Soutenu par une section d'artillerie, un bataillon allemand le repoussait au nord du ruisseau qui coupe en ce point la route de Mulsanne. Mais quand l'ennemi eut dépassé Belle-Œuvre, il fut accueilli par le feu des deux batteries dont nous avons parlé (3 heures). Il établit une section d'artillerie sur la chaussée, une batterie à l'est de celle-ci et déploya quatre bataillons en avant de ces pièces. Ils furent bientôt engagés avec les compagnies du 8e chasseurs et du 31e de marche, ainsi qu'avec le 2e bataillon de Redon (4 heures et demie). Malgré le feu de notre artillerie et la difficulté du terrain, les Allemands n'eurent aucune peine à refouler nos tirailleurs[1]. A la nuit, après avoir pris le Point-du-Jour, ils s'arrêtaient devant les Mortes-Aures. De plusieurs lignes de tranchées-abris creusées sur la pente au-dessus du Chemin-aux-Bœufs partait un feu vif, mais très mal dirigé. Dans l'obscurité croissante, les Allemands ignoraient s'ils avaient affaire à nos troupes ou aux leurs. Chez nous, l'incertitude était la même; il fallut que des officiers allassent s'en assurer.

Cependant la gauche de l'ennemi continuait à gagner du terrain vers le Chemin-aux-Bœufs. Après un échange de coups de feu à courte distance, elle refoula dans les bois le 2e bataillon de Redon. De même les compagnies du 8e chasseurs furent délogées des Mortes-Aures; puis un bataillon prussien s'élança en colonne serrée vers la Tuilerie (7 heures et quart). Malgré un feu vif partant du bois au nord-est, il s'en empara en faisant des prisonniers. Nos deux batteries

1. Vers 3 heures et demie, on faisait encore, sous le feu, une distribution de vivres aux mobilisés. Le 1er bataillon de Saint-Malo n'en avait pas reçu depuis trois jours.

Une fraction du 1er bataillon de Redon prit position en première ligne entre le 8e chasseurs et le 31e de marche ; le reste demeura en réserve.

n'avaient pas attendu cette attaque[1]; quant aux compagnies du 8e chasseurs et du 31e de marche, dès 6 heures elles s'étaient également retirées sur Pontlieue et Arnage.

Deux bataillons allemands occupèrent ainsi la Tuilerie et le Chemin-aux-Bœufs; les trois autres restèrent en réserve, soutenus à distance par la 37e brigade, qui s'était avancée jusqu'à la sortie nord de Mulsanne (8 heures et demie).

Notre retraite de la Tuilerie s'était produite si brusquement que le 1er bataillon de Redon, à 150 mètres sur la droite, ne fut pas engagé. L'une de ses compagnies, la 2e, demeura même en position jusque vers 9 heures et quart; elle s'aperçut alors qu'elle était coupée. Néanmoins elle parvint à se retirer sur Pontlieue. Quant à la droite du général Lalande, elle resta le long du Chemin-aux-Bœufs jusqu'au matin du 12 et gagna alors Arnage.

Cependant, entre 8 et 9 heures du soir, la plus grande partie de cette brigade se ralliait sur la place de Pontlieue. Jauréguiberry, croyant la bataille terminée, était allé vers 6 heures et demie au Mans pour rendre compte à Chanzy. A 8 heures, après son retour, il apprit l'évacuation de la Tuilerie. Il prescrivit aussitôt au général Le Bouëdec de reprendre cette position avec tout ce qu'il pourrait rassembler, troupes régulières et autres. La colonne Marty, arrivée à Pontlieue vers 3 heures seulement, devait le soutenir. On réunit à grand'peine un millier d'hommes épuisés par les fatigues de la journée et auxquels, surtout, le désir de combattre manquait entièrement[2]. Vers 10 heures et demie, ils débouchèrent devant les avant-postes ennemis, au nord de la Tuilerie, et ouvrirent un feu violent, qui dura plus d'une heure, presque sans résultat. Là se bornèrent tous leurs

1. La 19e du 8e régiment eut 1 officier et 2 hommes blessés, 3 chevaux tués et 1 caisson brisé; elle tira 180 coups de 3 heures à 5 heures et demie.
La 14e du 7e régiment eut 1 tué, 1 blessé et 1 cheval tué; elle tira 86 coups (Chanzy, la Borderie, ouvrages cités).
Chanzy dit à tort que ces deux batteries étaient réparties entre la Tuilerie et le Tertre (Lettre du commandant Rabatel, qui les avait sous ses ordres; la Borderie, ouvrage cité).

2. Le 1er bataillon de Saint-Malo prit part à cette tentative. Une grande partie des troupes de Le Bouëdec avaient été détachées en soutien de Jouffroy.

efforts; ils se replièrent sur Pontlieue en laissant de nombreux prisonniers aux patrouilles allemandes. Une deuxième tentative, faite un peu plus tard, fut aussi malheureuse.

Quant à la 2e brigade de Deplanque, qui occupait la gauche des mobilisés bretons, vers 5 heures elle s'était en grande partie retirée vers l'Huisne, sans avoir été engagée; les 2e et 3e bataillons de Rennes suivirent son mouvement[1]. Vers minuit, le détachement du major Przychowski (deux bataillons), qui venait du château de la Rochère, reçut l'ordre de marcher sur Pontlieue pour couvrir le flanc droit de Voigts-Rhetz lors de l'attaque qu'il projetait pour le lendemain. A 2 heures du matin, il était devant les Épinettes qu'occupait encore un détachement français. Il se jetait sur cette ferme sans tirer, et s'en emparait en faisant une centaine de prisonniers. Le reste du Xe corps cantonnait entre Saint-Pierre-du-Camp et Teloche, en se couvrant d'avant-postes établis, non seulement vers le Mans, mais vers Écommoy.

Nous avions à Arnage, à notre extrême droite, une partie de la division Barry (1,200 hommes environ), la brigade de mobilisés du lieutenant-colonel Lebrun (4,000 hommes) et deux brigades de la division de cavalerie Michel. Ces troupes ne furent pas engagées le 11 janvier. Ainsi, c'était à trois bataillons de mobilisés bretons, ne sachant pas tenir un fusil, et à cinq faibles compagnies d'infanterie régulière qu'était échue la tâche de défendre la route de Mulsanne contre la majeure partie du Xe corps. L'échec inévitable qui en était résulté compromettait entièrement notre armée. La perte de la Tuilerie rendait en effet impossible la continuation de la résistance le long du Chemin-aux-Bœufs. L'évacuation de la rive gauche de l'Huisne, celle de Pontlieue s'imposaient. Maintenant que les hauteurs du sud étaient à l'ennemi, la défense du Mans devenait difficile, sinon impraticable. L'absence dans cette direction de la division Curten avait eu les conséquences les plus graves. Le Xe corps achetait de si

1. Une partie des troupes de Deplanque, notamment le 75e mobiles (brigade Pereira), demeura le long du Chemin-aux-Bœufs jusqu'au matin du 12 (*Les Mobiles de Maine-et-Loire*, lieutenant-colonel Dumas).

grands résultats par de faibles sacrifices : 6 officiers et 129 hommes. Nos pertes étaient beaucoup plus fortes, surtout en prisonniers [1].

A 6 heures du soir, Chanzy se considérait comme étant resté maître de toute la partie essentielle de ses positions. Le seul échec sérieux qu'il eût subi, la perte du plateau d'Auvours, avait été réparé en grande partie. Le général en chef supposait les pertes de l'ennemi beaucoup plus considérables qu'en réalité. Un mouvement vers le sud d'une grande partie de son artillerie, qui s'était éloignée du champ de bataille pour cantonner plus aisément, donnait l'espoir que, le lendemain, il se déciderait définitivement à la retraite. Enfin, malgré de trop nombreuses défaillances, Chanzy avait encore pleine confiance en ses troupes [2]. Aussi ses instructions pour le 12 janvier n'envisageaient-elles nullement la possibilité d'une retraite, mais bien celle d'un nouvel effort de l'ennemi auquel nous saurions encore résister.

Il prescrivait donc à Jaurès de se retirer jusqu'à hauteur de Fatines, d'aider Pâris à reprendre Champagné et d'assurer la défense en avant de Sargé ainsi que le long de l'Huisne au-dessus d'Yvré. Il renforcerait Gougeard dès les premières heures du jour, de façon à donner au général de Colomb toute facilité pour se maintenir sur le plateau d'Auvours et achever d'en débusquer l'ennemi. Champagné repris, on se préparerait à en faire sauter le pont au cas d'une nouvelle évacuation.

Quant à Gougeard, il garderait la rive droite de l'Huisne, entre le pont du chemin de fer, à Yvré, et la passerelle du château des Noyers. Cette dernière et une autre située en amont seraient détruites par le génie.

L'amiral Jauréguiberry renforcerait sa gauche, de façon à empêcher l'ennemi de se glisser entre le château des Noyers et celui des Arches; il occuperait fortement la Tuilerie, et renforcerait sa droite jusqu'à Arnage en y portant une partie

1. Le 31e de marche aurait perdu 58 hommes; le 36e de marche (colonne Marty), 13 tués et 22 blessés (*Historiques des 31e et 36e*). D'après Chenu, le total de nos pertes aurait atteint 2,200 hommes hors de combat le 11 janvier.
2. Ouvrage cité.

de ses réserves. La cavalerie étant d'une faible utilité sur ce terrain couvert, les commandants de corps d'armée en garderaient le strict indispensable et porteraient le reste sur la rive droite de la Sarthe : la division du 16e corps en aval, au delà de la Suze ; celle du 21e corps à l'ouest du Mans, sur la route de Laval ; celle du 17e corps, en amont jusqu'à Beaumont. Enfin, comme la veille, on ferait les plus grands efforts pour prévenir le désordre dans les convois et l'encombrement des routes. On interdirait aux fuyards l'accès de la ville.

Ces instructions étaient à peine envoyées, que, vers 8 heures et demie, Chanzy apprit la perte de la Tuilerie. En même temps, l'amiral lui annonçait qu'il allait diriger sur ce point une partie de la division Le Bouëdec pour le reprendre. Malgré la gravité de ce fait, le général en chef espéra sans doute que la Tuilerie serait réoccupée comme l'avait été le plateau d'Auvours. Il envoya donc un télégramme rassurant au ministre, demandant simplement qu'on hâtât l'envoi à Alençon des deux divisions disponibles du 19e corps, pour les lancer sur les flancs de l'ennemi ; elles lui donneraient les moyens d'obtenir un succès[1].

Mais il fallut bientôt renoncer à cet espoir. A minuit et demi, l'amiral envoyait à Chanzy les plus tristes nouvelles : on n'avait pu reprendre la Tuilerie ; les soldats s'étaient débandés au premier coup de feu. Beaucoup, harassés de fatigue et effarés par ce combat de nuit, faisaient quelques pas, puis se couchaient dans la neige en refusant d'aller plus loin. Bientôt après on apprit la perte du Tertre et enfin survint l'échauffourée dont nous avons parlé, au sujet de la division Deplanque. A deux reprises, vers minuit et 4 heures du matin, ses avant-postes furent attaqués et refoulés vers le nord ; la panique se propagea jusque parmi les troupes de Roquebrune.

Plus que jamais, les fuyards affluaient à l'entrée du Mans, vers Pontlieue. Devant cet encombrement, l'amiral jugea

1. Dans ce télégramme, Chanzy évalue à 180,000 hommes l'ensemble de ses forces engagées ou en réserve (ouvrage cité, p. 324).

prudent de renvoyer ses convois et ses réserves d'artillerie au nord de l'Huisne.

Malgré tout, Chanzy voulait encore espérer. A 4 heures 25 du matin, il télégraphiait à l'amiral : « La situation est grave ; nous ne pouvons nous en tirer que par une offensive vigoureuse dès ce matin et le plus tôt possible. Je compte pour cela entièrement sur votre vigueur. » Mais toute son énergie demeurait impuissante et, à 7 heures 55, l'amiral télégraphiait de nouveau : « Je rappelle la brigade Desmaisons, mais elle ne compte en ce moment que 600 à 700 hommes; le général Le Bouëdec a 1,500 hommes environ. Tout mon état-major est sur la place depuis 4 heures du matin, occupé à réorganiser les fuyards sans y parvenir... Une prompte retraite me semble impérieusement commandée. » De son côté, Barry avait quitté Arnage avant le jour[1]. Jouffroy avait perdu la plus grande partie de ses positions et ne paraissait plus susceptible d'un effort pour les reprendre. La division Deplanque s'était retirée presque tout entière; Pâris avait évacué une seconde fois le plateau d'Auvours; Roquebrune, seul, tenait bon, mais il allait être débordé. Si l'ennemi poussait énergiquement sur Pontlieue, il pourrait s'en emparer sans difficulté et anéantir ainsi tout ce qui restait de la 2e armée sur la rive gauche de l'Huisne.

Évidemment il n'était plus permis d'hésiter. A 8 heures du matin, Chanzy adressait à Jauréguiberry le télégramme suivant, qui dit éloquemment ses angoisses et la situation désespérée de nos troupes : « Le cœur me saigne; mais quand vous, sur qui je compte le plus, vous déclarez la lutte impossible et la retraite indispensable, je cède. » Il terminait par la recommandation de tout faire pour rendre notre mouvement de recul aussi lent que possible. On préparerait la destruction des ponts de l'Huisne; mais il n'y faudrait procéder

1. Il avait envoyé à Chanzy, à minuit, une dépêche annonçant que son artillerie était partie à 5 heures du soir pour le Mans et Laval, et que l'infanterie, démoralisée, ne tiendrait pas une demi-heure. Un peu plus tard il lui écrivait qu'il « suivait le mouvement de l'artillerie ».

De son côté, Jauréguiberry écrivait que les routes de Tours et d'Angers n'étaient plus couvertes que par 2 escadrons de chasseurs.

qu'après avoir disputé à l'ennemi, le plus longtemps qu'il se pourrait, l'accès de la ville. Ces premiers ordres étaient ensuite complétés par des instructions générales[1].

Notre retraite du Mans ne pouvait être définitive; la 2e armée avait à se reconstituer le plus tôt possible, pour faire oublier les tristesses des derniers jours. Au lieu de se diriger vers Laval, comme il eût semblé naturel à première vue, Chanzy faisait choix d'une direction excentrique. Il voulait se porter entre Prez-en-Pail et Alençon, sa gauche à la Sarthe, appuyée par le 19e corps qui allait atteindre cette ville. Il y trouvait plusieurs avantages : nous ne nous éloignions pas de Paris, qui demeurait nécessairement notre objectif; nous restions une menace pour le flanc droit de l'ennemi, qui ne pourrait, ni s'enfoncer plus avant vers la Bretagne, ni marcher sur Tours ou sur Paris; enfin nous allions au-devant d'importants renforts.

Nous verrons par quelles raisons Chanzy fut amené à abandonner ce projet. Quoi qu'il en soit, il prescrivit que notre mouvement vers Alençon et Prez-en-Pail s'exécuterait en quatre jours, à raison de 14 à 16 kilomètres par étape seulement. Le 21e corps marcherait sur Alençon en remontant la Sarthe; le 17e corps suivrait la route de Sillé-le-Guillaume jusqu'à Domfront-en-Champagne, puis se porterait par Segrie, Fresnay, Assé-le-Boisne, Gesnes-le-Gandelin, la Ferrière-Bochard, sur Saint-Denis-sur-Sarthon; le 16e corps marcherait par Chauffour, Neuvy-en-Champagne, Conlie, Crissé, Pont-le-Robert, Montreuil-le-Chétif, la Pooté, sur Prez-en-Pail. Le 12, le 16e corps ne devait pas dépasser Chauffour; le 17e corps, l'intervalle entre Lavardin et Chapelle-Sainte-Fray. Le gros de la cavalerie précéderait chaque corps d'armée d'une étape, de façon à arrêter les fuyards; le reste couvrirait la retraite.

Du côté des Allemands, dans la soirée du 11, Frédéric-

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 329. Il semble que ces instructions aient été portées à tort, p. 328, comme étant du 11 au soir. La retraite ne fut ordonnée que le 12, après 8 heures du matin, comme l'indique le télégramme à Jauréguiberry, reproduit p. 328, et que nous avons résumé plus haut.

Charles ignorait encore la situation réelle des deux armées : il savait que le III^e^ corps avait eu à livrer un combat très vif, que le XIII^e^ avait été engagé presque en entier. Il n'ignorait pas l'épuisement des troupes allemandes, la faiblesse de leurs effectifs, surtout en officiers. Cependant l'intervention du X^e^ corps lui paraissait devoir être décisive. La prise de la Tuilerie ne lui était pas encore connue, mais il savait que les Allemands avaient dépassé Mulsanne.

Dans ces conditions, il décida de continuer, le 12, le mouvement offensif entrepris par les III^e^ et X^e^ corps ; le IX^e^ achèverait de s'emparer du plateau d'Auvours et détacherait une brigade en soutien du XIII^e^. Le grand-duc en était informé ; il recevait pour instructions de pousser ses deux divisions vers l'ouest ; la 4^e^ division de cavalerie couvrirait leur flanc vers la Sarthe. Mais notre retraite allait rendre inutile une partie de ces prescriptions.

CHAPITRE XXVIII

BATAILLE DU MANS

(Journée du 12 janvier.)

Mouvement du XIII^e^ corps. — Combat de la Hyre. — Combat de Chanteloup. — Combat de la Croix. — Combat de Ballon. — Le IX^e^ corps. — Le III^e^ corps. — Combat du Tertre. — Le X^e^ corps. — Combat des Épinettes. — Perte de Pontlieue. — Combat dans les rues du Mans. — Résultats de la bataille. — Réflexions.

La journée du 12 janvier s'ouvrit par un froid vif; un brouillard épais ne devait se dissiper que vers midi. Avant même d'avoir reçu les ordres de Frédéric-Charles, le grand-duc avait donné les siens, qui concordaient avec eux, du moins dans leurs grandes lignes. La 17^e^ division devait, tout en se maintenant sur le ruisseau du Gué, marcher par Lombron vers Saint-Corneille; la 22^e^ division irait par la Chapelle-Saint-Remy et Sillé-le-Philippe sur Savigné, mais en évitant de s'engager contre les troupes françaises au sud de ce point. La 4^e^ division de cavalerie se porterait sur la route de Ballon, couvrirait le mouvement de la 22^e^ division et ferait une nouvelle tentative pour couper la voie ferrée d'Alençon au Mans.

La 17^e^ division, laissant la 17^e^ brigade de cavalerie et une partie de son artillerie à Connerré, se rassembla à la Vallée sur la rive gauche du Gué, et au sud de Pont-de-Gennes. Elle se mit en mouvement vers 9 heures et, une heure après, le général von Rauch atteignait Lombron qui avait déjà été évacué par la division Colin; en même temps, le détachement du colonel von Manteuffel [1] débouchait au sud. Enfin une autre colonne, celle du major von Berge [2], occupait sans résistance Pont-de-Gennes et Montfort. Partout les Allemands

1. 3 batteries, 2 escadrons, 1 batterie.
2. 2 bataillons, 1 batterie.

trouvaient un grand nombre d'armes et d'objets d'équipement; ils ramassaient dans les fermes quantité de traînards parmi lesquels des officiers.

Von Tresckow reprenait son mouvement vers 10 heures et demie, par le chemin de Montfort à Saint-Corneille, moins mauvais que les autres. A midi, sa pointe d'avant-garde atteignait le Merdereau, derrière lequel le château de la Hyre était encore occupé par nos troupes. La division Colin avait reçu dans la nuit du 11 au 12 l'ordre de se retirer sur Saint-Corneille ; la 1re brigade devait traverser le bois de Mondoublerain ; la 2e prendrait le chemin le plus direct. Ces mouvements furent exécutés. Toutefois, en raison de la difficulté des chemins, la 1re brigade dut abandonner une grande partie de son matériel[1]. Quant au gros de la 2e, il défila, homme par homme, dans un étroit chemin creux, rempli de neige; il rallia près de l'Ormeau le 1er bataillon de l'Orne et le 59e de marche, puis, vers 8 heures, atteignit Saint-Corneille sans incident. Le bataillon du 41e de ligne avait couvert cette retraite. Environ deux heures après, toute la division Colin était rassemblée autour de Saint-Corneille, et le général Jaurès lui donnait l'ordre de se porter par Savigné sur Ballon, où était signalé un fort parti ennemi. Il fallait s'assurer de ce village et du pont voisin[2], dont l'importance était capitale pour la retraite. A onze heures, la division se mettait en mouvement, la 2e brigade (des Moutis) en tête. Dans le plus grand ordre, elle venait prendre la route de Bonnétable à l'ouest du château de Touvois et se dirigeait sur Savigné. C'est à ce moment que les avant-postes de la 3e division du 21e corps (Villeneuve) étaient attaqués au château de la Hyre[3]. Deux bataillons allemands, soutenus par un troisième, franchirent le Merdereau et, après un long combat, s'emparèrent de

1. Chanzy dit qu'elle fut attaquée vers 9 heures ; l'*État-major prussien* ne fait aucune mention de ce combat « assez vif ».

2. Dans sa dépêche du 12 à Chanzy, Jaurès signale la position de Ballon comme couvrant le pont de Montbizot, ce qui est évidemment faux.

3. D'après des Moutis et de Mauni, les deux brigades de la division Colin ne furent engagées, ni à Saint-Corneille, ni à Savigné.

Saint-Corneille et du château, en faisant 500 prisonniers (vers 4 heures)[1].

En débouchant devant le château de Touvois, sur le ruisseau de la Vive-Parance, les Allemands rencontrèrent une résistance plus énergique. Le 15e mobiles (Calvados) et le 3e bataillon de fusiliers marins se défendirent même assez longtemps pour obliger l'ennemi à la retraite. A la nuit, l'avant-garde de la 17e division s'établissait à Grande-Houssaie et son gros entre Saint-Corneille et Pont-de-Gennes. Elle avait fait plus de 1,000 prisonniers et recueilli une grande quantité de vivres.

Quant à la 22e division, après s'être longuement arrêtée à Saint-Célerin pour intervenir, s'il y avait lieu, à la droite de von Tresckow, elle atteignit Chanteloup vers 2 heures[2]. Les avant-postes de la division Villeneuve (3e du 21e corps) y étaient encore installés. Ils furent d'abord refoulés par trois bataillons et une batterie en perdant des prisonniers. Mais d'autres troupes les recueillirent vers la Croix et arrêtèrent les progrès de l'ennemi. Nous avions à ce moment en ligne huit bataillons, une batterie et une section de mitrailleuses.

Cependant le gros de la 22e division apparaissait vers Sillé-le-Philippe que prenait l'un de ses bataillons. Vers 5 heures, les Allemands exécutèrent une attaque générale qui réussit. Après avoir repoussé un retour offensif, ils s'emparèrent de la Croix en faisant un grand nombre de prisonniers[3].

---

1. La dépêche de Jaurès citée plus haut et l'ouvrage de Chanzy ne font aucune mention de ce combat. Il est possible qu'il ait été grossi par l'*État-major prussien*.

D'ailleurs il faut reconnaître que le rôle du 21e corps dans les journées qui suivirent le 11 janvier a été singulièrement embelli par les documents d'origine française.

2. *État-major prussien*. Chanzy et Jaurès disent 11 heures ; mais les distances parcourues semblent indiquer que la première heure est la vraie.

3. 3,000 dont un commandant de régiment, d'après l'*État-major prussien*. Le général von Wittich dit 33 officiers et 2,100 hommes ; Chanzy, près de 2,000 tués, blessés ou disparus. Suivant l'ouvrage de Chanzy et la dépêche déjà citée de Jaurès, le combat aurait eu lieu surtout aux abords de la Fourche (croisée des routes de Bonnétable à Savigné et de Saint-Corneille à Ballon). Aucune mention n'est faite de notre échec à la Croix, malheureusement trop réel. Chanzy dit même que nous ne perdîmes pas un pouce de terrain.

La 22e division s'établit en cantonnements de Chanteloup à Beaufay et à Torcé, derrière des avant-postes passant par la Croix; la 9e brigade de cavalerie passa la nuit à Bonnétable. Quant à la division Villeneuve, vers 6 heures et demie, elle marcha par Souligné sur Ballon, emmenant avec elle, outre son matériel, deux batteries du 17e corps.

La division Rousseau (1re du 21e corps) s'était mise en retraite de très grand matin vers le plateau de Sargé qu'elle atteignit à midi. Après avoir rallié au passage le corps Cathelineau, elle se dirigea sur Montreuil, la Guierche, Montbizot et Ballon, parallèlement à la direction suivie par les 2e et 3e divisions du même corps d'armée. Son artillerie, seule, traversa le Mans pour trouver des chemins plus faciles et faillit tomber entre les mains de l'ennemi.

Quant à la division Gougeard, restée à Yvré depuis la veille, elle avait eu à repousser dans la matinée quelques tentatives du IIIe corps prussien pour franchir l'Huisne vers le château des Noyers. Les francs-tireurs de Tours et le bataillon du 97e de ligne firent même preuve d'entrain dans cette occasion.

A midi seulement, Gougeard reçut l'ordre de la retraite. Il gagna aussitôt Sargé, en deux colonnes, sans être inquiété par l'ennemi. De là il alla passer la Sarthe à Montbizot et bivouaqua près de Saint-James[1] à 8 heures du soir.

Cependant la 4e division de cavalerie prussienne avait dirigé de grand matin vers la Sarthe la 8e brigade. A Courcebœufs celle-ci enleva un détachement de cavalerie appartenant au 17e corps. Mais à Ballon, où elle alla ensuite, des gardes nationaux du pays, qu'elle prit pour de l'infanterie régulière, et deux pelotons du 5e mixte de cavalerie de ligne suffirent pour la mettre en retraite. Après l'entrée de l'avant-garde de von Wittich dans Chanteloup, le général von Bernhardi tenta de se porter de Beaufay vers la Sarthe avec un bataillon, un escadron et deux sections à cheval. En atteignant Courcebœufs, cet escadron refoula, non sans pertes,

1. Et non Saint-Jean, comme le dit Chanzy.

un peloton du 4e cuirassiers de marche. Quelques instants après (vers 4 heures et demie), l'avant-garde de la division Colin[1] débouchait à son tour devant ce village et était accueillie par le feu de l'infanterie prussienne. Les francs-tireurs d'Angers se débandèrent aussitôt, leur commandant le premier, et refluèrent sur la colonne en tirant au hasard. Le général Colin dut se mettre à la tête du 2e bataillon de l'Orne pour enlever Courcebœuf. Mais, au milieu du désordre causé par la fuite des francs-tireurs, une centaine d'hommes étaient tués ou blessés en quelques instants, surtout par des balles françaises. Les deux compagnies d'avant-garde et les francs-tireurs du Mans souffraient beaucoup et perdaient tous leurs officiers. Le lieutenant-colonel des Moutis était blessé ; le général de division avait son uniforme troué de six balles. Enfin, après une nouvelle et inutile tentative des 3e et 1er bataillons de l'Orne, celui du 41e de ligne entrait dans Courcebœufs, le capitaine Lévy en tête, et les Allemands se retiraient vers les cantonnements de la 4e division de cavalerie, à Bonnétable et à Saint-Aulaire. A 7 heures, la division Colin reprenait sa marche vers Ballon, où elle bivouaquait à minuit, après trois jours de combat et deux marches de nuit[2].

Enfin la division de cavalerie du 17e corps passait la nuit à Ballon et à Saint-Mars.

La retraite du 21e corps, qui aurait pu si aisément être compromise, était donc assurée pour l'instant. Mais elle nous coûtait des pertes considérables, surtout en traînards ou en prisonniers. Celles de l'ennemi étaient infiniment moins fortes.

On se souvient que le IXe corps avait reçu l'ordre de reprendre la partie du plateau d'Auvours reconquise la veille par

---

1. L'ordre de marche de la 2e brigade, qui marchait en tête, était le suivant : 2 compagnies du 2e bataillon de l'Orne ; francs-tireurs du Mans, francs-tireurs d'Angers ; état-major de la 2e division, 2e bataillon de l'Orne (5 compagnies) ; artillerie ; 3e, 1er, 4e de l'Orne ; bataillon du 41e de ligne ; 59e de marche ; 9e bataillon d'infanterie de marine.

2. Cette affaire coûta aux mobiles de l'Orne, seuls, 1 officier tué, 9 officiers blessés et 160 mobiles tués ou blessés (des Moutis). Les pertes des Allemands s'élevèrent en tout à *sept hommes* pour le 32e régiment, auquel appartenait le bataillon engagé (*État-major prussien*). Quant aux pertes du XIIIe corps, le 12 janvier, elles furent de 9 officiers et de 223 hommes.

Gougeard. Au lever du jour, deux bataillons et deux batteries marchèrent sur la Lune d'Auvours par la route ; quatre batteries prirent position à l'est de Villiers, sur le plateau, et deux bataillons à la ferme d'Auvours. Mais ces préparatifs demeurèrent inutiles ; après une tentative de contre-attaque faite dans la matinée, les troupes du général Pâris ne donnèrent aucun signal d'activité. Bientôt même, les patrouilles allemandes trouvaient évacué tout le terrain jusqu'à l'Huisne. En effet, dès 6 heures du matin, la 2e division du 17e corps s'était mise en retraite ; à la faveur du brouillard, elle gagna Yvré, puis alla passer la Sarthe à Montbizot et bivouaqua près de là, à Saint-James. Le général de Colomb s'était hâté de faire prendre les devants à une grande partie de son artillerie[1], qui traversa le Mans en courant risque d'être enlevée par l'ennemi. Déjà le 17e corps avait dû abandonner deux pièces embourbées.

Après avoir constaté l'évacuation définitive du plateau d'Auvours, le commandant du IXe corps établit quatre batteries à son extrémité sud-ouest, et fit ouvrir le feu sur les hauteurs au delà de l'Huisne. Aucune batterie n'y répondant, il devint évident que nous avions déjà commencé notre mouvement de retraite. Cependant Yvré restait fortement occupé par la division Gougeard, et une violente fusillade retentissait au nord de Champagné. Sur l'ordre de Frédéric-Charles, la 35e brigade, qui s'était rassemblée à la Croix, se porta vers 2 heures sur la Commune, avec un régiment de hussards et deux batteries. Après avoir délogé un détachement français du Puits, un bataillon prussien prit part à l'attaque de Saint-Corneille. Ce point occupé, la 35e brigade s'établit à Fatines, derrière des avant-postes qui bordaient la Vive-Parance. Le reste du IXe corps plaça les siens le long de l'Huisne et cantonna à Villiers, Champagné, Saint-Mars-la-Brière[2].

---

1. Presque toute la réserve d'artillerie du 17e corps n'avait pas été engagée les 10, 11, 12 janvier, notamment les 32e et 33e batteries de l'artillerie de la marine, et la 22e du 13e régiment.

2. Pertes du IXe corps, le 12, 13 hommes (*État-major prussien*).

Quant au III^e^ corps, toute la matinée il gardait une attitude purement défensive, en faisant face à une partie de la division Gougeard vers Yvré, et à la division Jouffroy à l'ouest de Changé. D'ailleurs il était épuisé par six jours consécutifs de marche et de combat, pendant lesquels il avait manqué de vivres. Ses cadres étaient très réduits. Le 12, l'un de ses régiments ne comptait que 15 officiers et 920 hommes présents, pour trois bataillons[1]. Alvensleben avait décidé, par suite, de se borner à défendre ses positions, surtout au moyen de son artillerie, et d'attendre pour marcher sur le Mans que le X^e^ corps eût fait sentir son action. Dès 6 heures du matin, deux compagnies françaises, munies de sacs de poudre, tentèrent de détruire la passerelle du château des Noyers, mais sans succès. Plusieurs autres tentatives faites dans la matinée ne furent pas plus heureuses.

Cependant la 12^e^ brigade s'était rassemblée aux Arches, la 11^e^ au château des Noyers, la 10^e^ à Courte-Boule et la 9^e^ à Changé, avec l'artillerie de corps. Une heure après, une partie de la division Jouffroy attaqua énergiquement les avant-postes prussiens dans le bois de Pontlieue et repoussa un de leurs bataillons sur le Tertre. Un autre bataillon et deux pièces se portèrent sur le Grand-Auneau, deux pièces sur Courte-Boule et un bataillon au nord du Tertre. De nouveau un vif combat s'engagea autour de ce point et les bataillons de la 10^e^ brigade durent successivement être portés en ligne. Mais, au bout d'une heure, le feu devint moins vif et l'ennemi s'aperçut bientôt de notre retraite sur Pontlieue (11 heures)[2]. La 10^e^ brigade, qui nous suivait dans cette direction, avait encore à s'engager plusieurs fois sur le Chemin-aux-Bœufs et sur la route de Parigné. Là elle se reliait directement au X^e^ corps.

---

1. V. der Goltz.

2. Le III^e^ corps perdit 11 officiers et 146 hommes (*État-major prussien*). Chanzy ne fait aucune mention de ce combat. Il dit même que la division Jouffroy traversa le Mans la première, ce qui paraît inexact. Le 33^e^ mobiles (brigade Ribell) quitta ses positions du Chemin-aux-Bœufs vers 10 heures et demie. Il traversa l'Huisne sur la passerelle du moulin (de La Touanne, *Histoire du 33^e^ régiment de mobiles*).

Pour se couvrir dans la direction d'Écommoy, Voigts-Rhetz avait laissé un détachement à Mulsanne ; de même la 15e brigade de cavalerie s'était portée de Grand-Lucé à Teloche ; le reste du Xe corps devait marcher sur le Mans. Vers 7 heures et demie du matin, la 19e division se rassembla à Ruaudin, et le gros de la 20e au sud de la Tuilerie. La 14e brigade de cavalerie se forma sur la route de Parigné ; elle était suivie de l'artillerie de corps, qui n'aurait pu trouver aucun champ de tir sur la route de Mulsanne.

A 9 heures, deux bataillons de la 19e division s'engagèrent aux Épinettes contre des troupes de Roquebrune auxquelles s'étaient jointes des fractions de la division Deplanque[1]. La résistance fut très vive, surtout aux Fermes. Pourtant l'ennemi finit par s'en emparer avec l'aide d'une section à cheval tirant de la Loge. Après leur avoir longuement tenu tête, nos troupes lâchèrent pied tout à coup en perdant plus de mille prisonniers. Le gros de la division Roquebrune avait déjà commencé son mouvement de retraite, sous la protection du 11e chasseurs de marche[2]. Il parvint à atteindre Pontlieue et à passer l'Huisne sans trop de difficulté.

Quoique notre résistance eût entièrement cessé, la 19e division atteignit la Source vers 1 heure seulement, et le feu de la 20e l'empêcha alors de déboucher sur Pontlieue. Après avoir délogé quelques traînards des bois à l'est de la Tuilerie, cette division avait établi une batterie près de ce point. Trois mitrailleuses, placées par Le Bouëdec en avant de Pontlieue, furent bientôt réduites au silence et, comme le brouillard restreignait beaucoup les vues, les pièces allemandes ouvrirent le feu au jugé sur le Mans. Une batterie de la 19e division et les dix pièces de la 14e brigade de cavalerie vinrent les renforcer.

---

1. A la brigade Pereira, les 1er et 2e bataillons du 75e mobiles s'étaient retirés sur Pontlieue vers minuit. Le 3e resta en position, jusque vers 11 heures, avec 1 compagnie du 39e de marche. Il se retira alors vers Pontlieue sur l'ordre du colonel Ribell et passa l'Huisne vers 1 heure. Il avait perdu 4 tués, 7 blessés dont 1 officier, et 5 disparus.

2. Qui perdit 15 tués ou blessés seulement le 12 janvier (*Historique du 11e chasseurs*).

A Pontlieue, depuis la perte de la Tuilerie, le désordre était extrême. Après avoir constaté, de ses yeux, l'état des armes des mobilisés du général Lalande, l'amiral s'était décidé à les renvoyer à l'ouest du Mans. Vers 9 heures du matin, ils se mirent en marche pour traverser la ville.

Quant aux troupes de Le Bouëdec, elles « fondaient » littéralement « à vue d'œil ». Le peu d'hommes que l'amiral Jauréguiberry avait pu rallier la nuit précédente l'abandonnaient d'instant en instant. Il finit pourtant par disposer aux issues de Pontlieue la brigade Jobey, le 36e de marche et trois mitrailleuses. C'est à ces troupes, fort réduites depuis la fin de décembre, que revint l'honneur de couvrir la retraite. Heureusement les Allemands mirent peu d'énergie dans leur offensive. Vers 2 heures seulement, au moment où la pointe de la 19e division s'approchait de la lisière est de Pontlieue, le général von Kraatz porta la 20e division en colonne serrée contre ses abords sud. Une courte escarmouche lui livra la partie de ce village située au sud de l'Huisne. Restait à enlever le pont qui traverse la rivière en cet endroit[1]. Il avait été miné et une barricade en sacs d'avoine interdisait l'accès de la rive opposée. Au moment où l'ennemi débouchait sur l'Huisne, une explosion se produisit. Le capitaine du génie Legros, qui n'avait voulu laisser à personne le soin de mettre le feu aux mines, était même grièvement blessé en ce moment. Malheureusement l'effet produit était incomplet et deux bataillons allemands ne tardaient pas à s'aventurer sur les débris du pont pour pénétrer sur la rive nord.

Au viaduc du chemin de fer nous étions plus heureux, et l'ennemi n'apparaissait qu'après la destruction complète de cet ouvrage. La veille au soir, il y avait encore dans la gare du Mans 1,200 véhicules, dont près de moitié chargés de

1. Il existait en outre une passerelle à hauteur d'un moulin situé en amont. C'est peut-être à elle que se rapporte le fait suivant, mentionné par l'*Historique du 3e du génie*. Avec quelques hommes de la 1re section de la 4e compagnie *bis*, le capitaine Bernard chercha à faire sauter « le pont ». Cette opération fut manquée, un sapeur ayant été blessé au moment de mettre pour la deuxième fois le feu à la mine. Le capitaine Bernard fut tué en rassemblant sa section.

vivres. Le 12, à 5 heures et demie du matin, on reçut l'ordre de commencer l'évacuation, en ne laissant en gare que des trains vides, sous vapeur, destinés aux blessés. Pendant la nuit, il était arrivé sept nouveaux trains militaires qu'on avait arrêtés aux signaux les plus avancés. On les fit rétrograder et on se hâta d'évacuer le reste du matériel, malgré 30 centimètres de neige glacée, en dépit de l'épuisement du personnel exténué par quatre mois de travail incessant et par la maladie [1]. Des milliers de soldats débandés, rompant le cordon de la gendarmerie, envahissaient les voies, prenant d'assaut les voitures, couvrant les marchepieds, les toitures, même les tampons. Les employés de l'État chargés du service télégraphique avaient déjà disparu. Pourtant, grâce à l'énergie du chef du mouvement, M. Piquet, la plus grande partie du matériel put être sauvée et, lorsqu'un bataillon ennemi atteignit la gare (2 heures 45), un train s'éloignait encore sous les balles et les éclats d'obus. Six locomotives et 212 wagons, la plupart chargés de vivres, tombèrent entre les mains des Allemands.

Cependant deux de leurs bataillons s'étaient engagés dans la rue principale de Pontlieue, celle qui conduit à Sainte-Croix. Suivis de celui qui revenait de la gare, ils gagnaient d'abord rapidement du terrain. Dans le faubourg de Pontlieue, ils s'emparaient de 150 voitures de vivres, d'un magasin contenant 1,000 quintaux de farine, de nombreux prisonniers. A l'entrée de la ville même, dont les rues, encombrées de troupes et de convois, étaient devenues impraticables, la résistance fut plus vive. Sous les ordres du général Bourdillon, le régiment de gendarmerie à pied fit tête quelque temps [2]. Sur la place des Jacobins, le 13e chasseurs de marche

1. A la gare du Mans 65 agents étaient atteints de la variole.
L'évacuation du Mans présentait d'autant plus de difficultés que les lignes de Rennes et d'Angers, seules, étaient encore ouvertes. De plus, un tel encombrement s'était produit sur la première, à dater du 10 janvier, qu'il avait fallu interdire la voie descendante entre Noyal et Rennes, sur une étendue de 11 kilomètres, pour y placer du matériel. Cette situation devait durer jusqu'au 22. (Jacqmin, *Les Chemins de fer français pendant la guerre.*)

2. Il perdit 2 officiers et 83 hommes (Chanzy).

fit même un retour offensif, pour couvrir l'artillerie de la 1re division et la réserve d'artillerie du 17e corps. Une partie fut sauvée, mais un grand nombre de voitures, parmi lesquelles une pièce de la 2e batterie *bis* du 2e régiment [1], furent capturées.

Pendant que le combat se continuait ainsi dans les rues du Mans, nous tentions de faire sauter les ponts de la Sarthe. Mais l'encombrement était tel qu'il fut impossible d'y parvenir. Aux abords du pont Napoléon, pour arrêter un instant l'ennemi, le capitaine Joly fut contraint de se jeter sur lui avec une section de la 3e compagnie *bis* du 1er du génie. Il refoula les Allemands dans la rue Basse, jusqu'au delà de la place de la Halle, et sauva un grand nombre de voitures.

Une partie du IIIe corps (10e brigade), venant du Tertre, était entrée à son tour dans la ville [2]. Quelques-uns de ses bataillons, d'autres appartenant au Xe corps, pénétrèrent jusqu'à la lisière ouest du Mans, en capturant du matériel et un grand nombre de prisonniers. Mais le combat de rues continua jusque dans la soirée, surtout à la place des Halles; la résistance s'était concentrée dans un café, et deux bataillons allemands ne parvinrent à s'en rendre maîtres que lorsqu'une pièce eut tiré à plusieurs reprises contre cet établissement [3].

Le Xe corps et une division du IIIe cantonnèrent dans la ville; la 14e brigade de cavalerie entre Pontlieue et Ruaudin; la 15e dans Teloche et Mulsanne. Quant au reste du IIIe corps, il s'établit de Changé à Yvré-l'Évêque.

Cependant, à l'extrême droite de notre armée, les troupes sous les ordres de Barry avaient quitté Arnage vers 11 heures du matin, avec 800 mobilisés du général Lalande (colonel

---

1. L'*État-major prussien* dit une pièce, et Chanzy dit 6. Nous avons naturellement adopté la première version.

2. Un fait caractéristique : après le combat du Tertre, cette brigade fit halte pour recevoir une distribution de viande, la première depuis 3 jours, et se remit en mouvement vers 1 heure et demie.

3. Une contribution de 4 millions, réduite ensuite à 2, fut imposée au Mans. Les Allemands brûlèrent en outre sept maisons de la rue Basse, où des coups de feu les avaient atteints (Mallet, ouvrage cité).

d'Elteil), venus des abords de la Tuilerie, et les 4,000 mobilisés du lieutenant-colonel Lebrun. Cette colonne, fortement réduite par les désertions, traversa l'Huisne sur le viaduc au moment où les Allemands entraient dans Pontlieue. Elle s'établit à quelques kilomètres à l'ouest du Mans, sur la route de Laval[1].

La bataille du Mans, ou plutôt les sept jours de combat qui s'étaient écoulés du 6 au 12 janvier, nous avait coûté plus de 6,200 hommes hors de combat, 20,000 prisonniers, 17 pièces et un important matériel. Cinquante mille fuyards au moins couvraient les routes[2]. L'ébranlement moral causé par cette grave défaite, succédant à tant d'autres, ne pouvait avoir que des conséquences désastreuses. La victoire de l'ennemi rendait illusoires les efforts faits jusqu'alors par Chanzy et ceux qu'il devait faire encore. Toute offensive sérieuse nous était dorénavant interdite sur la Loire comme elle allait l'être dans l'Est, dans le Nord, à Paris. Nous avions joué et perdu notre dernier coup de dé dans cette grandiose partie contre l'ennemi d'outre-Rhin.

Pourtant la victoire de la IIe armée n'avait pas été sans lui imposer des sacrifices ; 200 officiers et 3,200 hommes environ[3]. Beaucoup de ses compagnies d'infanterie étaient commandées par des sergents-majors. Elle était en marche depuis le commencement de novembre ou même la fin d'octobre ; équipement, habillement, armement même, tout avait grandement souffert de cette dure campagne. Une partie de l'infanterie était en vêtements de coutil ; les chaussures hors d'usage, les sabots, les objets d'uniforme français, sauf le pantalon rouge, trop dangereux, étaient nombreux dans ses

1. Le 31e de marche perdit 34 hommes dans cette journée (*Historique du 31e*). D'après les évaluations du docteur Chenu (*Aperçu sur le service des ambulances et des hôpitaux pendant la guerre de 1870-1871*), nous n'aurions eu que 550 hommes hors de combat le 12.

2. Lettre de Chanzy, citée par M. de Freycinet, p. 283.

3. Dont 129 officiers et 2,033 hommes pour la bataille du Mans proprement dite (39 officiers tués, 87 blessés, 3 disparus ; 518 hommes tués, 1,383 blessés, 132 disparus). Le Xe corps perdit 6 officiers et 125 hommes le 12. V. der Goltz cite un bataillon qui fut réduit à 280 fusils, et commandé par un lieutenant du 6 au 12. Le IIIe corps avait perdu plus du quart de ses officiers.

rangs. La persévérance et l'énergie de Chanzy n'avaient donc pas été inutiles. Mais il y a lieu de revenir sur cette période de la campagne, pour essayer d'en tirer quelques enseignements.

Lors de sa marche sur le Mans, Frédéric-Charles avait disposé son armée en trois colonnes principales, suivies d'une réserve au centre et couvertes aux ailes d'une forte cavalerie, surtout à la droite. Son front de marche mesurait plus de 100 kilomètres, chiffre assurément excessif; il aurait justifié un mouvement offensif de Chanzy contre l'une des fractions qui lui étaient opposées.

Cette dispersion semblait indiquer l'intention d'opérer une attaque enveloppante, du genre de celle exécutée à Sedan. Il n'en fut rien et les Allemands n'obtinrent que des résultats imparfaits, dus beaucoup plus à l'extrême démoralisation de nos troupes qu'à la supériorité tactique et stratégique de leurs adversaires. Une bataille de trois jours leur livra nos positions, mais la plus grande partie de l'armée, la presque totalité de son artillerie leur échappèrent. Pourtant, la présence du XIII[e] corps sur nos derrières compromettait singulièrement notre retraite dès le soir du 11 janvier. Il semble que la droite allemande aurait dû jouer le rôle de l'aile *agissante,* tandis que la gauche se serait bornée à une démonstration pure et simple. Du moins la stricte application des règles de la stratégie l'exigeait. Telle qu'elle fut dirigée, l'offensive du III[e] corps ne pouvait avoir que des résultats incomplets, car il était contraint de défiler au pied des hauteurs d'Yvré pour marcher sur Pontlieue; et ces hauteurs, fortement garnies d'artillerie, couvertes sur leur front par l'Huisne, étaient inattaquables pour lui. En poussant avec énergie sur Saint-Hubert d'abord, puis sur Changé, ce corps d'armée avait fait acte d'initiative et d'audace, mais cet acte ne rentrait pas dans le cadre général de l'opération, telle qu'elle aurait dû être exécutée.

Surtout dans un terrain aussi difficile, l'étendue du front de Frédéric-Charles était trop grande. Comme divers incidents le démontrèrent, il pouvait en résulter des dangers

sérieux pour ses troupes. L'état-major de la IIe armée avait commis une erreur fréquente en pareil cas, celle de méconnaître les forces de son adversaire. En réalité elles étaient suffisantes pour nous permettre de prendre l'offensive contre une importante fraction des troupes de Frédéric-Charles. Peut-être Chanzy eût-il été battu, comme von der Tann à Coulmiers ; le résultat final aurait-il été plus fâcheux ? Il est permis d'en douter.

Cette offensive, la formation des colonnes mobiles semblait l'annoncer. Mais dans les conditions où elle eut lieu, elle fut plus nuisible qu'utile[1]. Les échecs subis par les généraux de Jouffroy et Rousseau contribuèrent même grandement à notre défaite finale. Leurs colonnes étaient trop fortes, elles s'avançaient à trop grande distance pour jouer le rôle de simples reconnaissances. Comme corps distincts, elles étaient au contraire trop faibles et trop peu concentrées. Elles pouvaient, tout au plus « chicaner » le terrain, en risquant de se compromettre, comme fit Jouffroy. C'est même à un concours de circonstances exceptionnelles que plusieurs des détachements de ce général durent de ne pas être coupés de leur ligne de retraite. Dans cette situation, le moral de nos colonnes mobiles devait fatalement s'affaiblir, au détriment de l'armée entière. On peut donc regretter que Chanzy ne se soit pas borné à détacher vers Vendôme et Nogent-le-Rotrou, les deux directions à observer, de la cavalerie simplement soutenue par des avant-gardes. Leur retraite n'aurait pas compromis notre position principale, comme le fit celle de Jouffroy et de Rousseau.

Ainsi, pour Chanzy, il y avait à faire choix entre deux partis, tous deux plus avantageux, semble-t-il, que celui auquel il s'arrêta : prendre l'offensive dès la fin de décembre, mais avec la presque totalité de l'armée, contre les détachements allemands restés sur le Loir, les culbuter et agir ensuite selon les circonstances ; ou se borner à occuper le plus solidement possible les lignes autour du Mans, en se

1. Lecomte, ouvrage cité, tome 4, p. 163.

préparant à livrer une bataille défensive, comme ç'avait toujours été son intention.

En elles-mêmes ces lignes étaient assez bonnes, mais trop étendues, et nous exagérâmes encore ce défaut en poussant nos troupes bien au delà, du moins à l'ouest de l'Huisne. D'ailleurs leur occupation se fit à la hâte, dans de mauvaises conditions; la défense du Chemin-aux-Bœufs, la partie la plus menacée, fut confiée à un véritable ramassis des troupes les plus disparates; des éléments déjà affaiblis par plusieurs échecs, par une série de marches pénibles, tels que les colonnes Jobey et Marty, y coudoyaient les mobilisés bretons, plus embarrassants qu'utiles, des brigades Lalande et Lebrun. Entre ces fractions des trois divisions du 16e corps, de la prétendue armée de Bretagne, des 1re et 3e divisions du 17e et même du 15e corps, il n'y avait aucun lien commun, aucune organisation d'ensemble. Enfin le véritable centre des positions de la rive gauche de l'Huisne, la Tuilerie, fut confié aux moins solides de ces troupes improvisées, aux moins capables de tenir un fusil. Cette circonstance, le désordre causé par la rentrée précipitée de l'amiral Jauréguiberry, le retard de la division Curten, expliquent surabondamment la perte de la Tuilerie. Comme le décousu de nos mouvements du 6 au 11 janvier, cet échec tient, avant tout, à l'envoi des colonnes mobiles; il est aisé de s'en convaincre.

D'ailleurs, le colonel Lecomte le dit justement, l'énergie et la confiance de Chanzy dépassaient de beaucoup celles de ses subordonnés. Quand les meilleurs éléments d'une armée, les régiments de gendarmerie du général Bourdillon, n'ont d'autre rôle que celui de maintenir les autres au feu, il faut désespérer du succès. En janvier, nos troupes ne montraient plus rien de l'enthousiasme qui, un instant, les avait galvanisées au commencement de novembre. Trop de souffrances, trop de désillusions, dont certaines auraient pu être évitées, les avaient éprouvées. Depuis les premiers jours de décembre, nous ne nous battions plus que pour l'honneur. Le nombre des partisans de la « lutte à outrance » se restreignait toujours davantage.

Nous avons dit que Chanzy avait l'intention de se retirer vers le nord, de manière à s'établir entre Alençon et Prez-en-Pail. Au besoin, s'il était trop vivement poussé, il s'abriterait derrière les lignes de Carentan, sinon il referait son armée et la renforcerait du 19e corps. Puis il pivoterait sur sa gauche, avec les éléments réellement résistants de ses forces et marcherait rapidement sur Dreux et Évreux, par Argentan, en appuyant sa gauche à la Seine. Il forcerait ainsi le passage de l'Eure dans la partie qu'il croyait le plus abordable et se dirigerait ensuite sur Versailles.

Ainsi, notre défaite n'avait pu affaiblir l'indomptable énergie de Chanzy. A peine chassé du Mans, il reprenait l'idée d'une marche vers Paris, telle qu'il l'avait exposée avant les échecs des derniers jours. Sans doute, l'idée même de cette retraite latérale était heureuse ; nous évitions d'abandonner à l'ennemi une nouvelle zone de territoire ; nous restions à proximité de Paris ; nous gênions les progrès de nos adversaires beaucoup plus qu'en nous retirant sur Laval. La retraite vers Alençon était celle d'un maître [1], la plus difficile à exécuter, mais la plus profitable.

Toutefois Chanzy ne persista pas dans cette première idée. Il dut y renoncer sur les représentations de Gambetta [2] qui craignit pour l'armée, dont la retraite pouvait être compromise, pour Rennes et Nantes qui seraient à découvert. Dans les circonstances présentes, la marche sur Paris devait nécessairement être ajournée [3]. D'ailleurs la vue des milliers de fuyards qui couvraient les routes ne tarda pas à convaincre Chanzy de son impuissance. Le soir même du 12 janvier, il changea la direction de notre retraite. Le 16e corps suivrait

1. Lecomte.

2. Télégramme du 13 à 6 heures du matin. Gambetta faisait remarquer fort justement que la marche sur Paris serait impossible en présence de Frédéric-Charles. Du Mans à Versailles, il parcourrait la corde dont Chanzy suivrait l'arc.

3. Un ballon parti le 11 de Paris apporta le 12 une dépêche annonçant la fin de la résistance pour le 27 et donnant des renseignements défavorables sur la situation militaire de la grande ville (*Enquête*, tome VII, p. 21, déposition Dupuis).

la route du Mans à Laval ; le 17e, celle de Conlie à Sainte-Suzanne. Si le 21e corps avait passé la Sarthe en aval de Montbizot, il se dirigerait sur Conlie ; sinon il irait à Sillé-le-Guillaume. Le centre et la gauche de l'armée feraient une courte étape, huit à dix kilomètres seulement.

Cette brusque modification dans les dispositions prises la veille ne pouvait que compliquer davantage une retraite déjà fort difficile.

IVe PARTIE

LAVAL — L'ARMISTICE

CHAPITRE XXIX

RETRAITE DE L'ARMÉE

État moral de la 2e armée. — La poursuite. — Retraite du 16e corps. — Évacuation du camp de Conlie. — Retraite du 21e corps. — Ordres de Chanzy pour le 14. — Nouveaux ordres. — La journée du 14. — Combat de Beaumont. — Combats de Longne et de Chassillé.

Pour la 2e armée de la Loire, la journée du 13 janvier commençait dans les pires conditions. Nos troupes, entièrement démoralisées, presque toutes en complet désarroi, couvraient les routes qui rayonnent du Mans vers le nord et l'ouest. Heureusement l'ennemi fut lent à nous poursuivre. Le 12 janvier, Frédéric-Charles avait reçu, à 11 heures et demie du matin seulement, un compte rendu daté de Ruaudin, le 11 à 7 heures et demie, et faisant connaître la situation sur le front du Xe corps. Aucune allusion n'était faite à l'incident de la Tuilerie. Aussi, en raison de l'épuisement général, le prince crut-il d'abord nécessaire d'attendre au 14 janvier pour l'action décisive qu'il prévoyait en avant du Mans. Le 13 on se bornerait à reconnaître les positions de Chanzy.

C'est d'après ces considérations que furent arrêtés ses premiers ordres (4 heures du soir) à Saint-Hubert. Mais avant qu'ils fussent communiqués aux troupes, la situation se modifiait entièrement et il en suspendait l'envoi. C'est à 8 heures du soir seulement qu'il apprit au château d'Ardenay la prise du Mans[1].

1. V. der Goltz.

Après les marches et les combats des jours précédents, la fatigue des troupes était extrême; Frédéric-Charles crut devoir leur accorder du repos. De plus, il jugeait nécessaire de se conformer à celles des instructions du général de Moltke qui fixaient des limites à son action. Sous le spécieux prétexte que la présence de la IIe armée pourrait devenir indispensable sur un autre théâtre d'opérations, il décida de ne lancer derrière Chanzy qu'une faible partie de ses troupes[1]. Est-il besoin d'ajouter que, s'il ménageait ainsi leurs forces, il facilitait grandement la tâche de Chanzy? Grâce à ces circonstances, la poursuite éprouva des retards considérables. D'ailleurs, la cavalerie allemande y prit une part insignifiante. Le même fait devait se présenter au bout de quelques jours, après la bataille de Saint-Quentin. La configuration du pays et l'état des routes se prêtaient mal à son action, il est vrai. Mais, surtout, elle ne faisait plus preuve de son initiative et de son audace des débuts de la campagne. Les pertes subies dans les grandes batailles sous Metz, puis dans des escarmouches journalières contre nos troupes régulières ou autres, n'avaient pas été sans la rendre sensiblement moins aventureuse.

Suivant les ordres de Frédéric-Charles, le Xe corps mit quatre bataillons à la disposition du général von Schmidt, commandant la 6e division de cavalerie, qui avait déjà sous ses ordres onze escadrons et dix pièces. Le 13, il ne commença son mouvement sur la route de Laval que vers midi, après avoir reçu des vivres et du fourrage. Dès la sortie du Mans, des voitures abandonnées, des armes, des objets d'équipement épars sur la chaussée montraient assez le désordre de notre retraite. L'arrière-garde du 16e corps, qui suivait cette route, prit position à l'Arche et essaya un instant de tenir tête. Mais il suffit de trois compagnies et de quatre pièces allemandes pour l'en déloger; puis la colonne von Schmidt cantonna à Chauffour[2].

---

1. *État-major prussien*, page 902.

2. Barry et Le Bouëdec couvraient la retraite du 16e corps; ils se rendirent le 13 de Chauffour à Chassillé et Longne. Une partie seulement de leurs troupes

En même temps, des fractions de la 6e division de cavalerie éclairaient les routes de Sillé-le-Guillaume et de Ballon. Dans la première de ces directions, un escadron de dragons signala la présence auprès de Conlie d'une forte colonne qui avait abandonné un grand nombre de voitures chargées de vivres ou même de munitions. Près de la Milesse, il en captura une centaine, presque sans résistance. En effet, le 17e corps, qui suivait la route de Sillé-le-Guillaume, avait déjà dépassé Conlie malgré les ordres de Chanzy. Dans la soirée, il était établi vers Saint-Remy-de-Sillé, Sillé-le-Guillaume ou Parennes [1], c'est-à-dire fort en avant des positions occupées par le 16e corps.

Le camp de Conlie avait été le théâtre des scènes les plus regrettables. Il contenait encore 100,000 rations de vivres et plusieurs milliers de fusils, pour la plupart, il est vrai, en mauvais état. Outre divers détachements, sa garnison consistait en 2,200 mobilisés de la Loire-Inférieure (légion de Paimbœuf-Saint-Nazaire, trois bataillons) arrivés le 9 janvier de Saint-Malo [2]. Le général de Marivault, parti pour Rennes, avait laissé le commandement au général Morin.

Dès les premières nouvelles de la retraite de l'armée, on chercha, sans beaucoup d'ordre ni d'entente, à évacuer les armes et les vivres que contenait le camp. On y réussit en partie; on commença même à distribuer des rations aux troupes qui défilaient sur la route de Sillé. Mais les bandes de fuyards ne tardèrent pas à s'ameuter. Elles défoncèrent les caisses de biscuits ou de sucre, les ballots de café, les

---

fut engagée, notamment le 31e de marche, qui perdit 1 officier et 39 hommes et n'atteignit son cantonnement qu'à 3 heures du matin (*Historique du 31e*).

Le 75e mobiles, qui avait bivouaqué à Chauffour et marchait avec Le Bouëdec, n'eut pas à combattre.

1. Les 2e et 3e divisions étaient à Sillé-le-Guillaume et Saint-Remy-de-Sillé ; une partie de la réserve d'artillerie, à Parennes.

2. *Enquête parlementaire*, tome II, Déposition de Vauguion, p. 283 ; *Rapport La Borderie*, etc.

Un bataillon de Saint-Malo, arrivé le 8, était reparti le 12 pour Rennes. La légion de Vitré-Fougères (3,000 hommes), partie de Redon le 11 au soir et arrivée le 12 à Évron, s'y était arrêtée ; elle retourna le 14 à Rennes.

Le général Morin était commandant supérieur des mobilisés de la Loire-Inférieure.

tonneaux d'eau-de-vie ou de vin épars dans la neige. En un instant, les abords furent couverts d'une foule déguenillée, ivre-morte. Vers 4 heures, les mobilisés de la Loire-Inférieure se dirigèrent sur Sillé, abandonnant les armes et les vivres que contenait encore le camp [1]. L'ennemi allait s'en emparer le lendemain.

Pendant que ces événements se passaient sur les routes de Laval et de Sillé-le-Guillaume, sur celle d'Alençon l'une des reconnaissances de von Schmidt trouvait Souligné-sous-Ballon occupé par une forte colonne [2], qui paraissait se diriger vers Ballon. Ce renseignement fut ensuite confirmé par le XIII[e] corps.

Le grand-duc avait reçu l'ordre de passer la Sarthe en amont du Mans, pour nous poursuivre vers la Mayenne. La 17[e] division se dirigea le 13 par Savigné sur Neuville et son avant-garde franchit la Sarthe, tandis que la 22[e] division poussait sur Ballon une forte colonne (trois bataillons, un escadron, une batterie et un détachement de pionniers). Après une première escarmouche à Courcemont contre des traînards du 21[e] corps, elle attaqua Ballon, encore occupé par un millier d'hommes. Aux premiers obus, ils se retirèrent sur Beaumont, non sans avoir été chargés plusieurs fois par les hussards allemands [3].

Le soir du 13, la 4[e] division de cavalerie, qui éclairait dans la même direction, établit la 8[e] brigade à Ballon et la 10[e] au sud de Perray, où nous avions encore des détachements.

Quant au 21[e] corps, il se dirigeait sur Beaumont, en plusieurs colonnes, quand, dans la nuit du 12 au 13, il reçut l'ordre de marcher sur Sillé-le-Guillaume. La division Gougeard atteignit ce point à 3 heures et demie du soir le 13, après vingt heures de marche et trois jours de combat; la

---

1. Chanzy attribue le pillage de Conlie aux mobilisés du général Morin, mais il résulte du rapport de l'intendant du camp, Descrimes, qu'ils n'y furent pour rien.

Le 14, Chanzy invita le général de Marivault à revenir pour mettre un terme à la débandade de ses troupes. Mais l'ennemi était déjà à Conlie.

2. La 1[re] brigade de la 2[e] division du 21[e] corps.

3. Ce combat coûta une quinzaine d'hommes aux Allemands.

1re et la 2e division, qui venaient de Beaumont, allèrent à Saint-Remy-de-Sillé et Ségrie ; la 3e à Neuville-la-Lais et la réserve à Sillé-le-Guillaume [1].

Ainsi toute l'armée, découvrant entièrement Alençon, était répartie à l'ouest de la Sarthe. Grâce à l'inaction de l'ennemi, notre retraite, commencée dans les pires conditions, continuait d'une façon un peu moins désastreuse. Toutefois il était indispensable de gagner la Mayenne le plus tôt possible, afin de hâter notre réorganisation derrière cette rivière. Du moins Chanzy en jugea d'abord ainsi, comme le montrent ses premières instructions du 13 au soir.

En raison de la fatigue des troupes, on parcourrait le 14 une très courte étape, dix à douze kilomètres au plus. Le 16e corps, qui suivrait la route de Laval, porterait son quartier général à Saint-Denis-d'Orques; le 17e corps irait à Sainte-Suzanne par Parennes et Neuvillette; le 21e corps marcherait sur Assé-le-Bérenger, en suivant la ligne ferrée du Mans à Laval. De Sillé-le-Guillaume, le grand quartier général se rendrait à Évron.

Ces instructions, complétées par les recommandations ordinaires au sujet des fuyards et des convois, étaient à peine expédiées qu'elles durent être modifiées. Comme il le télégraphiait (13 janvier), Gambetta jugeait indispensable qu'on disputât le terrain pied à pied, au lieu de se retirer le plus tôt possible à l'abri de la Mayenne [2]. Dans l'état de nos troupes, ce conseil était au moins aventuré, ainsi que la suite le fit voir. Pourtant Chanzy crut devoir y déférer. Il suspendit la retraite sur Laval et prescrivit que toute l'armée demeurerait en position, en se bornant à rectifier ses emplacements et à s'établir en cantonnements, s'il était possible.

---

1. D'après des Moutis, ouvrage cité, la 2e brigade de la 2e division, arrivée le 13, à 10 heures du soir, à Beaumont, y stationna *toute la nuit*, sur la route couverte de 40 centimètres de neige, et n'arriva à Ségrie que le 14, à 10 heures du matin.

2. Chanzy, ouvrage cité, page 339. Le général ne marque aucune séparation, page 344, entre les instructions envoyées à deux reprises le 13, mais l'existence de ces instructions distinctes résulte suffisamment de la lecture des pages 343, 344 et 345.

La cavalerie légère se reporterait en avant pour éclairer jusqu'à la Sarthe; l'amiral Jauréguiberry appellerait à lui Curten, que l'on supposait être vers la Suze. Le quartier général de Chanzy resterait à Sillé, ainsi que celui du 21e corps; ceux des 17e et 16e corps seraient à Parennes et à Joué-en-Charnie.

Dans les voitures qu'ils avaient capturées ou aux archives du télégraphe du Mans, les Allemands avaient trouvé les copies des premiers ordres de Chanzy pour la retraite. Frédéric-Charles prescrivit donc au XIIIe corps de poursuivre le 21e corps jusqu'à Alençon et de rester ensuite en observation dans cette ville. La colonne von Schmidt continuerait à suivre les routes de Sillé-le-Guillaume et de Laval. Le IXe corps demeurerait au nord du Mans, entre Coulaines et Château-Chapeau, et la 2e division de cavalerie à Montfort. De même, le IIIe corps et le reste du Xe garderaient leurs cantonnements du 12.

Comme le voulait Chanzy, les 17e et 21e corps consacrèrent la journée du 14 à rectifier leurs positions, ce qui eut lieu sans incident. La 1re division du 21e corps s'établit à Saint-Remy-de-Sillé; la 2e, à Montreuil-le-Chétif, qu'elle allait quitter dans la nuit du 14 au 15 pour se rendre à Sillé-le-Guillaume; la 3e, au sud de Sillé-le-Guillaume, à cheval sur la route du Mans. Enfin, la division de Bretagne était à Mont-Saint-Jean et la réserve du corps d'armée à Sillé. Le 17e corps, fort disséminé le soir du 13, eut grand'peine à s'établir derrière la Vègre, de Saint-Symphorien à Rouez; sa 2e division avait pris les devants jusqu'à Sainte-Suzanne; elle dut se reporter à Tennie; la 3e division, qui encombrait Sillé-le-Guillaume depuis la soirée du 12, allait à Rouez. Ces faux mouvements achevèrent la dislocation des troupes, dont la démoralisation, comme l'épuisement, étaient extrêmes. De nouveau le temps devenait très froid; la neige continuait à tomber. Les cantonnements étaient insuffisants; les convois que l'ennemi n'avait pas encore capturés ne parvenaient pas à suivre les troupes; les distributions étaient l'irrégularité même. Vêtus de haillons, marchant sans cesse

avec de brusques à-coups et des haltes interminables[1], mal chaussés, constamment mouillés, les soldats présentaient le plus lamentable aspect. Les malades étaient innombrables. Partout retentissaient des accès de toux déchirante. Les traînards qui suivaient nos colonnes ou s'efforçaient de les devancer étaient si hâves, si défaits, de mine si lamentable qu'on n'osait leur reprocher d'avoir quitté les rangs. Quant aux chevaux, leur état défiait toute expression. Quantité d'animaux morts couvraient les routes; d'autres, respirant encore, étalaient des maigreurs de squelette et des plaies hideuses.

Cependant des rencontres assez sérieuses se produisaient aux deux ailes de l'armée. Le grand-duc avait reçu pendant la nuit l'ordre de marcher sur Alençon. Il prescrivit à la 22e division de pousser son avant-garde jusqu'à la Hutte, et son gros au nord de Ballon. La 17e division suivrait la même direction; la 4e division de cavalerie cantonnerait le long de la route de Ballon à Mamers.

Beaumont et ses abords sud étaient occupés par une partie des 9,000 mobilisés de la Mayenne. C'est à eux et sans doute à des traînards du 21e corps qu'allait se heurter l'avant-garde de la 22e division. Dès 6 heures du matin, elle dirigea trois compagnies par Maresché sur Beaumont et une autre, au sud, sur Teillé et Saint-Marceau. Vers 8 heures, les premières rencontrèrent un détachement de mobilisés au sud de la Sarthe et l'attaquèrent aussitôt; il se dispersa en perdant trois cents prisonniers, deux cents têtes de bétail et des voitures de vivres. Cependant, comme des masses nombreuses semblaient occuper la route entre Saint-Marceau et Beaumont, ainsi que la lisière sud de cette ville, les Allemands ne firent tout d'abord aucun effort pour traverser le pont de la Sarthe[2].

---

1. Le 14, par exemple, le 30e mobiles fut en route durant 11 heures pour faire deux lieues. En arrivant au gite, il dut bivouaquer sans vivres, ni bois (R. de Mauni).

2. Ce dernier n'avait pas été détruit malgré la curieuse dépêche suivante du préfet de l'Orne au maire de Beaumont (12 janvier): « Je vous préviens que si, à la réception de cette dépêche, vous n'avez pas fait sauter les deux ponts

Cependant le reste de l'avant-garde arrivait et deux pièces tiraient quelque temps sur le pont. Les mobilisés lâchaient pied aussitôt; après une faible tentative de résistance dans la ville, ils s'enfuyaient vers le nord, sous les obus. L'ennemi les suivit jusqu'à Piacé, où il s'arrêta en se couvrant d'avant-postes établis à la Hutte.

Durant cette escarmouche, la compagnie dirigée sur Saint-Marceau s'emparait de 380 prisonniers et de 48 voitures, chargées surtout de munitions. Le pont de la Sarthe restait également à l'ennemi, qui avait fait environ 1,400 prisonniers dans ces petits combats; ses pertes totales s'élevaient à neuf hommes.

Le gros de la 22e division s'établit à Beaumont en se couvrant vers Sillé-le-Guillaume et Fresnay. La 4e division de cavalerie poussa jusqu'à Dangeul, à l'est, et la 17e division jusqu'à Saint-Marceau et Ballon. De Bellême, la 12e brigade de cavalerie s'était avancée sur Mamers, que les mobilisés de la Mayenne et les corps-francs de Lipowski avaient évacué pour se concentrer vers Alençon. Sur les instances de Chanzy, le ministre prenait le même jour des dispositions pour transporter dans cette ville les deux premières divisions du 19e corps[1]. Mais le mouvement du grand-duc allait empêcher l'exécution de ce projet, d'ailleurs irréalisable dans les conditions où il fut conçu.

A l'autre aile de notre armée, la retraite du 16e corps s'é-

---

de Beaumont, celui du chemin de fer et celui de la route, et les autres, s'il en existe, vous serez immédiatement saisi, traduit devant une cour martiale et fusillé sur-le-champ. » (*Enquête*, tome IV, page 458.) Il est presque inutile d'ajouter qu'on ne détruisit pas les ponts et que les jours précieux du maire de Beaumont n'en furent pas moins épargnés.

Le préfet de l'Orne, plus tard ministre, M. Antonin Dubost, était plus accommodant pour lui-même que pour ses administrés. Il avait succédé en janvier à M. Albert Christophe ; dès le 7, il se faisait expédier M. Durand-Savoyat, sergent au 1er bataillon du 27e mobiles (Isère), pour en faire un conseiller de préfecture (*Enquête citée*).

1. *Le Ministre à Protais, agent général de la Compagnie de l'Ouest :*

« Les deux divisions du 19e corps s'embarqueront à Carentan demain jeudi, à 5 heures du soir, et seront expédiées sans interruption de jour et de nuit sur Alençon, de manière que l'embarquement total soit terminé en 48 heures... » Il s'agissait de 30,000 hommes, avec 12 batteries, « de la cavalerie et des accessoires ». (Chanzy, ouvrage cité, page 587.)

tait accomplie jusque-là avec un ordre relatif, en dépit des difficultés présentes. Depuis le 13, Jauréguiberry avait son quartier général à Joué-en-Charnie; la division Barry le couvrait à Chassillé, où elle était protégée elle-même par Le Bouëdec, en position à Longne avec 1,100 hommes d'infanterie, un escadron, deux mitrailleuses, deux sections du génie[1]. Quant à Curten, arrivé le 13 à la Flèche, il y recevait un télégramme de Chanzy l'invitant à marcher sur Sablé pour rallier l'amiral le plus rapidement possible. Il s'y rendit en effet le 14.

Avant même d'arriver à Coulans, l'avant-garde de von Schmidt (un bataillon, un escadron, deux pièces) fut arrêtée par une fraction de la colonne Le Bouëdec, embusquée dans un chemin creux. Malgré un feu vif, mais rendu très incertain par le brouillard, les Allemands poussèrent aisément jusqu'à Longne, après avoir enlevé deux compagnies du 40e de marche qui défendaient les abatis de la route du Mans. Le gros de Le Bouëdec ne tint guère plus longtemps et se replia sur Chassillé (vers midi[2]), où Barry avait pris position, derrière la Vègre. Le combat recommença vers 2 heures, et deux mitrailleuses arrêtèrent quelque temps l'ennemi, mais leur feu fut bientôt éteint par celui des pièces allemandes. Puis un bataillon ennemi marcha sur la Bretonnière et la Plante, pour déborder Barry; un autre poussa di-

---

1. La brigade Ribell (37e, 62e de marche et 33e mobiles) avait quitté Chauffour le 13 à 9 heures du matin. Elle alla bivouaquer à Joué-en-Charnie, où elle resta jusqu'au 14, à 2 heures du soir. A ce moment elle prit ses positions de combat, qu'elle garda jusqu'à 9 heures. Puis elle cantonna à Joué, mais reprit presque aussitôt ses positions de la journée. Elle se remit en marche la même nuit et arriva le 15 à 3 heures du matin près de Saint-Jean-sur-Erve (de la Touanne, ouvrage cité).

2. Il aurait perdu 15 tués et 97 blessés (Mallet, *la Bataille du Mans*). Le 36e de marche eut 4 tués et 27 blessés à Chassillé, et le 38e de marche une soixantaine d'hommes hors de combat (*Historiques des 36e et 38e*).

Les Allemands firent 430 prisonniers dans ces deux affaires; ils perdirent 1 officier et 17 hommes.

La brigade Lalande avait pris les devants; elle était le 14 à Évron, se rendit à Laval le 16 et repartit pour Rennes, où elle arriva le 18. Elle fut ensuite dispersée en Bretagne, non sans force tiraillements entre le Ministre, qui l'envoyait aux lignes de Carentan, Marivault, qui la réclamait pour achever son instruction, et Chanzy, qui la trouvait indispensable sur la Mayenne.

rectement sur Chassillé. De nouveau, nos troupes tinrent à peine; Chassillé fut enlevé et la Vègre franchie. Après un retour offensif du 31e de marche, sans aucun résultat, nous nous repliâmes en désordre sur Montreuil, à deux kilomètres de Joué-en-Charnie (vers 4 heures).

Tandis que von Schmidt cantonnait dans Longne et Chassillé, tout le 16e corps suivait le mouvement de retraite de Barry. Quelques cavaliers ennemis ayant paru vers Vallon et Loué, Jauréguiberry craignit d'être tourné sur sa droite[1]. Dans l'état de démoralisation où étaient tombées nos troupes, il ne crut pas devoir vérifier ce rapport et se mit en retraite vers Saint-Jean-sur-Erve. Il fit même filer ses *impedimenta* au delà, sur Laval. Les débris de son corps d'armée n'atteignirent l'Erve que vers minuit, après avoir encore perdu du peu qui leur restait de force morale et physique. Les extraits suivants d'une lettre écrite, le soir même, à Chanzy par Jauréguiberry, disent assez quel était leur état : « Quelques régiments ont opposé une vigoureuse résistance; d'autres, et c'est le plus grand nombre, se sont débandés. La cohue des fuyards est inimaginable ; ils renversent les cavaliers qui s'opposent à leur passage; ils sont sourds à la voix des officiers. On en a tué deux et cet exemple n'a rien fait sur les autres.... Je trouve autour de moi une telle démoralisation que les généraux du corps d'armée m'affirment qu'il serait très dangereux de rester ici plus longtemps.... Si je n'avais pas avec moi un matériel considérable qu'il faut essayer de sauver, je m'efforcerais de trouver une poignée d'hommes déterminés et de lutter même sans espoir de succès. Mais ce serait, il me semble, insensé de sacrifier huit batteries pour n'arriver, en résumé, à aucun résultat utile. Je ne me suis jamais trouvé, depuis trente-neuf ans que je suis au service, dans une position aussi navrante...[2]. »

---

1. Chanzy dit même que le commandant Picory, qui avait été poussé vers Loué avec deux escadrons de chasseurs d'Afrique, y trouva de l'infanterie allemande qui le suivit malgré la nuit. Ce fait paraît invraisemblable, car von Schmidt n'avait que de la cavalerie dans cette direction.

2. Chanzy, ouvrage cité, page 352.

Pourtant la plupart de ces troupes avaient brillamment combattu à Coulmiers, à Loigny, à Josnes. Il fallait que leur moral se fût singulièrement déprimé depuis les premiers jours de décembre.

Pendant que von Schmidt nous refoulait ainsi sur l'Erve, le général von Voigts-Rhetz envoyait un détachement de la 19e division à Conlie pour s'assurer de l'évacuation du camp. Elle était complète depuis la veille. Malgré le pillage qui avait eu lieu, l'ennemi put encore recueillir quantité de matériel : 8,000 fusils, 5 millions de cartouches, un canon, des affûts.

Frédéric-Charles avait décidé le 14 janvier que le Xe corps et la 6e division de cavalerie marcheraient sur Conlie. Puis il apprit que le camp avait été évacué, mais que, par contre, von Schmidt rencontrait une résistance plus vive qu'on ne s'y était attendu. Avec son approbation, Voigts-Rhetz décida que le Xe corps prendrait également, le 15, la direction de Laval.

CHAPITRE XXX

COMBAT DE SILLÉ-LE-GUILLAUME

Combat de Saint-Jean-sur-Erve (15 janvier). — Combat de Sillé-le-Guillaume. — Combat d'Alençon. — Ordres de Chanzy pour le 16. — Arrêt de la poursuite.

Cependant la colonne von Schmidt continuait son mouvement sur la même route. Partie de Chassillé, le 15 à 9 heures du matin, elle apprit qu'un convoi important était en marche devant elle. Deux escadrons et une section à cheval prirent les devants pour l'enlever. Mais ils se heurtèrent bientôt à une vive résistance. En effet, l'amiral Jauréguiberry, qui ne continuait la retraite qu'à contre-cœur, avait étudié dans la matinée la position de Saint-Jean-sur-Erve. La trouvant favorable, il décida d'y tenir tête encore une fois.

Le village de Saint-Jean, qui est construit dans la vallée même de l'Erve, est dominé par les hauteurs des deux rives et surtout par celles de la rive droite, qui dessinent une sorte d'amphithéâtre. De là, on peut battre avec avantage le fond de la vallée, ses abords vers l'est et la route du Mans sur une grande longueur. L'amiral répartit les quatre batteries de sa 1re division dans un chemin creux qui contournait les hauteurs. Deux sections du génie pratiquèrent dans les talus les embrasures nécessaires; une autre prépara la destruction du pont de l'Erve[1].

La 1re division forma la gauche de notre ligne au-dessus

1. Nos 12 pièces de 4 et nos 9 mitrailleuses prirent les positions suivantes de la droite à la gauche : la 24e batterie du 15e régiment (4, lieutenant Micaëlli) ; la 23e du 10e régiment (4, capitaine Thiébault) ; la 19e du 10e régiment (3 mitrailleuses, capitaine Delahaye) ; la 19e du 8e régiment (6 mitrailleuses, capitaine Perret), 4 pièces dans le chemin creux et 2 à 100 mètres en avant.

et en arrière de Saint-Jean; les débris de la 2e division s'établirent à droite. On jeta en avant une forte chaîne de tirailleurs qui s'établit à mi-côte, derrière des haies et des talus. Le 40e de marche, réduit à six compagnies, occupa Saint-Jean; deux d'entre elles gardèrent les abords du village vers le Mans. Nos troupes, déjà fort affaiblies, fondaient de plus en plus par la désertion. Jauréguiberry avait eu le matin près de 19,000 hommes sous ses ordres; dans l'après-midi, il eut peine à mettre 6,000 à 7,000 combattants en ligne.

L'action s'engagea vers 11 heures et demie, au moment où nos troupes achevaient de prendre leurs positions. Après un échange de coups de fusil, deux pièces allemandes ouvrirent le feu à 4,000 mètres, sur la chaussée, sans aucun effet. Puis elles se portèrent à 2,500 mètres et entamèrent la lutte avec nos deux batteries de 4, qui n'eurent aucune peine à leur tenir tête. Après avoir été renforcées de six autres pièces, elles allèrent s'établir au nord de la route, pendant qu'un bataillon se déployait devant Saint-Jean. Cependant le combat d'artillerie se prolongeait, sans donner de résultats positifs. Nos canons de 4 entretenaient un feu vif contre les pièces allemandes; les mitrailleuses agissaient efficacement sur l'infanterie. Malheureusement un obus prussien, qui venait de traverser le cheval de l'amiral, blessait mortellement le colonel Béraud, son chef d'état-major.

Les détachements de cavalerie envoyés par von Schmidt vers Vallon et Bernay, sur ses deux flancs, lui signalaient la présence de troupes françaises dans l'une et l'autre de ces directions; il se contenta d'y détacher des pelotons d'infanterie. Puis, son attaque ne faisant aucun progrès, il essaya de dégager sa droite, en envoyant vers Sainte-Suzanne un bataillon, deux escadrons et deux pièces. Cette colonne latérale, qui allait se heurter à des fractions du 17e corps, ne pouvait exercer qu'une action indirecte sur l'attaque de Saint-Jean. Au contraire, un bataillon du 41e, porté vers 3 heures et demie sur notre flanc droit, rencontra une faible résistance. En l'absence de toute réserve, Jauréguiberry ne put renforcer la division Barry, et celle-ci n'arrêta quelque

temps l'ennemi que grâce au tir très précis des trois mitrailleuses de la 19e batterie du 10e régiment[1].

Vainement le colonel Ribell fit occuper la ferme des Noues par des fractions de ses trois régiments (4 heures). L'un des bataillons de mobiles de Barry se replia en désordre sur la ferme, en annonçant que nous étions tournés. La brigade Ribell se mit presque aussitôt en retraite avec une partie du 75e mobiles.

Après avoir repoussé à la baïonnette une contre-attaque dirigée sur son flanc droit, le bataillon allemand refoula sans difficulté le 22e mobiles (Dordogne) et atteignit la lisière de Saint-Jean. Les six compagnies du 40e de marche défendirent avec vigueur ce village, mais sans pouvoir empêcher une compagnie ennemie d'arriver jusqu'à l'église. Les succès des Allemands s'arrêtèrent là. Voyant l'impossibilité de nous déloger, von Schmidt mit sa colonne en retraite et alla cantonner entre Sainte-Suzanne et Thorigné. Le reste du Xe corps était déjà vers Longne.

A l'intérieur de Saint-Jean, le combat finit à 9 heures seulement; malheureusement l'amiral, craignant maintenant pour sa gauche, avait déjà ordonné la retraite. Dans la nuit, tout le 16e corps se porta sur Saint-Jean-le-Bruant, sous les torrents d'une pluie glaciale, qui rendait les routes encore plus impraticables.

Cet échec de l'ennemi aurait dû être plus complet; néanmoins il eut pour résultat de rendre un peu de confiance à nos troupes et d'obliger les Allemands à plus de circonspection[2]. Malheureusement le 17e corps avait à peine fait mine de résister sur l'Erve.

---

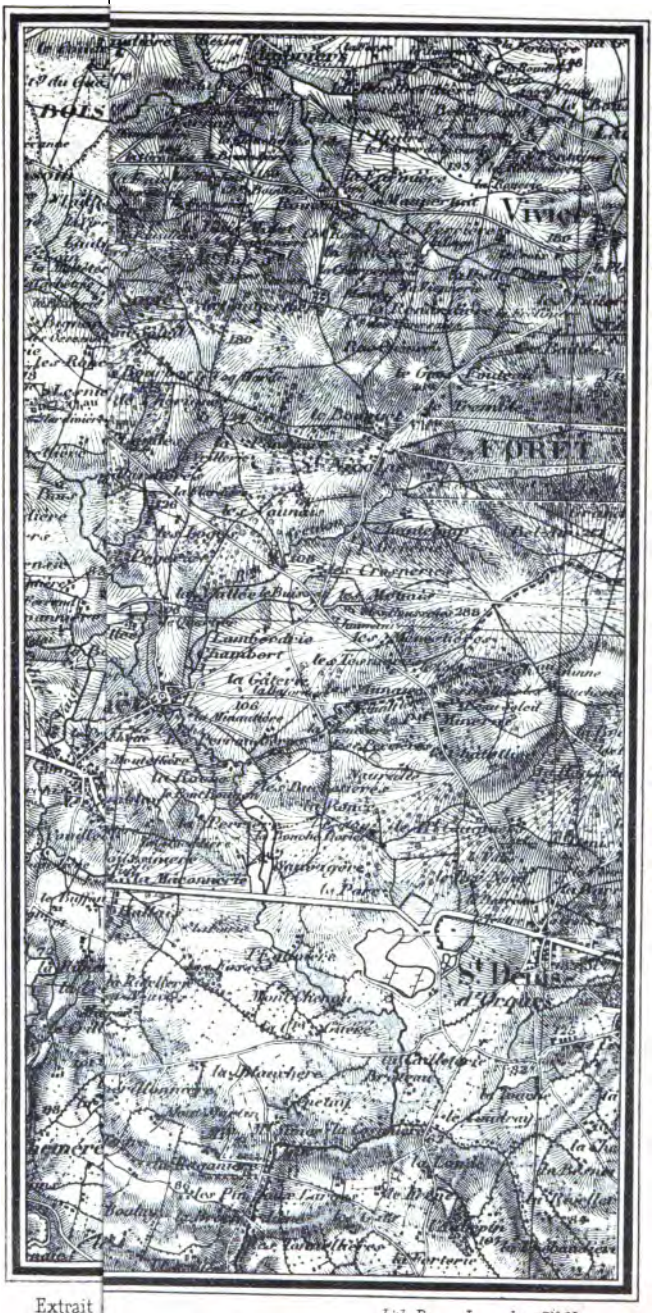
1. Chanzy dit même qu'une de leurs décharges réduisit au silence une « section de montagne » allemande ; or il n'en existait pas à la IIe armée.

2. Le 40e de marche perdit une centaine de tués ou de blessés ; le 3e bataillon du 75e mobiles (350 hommes), 3 hommes seulement ; le 31e de marche, 17 hommes ; la 19e batterie du 10e régiment tira 377 coups ; la 23e du 10e, 180 coups ; elle eut 1 officier, 7 hommes et 6 chevaux hors de combat ; la 19e du 8e tira 576 boîtes et perdit 3 hommes, 4 chevaux ; la 19e du 15e tira 450 coups et eut 1 officier blessé, 1 homme blessé et 8 chevaux tués.

Les Allemands firent plus de 500 prisonniers ; ils n'auraient perdu que 1 officier et 36 hommes (*État-major prussien*). Chanzy dit 3,000 tués ou blessés.

ERVE

Carte N°. IX



Extrait

Lith. Berger-Levrault et Cie Nancy.

On se rappelle que von Schmidt avait poussé une colonne latérale vers Sainte-Suzanne. Elle rencontra un détachement français dans un bois au sud-est, le refoula après une heure de combat et occupa ce village en faisant 100 prisonniers. L'ennemi se contenta de ce succès ; de leur côté, sans chercher à opposer une plus longue résistance, les troupes du 17e corps s'étaient retirées sur Chammes ou Évron. Chanzy, qui avait quitté Sillé à 4 heures et demie, trouva à 8 heures Évron rempli d'une multitude de fuyards. Cette débandade achevait la dislocation du 17e corps. Certains de ses régiments étaient réduits au delà de toute expression. Le 45e de marche, par exemple, ne comptait plus que 400 hommes[1].

Le 21e corps gardait une attitude plus fière, et Jaurès lui donnait l'ordre de tenir le plus longtemps possible, tout en acheminant ses *impedimenta* sur Mayenne ou Laval.

Le général de Villeneuve, qui était chargé de la défense de Sillé-le-Guillaume, avait placé le 78e mobiles (Vendée, Lot-et-Garonne, Gironde) à l'embranchement des routes de Crissé et de Conlie. Sa 1re brigade était au centre ; la 2e surveillait la voie ferrée et un chemin de traverse venant de Conlie[2]. Le 6e bataillon de fusiliers marins était déployé en tirailleurs sur le front ; les autres bataillons se tenaient groupés à l'abri des plis du terrain. La difficulté du sol avait obligé de laisser l'artillerie en colonne sur la route d'Évron, hors des vues et de l'action de l'ennemi. Toutefois une coupure

1. Les mouvements du 17e corps furent singulièrement confus le 15 janvier. Ainsi le 51e de marche revint à 2 heures du matin de Tennie pour occuper le défilé de Torcé et y resta jusqu'au soir, à 8 ou 10 kilomètres à l'est de Sainte-Suzanne. Il se retira ensuite sur Évron (*Historique du 51e*). Le 45e de marche, qui était au sud de Sillé-le-Guillaume avec la division Jouffroy, partit à 5 heures du soir pour Sainte-Suzanne, par Rouessé, Vassé et Voutré où il arriva à 9 heures. Sainte-Suzanne étant déjà occupé, il marcha sur Évron, où il fut vers minuit.

2. Le 90e mobiles (5e bataillon de la Sarthe et 2 bataillons de la Corrèze) était établi en avant de Saint-Remy-de-Sillé, sur le chemin qui conduit à la route du Mans à Sillé ; une compagnie du 5e bataillon de la Sarthe défendait la voie ferrée ; une autre le chemin de Sillé à Crissé ; quatre autres les fermes de Villiers et de la Philippière. Une compagnie de fusiliers marins du 6e bataillon (1re brigade) soutenait les deux compagnies de la Philippière. Enfin, une compagnie était placée à 1 kilomètre en avant sur la route de Sillé à Crissé.

avait été pratiquée sur cette chaussée, à hauteur d'une crête dominant le terrain à l'est de Sillé. Une section de mitrailleuses (21e batterie du 12e régiment) enfilait la route à 200 mètres en avant; une section de 4 (21e batterie du 10e régiment) tirait par-dessus; une section de 8 (32e batterie de l'artillerie de la marine), placée sur la crête même, voyait tout le terrain avoisinant. Enfin, au nord de Sillé, une autre section de 4 enfilait la voie ferrée. En dehors de ces emplacements, il avait été impossible de mettre des pièces en batterie. Des talus et des fossés entouraient en effet tous les champs; les chevaux enfonçaient parfois jusqu'au poitrail dans la neige.

Laissant deux compagnies et un demi-escadron à Conlie, le détachement du colonel Lehmann était parti à 9 heures, par un épais brouillard, pour marcher sur Évron. Vers le Point-du-Jour, le 2e escadron d'éclaireurs algériens, qui couvrait la division Villeneuve, fit tête un instant à l'avant-garde allemande; puis il se replia sur Rouez pour relier le 17e au 21e corps.

Derrière lui l'ennemi continua d'avancer, sans paraître croire à une résistance sérieuse. Il était à 1,500 mètres de nos mitrailleuses, quand leur tir l'obligea de déployer un bataillon, de mettre quatre pièces en batterie sur la route, à hauteur de Fortaport, et deux autres en arrière. Mais la portée de nos pièces de 8 leur assura l'avantage dans ce duel. Quant au bataillon qui marchait sur Sillé, il ne tarda pas à être dans une situation si précaire que Lehmann dut le renforcer successivement de huit compagnies; deux seulement restaient disponibles.

Une partie des renforts allemands s'avancèrent le long de la voie ferrée et d'un chemin parallèle, en face des positions occupées par la division Rousseau (1re du 21e corps). Ils se heurtèrent à deux compagnies du 5e bataillon de mobiles de la Sarthe, qui, soutenues par une compagnie du 26e de ligne, leur résistèrent vigoureusement. L'ennemi continuait pourtant à se porter en avant, quand le commandant Bonnefond-Pédulans se jeta sur lui, à la baïonnette, à la tête d'un

Carte N°X

Extrait de la Carte de France au 80

Lith. Berger-Levrault et Cie Nancy.

bataillon du 58e de marche. Après une courte mêlée, il le refoula, en lui faisant des prisonniers, jusqu'à un kilomètre au delà de Crissé[1]. Il se rabattit ensuite vers la route du Mans, en continuant à repousser l'ennemi avec le concours de deux compagnies de mobiles de la Loire-Inférieure et d'une compagnie de l'Aude.

La 15e brigade de cavalerie, survenue pendant ce combat, se bornait à garder Conlie et le flanc gauche du colonel Lehmann. Vers 5 heures, voyant l'inutilité de ses efforts, ce dernier se décidait à rompre le combat et à battre en retraite sur Conlie. Il y alla cantonner sans avoir été poursuivi.

Malheureusement nous ne pûmes mettre son échec à profit. La retraite du 17e corps découvrait notre droite ; Jaurès crut prudent de ne pas s'engager davantage au sud-est de Sillé. Chanzy alla même plus loin. Après s'être assuré que les convois avaient pris une avance suffisante sur la route d'Évron, il prescrivit à Jaurès de se mettre en retraite à la nuit, et de venir bivouaquer à l'est de Sillé. Ainsi, à l'issue du combat de Sillé-le-Guillaume, comme après celui de Saint-Jean-sur-Erve, les deux adversaires se retiraient dans des directions opposées[2].

A la gauche du 21e corps, le corps Cathelineau occupait Fresnay. Le soir du 15, il se retira sans combat sur Villaines. Au contraire, Lipowski, à Alençon depuis le 14, soutint un assez vif engagement au sud de cette ville. Il avait sous ses ordres 2,000 francs-tireurs, huit pièces de montagne et un escadron du 8e chasseurs; en outre, 4,000 mobilisés de la Mayenne ou de l'Orne lui furent subordonnés.

Dès le 14, il dirigeait un détachement sur Beaumont, pour y couper le pont suspendu. Mais déjà les Allemands s'en

---

1. Voir dans Mallet, ouvrage cité, le récit du commandant Safflet, des mobiles de la Sarthe. Le 5e bataillon n'eut que 1 tué et 5 blessés.

2. Notre section de 8 (32e batterie de l'artillerie de la marine) tira 398 coups et n'eut qu'un homme blessé. Les Allemands perdirent 8 officiers et 99 hommes, dont une trentaine de prisonniers.

La 2e division du 21e corps, qui était venue à Sillé dans la nuit du 14 au 15, ne fut pas engagée le 15.

étaient emparés et on signalait l'approche d'une forte colonne venant du Mans.

Le lendemain, l'avant-garde de la 22e division heurta vers Béthon deux bataillons de mobilisés venus d'Alençon. Ils furent mis en fuite par quelques obus et entraînèrent dans leur retraite la plus grande partie des autres bataillons. Toutefois l'ennemi rencontra une résistance plus sérieuse au nord d'Arçonnay. Deux compagnies de francs-tireurs de Paris et deux pièces étaient établies sur une crête dominant la route ; à l'est, quatre compagnies gardaient l'embranchement des chemins de Mamers et de Marolles. Une autre compagnie occupait la Chevallerie, une ferme isolée à l'ouest.

Le combat s'engagea vers 11 heures et demie ; un bataillon allemand, déployé à cheval sur la route, marcha vers Alençon, sous la protection d'une batterie placée à l'est. Malgré l'arrivée à Arçonnay d'un bataillon et d'un escadron, qui avaient suivi un chemin parallèle à la route, et l'intervention de deux autres batteries, placées, l'une à côté de celle de l'avant-garde et l'autre à Saint-Blaise, l'ennemi ne fit que des progrès insensibles. Les francs-tireurs prirent même l'offensive, après avoir été renforcés sur la route de quatre nouvelles compagnies et de deux pièces. Cependant, vers 4 heures, les Allemands se reportaient en avant, quand, d'un cimetière situé à l'ouest de la route et occupé par sa compagnie, le capitaine Ducamp se jeta au-devant d'eux et les arrêta par un feu vif. Il fut mortellement blessé, mais le reste de notre ligne, entraîné par son exemple, reprit l'offensive et refoula les Allemands.

En même temps, ceux-ci dirigeaient une autre attaque à l'est de la route. La 10e brigade de cavalerie, qui venait d'Ancines avec un bataillon et une batterie, se montrait vers la Chaussée à 3 heures. Elle s'emparait de ce hameau et arrêtait une contre-attaque, mais sans pouvoir aller au delà.

Enfin, après avoir laissé à Mamers la plus grande partie de la 12e brigade de cavalerie, le général von Bredow s'était porté sur Alençon avec trois escadrons, un bataillon, une batterie. Quelques obus lui suffirent pour refouler des déta-

ÇON

Carte N°XI

Extrai

Lith. Berger-Levrault et Cie Nancy.

chements rencontrés près de Saint-Remy-du-Plain et de Neufchâtel. Mais, vers 3 heures, la résistance devint plus vive devant les Évants et Saint-Paterne. Toutefois l'ennemi s'empara de ces deux points à la nuit, mais sans pouvoir atteindre Alençon.

Ainsi, malgré leur supériorité numérique, les Allemands n'avaient pu déloger que nos avant-postes[1]. Avec l'approbation du grand-duc, von Wittich jugea prudent d'ajourner l'attaque au lendemain. Il cantonna la 22e division autour de Béthon; la 10e brigade de cavalerie s'établit dans Ancines et Louvigny; la 17e division, sur la ligne Assé-le-Bossin, Rouessé, Fontaine.

Toutefois, Lipowski ne jugea pas possible de continuer plus longtemps la résistance; notre artillerie avait presque épuisé ses munitions; les barricades établies aux issues d'Alençon se prêtaient mal à la défense. Le soir même, nos troupes se retirèrent sur Saint-Denis, dans la direction de Prez-en-Pail.

Les trois échecs subis simultanément par les colonnes allemandes décidèrent Frédéric-Charles à porter le IXe corps et la 2e division de cavalerie sur Conlie. Séul, le IIIe corps allait rester au Mans. Quant à Chanzy, il jugea que le recul inopportun du 17e corps rendait indispensable la continuation de notre retraite. Déjà il avait à résister aux instances d'officiers généraux demandant qu'on se retirât la nuit même. Il en rendit compte au ministre, le priant de diriger le 19e corps de Flers sur Domfront. Quant à notre armée, suivant les instructions du 15 au soir, elle continuerait le lendemain son mouvement vers la Mayenne[2], après s'être fait devancer durant la nuit par ses convois. On passerait cette rivière le 17

---

1. Leurs pertes n'auraient été que de 1 officier et 24 hommes (*État-major prussien*). Chanzy dit 800 à 900 hommes.

Nous aurions eu 40 artilleurs et 120 francs-tireurs hors de combat (dont 3 officiers).

La 2e batterie de montagne de l'artillerie de la marine perdit 1 officier et 12 hommes; elle eut 4 pièces démontées (*Historique du corps*).

2. D'après ces instructions, qui sont très confuses, le 17e corps aurait dû d'abord réoccuper Sainte-Suzanne (Chanzy, ouvrage cité, p. 364).

seulement, en se bornant à faire douze ou quinze kilomètres au plus pendant la journée du 16. Le 16e corps serait établi, le 17, à cheval sur le chemin de fer et la route de Laval à Vitré, la gauche à Changé, le centre à Saint-Berthevin ; le 17e corps, après avoir passé la Mayenne à Saint-Jean, s'étendrait de Changé à hauteur de Montgeroux, avec son centre à Saint-Germain-le-Fouilloux. Enfin le 21e corps serait placé entre Contest et Mayenne, en se reliant par sa cavalerie au 17e corps. Celle du 16e corps, qui était déjà à Laval, en partirait le 16 pour l'Huisserie, où elle prendrait position, de façon à surveiller le cours inférieur de la Mayenne, entre Laval et Château-Gontier. Quant à celle du 17e corps, elle serait cantonnée en arrière de celui-ci.

On porterait les convois et les parcs derrière nos lignes; enfin, l'intention de Chanzy étant de tenir tête aussi vigoureusement que possible sur la Mayenne, on préparerait l'exécution de dispositions défensives le long de cette rivière.

Les mouvements indiqués plus haut s'exécutèrent le 16, non sans désordre. Chanzy, qui s'était rendu directement à Laval, s'efforça aussitôt de remédier à l'encombrement de cette ville, où affluaient des milliers de fuyards et d'isolés. En même temps il faisait préparer la destruction des ponts et étudiait les positions à occuper. Dans la soirée du 16, l'arrivée de Curten à Laval apportait à son armée un complément de forces assez sensible.

La 3e division du 16e corps était arrivée à Sablé le 14. Déjà Joué-en-Charnie, où elle devait rejoindre l'amiral, était occupé par l'ennemi. Curten se débarrassa de ses *impedimenta,* qu'il engagea sur la route de Laval; puis il marcha vers Saint-Jean-sur-Erve par Auvers-le-Hamon et Thorigné-en-Charnie (15 janvier). Toute la journée le canon retentit dans la direction de Saint-Jean; d'ailleurs on signalait la présence à Brûlon d'un détachement allemand. Il se porta donc sur Chéméré, qu'il atteignit dans la soirée. Le 16, il marchait sur Bazougers; à l'entrée de Soulgé, une partie du 1er escadron du régiment de marche de chasseurs d'Afrique chargeait des dragons prussiens, auxquels il prenait six ca-

valiers dont le lieutenant de Moltke. Enfin le même jour, à 6 heures du soir, Curten arrivait à Laval.

De leur côté, les Allemands reconnurent dans la matinée seulement que nous avions évacué Saint-Jean-sur-Erve, Sillé-le-Guillaume et Alençon. La colonne von Schmidt suivit le 16e corps jusqu'au ruisseau de Vaiges, non sans ramasser des milliers de traînards. Elle ne trouva un semblant de résistance qu'à Soulgé. Derrière elle, le gros du Xe corps s'avança jusqu'à Saint-Denis-d'Orques.

Quant au détachement du colonel Lehmann, il occupa Sillé-le-Guillaume en faisant nombre de prisonniers. La 2e division de cavalerie marcha jusqu'à Vernie, et le IXe corps atteignit Conlie. Enfin le XIIIe corps entra dans Alençon et une colonne qu'il poussa vers Domfront ne rencontra que des traînards.

Cependant l'état-major du roi Guillaume venait d'être informé du mouvement entrepris par Faidherbe vers Saint-Quentin. Il jugea indispensable de concentrer de nouveau la Ire armée sur la Somme. Afin de rendre disponibles celles de ses troupes qui occupaient la Seine-Inférieure, il invita Frédéric-Charles (15 janvier) à porter le XIIIe corps vers Rouen.

Dans ces conditions, Frédéric-Charles décida de ne pas pousser les IXe et Xe corps au delà de Conlie et du ruisseau de Vaiges. Le premier fut chargé d'évacuer les approvisionnements du camp et de détruire les travaux, demeurés si complètement inutiles, que nous y avions entrepris. Pour couvrir la droite de ces deux corps d'armée, la 4e division de cavalerie dut prendre position vers Alençon, au sud de la Sarthe.

CHAPITRE XXXI

L'ARMÉE S'INSTALLE SUR LA MAYENNE

La ligne de la Mayenne. — Laval. — Répartition de l'armée. — Combat de Sainte-Mélaine (18 janvier). — Nouvelle répartition de l'armée. — Projets de Chanzy.

La Mayenne coule d'abord de l'est à l'ouest, puis tourne brusquement au sud pour passer à Saint-Fraimbault-de-Prières, à Mayenne, à Laval, à Château-Gontier et à Daon. Au sortir du département de la Mayenne, elle pénètre dans celui de Maine-et-Loire, reçoit la Sarthe et, sous le nom de Maine, va se jeter dans la Loire en aval d'Angers, après un parcours total de 190 kilomètres.

Dans la majeure partie de son cours, sa largeur et sa profondeur en font une ligne de défense très sérieuse. Mais, lorsque Chanzy prit position derrière elle, l'étendue à occuper aurait été trop grande pour des troupes affaiblies et en complet désarroi. De plus, leur réorganisation exigeait qu'elles fussent groupées à proximité des voies principales de communication. Enfin un autre ordre de considérations limita les emplacements à occuper. Pour notre 2e armée de la Loire, deux opérations étaient encore possibles : la marche au nord-est dans la direction de l'Eure, ou la continuation de la retraite, si l'ennemi forçait nos positions le long de la Mayenne. Afin de parer à ces deux éventualités, Chanzy décida de répartir le gros de ses forces de Laval à Mayenne, sur un espace de trente kilomètres environ, traversé par les principales voies de communication. Laval était le point le plus important de cette ligne, la tête du chemin de fer de Rennes, le seul qui assurât encore notre ravitaillement; c'était aussi le nœud des routes traversant la région; enfin un embranchement le reliait à Mayenne. Le 16e corps dut être chargé de sa défense. Malheureusement, Laval est bâti

sur les deux rives de la Mayenne, que traversent le viaduc de la ligne ferrée et trois ponts, l'un en bois et les deux autres en pierre. Il était indispensable de conserver la gare, située sur la rive gauche ; il fallut se décider à porter la défense assez loin vers l'est, pour que la ville n'eût point à souffrir directement du feu de l'ennemi. D'ailleurs le terrain des environs, coupé de haies, de talus, de chemins creux, de ravins, convenait à la défense ; la rive droite dominait la gauche.

De nos trois corps d'armée, le 17e avait le plus souffert depuis les premiers jours de janvier. Chanzy décida qu'il serait placé tout entier sur la rive droite, son centre à Saint-Germain-le-Fouilloux et sa cavalerie à Andouillé. Il garderait les ponts de Saint-Jean et de Montgiroux.

Le 21e corps aurait deux divisions à cheval sur la route d'Ernée et une troisième à l'est de Mayenne, sur la rive gauche. A Saint-Fraimbault-de-Prières, la division Gougeard observerait jusqu'à Ambrières, en se reliant au 19e corps, dont les têtes de colonne atteignaient Domfront et dont une division gardait Argentan.

Comme nous l'avons dit, de Laval à Château-Gontier, la cavalerie du 16e corps surveillerait le cours inférieur de la Mayenne. Cathelineau organiserait la défense de cette dernière ville à l'aide de ses corps francs et des ressources locales. Sa droite serait appuyée aux troupes du général Cléret, qui n'avait pas cessé de couvrir Angers [1].

La situation exigeait que les ponts fussent détruits entre

---

1. Le colonel Cléret était à Saint-Aignan le 16 janvier ; il fut nommé le même jour général de brigade au titre auxiliaire, avec le chef d'escadron Lallemand pour chef d'état-major. On l'invitait à marcher sur Tours. Le 19, le ministre télégraphiait au commandant Lallemand : « La colonne du général Cléret m'a donné plus de mal qu'une armée. Chaque fois que je lui ai donné l'ordre de rester sur un point, elle s'est transportée sur un autre. J'avais dit au général de rester à Chinon ; il n'a pas eu de paix qu'il ne fût allé à Saumur. Depuis qu'il y est, il ne cesse de se plaindre tellement que j'ai pris le parti de télégraphier à M. Gambetta à Laval, pour qu'il replace la colonne Cléret sous les ordres de Chanzy. » (*Enquête*, tome IV, p. 129 et 134.)

Le 22 janvier Cléret était vers Châteauneuf et Beaugé, avec 4,000 hommes environ.

Le 25, Cathelineau disposait de 600 volontaires vendéens et de 1,700 mobiles, dont 1,000 de la Dordogne et 700 de la Haute-Garonne.

Laval et Château-Gontier; ceux situés en amont devaient être minés, afin qu'on pût les faire sauter au premier signal. Ces sacrifices n'étaient pas sans mécontenter la population, très peu sensible aux considérations de pur patriotisme. A peine Chanzy était-il descendu de cheval le 16, que le conseil municipal de Laval venait lui demander de ne pas détruire les ponts et surtout de ne pas exposer la ville aux conséquences d'une action de guerre [1]. Ailleurs le maire de Saint-Jean-d'Assé se vantait auprès du général von Colomb de n'avoir pas fait quitter leurs foyers aux mobilisés de son village. Presque partout les Allemands entendaient les habitants maudire la guerre à outrance. Devant eux, on allait jusqu'à affubler Gambetta d'un sobriquet encore plus odieux que ridicule [2]. Il semblait qu'une partie de la France eût dépouillé toute fierté nationale. Elle ne voyait que les maux présents, sans prévoir ceux qu'une paix mal assise lui réserverait pour l'avenir.

Le 17 janvier toutes nos troupes occupèrent les positions indiquées; les 17e et 21e corps achevèrent de passer la Mayenne; le 16e l'avait franchie la veille [3]. Tous avaient *fondu* dans des proportions effrayantes. Ainsi le 45e de marche qui comptait 1,100 à 1,200 hommes avant la retraite, n'en avait plus que 400 dans le rang. « Mais c'étaient des héros admirables de courage et de résignation », dit un témoin oculaire. D'autres, restés en arrière par suite de fatigue ou de maladie, cherchaient cependant à suivre tant bien que mal. Ainsi 200 traînards du 45e se constituèrent eux-mêmes en détachement à Évron, afin de rejoindre plus tôt leur corps.

Cependant les Allemands se contentaient de porter à Sillé-le-Guillaume l'avant-garde du IXe corps, tandis que le déta-

---

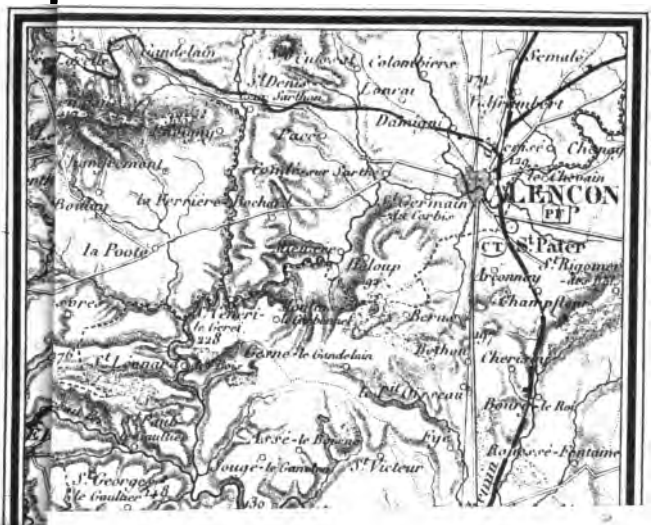
1. Chanzy, ouvrage cité, page 376.

2. Von Colomb, ouvrage cité, page 178.

3. La 2e division du 17e corps, partie d'Évron, coucha le 16 à Montsurs; elle en repartit le 17, pour s'établir d'Andouillé à Saint-Germain-le-Fouilloux; la 3e division, partie d'Évron, arriva le soir du 17 à Mayenne et se rendit le 18 à Andouillé.

La 2e division du 21e corps passa la nuit du 16 au 17 à Bais et arriva le 17 à Mayenne; elle s'établit de cette ville à Ambrières.

Carte N.° XII.


Candelain
St Denis
Sarthon
Colombiers
Louvat
Damigni
Vernie
Chenay
Le Chevain
LENCON
PT
Pater
St Rigomer
Champfleur
Bernay
Berthay
Cherisay
Bourg-le-Roi
Rouessé-Fontaine
Fyé
St Victeur
Rouge-le-Gaudin
St Georges
le Gaulier
la Poste
la Perrière
Boulay
Lecart
le Verd
Berne
le Gaudelais
le Pont Orceau
Comblessac
Sarthe
Loire

chement du colonel Lehmann rejoignait son corps d'armée. Quant à la colonne von Schmidt, elle recevait pour instructions de poursuivre le 16e corps, tant qu'il ne faudrait pas en venir à un combat sérieux. La 20e division s'établissait à Vaiges pour la soutenir.

Le 17, von Schmidt atteignit le ruisseau de la Jouanne et envoya un détachement latéral à Argentré, pour couper la retraite d'une colonne du 17e corps, en marche d'Évron vers Montsurs. Mais elle put gagner Châlons sans encombre. En même temps, la cavalerie allemande rencontrait une vive résistance au sud de la route de Laval et sur celle-ci; von Schmidt l'arrêta et la cantonna derrière la Jouanne.

Chanzy s'était rendu compte de la faiblesse des troupes lancées à sa poursuite; il allait même jusqu'à croire que l'ennemi opérait sa retraite derrière un rideau, formé surtout de cavalerie. Cette supposition n'était pas tout à fait exacte, nous l'avons vu. Quoi qu'il en soit, les circonstances et l'étude des positions autour de Laval conduisirent le général en chef à porter la défense de cette ville plus à l'est; il établit sur la rive gauche les 1re et 3e divisions du 16e corps (Deplanque et Curten), et ramena sur la rive droite la 2e division (Barry), qui avait surtout besoin d'être réorganisée. Les premières furent chargées de défendre la double série de hauteurs qui s'élèvent entre la Jouanne et le Quartier, puis entre le Quartier et la Mayenne dont ces deux ruisseaux sont les affluents.

Un petit combat troublait encore la réorganisation de nos troupes. D'après les ordres de Frédéric-Charles, von Schmidt devait se reporter sur Vaiges, en ne faisant observer nos positions que par sa cavalerie. Mais les mouvements du 16e corps autour de Laval lui firent croire que nous avions évacué nos positions. On lui annonça même la destruction des ponts de la Mayenne. Afin de vérifier l'exactitude de ces bruits, il dirigea sur Laval deux colonnes, l'une (un bataillon et deux escadrons) par la route du Mans; l'autre (un bataillon, deux escadrons et deux pièces) par Argentré (18 janvier).

Dans la matinée, les grand'gardes du 88e mobiles (Indre-

et-Loire) arrêtèrent quelques cavaliers venant de ces deux directions. Puis, vers une heure et demie, la colonne qui suivait la route se déploya devant nos avant-postes et les rejeta sur Sainte-Mélaine. A ce moment deux mitrailleuses et une batterie de 4 établies à la ferme du Pressoir l'arrêtèrent. D'ailleurs, avec la 2e brigade de la division Deplanque, le colonel Thiéry se portait en avant pour menacer la gauche allemande, et le 88e mobiles, vigoureusement enlevé par le général de Curten, remontait les pentes en face de Sainte-Mélaine. Il couronna les hauteurs et en délogea l'ennemi, qui se retira aussitôt et alla cantonner derrière la Vaige[1].

A la suite de cette affaire, nos troupes prirent leurs emplacements définitifs. Le soir du 18 janvier, elles étaient ainsi réparties :

De Changé à la route du Mans, la 1re division du 16e corps dessinait autour de Laval un demi-cercle de quatre kilomètres de rayon. Ses positions étaient marquées par six batteries[2], et la ligne ainsi tracée suivait la crête des hauteurs qui bordent la rive gauche de la Mayenne; les mobilisés de Maine-et-Loire, le 3e chasseurs et le 39e de marche, le 33e mobiles et le 37e de marche étaient en première ligne; le 75e mobiles et le 62e de marche, en réserve pour chacune des brigades.

Quant à la 3e division du 16e corps, elle s'appuyait à la droite de la 1re et à la Mayenne; elle devait garnir les hauteurs de la rive droite de la Jouanne; les ponts et les passerelles de ce ruisseau avaient été détruits ou pouvaient l'être rapidement. Comme il n'est pas guéable en cette saison, il constituait un obstacle assez sérieux.

---

1. Cette affaire nous coûta 2 officiers et 27 hommes hors de combat. Les Allemands auraient perdu une centaine d'hommes (Chanzy). L'*État-major prussien* dit 1 officier et 9 hommes; il assure que von Schmidt fit 100 prisonniers.

2. 4 mitrailleuses sur la route d'Alençon; 6 pièces de 4 de montagne entre cette route et le chemin de fer; sur la voie ferrée, 2 mitrailleuses et 2 pièces de 4; à la ferme des Pressoirs, battant la route du Mans, 2 mitrailleuses et 3 pièces de 4; au château de Sainte-Mélaine, une batterie de 4; enfin une dernière batterie de 4 sur la route de Tours.

La 1re brigade de cette division défendait l'espace compris entre la route d'Argentré et la ferme de la Lézerie ; une réserve de deux bataillons, soutenus par un troisième, était au village de Bonchamp. La 2e brigade s'étendait de la Lézerie à la Mayenne[1]. Le 23e chasseurs de marche était en réserve générale au Point-du-Jour.

Sur la rive droite de la Mayenne, l'infanterie de la 2e division occupait une ligne allant de Grenoux à Saint-Berthevin, par la Gondonnière, la Haye-Beauvais, la Croix-des-Landes. Deux batteries de 7, deux batteries de 4 et trois mitrailleuses croisaient leurs feux sur les ponts de la Mayenne, enfilant la voie ferrée et la route de façon à permettre au besoin l'évacuation de la rive gauche.

A droite du 16e corps, tous les ponts étaient détruits de Laval à Château-Gontier ; la cavalerie et des détachements d'infanterie surveillaient les gués.

A gauche, le 17e corps n'avait à l'est de la rivière que des avant-postes ; il gardait les ponts de Changé, de Saint-Jean, et s'étendait jusqu'à Montgiroux. Le 21e corps, en position de ce point à Ambrière, avait une division seulement sur la rive gauche[2]. Enfin le 19e corps était installé vers Briouze, Saint-Gervais, Écouché et Argentan.

Ce corps d'armée avait été formé à Cherbourg ; il ne fut établi sur la Mayenne qu'avec les plus grandes difficultés. Le 12 janvier, la compagnie de l'Ouest reçut l'ordre d'en transporter une partie de Cherbourg à Alençon (32,000 hommes, 3,000 chevaux, 300 voitures environ). Les dispositions furent prises le jour même, mais le soir du 12 le mouvement était suspendu. Le 14, nouvel ordre : cette fois l'embarquement devait avoir lieu à Carentan, dans des conditions techniques très désavantageuses. En outre Alençon était fortement menacé.

---

1. Le 71e mobiles (Haute-Vienne) défendait Forcé, le château de Poligny, les Gondinières et la Croix-Gondin. Le 27e mobiles (Isère) gardait la route de Château-Gontier.

2. Avec des batteries à Montecouple, la Vaissière, la Sérardière, la Bretonnière, la Chaconne, la Rabatière.

On fit donc passer les trains de Carentan à Argentan, Flers, d'où les troupes gagnaient Domfront à pied. L'embarquement se fit avec une extrême lenteur, dans un complet désordre. Le 16, à 5 heures du soir, on n'avait transporté que 16,515 hommes, 971 chevaux, 74 voitures. A 6 heures arriva l'ordre de suspendre le transport. On croyait Argentan menacé. Le lendemain matin, l'opération fut reprise, mais pour l'infanterie seulement. Deux trains avaient déjà été dirigés sur Lison et Saint-Lô, quand survint un nouveau contre-ordre. Cette fois il fallait débarquer à Flers. Le dernier train partit de Cherbourg dans la nuit du 18 au 19 à 1 heure 15 minutes. Il avait fallu 80 heures pour expédier 37 trains. Par les routes, le 19e corps se serait rendu du 13 au 20 à Flers, sans aucun inconvénient [1].

Un instant, sur une démonstration opérée d'Alençon, la division Girard du 19e corps évacua Argentan. Mais Chanzy l'y reporta, en la faisant soutenir par la division Saussier. La cavalerie de ce corps d'armée éclairait de Ranes vers Alençon, soutenue par les corps francs de Lipowski. Les mobilisés de la Mayenne (colonel Bournel) étaient encore à Prez-en-Pail.

Pendant que l'armée prenait ainsi position sur la Mayenne, Chanzy se hâtait de la réorganiser. Avec la concours actif de Gambetta, qui accourait à Laval dès le 19 janvier, il complétait les vivres et les munitions de ses troupes ; il reconstituait leurs convois, entièrement disloqués par la perte d'un grand nombre de voitures ou par la fuite des charretiers civils. Enfin il faisait ramener par la gendarmerie les fuyards, dont la cohue remplissait les villes de la région jusqu'au delà de Rennes. Nos effectifs, très réduits le 17 janvier, s'élevaient de nouveau. Des épurations indispensables étaient faites parmi les officiers. Grâce à la distribution de chaussures et d'effets, à l'établissement de cours martiales dans chaque division, à l'installation des troupes dans des cantonnements, elles reprenaient des habitudes d'ordre et de discipline qui

1. Jacqmin.

leur étaient devenues étrangères. Malgré la profondeur de leurs plaies, la confiance revenait peu à peu parmi elles. Mais ces bonnes apparences auraient-elles persisté avec la reprise des opérations actives?

Pendant que Chanzy cherchait ainsi à refaire son armée, le Gouvernement ne restait pas inactif. Des renforts, des vivres et des munitions étaient envoyés journellement sur la Mayenne. On faisait les plus grands efforts pour diminuer l'encombrement des voies ferrées, qui avait pris des proportions inouïes entre Laval et Rennes. Vers le 15 novembre, le ministre du commerce avait prescrit la concentration à Laval d'une quantité de bestiaux destinés au ravitaillement de Paris. Leur nombre, d'abord fixé à 2,500, fut ensuite porté à 3,500. Le 2 décembre, 1,175 furent envoyés à Orléans en vue de la sortie du général Ducrot. Ils revinrent à Laval ou à Mayenne six jours après, sans avoir pu être débarqués, et presque morts de faim.

Le 12 janvier, quelques cas de typhus se montrèrent parmi eux et on les expédia aussitôt sur Landerneau, par terre et par voie ferrée. Partout sur leur passage ils propagèrent la peste bovine. A Landerneau ils moururent par centaines; 400 hommes de troupe étaient en permanence occupés à les enfouir. On finit par embarquer ce qui restait sur deux navires qui furent coulés à coups de canon au large d'Ouessant. Cette expérience avait coûté 30 millions.

Elle avait aussi contribué à l'encombrement des lignes ferrées. Celles-ci étaient suivies par deux courants inverses: d'une part, le ravitaillement de l'armée et l'envoi de renforts, de l'autre, le transport des denrées réunies à Laval et à Mayenne en vue du ravitaillement de Paris et que le ministère du commerce voulait mettre en sûreté. Le ministère de la guerre dut envoyer un délégué qui prit la haute main sur tous les services (18 janvier). La situation ne s'améliora qu'à dater du 22[1].

L'attitude de l'ennemi demeurait énigmatique pour Chanzy.

1. Jacqmin.

Des renseignements confus et contradictoires que lui faisaient parvenir sa cavalerie et les autorités civiles, il déduisait que le grand-duc concentrait des troupes vers Alençon et que Frédéric-Charles restait au Mans, derrière des avant-postes passant par Soulgé et Bazougers. Mais il fallait prévoir le cas où ce prince sortirait de cette inaction apparente. Aussi dès l'arrivée de Gambetta à Laval, Chanzy lui exposa l'état de ses troupes, leurs besoins et ses projets pour l'avenir.

Ses inquiétudes étaient vives : il avait à couvrir l'espace de 200 kilomètres situé entre la Loire et l'embouchure de l'Orne. Il avait été renforcé du 19e corps, mais ses effectifs s'étaient réduits de plus de moitié depuis six semaines ; le moral de ses troupes avait souffert encore davantage. Dans ces conditions, il était naturel qu'il craignît de nouveaux échecs.

En ce cas, la retraite sur la Bretagne aurait permis d'utiliser plusieurs lignes successives de défense. Mais une fois la Vilaine perdue, les Allemands pouvaient masquer les lignes de Carentan, s'emparer de Nantes et de la Basse-Loire, en menaçant même Bordeaux et le sud-ouest. Chanzy croyait préférable de se retirer sur le Cotentin. Il courrait, il est vrai, le risque d'y être aisément investi, de ne plus pouvoir prendre part aux opérations actives. Mais il s'éloignerait ainsi beaucoup moins de Paris ; il couvrirait la Normandie le plus longtemps possible et pourrait, au besoin, se reporter sur la Seine. Seulement, dans ce cas, il fallait organiser la défense de la Bretagne d'une façon indépendante ; on pourrait faire appel aux ressources locales, en tirant parti de la configuration du sol, si appropriée à la guerre de partisans.

Chanzy voulait y consacrer les mobilisés bretons, qui, jusque-là, n'avaient été que d'une faible utilité, en dépit de leur bonne volonté constante. Il réussit à faire approuver ces idées par Gambetta et par M. de Freycinet. Sur sa demande le grand orateur affirma éloquemment, devant les officiers généraux réunis, la nécessité de combattre, non dans un mesquin intérêt de parti, mais pour la patrie elle-même. Il annonça l'intention de confier à Charette et à Cathelineau,

en dépit de leurs opinions politiques, le commandement de troupes destinées à défendre la Bretagne. Chacun d'eux, nommé général au titre auxiliaire, recevrait 15,000 mobilisés qu'il réunirait à ses corps francs. Le reste des gardes nationaux bretons serait réparti entre les généraux Béranger, qui commandait alors les mobilisés de la Loire-Inférieure, et Lipowski, qui viendrait s'établir à l'extrême gauche de Chanzy.

Mais après le départ de Gambetta pour Lille (nuit du 21 au 22 janvier), diverses influences intervinrent pour retarder l'exécution de ces projets. Il fut définitivement admis entre Chanzy et M. de Freycinet qu'en cas de retraite on prendrait la direction des lignes de Carentan[1]. La répartition proposée pour les mobilisés bretons rencontra plus de difficultés. On craignit l'action politique que ce commandement donnerait à Charette et à Cathelineau[2]. D'autre part, le général de Marivault prétendit s'opposer à l'envoi de ses mobilisés sur la Mayenne, et il dut être relevé de son commandement par le télégraphe (22 janvier)[3]. Après plusieurs jours

1. Le commandement de ces lignes, d'abord attribué au général d'Aurelle, puis au général de Blois après le départ du 19e corps, était exercé provisoirement le 24 par le général Sée. On espérait porter sous peu à 90,000 hommes l'effectif de ses troupes (*Enquête*, tome III, p. 311).

2. « ... Quant à l'affaire Charette, je vous prie de faire savoir à qui de droit que l'idée de ce grand commandement régional ne me paraît pas réalisable.

« Je veux bien que l'on pense à donner à M. de Charette un corps de mobilisés à commander, mais non à l'investir d'une autorité aussi vaste que celle dont on m'a parlé. Vous avez dû voir déjà certaines dépêches du préfet d'Angers qui s'effraye du commandement donné à Cathelineau ; jugez de ce que seraient les réclamations. Écrivez en ce sens. La commission que M. de Charette a reçue de vous est d'ailleurs suffisante. » (Dépêche de Gambetta à M. de Freycinet, 22 janvier, *Enquête*, tome IV, p. 138.) Une dépêche du 24 est conçue dans le même sens.

Le préfet d'Angers était M. Maurice Engelhard, que l'on désignait familièrement, dans l'entourage de Gambetta, sous le nom de Maurice Angevin. Nous avons déjà parlé de cette remuante personnalité à propos du général Ferri-Pisani.

3. Le 20 janvier, le Ministre lui prescrivit d'envoyer 18,000 mobilisés au général de Noue, commandant la subdivision de la Loire-Inférieure, 7,000 à Carentan, 5,000 à Château-Gontier et de réunir le reste en un ou deux points à l'ouest de Rennes.

Le 21, la dernière partie de cet ordre fut modifiée ; il ne s'agissait plus que de répartir le reste des mobilisés entre les départements bretons.

Le même jour, Marivault protesta en ces termes : « Je tiens à vous répéter... qu'aucun de ces bataillons n'est capable d'aucun service en campagne, que

perdus à échanger des dépêches, on ne fut d'accord sur l'organisation des troupes de Bretagne que le 27 janvier, à la date même où était signé l'armistice.

Malgré ce contre-temps, Chanzy poursuivait la réorganisation de l'armée. Il donnait des ordres pour qu'on achevât l'instruction des soldats les plus récemment incorporés. Beaucoup n'avaient jamais pris part à aucun exercice de tir, et il leur fit brûler quelques cartouches. Nos batteries recevaient un grand nombre d'auxiliaires venant de l'infanterie ou de la garde mobile; on hâtait également l'instruction de leur personnel.

La voie ferrée de Laval à Mayenne avait dû être abandonnée lors de notre arrivée sur la Mayenne; elle fut remise en exploitation le 22 janvier, à la suite de la réoccupation de Louverné et de Chapelle-Anthenaise; le ravitaillement de notre gauche en devint plus facile.

Cependant le grand-duc de Mecklembourg semblait prononcer un mouvement d'Alençon vers le nord-est; en même temps des troupes allemandes parties du Mans se montraient dans la direction de la Flèche et du cours inférieur de la Loire. Les vraies intentions de l'ennemi demeuraient encore obscures. Néanmoins, l'évacuation d'Alençon, l'inaction relative de Frédéric-Charles vers le Mans paraissaient indiquer que certaines préoccupations rappelaient vers Paris une partie des forces allemandes[1]. Dans cette prévision, Chanzy, qui avait déjà fait réoccuper Argentan, poussa sur Briouze la partie du 19e corps demeurée à Domfront et porta la division Gougeard d'Ambrières à Couterne (22 janvier). Elle fut relevée dans ses positions par la division Villeneuve, qui venait de Mayenne. Les francs-tireurs de Lipowski étaient

---

les armes sont pires que nulles.... que les mettre devant l'ennemi, avant que chaque homme ait eu quinze jours d'instruction, avec une arme *qui parte*, ne sera que répéter le sacrifice inutile et criminel que vous avez fait au Mans. » (*Enquête*, tome II, p. 364; la Borderie, rapport cité.)

Toute cette affaire du commandement des mobilisés bretons fut encore compliquée par l'envoi en mission dans les Côtes-du-Nord d'un certain général Le Luyer, ancien capitaine (?), qui mit au jour les idées les plus extravagantes et finit par être révoqué.

1. Télégramme de Chanzy au Ministre (22 janvier).

alors à la Ferté-Macé, à Prez-en-Pail et à Carrouges ; avec cinq bataillons de mobilisés de la Mayenne, ils couvraient la gauche du 21e corps et se reliaient au 19e par la division de cavalerie de ce dernier, encore à Ranes. Ils reçurent l'ordre de se porter vers le Merlerault, en observant le mouvement du grand-duc.

CHAPITRE XXXII

COMBAT DE BRIARE

(14 janvier).

La situation au sud d'Orléans. — Le corps de la Nièvre. — Combat de Briare. — Ordres de Frédéric-Charles. — Occupation de Tours. — Répartition des troupes allemandes. — Le grand-duc à Rouen. — Réorganisation de la 2e armée. — L'armée de Bretagne. — Situation morale et matérielle de nos troupes. — L'armistice.

Pendant que ces événements se succédaient dans l'ouest de la France, les troupes allemandes demeurées aux abords d'Orléans (25e division d'infanterie) étaient d'abord restées inactives. De cette ville, un régiment de cavalerie se dirigeait le 3 janvier sur la Ferté-Saint-Aubin. De là, soutenu par un bataillon de chasseurs, il envoyait des patrouilles dans la Sologne. Un fort détachement cantonné au faubourg Saint-Marceau devait le recueillir en cas de besoin, en occupant des positions défensives organisées au sud d'Orléans.

Dans les premiers jours de janvier, les cavaliers hessois rencontrèrent à plusieurs reprises des mobiles et des francs-tireurs. Mais les Allemands apprirent bientôt, d'une façon positive, que les dernières troupes de Bourbaki s'étaient à leur tour dirigées sur l'est de la France; Vierzon avait été évacué par elles le 8 janvier.

Au contraire, un détachement allemand, à Briare depuis le 4 sous les ordres du général von Rantzau, et qui avait reçu mission d'éclairer dans les directions de Nevers et de Clamecy, restait en contact permanent avec des troupes françaises. Le général de Pointe de Gévigny, commandant supérieur de la Nièvre, avait en effet sous ses ordres dix à douze mille hommes, presque tous mobiles ou mobilisés. Le 12, l'un de ses détachements, porté de Trézée vers Ouzouer-sur-Trézée, s'en empara. Les Allemands y rentrèrent ensuite, mais pour

être de nouveau obligés de se retirer; ils se concentrèrent à Briare.

Le matin du 14, par un épais brouillard, Rantzau apprit que des francs-tireurs occupaient la route de Montargis et que des troupes françaises marchaient plus à l'est, venant d'Ouzouer-sur-Trézée. La colonne allemande (trois bataillons, trois escadrons, une batterie [1]) prit les armes et trois pelotons d'infanterie, poussés sur la route de Montargis, refoulèrent les francs-tireurs. Néanmoins nos troupes mirent une batterie en ligne et continuèrent à marcher vers le nord-ouest, dans l'intention évidente d'envelopper les Hessois. En même temps des masses assez fortes se montraient à Ousson, au sud-est. Voyant sa retraite compromise, Rantzau décida de s'ouvrir un passage sur Gien. Déjà nos tirailleurs s'étendaient de la route de Gien à la Loire; il se fit précéder de deux escadrons en fourrageurs, dont la plus grande partie réussit à traverser notre ligne. Puis un petit détachement d'infanterie (une compagnie et un peloton), venant du château de Beauvois, ouvrit un feu rapide sur notre droite et ne tarda pas à frayer un chemin pour le gros de l'ennemi. En suivant la route et la ligne ferrée, il put atteindre la ferme Rivotte et finit par arriver à Gien, après avoir subi des pertes minimes [2]. Rantzau ne crut pourtant pas devoir s'y arrêter et se retira jusqu'à Ouzouer-sur-Loire.

A la première nouvelle de cet échec, Frédéric-Charles prescrivit au prince Louis de Hesse de ne laisser qu'un bataillon et un escadron à Orléans, et de marcher avec le reste sur Châteauneuf. En même temps il ordonnait au général von Hartmann de diriger la 38e brigade d'infanterie de Château-Renault sur Blois, de façon que l'on pût envoyer à Orléans le régiment qui occupait cette ville. Puis il apprit que Rantzau s'était retiré sans trop de peine; il renonça donc à pousser les Hessois sur Châteauneuf, en se bornant à faire

1. 1 escadron était à Gien.

2. 2 officiers et 25 hommes, dont 10 disparus (*État-major prussien*). Les documents d'origine française contiennent très peu de renseignements sur cette affaire.

soutenir Rantzau par un détachement porté derrière le canal d'Orléans. D'ailleurs nos troupes n'avaient pas dépassé Nevoy, à quelques kilomètres au nord-ouest de Gien.

On laissa donc à von Hartmann la disposition de la 38e brigade, et on le chargea de garder Blois, tout en couvrant l'espace compris entre la Loire et le Loir. Il établit six compagnies et trois escadrons à Blois, et porta le reste de la 38e brigade à Monnaie, où se rendit aussi le gros de la 1re division de cavalerie. Le 19 il entra dans Tours, sans la moindre résistance, et son avant-garde poussa jusqu'au Cher. Nous avions quelques troupes à Villandry et vers Monts, mais elles n'empêchèrent pas l'ennemi de détruire les ponts de Saint-Cyr, de Saint-Mars et de Savonnières, sur la Loire et le Cher.

Cependant la cavalerie hessoise remarquait un redoublement d'activité en Sologne. Dès le 16, on savait à Orléans qu'un nouveau corps d'armée se formait à Vierzon. Puis des patrouilles rencontrèrent nos troupes au nord du Beuvron. Sur un ordre venant de Versailles, Frédéric-Charles se hâta de diriger le IXe corps de Conlie sur Orléans (22 janvier).

Au contraire, en face de Rantzau, les troupes du général de Pointe ne tardaient pas à se retirer; elles évacuèrent Gien le 24 et Briare le 25. Cependant de nombreux corps francs avaient récemment paru sur la partie supérieure du cours de l'Yonne et de la Seine. Obéissant à un ordre venu du grand quartier général, Rantzau se dirigea vers Châtillon-sur-Loing (28 janvier), d'où, après un petit combat, il délogea quelques centaines de francs-tireurs. Des environs de Paris, une brigade d'infanterie du VIe corps venait d'être envoyée par voie ferrée à Montargis et à Joigny. Soutenu par elle, Rantzau continua sa marche vers l'est; le 30 janvier il était à michemin entre Saint-Fargeau et Auxerre.

Le départ du IXe corps pour Orléans ne laissait à Frédéric-Charles que des forces restreintes (27,000 combattants d'infanterie, 9,000 chevaux et 186 pièces). Il avait déjà porté vers Angers une partie du IIIe corps, afin d'y couper les voies ferrées qui unissaient encore le nord et le sud de la

France; il dut arrêter ce mouvement et concentra autour du Mans la masse principale de ses forces; le X^e^ corps cantonna aux abords de cette ville, couvert du côté de la Mayenne par le III^e^ corps et par les trois divisions de cavalerie de la II^e^ armée.

La 6^e^ division occupait la gauche, à Pontvallain, la Flèche, le Bailleul, Malicorne, Noyen-sur-Sarthe (24 janvier). Autour de la Flèche, elle avait à livrer plusieurs escarmouches contre des fractions de la brigade Cléret, notamment les 24, 26 et 27 janvier.

Le 23, le III^e^ corps portait ses pointes d'avant-garde au delà de Sablé et de Sillé-le-Guillaume; à Sablé, sa gauche se reliait à la 6^e^ division de cavalerie. En avant de lui, la 2^e^ division gardait le cours de l'Erve. Au cas d'une attaque, le général von Alvensleben aurait pris position à l'est de la Vègre. Sur son front, les escarmouches étaient fréquentes, car notre cavalerie se montrait beaucoup plus entreprenante. Le 27, nos chasseurs d'Afrique se heurtaient à Vaiges contre des hussards prussiens; le 28, un autre combat avait lieu au même endroit, entre un escadron d'éclaireurs algériens et les Allemands. Enfin, le 29, une colonne des trois armes allait déloger d'Évron un détachement de notre cavalerie qu'elle refoulait vers Montsurs.

A droite, la 4^e^ division avait évacué Alençon le 20, après le départ du grand-duc pour Rouen (19 janvier). Elle occupait Teillé, Ballon, Beaumont et Fresnay. Dès le 23, des mobilisés de la Mayenne, qui s'étaient montrés à l'ouest d'Alençon, se heurtèrent contre un détachement venu de Fresnay. Il les repoussa d'abord, mais fut bientôt arrêté à Gesvres, sur le chemin de Villaines. A la suite de cette affaire, nos mobilisés rentrèrent dans Alençon le 26, pour en être délogés le lendemain par une colonne venue de Beaumont. Frédéric-Charles fit même définitivement réoccuper Alençon le 29 janvier[1].

---

1. Il avait appris la signature de l'armistice le soir du 28 et voulait étendre sa zone d'occupation, par un procédé d'une correction discutable.

Cependant, après avoir laissé la 22e division à Elbeuf, au sud de la Seine, et la 5e division de cavalerie entre Montfort-sur-Rille, Brionne et Bernay, le grand-duc était entré dans Rouen avec l'avant-garde de la 17e division (25 janvier). Sa mission consistait à défendre la rive gauche du fleuve, en soutenant au besoin le Ier corps sur la rive droite.

Dès le 23 janvier, Chanzy se rendait compte de l'objet de ce mouvement. Frédéric-Charles en était notablement affaibli, et cette circonstance parut à notre général en chef de nature à justifier la reprise des opérations actives. Il proposa au Ministre (24 janvier) de donner au général de Colomb la mission de couvrir la Bretagne; on lui laisserait deux des divisions du 17e corps, la troisième passant au 16e, alors très affaibli; on grouperait sous ses ordres les mobilisés bretons répartis en trois ou quatre groupes de 10,000 à 15,000 hommes chacun, ainsi que Gambetta l'avait décidé. Une fois cette nouvelle armée en position, Chanzy se reporterait en avant avec les 16e, 19e, 21e corps; il marcherait de Caen vers la Seine, et se tiendrait prêt à reprendre l'offensive sur Paris dès que Faidherbe serait en état de l'imiter.

Cette dernière éventualité était d'une réalisation tout à fait improbable depuis la défaite de l'armée du Nord à Saint-Quentin. D'ailleurs, la présence seule de Frédéric-Charles au Mans aurait suffi à rendre singulièrement aventurée, pour ne pas dire plus, la marche de Chanzy. En outre, la Délégation savait que la capitulation de Paris n'était qu'une question d'heures. Pourtant le Ministre parut adopter les projets de Chanzy; il donna même les ordres nécessaires pour la constitution de l'armée de Bretagne.

Le 28 janvier, Chanzy déterminait de la façon suivante la nouvelle organisation de ses troupes. La 1re division du 17e corps (Roquebrune) passait au 16e; les 2e et 3e[1] divisions restaient sous les ordres du général de Colomb et consti-

1. Le général de Jouffroy était relevé de ses fonctions et remplacé par Morandy, l'ancien chef de la 3e division du 16e corps. Deplanque, appelé au commandement des lignes de Carentan, laissait au général Cérés celui de la 1re division du 16e corps.

tuaient les bases de sa future armée. Elles allaient remplacer les 1re et 3e divisions du 16e corps dans leurs positions à l'est de la Mayenne. De même, la cavalerie du 17e corps relèverait celle du 16e sur les deux rives de cette rivière[1].

Ce double mouvement devait commencer le 29 pour se terminer le matin du 30; à mesure qu'elles seraient relevées, les troupes du 16e corps repasseraient la Mayenne et iraient s'établir, la 1re division, de Saint-Germain-d'Auxure à Alexain, la 3e, de Saint-Germain-le-Fouilloux à Andouillé.

Quant aux divisions Barry et Roquebrune, elles garderaient provisoirement leurs positions.

Chanzy se proposait de couvrir Lisieux, alors menacé par le grand-duc; en même temps, il craignait que Frédéric-Charles ne jetât des troupes sur Prez-en-Pail, la Ferté-Macé et Flers, de façon à couper le 19e corps du reste de l'armée. Le prince y aurait eu d'autant plus de facilités, que le gros de ses troupes était massé entre la Vègre et le Mans, tandis que les nôtres s'éparpillaient de Château-Gontier à Jort[2], sur plus de cent quarante kilomètres. Cette répartition était singulièrement imprudente, il faut le reconnaître.

Pour atteindre le double but qu'il se proposait, Chanzy crut devoir accroître encore l'étendue de son front, en portant Lipowski vers Lisieux et la division Saussier (19e corps) de Jort à Mézidon. Le général Dargent reçut l'ordre de faire appuyer sur Jort une partie des troupes d'Argentan, et de s'établir lui-même de Briouze vers Écouché et Argentan, en maintenant de la cavalerie à Ranes pour se relier au 21e corps.

A sa droite, les mobilisés de la Mayenne et de l'Orne (colonel Bournel), répartis de la Ferté-Macé à Prez-en-Pail, étaient rattachés à la division Gougeard[3].

---

1. Les éclaireurs algériens, l'escadron du capitaine Bernard, le 1er régiment de marche de chasseurs d'Afrique et le 8e hussards, quoique rattachés à la cavalerie du 16e corps, étaient établis sur la rive gauche. Les chasseurs d'Afrique passèrent à la réserve de l'armée et le 8e hussards au 21e corps. (*Instructions du 28 janvier.*)

2. Au nord-est de Falaise.

3. Celle-ci venait d'être affaiblie par le départ pour Rennes des zouaves pontificaux qui allaient constituer le noyau du corps de Charette.

Quant à l'organisation de l'armée de Bretagne, elle était commencée. Charette recevait à Rennes sept bataillons de mobilisés, et il ne demandait que huit jours pour les amener à Vitré et à Fougères, en arrière des positions qu'il occuperait au départ de l'armée. A Château-Gontier, Cathelineau avait reçu six de ces bataillons. A Nantes, le général Bérenger réunissait 18,000 mobilisés sous ses ordres; il avait pour instructions de se porter sur la Mayenne pour se relier à Cathelineau et concourir avec la brigade Cléret à la défense du Val[1].

Enfin quelques bataillons de mobilisés de la Mayenne, encore à Ernée (colonel Ramatowski), étaient également mis à la disposition du général de Colomb.

Malheureusement tout cet étalage de forces était beaucoup plus apparent que réel; malgré la bonne volonté des mobilisés bretons, ils restaient des non-valeurs, ou peu s'en faut. Dans une dépêche du 30 janvier au Ministre, le général de Colomb les signalait comme étant en sabots, mal armés, encadrés par des officiers sur lesquels il n'était pas permis de compter. Légions et brigades étaient encore dispersées.

On réclamait avec insistance pour eux des souliers et des armes autres que des springfields. Quant à la 2e armée proprement dite, son état continuait à s'améliorer. Malgré la variole et la fièvre typhoïde, les malades étaient devenus moins nombreux. Régulièrement nourris, suffisamment vêtus, bien chaussés, à l'abri des intempéries, les soldats oubliaient leurs misères passées et reprenaient confiance.

Un moment, une nouvelle calamité, le typhus des bêtes à cornes, menaça d'une entière destruction les troupeaux de l'armée. En une seule nuit, celui d'une division du 17e corps perdit ainsi 60 bœufs. Mais on parvint à enrayer les progrès de cette maladie, grâce à des mesures énergiques.

De nouveau, nos effectifs s'étaient beaucoup accrus; les quatre corps de la 2e armée comptaient près de 150,000 hom-

1. En outre sept bataillons de mobilisés bretons avaient été dirigés sur Carentan.

mes d'infanterie, plus de 6,000 cavaliers et 54 batteries. Avec les mobilisés bretons, le total de nos forces atteignait 235,000 hommes[1]. Le 28 janvier, au moment où il modifia l'organisation de ses troupes, Chanzy croyait le moment venu de tenter de nouveau un mouvement vers Paris. Les événements ne lui en laissèrent pas le temps : le lendemain, au moment où le général Loysel lui annonçait du Havre que le mouvement du grand-duc semblait être terminé, il reçut communication d'un télégramme daté de Versailles, le 28 janvier, à 11 heures 15 du soir. M. Jules Favre annonçait à la Délégation la conclusion d'un armistice et la réunion d'une Assemblée nationale pour le 15 février. La question de la guerre ou de la paix était définitivement posée devant le pays.

1. Chanzy, ouvrage cité, p. 395.

CHAPITRE XXXIII

COMBAT DE VIENNE

(28 janvier).

Projets concernant le 25e corps. — Ordres et contre-ordres. — La division Bruat. Diversion sur Blois et Tours. — Combat de Vienne.

Cependant le mouvement de Bourbaki vers l'est donnait des résultats tout autres que ceux attendus. Des lenteurs d'exécution, des fautes graves permettaient au général von Werder de ralentir la marche de la 1re armée et bientôt même de l'arrêter, tandis que des troupes parties des environs de Paris marchaient rapidement vers le sud-est et venaient menacer notre retraite.

Ce dernier mouvement n'était pas resté inaperçu de la Délégation. A la suite du combat de Briare et de la réoccupation de Gien, elle voulut entreprendre dans la direction d'Auxerre et de Joigny une démonstration plus accentuée, de façon à ralentir, sinon arrêter complètement, la marche de Manteuffel vers la Saône[1]. On résolut d'y consacrer le 25e corps, qui était alors en formation à Vierzon, à Bourges et à Issoudun, sous le commandement du général Pourcet.

Le 14, le Ministre invitait ce dernier à se mettre en mouvement sur Sancergues le 17 janvier, avec tout son corps d'armée, sauf à laisser un rideau devant l'ennemi; 8,000 hommes envoyés de Bourges viendraient le remplacer à Vierzon. Sa mission consisterait à se porter vers Troyes et Chaumont par la Charité et Clamecy, de manière à troubler la marche des colonnes allemandes qui descendaient vers le sud-est, et même à les couper de leur base. S'il était trop menacé dans la direction de Paris, il se rabattrait sur sa

1. De Freycinet, *la Guerre en province*, p. 293.

droite. Chemin faisant, il détruirait les moyens de communication de l'ennemi et notamment la voie de Montereau à Châtillon-sur-Seine[1].

Même s'il avait pu être exécuté, ce mouvement eût été tardif, car l'armée allemande du Sud allait être le 17 janvier entre Dijon et Langres. D'ailleurs le 25e corps n'était point en état d'entrer en campagne; la moitié de son infanterie n'avait pas encore rejoint; cavalerie, services administratifs, ambulances, convois, tout cela lui manquait. Il n'avait même pas encore d'états-majors régulièrement constitués; ni la cavalerie, ni les 2e et 3e division ne comptaient un seul officier général désigné.

Le général Pourcet fit connaître cet état de choses au Ministre, qui consentit, non sans difficulté, à retarder le mouvement du corps d'armée[2]. A ce moment, les mauvaises nouvelles se succédaient; Chanzy était battu au Mans et avait peine à arrêter sa retraite sur la Mayenne; Bourbaki échouait devant les lignes de la Lisaine et se retirait sur Besançon; après une campagne longtemps restée indécise, Faidherbe était entièrement défait à Saint-Quentin; enfin les bruits les plus inquiétants arrivaient de Paris. De là, sans doute, la situation d'esprit révélée par les ordres et les contre-ordres qui se succédèrent presque journellement pour le 25e corps dans la seconde moitié de janvier[3]. Le Ministre dirigea d'abord sur Blois un détachement du 25e corps, dans le but de

---

1. Voir le texte de ce télégramme dans l'ouvrage de Pourcet, p. 81.

2. Le 14 janvier, il télégraphiait à Pourcet : « Prêts ou pas prêts, il vous faudra partir le 17 courant, au matin. Les Prussiens n'attendent pas.... » Il terminait en l'invitant à l'aviser, s'il ne pouvait partir à temps; il aviserait lui-même.

3. Pourcet, ouvrage cité, pages 93 et suivantes :

16 janvier, ordre de diriger la meilleure des brigades du 25e corps sur Blois.

17 janvier. La 1re brigade de la 1re division part de Vierzon pour Romorantin, avec 1 batterie et 2 escadrons pour déboucher le 19 devant Blois.

18 janvier. Ordre d'arrêter ce mouvement et de se tenir prêt à partir, avec tout le corps d'armée, le 20 janvier, pour une destination inconnue.

19 janvier. La mise en marche du 25e corps n'aura pas lieu le 20. Il doit se tenir prêt à partir d'un moment à l'autre.

20 janvier. Tout le 25e corps se mettra en mouvement le 22 pour Clamecy.

21 janvier. La division Bruat, seule, marchera sur Clamecy.

détruire le pont de la Loire ou d'obliger l'ennemi à le détruire lui-même. Puis ce projet fut abandonné, et on ne parut plus songer qu'à porter rapidement tout le 25e corps sur Clamecy, par la Charité. Les généraux Mazure (qui commandait la division militaire à Bourges) et de Pointe de Gévigny garderaient les derrières et le flanc droit de Pourcet, qui serait rallié à la Charité par les troupes du 25e corps encore avec le général de Pointe. De même, un régiment de garde mobile à cheval, en formation sous les ordres de M. de Bourgoing, rejoindrait son corps d'armée à la Charité ou à Clamecy.

Mais le Ministre se rendit compte que la retraite de Chanzy sur la Mayenne laissait aux Allemands toute liberté de se renforcer à Blois ou à Orléans. Il décida, par suite, qu'une seule division du 25e corps, celle du général Bruat, se porterait sur Clamecy avec son artillerie et le régiment de garde mobile à cheval. Elle serait placée sous le commandement supérieur du général de Pointe de Gévigny. Pourcet demeurerait en position sur l'Yèvre avec ses deux autres divisions, soutenues par les mobilisés du général Mazure.

En effet, la division Bruat quitta Vierzon le 23 et se rendit à Nevers par Bourges. Le 27, elle était à la Charité et commençait ses opérations le 28, sous les ordres du général de Pointe. Elle marchait sur Clamecy et sa cavalerie était déjà à Avallon quand survint la nouvelle de l'armistice [1].

Au moment où elle quittait Vierzon, le Ministre prescrivait de nouveau une démonstration, non plus sur Blois, mais vers Tours (22 janvier). Cette fois, le général Pourcet se porterait lui-même dans cette direction avec une division d'infanterie et une brigade de cavalerie. Il aurait à nettoyer de partis ennemis la région comprise entre Amboise, Blois et Romorantin ; il ne s'arrêterait que devant des forces supérieures ou s'il était menacé sur sa droite.

La dernière de ses divisions et les troupes du général Ma-

1. Le 10e régiment de cavalerie légère mixte remplaçait à la division Bruat le régiment de garde mobile à cheval qui rejoignit à la fin de janvier seulement.

zure garderaient Vierzon, soutenues au besoin par une brigade, bientôt une division en formation à Poitiers.

L'organisation des 2e et 3e divisions du 25e corps était encore si incomplète, que Pourcet fut réduit à constituer une division mixte à leurs dépens[1]. Son mouvement commença le 23 janvier. Tandis qu'il s'exécutait, le général Ferri-Pisani restait à Vierzon avec deux régiments de marche, les 78e et 79e, qui furent bientôt notablement renforcés. Un demi-escadron du 9e dragons de marche, trois légions de mobilisés (Dordogne, 1re et 3e des Landes), un bataillon de mobilisés de la Côte-d'Or et sept batteries arrivèrent en quelques jours.

A la suite d'escarmouches entre sa cavalerie et des francs-tireurs, l'ennemi dirigea une reconnaissance d'Orléans sur Salbris (24 janvier)[2]. Après un petit engagement elle délogea de la Motte-Beuvron l'un de nos détachements, qu'elle poursuivit jusqu'à Nouan. Le général Ferri-Pisani se crut directement menacé ; il rassembla sa division le 26 et s'établit en avant de la forêt de Vierzon, derrière le ruisseau de la Rère. Mais déjà la reconnaissance hessoise s'était retirée vers le nord. Il regagna donc ses cantonnements sur l'Yèvre et y resta sans autre incident jusqu'à la fin des hostilités.

Cependant les troupes placées sous les ordres directs de Pourcet s'étaient portées le 23 entre Villefranche et Méry-sur-Cher, en se couvrant du 9e mixte et de l'escadron des

1. Pourcet écrivait le 20 au Ministre qu'il n'avait pas un mulet d'ambulance et pas de chevaux de trait pour les voitures régimentaires ; bon nombre de généraux ou de chefs de corps, presque tous les officiers d'ordonnance étaient à pied. Les cavaliers du 9e de cavalerie légère mixte et de l'escadron des Deux-Sèvres ne tenaient pas à cheval, ignoraient tout maniement d'armes et n'avaient jamais tiré.

La division qui prit part au mouvement sur Blois était ainsi constituée :

1re brigade : 77e de marche et mobilisés du Cher.

2e brigade : 7e chasseurs de marche *bis*, 6e bataillon des mobiles du Puy-de-Dôme, mobilisés de l'Indre.

3 batteries de la 2e division [25e du 15e (4), 26e du 12e (4), 26e du 13e (4)] et 1/2 section du génie.

9e de cavalerie légère mixte, éclaireurs des Deux-Sèvres (1 escadron).

1 batterie de 4 à cheval (20e du 18e) et 1 batterie de 12 (26e du 14e) rejoignirent ensuite la division.

2. 1 compagnie, 2 escadrons, 2 pièces (*État-major prussien*). Pourcet dit 1,800 hommes.

Deux-Sèvres, jetés à Romorantin et dans la direction de Tours. Le 24, nos deux brigades d'infanterie se concentraient, la 1re à Villefranche et la 2e à Romorantin. L'artillerie était réunie à Langon; la cavalerie occupait Mür, Rougeon, Gy, Selles-sur-Cher. Le 25, cette dernière restait en position et les deux brigades d'infanterie s'établissaient avec trois batteries sur la ligne Pruniers-Gièvres. Deux batteries restaient à Romorantin.

Jusqu'alors, on avait à peine parcouru quelques kilomètres par jour; il fallait terminer en marchant l'organisation et l'instruction des troupes. Les corps de mobilisés surtout, dont les officiers provenaient de l'élection, laissaient grandement à désirer sous ce dernier rapport. Il arrivait fréquemment que leurs sentinelles fissent face à l'intérieur des lignes ou aux corps voisins.

Le 26 janvier, la 1re brigade se portait de Gièvres à Noyers et Saint-Aignan par la route de Tours; la 2e, de Pruniers, Lassay et Lanthenay sur Chémery et Mehers. La cavalerie cantonnait de la Trouannes à Saint-Aignan, face à Blois. Elle se gardait si mal qu'un peloton ennemi pénétra jusque sur la place de Contres, devant la maison habitée par le général Delhorme. Ce coup d'audace n'eut pas d'autre suite, mais les cavaliers allemands purent se retirer sans trop de peine.

Sur les entrefaites, M. de Freycinet prescrivait au général Pourcet de continuer son mouvement sur Tours, en opérant une diversion vers Blois et surtout en y faisant sauter le pont de la Loire (25 janvier). La confiance du commandant du 25e corps en ses troupes était si restreinte, qu'il préféra les porter toutes vers Blois, quitte à marcher ensuite sur Tours. Le Ministre y consentit, et il fut de nouveau convenu qu'une brigade venant de Poitiers appuierait ce dernier mouvement.

Le 27, la division mixte opéra un changement de direction à droite, pour s'établir de Cour-Chéverny à Contres[1]. Déjà

1. 2e brigade, 1 batterie de 4 et 1 de 12, de Cour-Chéverny à Cormeray; 9e mixte à Tour-en-Sologne, Cellettes, Seur;
1re brigade à Contres avec 3 batteries; 1er escadron du 9e dragons de marche vers Tours.

les patrouilles de la cavalerie allemande avaient signalé son mouvement. En se retirant de Cormeray, un escadron de uhlans attira trois escadrons du 9e mixte dans une embuscade tendue à Cellettes par une centaine de fantassins. Malgré une vive fusillade, le lieutenant-colonel Masson ne voulut pas tout d'abord faire demi-tour de peur d'amener une panique. Il déploya son escadron en tirailleurs et tenta de pénétrer dans le village. Après avoir franchi une première barricade ébauchée par l'ennemi, il se heurta à une seconde, élevée au delà du Beuvron et ne put la dépasser. Il dut alors se replier sur Cormeray, sans trop de pertes[1]; de son côté, l'ennemi se retira sur Vienne.

Suivant les ordres de Pourcet, nous devions opérer le 28 sur quatre colonnes; le général Delhorme partirait de Contres à 6 heures et demie du matin avec le 77e de marche, l'escadron du 9e dragons de marche, deux escadrons du 9e mixte, deux batteries. Il se dirigerait sur les Montels, Chailles, puis remonterait la Loire vers le faubourg de Vienne.

A sa droite, le général Pourcet quitterait Cormeray, à 10 heures et demie, avec les trois bataillons de l'Indre, deux batteries, l'une de 4 et l'autre de mitrailleuses. Il se porterait par Cellettes sur la Patte d'oie de l'Aubépin.

Le général de Chabron, parti de Cour-Chéverny à 10 heures et demie, marcherait sur le même point avec le 7e chasseurs *bis*, deux bataillons du Cher, le 6e bataillon de mobiles du Puy-de-Dôme et deux batteries, l'une de 4 et l'autre de 12.

Enfin un escadron du 9e mixte et les éclaireurs des Deux-Sèvres s'engageraient dans les forêts de Boulogne et de Bussy pour mieux nous couvrir vers l'est.

Au sortir de la forêt de Bussy, les deux colonnes du centre se déploieraient et attaqueraient de front le faubourg que celles des ailes menaceraient de flanc[2].

---

1. 1 officier blessé mortellement, 8 cavaliers blessés et 18 chevaux tués ou blessés; nous fîmes trois prisonniers.

Vienne était alors occupé par 1 bataillon d'infanterie; il y avait à Blois 1 bataillon et demi, et 2 escadrons.

2. 1 bataillon du Cher, resté à Contres, gardait le parc et le convoi; 1 bataillon du 78e de marche avait été détaché de Vierzon à Selles-sur-Cher.

Ces mouvements, fort compliqués pour des troupes novices, ne furent pas exactement exécutés. Un retard de près de trois heures, qui se produisit à la 1re brigade, obligea de différer l'attaque d'autant. De plus les deux escadrons de droite s'égarèrent et ne parurent même pas aux abords de Vienne. Il en résulta que l'ennemi ne fut pas surpris et coupé de Blois, comme il l'aurait dû être.

La colonne du général Pourcet atteignit la Patte d'oie sans résistance et déboucha vers 4 heures seulement devant Vienne. Son avant-garde (une compagnie du 7e chasseurs *bis*, une section de 4, un détachement du génie), vigoureusement enlevée par le colonel Fourchault, chef d'état-major du corps d'armée, traversa le pont du Cosson et arriva à deux cents mètres du faubourg ; son entrée était défendue par une forte barricade, à hauteur d'une digue qui l'entoure. On chercha vainement à mettre nos deux pièces en batterie et le feu de l'ennemi les mit un instant en danger. Plusieurs chevaux furent tués ou blessés, d'autres s'abattirent sur la chaussée couverte de verglas. Les chasseurs durent faire un effort pour dégager cette section [1]. La colonne se déploya ensuite derrière le Cosson, où elle ne tarda pas à être renforcée par celle du général de Chabron. Deux autres sections de 4 prirent position sur une hauteur à gauche de la route, et la batterie de mitrailleuses en avant et à droite. On battit ainsi l'issue du faubourg.

La colonne Delhorme, qui était partie à 10 heures seulement, avait 28 kilomètres à faire sur le verglas. Elle n'atteignit les abords de Vienne qu'à la nuit, et déploya aussitôt un bataillon le long du Cosson et un autre le long de la Loire. Le dernier restait en réserve, tandis que la 20e batterie du 18e régiment (4 à cheval) s'établissait sur la route et canonnait le pont de Blois [2]. Malgré cette intervention, l'attaque des deux autres colonnes progressait très lentement. La

1. Elle appartenait à la 26e batterie du 13e régiment et perdit 3 hommes, 4 chevaux tués ou blessés.

2. Détruit une première fois par nous au moment de la retraite de Vendôme, et rétabli provisoirement par l'ennemi.

Carte N°.XIII

1. Elle appartenait à la 26e batterie du 13e régiment et perdit 3 hommes, 4 chevaux tués ou blessés.

2. Détruit une première fois par nous au moment de la retraite de Vendôme, et rétabli provisoirement par l'ennemi.

légion de l'Indre, officiers compris, montrait la plus extrême mollesse ; il fallait en finir. Les généraux Pourcet et de Chabron réunirent quelques mobilisés de bonne volonté à la compagnie de chasseurs du lieutenant de Villebois de Mareuil et se jetèrent sur la barricade. Elle fut enlevée en un instant et ses défenseurs s'enfuirent la baïonnette dans les reins, vers un retranchement en palanques qui défendait l'accès du pont de la Loire. Au moment où nos soldats y arrivaient, une explosion retentit : le pont venait de sauter.

Le combat était terminé ; il nous avait coûté 21 tués et 82 blessés, dont 5 officiers. Les pertes du détachement ennemi étaient à peu près égales[1], malgré son effectif de beaucoup inférieur. Si nos troupes, les mobilisés surtout, avaient montré un peu plus d'entrain, il aurait été entièrement détruit.

Malgré ce succès, Pourcet crut devoir demander au Ministre (29 janvier) l'ajournement de l'opération sur Tours, tant il redoutait un échec qui aurait compromis l'organisation future de son corps d'armée. D'ailleurs il apprit le même jour la signature de l'armistice.

Quant à Frédéric-Charles, à la nouvelle de la prise du faubourg de Vienne, il plaça les troupes de Blois sous les ordres du général von Manstein, qui venait d'atteindre Orléans avec le IX^e^ corps (28 janvier). Dès le lendemain, le bataillon battu à Vienne fut envoyé à Tours et remplacé par un nouveau détachement. C'est à ce moment que survint la cessation des hostilités.

---

1. Pourcet dit 96 hommes, dont 64 prisonniers non blessés qu'il compta lui-même, et 150 fusils. Il ajoute qu'un grand nombre d'Allemands profitèrent de la nuit pour s'échapper, sans que la population fît rien pour les en empêcher.

L'*État-major prussien* donne comme chiffres des pertes allemandes : 1 officier et 63 hommes, dont 47 disparus. Il y a lieu de croire que ces nombres ont été réduits avec intention.

Du 4 au 31 janvier la II^e^ armée aurait perdu 229 officiers et 3,721 hommes seulement, dont 121 officiers et 1,698 hommes pour le III^e^ corps.

CHAPITRE XXXIV

L'ARMISTICE

Avant-coureurs de la capitulation de Paris. — L'armistice. — Limites de notre zone d'occupation. — La guerre à outrance. — Nos ressources. — Projets de Chanzy. — La 2e armée au sud de la Loire. — Le 25e corps. — Situation à la fin de l'armistice. — Moral des troupes. — Les Allemands. — Les préliminaires de paix. — Réflexions finales.

La signature de l'armistice et la capitulation de Paris n'avaient point surpris la Délégation ; depuis plusieurs semaines, les dépêches qu'elle recevait de Jules Favre ou du général Trochu lui laissaient pressentir cette fatale nouvelle. Toutefois, Gambetta ne permettait pas que le dernier acte du drame se terminât ainsi sans une protestation suprême :

« Vous voyez s'approcher tous les jours de vous, de la France, de la République, l'horrible catastrophe, écrivait-il le 16 janvier à Jules Favre, et vous vous résignez en gémissant... plutôt que de vous défaire résolument du seul homme qui, quelle que soit d'ailleurs sa vertu, est inférieur à sa situation, à son rôle, aussi bien qu'à son mandat.

« De mesquines considérations de personnalités vous entraînent à ce point de rendre stériles les efforts gigantesques de Paris et de la France. Depuis quatre mois, vous vous laissez acculer à la faim et à la capitulation par votre inaction. Vous avez ainsi laissé passer l'heure et l'occasion favorables pour une victorieuse trouée et, avec des intentions plus pures, vous tomberez comme ceux qui sont tombés à Metz et à Sedan. »

Un peu plus tard (27 janvier), en écrivant à Jules Favre, Gambetta dépeignait le général Trochu comme « n'étant qu'un discoureur infatigable et un militaire irrésolu ». Il protestait énergiquement contre la pensée que la capitulation de Paris pourrait entraîner celle de la France.

« Qu'allez-vous faire à Versailles? Capituler comme gouvernement? Vous ne le pouvez ni en fait, ni en droit. En fait, bloqués dans Paris depuis quatre mois, réduits par la disette à ouvrir les portes à l'ennemi, vous ne pouvez stipuler que pour la ville et exclusivement comme représentants de la ville. C'est Paris qui est réduit en effet, ce n'est pas la France, et toute immixtion sur un autre terrain vous amènerait à consentir à l'ennemi des avantages qu'il est loin d'avoir conquis. En droit, vous ne pouvez disposer du titre de gouvernement sans le supprimer, comme il est arrivé après la capitulation de l'homme de Sedan. La collectivité même, la pluralité de notre gouvernement implique la dévolution de tout le pouvoir aux survivants d'entre nous, que leurs collègues aient été frappés de mort naturelle ou de mort politique.

« Ces principes posés, tout ce que vous accompliriez en dehors des intérêts propres de Paris, sans notre consentement ou notre ratification, serait nul et de nul effet...

« Au moment de finir, nous recevons à l'instant une dépêche de Londres qui annonce votre retour de Versailles à Paris, avec les conditions de la capitulation.

« La précision de la dépêche ne laisse plus guère de doute pour mon esprit, et je reste muet devant une telle catastrophe...[1]. »

Ainsi, aux yeux de Gambetta, une fois la résistance de la grande ville terminée, le Gouvernement devrait cesser d'exister. Il ne pourrait, en aucun cas, s'engager pour le pays tout entier. Dans leurs dépêches des 9, 10, 14 janvier, Jules Favre et le général Trochu avaient déjà développé les mêmes idées[2].

On sait trop qu'il n'en fut rien et que la convention imposée par M. de Bismarck à la faiblesse de Jules Favre s'appliquait à la France beaucoup plus qu'à Paris. Non seulement elle laissait l'armée de l'Est en dehors de l'armistice, mais

1. *Enquête*, tome IV, p. 127 et suivantes.
2. De Freycinet, ouvrage cité, p. 326.

elle nous obligeait à céder, sur un grand nombre de points, le terrain qu'occupaient encore nos armées de province. Chose inouïe, elle nous dépouillait d'une partie de nos forces, en nous obligeant au licenciement immédiat de tous les corps de francs-tireurs[1]. Jamais un Français n'aurait dû donner son consentement à une pareille condition, contraire à l'idée même d'un armistice.

L'Histoire impartiale sera sévère pour le gouvernement de Paris et surtout pour son chef : elle dira qu'ils ne surent pas mettre en œuvre les énormes ressources militaires dont ils disposaient; elle dira qu'ils ne tirèrent aucun parti du patriotisme parfois égaré, mais toujours sincère, d'une population de deux millions d'hommes; elle dira enfin qu'après avoir conduit Paris jusqu'à la catastrophe finale, ils ne surent rien faire pour en préserver le reste du pays et pour le laisser en état de continuer la lutte, si elle était jugée indispensable. C'est grâce à leur défaut constant d'énergie, à leur inaction persistante, à leurs continuelles capitulations de conscience, que les armées de province jouèrent, de beaucoup, le plus beau rôle dans ce grand drame.

Chanzy reçut le 30 janvier seulement le texte de la convention du 27. En même temps, Frédéric-Charles se déclarait prêt à se retirer le 31, à midi, en deçà de la ligne de démarcation, si Chanzy prenait par écrit le même engagement. D'après l'article 1er, les zones occupées par les deux armées devaient être limitées par une ligne partant de Pont-l'Évêque, pour se diriger sur Lignières[2], en passant entre Briouze et Fromentel. Elle suivait ensuite jusqu'au nord de Morannes la limite des départements de l'Orne et de la Sarthe, puis laissait ce dernier à l'occupation allemande, ainsi que l'Indre-et-Loire, le Loir-et-Cher, le Loiret, l'Yonne.

Il est à peine besoin de faire ressortir combien cette déli-

1. Art. 7. On tourna cet article en faveur de certains corps francs, les zouaves pontificaux et le corps Cathelineau par exemple, en les faisant rentrer pour la forme dans les troupes régulières. Mais le bataillon de francs-tireurs de la Sarthe, qui avait rendu de bons services, fut désarmé (Cathelineau, ouvrage cité).

2. Lignières est un peu au nord de Prez-en-Pail.

mitation nous était défavorable. Les Allemands acquéraient le droit d'occuper complètement l'Indre-et-Loire, le Loir-et-Cher, le Loiret et l'Yonne, qui étaient encore, en grande partie, entre nos mains. L'importante ville de Vierzon, que nous occupions, allait être évacuée comme étant comprise dans la zone neutre destinée à séparer les deux armées. Les lignes du Cher, de l'Indre, de la Creuse ne pouvaient plus être défendues par nous, l'ennemi tenant leur partie inférieure. Les négociateurs de la convention n'auraient pu faire davantage, s'ils avaient voulu rendre impossible la prolongation de la guerre.

D'ailleurs les Allemands prétendirent encore, sur plusieurs points, altérer à leur profit le texte d'une convention qui leur était déjà si avantageuse. Le grand-duc, surtout, montra la plus grande raideur et menaça de reprendre les hostilités, si on n'acceptait pas ses conditions. Mais Chanzy lui opposa une fin de non-recevoir tout aussi absolue. Pourtant, dans une conférence du 2 février, les deux partis finirent par se mettre d'accord. On nous concéda l'occupation de Mézidon; les patrouilles allemandes ne durent même pas visiter Argentan et Lisieux.

Quant à Frédéric-Charles, il installa, du 31 janvier au 3 février, ses troupes en deçà de la zone neutre. La 4e division de cavalerie s'établit entre Sées et Alençon, le IIIe corps et la 2e division d'Alençon au Mans, le Xe corps, les 1re et 6e divisions du Mans à Montrichard; le IXe corps resta autour d'Orléans et le détachement Rantzau à Auxerre [1].

Les élections allaient avoir lieu; l'Assemblée nationale aurait bientôt à trancher la redoutable question de la prolongation de la guerre. Après tant de désastres, de sacrifices inutiles, il était permis de se demander si la lutte était encore possible. Sans doute un peuple qui ne veut pas mourir trouve dans son désespoir des forces inépuisables. Les Espagnols l'ont amplement prouvé, en résistant, de 1808 à 1814,

1. *État-major prussien.* Le détachement Rantzau fut réparti le 9 février entre Bléneau, Gien et Châtillon-sur-Loing, tandis qu'une brigade mixte du VIe corps occupait seule Auxerre.

à plusieurs de nos armées et au plus grand capitaine des temps modernes. Mais, pour une pareille résistance, il faut la presque unanimité de tout un peuple ; il faut du moins que la majorité des citoyens soit disposée à tous les sacrifices pour chasser l'ennemi du sol national. D'ailleurs l'intérêt bien entendu du pays est le plus souvent d'accord avec les impulsions de la fierté nationale. On peut même dire, avec quelque raison, que le parti de la guerre à outrance aurait été le plus sage en 1871. Quand on tient compte des désastres de la Commune, du paiement de l'indemnité de guerre, des sacrifices de tout genre entraînés par l'état de paix armée où nous vivons depuis vingt-trois ans, on est entraîné à croire que le « fou furieux » avait raison et que mieux aurait valu combattre jusqu'à notre dernière cartouche que de signer la paix dans les conditions imposées par l'ennemi.

Mais la grande majorité de la nation ne voulait pas la continuation de la guerre, et ce fait seul rendait la paix indispensable. Malgré la trêve consentie par tous les partis devant l'ennemi, les groupes révolutionnaires exceptés, les Français de 1870 n'étaient pas disposés à tout sacrifier à la grande cause de la Patrie. Le goût du bien-être, la soif des jouissances matérielles, l'absence de tout idéal, de toute croyance fermement assise, le dégoût des occupations viriles avaient, depuis des années, exercé leur influence dissolvante sur la nation. L'enthousiasme de Gambetta et de ses collaborateurs, leurs prodiges d'activité ne parvenaient plus à réagir sur la lassitude générale. « Mon opinion personnelle a toujours été, a dit M. de Freycinet, qu'après la chute de Paris la guerre serait fort difficile à soutenir, moins à cause de l'insuffisance des ressources du pays que des dispositions morales de la population[1]. » Chanzy disait de son côté : « Il faut bien le dire, s'il y avait des gens qui ne voulaient point se battre, c'est que la nation ne les y poussait plus. L'armée est le reflet du pays. Si le patriotisme s'amoindrit dans la nation,

1. De Freycinet, ouvrage cité, p. 326.

il est difficile qu'il s'exalte dans l'armée. La preuve en est dans ce qui se passait autour de nous. Lorsque des gens fuyaient le champ de bataille, au lieu de les flétrir et de nous les ramener, on les cachait. Lorsqu'il s'agissait de faire de nouvelles levées, au lieu d'encourager ceux qui partaient, on les plaignait et on leur répétait : « On vous mène à la « boucherie. » Enfin les autorités elles-mêmes dissimulaient les fuyards qui retournaient dans leurs communes[1]. »

« Mais si la guerre ne devait pas être poursuivie, il était du moins très important qu'elle parût susceptible de l'être afin de contenir les exigences du vainqueur[2]. » Il fallait tout préparer en vue de la reprise des hostilités, quelque improbable qu'elle fût.

La 2e armée de la Loire était la seule en état de reprendre immédiatement la campagne. Mais on ne pouvait plus songer à la porter sur Paris, comme Chanzy l'avait plusieurs fois projeté. Maintenant la question capitale était de couvrir le sud de la Loire, de ralentir le plus possible les progrès de l'ennemi, de façon à permettre l'organisation de nouvelles armées. Nous possédions encore des ressources considérables : 222,000 hommes d'infanterie, 20,000 cavaliers, 33,900 artilleurs, 1,232 bouches à feu avec 242 coups par pièce, 4,000 voitures. A ces forces organisées s'ajoutaient 354,000 hommes répartis en Algérie ou dans les dépôts, 132,000 recrues de la classe 1871 encore dans leurs foyers. La remonte disposait de 12,000 chevaux; 443 canons, avec 398,000 projectiles, et 1,200 voitures attendaient des attelages. Les départements allaient mettre à la disposition de nos armées, si ce n'était déjà fait, 98 batteries de divers calibres, attelées et munies de leur personnel. Nos fabriques d'armes livraient 25,000 chassepots par mois et nos cartoucheries deux millions de cartouches par jour[3]. D'énormes quantités d'armes et de munitions ne cessaient d'affluer de l'étranger, d'Amérique surtout. Enfin la partie de la France que n'avait pas encore

1. *Déposition devant la commission d'enquête*, tome IV, p. 160.
2. De Freycinet.
3. Chanzy, ouvrage cité, p. 416.

foulée l'ennemi comptait 25 millions d'habitants; nos ressources étaient donc loin d'être épuisées.

Chanzy proposa au Ministre (3 février) de les utiliser comme il suit. L'armée de Bretagne était encore fort mal organisée et les cinq groupes dont le général de Colomb avait proposé la formation (30 janvier) se reliaient à peine entre eux. Le commandant en chef avait leur « direction stratégique », mais, chose qu'il est difficile d'admettre, son autorité sur le territoire était nulle. Chacun des généraux sous ses ordres conservait une initiative et une indépendance relatives. Enfin, jusqu'à nouvel ordre, de Colomb restait sous l'autorité suprême de Chanzy[1]. Des influences politiques rendaient son autorité encore plus précaire. Ainsi, sur la demande d'un préfet, M. Engelhard, et contre la volonté de Chanzy et de Colomb, Cathelineau, alors dans le Maine-et-Loire, était envoyé dans la Mayenne (2 février).

Il fallait donc créer de toutes pièces cette armée, lui donner l'armement, l'équipement, l'habillement, le personnel administratif qui lui manquaient.

Les lignes de Carentan, qui auraient dû couvrir Cherbourg et une partie de la Normandie, n'étaient point en état de défense; travaux et armement devaient être complétés. Aux yeux de Chanzy, cette situation présentait des dangers évidents: il était possible que Frédéric-Charles cherchât à couper la 2e armée de la Loire et à la refouler en Bretagne, où elle serait isolée du reste du territoire, tandis que le grand-duc pourrait occuper entièrement la Normandie.

D'ailleurs nos troupes n'avaient ni la solidité, ni la cohésion, ni l'organisation nécessaires pour qu'on pût leur imposer des mouvements de large envergure. Il fallait éviter tout engagement décisif. On devait se proposer simplement d'affirmer l'idée de la résistance, sur tous les points où ce serait possible. On obligerait ainsi l'ennemi à se disperser, à maintenir en France des forces considérables, à accroître la somme des sacrifices de tout genre qu'il s'était déjà imposés. On at-

1. Télégrammes du Ministre au général de Colomb (31 janvier et 1er février).

tendrait ainsi le moment de reprendre l'offensive: « Ce que les Allemands redoutent le plus, ajoutait Chanzy dans un rapport du 2 février au Ministre, c'est la guerre de détail, la défense du sol pied à pied, la résistance derrière tous les obstacles. » Il voulait l'obtenir du patriotisme quelque peu assoupi des populations. A ses yeux, les armées, les groupes constitués devaient servir uniquement à appuyer la résistance locale, à profiter des fautes de l'ennemi. Sans doute, nous le répétons, ce programme eût présenté de grands avantages. Mais il exigeait, comme condition première, le sacrifice de tous les intérêts privés ou, du moins, la bonne volonté du plus grand nombre, et aucune de ces conditions ne pouvait être réalisée en ce moment.

Quoi qu'il en soit, Chanzy voulait quitter ses positions actuelles, laisser sur la Mayenne le strict nécessaire pour donner une base solide aux troupes de Bretagne et porter le reste au sud de la Loire.

A cet effet il renforcerait les deux divisions du 17e corps, dont disposait déjà le général de Colomb, des divisions Saussier et Gougeard, composées surtout de mobilisés originaires de la région. Jointes aux corps de Lipowski, de Cathelineau et de Bérenger, elles prendraient les emplacements suivants à l'est de la Bretagne.

Le général Saussier s'établirait derrière l'Orne, d'Ouistreham à Harcourt, pour couvrir Caen. Avec ses corps francs et 15,000 mobilisés bretons, Lipowski défendrait le terrain à droite jusqu'à Argentan ; puis viendrait la division Gougeard, d'Argentan à Domfront, et celle de Charette, de Domfront à Mayenne ; à Laval, les deux divisions du 17e corps et les 8,000 mobilisés de la Mayenne ; à Château-Gontier et sur le cours inférieur de cette rivière, le corps Cathelineau soutenu par les mobilisés de la Loire-Inférieure (général Bérenger). Quant à Cléret, qui avait alors 14,000 hommes, il passerait sur la rive gauche de la Loire.

De son côté, le reste de la 2e armée (deux divisions du 19e corps, 21e et 16e corps) se mettrait en marche de façon à être établi, avant le 18 février, date convenue tout d'abord

Chanzy projetait d'établir le 16e corps du Blanc à Châtellerault; le 21e, de Châtellerault à Loudun; le 19e, de Loudun à Saumur. Ce dernier serait renforcé de la division Cléret, qui passerait la Loire dès que Cathelineau serait en état de couvrir Angers et les Ponts-de-Cé.

Ainsi, l'étendue du front de l'armée proprement dite ne devait pas être moindre de 120 à 130 kilomètres, chiffre assurément excessif; si, comme il était à prévoir, elle ne pouvait se maintenir dans ces premières positions, elle se retirerait, en se resserrant davantage, la gauche et le centre sur le plateau de Gâtine, de Saint-Maixent à Confolens, la droite aux monts du Limousin. Cette aile resterait liée aux 26e et 25e corps, dont la retraite s'opérerait sur l'Auvergne, le centre futur de la résistance.

Les instructions du 11 février réglèrent la première partie du mouvement de l'armée. Les 2e et 4e divisions du 16e corps devaient quitter Laval le 11 et se porter sur Angers, où elles seraient le 15, par les deux rives de la Mayenne. Les 1re et 3e divisions les suivraient à un jour de distance, ainsi que la cavalerie, les parcs et les réserves. Le grand quartier général, y compris les troupes du général Bourdillon [1], partirait de Laval le 13 et se dirigerait sur Poitiers, qu'il atteindrait le 19. Le 21e corps se mettrait en mouvement le 12 et marcherait sur Doué et Saumur, en suivant les itinéraires du 16e corps. Enfin le 19e corps partirait également le 12, pour être à Mayenne le 15 et à Angers le 21. Les grands parcs de l'artillerie et du génie iraient s'établir à Montmorillon, et la réserve générale d'artillerie à mi-chemin de Poitiers à Lussac.

En sa qualité de député des Ardennes, Chanzy allait se rendre à Bordeaux le 13. Le général de Colomb, qui devait prendre le commandement provisoire de la 2e armée, aurait à faire relever par les troupes de Bretagne les avant-postes abandonnés par celles de Chanzy.

---

1. Régiments de gendarmerie à pied et à cheval; 1er régiment de marche de chasseurs d'Afrique, éclaireurs algériens, éclaireurs Bernard, compagnie Taillandier.

Cependant, à l'occasion d'un conflit survenu entre Gambetta et le gouvernement de Paris, le général Le Flô s'était rendu à Bordeaux le 8 février. Le 15, après entente avec lui, Chanzy compléta les instructions qui précèdent, en les modifiant sur certains points.

Le 16e corps continuerait sa marche de Saumur et de Doué sur Loudun et Châtellerault, où il arriverait le 20. Il aurait à couvrir le pays entre Châtellerault et Le Blanc, en s'établissant derrière l'Auzon et la Gartempe. Le 21e corps, qui suivrait le même itinéraire que le 16e, atteindrait Loudun le 20; il défendrait la région comprise entre Loudun et Châtellerault; ainsi que le 16e corps, il devrait être en position le 22. Le 19e corps, qui atteindrait Angers le 21, arriverait à Saumur et à Doué le 23, pour s'établir de Saumur à Loudun. A sa gauche, le général Cléret se tiendrait prêt à passer la Loire et à prendre position des Ponts-de-Cé à Saumur. L'étendue totale du front de l'armée, de Saumur au Blanc, ne dépasserait plus soixante kilomètres.

Sur ces entrefaites, on apprit (18 février) que l'armistice était prolongé de cinq jours; Chanzy put donc accorder un séjour aux troupes en marche. En outre, il donna le 19 de nouvelles instructions dans le but de concentrer l'armée encore davantage. Le général Cléret, définitivement rattaché au 19e corps, prendrait position de Saumur à hauteur de Saint-Cyr-en-Bourg, derrière le Thouet, en observant la Loire des Ponts-de-Cé à Saumur. Le 19e corps s'étendrait de Saint-Cyr à Loudun; le 21e, de Loudun à Lencloître; enfin le 16e, de Lencloître à Châtellerault et à Monthoizon, à cheval sur la Vienne. La cavalerie de ce dernier corps d'armée le relierait au 26e, qui quitterait Poitiers pour se porter derrière la Creuse et l'Indre, du Blanc à Châteauroux.

Forcé d'évacuer Vierzon, situé, comme nous l'avons dit, dans la zone neutre, le 25e corps s'était d'abord établi à cheval sur le Cher, sa 2e division à Melun, la 3e autour de Reuilly, de façon à couvrir les routes de Bourges et de Châteauroux. La 1re division, qui avait été détachée vers Nevers, on s'en souvient, reçut le 5 février l'ordre de rallier le général Pourcet.

Elle vint s'établir en deuxième ligne, à Charost et à Saint-Florent-sur-Cher. La cavalerie du corps d'armée était au nord de l'Yèvre, d'Henrichemont à Bourges [1].

En cas de retraite, le 25e corps devait d'abord se retirer sur Châteauroux et Limoges. Puis on lui assigna comme direction générale l'Auvergne, ce qui l'aurait éloigné sensiblement de la 2e armée. D'ailleurs Pourcet, qui n'était pas entièrement subordonné à Chanzy, ne partageait pas ses vues au sujet du rôle futur du 25e corps. Il craignait d'être coupé de l'armée et se proposait d'évacuer Bourges, en se retirant derrière le canal du Berry, de Charenton à Saint-Amand. Mais le Ministre l'invitait à défendre Bourges (20 février). Il prit donc des mesures pour réoccuper Vierzon et faire sauter les ponts du Cher, de l'Yèvre et du canal, dès la dénonciation de l'armistice. Le gros du 25e corps se serait établi au sud de Bourges, en se reliant à droite au général du Temple, qui commandait alors dans la Nièvre et devait défendre le pont de la Guerche, sur la route de Bourges à Nevers.

On se hâta de terminer les travaux de défense ébauchés autour de Bourges; ils dessinaient deux lignes, la première allant des Rivages, sur l'Yèvre, à la route de la Charité, par Asnières, la deuxième formant réduit aux abords mêmes de la ville. Mais les emplacements du 25e corps devaient être encore une fois modifiés. Sur une nouvelle demande de Pourcet, le général Le Flô l'autorisait à se retirer derrière le canal du Berry; le général du Temple se conformerait à ce mouvement le long de l'Allier. Enfin on commencerait l'évacuation de Bourges (25 février). Au moment de la conclusion des préliminaires de paix, la 2e division était à Dun-le-Roi et la 3e à Levet.

A l'autre aile de Chanzy, l'armée de Bretagne dessinait un

1. L'effectif du 25e corps était le 5 février de 29,870 hommes, dont 15,800 appartenant à la ligne, aux chasseurs, aux troupes de la marine, 8,500 à la garde nationale mobilisée et 2,300 à la cavalerie (Pourcet, ouvrage cité).

Le 10 février, la division Bruat fut désignée pour la garde de l'Assemblée, à Bordeaux. Le 25e corps perdait ainsi le meilleur tiers de ses forces.

chapelet de sept groupes distincts, répartis de l'embouchure de l'Orne à la Loire en suivant la Mayenne [1]. Les mobilisés de la Loire-inférieure, général Bérenger, couvraient la Basse-Loire et Nantes [2]. Puis venait le général de Cathelineau, qui gardait la Mayenne, de la Loire à Château-Gontier, avec ses volontaires, des mobilisés de la Bretagne ou de la Vendée, quatre batteries et trois escadrons de chasseurs [3].

Au centre, les deux divisions d'infanterie du 17e corps, renforcées de la brigade des mobilisés de la Mayenne, sa division de cavalerie, sa réserve d'artillerie [4], formaient un corps de réserve établi en avant de Laval et derrière la rivière, de Laval à Mayenne.

Avec la légion de l'Ouest, des mobilisés bretons et une batterie de montagne, le général de Charette s'étendait de Mayenne à Domfront [5], en se reliant à la division Gougeard. Celle-ci, renforcée de mobilisés de la Mayenne et de l'Orne, gardait avec trois batteries le terrain compris entre Domfront et Flers. Elle se reliait au général de Lipowski [6], qui joignait à ses corps francs des mobilisés bretons et une batterie de montagne. Enfin le dernier anneau de cette longue chaîne,

---

1. Voir les instructions du général de Colomb, en date du 19 février. Cléret avait passé la Loire le 8 février.

2. Il y avait le 9 février dans la division militaire de Nantes :

55	officiers,	2,677	hommes d'infanterie de ligne,		
113	—	5,522	mobiles,		
754	—	19,743	mobilisés,	72	chevaux,
17	—	449	francs-tireurs,		
54	—	1,858	cavaliers,	1,003	—
15	—	458	artilleurs,	290	—
32	—	2,076	hommes du train d'artillerie,	2,055	—
5	—	663	hommes de la remonte,	346	—
1,045	—	34,446	hommes	3,766	—

Dépêche du 9 février au Ministre.

3. Son effectif, fort le 5 février de 5,800 hommes, dont 2 escadrons et 1 batterie de montagne, atteignait le 19 18,000 hommes répartis en 4 brigades. Il avait 2 batteries de mitrailleuses, 1 de 4, 1 de 4 de montagne.

4. Réduite de 3 batteries (2 de 8 et 1 de 7) passées à la 2e armée.

5. Le 13 février, il avait 10,416 mobilisés sous ses ordres (*Télégramme au Ministre*).

6. Le 12 février, Colomb signalait au Ministre cet officier général comme ayant quitté l'armée sans autorisation pour une destination inconnue.

la division Saussier, gardait la Dive jusqu'à son embouchure, avec quatre batteries.

Comme on le voit, les corps Saussier et Lipowski formaient échelon en avant de notre gauche. Le général de Colomb n'avait pas l'intention de défendre toute cette ligne : la tâche eût été impossible. Il se proposait simplement de couvrir les principaux débouchés, de ralentir le plus possible les progrès de l'ennemi. Il voulait faire une guerre de partisans qu'aurait facilitée la configuration du sol. En cas de retraite, chacun des groupes sous ses ordres se serait retiré, aussi lentement que possible, derrière la Vilaine, l'Ille et le canal, de manière à couvrir la Bretagne [1] et la voie ferrée de Saint-Malo à Rennes et à Redon. Notre front se serait étendu de l'embouchure de la Vilaine à la rade de Cancale. Seule, la division Saussier aurait opéré sa retraite sur les lignes de Carentan.

Il faut ajouter que le ministre de la guerre avait pris le parti fort sage de renoncer à continuer les opérations actives dans le nord de la France. Il fit transporter par mer à Cherbourg le 22e corps : 21,000 hommes et dix batteries qui avaient formé la meilleure part des troupes de Faidherbe. Le 26 février, ce corps d'armée atteignait les environs de Saint-Lô et de Bayeux. Dans sa retraite, la division Saussier aurait donc été soutenue par des forces sérieuses.

Telle était notre situation vers la fin de février. Une grande partie des troupes que nous avons énumérées étaient de valeur très contestable. Beaucoup des mobilisés destinés à l'armée de Bretagne n'avaient pas encore rejoint ; la plupart étaient mal chaussés, mal équipés, « déplorablement armés ». La situation du général de Colomb n'était aucunement définie. Il réclamait inutilement des pouvoirs assez étendus pour qu'il pût fondre en une seule masse des éléments absolument hétérogènes [2].

Le moral des nouveaux corps d'armée de Chanzy laissait

1. Dès le 29 janvier, le ministre avait fait étudier l'établissement de camps retranchés à Quiberon et à Brest (*Télégramme au général commandant la division militaire de Rennes*).

2. *Télégramme au Ministre*, 12 février.

non moins à désirer. Au 25e corps, les mobilisés ne se faisaient aucun scrupule de déclarer à haute voix « qu'ils en avaient assez », et leurs officiers laissaient dire. A Châteauroux un grand nombre firent une manifestation publique aux cris répétés de « Vive la paix ». A Issoudun, ils commandèrent un train pour retourner dans leurs foyers. Dans la Nièvre, 400 mobilisés du général de Pointe désertèrent en une nuit, officiers en tête, avec armes et bagages. A la légion de l'Indre, qui avait compté 2,300 hommes le 14 janvier, 400 disparurent du 5 au 8 février. Sur un total de 14,500 mobilisés, le général Pourcet comptait plus de 2,000 absents ; près de 4,000 étaient indisponibles, vingt jours après leur arrivée au corps. D'ailleurs l'organisation de ces bandes armées ne valait même pas celle des mobilisés de Bretagne. Les 2,900 gardes nationaux des Landes formaient trois légions, commandées chacune par un colonel et comptant deux bataillons à huit compagnies, le tout sous les ordres d'un général. La qualité de leurs effets était déplorable ; certaines paires de souliers étaient trouées en quinze jours [1].

Jointes à la lassitude du pays, toutes ces causes faisaient que nos forces, numériquement importantes, étaient plus apparentes que réelles. Quant aux Allemands, après avoir mis en batterie devant Paris, à courte portée, un total de 680 pièces de gros calibre, ils croyaient pouvoir disposer de deux ou trois des corps d'armée qui faisaient partie des troupes d'investissement. Il était inutile de renforcer la Ire armée et l'armée du Sud, qui n'avaient plus devant elles que des rideaux. Au contraire, Frédéric-Charles avait besoin de renforts.

Le 9 février, le Ve corps fut donc dirigé sur la Loire pour relever le IXe et, le 10, le IVe corps se porta vers Chartres. Puis, l'armistice ayant été prolongé jusqu'au 21 février à midi, on prévit la cessation finale des hostilités, et le général de Moltke arrêta le IVe corps autour de Nogent-le-Rotrou, le

1. Pourcet, ouvrage cité. L'une des causes qui contribuèrent le plus à la médiocrité des bataillons de mobilisés fut le versement dans l'armée active des anciens militaires qui en faisaient partie. Le peu d'éléments susceptibles de former des cadres disparut du même coup.

IX^e^ entre Vendôme, Vouvray et Blois, le V^e^ entre Orléans, Blois et Gien. Une nouvelle prolongation étant encore survenue, Frédéric-Charles prescrivit que le IV^e^ corps et la 4^e^ division de cavalerie s'établiraient de Fresnay-sur-Sarthe à Bonnétable ; le III^e^ corps et la 2^e^ division resteraient au Mans ; le IX^e^ corps prendrait place entre les III^e^ et X^e^ corps[1].

Le 24 seulement, on apprit à Versailles la concentration de l'armée de Chanzy en avant de Poitiers. Néanmoins la conclusion des préliminaires de paix pouvait déjà être considérée comme à peu près certaine. Le général de Moltke renonça donc à prendre aucune mesure en prévision de nouvelles hostilités.

Quant à Chanzy, il revenait de Bordeaux le 25, après avoir vigoureusement plaidé la cause de la prolongation de la guerre. Il supposait à Frédéric-Charles l'intention de couper l'armée de Bretagne de la 2^e^ armée, en écrasant notre centre à Chinon et à Loudun. Il donna des ordres afin que, le 27 février, dès l'aube, Barry s'avançât jusqu'à la Creuse : si l'armistice n'était de nouveau prolongé, il s'établirait solidement au confluent de la Creuse et de la Vienne.

Telle était la situation générale, quand, le soir du 26, survint l'ordre tardif de s'abstenir de toute hostilité : la signature des préliminaires de paix était assurée. Elle eut lieu en effet dans la même soirée.

Il restait à peine le temps nécessaire pour prévenir nos avant-postes, tout prêts à reprendre la lutte. La suspension définitive des hostilités eut pourtant lieu sans incident et, dès le 7 mars, la 2^e^ armée était licenciée.

Tous ses efforts, tous ses sacrifices[2], n'avaient pu la con-

1. Le V^e^ devait rester affecté à la III^e^ armée.

2. Ils furent particulièrement lourds pour certains corps. Le 51^e^ de marche, organisé à 4,200 hommes, perdit 27 officiers tués ou blessés, 8 disparus, plus de 1,000 hommes tués ou blessés, 1,100 disparus, 850 entrés aux hôpitaux.

Sur un effectif de 4,703 hommes au 27 novembre, le 49^e^ mobiles (Orne) eut 3 officiers tués, 20 blessés, 450 sous-officiers et soldats tués, 945 blessés, 950 disparus, prisonniers ou malades aux hôpitaux.

Le 33^e^ mobiles (Sarthe) eut 20 officiers tués, 17 blessés, 1,100 hommes tués ou blessés sur un effectif de 2,700.

Le 75^e^ mobiles (Loir-et-Cher et Maine-et-Loire) eut 7 officiers tués, 30 blessés, 352 hommes tués et 873 blessés.

duire au résultat cherché. Paris avait capitulé et la France sortait mutilée de cette grande lutte, si légèrement entreprise, si follement conduite pendant plusieurs semaines, puis si vaillamment poursuivie contre tous les obstacles. Mais en dépit de sa jeunesse, malgré tout ce qui lui faisait défaut [1], la deuxième armée de la Loire avait su se faire respecter d'un ennemi accoutumé à vaincre. Au cours de cette dure campagne d'hiver, dans les combats autour du Mans, sur le Loir et surtout à Villorceau, pendant une bataille de cinq jours, elle avait, malgré des défaillances trop explicables, bien mérité de la patrie.

Quant à son digne chef, « très certainement le meilleur des généraux que les Allemands aient eu à combattre pendant cette campagne [2] », son immortel honneur sera de n'avoir point désespéré, comme tant d'autres, après la défaite d'Orléans. Au lieu de déserter la lutte, ainsi que fit la 1re armée, il défendit le terrain pied à pied jusqu'au delà du Loir. Cette retraite d'Orléans au Mans, si magistrale dans sa conception, d'une exécution si difficile dans les conditions où elle fut entreprise, restera parmi les faits les plus marquants, non seulement de la guerre de 1870-1871, mais aussi de notre histoire militaire tout entière. Elle fait que le nom de Chanzy mérite d'être associé à ceux de Denfert-Rochereau, de Faidherbe, de M. de Freycinet et de Gambetta dans l'œuvre de la défense nationale en province. Elle lui assurera toujours une place d'honneur parmi nos généraux de même que dans les rangs de nos plus dévoués patriotes.

1. Il y avait à l'armée six modèles de fusils français et onze modèles de fusils étrangers (Chanzy).

2. De Moltke, *Histoire de la guerre de 1870-1871.*

ANNEXE 1.

IIe ARMÉE DE LA LOIRE

ÉTAT-MAJOR ET TROUPES ADJOINTES AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL[1]

Commandant en chef : Général de division CHANZY.

Aides de camp : Chefs d'escadron Le Mouton de Boisdeffre et Marois.

Chef d'état-major général : Général de brigade Vuillemot.

Commandant l'artillerie : Général de brigade Robinot-Marcy.

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel (A) Le Serrec de Kervilly (artillerie de marine).

Commandant le génie : Général de brigade Javain.

Chef d'état-major : Colonel (Pr) de Lagrenée; chef de bataillon Boitel.

Intendant en chef : Intendant militaire Bouché.

Médecin en chef : Médecin principal de 1re classe Combarieux.

Commandant du train des équipages : Lieutenant-colonel Biérent.

Grand prévôt : Lieutenant-colonel Mora; chef d'escadron (Pr) Bourdineau.

Vétérinaire en 1er : Decret.

Ingénieur en chef des ponts et chaussées : de Vézian.

Payeur principal : Leclerc.

Directeur des postes : Desgranges.

Directeur des télégraphes : Tamisier.

Aumônier : Abbé de Beuvron.

---

1. L'indication (Pr) signifie à titre provisoire ; (A) indique à titre auxiliaire. Les tableaux qui suivent résultent de la comparaison d'un grand nombre de documents et surtout des historiques des corps.

TROUPES ADJOINTES AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL[1]

Général de brigade Bourdillon.

Régiment de gendarmerie à pied : Lieutenant-colonel de Morgan.

1er régiment de gendarmerie à cheval : Lieutenant-colonel Regnault, Geille.

1er régiment de marche de chasseurs d'Afrique (2 escadrons du 1er régiment, 4e et 5e escadrons du 3e) : N...

Éclaireurs algériens : Lieutenant-colonel Goursaud (constitués à 3 escadrons le 27 décembre).

Compagnie Talandier.

Compagnie d'aérostiers : Gaston et Albert Tissandier.

Total : 3 bataillons, 11 escadrons.

En outre, 2 batteries de montagne fournies par l'artillerie de la marine, la 2e, sous-lieutenant Cuzenier, et la 3e, sous-lieutenant Martin, ainsi que la 29e batterie du 12e régiment (7), capitaine André, paraissent avoir été rattachées à la *réserve générale d'artillerie* mentionnée par Chanzy dans ses instructions pour le passage de la Loire, pendant l'armistice.

1. Après la fin de décembre seulement. Dans son annuaire de la guerre de 1870, M. J. Richard mentionne parmi ces troupes le 1er régiment de marche de chasseurs; mais c'est par erreur, ainsi qu'il résulte de documents précis. Avant d'être adjoint au grand quartier général, le 1er chasseurs d'Afrique de marche fit partie des colonnes Curten et Cléret.

16e CORPS

Général de division D'AURELLE DE PALADINES (4 au 13 octobre), POURCET, CHANZY (2 novembre); contre-amiral JAURÉGUIBERRY (16 décembre).

Chef d'état-major général : Général de brigade RENAULT (n'a pas rejoint), LALLEMAND, VUILLEMOT (1er novembre); lieutenant-colonel BÉRAUD, LOIZILLON.

Sous-chef d'état-major général : Lieutenant-colonel (Pr) de Lambilly.

Commandant l'artillerie : Colonel Robinot-Marcy; lieutenant-colonel de Noue.

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Suter; chef d'escadron (Pr) Keim.

Commandant le génie : Colonel Javain; lieutenant-colonel Berryer; colonel (Pr) de Lagrenée.

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel de Lagrenée; chef de bataillon Boitel.

Intendant militaire : Brou.

Prévôt : Chef d'escadron Mora, Bourdineau (Pr).

Médecin principal de 2e classe : Combarieux, Levié, Mouillac.

Vétérinaire : Juge.

Payeur : Condamine, Prétet.

Aumônier : Abbé de Beuvron, Loizelier.

1re DIVISION D'INFANTERIE[1]

Général de division POURCET; contre-amiral JAURÉGUIBERRY; général de brigade DEPLANQUE.

1. Cette division fut constituée, avant Coulmiers, au moyen de la 1re brigade de la 3e division et de la 2e de la 1re; on adopta cette combinaison en raison de l'absence de la 1re brigade de la 1re division primitive, général Morandy, retenue à Gien par les événements. Elle ne fut modifiée qu'après la retraite de Vendôme.

Chef d'état-major : Colonel Vuillemot; chef d'escadron de Lambilly, Boisgard (n'a pas rejoint).

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Rabatel.

Commandant le génie : Chef de bataillon Boitel, Poulain.

Sous-intendant militaire : Méry, Ligneau.

Prévôt : Capitaine Bourdineau.

1re Brigade.

Général Bourdillon.

3e bataillon de marche de chasseurs : Chef de bataillon Labrune.

39e régiment de marche : Lieutenant-colonel N...

75e régiment provisoire (Maine-et-Loire et Loir-et-Cher) : Lieutenant-colonel : N...

Bataillon de mobilisés de Maine-et-Loire : Chef de bataillon Bounhoure.

Total : 8 bataillons[1].

2e Brigade.

Général Deplanque.

37e régiment de marche : Lieutenant-colonel Graziani, Mallat.

62e régiment de marche : Lieutenant-colonel Cahart[2].

33e régiment provisoire (mobiles de la Sarthe) : Lieutenant-colonel de la Touanne.

Total : 9 bataillons.

ARTILLERIE

18e batterie (4) du 8e régiment : Capitaine Procht.

19e batterie (à balles) du 8e régiment : Capitaine Perret, Thiou.

18e batterie (à balles) du 10e régiment : Capitaine Chauliaguet[3].

---

1. La 1re brigade comptait en outre, le 9 novembre, le 1er bataillon du 40e de marche, destiné à la 3e division du 16e corps. Il y figura jusqu'au 15 novembre.

Le 75e provisoire était formé de 2 bataillons du Loir-et-Cher et du 4e de Maine-et-Loire. Ce dernier ne rejoignit que le 13 novembre.

2. Le bataillon de mobilisés de Maine-et-Loire et le 62e de marche furent rattachés à la division à dater de la fin de décembre.

3. La 18e batterie du 10e régiment fit partie de la 3e division du 15e corps jusqu'au 4 décembre ; elle se dirigea sur Blois avec le général Peytavin et fut définitivement rattachée à la 2e armée.

19e batterie (à balles) du 10e régiment : Capitaine Delahaye.
24e batterie (4) du 15e régiment : Capitaine de Douvres.

Total : 12 pièces, 24 mitrailleuses.

GÉNIE

1re section de la 20e compagnie du 3e régiment[1].

Total : 17 bataillons, 36 pièces.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division Barry.
Chef d'état-major : Capitaine Masson.
Commandant l'artillerie : Chef d'escadron de Noue, Desruols.
Commandant le génie : Chef de bataillon Coste, Cauroy.
Sous-intendant militaire : Malet, Gatumeau.
Prévôt : Lieutenant Oudin.
Aumônier : Abbé Bénard.

1re Brigade.

Généraux Gaulard (4 au 11 octobre), Séatelli, Minot, de Villeneuve (n'ont pas rejoint); colonel Desmaisons (A).

7e bataillon de marche de chasseurs : Chef de bataillon Gallimard[2].

---

1. D'après Chanzy l'artillerie de la 1re division était ainsi composée le 15 janvier :
19e batterie du 8e régiment, capitaine Perret.
19e et 23e batteries du 15e régiment, capitaines Delahaye et Thiébault.
24e batterie du 10e régiment, lieutenant Micaëlli.
Pendant l'armistice la 1re division eut la composition suivante :
1re brigade, colonel Ribell, 37e et 62e de marche, 33e mobiles (5,388 hommes);
2e brigade, général (Pr) Le Bouëdec, 3e chasseurs de marche, 39e de marche, 75e mobiles, mobilisés de Maine-et-Loire (5,121 hommes) [J. Richard, ouvrage cité].

2. Fort de 1,288 hommes à sa formation (12 octobre). D'après l'ouvrage de Chanzy, le 3e bataillon, et non le 7e, aurait fait partie de cette brigade. En réalité, le 7e fut un instant détaché à la brigade Bourdillon, mais, le 9 novembre, il opérait avec la division Barry. Il fut supprimé à la suite de la bataille d'Orléans (3 et 4 déc.) et ses débris passèrent au 8e chasseurs ou au 7e *bis*.

31e régiment de marche : Lieutenant-colonel Couderc de Foulongue, Roude, Gueytat, Leclaire.

22e régiment provisoire (mobiles de la Dordogne) : Lieutenant-colonel Desmaisons ; chef de bataillon de Chadois[1].

Total : 6 bataillons.

2e Brigade.

Général Barry ; colonel Bérar (A), de Chadois (A), Baille.

38e régiment de marche : Lieutenant-colonel Baille ; chef de bataillon La Flèche.

66e régiment provisoire (mobiles de la Mayenne) : Lieutenant-colonel Brunot de la Charce.

Total : 6 bataillons.

ARTILLERIE

22e batterie du 2e régiment (à balles) : Capitaine Raymond[2].

22e batterie du 8e régiment (4) : Capitaine Clairac.

19e batterie du 9e régiment (4) : Capitaine Fournier.

5e batterie du 12e régiment (4) : Capitaine Labori, Ferreux.

6e batterie du 12e régiment (4) : Capitaine Desruols ; sous-lieutenant Lachaume.

Total : 24 pièces, 8 mitrailleuses.

GÉNIE

2e section de la 20e compagnie du 3e régiment[3].

Total : 12 bataillons, 32 pièces.

---

1. 2 bataillons seulement, le 3e, détaché au 15e corps (corps Cathelineau), suivit ce dernier à la 2e armée après le 5 décembre.

2. La 6e batterie du 12e régiment fut dissoute le 28 décembre, à la suite de grosses pertes. Ainsi que la précédente, elle avait fait partie de l'armée du Rhin avant d'être attachée au 16e corps.

Les 22e batteries des 2e et 8e régiments ne rejoignirent le 16e corps qu'après le 5 décembre.

3. Pendant l'armistice la 2e division du 16e corps fut ainsi constituée :

1re brigade, colonel Desmaisons, 31e et 56e de marche, 22e mobiles ; effectif 5,638 hommes ;

2e brigade, colonel Baille, 8e chasseurs de marche, 33e et 38e de marche, 8e et 66e mobiles ; effectif 11,100 hommes (J. Richard).

3e DIVISION D'INFANTERIE[1]

Général de brigade Chanzy, Morandy, de Curten (4 janvier 1871).

Chef d'état-major : Chef d'escadron Populaire.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Delahaye, Cazal.

Commandant le génie : Chef de bataillon de la Ruelle, Borius, Haxo.

Sous-intendant militaire : Vergnes.

Prévôt : Lieutenant Barbier.

1re Brigade.

Général Morandy, Le Bouëdec (A).

8e bataillon de marche de chasseurs : Chef de bataillon Antonini, Bertrand[2].

36e régiment de marche[3] : Lieutenant-colonel Marty.

8e régiment provisoire (mobiles de la Charente-Inférieure[4]) : Lieutenant-colonel Wast-Wimeux, Noirtin.

Total : 7 bataillons.

2e Brigade.

Généraux Séatelli, d'Aries; capitaine de frégate Bérar (ne rejoignirent pas); colonel Thierry.

40e régiment de marche[5] : Lieutenant-colonel Bonnet, Jobey, Bassery.

---

1. Cette division fut constituée, après Coulmiers, au moyen des 1re brigade de la 1re division et 2e brigade de la 3e division primitive; sa composition fut complètement modifiée après la retraite de Vendôme.

2. Ce bataillon, très éprouvé le 11 octobre, à Orléans, fut renvoyé à Laval, son dépôt, pour s'y reconstituer; il prit part aux combats dans l'ouest et ne rejoignit l'armée que le 2 décembre à Orléans (*Historique du 8e bataillon*).

3. Ce régiment était détaché au nord du Mans; il prit part aux affaires de novembre dans cette région et ne rejoignit le 16e corps qu'à la fin de ce mois.

4. Ce corps resté à Gien et à Orléans ne rejoignit le 16e corps que le 30 novembre (d'Aurelle, ouvrage cité, pages 153 et 263).

5. Le 1er bataillon du 40e de marche fut un moment détaché à la 1re brigade de la 1re division (Voir plus haut). Les 2 compagnies qui représentaient le 2e bataillon opérèrent avec le général Faye et le 3e avec la colonne Morandy. Le 40e ne fut constitué que le 16 novembre et son 2e bataillon ne fut complet que le 1er janvier (*Historique du 40e de ligne*).

71e régiment provisoire (mobiles de la Haute-Vienne)[1] : Lieutenant-colonel Pinelli.

Total : 6 bataillons.

ARTILLERIE

19e batterie du 13e régiment (4) : Capitaine Berquin, Delahaye ; sous-lieutenant Micaëlli[2].

19e batterie du 14e régiment (4) : Capitaine N...

20e batterie du 14e régiment (4) : Capitaine Remy.

21e batterie du 15e régiment (4): Capitaine Vivier des Vallons.

Total : 24 pièces.

GÉNIE

1re section de la 18e compagnie du 1er régiment.

Total : 13 bataillons, 24 pièces.

Après le 1er janvier 1871, la 3e division du 16e corps eut la composition suivante :

1re Brigade. — Général Le Bouëdec[3].

16e chasseurs de marche : Chef de bataillon Béchet.

40e de marche : Lieutenant-colonel Jobey, Bassery.

88e mobiles (Indre-et-Loire) : Lieutenant-colonel de Cools.

2e légion des mobilisés de la Sarthe : N...

Bataillon de mobilisés des Bouches-du-Rhône : N...

2e Brigade : Colonel Thierry.

23e chasseurs de marche : Chef de bataillon Obry.

---

1. Formé à 3 bataillons le 23 octobre, fait partie des troupes du général Faye à Salbris et rejoint le 16e corps le 14 novembre. Il est désorganisé à Lumeau (3 décembre) et à Chambord (8 décembre), retourne à Limoges pour se refaire et ne reparaît au Mans que le 2 janvier.

2. Dissoute après le 4 décembre, à la suite de pertes considérables à Loigny et à Boulay.

La 21e batterie du 15e régiment, qui avait fait partie de la colonne de Tours, fut versée au 16e corps après le 15 décembre.

3. Cet officier général, qui venait des mobilisés de Conlie, figure aussi comme chef de la 2e brigade de la 1re division (J. Richard).

16e de ligne[1] : N...
33e de marche : N...
27e mobiles (Isère) : Lieutenant-colonel Vial.
71e mobiles (Haute-Vienne) : Lieutenant-colonel Pinelli.

23e batterie (4) du 7e régiment : Capitaine Bernardin.
23e batterie (4) du 14e régiment : Capitaine Bellery.
21e batterie (4) du 15e régiment : Capitaine Vivier des Vallons.

Génie : 1re section de la 18e compagnie du 1er régiment.

DIVISION DE CAVALERIE

Général Ressayre, Michel (après la blessure de Ressayre à Coulmiers).
Chef d'état-major : Chef d'escadron Séguier.
Sous-intendant militaire : Gatumeau, Berneval.
Prévôt : Lieutenant Moriot.

1re Brigade.

Général Tripard, de Tugé.
1er de marche de hussards : Lieutenant-colonel Guyon-Vernier.
2e de marche de cavalerie légère mixte : Lieutenant-colonel Dijon.

Total : 8 escadrons.

2e Brigade.

Général Briand, de Sonis, Digeard.
6e lanciers : Lieutenant-colonel Leroy de Lanauze.
3e de marche de cavalerie légère mixte : Lieutenant-colonel de Bonie.

Total : 8 escadrons.

---

1. 1 bataillon seulement d'après Foudras, le reste ayant suivi le 15e corps. Ce détachement avait pris part à la retraite de la 2e armée avec le général Peytavin.

La fraction du 33e de marche qui suivit également Peytavin forma 2 bataillons de 500 hommes, réorganisés en 1 bataillon seulement au delà de la Mayenne. Le reste du régiment (10 officiers et 1 200 hommes) continua de faire partie du 15e corps (1re brigade, 3e division).

Pendant l'armistice l'effectif de la 3e division du 16e corps était de 5,753 hommes pour la 1re brigade et de 5,915 hommes pour la 2e.

3e Brigade.

Général Abdelal, de Tucé, Guépratte.

3e de marche de cuirassiers : Lieutenant-colonel Tréboute.

4e de marche de dragons : Lieutenant-colonel Roze.

4e de marche de cavalerie légère mixte : Lieutenant-colonel N...

Total : 12 escadrons[1].

ARTILLERIE

1re batterie *bis* du 20e régiment (4, à cheval) : Capitaine N...

Total : 28 escadrons, 4 pièces.

RÉSERVE D'ARTILLERIE

Lieutenants-colonels Chanal, Carré, de Miribel (auxiliaire),

2e batterie *bis* (mixte) du 7e régiment (12) : Capitaine Movet, Perraud[2].

14e batterie (mixte) du 7e régiment (12) : Capitaine Gauthier.

24e batterie du 7e régiment (7) : Capitaine Girault.

22e batterie du 15e régiment (7) : Capitaine Rostaing[3].

12e batterie (mixte) du 16e régiment (12) : Capitaine Brouet[4].

17e batterie (mixte) du 16e régiment (12) : Capitaine Devrez[5].

15e batterie du 18e régiment (4, à cheval) : Capitaine Mourin.

---

1. Le 2 janvier, cette division reçut l'organisation suivante :
1re brigade (de Tucé), 2e chasseurs de marche, 3e hussards de marche.
2e brigade (Digeard), 4e dragons de marche, 2e cuirassiers de marche.
3e brigade (Guépratte), 2e et 6e de cavalerie légère mixte.
La brigade du colonel de Lacombe (8e hussards, 1 escadron du 1er cuirassiers, 1 escadron du 6e cuirassiers de marche, 2 escadrons du 1er chasseurs d'Afrique de marche) fut attachée du 31 décembre au 17 janvier à la division de Curten. Elle fut ensuite répartie entre le quartier général, les 17e et 21e corps.

2. Le personnel des batteries mixtes était fourni par l'artillerie et par le train d'artillerie.

3 Ces deux batteries de 7 et les deux batteries de montagne rejoignirent le 16e corps après le 5 décembre.

4. La 12e du 16e (pontonniers) fut enlevée tout entière le 2 décembre à Loigny.

5. La 17e du 16e (pontonniers) fut prise également à Vendôme le 16 décembre.

6e batterie du 20e régiment (4, à cheval) : Capitaine Gaulet.

7e batterie du 20e régiment (4, à cheval) : Sous-lieutenant Castet.

1re batterie de montagne du 8e régiment : Sous-lieutenant Varroquier.

2e batterie de montagne du 8e régiment : Sous-lieutenant Rollet.

Total : 60 pièces.

PARC

Lieutenant-colonel Astruc.

14e compagnie *bis* du 1er régiment du train d'artillerie.

5e et 15e compagnies *bis* du 2e régiment du train d'artillerie.

Détachement à pied de la 2e batterie du 2e régiment.

Détachement de la 2e compagnie d'ouvriers d'artillerie.

RÉSERVE DU GÉNIE

2e section de la 18e compagnie du 1er régiment.

Détachement de sapeurs conducteurs du 3e régiment.

TRAIN DES ÉQUIPAGES MILITAIRES

14e et 20e compagnies du 3e régiment.

21e compagnie légère du train.

Total pour le 16e corps : 42 bataillons, 156 pièces, 28 escadrons, 2 compagnies du génie.

CORPS FRANCS

Francs-tireurs de Paris : Lieutenant-colonel de Lipowski.

Francs-tireurs de Seine-et-Marne (3e corps franc) : Commandant Liénart.

Francs-tireurs de la Sarthe : Commandant de Foudras.

Francs-tireurs des Deux-Sèvres : Capitaine Poinsignon[1].

Francs-tireurs du Calvados (Pascal, Adeline).

Francs-tireurs des Hautes-Pyrénées (Girardin).

---

1. Plusieurs de ces corps francs disparurent avant la fin de la campagne ou passèrent à d'autres corps d'armée, ceux de la Dordogne et du Loir-et-Cher par exemple.

Francs-tireurs de la Dordogne (Legros).
Francs-tireurs d'Indre-et-Loire (5 compagnies).
Francs-tireurs des Alpes-Maritimes (5 sections).
Francs-tireurs de Saint-Denis et de Neuilly (Blanchard, Sageret).
Francs-tireurs d'Oran (7e compagnie, Grosjean).
Francs-tireurs de Brioude (Paul).
Francs-tireurs du Loir-et-Cher (3e compagnie, Dambricourt).
Corps franc de la Vendée : Colonel de Cathelineau.

ANNEXE 3.

17e CORPS

Général de division DURRIEU, DE SONIS (22 novembre, Pr); général de brigade GUÉPRATTE (2 décembre); général de division DE COLOMB (21 décembre).

Chef d'état-major général : Général de brigade BRUNOT DE ROUVRE; colonel DE BOUILLÉ; général de brigade FORGEMOL DE BOSTQUÉNARD (Pr).

Sous-chef d'état-major général : Colonel de Bouillé; chef d'escadron Boisgard.

Commandant l'artillerie : Colonel Barbary de Langlade, de Gresset.

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel de Gresset; chef d'escadron Béra.

Commandant le génie : Colonel Charrier.

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Noché, chef de bataillon Pavillon.

Intendant militaire : Airolles, Costé.

Médecin principal : Folie-Desjardins.

Prévôt : Chef d'escadron Le Doyen.

Aumônier : Abbé Roudil.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de division DE BRÉMOND D'ARS, DE VAISSE-ROQUEBRUNE (A).

Chef d'état-major général : Lieutenant-colonel Béraud; chef d'escadron Linet.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Chanal.

Commandant le génie : Chef de bataillon Segoing d'Augis.

Sous-intendant-militaire : de Brunier, Keller.

Prévôt : Capitaine Fourrier.

1re Brigade.

Colonel (A) Paris; général (A) Bérar (capitaine de frégate).

41e régiment de marche : Lieutenant-colonel Tartrat, Chevreuil, Bérard.

74e régiment provisoire (mobiles du Lot-et-Garonne) : Lieutenant-colonel Falcon.

Total : 6 bataillons.

2e Brigade.

Général (A) de Vaisse-Roquebrune ; colonel Faussemagne.

11e bataillon de marche de chasseurs[1] : Commandant Fouineau.

43e régiment de marche : Lieutenant-colonel Faussemagne, Fariau.

72e régiment provisoire (mobiles du Cantal et de l'Yonne) : Lieutenant-colonel Cournier.

Total : 7 bataillons.

ARTILLERIE

19e batterie du 6e régiment (4) : Capitaine Fichaux.

19e batterie du 7e régiment (4) : Capitaine Rouvillois.

19e batterie du 15e régiment (4) : Capitaine Daudier, sous-lieutenant Goullon[2].

Total : 18 pièces.

GÉNIE

1re section de la 3e compagnie *bis* du 1er régiment.

Total : 13 bataillons, 18 pièces.

---

1. Effectif de 1,338 hommes, réparti en 4 compagnies, le 8 novembre. Rejoint le 17e corps à Vendôme le 18 (*Historique du 11e chasseurs*).

2. A la fin de décembre, cette batterie, réduite à 4 pièces, fut affectée à la colonne Jobey.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade Dubois de Jancigny ; général de division Crouzat ; général de brigade Bardin, Paris (A) ; général de division Cérez[1].

Chef d'état-major : Chef d'escadron de Mecquenem.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Petitjean.

Commandant le génie : Chef de bataillon Guillemot.

Sous-intendant militaire : Retault.

Prévôt : Lieutenant Suplice.

1re Brigade.

Colonel Koch.

10e bataillon de marche de chasseurs[2] : Chef de bataillon Tarrillon.

48e régiment de marche : Lieutenant-colonel Koch ; chef de bataillon Bourrel.

64e régiment de marche, 1er bataillon : Chef de bataillon Jollivet.

80e régiment provisoire (mobiles de l'Isère), 1er bataillon[3] : Chef de bataillon de Quinsonas.

Total : 6 bataillons.

2e Brigade.

Général Dubois de Jancigny, Charvet ; colonel (A) Thibouville (chef de bataillon du génie).

51e régiment de marche : Lieutenant-colonel Thibouville.

85e régiment provisoire (mobiles du Gers) : Lieutenant-colonel Tabern.

Total : 6 bataillons.

---

1. Les généraux Crouzat et Bardin ne parurent pas au 17e corps. Le général Pâris démissionna le 25 janvier.

La 2e division du 17e corps se compose d'abord des brigades Bonnet [9e chasseurs de marche, 42e de marche et 19e mobiles (Cher)] et Hainglaise [44e de marche et 73e mobiles (Loiret et Isère)] qui passèrent toutes deux au 18e corps.

2. Effectif de 985 hommes à son arrivée au 17e corps en novembre.

3. Ne rejoignit l'armée qu'après le 6 décembre.

ARTILLERIE

3e batterie du 3e régiment (4) : Capitaine Crespy.
4e batterie du 3e régiment (4) : Capitaine Croux.
20e batterie du 13e régiment (4) : Capitaine Chabaury.

Total : 18 pièces.

GÉNIE

2e section de la 3e compagnie *bis* du 1er régiment.

Total : 12 bataillons, 18 pièces.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade Deflandre[1], de Jouffroy d'Abbans (A).
Chef d'état-major : Colonel Forgemol de Bostquénard, Burr-Porter (A) Américain, tué à Villorceau); chef d'escadron Mourlan.
Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Serron, Lefèvre.
Commandant le génie : Chef de bataillon Pavillon, Bernier.
Sous-intendant militaire : Thouroude.
Prévôt : Sous-lieutenant Boucheseiche; capitaine Delettre.

1re Brigade

Colonel de Jouffroy d'Abbans, Didier, Taetrat.
1er bataillon de marche de chasseurs : Chef de bataillon Rodde, Léreau, Strohl.
45e régiment de marche : Lieutenant-colonel Didier, Rodde, Prudhomme.
70e régiment provisoire (mobiles du Lot) : Lieutenant-colonel Esportelle; chef de bataillon Feuilhade : lieutenant-colonel Vigouroux, Delgal.

Total : 7 bataillons.

---

1. Blessé mortellement à Villorceau le 8 décembre.

2e Brigade.

Colonel Sautereau.

46e régiment de marche : Lieutenant-colonel Sautereau, Tartrat, Renier, Goetschy.

76e régiment provisoire (mobiles de l'Ain, de l'Aude[1], de l'Isère) : Lieutenant-colonel d'Haussonville.

Total : 6 bataillons.

ARTILLERIE

20e batterie du 8e régiment (4) : Capitaine Gradoz.
20e batterie du 10e régiment (4) : Capitaine Freschard.
21e batterie du 14e régiment (4) : Capitaine Bacque.

Total : 18 pièces.

GÉNIE

1re section de la 4e compagnie *bis* du 1er régiment.

Total : 13 bataillons, 18 pièces.

DIVISION DE CAVALERIE

Général de division Galland de Longuerue ; général de brigade de Sonis, Guépratte, de Viel d'Espeuilles.

Chef d'état-major : Chef d'escadron Le Guern, Moutz.

Sous-intendant militaire : Pernot, de Pontevès.

Prévôt : Lieutenant Girvès.

1re Brigade.

Général de Sonis, Maillard de Landreville.

4e régiment mixte de cavalerie légère : Lieutenant-colonel de Joybert.

6e régiment mixte de cavalerie légère : Lieutenant-colonel Vata.

Total : 8 escadrons.

---

1. Ce bataillon ne rejoignit que le 11 janvier 1871 (Bois, ouvrage cité).

2e Brigade.

Général Guépratte, Barbut (Pr).

4e de marche de cuirassiers : Lieutenant-colonel de Tinseau.

7e de marche de cuirassiers : Lieutenant-colonel Bergeron.

5e de marche de cavalerie légère mixte : Lieutenant-colonel Boulligny.

Total : 12 escadrons.

Total pour la division : 20 escadrons[1].

RÉSERVE D'ARTILLERIE

Lieutenant-colonel Smet (artillerie de marine).

32e batterie (mixte) du régiment d'artillerie de marine (8) : Capitaine du Pan.

33e batterie (mixte) du régiment d'artillerie de marine (8) : Capitaine Bouteron.

1re batterie *bis* du 2e régiment (8) : Capitaine Delaissez.

2e batterie *bis* du 2e régiment (8) : Capitaine Marion.

20e batterie du 12e régiment (canons à balles) : Capitaine Debatisse.

22e batterie du 13e régiment (canons à balles) : Capitaine Schuhler, lieutenant Wolf[2].

14e batterie (mixte) du 15e régiment (7) : Capitaine (A) Boné[3].

15e batterie du 18e régiment (4, à cheval) : Capitaine Béra.

16e batterie du 18e régiment (4, à cheval) : Lieutenant Coutures.

Total : 38 pièces, 16 mitrailleuses.

---

1. Cette formation paraît avoir été modifiée dans le courant de la campagne ; d'après certains renseignements, la 1re brigade aurait été formée des 6e mixte de légère, 4e lanciers de marche, 5e mixte de ligne ; la 2e, du 4e mixte de légère, 4e et 7e cuirassiers de marche. En outre, le 8e hussards, venant d'Algérie, aurait rallié le 17e corps après la bataille du Mans et avant de passer au 21e.

2. Cette batterie compta d'abord à la colonne de Tours, puis à la 3e division du 16e corps (16 déc.), enfin à la réserve du 17 corps (29 déc.) [*Historique du corps*].

3. Cette batterie, arrivée le 11 janvier au Mans par voie ferrée, rétrograda le même jour sur Vitré et passa ensuite au 21e corps (26 janvier).

PARC D'ARTILLERIE

Chef d'escadron Rabot.
15e compagnie du 3e régiment du train des équipages.

RÉSERVE ET PARC DU GÉNIE

2e section de la 4e compagnie *bis* du 3e du génie.

Total général pour le 17e corps : 38 bataillons, 20 escadrons, 108 pièces, 2 compagnies du génie [1].

CORPS FRANCS

Régiment de volontaires de l'Ouest (zouaves pontificaux) : Colonel de Charette [2].
Les Amis de Paris : Capitaine Lebloys.
Éclaireurs de la Gironde.
Francs-tireurs de Blidah (Brun).
Francs-tireurs de la République à Tours (Husson).
Francs-tireurs de la Haute-Vienne (Soudanas).
Tirailleurs toulonnais (Clair).

1. Le 17e corps comptait environ 25,000 hommes le 2 décembre.
2. Fort de 2 bataillons et d'un peloton d'éclaireurs le 2 décembre ; le 3e bataillon était en formation. Au moment de l'armistice ce corps était composé de 3 bataillons, 1 batterie de montagne, 1 peloton d'éclaireurs à cheval.

ANNEXE 4.

19e CORPS[1]

Général de division DARGENT.
Chef d'état-major : Lieutenant-colonel COLIN.
Sous-chef : Chef d'escadron Chrétien.
Commandant l'artillerie : Capitaine de vaisseau Schwerer.
Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Poizat, Wartelle.
Commandant le génie : Lieutenant-colonel Bourgeois.
Chef d'état-major : Chef de bataillon Follie.
Sous-intendant militaire de 2e classe : Rossignol.
Médecin principal : Ehrmann.
Prévôt : Chef d'escadron Azaïs.
Payeur principal : Mathieu.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade BOURDILLON, DARGENT, LUZEUX (A), BARDIN (divisionnaire pr.).
Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Mangin (A).
Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Faure-Durif, capitaine Karlskind.
Commandant le génie : Chef de bataillon Gazel.
Sous-intendant militaire : De Pérussis.
Prévôt : Capitaine Populus.

1re Brigade.

Général CAMÔ, RITTER[2], lieutenant-colonel FISCHER.
55e de marche : N...

1. Le 19e corps fut d'abord destiné à l'armée du Nord.
Le duc de Chartres figurait dans son état-major comme capitaine auxiliaire sous le nom de Robert Le Fort.
2. N'ont pas rejoint.

66e de marche : Lieutenant-colonel d'Arbo, Lecorbeiller.

96e mobiles (1 bataillon de la Gironde et 1 de la Charente) : Lieutenant-colonel Gautereau.

Total : 8 bataillons.

2e Brigade.

Général Luzeux (A).

71e de marche : Lieutenant-colonel Alessandri.

1re légion de mobilisés de la Gironde : Lieutenant-colonel Coulon.

2e légion de mobilisés de la Gironde : Lieutenant-colonel Baril.

Total : 9 bataillons.

ARTILLERIE

25e batterie (4) du 7e régiment : Capitaine Karlskind.

18e batterie (4) du 8e régiment : Capitaine N...

1re batterie (4 de m.) de l'artillerie de marine : Sous-lieutenant Degniau.

Total : 18 pièces.

GÉNIE

1re section, 14e compagnie *bis* du 3e régiment.

Total : 17 bataillons, 18 pièces.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division Girard (A), général de brigade Saurin.

Chef d'état-major : Chef d'escadron Chrétien, Sénault.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Schuhler.

Commandant le génie : Chef de bataillon Monchablon.

Sous-intendant militaire : Sérant.

Prévôt : Lieutenant Deneure.

1re Brigade.

Colonel Laperrine (mobilisés).

22e chasseurs de marche : Chef de bataillon Gattu-César.

64e de marche : Lieutenant-colonel Cahart, chef de bataillon Jacques[1].

1re légion de mobilisés de la Seine-Inférieure : Colonel Laperrine.

Total : 7 bataillons.

2e Brigade.

Général Robert (A)[2], Desmaisons (A).

5e bataillon de mobiles de la Charente-Inférieure : Chef de bataillon Wast-Vimeux.

65e de marche : Lieutenant-colonel de Brême.

70e de marche : Lieutenant-colonel Feyfant[3].

Total : 7 bataillons.

ARTILLERIE

25e batterie (4) du 10e régiment : Capitaine N...

25e batterie (4) du 13e régiment : Capitaine Vachier.

4e batterie (4 de m.) d'artillerie de marine : Sous-lieutenant Roussel.

Total : 18 pièces.

GÉNIE

2e section, 14e compagnie *bis* du 3e régiment.

Total : 14 bataillons, 18 pièces.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade Saussier[4], Cléret-Langalevant.

Chef d'état-major : Chef d'escadron Harel, lieutenant-colonel Le Gonidec (A).

---

1. 1 bataillon de ce régiment fut quelque temps détaché à la 2e division du 17e corps (1re brigade).

2. N'a pas rejoint.

3. Chanzy. D'après l'historique du 70e de ligne, le 70e de marche aurait fait partie de la 3e division (2e brigade). Il était le 17 janvier à Argentan.

4. Le colonel Saussier, du 41e, s'évada de la citadelle de Graudenz et revint en France où il fut nommé brigadier le 6 janvier. Le 27 février il partit pour l'Algérie.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Wartelle.
Commandant le génie : Capitaine Schwab.
Sous-intendant militaire : Dauvergne.
Prévôt : Sous-lieutenant Grissonnanche.

1re Brigade.

Général Roy (A).
41e mobiles (Ardèche) : Lieutenant-colonel Thomas.
39e mobiles (Eure) : Lieutenant-colonel Power.
3e légion de mobilisés du Calvados : Lieutenant-colonel Labbé.
Douaniers (410 hommes) : Chef de bataillon Taradon.
Marins (40).
Éclaireurs de Normandie (60).
Guérilla rouennaise (Buhot) [50].
Francs-tireurs de Ruyles (Bonnet) [90].
Francs-tireurs de Dreux (Laval) [50].
Éclaireurs de Seine-et-Oise (Poulet-Langlet) [200].
Francs-tireurs de la Canaise (50).

Total : 10 bataillons, 7 corps francs.

2e Brigade.

Colonel Gouyon de Beaucorps (A).
6e bataillon de mobiles de la Loire-Inférieure : Chef de bataillon Monot.
1er et 3e bataillon de mobiles des Landes : Chefs de bataillon Condamy et Bétat.
1re légion des mobilisés du Calvados : Lieutenant-colonel Saal.
2e légion des mobilisés du Calvados : Lieutenant colonel Latouche.
Francs-tireurs saintais (40 hommes) [Planty].
Francs-tireurs du Puy-de-Dôme (44) [1re, 2e ou 3e compagnie?]
Francs-tireurs de Louviers-Neubourg (160) [Golvin, Blanchard].
Francs-tireurs de Lisieux (28).
Éclaireurs de Breteuil (Glaçon) [100].
Éclaireurs de Caen (Benoist) [70].
Éclaireurs de l'Eure (Lortie) [90].
Corps franc du Calvados (Pascal, Adeline) [100].

Total : 9 bataillons, 8 corps francs.

ARTILLERIE

25e batterie (4) du 12e régiment : Capitaine Piffan.
5e batterie (4 de m.) d'artillerie de marine : Capitaine Bouffay [1].

Total : 12 pièces.

GÉNIE

2e section, 2e compagnie *bis* du 3e régiment.

Total : 19 bataillons, 12 pièces, 15 corps francs.

DIVISION DE CAVALERIE

Général de division Abdelal.
Chef d'état-major : Chef d'escadron Heilmann.
Sous-intendant militaire : De Pérussis, François.
Prévôt : Lieutenant Chevry.

1re Brigade.

Colonel Cramezel de Kerhué (3e hussards).
3e hussards : N..
4e hussards de marche : Lieutenant-colonel Bauvieux.

Total : 8 escadrons.

2e Brigade.

Général de Vouges de Chanteclair.
5e dragons de marche : Lieutenant-colonel Loizillon.
9e cuirassiers de marche : Lieutenant-colonel Grandin.

Total : 8 escadrons.

Total pour la division : 16 escadrons.

---

1. 1 batterie de 12 était détachée au Havre (J. Richard).

RÉSERVE D'ARTILLERIE

Lieutenant-colonel Geille.
25e batterie (12) du 8e régiment : Capitaine Sireau.
19e batterie (4, à cheval) du 18e régiment : Capitaine N...
1re et 2e (à balles) des mobiles de la Gironde, N... et N...
16e *bis* mixte (8) de l'artillerie de marine : Capitaine Vial.
22e mixte (8) de l'artillerie de marine : Capitaine Viviès[1].

Total : 38 pièces.

PARC D'ARTILLERIE

Chef d'escadron Faure.

RÉSERVE ET PARC DU GÉNIE

1re section, 2e compagnie *bis* du 3e régiment.

TRAIN DES ÉQUIPAGES MILITAIRES

8e compagnie du 3e régiment.

Total général : 50 bataillons, 86 pièces, 16 escadrons, 2 compagnies du génie.

---

1. 1 batterie de 12 était détachée au Havre (J. Richard). Le même auteur fait figurer à la réserve du 19e corps les 29e et 30e batteries de l'artillerie de marine, qui faisaient partie de la réserve du 15e corps.

ANNEXE 5.

COLONNE DE TOURS[1]

Général de brigade Camô.
Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Colin.
Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Cazal.

1re Brigade.

Lieutenant-colonel Millot.
16e chasseurs de marche : Chef de bataillon Béchet.
59e de marche : Lieutenant-colonel Barille, Isnard de Sainte-Lorette.
72e mobiles (Cantal) : Lieutenant-colonel Cambfort[2].
88e mobiles (Indre-et-Loire) : Lieutenant-colonel de Cools.

2e Brigade.

Lieutenant-colonel de Morgan.
Régiment de gendarmerie à pied : N...
27e mobiles (Isère) : Lieutenant-colonel Gustin, Vial.
Compagnie de l'Ain ou franco-suisse : Capitaine Jayr.
Francs-éclaireurs de l'armée[3] : Capitaine Bonnet.

BRIGADE DE CAVALERIE

Général Tripart.
4e lanciers de marche : Lieutenant-colonel de Ruot.
3e hussards de marche : Lieutenant-colonel Noirtin.

---

1. Elle comptait 15,000 hommes le 27 novembre 1870 ; elle fut dissoute le 16 décembre, à Vendôme, et répartie entre le quartier général de l'armée, la 3e division du 16e corps et le 21e corps.
2. Ce régiment ne rejoignit que le soir du 7 décembre.
3. D'après Chanzy. Le général Camô dit ne les avoir jamais vus.

2e chasseurs de marche : Lieutenant-colonel Bohin.
7e cuirassiers de marche : Lieutenant-colonel Bergeron.
1er régiment de gendarmerie à cheval : Lieutenant-colonel Geille.

ARTILLERIE

23e batterie (4) du 7e régiment : Capitaine Perret.
22e batterie (4) du 8e régiment : Capitaine Clairac.
22e batterie (à balles) du 13e régiment : Capitaine Schuhler.
23e batterie (4) du 14e régiment : Capitaine N...
21e batterie (4) du 15e régiment : Capitaine Vivier des Vallons.
17e batterie (4) du 18e régiment : Capitaine N...

Total : 16 bataillons, 20 escadrons, 38 pièces.

ANNEXE 6.

21e CORPS

Général de division (A) Jaurès (capitaine de vaisseau).

Chef d'état-major général : Général de brigade Loysel, lieutenant-colonel Magnan.

Sous-chef : Lieutenant-colonel Magnan.

Commandant l'artillerie : Colonel Sûter.

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Portes.

Commandant le génie : Colonel Eudes d'Eudeville.

Chef d'état major : Lieutenant-colonel Dormont, Besnier.

Intendant militaire : La Chevardière de la Grandville.

Grand prévôt : Lieutenant-colonel Perrotin.

Médecin principal : Lecomte.

Payeur principal : De Courcy.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade Rousseau (Pr).

Chef d'état-major : Chef d'escadron (A) de May.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Chaumet (artillerie de marine).

Commandant le génie : Chef de bataillon Pierre.

Sous-intendant militaire : De Planaz.

Prévôt : Capitaine Allemand.

1re Brigade.

N...

13e chasseurs de marche : Chef de bataillon Lombard.

58e de marche : Lieutenant-colonel Roux.

3e bataillon de mobiles de l'Aube : Chef de bataillon Allègre.

4e bataillon de mobiles des Deux-Sèvres : Chef de bataillon Chirac.

2e bataillon de mobiles de la Loire-Inférieure : Chef de bataillon Hériveau.

5e bataillon de mobilisés de la Sarthe : Chef de bataillon Lamblin.

Total : 8 bataillons.

2e Brigade.

Lieutenant-colonel Dutillet de Villars, Colonel Étienne.

4e, 7e, 8e compagnies de marche du 26e de ligne : Capitaine Barafort, Pessé.

2e, 3e, 4e compagnies actives du dépôt du 94e de ligne : Capitaine de Verdilhac.

90e mobiles (Corrèze [1]) : Lieutenant-colonel Feugeas.

Bataillon de mobilisés de la Sarthe : Chef de bataillon Vollqume [2].

Total : 5 bataillons.

ARTILLERIE

25e batterie (4) d'artillerie de marine : Capitaine Choblet.

25e batterie *bis* (4) d'artillerie de marine : Capitaine Drevet.

25e batterie *ter* (4) d'artillerie de marine : Capitaine Fournier.

1 section de 12 de Maine-et-Loire et une section de canons à balles.

Total : 22 pièces.

GÉNIE

2e section, 4e compagnie *bis*, 2e régiment.

CAVALERIE

Chef d'escadron Dubucquois.

Un escadron du 11e chasseurs : Capitaine de Christen.

---

1. D'abord à 2 bataillons seulement (1er et 2e de la Corrèze), ce régiment fut ensuite renforcé d'un bataillon de la Sarthe, le 5e.

2. Paraît n'avoir pas rejoint.

Un escadron du 1er hussards : Capitaine Billton.

Deux escadrons du 6e dragons de marche : Capitaines de Coniac et Varoquier [1].

Total : 4 escadrons.

CORPS FRANCS

Volontaires de la Dordogne (Legros).

Légion franco-montévidéenne (Collin, 1 compagnie).

Éclaireurs de la Sarthe : Capitaine Leturny.

Éclaireurs de la Ferté-Bernard (N...).

Éclaireurs à cheval de l'Orne (Du May, Rouleau-Dugage).

Total : 13 bataillons, 4 escadrons, 22 pièces.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division (A) Colin.

Chef d'état-major : Capitaine Laborie de Labatut.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron de Vauguyon (garde mobile).

Commandant le génie : Chef de bataillon Debons.

Sous-intendant militaire : Vialet de Presles.

Prévôt : Capitaine Lalois.

1re Brigade.

Lieutenant-colonel Vilain (56e de marche).

56e de marche [2] (N...).

10e bataillon de marche d'infanterie de marine (4 compagnies du 1er régiment) : Chef de bataillon Herbillon.

4e bataillon de mobiles d'Indre-et-Loire : Chef de bataillon Castillon.

---

1. J. Richard. D'après d'autres documents, le 8e de cavalerie légère mixte aurait été attaché à la 1re division du 21e corps dès la fin de novembre.

2. Dès sa formation, ce corps fut partagé en trois fractions qui marchèrent avec trois corps d'armée différents ; le 1er bataillon seul était présent au 21e corps dans la première semaine de décembre.

6e bataillon de mobiles d'Ille-et-Vilaine : Chef de bataillon Sisson.
3e bataillon de mobilisés de la Sarthe (N... [1]).

Total : 7 bataillons.

2e Brigade.

Lieutenant-colonel des Moutis (49e mobiles).
59e de marche, lieutenant-colonel Barille.
41e de ligne, 1 bataillon : Capitaine Lévy.
9e bataillon de marche d'infanterie de marine (4 compagnies du 1er régiment [2]) : Chef de bataillon Meunier.
49e mobiles [Orne, 4 bataillons] (N...).
4e bataillon de mobilisés de la Sarthe (N...).

Total : 10 bataillons.

ARTILLERIE

22e batterie (4) du 7e régiment : Capitaine Mugnier.
23e batterie (4) du 13e régiment : Capitaine Nié, Lenfant.
25e batterie (4) du 13e régiment : Capitaine Vachier.
1 section (12) de Maine-et-Loire.

Total : 20 pièces.

GÉNIE

2e section, 8e compagnie *bis*, 1er régiment.

CAVALERIE

1 escadron du 6e hussards (fit ensuite partie du 8e mixte de cavalerie légère).

---

1. D'après Chanzy, le 63e mobiles (Eure-et-Loir), lieutenant-colonel de la Marlière, aurait fait partie de cette brigade.

2. Ce bataillon et le 59e de marche entrèrent au commencement de janvier seulement dans la brigade des Moutis.

Le 27 novembre elle se décomposait ainsi :

49e mobiles, 4,700 hommes ; 41e de ligne, 1 bataillon, 1,200 hommes ; 2 bataillons de mobiles de l'Isère, 2,600 hommes ; 2 bataillons de mobilisés de la Sarthe, 2,400 hommes.

Les mobiles de l'Isère passèrent dans un autre corps d'armée le 8 décembre et furent remplacés par les francs-tireurs d'Argentan et par 5 compagnies de francs-tireurs de Paris. Ces derniers devinrent ensuite indépendants du 21e corps.

CORPS FRANCS

Francs-tireurs de la Sarthe : Commandant de Foudras (passèrent ensuite au 16e corps).

Francs-tireurs du Gard (1re compagnie, Desplaces).

Volontaires de Mamers (Charlot).

Francs-tireurs d'Argentan (Dubuisson).

Francs-tireurs du Mans (Demorieux).

Éclaireurs à pied d'Angers : Commandant Beaupré [1].

Total : 17 bataillons, 20 pièces, 1 escadron.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade Guillon, de Villeneuve.

Chef d'état-major : Capitaine de Champflour.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron de Magallon, Faure-Durif.

Commandant le génie : Chef de bataillon Benier.

Sous-intendant militaire : Baratier.

Prévôt : Capitaine Mignot.

1re Brigade.

Lieutenant-colonel Stéfani.

6e bataillon de fusiliers marins : Capitaine de frégate Michaud.

15e mobiles (Calvados) : Lieutenant-colonel de la Barthe.

78e mobiles (Vendée, Lot-et-Garonne et Gironde) : Lieutenant-colonel de Lautrec.

4e bataillon de mobilisés du Finistère : Chef de bataillon Rigalau.

Total : 8 bataillons.

2e Brigade.

Général (A) du Temple, capitaine de frégate.

3e bataillon de fusiliers marins : Lieutenant de vaisseau Picot.

---

1. Ces 2 derniers corps figuraient à la 2e brigade de la 2e division le 12 janvier.

30e mobiles (Manche) : Lieutenant-colonel Lemoyne des Mares, de Grainville.

92e mobiles (2 bataillons de la Manche, 1 du Calvados) : Lieutenant-colonel de Tocqueville.

2e bataillon des mobilisés de la Sarthe [1re légion] (N...).

Total : 8 bataillons.

ARTILLERIE

21e batterie (4) du 10e régiment : Capitaine Barbé.

21e batterie[1] (4) du 12e régiment : Capitaine Faure-Durif, Mourret.

24e batterie (4) du 14e régiment : Capitaine Marquet.

1 section (8) artillerie de marine.

1 section (12) de Maine-et-Loire.

Total : 22 pièces.

GÉNIE

1re section, 4e compagnie *bis*, 2e régiment.

Total : 16 bataillons, 22 pièces.

4e DIVISION D'INFANTERIE[2]

Général de brigade (A) Gougeard, capitaine de frégate.

Chef d'état-major : Colonel Bernard (A).

Commandant l'artillerie : Lieutenant de vaisseau Coq.

---

1. Cette batterie changea son matériel pour des canons à balles le 5 janvier.

2. Le 28 novembre cette division se composait de 14,000 hommes répartis en 6 demi-brigades (10 bataillons de mobilisés, 4 de mobiles, 4 d'infanterie de ligne, 1 batterie de 12, 14 pièces de 4 de montagne, 10 mitrailleuses Gatling, 1 escadron du 2e lanciers, 1 escadron de gendarmerie, 1 demi-escadron d'éclaireurs des Côtes-du-Nord, 6 compagnies de francs-tireurs). A partir du 21 décembre on la reconstitua en 2 brigades ; une 3e brigade, dite de réserve, comprit 4,000 malingres ou éclopés, etc. Pendant l'armistice la division fut rattachée à l'armée de Bretagne ; son effectif, de 10,000 hommes le 8 janvier, était réduit à 7,500 le 17.

1 bataillon des volontaires de l'Ouest (chef de bataillon de Moncuit) et le 6e bataillon de mobiles des Côtes-du-Nord rejoignirent la 4e division à la fin de décembre.

Commandant le génie : Chef de bataillon Lejeune.
Sous-intendant militaire : Bonnamy.
Prévôt : Sous-lieutenant Boullenger.

1re Brigade.

Colonel Bel, Jehenne.

1re demi-brigade : Colonel Bel, Riffaut.

1er, 2e, 3e bataillons de mobilisés de la Loire-Inférieure : Chef de bataillon de Trégomin.

1 bataillon mixte des 25e et 86e de ligne : Capitaine Sallé.

2e demi-brigade : Lieutenant-colonel Daguet.

1 bataillon du 62e de ligne : Capitaine Germain.

1 bataillon du 97e de ligne : Capitaine Darmoix.

1 bataillon de mobilisés d'Ille-et-Vilaine (N...).

Total : 7 bataillons.

2e Brigade.

Colonel de Pineau.

3e demi-brigade : Lieutenant-colonel Riffaut.

1 bataillon du 19e de ligne : Capitaine Cavallié.

5e et 6e bataillons des mobilisés de la Mayenne (N...).

4e demi-brigade : Lieutenant-colonel Perrin.

1 compagnie de la légion étrangère.

1 bataillon de mobilisés du Morbihan (N...).

1 bataillon de mobilisés de la Loire-Inférieure (N...).

Total : 5 bataillons.

ARTILLERIE

18e batterie (4 à cheval) du 8e régiment : Capitaine N...

22e batterie (12) du 10e régiment : Capitaine Canton.

1 batterie (4 de montagne) : Capitaine d'Osteja.

1 batterie (8 pièces de 4 de montagne) : Capitaine Normand.

1 batterie (10 mitrailleuses Gatling)[1] : Enseigne de vaisseau de Laforie.

1 batterie (8) de l'artillerie de marine (N...).

Total : 40 pièces.

---

1. Les batteries de montagne et de Gatling étaient servies par des marins. (Rapport du lieutenant de vaisseau Coq.)

1 compagnie du génie auxiliaire.
1 escadron du 2e lanciers (N...).
1/2 escadron des éclaireurs bretons : Capitaine Carré-Kérisouet.

Total : 12 bataillons, 40 pièces, 1 1/2 escadron.

DIVISION DE CAVALERIE [1]

Général de brigade (Pr) Guillon.
Chef d'état-major : Chef d'escadron Périgord de Villechenon.
Sous-intendant militaire : Cosson, Berneval.
Prévôt : N...

1re Brigade.

Général de Tucé.
1er hussards de marche : Lieutenant-colonel Bonne.
3e de cavalerie légère mixte : Lieutenant-colonel Bonie.

Total : 8 escadrons.

2e Brigade.

N...
8e cuirassiers de marche : Lieutenant-colonel Humblot.
6e dragons de marche : Lieutenant-colonel Dutillet de Villars.
8e de cavalerie légère mixte : Lieutenant-colonel Palanque.

Total : 12 escadrons.

17e batterie (4, à cheval) du 18e régiment : Capitaine Arguet.
18e batterie (4, à cheval) du 18e régiment : Capitaine Aymès.

Total : 20 escadrons, 8 pièces.

RÉSERVES [2]

Général de brigade Collet (A) [capitaine de vaisseau].
Commandant en second : Chef d'escadron Effantin.
Chef d'état-major : Chef d'escadron Lallemand (A).
Sous-intendant : Mallarmé.

---

1. Le 7 mars 1871, au moment de la dislocation de l'armée, cette division, provisoirement sous les ordres du colonel de Lacombe, avait la composition suivante : 8e cuirassiers de marche, 3e de cavalerie légère mixte, 1er hussards de marche, 8e hussards.

2. Ces réserves furent disloquées après la fin de décembre et leurs éléments répartis dans les divisions. Le général Collet fut tué à Fréteval le 15 décembre.

4e bataillon des mobiles des Deux-Sèvres : Chef de bataillon Chirac.

1er bataillon des mobiles du Gard (N...).

6e bataillon des mobiles des Côtes-du-Nord (N...).

4e bataillon de fusiliers marins : Capitaine de vaisseau Collet.

5e bataillon de fusiliers marins : Capitaine de frégate Sarlat.

9e bataillon d'infanterie de marine : Chef de bataillon Meunier.

Légion des volontaires de l'Ouest : Colonel de Charette [1].

2 escadrons de gendarmerie de marche : Chef d'escadron Seigle.

2 escadrons du 6e dragons de marche : Chef d'escadron de Jessé.

1 escadron du 5e hussards : Capitaine de Montholon.

2 escadrons de hussards : Capitaines de Coniac et de Chatillon.

1re batterie (4) des mobilisés de Maine-et-Loire (N...).

2e batterie (12) des mobilisés d'Ille-et-Vilaine : Capitaine Cocheret-Lamy.

3e batterie (12) des mobilisés d'Ille-et-Vilaine (N...).

20e batterie (à balles) du 6e régiment : Capitaine Bègue.

19e batterie (à balles) du 14e régiment (N...).

14e batterie mixte (7) du 15e régiment : Capitaine Boné [2].

21e batterie (4) d'artillerie de marine (N...).

1re batterie (à pied) des mobilisés de Maine-et-Loire : Capitaine Léger, Jocanitz.

21e batterie *bis* (4) d'artillerie de marine : Capitaine Hugot.

Total : 8 bataillons, 7 escadrons, 58 pièces.

PARC D'ARTILLERIE

Chef d'escadron DE SAINT-GERMAIN.

21e compagnie, 21e compagnie *bis*, 22e compagnie du 1er régiment du train d'artillerie.

21e compagnie du 3e régiment du train des équipages.

2e compagnie d'ouvriers constructeurs.

Total général : 66 bataillons, 170 pièces, 33 1/2 escadrons, 2 1/2 compagnies du génie.

---

1. Plusieurs de ces corps figurent également aux divisions du 21e corps, où ils furent versés à la fin de décembre.

2. A dater du 26 janvier.

ANNEXE 7.

25e CORPS [1]

Général de division Pourcet.
Chef d'état-major général : Colonel Fourchault.
Sous-chef : Chef d'escadron Lespinas.
Commandant l'artillerie : Colonel Chappe.
Chef d'état-major : Chef d'escadron Zurlinden.
Commandant le génie : Colonel Granier.
Chef d'état-major : Chef de bataillon Aubry.
Intendant : Louet (A).
Médecin principal : Marchessaux.
Grand prévôt : Chef d'escadron Harel.
Payeur principal : Gisbert.
Aumônier : Abbé Roudil.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de division Bruat (A) [capitaine de vaisseau].
Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Martin des Pallières (infanterie de marine), capitaine Miramond, lieutenant-colonel de la Haye.
Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Peyrac.
Commandant le génie : Chef de bataillon Cavaroz.
Prévôt : Capitaine Chatellier.

1re Brigade.

Général de Bernard de Seigneurens (A).
74e de marche : Lieutenant-colonel Laurence, Suchel.
Régiment de marche d'infanterie de marine (2 bataillons) : Lieutenant-colonel Flize, Azan.
Total : 5 bataillons.

1. A la date du 27 janvier ; une grande partie de ses éléments ne rejoignirent pas avant les derniers jours de janvier et il ne fut rattaché à la 2e armée que pendant l'armistice.

2e Brigade.

Général Le Mordan de Langourian (A).

75e de marche : Lieutenant-colonel Blot, Guichard.

1er régiment de fusiliers marins (2 bataillons) : Capitaine de frégate Ansart, Dubrot.

Total : 5 bataillons.

ARTILLERIE

26e batterie (4) du 2e régiment (N...).

25e batterie (4) du 9e régiment : Sous-lieutenant Blanche.

27e batterie (4) du 14e régiment : Capitaine Guillaume.

Total : 18 pièces.

GÉNIE

1re section, 11e compagnie *bis*, 2e régiment.

Total : 10 bataillons, 18 pièces.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division de Chabron.

Chef d'état-major : Chef d'escadron Bourgeois.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Demay.

Commandant le génie : Chef de bataillon Grillières.

Sous-intendant militaire : Massiot.

Prévôt : Lieutenant Levrard.

1re Brigade.

Colonel Chaulan, général (A) Carrol-Tévis (Américain)[1].

7e bataillon *bis* de chasseurs de marche : Chef de bataillon Dubois.

---

1. A commandé également la 2e brigade de la division Cremer.

6e bataillon des mobiles du Puy-de-Dôme : Chef de bataillon Pignol.

Légion des mobilisés de l'Indre : Lieutenant-colonel Gaubert.

Total : 5 bataillons.

2e Brigade.

Colonel Leclaire (ne rejoignit pas).

77e de marche : Lieutenant-colonel Duval.

Légion des mobilisés du Cher : Lieutenant-colonel Vermeil.

Total : 5 bataillons.

3e Brigade[1].

N...

3e légion des mobilisés de la Gironde : Lieutenant-colonel Raingot.

4e légion des mobilisés de la Gironde : Lieutenant-colonel Pellias.

Total : 6 bataillons.

ARTILLERIE

26e batterie (4) du 12e régiment : Capitaine Zimmer.

26e batterie (4) du 13e régiment : Capitaine Gobillard.

25e batterie (4) du 15e régiment : Capitaine Laude.

Total : 18 pièces.

GÉNIE

2e section, 11e compagnie *bis*, 2e régiment.

Total : 16 bataillons, 18 pièces.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade Ferri-Pisani-Jourdan de Saint-Anastase.

Chef d'état-major : Capitaine Fickelschérer.

Commandant l'artillerie : N...

---

1. Cette brigade ne rejoignit que le 20 février.

Commandant le génie : Capitaine Court.
Sous-intendant militaire : de France.
Prévôt : Lieutenant Nicol.

1re Brigade.

Lieutenant-colonel Laurens.
78e de marche : Lieutenant-colonel Barbier.
Légion des mobilisés de la Dordogne (N...).

Total : 6 bataillons.

2e Brigade.

Lieutenant-colonel Blot.
79e de marche : Chef de bataillon Blanc.
1 bataillon des mobilisés de la Côte-d'Or : Chef de bataillon Grimblot.

Total : 4 bataillons.

3e Brigade [1].

Général de brigade Bourgeade.
1re légion des mobilisés des Landes : Colonel de Montgaillard.
2e légion des mobilisés des Landes : Colonel de Boëto.
3e légion des mobilisés des Landes : Lieutenant-colonel Castera.

Total : 6 bataillons.

ARTILLERIE

24e batterie (4) du 6e régiment : Sous-lieutenant Berrier.
26e batterie (4) du 9e régiment (N...).
24e batterie (4) du 10e régiment (N...).

Total : 18 pièces.

GÉNIE

1re section, 8e compagnie *bis*, 2e régiment.

Total : 16 bataillons, 18 pièces.

---

1. Cette brigade rejoignit du 26 janvier au 9 février.

DIVISION DE CAVALERIE

Général de division (A) Tripart.

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel de la Haye, chef d'escadron Hacquart.

Sous-intendant militaire : Macquin.

Prévôt : Lieutenant Lauga.

1re Brigade.

Général Delhorme (A) [colonel de gendarmerie].

9e de cavalerie légère mixte : Lieutenant-colonel Masson.

9e dragons de marche : Lieutenant-colonel Castanier.

Éclaireurs des Deux-Sèvres (1 escadron) : Capitaine Souchon.

Total : 9 escadrons.

2e Brigade.

Général de Bruchard (A).

10e de cavalerie légère mixte : Lieutenant-colonel de Barbançois.

Régiment des mobiles à cheval de la Dordogne : Lieutenant-colonel de Bourgoing.

Total : 8 escadrons.

Total pour la division : 17 escadrons.

RÉSERVE D'ARTILLERIE

Chef d'escadron Vidal.

26e batterie (12) du 14e régiment : Capitaine Talayrach.

20e batterie (4, à cheval) du 18e régiment : Capitaine Ardilouze.

20e batterie (12) du 19e régiment : Capitaine de Pontuch.

21e batterie (12) du 19e régiment : Capitaine Berguin.

22e batterie (4, à cheval) du 19e régiment : Capitaine Patureau.

1re batterie (à balles) des mobiles des Basses-Pyrénées : Capitaine Bergeret.

2e batterie (à balles) des mobiles des Basses-Pyrénées : Capitaine Delaigne.

Total : 42 pièces.

PARC D'ARTILLERIE

Chef d'escadron Rouel.

PARC ET RÉSERVE DU GÉNIE

2e section, 8e compagnie *bis*, 2e régiment: Capitaine Renard.

TRAIN DES ÉQUIPAGES MILITAIRES

Chef d'escadron Chaussade [1].

Total général : 42 bataillons, 96 pièces, 17 escadrons, 2 compagnies du génie.

---

1. Le 27 janvier, l'effectif du 25e corps atteignait 1,028 officiers, 33,684 hommes de troupe, 5,423 chevaux. Avec les absents, le total dépassait 41,000 hommes.

Le nombre des cartouches était de 60 à 90 par homme.

Celui des gargousses et des projectiles de 48 à 60 par pièce.

ANNEXE 8.

26e CORPS [1]

Général de division (Pr) Billot.

Chef d'état-major général : Colonel du génie Goury.

Sous-chef : Chef d'escadron de Bastard d'Estang, Mieulet.

Commandant l'artillerie : Colonel Dartiguelongue, lieutenant-colonel Massenet.

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Pion.

Commandant le génie : Lieutenant-colonel Dormont.

Chef d'état-major : Chef de bataillon Girardin.

Sous-intendant militaire : Millon.

Prévôt : Chef d'escadron Vuillermet.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de division (Pr) D'Aries.

Chef d'état-major : Chef d'escadron (A) d'Ollone.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Wilmet (train d'artillerie).

Commandant le génie : Chef de bataillon Barisien.

Sous-intendant militaire : d'Amade.

Prévôt : Capitaine Delguey-Malavas.

1re Brigade.

Général (A) Hue de la Colombe.

27e chasseurs de marche : Chef de bataillon Fauquignon [2].

---

1. Il n'est pas exact, comme l'affirme M. J. Richard, que le 26e corps ait été organisé à Lyon pendant l'armistice.

Son organisation, commencée dès la fin de janvier, s'est faite à Poitiers ou aux environs.

2. Arrivé le 17 février à Argenton.

80e de marche : Lieutenant-colonel Grémion.

1re légion des mobilisés des Basses-Pyrénées : Lieutenant-colonel Michel-Renaud.

Total : 7 bataillons.

2e Brigade.

Colonel Delatouche (infanterie de marine).

81e de marche : Lieutenant-colonel Marié.

2e légion des mobilisés des Basses-Pyrénées : Lieutenant-colonel de Saint-Gaudens.

Total : 6 bataillons.

ARTILLERIE

27e batterie (4) du 7e régiment (N...).

27e batterie (4) du 13e régiment (Casugnol).

Batterie (à balles) des mobiles de la Charente-Inférieure (N...).

Total : 20 pièces.

GÉNIE

1re section, 2e compagnie *bis*, 1er régiment.

Total : 13 bataillons, 20 pièces.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade de Formy de la Blanchetée.

Chef d'état-major : Chef d'escadron Decosmi.

Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Gardot (train d'artillerie).

Commandant le génie : Chef de bataillon Gilles.

Sous-intendant militaire : Guillemin.

Prévôt : Lieutenant Rousseau.

1re Brigade.

Lieutenant-colonel Villain.

28e chasseurs de marche : Chef de bataillon Vandenputten.

82e de marche : Lieutenant-colonel Chevreuil.
1re légion des mobilisés du Gers : Lieutenant-colonel Kéva.

Total : 7 bataillons.

2e Brigade.

Colonel (A) Collin.
85e de marche : Lieutenant-colonel Thomas.
2e légion des mobilisés du Gers : Lieutenant-colonel Dufau.

Total : 6 bataillons.

ARTILLERIE

26e batterie (4) du 7e régiment : Capitaine Carles.
26e batterie (4) du 15e régiment : Capitaine Colas[1].
Batterie (à balles) des mobiles de la Vendée.

Total : 20 pièces.

GÉNIE

2e section, 2e compagnie *bis*, 1er régiment.

Total : 13 bataillons, 20 pièces.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade de Bouillé.
Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Gally-Passebosc (infanterie de marine).
Commandant l'artillerie : Chef d'escadron Lebas.
Commandant le génie : Chef de bataillon Tessier.
Sous-intendant militaire : Viroux.
Prévôt : Sous-lieutenant Pasquier.

1re Brigade.

N...
29e chasseurs de marche : Chef de bataillon Defaucamberge.

---

1. Arrivée le 10 février seulement à Poitiers.

86e de marche : Lieutenant-colonel Gerder.
1re légion des mobilisés d'Indre-et-Loire : Lieutenant-colonel Fescheux.

Total : 7 bataillons.

2e Brigade.

N...
87e de marche : Lieutenant-colonel Lesur.
2e légion des mobilisés d'Indre-et-Loire (N...).

Total : 6 bataillons.

ARTILLERIE

28e batterie (à balles) du 2e régiment : Sous-lieutenant Venus.
28e batterie (4) du 13e régiment : Capitaine Cirbeau (Pr).
29e batterie (4) du 14e régiment (N...).

Total : 20 pièces.

GÉNIE

1re section, 3e compagnie *bis*, 3e régiment.

Total : 13 bataillons, 20 pièces.

DIVISION DE CAVALERIE

Général de brigade DE BOËRIO.
Chef d'état-major : Chef d'escadron Vincent.
Sous-intendant militaire : Durand de Grossouvre.
Prévôt : Lieutenant Jonquière.

1re Brigade.

Général (Pr) LÉTUVÉ.
1er cuirassiers de marche : Lieutenant-colonel Baillod.
11e cuirassiers de marche : Lieutenant-colonel Tondon.

Total : 8 escadrons.

2e Brigade.

Général (Pr) POLLARD.
10e dragons de marche : Lieutenant-colonel Simard de Pitray.
6e lanciers de marche : Lieutenant-colonel Pierre.

Total : 8 escadrons.
Total pour la division : 16 escadrons.

RÉSERVE D'ARTILLERIE

Lieutenant-colonel Avril.
27e batterie (7) du 9e régiment (N...).
27e batterie (7) du 12e régiment : Capitaine Prieur.
27e batterie (7) du 15e régiment : Capitaine (A) Le Prévost [1].
22e batterie (7) du 18e régiment : Capitaine (Pr) Froment.
23e batterie (4 à cheval) du 19e régiment : Capitaine (Feldmann).

Total : 28 pièces.

PARC

Chef d'escadron Olive.

RÉSERVE DU GÉNIE

2e section, 3e compagnie *bis*, 3e régiment.

Total général : 39 bataillons, 88 pièces, 16 escadrons, 2 compagnies du génie.

Total général pour la 2e armée : 277 bataillons, 704 pièces, 130 escadrons, 12 1/2 compagnies du génie [2].

1. Arrivée le 4 mars seulement à Argenton.
2. Total purement approximatif, en raison des mutations continuelles et des doubles emplois. D'ailleurs, il ne fut atteint qu'à la fin de l'armistice.

ANNEXE 9.

FRACTION D'ARMÉE

(*Armee-Abtheilung*)

DU GRAND-DUC DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN

Au 15 novembre 1870[1].

Général d'infanterie FRÉDÉRIC-FRANÇOIS, grand-duc de Mecklembourg-Schwerin.

Chef d'état-major : Colonel v. Krenski.

Commandant l'artillerie : Lieutenant-colonel Wiebe.

Commandant le génie et les pionniers : Colonel Braun[2].

Ier CORPS D'ARMÉE BAVAROIS

Général d'infanterie baron VON UND ZU DER TANN-RATHSAMHAUSEN.

Chef d'état-major : Colonel v. Heinleth.

Directeur de l'artillerie de campagne : Général-major v. Malaisé.

Directeur du génie de campagne : Lieutenant-colonel Riem.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général-lieutenant v. STEPHAN.

Officier d'état-major : Lieutenant-colonel Orff.

1re Brigade.

Général-major v. DIETL.

Leib-régiment d'infanterie.

1er et 2e régiments[3].

2e bataillon de chasseurs.

---

1. D'après l'état-major prussien, Annexe 92, page 166.
2. Remplacé ensuite par le major Schumann.
3. Le 1er et le 11e régiment n'avaient que 2 bataillons.

2e Brigade.

Général-major v. Orff.
2e et 11e régiments d'infanterie.
4e bataillon de chasseurs.

9e bataillon de chasseurs.
3e chevau-légers.
2 batteries de 4, 2 batteries de 6.
1 colonne de munitions.

Total : 13 bataillons, 4 escadrons, 24 pièces.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général-lieutenant v. Maillinger.
Officier d'état-major : Lieutenant-colonel v. Muck.

3e Brigade.

Général-major Roth.
3e et 12e régiments d'infanterie.
1er bataillon de chasseurs.

4e Brigade.

Général-major baron von und zu der Tann-Rathsamhausen.
10e et 13e régiments d'infanterie.
7e bataillon de chasseurs.

4e chevau-légers.
2 batteries de 4, 2 batteries de 6.
1 colonne de munitions.

Total : 14 bataillons, 4 escadrons, 24 pièces.

BRIGADE DE CUIRASSIERS

Général-major v. Tausch.
1er et 2e cuirassiers.
1 batterie à cheval de 4.

Total : 8 escadrons, 6 pièces.

RÉSERVE D'ARTILLERIE

Colonel Bronzetti.
1 batterie à cheval de 4.
8 batteries de 6.
1 batterie de 12.
1 batterie de mitrailleuses (4 pièces)[1].
1 colonne de munitions.

Total : 64 pièces.

GÉNIE DE CAMPAGNE

Major Staudacher.
3 compagnies du génie, 2 équipages de pionniers, 3 équipages de ponts, 1 équipage de télégraphes de campagne.

Total pour le Ier corps d'armée bavarois : 27 bataillons, 16 escadrons, 18 pièces.

17e DIVISION D'INFANTERIE

Général-lieutenant v. Schimmelmann, von Tresckow II.
Officier d'état-major : Major Fischer.

33e Brigade.

Général-major baron v. Kottwitz.
75e et 76e régiments (hanséatiques).

34e Brigade.

Colonel v. Manteuffel.
89e et 90e régiments (mecklembourgeois).
14e bataillon de chasseurs (mecklembourgeois).

17e BRIGADE DE CAVALERIE

Général-major v. Rauch.
17e et 18e dragons (mecklembourgeois).
11e uhlans (brandebourgeois).

---

1. Cette batterie fut renvoyée le 21 novembre aux corps d'investissement sous Paris, comme impropre à la guerre de campagne.

2 batteries légères, 2 batteries lourdes, 2 batteries à cheval.
1 compagnie de pionniers de campagne.
3 colonnes de munitions.

Total : 13 bataillons, 12 escadrons, 36 pièces.

22e DIVISION D'INFANTERIE

Général-major v. Wittich.
Officier d'état-major : Major v. Holleben.

43e Brigade.

Colonel v. Konski.
32e et 95e régiments (Thuringe).

44e Brigade.

Général-major v. Schkopp.
83e et 94e régiments (Hesse et Thuringe).

13e hussards (Hesse).
4 batteries légères, 2 batteries lourdes.
1 compagnie de pionniers de campagne.
5 colonnes de munitions.

Total : 12 bataillons, 4 escadrons, 36 pièces, 1 compagnie de pionniers.

2e DIVISION DE CAVALERIE

Général-lieutenant comte zu Stolberg-Wernigerode.
Officier d'état-major : Capitaine Kähler.

3e Brigade.

Général-major v. Colomb.
1er cuirassiers, 2e uhlans (Silésie).

4e Brigade.

Général-major baron v. Barnekow.
1er hussards (Leib), 5e hussards (Poméranie).

5e Brigade.

Général-major v. Baumbach.
4e et 6e hussards (Silésie).

2 batteries à cheval.

Total : 24 escadrons, 12 pièces.

4e DIVISION DE CAVALERIE

Général de cavalerie prince Albert de Prusse (père).
Officier d'état-major : Major v. Versen.

8e Brigade.

Général-major v. Hontheim.
5e cuirassiers (Prusse occidentale), 10e uhlans (Posen).

9e Brigade.

Général-major v. Bernhardi.
1er uhlans (Prusse occidentale), 6e uhlans (Thuringe).

10e Brigade.

Général-major v. Krosigk.
5e dragons (du Rhin), 2e hussards (Leib).

2 batteries à cheval.

Total : 24 escadrons, 12 pièces.

5e DIVISION DE CAVALERIE

Général-lieutenant v. Rheinbaben.
Officier d'état-major : Capitaine v. Heister.

11e Brigade.

Général-major v. Barby.
4e cuirassiers (Westphalie), 13e uhlans (Hanovre), 19e dragons (Oldenbourg).

12e Brigade.

Général-major v. Bredow.

7e cuirassiers (Magdebourg), 16e uhlans (Altmark)[1], 13e dragons (Schleswig-Holstein).

2 batteries à cheval.

Total : 34 escadrons, 12 pièces.

6e DIVISION DE CAVALERIE

Général-lieutenant duc von Mecklemburg-Schwerin.

Officier d'état-major : Major v. Schönfels.

14e Brigade.

Général-major v. Schmidt.

6e cuirassiers (Brandebourg), 3e uhlans (Brandebourg), 15e uhlans (Schleswig-Holstein).

15e Brigade.

Général-major v. Rauch.

3e hussards (Brandebourg), 16e hussards (Schleswig-Holstein).

1 batterie à cheval.

Total : 20 escadrons, 6 pièces.

Total général pour l'Armee-Abtheilung : 52 bataillons, 134 escadrons, 39 batteries (232 pièces).

1. Ces 2 régiments à 3 escadrons seulement depuis la célèbre charge du 16 août.

ANNEXE 10.

IIe ARMÉE[1]

Général-feldmaréchal FRÉDÉRIC-CHARLES, prince de Prusse.
Chef d'état-major : Général-major v. Stiehle.
Commandant l'artillerie : Général-lieutenant v. Colomier.
Commandant le génie et les pionniers : Colonel Leuthaus.

IIIe CORPS D'ARMÉE

Général-lieutenant v. ALVENSLEBEN II.
Chef d'état-major : Colonel v. Voigts-Rhetz.
Commandant l'artillerie : Général-major v. Bülow.
Commandant le génie et les pionniers : Major Sabarth.

5e DIVISION D'INFANTERIE

Général-lieutenant v. STÜLPNAGEL.
Officier d'état-major : Major Levinski II.

9e Brigade.

Colonel v. CONTA.
8e et 48e régiments (Brandebourg).

10e Brigade.

Général-major v. SCHWERIN, colonel v. Wulffen.
12e et 52e régiments (Brandebourg).

1. Au 15 novembre 1870, d'après l'état-major prussien.

3e bataillon de chasseurs (Brandebourg).
12e dragons (Brandebourg).
2 batteries lourdes, 2 batteries légères.
1 compagnie de pionniers.

Total : 13 bataillons, 4 escadrons, 24 pièces, 1 compagnie de pionniers.

6e DIVISION D'INFANTERIE

Général-lieutenant v. Buddenbrock.
Officier d'état-major : Major v. Geissler.

11e Brigade.

Général-major v. Rothmaler.
20e et 35e régiments (Brandebourg).

12e Brigade.

Colonel v. Bismarck.
24e et 64e régiments (Brandebourg).

2e dragons (Brandebourg).
2 batteries lourdes, 2 batteries légères.
1 compagnie de pionniers.

Total : 12 bataillons, 4 escadrons, 24 pièces, 1 compagnie de pionniers.

ARTILLERIE DE CORPS

Colonel v. Dresky.
2 batteries lourdes, 2 batteries légères, 2 batteries à cheval.
1 compagnie de pionniers.

Total pour le IIIe corps : 25 bataillons, 8 escadrons, 84 pièces, 3 compagnies de pionniers.

IX^{e} CORPS D'ARMÉE

Général d'infanterie v. MANSTEIN.
Chef d'état-major : Major Bronsart v. Schellendorf.
Commandant l'artillerie : Général-major v. Puttkamer.
Commandant le génie et les pionniers : Major Hutier.

18^{e} DIVISION D'INFANTERIE

Général-lieutenant v. WRANGEL.
Officier d'état-major : Major Lust.

35^{e} Brigade.

Général-major v. BLUMENTHAL.
36^{e} régiment (Magdebourg).
84^{e} régiment (Schleswig).

36^{e} Brigade.

Colonel v. FALKENHAUSEN.
11^{e} régiment (Silésie).
85^{e} régiment (Holstein).

9^{e} bataillon de chasseurs (Lauenbourg).
6^{e} dragons (Magdebourg).
2 batteries lourdes, 2 batteries légères.
2 compagnies de pionniers.

Total : 13 bataillons, 4 escadrons, 24 pièces, 2 compagnies de pionniers.

25^{e} DIVISION D'INFANTERIE (Grand-ducale hessoise)

Général-lieutenant LOUIS, prince de Hesse.
Officiers d'état-major : Major v. Hesse ; capitaine prussien v. Hackewitz.

1re (49^{e}) Brigade.

Colonel prussien v. WINCKLER.
1er et 2^{e} régiments hessois.
1er bataillon de chasseurs hessois.

2e (50e) Brigade.

Colonel v. Lyncker.
3e et 4e régiments hessois.
2e bataillon de chasseurs hessois.

25e BRIGADE DE CAVALERIE

Général prussien v. Rantzau.
1er et 2e reiter.
1 batterie à cheval.

2 batteries lourdes, 3 batteries légères (hessoises).
1 compagnie de pionniers.

Total : 10 bataillons[1], 8 escadrons, 36 pièces, 1 compagnie de pionniers.

ARTILLERIE DE CORPS

Colonel v. Hagemann.
2 batteries lourdes, 2 batteries légères, 1 batterie à cheval.

Total : 30 pièces.

Total pour le IXe corps : 23 bataillons, 12 escadrons, 90 pièces, 3 compagnies de pionniers.

Xe CORPS D'ARMÉE

Général d'infanterie v. VOIGTS-RHETZ.
Chef d'état-major : Lieutenant-colonel v. Caprivi[2].
Commandant l'artillerie : Colonel v. d. Becke.
Commandant le génie et les pionniers : Lieutenant-colonel Cramer.

1. Les régiments hessois n'avaient que 2 bataillons.
2. Actuellement chancelier de l'empire d'Allemagne.

19e DIVISION D'INFANTERIE

Général-lieutenant v. Schwartzkoppen, général-major v. Woyna.
Officier d'état-major : Major v. Scherff[1].

37e Brigade.

Colonel Lehmann.
78e régiment (Frise orientale).
91e régiment (Oldenbourg).

38e Brigade.

Général-major v. Wedell.
16e et 57e régiments (Westphalie).

9e dragons (Hanovre).
2 batteries lourdes, 2 batteries légères, 1 compagnie de pionniers.

Total : 12 bataillons, 4 escadrons, 24 pièces, 1 compagnie de pionniers.

20e DIVISION D'INFANTERIE

Général-major v. Kraatz-Koschlau.
Officier d'état-major : Capitaine v. Willisen.

39e Brigade.

Général-major v. Woyna, colonel v. Valentini.
56e régiment (Westphalie).
79e régiment (Hanovre).

40e Brigade.

Général-major v. Diringshofen.
17e régiment (Westphalie).
92e régiment (Brunswick).

---

1. L'écrivain militaire bien connu, aujourd'hui général-lieutenant.

10e bataillon de chasseurs (Hanovre).
16e dragons (Hanovre).
2 batteries lourdes, 2 batteries légères, 1 compagnie de pionniers.

Total : 13 bataillons, 4 escadrons, 24 pièces, 1 compagnie de pionniers.

ARTILLERIE DE CORPS

Colonel von der Goltz.
2 batteries à cheval, 2 batteries lourdes, 2 batteries légères.

Total : 36 pièces.

Total pour le Xe corps : 25 bataillons, 8 escadrons, 84 pièces.

1re DIVISION DE CAVALERIE

Général-lieutenant v. Hartmann.
Officier d'état-major : Major v. Saldern.

1re Brigade.

Général-major v. Lüderitz.
2e cuirassiers, 4e et 9e uhlans (Poméranie).

2e Brigade.

Général-major Baumgarth.
3e cuirassiers et 8e uhlans (Prusse orientale).
12e uhlans (Lithuanie).
1 batterie à cheval.

Total : 24 escadrons, 6 pièces.

Total pour la IIe armée : 73 bataillons, 52 escadrons, 264 pièces, 9 compagnies de pionniers.

Ensemble des forces allemandes actives entre la Seine et la Loire : 125 bataillons, 186 escadrons, 496 pièces, 15 compagnies de pionniers.

INDEX

A

Albert de Prusse (prince), 53.
Alençon (combat du 15 janvier), 314.
Alvensleben (général von), 193, 206, 240, 251.
Arche (combat de l', du 13 janvier), 298.
Ardenay (combat du 9 janvier), 217.
Aube (capitaine de vaisseau), 59.
Aurelle (général d'), 1, 2.
Auvours (plateau), 251.
Azay (combat du 6 janvier), 193.

B

Baille (lieutenant-colonel, colonel), 18, 148, 196, 226, 261.
Ballon (combat du 13 janvier), 300.
Bapaume (combat), 176.
Barby (général von), 116.
Barille (lieutenant-colonel), 37.
Barry (général), 2, 7, 16, 39, 54, 67, 71, 100, 109, 127, 136, 192, 207, 212, 214, 224, 309, 362.
Baumgarth (général), 188, 198.
Bazin (sous-lieutenant), 267.
Bazoche-Gouet (la, combat du 29 décembre), 162.
Beaugency (ville), 3, 4.
Beaugency (combat du 8 décembre), 29.
Beaumont (combat du 14 janvier), 303.
Beauvert (combat du 9 décembre), 43.
Beckendorff (colonel von), 244, 263.
Bel (colonel), 252.
Belfort, 171.
Belle-Inutile (combat de la, du 9 janvier), 221.
Bellême (combat du 8 janvier), 211.
Bellême (combat du 9 janvier), 218.
Bérard (lieutenant-colonel), 213, 228.
Béraud (colonel), 309.
Bérenger (général), 336, 353.
Berge (major von), 279.
Bernard (capitaine de cavalerie), 5, 78, 90, 137, 163.
Bernard (capitaine du génie), 287.
Billot (général), 60, 82, 355.
Bismarck (comte de), 347.
Blois (combat du 10 décembre), 55.
Blois (général de), 327.
Boisdeffre (capitaine de), 168.
Bois-Montbrun (colonel de), 126.
Boltenstern (lieutenant-colonel von), 143.
Bonnefond-Pédulans (commandant), 162, 312.
Bonnet (général), 60.
Borderie (de la), 75, 81.
Borel (général), 60.
Bouché (intendant général), 81.
Bouëdec (général Le), 183, 257, 272.

Bounhoure (commandant), 109, 236.
Bourbaki (général), 2, 58, 64, 72, 81, 99, 113, 170, 186, 209, 338.
Bourdillon (général), 88, 232, 288.
Bourges, 82, 358.
Bourgoing (lieutenant-colonel de), 340.
Bournel (colonel), 324, 335, 355.
Bredow (général von), 314.
Bressoles (général), 171.
Briare (combat du 1er janvier), 165.
Briare (combat du 14 janvier), 330.
Brisson (ferme, surprise), 138.
Brives (combat du 9 janvier), 226.
Bruat (général), 340.
Burr-Porter (colonel), 25.
Buzenval (bataille), 178.

C

C. (capitaine Robert), 69.
Camô (général), 3, 5, 7, 29, 58, 76, 101.
Carentan (lignes de), 327, 352.
Cathelineau (colonel, général de), 136, 140, 162, 206, 252, 319, 327, 352, 353.
Cecilia (commandant La), 48.
Cellettes (combat du 27 janvier), 343.
Cernay (combat du 9 décembre), 42.
Chabron (général de), 343.
Chahaignes (combat du 9 janvier), 224.
Chambord (combat du 9 décembre), 45.
Champagné (combat du 10 janvier), 243.
Champagné (combat du 11 janvier), 252.
Champigny (bataille), 169.
Changé (combat du 10 janvier), 239.
Chanteloup (combat du 10 janvier), 246.
Chanzy (général), 2 et *passim*.
Charette (colonel, général de), 327.
Charles (capitaine), 81.
Chassillé (combat du 14 janvier), 305.
Chenu (docteur), 17.
Cherbourg, 176, 352.
Christophe (Albert), 304.
Cléret (général), 142, 148, 152, 188, 319, 353, 357.
Colin (général), 10, 19, 43, 52, 244, 262, 282.
Collet (colonel), 5, 66, 87.
Colomb (général de), 11, 231, 232, 256, 334, 336, 352, 353.
Colomb (général von), 98.
Conlie (camp de), 84, 179, 299.
Coq (lieutenant de vaisseau), 75.
Corcelet (commandant), 223.
Couléon (combat du 10 janvier), 245.
Coulombon (lieutenant), 69.
Courceboeufs (combat du 12 janvier), 282.
Courtalain (combat du 31 décembre), 163.
Couturier (capitaine), 29.
Cravant (combat du 8 décembre), 23.
Cremer (général), 171.
Crémieux, 98.
Croix (combat de la, du 12 janvier), 281.
Crouzat (général), 60.
Curten (général de), 100, 127, 136, 141, 152, 160, 187, 214, 228, 268, 316, 321.

D

Danzé (combat du 31 décembre), 157.
Dargent (général), 335.

Deflandre (général), 22.
Delahaye (capitaine), 236.
Delhorme (général), 342.
Delorme (Amédée), 23.
Denfert-Rochereau (colonel), 363.
Deplanque (général), 12, 28, 37, 76, 334.
Desmaisons (colonel), 55, 136, 213, 257.
Didier (lieutenant-colonel), 24, 261.
Digeard (général), 331.
Diringshofen (général von), 149, 153.
Droué (combat du 17 décembre), 116.
Dubost (Antonin), 304.
Dubuquoy (commandant), 219.
Ducamp (capitaine), 314.
Dumas (lieutenant-colonel), 69.
Dumas (capitaine), 355.
Duquet (Alfred), 30.
Durand-Savoyat (sergent), 304.

E

Écommoy (combat du 11 janvier), 268.
Egrot (commandant), 264.
Elteil (colonel d'), 290.
Engelhardt (préfet), 142, 170, 327, 352.
Épuisay (combat du 17 décembre), 115.
Épuisay (combat du 7 janvier), 206.
État-major prussien, 6.
Évron (escarmouche du 29 janvier), 333.

F

Faidherbe (général), 172 à 176, 334, 360, 363.
Falcon (lieutenant-colonel), 158.
Favre (Jules), 168, 337, 346.
Feillet-Pilatrie, 60.
Ferri-Pisani (général), 100, 130, 136, 141, 142, 311.
Feugeas (lieutenant-colonel), 220.
Flô (général Le), 354, 357.
Fouineau (commandant), 106.
Fourchault (colonel), 344.
Fourche (La, combat du 6 janvier), 203.
Fournier (capitaine), 21.
Frédéric-Charles (prince), 5, 10, 18, 34, 49, 61, 67, 77, 82, 92, 98, 111, 161, 185, 201, 209, 215, 229, 250, 251, 261, 278, 291, 297, 302, 315, 348, 361.
Frémiot (capitaine), 192.
Fréteval (combat du 14 décembre), 86.
Fréteval (combat du 15 décembre), 97.
Freycinet (de), 2, 33, 56, 59, 64, 72, 82, 99, 142, 172 à 177, 181, 319, 327, 339, 350, 363.

G

Gambetta, 39, 48, 55, 59, 72, 82, 99, 142, 168, 175 à 178, 180, 247 294, 301, 319, 347, 357, 363.
Garibaldi (général), 171.
Garionnière (La, combat du 7 janvier), 191.
Garnier (lieutenant), 256.
Gélormini (capitaine), 115.
Gibet (combat du 7 janvier), 205.
Gien (combat du 15 décembre), 111.
Girard (général), 324.
Goltz (von der), 6.
Gougeard (général), 3, 16, 66, 75, 115, 131, 161, 179, 221, 242, 253, 305, 353.
Goullon (sous-lieutenant), 161.

Goursaud (colonel), 156, 199, 212.
Grisot (général), 69.
Gröben (colonel von der), 81.
Guépratte (général), 51, 96, 101.
Guilbaud, 184.
Guillon (général), 15.

H

Haca (général), 181.
Hartmann (général von), 191, 214, 228, 331.
Helvig [1] (von), 8.
Hesse (général prince de), 55, 331.
Hönig (capitaine Fritz), 188.
Huisne (rivière), 124.

I

Izarny-Gargas (capitaine d'), 7.

J

Jacquemont, 256.
Jacqmin, 288.
Jauréguiberry (amiral), 3, 9, 10, 76, 101, 210, 227, 256, 305, 308.
Jaurès (général), 10, 21, 43, 86, 247, 266, 313.
Jayr (capitaine), 31.
Jobey (lieutenant-colonel), 47, 161, 188, 189 et suivantes.
Joly (capitaine), 105, 289.
Jouffroy (général de), 23, 51, 140, 148, 193, 206, 237, 247, 257, 292, 334.
Jouve (lieutenant), 140.

K

Kératry (de) 75, 179.
Kraatz (général von), 143, 149, 153, 185.

L

Lacombe (colonel de), 143, 160, 189.
Lalande (général), 257, 269, 289.
Lallemand (commandant), 319.
Lambilly (lieutenant-colonel de), 161, 258.
Lancé (surprise du 2 janvier), 160.
Landreville (général de), 67.
Langlochère (combat du 7 décembre), 11.
Laval, 318.
Layes (combat du 9 décembre), 43.
Lebrun (lieutenant-colonel), 273, 290.
Lecomte (colonel), 266.
Legros (capitaine), 287.
Lehmann (colonel), 312.
Lévy (capitaine), 283.
Lipowski (lieutenant-colonel, colonel, général de), 100, 137, 140, 162, 204, 313, 353.
Loir (rivière), 75.
Lombard (commandant), 219.
Longne (combat du 14 janvier), 304.
Lorges (combat du 8 décembre), 20.
Loysel (général), 337.
Lüderitz (général von), 120, 130, 153.
Luyer (général Le), 328.
Lynar (lieutenant-colonel zu), 221, 243.

M

Malherbe (général de), 140.
Mallet, 241.
Mans (Le), 123.
Mans (bataille du, des 10, 11, 12 janvier), 234.
Manstein (général von), 345.
Manteuffel (général von), 110, 138.

1. Orthographié à tort Helwig.

Manteuffel (colonel von), 279.
Marchénoir (forêt), 3, 4, 15, 29, 63.
Marivault (général de), 180, 299, 327.
Marois (capitaine), 168.
Marty (lieutenant-colonel), 46, 148, 256, 272.
Masson (lieutenant-colonel), 343.
Mauni (R. de), 120.
Maves (combat du 12 décembre), 70.
Mayenne (rivière), 318.
Mazangé (combat du 6 janvier), 197.
Mazure (général), 340.
Meckenheim (capitaine de), 236.
Mecklembourg (grand-duc de), 8, 16, 34, 57, 117, 137.
Mecklembourg (général duc de), 190.
Messas (combat du 7 décembre), 11.
Messas (combat du 8 décembre), 31.
Meung (combat du 6 décembre), 9.
Michaud (général), 46, 56.
Michaud (capitaine de frégate), 97.
Michel (général), 18, 150, 273.
Moltke (général de), 33, 83, 97, 113, 166, 202, 361, 363.
Moltke (lieutenant de), 317.
Monnaie (combat du 20 décembre), 131.
Montlivault (combat du 9 décembre), 47.
Montoire (combat du 27 décembre), 143.
Morandy (général), 2, 7, 45, 55, 71, 127, 334.
Morée (combat du 14 décembre), 88.
Morée (combat du 16 décembre), 107.
Morin (général), 299.
Mortais (combat du 11 décembre), 62.
Morvan (massif), 167.
Motte (ferme de la, combat du 8 décembre), 21.
Moutis (lieutenant-colonel des), 3, 21, 44, 245, 283.

N

Nicolas (capitaine V.), 165.
Noirtin (lieutenant-colonel), 213.
Nuisement (combat du 12 décembre), 70.

O

Origny (combat du 9 décembre), 42.
Origny (combat du 10 décembre), 51.
Oucques (combat du 13 décembre), 78.
Ousson (combat du 31 décembre), 165.

P

Pallières (général des), 56, 58, 60.
Parigné-l'Évêque (combat du 10 janvier), 235.
Paris, 168.
Paris (colonel), 184.
Pâris (général), 5, 96, 100, 109, 136, 222, 253.
Pereira (lieutenant-colonel), 235.
Peytavin (général), 46, 71.
Pias (combat du 7 janvier), 192.
Picory (commandant), 306.
Piquet (chef du mouvement), 288.
Poinsignon (commandant), 268.
Pointe de Gévigny (général de), 111, 172, 330, 353.
Poirier (Le, combat du 7 janvier), 206.
Poisly (combat du 8 décembre), 20.

Pont-Noyelles (bataille), 172.
Pourcet (général), 167, 338, 358.
Protais (agent général), 304.
Prudhomme (commandant), 96.
Przychowski (major), 273.

R

Rabatel (commandant), 272.
Ranc, 39.
Rantzau (général von), 164, 330.
Rauch (général von), 211, 244.
Renon (abbé), 69.
Reuss (prince de), 170.
Rheinbaben (général von), 97, 132.
Ribell (colonel), 239, 309.
Richert (capitaine), 156.
Roches (combat des, du 6 janvier), 198.
Rond (lieutenant-colonel), 213.
Roquebrune (général), 13, 27, 37, 238.
Rothmaler (général von), 195.
Rouleaux-Dugage (capitaine), 21.
Rousseau (général), 53, 88, 107, 138, 162, 203, 292, 312.
Rouvillois (capitaine), 14.
Roux (lieutenant-colonel), 219.
Ruillé (combat du 8 janvier), 213.

S

Saint-Agil (combat du 18 décembre), 119.
Saint-Amand-Montrond, 82.
Saint-Ay (combat du 6 décembre), 9.
Saint-Calais (combat du 15 décembre), 142.
Saint-Célerin (combat du 11 janvier), 264.
Saint-Cyr-du-Gault (combat du 8 janvier), 214.
Saint-Dié (combat du 9 décembre), 46.
Saint-Hubert (combat du 10 janvier), 242.
Saint-Jean-sur-Erve (combat du 15 janvier), 308.
Saint-Quentin (bataille), 339.
Sainte-Mélaine (combat du 18 janvier), 321.
Sainte-Suzanne (combat du 15 janvier), 311.
Sarthe (rivière), 124.
Saussier (général), 324, 335, 353, 360.
Sceaux (combat du 9 janvier), 219.
Schmidt (général von), 207, 298, 308, 321.
Sée (général), 327.
Sillé-le-Guillaume (combat du 15 janvier), 311.
Sol (général), 79, 90, 100.
Soulgé (escarmouche du 16 janvier), 316.
Stolberg (général zu), 94.
Stülpnagel (général von), 197, 239.

T

Tann (général von der), 165.
Tavers (combat du 9 décembre), 40.
Temple (capitaine de frégate du), 87, 165, 358.
Tertre (combat du 11 janvier), 259.
Tessier (commandant Le), 264.
Thiéry (colonel), 148, 156, 194, 206, 226, 322.
Thiron-Gardais (combat du 6 janvier), 204.
Thorigné (combat du 9 janvier), 220.
Touanne (lieutenant-colonel de la), 285.
Tours, 79, 132, 135, 337.
Trégomin (commandant de), 252.

Tresckow (général von), 31, 38, 244, 280.
Tripart (général), 32, 39, 67.
Trochu (général), 168, 346.
Tucé (général de), 246.
Tuilerie (combat de la, du 11 janvier), 269.

V

Vaiges (combats des 27 et 28 janvier), 338.
Valentini (colonel von), 227.
Vallière (combat du 7 décembre), 15.
Vallons (capitaine des), 190.
Vancé (combat du 8 janvier), 212.
Vauguion (de), 299.
Vauvineux (sous-lieutenant de), 45.
Vendôme, 76.
Vendôme (combat du 15 décembre), 93.
Vendôme (combat du 16 décembre), 106.
Vendôme (combat du 31 décembre), 149.
Vernon (combat du 8 décembre), 32.
Vernon (combat du 9 décembre), 37.
Vial (lieutenant-colonel), 228.
Vibraye (combat du 8 janvier), 24.
Vienne (combat du 28 janvier), 343.
Vierzon (combat du 13 décembre), 81.
Vieille-Haye (La, combat du 7 janvier), 207.
Vigouroux (lieutenant-colonel), 24.
Villain (lieutenant-colonel), 128, 140, 244.
Villebois de Mareuil (lieutenant de), 345.
Villechaumont (combat du 8 décembre), 27.
Villechauve (combat du 7 janvier), 191.
Villecoulon (combat du 9 décembre), 44.
Villejouan (combat du 10 décembre), 51, 54.
Villeneuve (général de), 311.
Villeporcher (combat du 5 janvier), 188.
Villeporcher (combat du 6 janvier), 189.
Villorceau (bataille des 8 et 10 décembre), 20.
Villorceau (combat du 9 décembre), 38.
Voigts-Rhetz (général von), 92, 115, 130, 135, 150, 191, 198, 224, 304.

W

Werder (général von), 166, 338.
Wittich (général von), 21, 41, 241, 315.
Woyna (général von), 132, 135, 211, 224.

Z

Zastrow (général von), 84, 111, 166, 170.

TABLE DES CARTES

I. — Bataille de Villorceau et combat de Meung (du 6 au 11 décembre 1870) 9
II. — Combats du Loir (du 14 au 16 décembre 1870). 87
III. — Combat de Monnaie (20 décembre 1870). 137
IV. — Combat de Montoire (27 décembre 1870). 145
V. — Combat de Saint-Amand (6 janvier 1871). 184
VI. — Combats aux abords de Nogent-le-Rotrou (6 janvier 1871). . . 200
VII. — Combat de Chahaignes et de Brives (9 janvier 1871). 224
VIII. — Bataille du Mans (10, 11 et 12 janvier 1871). 241
IX. — Combat de Saint-Jean-sur-Erve (15 janvier 1871). 310
X. — Combat de Sillé-le-Guillaume (15 janvier 1871). 312
XI. — Combat d'Alençon (15 janvier 1871). 314
XII. — Retraite du Mans à Laval et positions sur la Mayenne. 320
XIII. — Combat de Vienne (28 janvier 1871). 344

TABLE DES MATIÈRES

Ire PARTIE

JOSNES

CHAPITRE Ier

COMBAT DE MEUNG

Situation générale le 5 décembre. — Formation de la 2e armée. — Le 21e corps et la colonne Camô. — Chanzy arrête son mouvement de retraite. — Instructions du 5 décembre. — Ordres de Frédéric-Charles. — Combat de Meung. — Instructions du 6 décembre 1

CHAPITRE II

COMBATS DE LANGLOCHÈRE ET DE MESSAS

Mouvements de la 2e division de cavalerie et de la 17e division. — Combat de Langlochère (7 décembre). — Prise de Foinard et de la Bruère. — Intervention des divisions Deplanque et Roquebrune. — Le Ier corps bavarois. — Retraite de Camô et de Deplanque. — La 4e division de cavalerie et le 21e corps. — Retraite de Barry. — Résultats de la journée. — Instructions pour le 8 décembre 11

CHAPITRE III

BATAILLE DE VILLORCEAU. PREMIÈRE JOURNÉE (8 DÉCEMBRE)

Combats de Poisly et de Lorges. — Combats de Cravant et de Layes. — Combats de Beaumont et de Villechaumont. — Prise du Mée. — La colonne Camô. — Évacuation de Beaugency. — Positions occupées

par Camô. — Perte de Messas, de Beaugency, de Vernon. — Le IX^e^ corps. — Résultats de la journée. — Ordres de Chanzy pour le 9. — Ordres de Frédéric-Charles et du grand-duc 22

CHAPITRE IV

BATAILLE DE VILLORCEAU. DEUXIÈME JOURNÉE (9 DÉCEMBRE)

Tentative sur Vernon. — Offensive de Roquebrune vers le Mée. — Retraite des divisions Deplanque et Roquebrune. — Attaque de Villemarceau par le 17^e^ corps. — Combat sur le ravin de Tavers. — Perte de Cernay et de Villejouan. — Reprise de Layes et de Beauvert. — Leur perte définitive. — Perte de la Villette. — Reprise de Villecoulon. — Combats de Montlivault. — Surprise de Chambord. — La Délégation se retire à Bordeaux. — Instructions du 9 décembre. — Ordres de Frédéric-Charles et du grand-duc 37

CHAPITRE V

BATAILLE DE VILLORCEAU. TROISIÈME JOURNÉE (10 DÉCEMBRE)

Reprise d'Origny et de Villejouan par le 17^e^ corps. — Combat de Montigny. — Échec de Villemarceau. — Perte de Villejouan. — Défense de Blois. — Résultats de la journée. — Situation des deux armées. — Réflexions. — La 1^re^ armée. — Chanzy se décide à la retraite. — Ses instructions pour le 11. — Instructions de Frédéric-Charles . . . 61

CHAPITRE VI

RETRAITE DE L'ARMÉE

Journée du 11 décembre. — Nos positions dans la soirée. — Difficultés à prévoir. — Chanzy réclame l'aide de Bourbaki. — Instructions du 11 décembre. — Ordres de Frédéric-Charles. — Journée du 12 décembre. — État moral et physique de l'armée. — Positions occupées dans la soirée. — Évacuation de Blois. — La 1^re^ armée. — Instructions de Chanzy pour le 13 décembre 62

IIe PARTIE

VENDOME

CHAPITRE VII

L'ARMÉE S'ÉTABLIT SUR LE LOIR

La ligne du Loir. — Ses avantages. — Nos positions au sud de Vendôme. — Ordres de Frédéric-Charles pour le 13. — Mouvement de notre armée. — Nos positions le soir du 13. — Instructions de Chanzy pour le 14. — Pointe de Bourbaki sur Vierzon. — Ordres de Frédéric-Charles. — Instructions du général de Moltke. — Emplacements des Allemands le soir du 13 75

CHAPITRE VIII

COMBATS DE MORÉE ET DE FRÉTEVAL (14 DÉCEMBRE)

Mouvement de la 17e division sur le Loir. — Combat de Fréteval. — Échec des brigades du Temple et Collet. — Combat de Morée. — Résultats de ces deux affaires. — Instructions de Chanzy pour le 15. — Ordres de Frédéric-Charles. 86

CHAPITRE IX

COMBAT DE VENDÔME (15 DÉCEMBRE)

L'ennemi paraît au sud de Vendôme. — Nos troupes repassent sur la rive gauche. — Combat de Sainte-Anne. — Combat de Bel-Essort. — Nouveau combat à Fréteval. — La 5e division de cavalerie. — Ordres de Frédéric-Charles pour le 16. — État de nos troupes. — Instructions de Chanzy. — Danger des dispositions prises. 93

CHAPITRE X

L'ARMÉE SE REMET EN RETRAITE (16 DÉCEMBRE)

Situation de nos troupes. — La retraite devient indispensable. — Mouvement du 16e corps. — Le 17e corps. — Nouveau combat de Morée. — Retraite du 21e corps. — Résultats des combats du Loir. — Causes de notre échec 104

CHAPITRE XI

RETRAITE SUR LE MANS

Retraite des 16e, 17e et 21e corps. — Positions occupées le soir du 16 décembre. — Ordres de Chanzy pour le 17. — Échec des Allemands à Gien. — Frédéric-Charles reporte les IXe et IIIe corps vers Orléans. — Situation générale de l'ennemi. — Instructions du général de Moltke. — Combat d'Épuisay (17 décembre). — Combat de Droué. — Opérations du grand-duc 109

CHAPITRE XII

L'ARMÉE S'ÉTABLIT AUTOUR DU MANS

Instructions de Chanzy pour le 18 décembre. — Instructions pour le 19. — Mouvements opérés par les Allemands. — Nouvelle répartition du Xe corps. — Fin de notre retraite. — Souffrances de l'armée. — Son état moral et physique 118

IIIe PARTIE

LE MANS

CHAPITRE XIII

NOS POSITIONS AUTOUR DU MANS

Importance du Mans. — Sa situation géographique. — Ses environs. — Plateau de Sargé. — Hauteurs d'Auvours. — Secteur entre la Sarthe et la route de Calais. — Chemin aux Bœufs. — Danger de ces positions. — Instructions pour le 20 décembre. — Répartition des troupes. — Inconvénients de cette répartition 123

CHAPITRE XIV

COMBAT DE MONNAIE

Mouvement du X^e^ corps sur Tours. — Combat de Monnaie (20 décembre). — Évacuation de Tours. — L'armée occupe ses nouveaux emplacements. — Sa réorganisation partielle. — Projets de Chanzy. — Nos postes avancés autour du Mans. — Mouvement du grand-duc sur Chartres 130

CHAPITRE XV

COMBAT DE MONTOIRE

Formation des colones mobiles Rousseau et Jouffroy. — Leurs objectifs. — Les colonnes Ferri-Pisani et Curten. — Répartition du X^e^ corps prussien. — Combat de Montoire. — Situation au 28 décembre. . . 139

CHAPITRE XVI

2^e^ COMBAT DE VENDÔME (31 DÉCEMBRE)

Mouvement de Jouffroy sur Vendôme. — Les Allemands se concentrent. — Emplacement des troupes françaises. — Dispositions prises par Jouffroy. — Curten et Cléret. — Combat de Vendôme. — Échec de la colonne Thiéry. — Retraite de nos troupes. — Divergence des vues de Chanzy et de Jouffroy. — Renforts envoyés à Jouffroy. 149

CHAPITRE XVII

COMBAT DE BRIARE

La colonne Rousseau. — Combat de Courtalain (31 décembre). — Formation du XIII^e^ corps allemand. — Frédéric-Charles autour d'Orléans. — Départ pour Étampes du I^er^ corps bavarois. — Combat de Briare (31 décembre). — Frédéric-Charles reçoit l'ordre de marcher sur le Loir. — Le VII^e^ corps prussien. — Départ du 15^e^ corps pour Besançon. — Formation du 25^e^ corps. 162

CHAPITRE XVIII

PROJETS DE CHANZY ET DE GAMBETTA

Arrivée du *Lavoisier*. — Nouvelles de Paris. — La campagne de l'Est. — Situation générale. — Échange de dépêches entre Chanzy et Gambetta. — Projets de Gambetta. — Projets de Chanzy. — Gambetta persiste dans ses intentions. 163

CHAPITRE XIX

LE CAMP DE CONLIE

Son emplacement. — Difficultés politiques. — Armement des mobilisés. — M. de Marivault demande l'évacuation. — Refus de Gambetta. — L'évacuation est commencée. — Envoi d'une brigade de mobilisés au Mans 179

CHAPITRE XX

COMBAT DE SAINT-AMAND

Ordres donnés par Frédéric-Charles. — Concentration de la IIe armée sur le Loir. — Combat de Villeporcher (5 janvier). — Combat de Saint-Amand (6 janvier). — Combats de Villechauve et de Villeporcher (7 janvier). — Retraite du général Barry. 185

CHAPITRE XXI

COMBATS D'AZAY, DE MAZANGÉ ET DES ROCHES

Diversion tentée par Jouffroy (5 janvier). — Combat d'Azay (6 janvier). — Combat de Mazangé. — Retraite de la colonne Baille. — Combat des Roches. — Résultats d'ensemble. 192

CHAPITRE XXII

COMBAT DE LA FOURCHE

Ordres de Frédéric-Charles (6 janvier). — Il apprend le mouvement de Bourbaki. — Combat de la Fourche (6 janvier). — Combat de Thiron-

Gardais. — Emplacements du XIIIe corps. — Combat du Gibet (7 janvier). — Combat du Poirier. — La colonne Jouffroy. 201

CHAPITRE XXIII

COMBATS DE VANCÉ ET DE RUILLÉ

Envoi de Jauréguiberry sur le Loir. — Le XIIIe corps à la Ferté-Bernard. — Combat de Bellême (8 janvier). — Surprise de Vibraye. — Combat de Vancé. — Combat de Ruillé. — Combats au sud de Saint-Amand. — Ordres de Frédéric-Charles pour le 9. — Ordres de Chanzy. . . . 210

CHAPITRE XXIV

COMBAT D'ARDENAY

Combat de Bellême (9 janvier). — Combat de Sceaux. — Combat de Thorigné. — Combat de la Belle-Inutile. — Combat d'Ardenay. — Combat de Chahaignes. — Combat de Brives. — Jauréguiberry à Château-du-Loir. — Retraite de Curten. — Ordres de Frédéric-Charles. — Instructions de Chanzy 216

CHAPITRE XXV

BATAILLE DU MANS (JOURNÉE DU 10 JANVIER)

Opérations du IIIe corps. — Combat de Parigné. — Intervention de Jouffroy. — Retraite de Pereira et de Jouffroy. — Combat de Changé. — Combat de Saint-Hubert. — Reprise de Champagné. — Le XIIIe corps. — La division Colin. — Combat de Chanteloup. — Retraite de Barry et de Jauréguiberry. — Projets de Chanzy. — Situation de l'armée. — Instructions du 10 janvier. — Ordres de Frédéric-Charles. 234

CHAPITRE XXVI

BATAILLE DU MANS (JOURNÉE DU 11 JANVIER. — OFFENSIVE DES IIIe ET IXe CORPS)

Reprise de Champagné par le IIIe corps. — Perte du plateau d'Auvours. — Intervention de Gougeard. — Reprise d'une partie du plateau. — La division Jouffroy. — Perte du Tertre 250

CHAPITRE XXVII

BATAILLE DU MANS (JOURNÉE DU 11 JANVIER. — XIII^e ET X^e CORPS)

La division Colin et le XIII^e corps. — Retraite de Colin. — Combat de Saint-Célerin. — Combat de Pont-de-Gennes. — Résultats de la journée pour le 21^e corps. — Le X^e corps. — Combat des Châteaux. — Retraite de Curten. — Combat d'Écommoy. — La brigade Lalande. — Perte de la Tuilerie. — Tentative de retours offensifs. — Surprise des Épinettes. — Situation générale. — Instructions de Chanzy. — Nouveaux ordres pour le 12. — Ordres de Frédéric-Charles. 262

CHAPITRE XXVIII

BATAILLE DU MANS (JOURNÉE DU 12 JANVIER)

Mouvement du XIII^e corps. — Combat de la Hyre. — Combat de Chanteloup. — Combat de la Croix. — Combat de Ballon. — Le IX^e corps. — Le III^e corps. — Combat du Tertre. — Le X^e corps. — Combat aux Épinettes. — Perte de Pontlieue. — Combat dans les rues du Mans. — Résultats de la bataille. — Réflexions 279

IV^e PARTIE

LAVAL — L'ARMISTICE

CHAPITRE XXIX

RETRAITE DE L'ARMÉE

État moral de la 2^e armée. — La poursuite. — Retraite du 16^e corps. — Évacuation du camp de Conlie. — Retraite du 21^e corps. — Ordres de Chanzy pour le 14. — Nouveaux ordres. — La journée du 14. — Combat de Beaumont. — Combats de Longne et Chassillé. 297

CHAPITRE XXX

COMBAT DE SILLÉ-LE-GUILLAUME

Combat de Saint-Jean-sur-Erve (15 janvier). — Combat de Sillé-le-Guillaume. — Combat d'Alençon. — Ordres de Chanzy pour le 16. — Arrêt de la poursuite. 308

CHAPITRE XXXI

L'ARMÉE S'INSTALLE SUR LA MAYENNE

La ligne de la Mayenne. — Laval. — Répartition de l'armée. — Combat de Sainte-Mélaine (18 janvier). — Nouvelle répartition de l'armée. — Projets de Chanzy 318

CHAPITRE XXXII

2e COMBAT DE BRIARE (14 JANVIER)

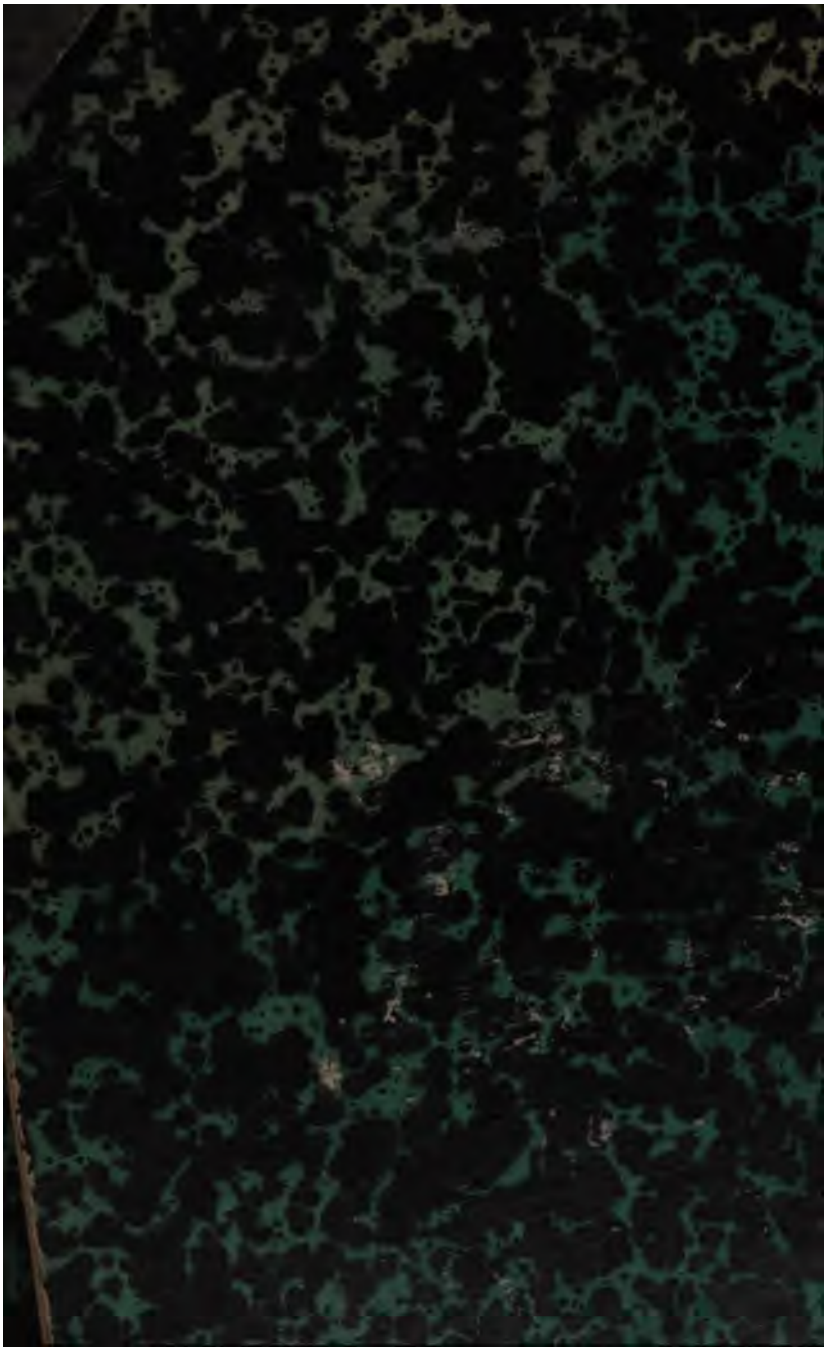
La situation au sud d'Orléans. — Le corps de la Nièvre. — 2e combat de Briare. — Ordres de Frédéric-Charles. — Occupation de Tours. — Répartition des troupes allemandes. — Le grand-duc à Rouen. — Réorganisation de la 2e armée. — L'armée de Bretagne. — Situation morale et matérielle de nos troupes. — L'armistice. 330

CHAPITRE XXXIII

COMBAT DE VIENNE (28 JANVIER)

Projets concernant le 25e corps. — Ordres et contre-ordres. — La division Bruat. — Diversion sur Blois et Tours. — Combat de Vienne . . 338

CHAPITRE XXXIV

L'ARMISTICE

Avant-coureurs de la capitulation de Paris. — L'armistice. — Limites de notre zone d'occupation. — La guerre à outrance. — Nos ressources. — Projets de Chanzy. — La 2e armée au sud de la Loire. — Le 25e corps. — Situation à la fin de l'armistice. — Moral des troupes. — Les Allemands. — Les préliminaires de paix. — Réflexions finales. 346